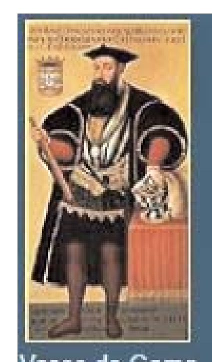
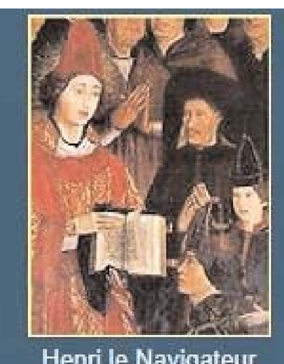
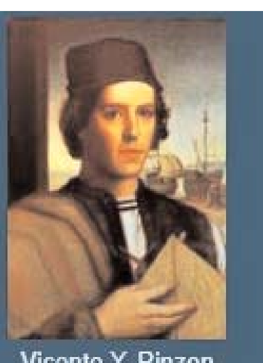

CLAUDE
ABYA YALA
PAQUET
AMÉRIQUE CENTRALE ET DU SUD
POST COLOMBIENNE

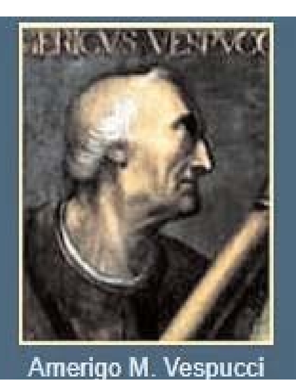

Vasco de Gama

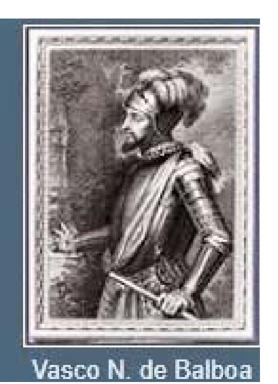

Alfonso de Albuquerque


Henri le Navigateur


Christophe Colomb


Vicente Y. Pinzon


Amerigo M. Vespucci


Vasco N. de Balboa

Les premiers grands navigateurs européens

L'Homme a depuis longtemps recherché les épices, d'abord pour chasser les insectes (rites funéraires), puis en médecine, ou comme conservateurs des aliments, avant d'être utilisées comme aromates dans l'art culinaire. Leur commerce était basé, au début, sur le troc, puis donna lieu à des échanges monétaires
.

(1)Le terme "payer en espèces" viendrait de "payer en épices". Les deux mots ont la même racine en latin : species, qui au pluriel veut dire à la fois "épices" et "marchandises" .

Les épices rentrent dans l'histoire moderne avec les grands navigateurs poussés par les commerçants et les princes à rechercher des voies maritimes moins onéreuses et plus sûres que les voies de la "Route de la soie". De ce moment, les épices vont dominer la navigation occidentale jusqu'au XIXe siècle au travers des découvertes, de l'installation des comptoirs puis plus tard des colonies, de la création des grandes Compagnies des Indes et des batailles navales pour la conquête des terres lointaines.

En effet, jusqu'au milieu du XVe siècle, seuls les Chinois, les Indiens, les Arabes, les Byzantins, les Génois et les Vénitiens ont commencé à s'aventurer sur la mer. Les Portugais vont relever le défi, se lançant sur les nouvelles ,mais oh combien aventureuses, routes maritimes qui, d'étape en étape, vont les mener vers l'Afrique, puis aux Indes, à Malacca, dans le golfe Persique et enfin dans les îles où poussent la cannelle, le clou de girofle, le poivre, le gingembre, la vanille, la noix de muscade, le bois de santal, etc.

On citera Gil Eanes de Lagos (qui, le premier, doubla le redoutable Cap Bojador en 1434, cf. Journal des Savants, Institut de France, 1841), Diégo Caô (qui franchit l'Equateur et atteignit l'embouchure du Congo en 1482), Bartholomeo Dias (qui découvrit, en 1488, le Cap Tormentoso ou Cap des Tempêtes, plus connu sous son nom actuel de Cap de Bonne Espérance, cf. Bulletin de la Société de Géographie), Vasco de Gama (qui lui aussi, dix ans plus tard, franchit le Cap de Bonne Espérance, puis remonta la côte orientale de l'Afrique, escalant au Mozambique, puis au Kenya et, après 23 j de navigation sans apercevoir la moindre terre, atteignit la côte de Malabar où il fit jeter l'ancre devant Calicut ou Kozhikode le 20 mai 1498... il venait d'ouvrir la Route des Indes).

Puis ce sont les Espagnols qui, poussés par le prince Henri - dit Henri le Navigateur - se lancent dans la direction opposée, la route de l'ouest ("Buscar el Levante por el Poniente "). C'est Christophe Colomb qui va faire voile vers le couchant et découvrir en 1492 un continent qu'il croit fermement être tout à la fois l'Inde, le Cathay (la Chine) et la Cipango (le Japon), en un mot l'Inde fabuleuse décrite par Marco Polo.

AMÉRIQUE POST COLOMBIENNE
CLAUDE PAQUET

L'Amérique latine

Christophe Colomb (en espagnol, Cristobal Colón) a convaincu les souverains espagnols de le soutenir dans son projet fou d'atteindre l'Asie des épices en navigant vers l'Ouest, à travers l'Océan Atlantique. Fort de leur soutien et grâce à l'aide matérielle de deux armateurs, les frères Pinzón, il a pu armer une caraque, la Santa Maria, et deux caravelles, la Niña et la Pinta.

Le départ a lieu le 3 août 1492. Après une escale dans l'archipel des Canaries, possession espagnole, la flotille fonce vers le sud-ouest en suivant les alizés.Les équipages s'inquiètent bientôt de l'absence de terre. Le 10 octobre, ils sont à bout et sur le point de se mutiner. Enfin, après 36 jours de navigation (au lieu des 15 escomptés), la vigie de la Pinta crie pour de bon : " Tierra "!...

Le vendredi 12 octobre 1492, après deux longs mois de mer, Christophe Colomb pose le pied sur une île des Bahamas. Le navigateur génois croit de bonne foi avoir atteint l'Asie des épices et pour cette raison appelle " Indiens " (habitants de l'Inde) les premiers indigènes de rencontre. Les navires ne s'attardent pas et poursuivent vers ce qui sera plus tard connu comme l'île de Cuba. Une homonymie des noms convainc Christophe Colomb qu'il est aux portes de l'empire chinois du Grand Khan.

Les navires accostent sur une petite île. Elle est comme de juste baptisée San Salvador (" Saint Sauveur ") par les Espagnols. Les marins, quand ils descendent à terre, sont bouleversés par... la nudité des pacifiques Taïnos, des Indiens du groupe des Arawaks.

Malgré ou à cause de leur nudité, les femmes indigènes les attirent. Cela leur vaudra de ramener en Europe, sans le savoir, une terrible maladie vénérienne, la syphilis. En contrepartie, les Européens amènent aux habitants de ce Nouveau Monde des maladies comme la rougeole qui vont les décimer en quelques années, plus sûrement que les arquebuses et les épées.

La Fête de l'Hispanité
Tous les ans, le 12 octobre, les habitants de l'Espagne et les communautés de langue espagnole, en Amérique du Nord et du Sud, commémorent cet événement. C'est le jour de l'Hispanidad (ou " Hispanité "), aussi appelé Día de la raza (" Jour de la race "). Aux États-Unis, la découverte du Nouveau Monde est commémorée chaque année par un jour chômé, le Columbus Day (" Jour de Colomb "), le deuxième lundi d'octobre.

Christophe Colomb fonde Hispaniola
La première implantation permanente à Hispaniola, baptisée Nueva Isabela en hommage à la reine Isabelle de Castille, est détruite en 1502 par un cyclone et reconstruite sous le nom de Santo Domingo de Guzman, en hommage cette fois à Saint Dominique. De là les noms de Saint-Domingue et de Républicaine dominicaine, celle-ci se partageant aujourd'hui l'île avec la république de Haïti.

Le nom d'Haïti vient d'Ayiti, ou Terre des hautes montagnes, nom que donnaient à l'île ses premiers habitants, de pacifiques Indiens Taïnos, du groupe des Arawaks. Tous ont disparu tragiquement en quelques années, victimes de la colonisation européenne (travail forcé, persécutions, maladies) et plus encore de l'invasion des terribles Indiens anthropophages du groupe des Caraïbes venus des îles voisines.


num copia salubritate admixta hominū : quæ nisi quis viderit: credulitatem superat . Huius arbores pascua & fructus / multū ab illis Iohanę differūt . Hæc præterea Hispana diuerso aromatis genere / auro metallisq; abundat. cuius quidem & omnium aliarum quas ego vidi : & quarum cognitionem baheo incolę vtriusq; sexus : nudi semp incedunt :

L'arrivée de Christophe Colomb aux Antilles
De insulis nuper inventis
Christophe Colomb, Bâle, 1493.
Gravure sur bois
BnF, Réserve des livres rares, RES 4-OC-95, f. ee 5
© Bibliothèque nationale de France

Cette gravure malhabile accompagnait la lettre du navigateur publiée à son retour, en 1493.



La *découverte de l'Amérique*
Globe dit " Globe vert " ou " de Quirini " : Amérique du Nord et du Sud - Martin Waldseemüller, Saint-Dié, vers 1507.
Globe manuscrit et enluminé sur deux hémisphères de carton recouverts d'un enduit de plâtre ; diamètre 24 cm
BnF, département Cartes et plans, CPL GE A 335 (RES)

Ce globe doit son nom à la couleur vert bleuté des océans. Mappemonde et globe désignent pour la première fois les nouvelles terres reconnues par Christophe Colomb sous le nom d'America, en hommage au voyageur vénitien Amerigo Vespucci (1454-1512). Celui-ci fut le premier à identifier les contrées récemment découvertes comme un nouveau continent, un Nouveau Monde.

Le projet et les quatre voyages de Colomb

Le projet de Colomb s'inscrivait dans une fièvre de découverte qui avait gagné, dans les années 1470-1480, l'Europe entière. L'idée d'une liaison par la mer entre le Portugal et l'Asie agitait les cercles humanistes d'Italie, d'Allemagne et du Portugal. En 1474, un grand savant florentin, Paolo del Pozzo plus connu sous le nom de Toscanelli, en liaison épistolaire avec un chanoine de Lisbonne, faisait part de sa confiance en une route maritime vers les terres des épices. Dans une lettre célèbre, en fait un petit traité scientifique, il évoquait, pour gagner l'Asie par la mer, l'existence d'une route directe et d'une autre passant par les îles d'Antilia et de Cipangu (le Japon). Il ajoutait que " sur ces routes inconnues, il n'y a pas de grand parcours de mer complètement dépourvu de terre ", autant d'affirmations que nous retrouverons chez Colomb.

Colomb a bénéficié, dans la préparation de son expédition, d'un double atout géographique et psychologique. D'une part, il minimisa les dangers et la longueur de sa course et, de l'autre, il créa sur son chemin des îles qui devaient l'empêcher de ressentir l'angoisse des espaces vides. Pour évaluer la distance qui le séparait de la Chine, Colomb devait s'efforcer de connaître d'abord la longueur de la circonférence terrestre. Les estimations des géographes grecs étaient sur ce point fort variables, allant de 33 000 à 44 000 de nos kilomètres. En vertu d'on ne sait quelle erreur de calcul, Colomb trouva un résultat moindre encore, aboutissant à 26 600 kilomètres. " Je dis donc que la terre n'est pas aussi grande que le vulgaire se l'imagine " écrit-il. Il lui fallut ensuite évaluer l'importance de l'Eurasie. Il choisit, là encore, le résultat le plus favorable à son projet, lui accordant 291° de large, là où Ptolémée en donnait 180°. En conséquence, la voie maritime n'était plus que de 69°, et seulement de 60° s'il partait des Canaries. Ces 60° correspondent environ à 4 440 kilomètres. La distance est en réalité de 19 600 kilomètres, soit plus de quatre fois ce qu'il avait pensé.

Les îles occupent une place importante dans la géographie imaginaire de Colomb. À plusieurs reprises, il s'efforça de les dénombrer

et de montrer que les villes et les contrées difficiles à identifier, dont il avait relevé les noms dans les livres, étaient en réalité des îles ou des archipels. II s'appliqua à rechercher toutes les terres étranges et fabuleuses de Marco Polo, à commencer par l'île des Hommes et l'île des Femmes où les deux sexes ne se rencontraient que trois mois par an.

Les quatre voyages de Colomb

Colomb accomplit quatre voyages entre 1492 et 1504, sans jamais douter qu'il ait rejoint l'Asie. Il toucha la terre américaine pour la première fois dans un îlot des Bahamas, le 12 octobre 1492, après avoir légèrement infléchi sa route vers le sud, attiré par des vols d'oiseaux qui étaient le signe de la proximité d'une terre. S'il avait continué sa course initiale, très rigoureusement plein ouest, il aurait abordé en Floride et les Espagnols auraient conquis l'Amérique du Nord. II toucha le continent sud-américain, au Vénézuela, près de l'île de la Trinidad, lors de son deuxième ou de son troisième voyage, mais entretint un certain mystère sur sa topographie car il avait, semble-t-il, repéré des gisements d'huîtres perlières qui l'intéressaient. Nous savons qu'il consignait au jour le jour ses itinéraires sur une carte qu'il communiquait éventuellement aux pilotes des navires qui l'accompagnaient. Aucun de ces documents n'a malheureusement été conservé. Du journal de Colomb lui-même, seules ont été gardées les notes relevées par Las Casas pour écrire son Histoire des Indes vingt ou trente ans plus tard.

Le résultat de ses découvertes est considérable. Il reconnut la plupart des Antilles, les Bahamas, Hispaniola (actuellement Haïti), la côte sud de Cuba, une partie de la côte du Vénézuela et de celle de Panama. Soit un espace large de 3 000 kilomètres sur 500, dans des conditions d'une dureté inouïe que la navigation au large des côtes africaines, même dans les pires moments, n'avait jamais atteintes. Seul le premier voyage bénéficia de conditions acceptables, jusqu'au moment du retour. Alors, la Santa Maria s'étant enlisée dans les sables, il fallut abandonner sur place 39 hommes dont l'on ne retrouva que les cadavres moins d'un an plus tard. Puis, la Niña et la Pinta, mal calfatées et prenant l'eau, faillirent ne pas réchapper d'une tempête. Pensant sa dernière heure arrivée et soucieux de ne pas se faire voler sa découverte, Colomb jeta à la mer un baril dans lequel il avait enfermé, protégée par une toile cirée et une couche de cire, une lettre où il racontait son voyage. Un autre paquet, pareil au premier, était attaché en haut du mât. Son navire, sans aucune voilure, prenant l'eau de toutes parts et incapable de se gouverner, arriva, poussé par les vents, sur la côte portugaise.

Lors du quatrième voyage, que Colomb entreprit avec son jeune fils de douze ans, se produira un épisode bien plus dramatique encore. À la suite d'une tempête effroyable, il resta naufragé pendant sept mois à la Jamaïque avec une centaine d'hommes affamés, malades et mutinés, en butte aux attaques des Indiens, pendant qu'un compagnon tentait de rejoindre Hispaniola en canot. Il devait faire preuve, là encore, d'une force de caractère héroïque dont nous ne donnerons qu'un exemple devenu classique. Pour impressionner les Indiens, il organisa une mise en scène que les amateurs de Tintin connaissent bien, puisqu'il " prédit " que Dieu allait montrer son courroux par un signe terrible, l'éclipse de lune du 29 février 1504. Colomb est entré à juste titre dans la légende. Mais il n'avait pas rencontré les terres idéales de ses rêves. Ses équipages exténués n'avaient retiré de ses expéditions que frustration et amertume. Ses compagnons l'avaient jalousé et s'étaient dressés contre lui. Il avait transformé les Indiens en esclaves brutalement pourchassés, ce qui lui fut beaucoup reproché. Ce Nouveau Monde qui n'avait encore ni nom ni carte, n'avait connu de la civilisation européenne que la cupidité et la violence.

VESPUCCI

Amerigo Vespucci (1454 - 1512)

Dans l'ombre de Christophe Colomb

Amerigo Vespucci le Florentin, découvreur et conquérant de la terre du Brésil. Parce que le Nouveau Monde a pris son nom au lieu de celui de Christophe Colomb, que le nombre et les dates de ses voyages demeurent contestés, de même que l'exactitude de ses récits, Amerigo Vespucci est souvent considéré comme un imposteur. C'est injuste... Car il fut bien le premier à prendre toute la mesure de la découverte. Contrairement à Colomb qui resta persuadé jusqu'à sa mort d'avoir atteint la partie la plus orientale de l'Asie, Amerigo Vespucci a le premier pressenti que l'Amérique était bien un continent à part entière.



L'adieu de Christophe Colomb aux souverains espagnols Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon, Grands Voyages, America pars quarta, gravure, Théodore de Bry, Francfort, 1592, BnF, Paris.

La rencontre avec Colomb

Désormais homme de confiance des frères Médicis, Vespucci est envoyé en 1492 à Séville, qui est alors le plus important centre économique de Castille. Il y devient l'agent du banquier florentin Gianetto Berardi lequel finance l'armement et l'approvisionnement de bateaux espagnols ainsi que la traite des esclaves.

Le contact des marins et leurs récits fascinants éveille aussitôt son intérêt pour la navigation. Selon toutes vraisemblances, Berardi participe au financement du premier voyage de Colomb outre-Atlantique. Vespucci fait à cette occasion la connaissance du navigateur génois et à son retour des Antilles l'accompagne à Barcelone où il est reçu solennellement par Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille.

Au cours des mois suivants, Vespucci participe aux préparatifs du deuxième voyage de Colomb. Le Florentin se découvre une vocation pour l'exploration et caresse l'espoir de se rendre personnellement sur les terres nouvellement découvertes.

En avril 1495, Berardi obtient un contrat pour l'envoi aux Indes de douze caravelles, divisées en trois convois, dont le départ s'échelonnera entre avril et septembre, afin de ravitailler la colonie d'Hispaniola fondée par Colomb. Mais les retards s'accumulent et l'armateur meurt huit mois plus tard sans qu'aucun navire n'ait appareillé.

En tant qu'exécuteur testamentaire, Vespucci a pour mission de remplir le contrat. En janvier 1496, une première flotte prend donc le large à destination des Indes. Hélas, à peine parties, les quatre caravelles sont victimes d'une tempête et sombrent. Tout le chargement est perdu mais par chance seuls trois marins ont péri.

Vespucci est contraint de liquider la compagnie commerciale de Berardi et se consacre désormais à ses propres affaires. Souhaitant mettre à profit son expérience dans la fourniture de matériel pour les expéditions maritimes, le Florentin décide de devenir navigateur.

Vespucci, premier à aborder sur le continent américain ?

En mai 1499, Vespucci obtient une place d'astronome et de cartographe dans une expédition dirigée par Alonso de Ojeda, un ancien lieutenant de Colomb, qui appareille de Cadix. Les Espagnols atteignent la côte sud-américaine non loin du delta de l'Orénoque, dans l'actuel Venezuela. L'itinéraire emprunté ensuite par la flotte est assez flou. Il aurait conduit Vespucci le long des côtes brésiliennes, un an avant Cabral, jusqu'à l'embouchure de l'Amazone où le Florentin se serait attardé et aurait découvert une flore et une faune paradisiaque. Le navire de Vespucci serait ensuite descendu jusqu'à Recife avant de mettre le cap au nord-ouest.

Parvenant au lac de Maracaibo, les Espagnols découvrent un village de maisons de paille sur pilotis, entre lesquelles les indigènes circulent en pirogue. Ils baptisent cette contrée Venezziola (Venezuela), soit littéralement " petite Venise ".

Amerigo Vespucci devant affronter les indigènes de l'île d'Ity (peut-être proche des Bermudes), lors de son premier voyage vers le Nouveau Monde, comme décrit dans sa Lettre à Soderini en 1505. Gravure de Théodore de Bry, 1592, musée d'Histoire de Miami, Floride.

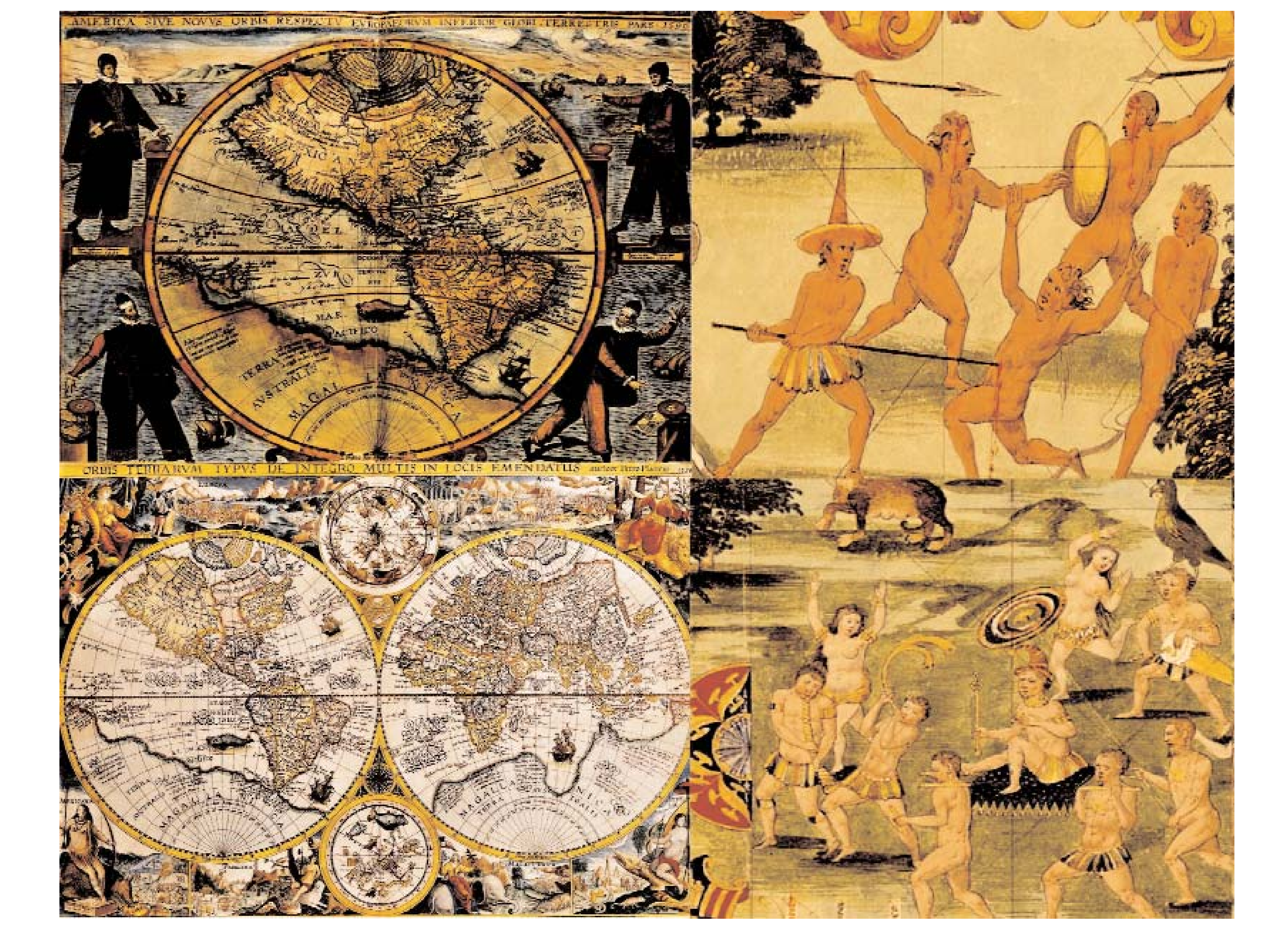
Vespucci aurait ensuite atteint une île peuplée de géants et qui semble correspondre à Curaçao, avant de rejoindre Hispaniola où il séjourne deux mois. L'expédition fait son retour à Cadix en septembre 1500, les navires chargés de perles et surtout d'esclaves.

Au service du Portugal

Alors qu'il se prépare pour un nouveau voyage, le navigateur voit ses projets contrariés par une décision des souverains espagnols qui interdisent l'embarquement de ressortissants étrangers dans les expéditions de découverte. Vespucci ne s'avoue cependant pas vaincu et se rend au Portugal, où fort de son expérience, il convainc le roi Manuel Ier de lui confier trois navires.



Vue panoramique de Lisbonne, enluminure de la Chronique de Dom Afonso Henriques par Duarte Galvão vers 1500.


AMERICA SIVE NOVVS ORBIS RESPECTV
ORBIS TERRARVM TYPVS DE INTEGRO MULTIS IN LOCIS EMENDATUS
TERRA AUSTRALIS
MAR PACIFICO

MAGELLAN

C'est alors qu'entre en scène Fernand de Magellan (ou plutôt Fernão de Magalhães en portugais). De petite noblesse portugaise, né probablement en 1480 à Saborosa (Nord du Portugal), il est élevé dans l'effervescence des grandes découvertes : il a huit ans quand Bartholomeo Dias découvre le passage libre entre les océans Atlantique et Indien au sud du continent africain, il a douze ans quand il apprend qu'un nouveau continent vient d'être découvert par Christophe Colomb, il a dix-huit ans quand il voit Vasco de Gama revenir des Indes avec une cargaison de ces épices tant convoitées. Le jeune Fernão rêve donc de devenir à son tour navigateur. Il arrive ainsi, avec un autre jeune du même âge, Francisco Serrão, à se faire embarquer, en 1505, sur l'un des vingt navires qui appareillent cette année là du port de Belem (à l'entrée du Tage) à destination de l'Océan Indien. La flotte a une double mission : rapporter des épices mais aussi conquérir l'Extrême-Orient. Sa découverte de la "route des Indes" lui vaudra d'être blessé durant cette campagne qui coûtera cher en hommes. Ainsi Magellan a-t-il participé, les armes à la main, à la colonisation Portugaise en Asie.

Magellan est nommé, quelque temps plus tard, Capitaine d'un des galions de la " flotta da India " de Lisbonne. Cela le ramène devant Malacca en 1511 pour faire le siège du port dont les Portugais s'emparent et font un comptoir. A ce moment là Albuquerque (1453-1515), Gouverneur de l'Inde, ne songe qu'aux Moluques, ces îles situées à l'est de Malacca, réputées trés riches et qui sont, d'aprés le traité de Tordesillas, sur la ligne de séparation des deux royaumes ibériques (la Raya) en compétition, mais meurt en 1515 sans être arrivé aux îles des épices.



Aussi, quand Magellan revient à Lisbonne en 1512, il a en tête de concrétiser les projets d'Albuquerque et de s'emparer des îles des épices. Mais il repart pour participer à une expédition sur les côtes du Maroc, durant laquelle il est blessé au genou (il en boitera toute sa vie). Il revient au Portugal, accusé de commerce illicite avec les Maures. Il tente de se justifier devant le Roi Manuel, mais celui-ci ne croît que partiellement à sa version des faits et refuse d'augmenter sa pension. Magellan, on l'aura compris, n'est plus en état de grâce.

Contraint de rester à Lisbonne, Magellan traîne dans les bureaux de la "Casa da India e da Guinea" qui est en quelque sorte à Lisbonne une chambre de commerce et un institut de la navigation. Là, il prend connaissance de documents tout récents publiés à Nuremberg par le cartographe Martin Behaim qui, sur une carte de 1492, signalait un golfe dont on ne voyait pas le fond à hauteur du 40e degré de latitude sud. Comment cela fut-il connu de ce cartographe?. Le mystère reste encore entier.

Mais alors, pense Magellan, ne serait-ce pas un passage permettant d'aller vers les Moluques en contournant le continent découvert par Colomb ? Il en parle donc au Roi Manuel qui le repousse de nouveau. Mécontent de ne pas voir ses mérites reconnus au Portugal, Magellan décide alors d'aller offrir ses services au roi d'Espagne, le futur Charles Quint (alors âgé de seulement 18 ans). Introduit auprès de la "Casa de la Contratacion ou Casa del Oceano" à Séville, équivalent espagnol de la "Casa da India". Magellan démontre au Roi, globe en main, que les Moluques sont, par le traité de Tordesillas, propriété de l'Espagne et qu'il faut s'en emparer au plus vite. Un contrat est étudié par le Conseil de l'Inde et, le 22 mars 1518, Charles Ier (le futur Charles Quint), signe le contrat "Yo el Rey..." qui donne à Magellan le commandement d'une flotte de cinq navires (Trinidad, San Antonio, Santiago, Conception et Victoria) pour conquérir "les terres dans la zone de l'océan qui nous a été attribuée".

Le contrat lui donne : le monopole sur la route découverte pour une durée de dix ans; sa nomination comme gouverneur des terres et des îles qu'ils rencontreront, avec 5 % des gains nets qui en découleront, un cinquième des gains du voyage, le droit de prélever mille ducats sur les prochains voyages, payant seulement 5 % sur les surplus, la concession d'une île, excepté les six plus riches, desquelles il ne recevra qu'un quinzième.

Ce sont cinq vieux navires en mauvais état qui sont confiés à un chantier du Guadalquivir. Il faut tout refaire : coques, ponts, mâtures et cordages. Dix huit mois seront nécessaires. Magellan surveille lui-même les préparatifs et s'assure du bon travail des charpentiers et des calfats. Une fois en état, les navires sont armés pour un long voyage. Le matériel de rechange est mis à bord : gréement, voiles et mâts de réserve, de même que des ancres et des instruments de navigation. Sans oublier 62 canons et de nombreuses armes légères.
Pour les vivres, on embarque dix tonnes de biscuits, 6 000 livres de porc salé, 500 bariques de vin, des barriques d'huile, des conserves salées d'anchois, des charcuteries, du fromage et des caisses de gelée de coings. On n'oublie pas l'eau en barriques qui sera si précieuse, ni les vaches qui fourniront le lait et la viande (et le foin nécessaire à leur nourriture). On embarque aussi du bois pour les foyers des cuisines. Enfin, pour entrer en contact avec les populations indigènes, on prévoit des petits cadeaux : 20.000 grelots, 500 livres de perles de verre, 400 douzaines de couteaux allemands, des miroirs, des tissus, des draps, des hameçons, etc.

Les cinq caraques sont armées. Les marins embarquent avec leurs sacs et leurs coffres. Ils sont 43 à bord de la VICTORIA (28x3,5x2 m). Les équipages sont composés de toutes sortes d'hommes, bons et mauvais, tous attirés par l'aventure et la fortune, Espagnols, Portugais, Allemands, Français, Anglais et Italiens mêlés. Aucun d'entre-eux n'est sûr de revenir. Ils acceptent de vivre dans des conditions sordides, entassés dans un espace minuscule, réveillés à tout moment pour reprendre la voilure, réparer les voiles et faire les manœuvres.

Côté navigation, sont emportés 24 cartes nautiques en parchemin dont la carte de Martin Waltseemuller (1) datant de 1513, 6 boussoles et 35 aiguilles aimantées, 21 cadrans en bois, 7 astrolabes, 18 clepsydres, etc.
(1) A noter que c'est ce géographe allemand qui, pour la première fois, indiqua le nom America sur une carte du "nouveau monde", c'était en 1508.

La flotte de Magellan quitte le port de Sanlucar (à l'embouchure du Guadalquivir) le 10 août 1519. Elle est commandée par Magellan embarqué sur la Trinidad, tandis que les quatre autres navires sont commandés par des capitaines espagnols.
TRINIDAD - Caraque de 110 tx - 62 marins - Capitaine Général Magellan (Portugais)
SAN ANTONIO - Caraque de 120 tx - 55 marins - Capitaine Juan de Cartagena (Espagnol)
SANTIAGO - Caraque de 75 tx - 31 marins - Capitaine Juan Serrano (Espagnol)



Carte générale imprimée de Waldseemüller 1507

Le Nouveau Monde disputé

Monopoles ibériques et eldorados

La première Amérique coloniale fut, au centre et au sud du continent, celle de la " Conquista ". En concentrant ses forces sur la recherche de la route des Indes, le Portugal avait laissé échapper l'Amérique. L'Espagne, elle, saisit la chance qui lui était offerte. Sans cesser de rechercher le passage qui lui ouvrirait la route des Indes, encourageant pour cela sans trop y croire le voyage de Magellan, elle exploita sans attendre les territoires dont on lui avait reconnu la propriété, et établit avec eux une liaison maritime régulière. Délaissant pour le moment les étendues de terres vierges, immenses à en donner le vertige, elle se tourna en priorité vers les régions les plus peuplées, propres à fournir de la main-d'œuvre : les Antilles, la Nouvelle Espagne (Mexique), et la Terre Ferme (Colombie, Pérou).

CONCEPCION - Caraque de 90 tx - 44 marins - Capitaine Gaspar de Quesada (Espagnol)
VICTORIA - Caraque de 85 tx - 45 marins - Capitaine Luis de Mendoza (Espagnol)

Ils ne le savent pas : sur ces deux cent trente-sept hommes qui ont juré obéissance au Roi et au "Senor Capitan general y Maestro", seulement vingt-deux reviendront trois ans plus tard, sans Magellan, et sur la seule VICTORIA.

La navigation en Atlantique

La traversée de l'Atlantique est marquée par les tempêtes et un climat insurrectionnel entretenu par les Officiers Espagnols. L'atmosphère sur les navires est lourde. Les Etats-Majors Espagnols souffrent d'être commandés par un Portugais; surtout le Capitaine du SAN ANTONIO, Juan de Cartagène, hidalgo, placé là par le Roi pour représenter son auguste personne quand la flotte devra signifier une conquête au nom du Roi d'Espagne. Le fier Hidalgo n'admet pas d'être sous les ordres de ce petit noble Portugais. Le reste des équipages est incertain, recruté - comme on le faisait alors - sur les quais et dans les tavernes avec promesse de s'enrichir. Mais, prudemment, Magellan a pris soin de s'entourer de quelques fidèles, une trentaine, plus ou moins alliés à sa famille et Portugais de surcroît.

La vie à bord est dure. Seul le capitaine a une petite cabine dans le roof arrière. Quel que soit le temps, l'équipage dort sur le pont, sur une paillasse et enroulé dans des manteaux ou des toiles. Quand il fait beau, on cuisine sur un petit foyer placé sur le pont, quand il fait mauvais, on mange froid des biscuits et de la viande boucanée parfois pleine de vers. Entassement, mal de mer, maladies de carences comme le scorbut et le beriberi, nourriture sans diversité et faite de vivres parfois avariés, de farine échauffée et de viandes remplies de vers, rabâchage sur la condition du marin, le temps qui s'écoule trop lentement, sans eau autre que l'eau de mer pour se laver, les morts qu'on jette à la mer, des bagarres pour un rien, l'équipage connaît bien peu de joies et beaucoup de peines. Il est mené à la dure, mais trouve cela normal et sa seule vengeance est parfois de réussir à se révolter en sortant le poignard tout en connaissant le lourd prix à payer pour une révolte ratée : le fouet, les fers, l'abandon sur une île déserte, la pendaison.

Le 13 décembre 1519, la flottille mouille dans la baie de Rio de Janeiro pour refaire de l'eau, reposer les équipages et trouver des vivres frais. Pigafetta y décrit les indigènes comme bien bâtis et mangeant la chair de leurs ennemis suivant un rituel qui fera nommer cette terre la " terre des Cannibalis". Le voyage se poursuit, nouveau mouillage devant l'embouchure d'une rivière qui deviendra plus tard le Rio de la Plata ("Rio de l'argent", à cause de sa couleur). Les marins, qui se souviennent qu'un capitaine Espagnol aurait été dévoré en ces lieux par les cannibales quelques années auparavant avec les soixante hommes de son équipage, sont trés prudents. Deux caraques, les plus petites, sont envoyées en reconnaissance vers l'amont de l'immense embouchure. Dix jours plus tard elles reviennent et confirment : la Plata est une rivière et nullement le passage espéré. Les navires continuent alors à reconnaître la côte en sondant chaque baie, chaque rivière, espérant en chacune d'elles découvrir le passage libre...

Fin mars 1520, la flotte relâche dans une baie (qu'ils baptisent San Julian et quee l'on peut situer entre la péninsule de Valdes et le Cabo dos Bahias) pour se refaire et se reposer pendant l'hiver austral. Mais, quand Magellan impose cet hivernage sur la côte d'Argentine, c'est sans concertation avec ses capitaines.. On reste là cinq mois dans l'ennui et le froid. Magellan va alors devoir faire face à un complot monté par les Officiers des autres navires et connu comme la "mutinerie de Pâques". Le 31 avril au matin, son navire est entouré par les embarcations des autres caraques. Magellan se rend maître de la situation grâce à quelques fidèles qui reprennent en main les équipages et mettent les Officiers aux fers. Et c'est en vertu de son droit de vie et de mort que le Roi lui a délégué que Magellan

fait juger les mutins et prononce les sentences : Gaspar de Quesada et Luis de Mendoza (capitaines respectivement de la CONCEPCION et de la VICTORIA) sont tués ; d'autres, dont le prêtre Pedro Sánchez de la Reina, sont abandonnés sur une île déserte avec une épée et un peu de pain ; Juan de Cartegena, l'homme de confiance du Roi, capitaine de la SAN ANTONIO, est mis aux fers comme un vulgaire marin ; le cosmographe Andrés de San Martín et d'autres subissent le pénible supplice de l'estrapade. Juan Sebastián Elcano et d'autres mutins sont amnistiés... il fallait bien garder quelques officiers supérieurs pour poursuivre le voyage.

Découverte du passage

La flottille reprend la mer et, enfin, apparaît le bout du monde : la " terra del fuego ". Par malheur, envoyé en reconnaissance, le SANTIAGO se brise sur les rochers et doit être abandonné. Magellan rencontre alors des habitants du bout du monde : les Patagons, Indiens géants aux grands pieds chaussés de fourrure rapportera Antonio de Pigafetta... avec sans doute beaucoup d'exagération. Le nom de Patagons leur est donné au vu de ces pieds. "Pata de goa" : pieds de géants ou "pata de coa" : pieds de chiens.



Concepcion, Victoria et Trinidad passant le détroit

Les quatre caraques restantes reprennent la route vers des eaux de plus en plus sinistres. Les équipages sont effrayés par les glaces et le froid. Le 21 octobre 1520 Magellan aperçoit le cap Vírgenes qui marque l'entrée du détroit. Les nefs SAN ANTONIO et CONCEPCION sont envoyées en reconnaissance. Elles avancent, un jour, puis un autre, s'engagent dans un détroit, suivent un passage tortueux et enfin ressortent en eau libre. Le passage entre les deux océans est enfin découvert... (octobre -novembre 1520).

C'est à ce moment là que l'état-major et l'équipage du SAN ANTONIO désertent et prennent la route de l'Espagne. Cette désertion entraîne la perte de la plus grande partie des approvisionnements de la flotte. Il reste trois navires qui embouquent le passage : la TRINIDAD, la CONCEPCION et la VICTORIA (cf. gravure cidessus). Les équipages des trois navires ont-ils vraiment pu admirer le superbe paysage des glaciers tombant dans la mer et les animaux marins réunis sur les plages... sans doute pas tant la navigation a dû être épouvantable de peines et de privations. Les navires traversent le détroit en octobre-novembre, mois froids et venteux : les vents particuliers à ces parages , les "williwaws", sont des vents violents et soudains tombant des montagnes. Les navires sous voiles peuvent être retournés en quelques secondes si les voiles ne ont pas rapidement carguées. A cause de ces vents violents et des courants contraires, il leur faudra 38 j pour parcourir le canal long de 114 lieues (aux alentours de 550 km, avec la définition de la lieue marine de l'époque). Malgré les difficultés, le 28 novembre 1520, la flotte de Magellan débouche dans l'Océan Pacifique. D'avoir découvert ce passage empêche Magellan d'être le découvreur du Cap Horn et, par la suite, le détroit de Magellan s'avèrera ne pas être la meilleure route maritime pour les voiliers à cause des courants et des vents.



Détroit de Magellan
Vers 1635. - Gravure aquarellée
BnF, département des Cartes et Plans, CPL GE DD-1198, p. 253
© Bibliothèque nationale de France

La Terre de Feu et le détroit de Magellan font partie, dans les atlas hollandais, des hauts lieux de la cartographie.



Terre Australe, Terre de Feu et détroit de Magellan

Cosmographie universelle
Guillaume Le Testu, Le Havre, 1556.
Manuscrit enluminé sur papier, 118 p. dont 57 planches, 53 x 36 cm
Vincennes, Service historique de la Défense, Bibliothèque, D.1.Z.14, f. 39v

© Service historique de la Défense

La Terre australe se prolonge à l'occident jusqu'à la Terre de feu et le détroit de Magellan. C'est à la suite de cette double découverte en 1519 que la théorie d'un continent austral, faisant contrepoids aux terres de l'hémisphère nord, prit véritablement corps et que les cartographes le représentèrent comme une hypothèse plausible.



La navigation dans le Pacifique

Par crainte de tomber dans les mains des Portugais - il ne faut pas oublier que Magellan ne sait pas de quoi est faite l'autre face du monde - c'est en "droiture", mais aussi en profitant des courants portants, que l'escadre traverse l'océan malgré le peu de vivres et d'eau embarqués dans ses cales car, on l'a vu précédemment, les réserves principales en vivres sont parties avec la SAN ANTONIO !

La traversée va durer trois mois et vingt jours. Une traversée effrayante par ses privations, les maladies et le désespoir qui frappe les marins. Le scorbut fait rage.

" Les gencives inférieures et supérieures de nos hommes enflèrent, de sorte qu'il leur devint tout à fait impossible de se nourrir, et qu'ils moururent. Dix neuf hommes succombèrent à cette maladie, de même que le géant de Patagonie. " Nous restâmes trois mois et vingt jours sans avoir aucune nourriture fraiche, nous nourrissant uniquement de vieux biscuits réduits en poussière, grouillant de vermine et imprégnés d'urine des rats. Nous buvions une eau jaunâtre et depuis longtemps putride."

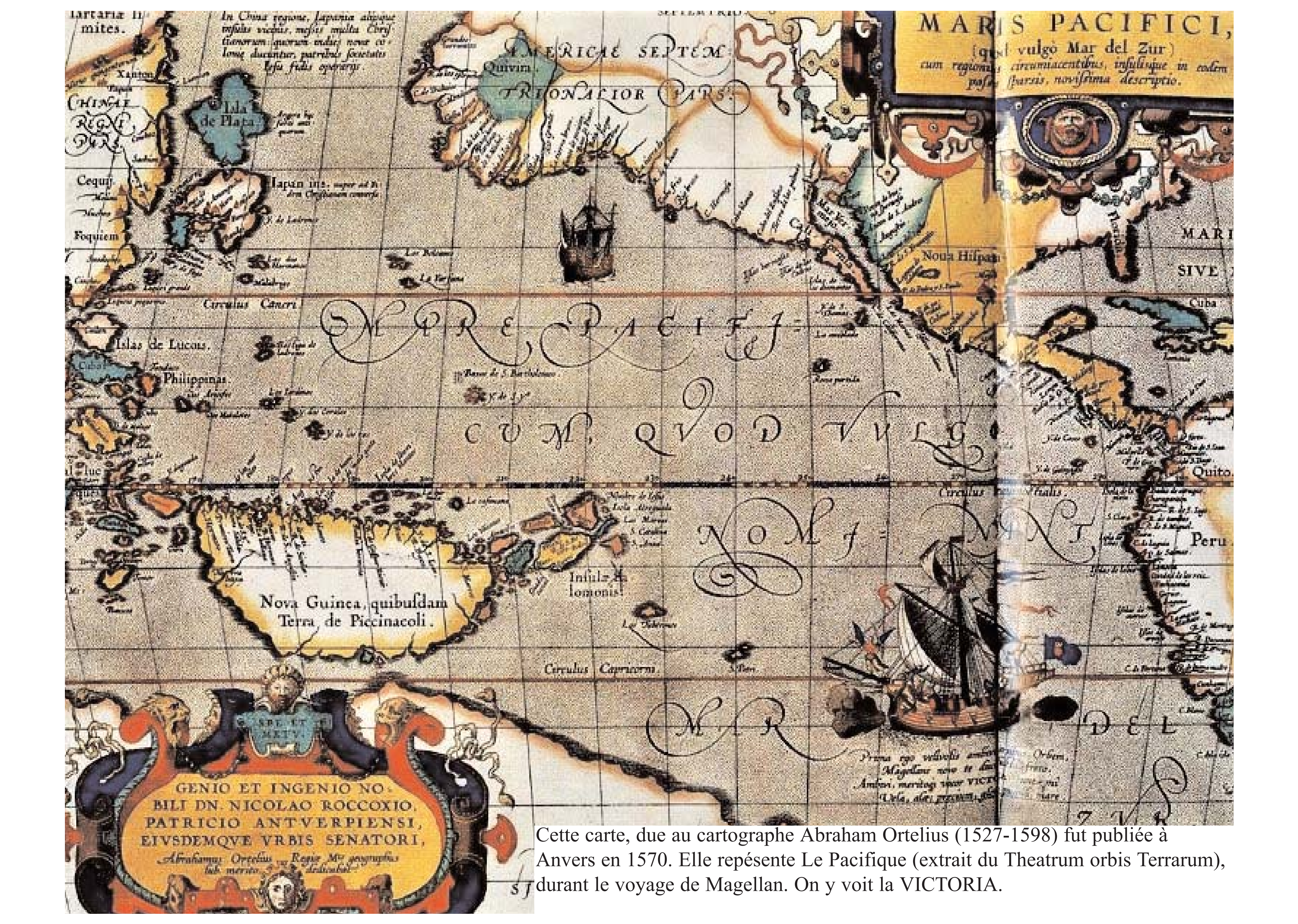
Nous mangeâmes également les peaux de bœuf qui couvraient les hauts de la grand-vergue afin d'empêcher celle-ci de frotter contre les haubans et qui avaient été considérablement durcies par le soleil, la plue et le vent. Nous les laissâmes tremper dans la mer pendant quatre ou cinq jours durant, puis les plaçâmes quelques instants sur la braise, avant de les manger ; et souvent nous mangeâmes de la sciure de bois. Les rats se vendaient un demi-ducat la pièce et, même à ce prix, il était impossible de s'en procurer."

La mort de Magellan

Les trois nefs viennent de traverser la Mar del Sur, notre Océan Pacifique, renommé par Magellan " Mar pacific " devant son aspect engageant. La flotille a relié l'Amérique au Sud à l'Asie après un périple océanique de quelque 16 000 km, sans autre escale qu'un mouillage devant l'actuelle île de Guam que Magellan a d'abord nommée " l'île des voiles " pour avoir rencontré des pirogues à voiles, nom vite changé en " ile des Ladrones " (île des voleurs), à la suite de pillages dont sa flotte a été l'objet.

Le 28 mars 1521, l'esclave de Magellan, Henrique, qui écoute parler les indigènes de Sarnar, declare les comprendre... C'est un language similaire au sien... On a donc fait le tour de la terre (pour mémoire, on savait que la terre était "ronde" depuis Eratosthène, IIIe siècle avant JC). Finalement, début avril 1521, la flotte mouille sur une rade de l'île de Cebu, île située au sud de l'archipel qui correspond aux Philippines d'aujourd'hui (nom donné en 1543 par Villalobos en hommage à Philippe II d'Espagne). C'est là que, pour Magellan, le drame va se jouer.

En effet, au moment où il prend mouillage, le Capitaine General Magellan fait donner du canon, à blanc, ce qui attire les petits Rois locaux. Reçus avec aménité et couverts de petits présents, ils s'inclinent et rendent honneur et hommage au lointain Roi d'Espagne, Charles Quint, un souverain que Magellan leur décrit comme le plus grand monarque du monde. Le bruit de la poudre a forcément contribué à sa manière à inspirer le respect pour ce monarque. Un seul souverain refuse de reconnaître le roi espagnol , c'est celui de Mactan, petite île (l'une des 7 000 de l'archipel des Philippines) située au sud de Cebu (capitale Lapu Lapu). Devant ce refus d'admettre l'hégémonie de Charles Quint et pour amener ce roi indigène à l'obéissance, Magellan monte le 7 avril 1521 une opération répressive et fait débarquer sur l'île de Mactan soixante gaillards cuirassés et casqués à la tête desquels il se met. Accueillis par une pluie de flèches, ils rispostent avec leurs armes à feu. Alors qu'il tente de sauver un de ses compagnons blessé, Magellan a la jambe gauche tailladée d'un coup de couteau. Tombé à terre, il est achevé par les indigènes sous les yeux des capitaines espagnols qui sont restés à leurs bords et... laissent faire. Dans l'histoire des Philippnes cette bataille porte le nom de "bataille de Mactan".



Cette carte, due au cartographe Abraham Ortelius (1527-1598) fut publiée à Anvers en 1570. Elle repésente Le Pacifique (extrait du Theatrum orbis Terrarum), durant le voyage de Magellan. On y voit la VICTORIA.

Son esclave Henrique raconte ces instants :" J'étais avec Magellan lorsqu'il est mort. J'ai combattu à ses côtés contre les trois mille guerriers du chef Lapulalu, et je ne me suis enfui que lorsqu'ils se sont attroupés autour de mon maître abattu, comme des mouches sur un morceau de sucre, pour plonger leur lance de bambou dans son corps. Où étaient-ils les capitaines espagnols, à ce moment là ? En sécurité à bord de leurs vaisseaux, occupés à lisser leurs moustaches et à se jeter des coups d'œil entendus."

Sur la grève de Mactan s'achève, pour le grand navigateur, une existence aventureuse qui vient de donner à l'Espagne de nouvelles terres. Fernao de Magalhaes, ou Hernando de Magallanes, est beaucoup mieux connu par nous sous le nom de Fernand de Magellan. On peut s'étonner qu'un Portugais commandât une flotte espagnole : il ne faut pas oublier qu'à cette époque la notion de patrie et de frontière n'existe pas et qu'on vendait sans scrupules ses services aux princes les mieux payants. C'est ce qu'à fait Magellan, mais aussi d'autres navigateurs comme Vespucci ou Cabo qui ont navigué sous d'autres pavillons que ceux de leurs terres de naissance..

Magellan meurt à quarante ans et un an, aux deux-tiers d'un voyage du tour du monde qui est le premier du genre. Il meurt en découvreur d'une nouvelle route pour le commerce des épices, celle qu'avait rêvée Christophe Colomb avant qu'il ne soit arrêté par le continent du "mundo novo". Magellan meurt en pleine gloire d'être le premier à avoir osé un tel voyage.

Le voyage de retour
Le Capitaine de Elcano prend alors le commandement des trois navires : la VICTORIA, la CONCEPCION et la TRINIDAD. C'est un bon marin, très capable. Juan Sebastian de Elcano (ci-contre) est en effet un capitaine basque espagnol, engagé comme officier subalterne sur les navires de l'Armada à la suite d'une malversation vis-à-vis des biens du Roi. Il est nommé capitaine de la Concepcion par Magellan après la révolte. A la mort de Magellan, il devient chef de l'expédition avec les trois navires restants, mais ne ramènera en Espagne qu'un seul navire et une poignée de survivants. Elcano mourra de famine lors d'une autre expédition dans l'Océan Pacifique. Elcano reste dans les archipels des îles des épices quelques temps, les prêtres évangélisant les populations. Ils visitent le Brunei, Borneo, Mindanao, les Moluques et les Célèbes.

Les marins trouvent dans ces îles tout ce qu'il faut pour se ravitailler, Pigafetta rapporte d'ailleurs : "Aux Moluques, on trouve girofles, gingembres, sagu qui est leur pain fait de bois (arbre à pain), riz, chèvres, oies, poulailles, fruits de coco, figues, amandes, grenades douces, oranges, citrons, miel et avettes petites comme des fourmis (ce sont des abeilles), cannes douces, melons, sucre, cougourde, huiles de coco." Pigafetta fait également d'intéressantes remarques sur les habitants des Moluques qui sont d'un naturel doux et "vont nus tant qu'hommes que femmes". Ils mangent rituellement de la chair humaine...

Avant de prendre le chemin du retour, Elcano qui manque d'équipage pour armer les trois navires doit brûler la CONCEPCION à l'escale de Boho. Il charge les deux navires restants d'épices, de canne à sucre, de fruits, de grains et de bêtes sur pieds. Et c'est l'appareillage pour la route du retour. Mais la TRINIDAD qui fait eau doit s'en retourner vers les Moluques où elle est capturée et détruite et son équipage fait prisonnier (seuls quatre d'entre eux pourront revenir en Espagne).

De nouveau, il faut faire route directement sans toucher terre. La VICTORIA double, très au large, le Cap de Bonne Espérance. Il lui faut pourtant escaler aux îles du Cap Vert pour se ravitailler et déposer des malades en trompant les autorités Portugaises grâce aux quelques Portugais qui sont à bord.

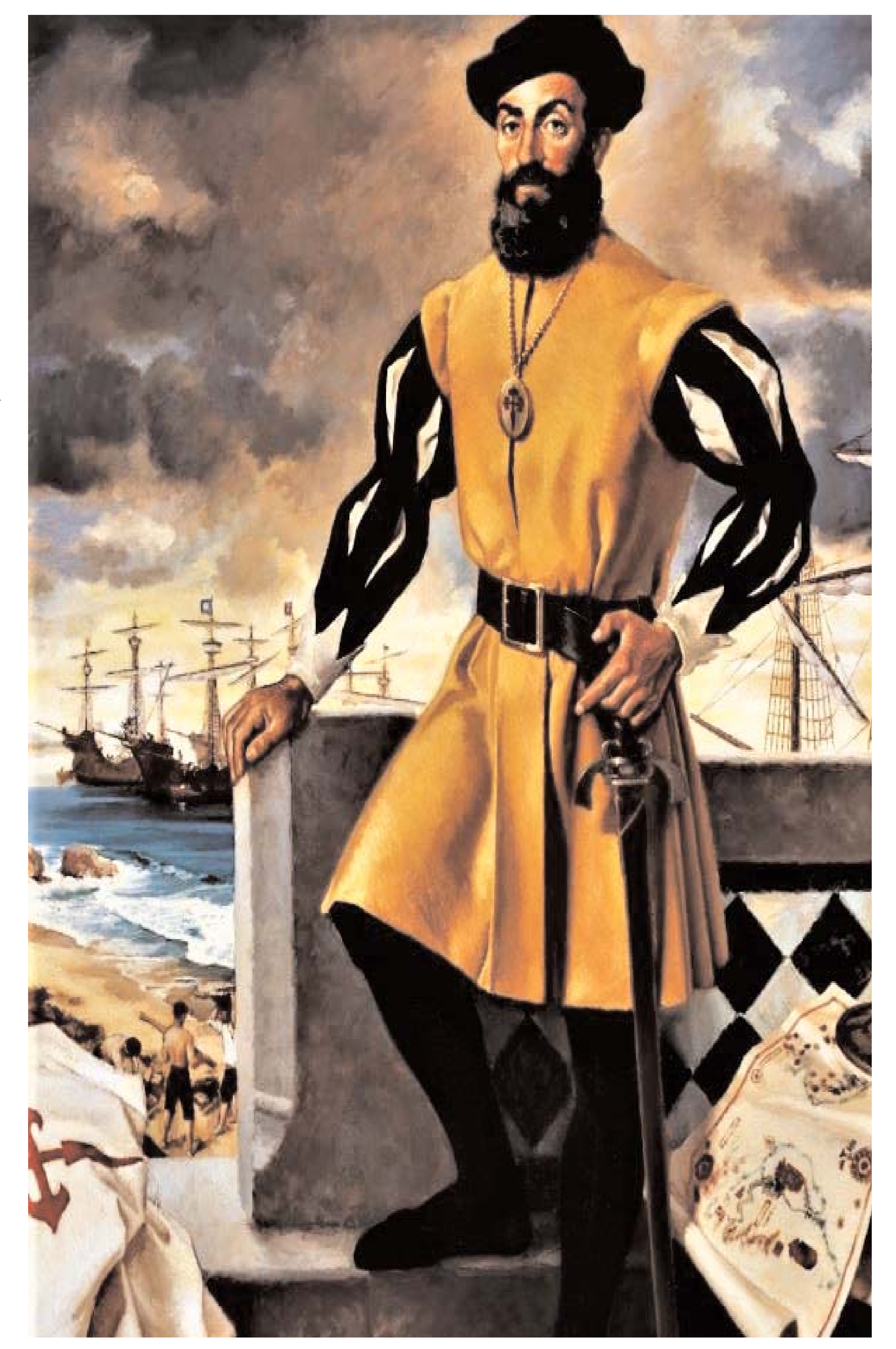
C'est à l'escale du Cap Vert qu'est constaté un phénomène bizarre : la date portée sur le journal de bord est en retard d'une journée sur le calendrier local. On vient de découvrir, sans se l'expliquer, qu'il y a un décalage horaire constant quand on fait le tour de la terre et qu'il

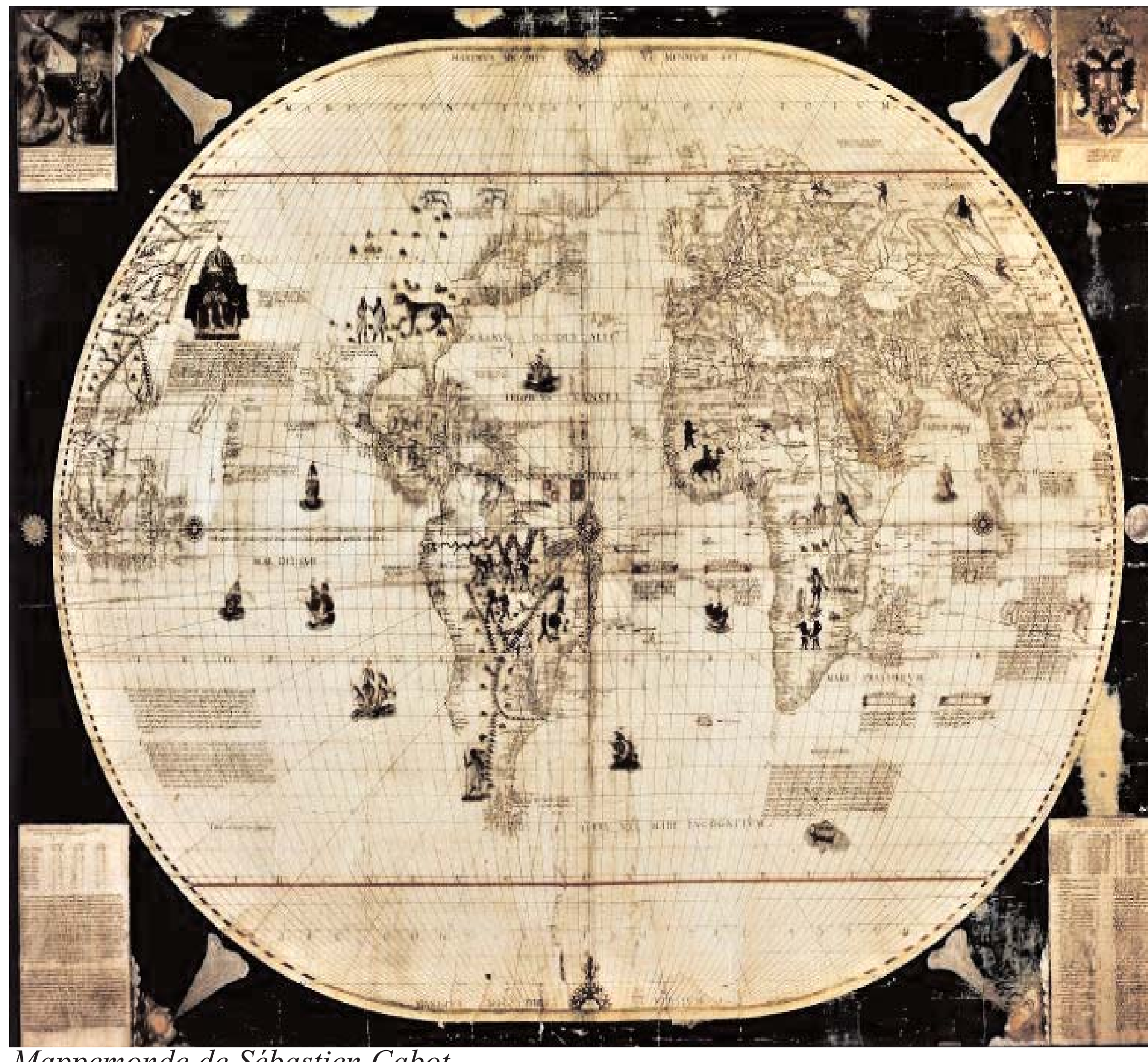
faut compter un jour de plus ou de moins selon le sens de la route pour rattraper ce décalage.

Enfin, le 6 septembre 1522, la VICTORIA rentre à Sanlucar avec seulement 17 hommes et le Capitaine Elcano qui reste le seul officier à avoir fait le tour du monde. L'annonce du retour de la VICTORIA se répand comme une traînée de poudre en Espagne et dans le monde.

L'exploit est extraordinaire mais a été très difficile. Il a coûté cher en sacrifices et en hommes : sur les 237 embarqués, seuls 22, soit un sur dix, bouclèrent ce premier tout du monde qui avait duré 3 ans et 29 jours. Il était enfin prouvé que le terre était ronde, que les continents n'étaient pas reliés entre eux, que la navigation - malgré d'immenses périls - était possible sous toutes les latitudes, qu'on pouvait détourner le commerce des épices et s'opposer à l'égémonie portugaise sur cette fameuse route en instituant un trafic transpacifique entre les côtes du Nouveau Monde et l'Asie.

Après Magellan, il ne restera plus qu'à parfaire les méthodes de navigation, la cartographie et les connaissances sur notre monde. La route par le détroit de Magellan servira pendant un certain temps aux voiliers, mais dès la découverte du Cap Horn par Willem Shouten et Jacques Le Maire en 1615, le passage par le Détroit de Magellan fut abandonné pour la navigation plus rapide mais plus dangereuse autour du terrible cap Horn.



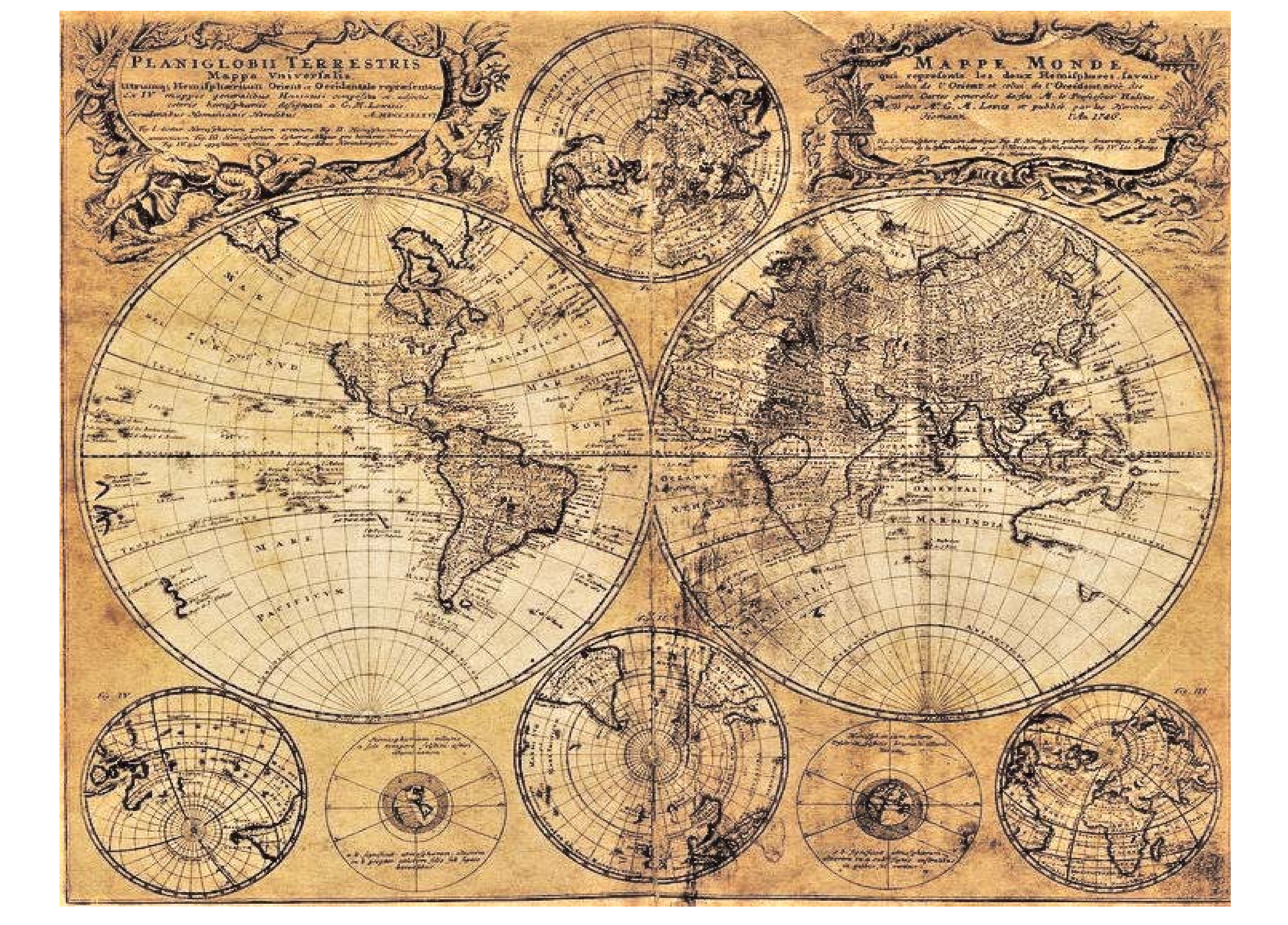


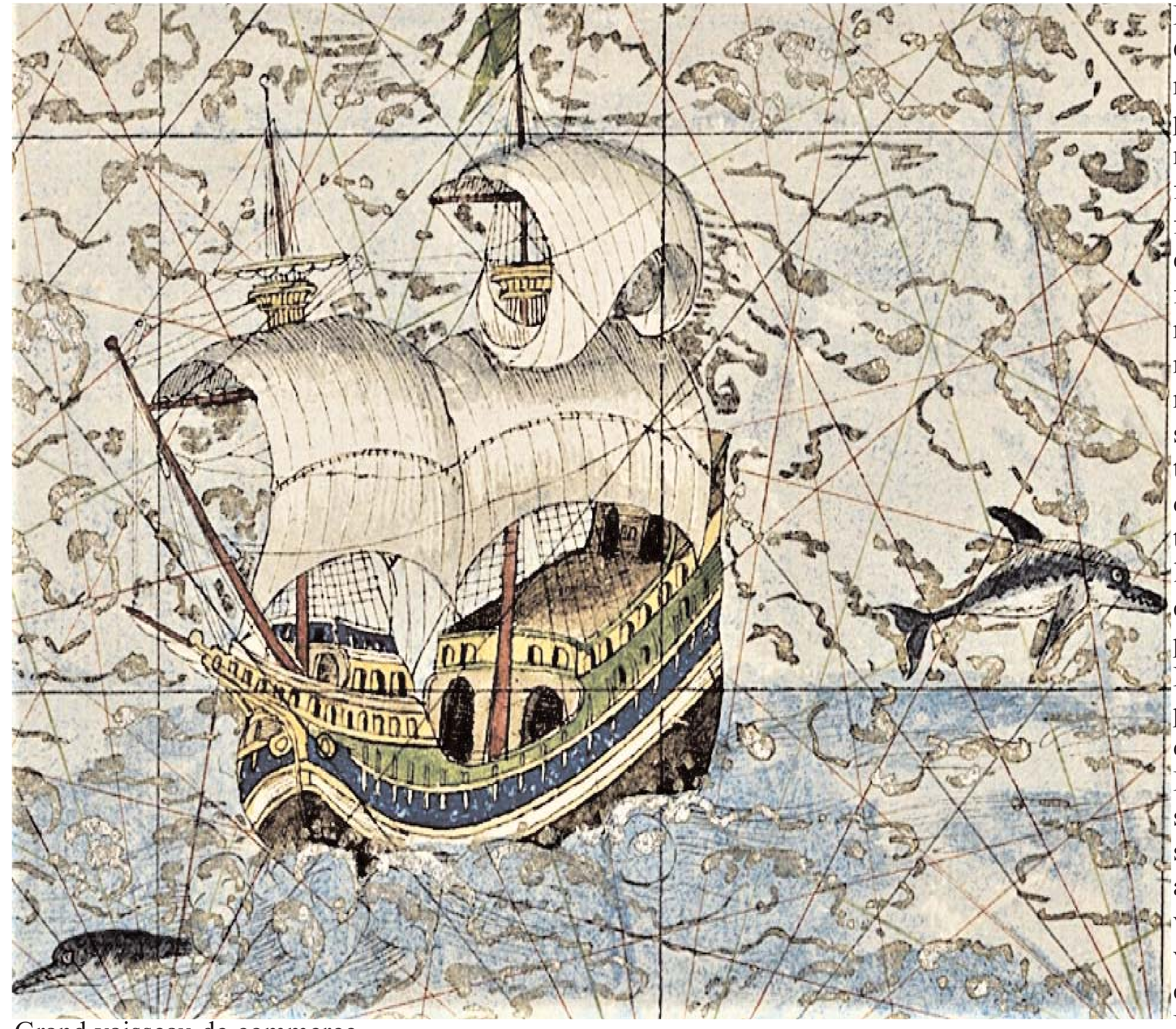
Mappemonde de Sébastien Cabot
Sébastien Cabot, Anvers, 1544.
Gravure aquarellée
BnF, département des Cartes et Plans, CPL GE AA-582 (RES)

Sébastien Cabot, originaire de Venise et fils du navigateur Jean Cabot (qui explora le Labrador et Terre-Neuve), navigua successivement pour le compte de Henri VIII d'Angleterre et pour l'Espagne, en tant que " pilote-major " de sa majesté l'empereur Charles Quint. Il explora l'Amérique du Sud et décrivit le Rio de la Platà, alors qu'il recherchait de nouvelles routes maritimes vers les Moluques ; à la fin de sa carrière, il tenta de trouver le passage du nord-est dans l'océan arctique, au nord de la Moscovie.
Sur ce planisphère imprimé en 1544 (probablement à Anvers ou à Augsbourg), le savoir des marins et des explorateurs se joint à une autre forme de cartographie, plus savante et érudite que celle des cartes portulans manuscrits. Composée de quatre feuilles de parchemin, la carte représente le monde sous la forme d'une ellipse de 111 cm de haut pour 148 cm de large, avec un quadrillage en latitude et longitude. À la manière des cartes marines, elle est aussi couverte de miniatures et de textes explicatifs.

Le titre de la carte en précise l'auteur et les sources : " Sur cette figure étendue en plan est contenu le globe tout entier de la terre, les îles, les ports, les fleuves, les golfes, les bancs et les écueils qui ont été découverts jusqu'à ce jour, avec leurs noms et les noms de ceux qui les ont découverts, comme on peut le voir aussi par les tables de la dite figure, ensemble tout ce qui était connu avant et tout ce qui avait été écrit par Ptolémée, provinces, régions, villes, montagnes, fleuves, climats et parallèles, latitude tant pour l'Europe que pour l'Asie et l'Afrique. Et vous devez noter que la terre est située selon la variation que la boussole fait avec l'étoile du nord, pour la raison que vous pourrez trouver dans la seconde table. "

De nombreuses notices font également référence aux auteurs anciens, rappellent certaines merveilles antiques (" des hommes aux oreilles si grandes qu'elles leur couvrent tout le corps ")


PLANIGLOBII TERRESTRIS
Mappa Universalis
MAPPE MONDE
qui representent les deux Hemispheres savoir



Grand vaisseau de commerce
Cosmographie universelle (détail)
Guillaume Le Testu, Le Havre, 1556.
Manuscrit enluminé sur papier (118 p. dont 57 pl.), 53 x 36 cm
Vincennes, Service historique de la Défense, Bibliothèque, D.1.Z.14, f. 49v

Dans le superbe atlas de cartes de Guillaume Le Testu, les territoires terrestres sont ornés d'un grand nombre de personnages aux costumes variés, d'animaux plus ou moins fantastiques, d'édifices civils ou militaires, de paysages forestiers de toutes sortes. Les immenses espaces maritimes sont ponctués, d'une façon nettement moins dense, de représentations de navires qui, tout en ne constituant pas des documents au réalisme architectural rigoureux, n'en sont pas moins des témoignages importants sur l'architecture navale du milieu du XVIe siècle, période de transition technique complexe et multiforme entre l'architecture navale médiévale où le canon n'apparaît que tardivement et très ponctuellement, et celle des Temps Modernes où le canon disposé en une ou plusieurs batteries superposées est désormais roi.

Le navire faisant route au portant sous sa voile de misaine, sa grande voile et son hunier (l'artimon latin est caché), appartient à la vaste famille des grands vaisseaux de commerce dont les noms varient selon les nations et, au sein de celles-ci, selon les régions considérées. Parmi les " signatures architecturales " du milieu du XVIe siècle, on peut remarquer l'éperon très développé prolongeant l'étrave ou encore la tonture (courbure) prononcée du pont du château arrière. Une autre " signature architecturale " très visible, mais de tradition médiévale, quant à elle, est celle de la bonnette dite maillée (ligaturée) destinée à augmenter la surface, par le bas, de la voile de misaine et de la grande voile.

Conquête : L'Europe au Nouveau Monde

Une fois dissipée la méprise des premiers voyageurs qui se croyaient en Asie, quelques décennies suffirent aux Européens pour découvrir que l'Amérique était un monde totalement étranger : un continent nouveau, peuplé de sociétés indigènes variées, habité par une nature tropicale dont la flore et la faune leur étaient en grande partie inconnues.

La première prise de conscience concerna son état de continent. On n'avait parlé d'Europe qu'après la chute de Constantinople en 1453 ; d'Afrique qu'après son contournement par Vasco de Gama. En nommant l'Amérique, Waldseemuller la révélait à la communauté savante ; dès 1560 les cartes géographiques la montraient distinctement séparée de l'Asie, preuve qu'elle était un continent à part entière.

La route maritime des Indes occidentales

Les cartes espagnoles du XVIe siècle n'avaient plus à perfectionner le tracé de la route maritime des Indes occidentales, la fameuse " Carrera de Indias ". Tributaire des vents et des courants, elle était cependant immuable et empruntait un couloir large d'environ 500 kilomètres. Colomb l'avait découverte intuitivement en 1493 et ceux qui avaient cherché à s'en écarter depuis l'avaient payé de leur vie. Comme l'a démontré Pierre Chaunu, deux convois, la flotte de Nouvelle-Espagne et celle de Terre Ferme, quittaient Séville, plus tard Cadix, au début de mai en direction des îles Canaries. Après une escale pour s'approvisionner en vivres et en eau, on se laissait porter, à l'aller, par les alizés qui conduisaient tout droit jusqu'aux petites Antilles. De là, les navires espagnols gagnaient, les uns Vera Cruz en Nouvelle-Espagne - certains s'arrêtant au passage à Hispaniola ou à Cuba -, les autres Cartagena ou encore Panama. Pour le retour, tous les navires se retrouvaient à La Havane, plus commode que Saint-Domingue. La route du retour passait toujours par le nord, bénéficiant du contreflux. On profitait des vents d'ouest à partir des Bahamas, en courant le risque de rencontrer en chemin les cyclones de septembre. Dans la seconde moitié du XVIe siècle, on apprendra à les éviter en partant au plus tard le 20 août. Malgré cela, le fond de la mer des Caraïbes et le golfe du Mexique sont jonchés d'épaves de la flotte de l'or.

Le temps des petites expéditions était révolu. Les navires voyageaient en convois qui pouvaient atteindre une centaine d'unités. Ils gagnaient ainsi une plus grande sécurité en cas de naufrage ou d'attaque de pirates et compensaient le manque de pilotes expérimentés. Les cargaisons de métaux précieux devaient être protégées de la convoitise des flibustiers et corsaires anglais, français ou hollandais par des vaisseaux de guerre. Le rythme de rotation des convois était de l'ordre de quatorze à quinze mois dans les conditions les meilleures, avec beaucoup de temps mort. Le trafic entre l'Espagne et l'Amérique, entre 1504 et 1650, a été chiffré à 17 967 voyages aller et retour, sans compter les voyages de découvertes. L'Amérique était aussi le cimetière des vieux navires de l'Europe : leurs vieilles carcasses, même ruinées, faisaient encore le bonheur de la colonie et servaient de monnaie d'échange.

Des religieux cartographes

En moins d'un demi-siècle, l'Amérique espagnole avait atteint ses dimensions. Mais la cartographie ne livra que peu de détails sur cette conquête. Malgré une pénétration souvent profonde, l'occupation des sols y était extrêmement lâche. Les colonisateurs se montraient en outre particulièrement jaloux du secret de leurs relevés topographiques. Ils ne tolérèrent par exemple que tardivement la présence de missionnaires originaires de nations maritimes, provoquant ainsi une concentration inhabituelle de religieux allemands, hongrois et bohémiens. Dans maintes colonies de par le monde, les religieux étaient souvent les premiers cartographes, voire les seuls. La diffusion des cartes de jésuites - l'ordre le plus tourné vers la géographie - fut pour l'Amérique entravée par le gouvernement espagnol qui en interdit la gravure et l'impression.

Seules quelques unes, acheminées en France et en Allemagne, furent portées à la connaissance du public. Et alors que la première imprimerie fut établie au Mexique en 1539, aucune carte de caractère scientifique ne fut jamais imprimée dans ce pays pendant toute la période coloniale, même pas celles dessinées par Humboldt au XIXe siècle.

Premières cartes de l'Amérique latine

Plus au sud, dans la région de l'Amazone, la méfiance était exacerbée par la rivalité Espagne-Portugal, sauf entre 1580 et 1640, période pendant laquelle les deux pays furent réunis sous une même couronne. L'ouvrage d'un religieux, le père Cristovâo de Acuna, bien que dépourvu de cartes, ayant fait craindre à la cour d'Espagne que les Portugais ne pussent, grâce à lui, trouver la route du Pérou, fut détruit. Mais les jésuites composaient à leur usage personnel des guides ou " routiers " fluviaux qui furent utilisés en 1689-1691 pour une célèbre carte de l'Amazonie établie par le père Samuel Fritz. L'original manuscrit de cette carte, légendé en espagnol, fut rapporté de Quito à Paris par La Condamine en 1752, au retour d'une célèbre expédition scientifique, et fait partie aujourd'hui des collections de la Bibliothèque nationale. Ce savant admirait particulièrement la carte de Fritz qui avait fait autorité jusqu'à l'établissement de sa propre carte.

Au Mexique, où il passa trente années, un seul père jésuite détint véritablement l'art de la cartographie. L'intrépide père Kino (1644-1711) multiplia les voyages de reconnaissance vers le nord de la Californie sans aucun secours de la part du gouvernement espagnol. Il aurait parcouru ainsi plus de 40 000 kilomètres. En 1701, il fut en mesure de produire une carte démontrant la péninsularité de cette Californie que toute une série de cartographes - y compris le Français Nicolas Sanson - considéraient comme une île. La communauté des savants restant malgré tout attachée à la conception insulaire, le roi d'Espagne Ferdinand VII jugea utile de proclamer, par un édit de 1747, que la Californie n'était pas une île.

Les cartes d'Amérique latine, floues et mystérieuses, confirmaient donc la magie exercée par les métaux précieux et ne devaient rien révéler du secret de leur provenance. De la conquête d'Hernando Cortes au Mexique, l'Europe ne connut qu'un petit plan de la ville de Mexico, envoyé à Charles Quint en 1520. Et au Pérou qui, grâce aux mines d'argent du Potosi découvertes par hasard en 1545, resta pendant deux siècles et demi le cœur des possessions espagnoles en Amérique du Sud, l'illettré Pizarro et ses successeurs ne se montrèrent nullement tentés par les progrès de la géographie.

Les cartes nous présentent donc essentiellement des lignes de côtes enfermant de grands fleuves schématiques, quelques montagnes en taupinières et des cités parfois mythiques. Ainsi vit-on mentionné, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, aux confins de la Guyane et au pied des montagnes qui séparent le Brésil du Vénézuela, le pays légendaire de l'El Dorado, avec la ville de " Manoa del Dorado ", fabuleuse cité aux toits d'or où les derniers Incas du Pérou se seraient réfugiés. Rapportée à la fin du XVIe siècle par le lord anglais Walter Raleigh, qui la tenait d'un hidalgo espagnol, cette légende mettait en scène l'Inca, retranché dans son jardin de plaisir situé dans une île, elle-même placée au milieu d'un lac imaginaire. Les jours de fête, il se trouvait transformé en statue d'or par la poudre d'or que l'on soufflait sur son corps préalablement oint et devenait ainsi " l'Homme d'or ", El Dorado. Ce mythe eut la vie longue : Milton, dans le Paradis perdu et Voltaire, dans Candide, y firent encore allusion.

L'appât de l'or donna des ailes aux conquistadors. Tout a été dit sur leur cruauté, leur cupidité et leur barbarie. Trente ans leur suffirent en effet pour avoir raison des fragiles civilisations amérindiennes. Le cycle infernal de la traite des esclaves noirs commença dès la conquête. Dès 1495 à Saint-Domingue, où Colomb instaure le tribut, comme l'a écrit Pierre Chaunu, " le tournant est pris : l'exploration conduit à la colonisation, puis la colonisation à la conquête. Tout est sacrifié à l'or ". Entre 1503 et 1660, 300 tonnes d'or et 25 000 tonnes d'argent quittèrent l'Amérique pour l'Espagne.



Grand bâtiment de guerre
Manuel de pilotage à l'usage des pilotes bretons (détail)
Guillaume Brouscon, [Le Conquet], 1548.
Manuscrit enluminé sur parchemin, 29 feuillets, 17,5 x 14 cm
BnF, département des Manuscrits, Français 25374, f. 28v

Cette image d'un navire, extraite d'un manuel de pilotage, c'est-à-dire d'un document de la pratique nautique, est celle d'un grand bâtiment de guerre, fortement armé et naviguant toutes flammes au vent, rattachable à la famille architecturale des galions ou des caraques. La fausse perspective de la représentation met parfaitement en évidence la forme de la poupe dite en écusson (à arrière plat) dont l'élévation importante et tonturée, avec voûte et contre-voûte, est révélatrice de l'architecture navale de cette période.

La coque, renforcée longitudinalement par plusieurs préceintes, se caractérise par son amorce de batterie - quatre canons de gros calibres disposés sur un même niveau de ponts sur la longueur du navire. Cette batterie annonce celle, constituée de dix ou quinze canons, des vaisseaux de haut bord du siècle suivant. La dimension " guerrière " du bâtiment est renforcée par la multiplication des canons de petits calibres disposés tant au niveau de l'arrière plat (canons de retraite) qu'à celui des châteaux avant et arrière. Le gréement composé de quatre mâts - les deux de l'avant gréant des voiles carrées sur deux niveaux et les deux de l'arrière portant des voiles latines (artimon et contre-artimon) - est à l'échelle de ces grandes unités de guerre.

Les Hollandais conquérants des mers

Leurs succès aux Indes orientales incitèrent les Hollandais à tourner aussi leur convoitise du côté des Indes occidentales et à retirer leur part des richesses américaines. L'empire portugais venait de montrer sa fragilité dans l'océan Indien ; les Hollandais furent donc tentés d'éprouver aussi sa résistance sur les deux rives de l'Atlantique Sud. Les plantations de sucre donnaient au Brésil une importance économique nouvelle, avec des centaines de moulins, construits par les Portugais au centre, au nord et au sud du pays. La route de l'Orient par le cap de Bonne-Espérance était, jusqu'au Cap, la même pour tous. Elle longeait la côte africaine puis s'incurvait vers l'ouest pour éviter la zone des calmes, et passait alors très près de la côte brésilienne. Les Néerlandais commencèrent par se livrer à des pillages ponctuels tant en Afrique qu'au Brésil, leurs expéditions prenant souvent des accents de croisade calviniste contre le papisme.

Au début du XVIIe siècle, les exclus du traité de Tordesillas, Anglais, Français et Hollandais, se retrouvèrent en rivalité de l'autre côté de l'Atlantique. L'Europe renaissait en Amérique et, en moins de vingt ans, le noyau des futures colonies nord-américaines fut fondé : Virginie, Nouvelle-Angleterre, Nouvelle-France, Nouvelle-Néerlande, Antilles, Louisiane.

La Compagnie des Indes occidentales.

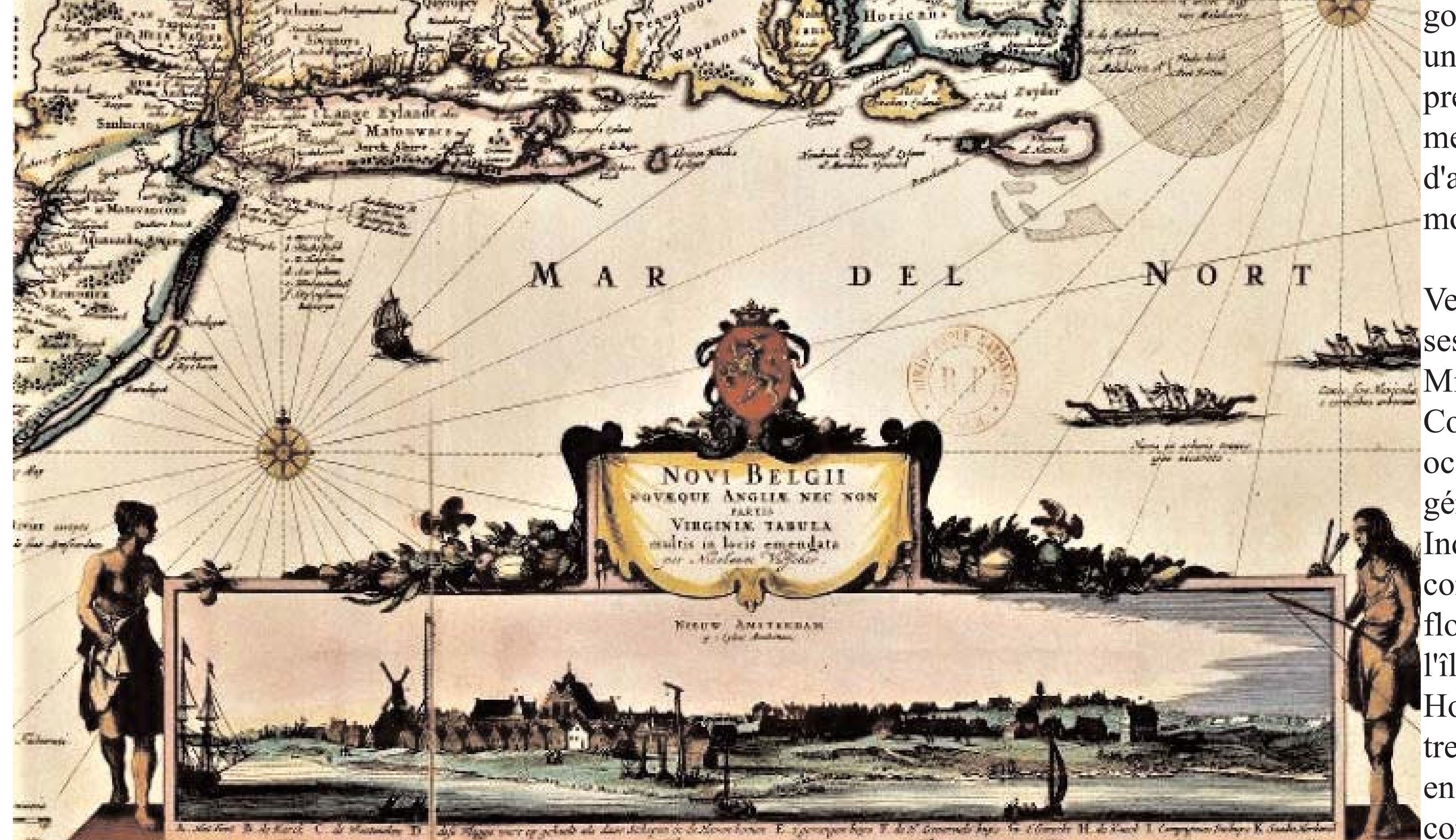
En 1621, les états généraux autorisèrent la création d'une Compagnie des Indes occidentales qui porta l'essentiel de ses forces sur le Brésil, estimant accessoires les activités dans les Antilles et sur la côte du nord-est de l'Amérique. En 1624, la capitale du Brésil, San Salvador, fut emportée et en 1628, les Hollandais saisirent intégralement la cargaison de la flotte espagnole, exploit sans précédent et sans lendemain.

L'arrivée à Recife, en 1637, de Maurice de Nassau comme gouverneur du Brésil hollandais, laissait espérer une implantation durable. Passionné par ce pays, Maurice de Nassau chargea en effet des savants et des artistes d'étudier et de dessiner la flore et la faune. Les Hollandais occupèrent bientôt une grande partie de la côte brésilienne du nord-est, de part et d'autre de Pernambouc. Et comme il n'y avait pas de Brésil hollandais possible sans esclaves noirs, ils s'emparèrent de relais sur la côte d'Afrique, Saint-Georges-de-la-Mine, sur la côte de l'Or, en Guinée, et Saint-Paul-de-Loanda, en Angola.



Côte d'Afrique depuis le cap Blanc jusqu'à la Gambie
Vers 1690 - Plume et aquarelle, 65 x 97,5 cm
BnF, département des Cartes et Plans, CPL GE SH PF 111 DIV 2 P 1 - © Bibliothèque nationale de France

Les cartes évoquant la traite des Noirs sont pratiquement inexistantes. Nous voyons ici, mouillés sur la côte sénégalaise, un navire français, au pavillon blanc, et un navire hollandais, au pavillon tricolore.



Nieuw Amsterdam, en carton sur une carte de Nouvelle-Belgique
Nicolas Visscher, 1655.
Gravure aquarellée
BnF, département des Cartes et Plans, CPL GE DD-691, pl. 98
© Bibliothèque nationale de France

Future New York, la Nouvelle-Amsterdam est une fondation hollandaise du XVIIe siècle. Elle ressemble ici à un petit port des Pays-Bas. Plus au nord, sur l'emplacement actuel de Wall Street, un mur protégeait la bourgade des attaques ennemies.

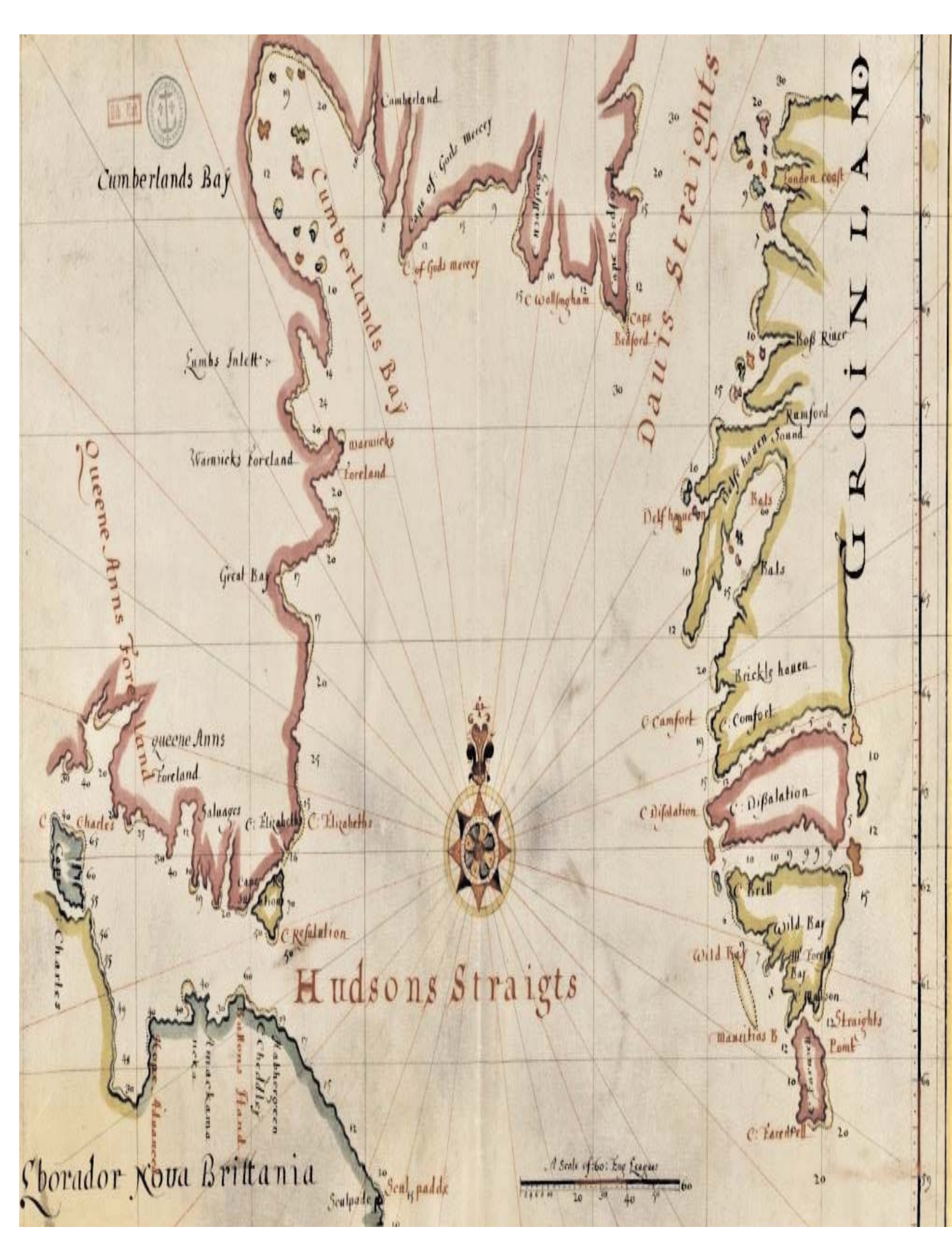
La vue de Manhattan, telle que nous la montre une belle carte de Nicolas Visscher dessinée en 1653, évoque les paysages hollandais. Non loin du port, un moulin à vent, une église à double toit, quelques maisonnettes de bois, une autre, plus importante, pour le gouverneur, mais aussi une auberge, une prison et un gibet bien en vue, près de l'embarcadère. Les baraquements des esclaves, signalés dans d'autres documents, ne sont pas montrés ici.

Venu officialiser cette prise de possession, Peter Minnewit (ou Minuit), l'un des dirigeants de la Compagnie néerlandaise des Indes occidentales, et premier gouverneur général de la colonie, acheta aux Indiens en 1626 l'île de Manhattan contre quelques étoffes et soixante florins. Installés à l'extrémité sud de l'île, où ils construisirent un fort, les Hollandais auxquels s'étaient jointes trente familles wallonnes, engagèrent avec les indigènes un commerce non négligeable, renforcé par plusieurs comptoirs établis le long de l'Hudson. Le troc des peaux de castor et des produits alimentaires apportés par les Indiens en échange des marchandises européennes allait bon train. Il fut complété par l'exploitation du bois et la culture du tabac, car la Nouvelle-Hollande s'efforça de devenir aussi une colonie de peuplement.

La Compagnie des Indes occidentales n'avait pas les reins aussi solides que son aînée des Indes orientales. Ses réalisations cartographiques eurent aussi moins d'envergure. À partir du milieu du XVIIe siècle, elle laissa entamer son monopole commercial. La société d'armement perdit progressivement de son importance jusqu'à ce que la compagnie ne disposât plus de ses propres navires. Son seul monopole resta la traite des Noirs jusqu'en 1734.

Échec en Amérique

Parallèlement à ce déclin, l'exploitation du Brésil se révéla coûteuse et dangereuse. Après une guerre sans issue, les Portugais rachetèrent officiellement la totalité de leurs possessions en 1661. Plus tard, à la paix de Bréda de 1667, les Anglais cédèrent le Surinam aux



Hollandais en échange de New Amsterdam, la future New York.

Le despotique gouverneur, Peter Stuyvesant, qui avait fondé en 1648 Fort Beversrede, plus tard Philadelphie, annexa la Nouvelle-Suède voisine pour renforcer sa position face aux colons anglais qui se trouvaient en plus grand nombre. La situation s'avéra néanmoins intenable car l'Angleterre tenait à établir le lien entre ses colonies de Nouvelle-Angleterre et de Virginie.

Refusant le contrôle que les armateurs néerlandais voulaient lui imposer, Hudson qui avait un mauvais caractère, revint au service de l'Angleterre pour une ultime expédition qui l'amena, en 1610-1611, jusqu'au détroit baptisé plus tard de son nom. Il pénétra dans une immense baie (l'actuelle baie d'Hudson) dont il reconnut la côte orientale. Un hivernage très rigoureux dans la petite baie Saint-James, au sud, qui laissait pourtant espérer la découverte de la route tant cherchée, accentua l'exaspération de son équipage affamé et épuisé de fatigue. Hudson paya de sa vie son intransigeance : les mutins l'abandonnèrent avec son fils sur un canot à la grâce de Dieu. La découverte de la baie, porteuse d'espérance, fut cependant signalée à Londres par quelques rescapés. L'année suivante, le commanditaire de l'expédition créa une nouvelle société commerciale, la " Compagnie des marchands londoniens découvreurs du passage du Nord-Ouest " ; mais, en vingt ans de recherches, ses navires ne trouvèrent aucune trace des disparus, ni de l'ouverture septentrionale de la baie

En 1664, le siège fut mis devant la Nouvelle-Amsterdam dont les 1 500 habitants capitulèrent aussitôt. En 1667, la colonie entière passait à l'Angleterre.

Les " Lumières " au long cours

Vers le milieu du XVIIIe siècle vint l'époque des voyages maritimes, dits " scientifiques ". Non que les voyages précédents aient été conduits par des ignorants, nous avons vu au contraire l'avancée prodigieuse des techniques navales en trois siècles. Mais certains voyages de la période qui va en gros de 1750 à 1850, ceux que l'on qualifie de " grands ", méprisant les trajets " utiles ", se prétendirent avec insistance " scientifiques ", comme si leur unique objectif avait été le progrès des sciences sous tous ses aspects. Romantisme ou hypocrisie ? Idéalisme ou intoxication ? Signe des temps assurément que cette ambiguïté.

La cartographie accompagna pas à pas ces fondations, dans leur essor comme dans leurs tribulations. À la découverte de terres vierges succéda la recherche de ressources en hommes, en eau, en minerais, puis le partage et l'attribution des territoires en vue de leur exploitation, enfin la défense de ces nouvelles conquête revendiquées par les Indiens ou convoitées par les puissances ennemies. Plus que dans les autres continents investis par les Européens, la cartographie fut l'outil indispensable des colons d'Amérique du Nord, car leur relation à la terre y fut plus étroite qu'ailleurs. Elle se diversifia donc outre Atlantique comme elle l'avait fait en Europe, et chacun de ses artisans, qu'il fut arpenteur, hydrographe, ingénieur des fortifications, missionnaire, etc. nous permet de découvrir une facette différente de cette Amérique nouvelle.

Les " Lumières " avaient aussi investi le monde de la mer. Après les colons et les marchands d'épices, les contemporains des philosophes prétendirent donc dépêcher sur les océans lointains des navigateurs " éclairés " chargés d'enrichir leurs connaissances et leurs bibliothèques, et non plus simplement de remplir leurs coffres. Ce noble but n'excluait du reste pas la compétition entre les nations qui mettaient en jeu leur prestige. La lutte pour la primauté scientifique est aussi une forme de guerre. La vraie guerre, elle, ne cessait pas pour autant. Les voyages scientifiques n'occupèrent jamais que les moments de répit et ne doivent pas faire oublier que la majorité des marins de cette époque continuèrent d'embarquer soit pour se battre, soit pour transporter des marchandises.

Un nouveau type d'officier de marine

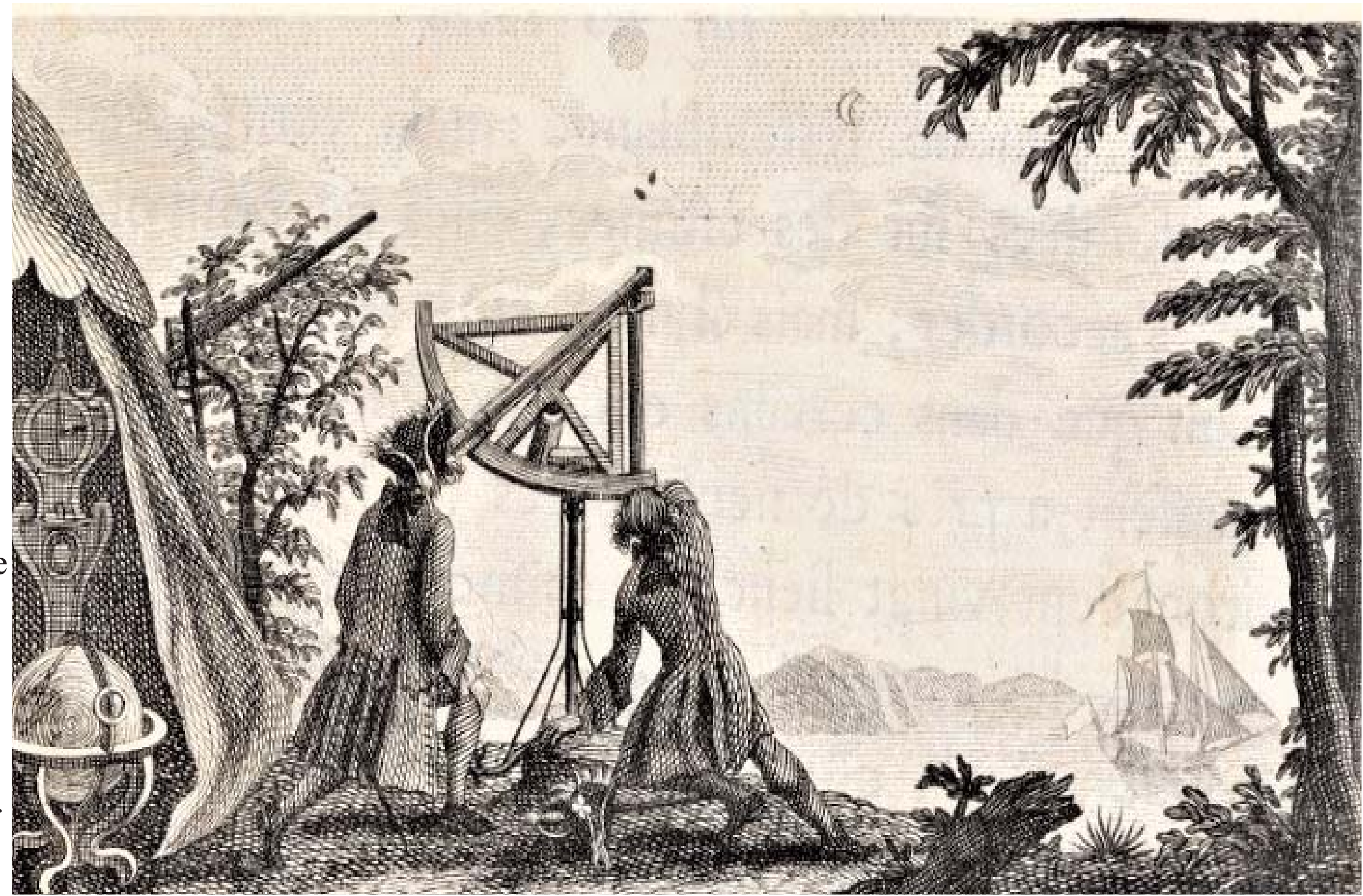
À partir de 1750, il est vrai, un nouveau type d'officier de marine vit le jour, formé à l'astronomie, à l'hydrographie, ayant accès à toute une panoplie nouvelle de moyens scientifiques, mais aussi animé d'une égale curiosité pour tous les aspects de la connaissance. La plupart des grands marins, auraient sans doute pu alors écrire ces lignes de Dumont d'Urville : " Je trouvais que rien n'était plus noble et plus digne d'une âme généreuse que de consacrer sa vie au progrès des sciences. C'est pour cela que mes goûts me poussaient plutôt vers la marine de découverte que vers la marine purement militaire… " Les équipages des grands voyages autour du monde, auxquels on associait des astronomes, des physiciens, des naturalistes, des peintres et des dessinateurs, formaient des groupes humains d'un type nouveau, aux intérêts du reste souvent divergents. Entre les savants, parfois imbus d'eux-mêmes, qui souhaitaient multiplier les escales et les observations à terre, et les officiers soucieux de la sécurité et de la progression de l'expédition, les frictions n'étaient pas rares. Lapérouse écrivit dans une lettre : " ces soi-disant savants sont des êtres diaboliques qui excèdent furieusement ma patience ", et quel officier - même éclairé - ne fut pas tenté de jeter par dessus bord les lunettes d'un astronome encombrant ou bien les serres, les presses à fleurs séchées et les caisses de plantes d'un naturaliste envahissant ?

Ces disciplines reflétaient cependant les préoccupations de la société européenne et en particulier française, où les académies provinciales et les sociétés savantes formaient un réseau de foyers d'étude très stimulant pour la vie intellectuelle. À Dijon, par exemple, la géographie était au cœur des préoccupations des bourgeois éclairés. Le président du parlement de Bourgogne, Charles de Brosses, s'y illustra avec la parution, en 1756, de sa monumentale Histoire de la navigation aux terres australes qui inspira directement le voyage de Bougainville. Son succès fut encore plus grand en Angleterre où il

influença fortement Dalrymple lors de la préparation d'une grande expédition anglaise dans le Pacifique pour laquelle, au dernier moment, Cook fut préféré à Dalrymple.

En 1752 fut fondée à Brest l'Académie de marine, branche informelle de l'Académie des sciences qui s'occupait de disciplines aussi variées que l'architecture navale, la manœuvre des vaisseaux, l'astronomie nautique, l'hydrographie, etc.

La formation des officiers ne cessa donc de s'améliorer au cours du siècle. En 1683 avaient été créées à Brest, Rochefort et Toulon, trois compagnies des gardes de la marine destinées à l'instruction des jeunes désirant servir le roi en mer. On n'y acceptait que des gentilshommes " reconnus pour tels sans contestation ". À partir de 1761 Choiseul, et après lui le ministre de Castries, mirent l'accent sur la formation scientifique. Jugée parfois trop théorique, elle fut même complétée, à partir de 1773, par des leçons de natation. Ces progrès s'inscrivaient dans le cadre général de rénovation de la marine royale, effort qui s'intensifia à partir de 1776 et dont les résultats apparurent lors de la participation française à la guerre d'Indépendance américaine (1778-1783).



Observation astronomique
Relation du voyage fait par ordre du roi en 1750 et 1751 sur les côtes de l'Amérique, détail de la page de titre
Amiral Chabert.
Gravure
BnF, département des Cartes et Plans, CPL GE FF-8628, p. 1

Voyages scientifiques et expéditions de découvertes

C'est cette marine militaire mieux instruite qui fournit aux voyages scientifiques les hommes et le matériel des expéditions financées par les gouvernements. Il s'agit là d'un fait nouveau au XVIIIe siècle, car les pouvoirs politiques, mis à part certains souverains portugais et espagnols, ne s'étaient encore jamais beaucoup investis dans les expéditions de découvertes.

Les officiers de marine du siècle des Lumières sont entraînés à effectuer des observations astronomiques au cours de leurs voyages. L'Angleterre donna l'exemple, suivi par la France. Soucieux d'exercer leurs flottes en temps de paix et de renforcer leur prestige, les souverains firent des voyages scientifiques des opérations de relations publiques. Ce fut pour eux tantôt l'occasion d'effacer le souvenir des défaites, tantôt le moyen de préparer sans en avoir l'air de

futures revanches. Ces voyages pouvaient assurer de nouvelles bases navales, des étapes de rafraîchissement, et permettaient de repérer des pays susceptibles de fournir du bois, des goudrons, et autres matériaux indispensables pour maintenir en place des escadres loin de la mère patrie. De là découla effectivement la fondation de l'Australie, les prises de contact avec la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Calédonie, etc. Par souci d'économie, il arriva aussi que certaines expéditions reçurent un double objectif, à la fois scientifique et politique, telle celle de Bougainville, qui perdra de la sorte un temps précieux aux Malouines.

Le soutien des États s'exerça aussi plus indirectement à travers des institutions telles que les observatoires et les académies des sciences. C'est ainsi qu'un débat international s'était engagé, au début du XVIIIe siècle, sur la forme de la terre. " Poire ou pomme, datte ou oignon ", il fallait vérifier si elle était aplatie aux pôles, ce que contestaient les grands astronomes géographes français de la famille Cassini. Deux groupes d'astronomes furent donc envoyés par l'Académie des sciences, pour mesurer la valeur d'un degré de latitude à l'équateur et au pôle. Bouguer et La Condamine se déplacèrent au Pérou (1735-1744) et Maupertuis en Laponie (1736-1737), démontrant l'aplatissement indiscutable de la Terre aux pôles. Voltaire aurait dit : " Je vous félicite, Monsieur, d'avoir aplati la Terre et les Cassini ".

La fondation du Dépôt général des cartes et plans, journaux et mémoires concernant la navigation

Pour favoriser les progrès des cartes marines, les États européens créèrent les uns après les autres des services hydrographiques. En France, Colbert avait été à l'origine d'une première centralisation des archives de la marine, encore bien artisanale, car confiée à un seul homme qui gardait les cartes à son domicile. En 1720 fut officiellement fondé le " Dépôt général des cartes et plans, journaux et mémoires concernant la navigation ". Ce Dépôt devint, en 1886, le Service hydrographique et océanographique de la marine, le S.H.0.M. qui, actuellement établi à Brest, continue de perfectionner les cartes marines françaises. Son ancienne collection de cartes est conservée à la Bibliothèque nationale.

Une certaine centralisation devenait nécessaire. Précédemment, sur mer comme sur terre, les officiers de l'Ancien Régime étaient priés de se procurer personnellement leurs cartes comme d'ailleurs leurs instruments. Ils les achetaient donc de leurs deniers, ou les faisaient copier et, une fois les campagnes terminées, les conservaient dans leur bibliothèque ou les transmettaient à un membre de leur famille, sans que la collectivité bénéficie des compléments qu'ils avaient pu y apporter.

Cette pratique changea lorsque l'État prit une part grandissante à la préparation des expéditions et surtout au moment de la Révolution, lorsque des hommes nouveaux eurent accès à des responsabilités militaires. Les services de l'État devinrent alors peu à peu les principaux pourvoyeurs de cartes. Le monopole de la cartographie marine en France, garantie de secret et source de revenus, fut officiellement attribué au " Dépôt " en 1773. Jusqu'à cette date, des éditeurs privés pouvaient encore commercialiser des cartes et des atlas nautiques. Ce fut le cas d'Après de Mannevillette, l'hydrographe de la Compagnie des Indes et l'auteur du Neptune oriental, publié en 1745.

En France, le Dépôt de la marine, bientôt imité par les autres pays européens, s'organisa à l'image des bureaux hydrographiques des Compagnies des Indes. Un ingénieur hydrographe - les plus célèbres furent Joseph-Nicolas Bellin, Jean-Nicolas Buache de la Neuville, et Charles François Beautemps-Beaupré - archivait les meilleures cartes et supervisait l'établissement de nouvelles, que l'on complétait à l'aide des journaux de navigation et des mémoires rapportés par les navigateurs. Ceux-ci n'avaient pas le droit de conserver ces documents par devers eux.

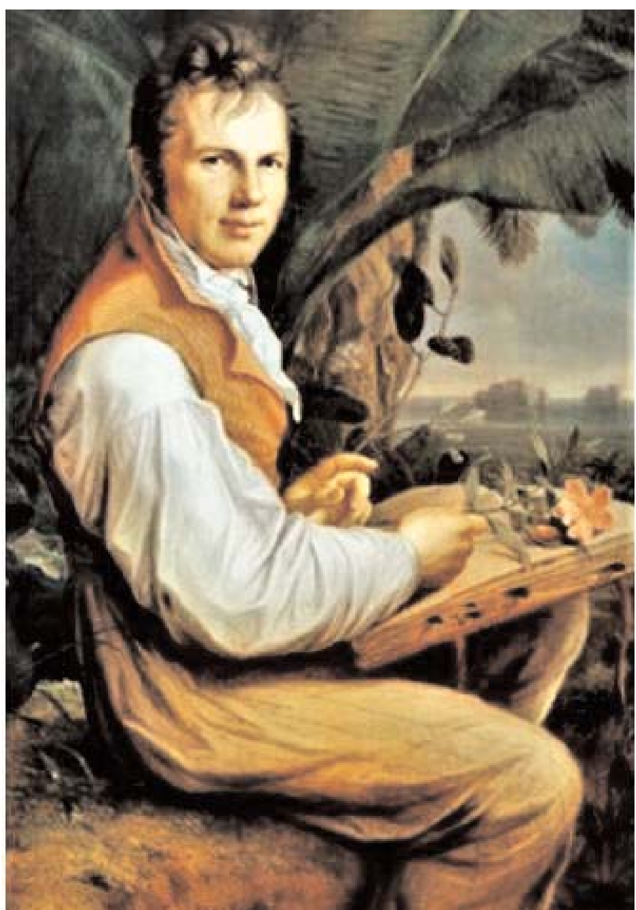


Beautemps-Beaupré, Charles-François (1766-1854). Cartographe Carte hydrographique des parties connues du globe entre le soixante-dixième parallèle au Nord et le soixantième au sud, pour servir au voyage autour du monde, fait en 1790, 1791 et 1792, Par le capitaine Etienne Marchand. Dressée, sous la Direction de l'Auteur, d'après les observations astronomiques, / Par C.F. Beautemps-Beaupré, Ingénieur-Hydrographe de la marine ; Ecrit par Besançon ; Gravé par Bouchet

Beautemps-Beaupré (1766-1854) fut certainement l'hydrographe le plus remarquable du Dépôt, où il était entré dès l'âge de dix-sept ans. Suivant son exemple, les ingénieurs effectuèrent désormais des reconnaissances et levèrent sur les lieux les cartes qu'ils se bornaient auparavant à dessiner dans leur bureau parisien. Lors du voyage d'Entrecasteaux à la recherche de Lapérouse (1791-1796), Beautemps-Beaupré mit au point de nouvelles méthodes de levés, en effectuant des mesures d'angles au moyen du cercle à réflexion et en les reportant aussitôt sur des vues de côtes prises sur le vif. Ses principes, exposés dans un ouvrage qu'il publia à son retour, furent bientôt adoptés par toutes les marines.

LE PLUS GRAND EXPLORATEUR DE L'AMÉRIQUE
Alexander von Humboldt (1769 - 1859)

Personnage hors du commun tant par sa culture, ses réalisations que sa résistance physique, l'allemand Humboldt a marqué son siècle et l'histoire des sciences en parcourant le monde. Rien pourtant ne semblait annoncer ce destin exceptionnel...



Un génie ? Plutôt le désespoir de sa famille ! Né en 1769 dans une famille aristocratique berlinoise, ouverte à l'esprit des Lumières, le jeune Alexander fait en effet pâle figure aux côtés de son frère Wilhelm, esprit brillant qui deviendra un des fondateurs de la linguistique moderne.

Pourtant formé avec le même soin, le cadet déçoit et est orienté vers une carrière administrative jusqu'à ce que le déclic ait lieu avec la découverte de ses domaines de prédilection : la botanique, la chimie et l'ailleurs.

À la recherche d'un terrain de jeux

En 1796, la mort de sa mère lui procure enfin la liberté et l'argent pour courir le monde, et il ne s'en prive pas.

L'Europe est son premier terrain d'aventure : il y multiplie les contacts avec les plus grands savants, hante les bibliothèques et transporte en tous lieux ses instruments de mesure.

Inspiré par Georg Forster, le naturaliste ayant accompagné le Capitaine Cook dans sa deuxième expédition autour du monde, Humboldt se lasse vite de son travail comme assesseur des mines. Selon lui, " le seul métier qui puisse associer science, émotion et aventure est celui de l'explorateur-naturaliste. "

Et qu'importe si l'expédition à laquelle l'explorateur Bougainville lui avait proposé de s'associer ne peut se faire, il est déjà parti ailleurs en compagnie d'Aimé Bonpland, son double et ami pour la vie. Face à tant d'enthousiasme, le roi d'Espagne ne peut qu'accorder aux deux jeunes aventuriers la clef de ses colonies américaines pour une mission scientifique qui ne durera pas moins de cinq années.

L'Amérique à la loupe

En 1799, Humboldt embarque pour le Nouveau Monde. Il y passera cinq ans à explorer l'Amérique latine pour le compte du gouvernement espagnol. La nouveauté, la variété et la beauté de ses rencontres naturelles -formations rocheuses, climat, vie animale et végétale- vont le convaincre d'une chose: que les branches du savoir scientifique sont bien plus enchevêtrées que ce qu'on avait pu conjecturer jusqu'alors.

Pendant 5 ans, le duo sillonne l'Amérique Latine, des jungles amazoniennes aux sommets des Andes. Ils amassent observations et récoltes tout en escaladant des volcans et pagayant dans les rapides. Humboldt s'immerge dans le terrain qu'il étudie et l'expérience sensible qu'il en fait. En 1802 il tente de gravir le volcan Chimborazo en Équateur. Il n'atteindra pas le sommet, mais arrivé à plus de 6.000 mètres de haut, il décroche le record d'altitude de l'époque.

Le 5 juin 1799, ils embarquent, à La Corogne, à bord de la corvette " Le Pizarro " à destination du Venezuela, et après une escale aux Canaries, ils arrivent le 16 juillet à Cumaná au Venezuela, à l'est de

Caracas. Pendant la navigation, Humboldt fait des mesures astronomiques, météorologiques, de magnétisme, de température et de composition chimique de la mer.



En Amérique, il a un profond dégoût pour la façon dont se vendent et s'évaluent les esclaves, même si c'est dans les possessions espagnoles qu'ils sont le moins maltraités. Chateaubriand dira de lui dans son édition de 1827 de Voyages en Amérique : "En Amérique, l'illustre Humboldt a tout peint et tout dit".

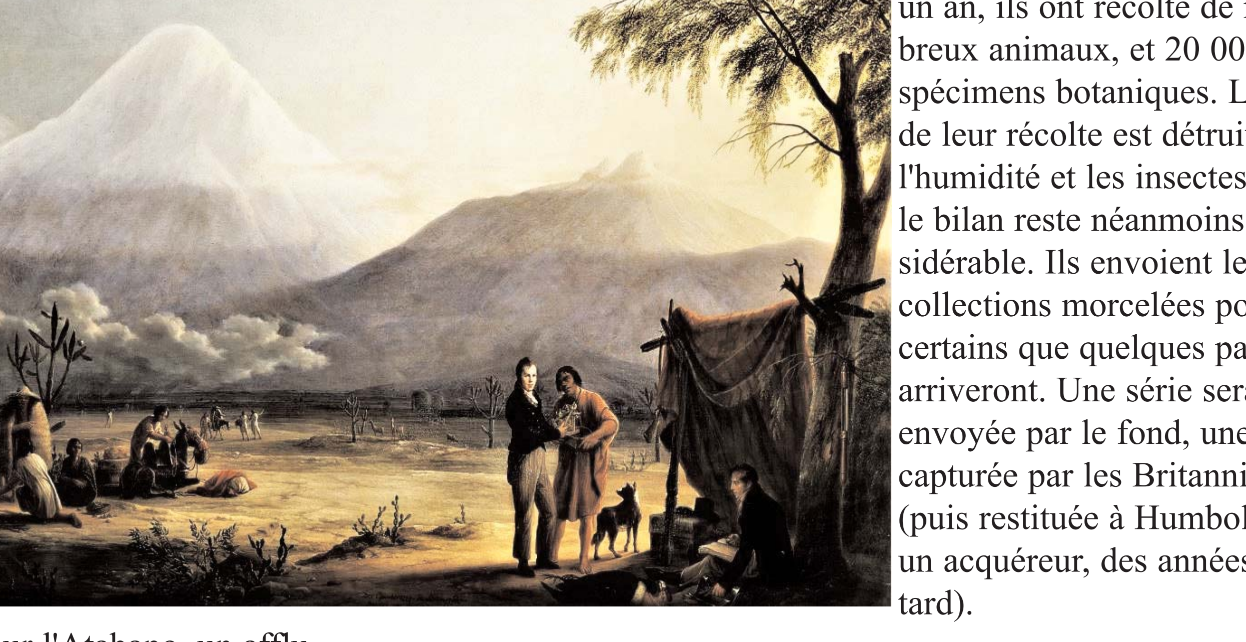
Le haut Orénoque

Humboldt et Bonpland explorent la forêt tropicale pour tenter de confirmer la présence, considérée comme impossible, d'un canal naturel entre l'Orénoque et l'Amazone, le Canal de Casiquiare, et de localiser le lieu exact de la source de l'Orénoque. Ils récoltent de nombreux spécimens d'animaux et de plantes inconnus, et Humboldt relève méticuleusement la température du fleuve, du sol et de l'air, et la pression atmosphérique, l'inclinaison magnétique, la longitude et la latitude.

À Calabozo, dans Mars 1800, Humboldt fait capturer des anguilles électriques (Electrophorus electricus) pour poursuivre son étude sur l'électricité dans le monde animal.

À San Fernando, ils prennent des pirogues avec un pilote, et des indiens pour pagayer. Certains passages doivent se passer en faisant porter la pirogue à travers la forêt. Les piqûres de moustiques, dont toutes les espèces se relaient pour se nourrir tout au long de la journée, les font cruellement souffrir.

Le 31 Mai ils explorent les régions des tribus indigènes --des Maypures et des Aturès-- dont le dernier avait récemment disparu.



Humboldt et Bonpland dans la jungle amazonienne.

Ils quittent l'Orénoque aux eaux fangeuses pour l'Atabapo, un affluent aux eaux claires et limpides, puis passent par d'étroits canaux à travers la forêt. Ils font porter leur pirogue sur onze kilomètres jusqu'à un affluent de l'Amazone. Vingt-trois Indiens pendant trois jours sont nécessaires. Il leur a fallu trente-six jours tassés dans leur pirogue et assaillis par les parasites de tout type pour atteindre l'Amazone.

Humboldt décide de remonter un affluent de l'Amazone vers le canal de Casiquiare dont il relève rigoureusement la position. Humboldt et Bonpland ne sont pas les premiers Européens à emprunter cette voie, mais la rigueur de leurs relevés et des descriptions qu'ils font, fait qu'il n'y a plus de doutes à l'existence d'un passage navigable entre l'Amazone et l'Orénoque. Le parcours du Cassiquaire dure vingt jours, durant lesquels les insectes sont omniprésents.

De La Havane à Quito

Le 24 novembre 1800, Humboldt et Bonpland embarquent pour Cuba. Durant la première partie de cette expédition, qui a duré un an, ils ont récolté de nombreux animaux, et 20 000 spécimens botaniques. Le tiers de leur récolte est détruit par l'humidité et les insectes, mais le bilan reste néanmoins considérable. Ils envoient leurs collections morcelées pour être certains que quelques parties arriveront. Une série sera envoyée par le fond, une autre capturée par les Britanniques (puis restituée à Humboldt par un acquéreur, des années plus tard).

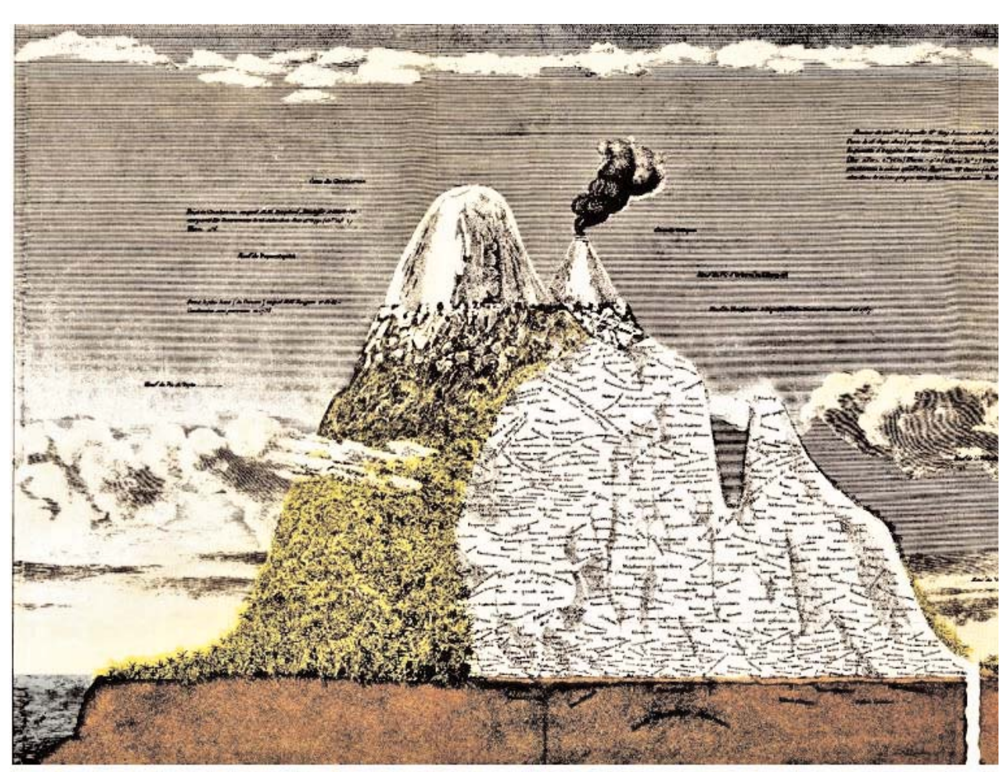
Le 6 janvier 1802, ils arrivent à Quito, où ils font la connaissance du jeune créole Carlos Montufar, qui les suivra au cours de nombreux périples à venir.


Wild Fruit. 40.
41. Gumiferous Tree.
225
6
7

Les Andes

Humboldt apprend que Baudin a quitté la France et doit arriver à Lima, au Pérou. Pour éviter l'absence d'alizés, Humboldt et Bonpland décident de passer par voie de terre le long des Andes. Ils passent douze mois en altitude à travers les volcans. Ils ont les pieds en sang, mais refusent toujours de faire comme l'aristocratie locale : se laisser porter par des Indiens dans des chaises fixées sur leur dos.

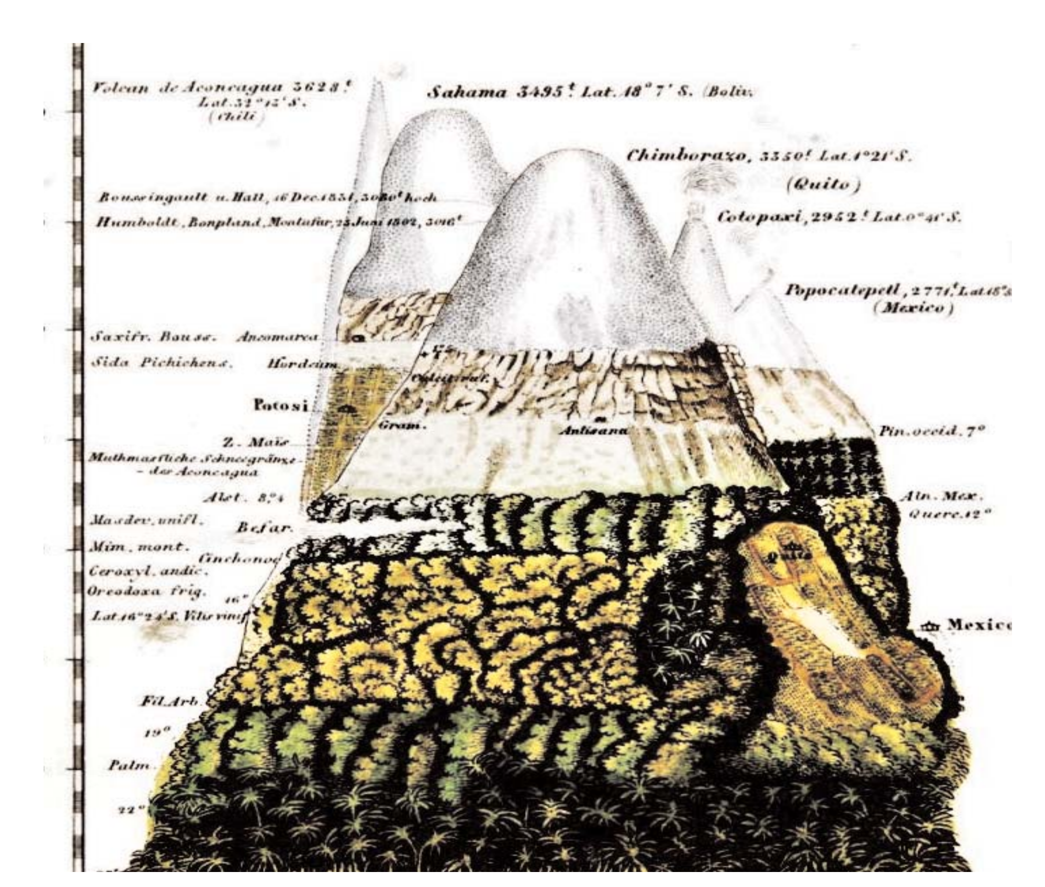
A l'instar de ses contemporains, Humboldt croyait au pouvoir de la collection et de la classification. Lors de son périple entre le Venezuela et le Mexique, via la Cordillère des Andes, il noircit carnet après carnet de mesures, croquis et autres observations. Inspiré par les graphiques économiques qui commencent à faire fureur à l'époque, il va concevoir un nouveau type de carte susceptible de synthétiser les milliers d'éléments factuels qu'il a pu collecter -une image totale, pour reprendre ses mots, visant à "faire connaître l'action simultanée et le vaste enchaînement des forces qui animent l'univers".



Alexander Von Humboldt, Essai sur la géographie des plantes, 1805

Par exemple, la première carte ci-dessous, qu'Humboldt a gravée en 1807, représente une coupe du mont Chimborazo, un volcan des Andes. Les noms scientifiques des plantes terrestres et souterraines sont placés à leur altitude exacte, associés à un ensemble de données sur la vie zoologique ou la température. Comme le consigne Humboldt dans le premier tome de son carnet de voyage, avec cette carte, son objectif était de rassembler, dans une seule image, tous les phénomènes physiques de la zone:

"la végétation; les animaux; les rapports géologiques; la culture; la température de l'air; les limites des neiges perpétuelles; la constitution chimique de l'atmosphère; sa tension électrique; sa pression barométrique; la décroissance de la gravitation; l'intensité de la couleur azurée du ciel; l'affaiblissement de la lumière pendant son passage par les couches de l'air; les réfractions horizontales, et le degré de l'eau bouillante à différentes hauteurs."



GÉOGRAPHIE DES PLANTES ÉQUINOXIALES.

Remontant les fleuves en pirogue, s'ouvrant un chemin dans les forêts vierges, escaladant les plus hautes montagnes, Humboldt et Bonpland accumulent les observations, relevés et échantillons tout au long des 15.000 km de leur trajet.

Ils vont ainsi révolutionner la connaissance de l'Amérique espagnole qu'ils étudient dans ses moindres détails : géologiques, géographiques, mais aussi historiques avec la redécouverte des Mayas, ou encore politiques.

Car si, le 23 juin 1802, Humboldt n'hésite pas à gravir les pentes du Chimborazo (6310 m) au nom de la science, faisant de lui l'homme le plus haut du monde, il sait aussi s'intéresser aux populations locales dont il dresse un portrait inédit par sa précision et sa pertinence.

Explorant le Vénézuela, le Brésil, la Colombie, l'Equateur, le Pérou, Cuba et le Mexique, leur laboratoire nomade est soumis aux aléas du voyage. Plusieurs fois le travail des explorateurs est perdu ou détruit en cours de route…Malgré les difficultés d'une telle expédition, Humboldt tombe entièrement sous le charme des tropiques, du mode de vie à la végétation. Dans une des lettres qu'il écrit à son frère en 1801, il déclare : " J'étais fait pour les Tropiques, je ne me suis jamais senti aussi bien. "

Humboldt s'assure une renommée mondiale en gravissant le Chimborazo, sommet considéré à l'époque comme le plus élevé du monde. Le Chimborazo est le sommet le plus éloigné du centre de la terre, même si son élévation au-dessus du niveau de la mer est sensiblement moins élevé que celui de l'Himalaya, par exemple. Cela tient à l'aplatissement de la Terre qui fait qu'elle n'est pas parfaitement sphérique et au fait que le Chimborazo est très près de l'équateur. L'ascension du Chimborazo débute le 23 juin 1802. Ils ne purent arriver au sommet, arrêtés qu'ils furent, à quelques centaines de mètres, à la fois par une profonde crevasse et par le manque d'oxygène. Ils s'élevèrent néanmoins à la plus haute altitude qu'on eût jamais atteinte alors : ils atteignent 5 878 m, le Chimborazo culminant à 6 310 m.

Humboldt effectue des observations dans le domaine de la sismologie et de la phytogéographie, il publiera une carte de végétation du volcan à son retour. Il déduit des alignements de volcans que les chaînes de montagnes se sont formées le long de failles géologiques. Ancien disciple des neptuniens, théorie qui dit que les roches se sont formées à partir de sédiments liquides, il change radicalement d'avis et se convertit au plutonisme.

Apprenant que Baudin ne fera pas escale à Lima, Humboldt, Bonpland et Montufar se dirigent vers le Pérou. Ils font un bref passage près des sources de l'Amazone puis rejoignent les Andes. L'expédition regagne Lima le 22 octobre 1802.

Humboldt prélève du guano pour en faire faire l'analyse en Europe. C'est lui qui fera connaître à l'Europe et l'Amérique du Nord ses propriétés fertilisantes.

Humboldt et ses compagnons quittent l'Amérique du Sud et passent l'année 1803 à parcourir le Mexique : le 23 mars, ils débarquent à Acapulco, après une traversée des plus tourmentées; en avril, ils sont à Mexico. Humboldt écrira son Essai politique sur le royaume de la Nouvelle Espagne, le premier essai de géographie régionale, dans lequel il ne fait qu'un récit sommaire de ses voyages.

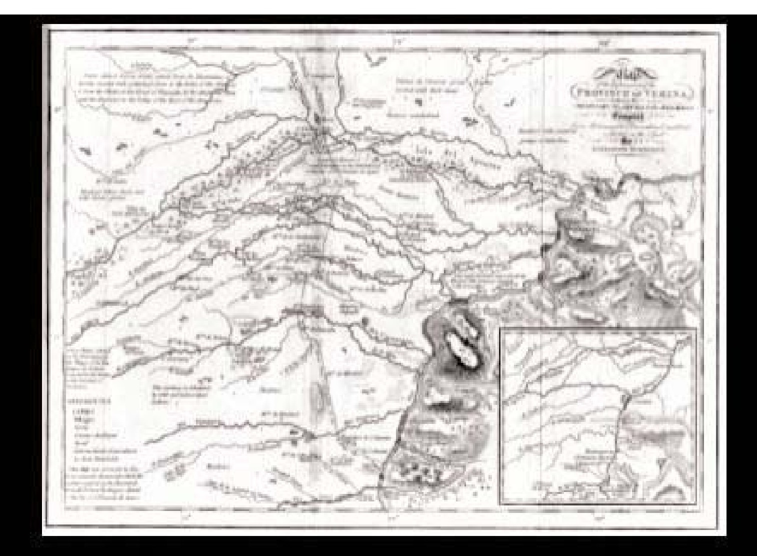
Il embarque ensuite pour la Havane pour y récupérer ses collections déposées il y a plus de trois ans.

Direction plein est

L'expédition de Humboldt et Bonpland, d'une durée de cinq ans, a coûté à Humboldt le tiers de son capital. C'est l'une des plus remarquables expéditions scientifiques, avec une moisson de données d'une valeur scientifique encore plus importante que les spécimens qu'ils ont pu rapporter.







"Carte de la partie orientale de la province de Verina, entre l'Oronooko l'Abura et le Rio Meta compilée à partir d'observations astronomiques et de matériaux collectés sur place par Alexander Humboldt." Carte sur cuivre, 16,8 × 26 cm. Du vol. 3 du *récit personnel* de Humboldt *des voyages dans les régions équinoxiales du nouveau continent, au cours des années 1799-1804* , trad. du français par Helen Maria Williams (Londres : Longman, Hurst, Rees, Orme et Brown, 1818) [Rare Books Division].

Carte de Humboldt de certaines des régions reculées du Venezuela que lui et Bonpland ont explorées au début de leur expédition de cinq ans.



"Carte des différents canaux par lesquels les métaux précieux circulent d'un continent à l'autre." Carte sur cuivre, 15 × 28,7 cm. Tiré du tome 4 de Humboldt's *Political Essay on the Kingdom of New Spain* , traduit du français par John Black (Londres : Longman, Hurst, Rees, Orme et Brown, 1811) [Livres rares Division].

En raison de sa propre expérience minière, Humboldt montra un intérêt particulier pour les matières premières du Nouveau Monde et consacra une grande partie de son examen des archives statistiques au sujet des métaux précieux. Il fournit de nombreux tableaux de données dans l'ouvrage, et l'un des nombres étonnants qu'il calcule est la valeur totale de tout l'or et de l'argent expédiés d'Amérique en Europe depuis l'époque de Christophe Colomb :

> En prenant aussi les 186.000 marcs d'or qui sont passés en butin entre les mains des conquérants à 25 millions, il s'ensuit que la quantité d'or et d'argent importée d'Amérique en Europe, entre 1492 et 1803, s'élève à *cinq mille quatre cents quarante-cinq millions de piastres, ou à vingt-huit mille cinq cent quatre-vingt-six millions de livres tournois*
>
> . 3, p. 431–32].



Vulkanischen erscheinungen der Erdoberfläche » (planche 12). Carte lithographique, vec ajout de couleur, 20,2 × 28 cm. Extrait de l' *Atlas zu Alex de* Traugott Bromme . *v* . *Iumboldt Kosmos dans zweiundvierzig Tafeln mit Erla¨uterndem texte* (Stuttgart: Krais & Ioffmann, [1851]) [Division des livres rares].

L'atlas a été publié en tant que volume complémentaire au *Kosmos* de Humboldt , vec quarante-deux cartes et planches thématiques de Bromme et un texte explicatif tiré e Humboldt et d'autres. Cette carte se concentre sur l'activité volcanique dans le nonde : les éruptions (points rouges), les régions (cercles verts) et les plages (lignes olorées) - la plupart nous semblent familières aujourd'hui. Les cartes en médaillon nettent en évidence l'Italie/la Sicile, Java et l'Islande. L'éruption catastrophique (1881) u Krakatoa en Indonésie est dans trente ans, mais le grand cercle jaune autour de Indonésie et d'une partie de l'Australie montre la portée destructrice de l'éruption xplosive du mont Tambora le 11 avril 1815. Sa magnitude a reçu un 7 sur aujourd'hui ndice d'explosivité volcanique, la cote la plus élevée de toute éruption volcanique depuis éruption du lac Taupo (Nouvelle-Zélande) vers 180 après JC.



Aperçus de la géographie végétale

Cette carte est une illustration simplifiée de l'occurrence géographique des espèces végétales et s'intitule " Aperçus de la géographie végétale, contenant : 1) la répartition des plantes selon les principales relations. les statistiques d'A. von Humboldt sur les familles de plantes et les groupes de plantes les plus distingués ; les vingt cinq empires phytogéographiques de J. Schouw ; Aire de répartition de la famille des palmiers, du genre de l'épicéa (Pinus) et du genre de la bruyère (Erica). - 2) Répartition des plantes dans le sens vertical dans les zones chaudes, tempérées et froides, etc. - 3) Courbes de rapport des mono- aux dicotylédones dans les Alpes suisses. - 4) Statistiques graphiques des excellentes familles de plantes. - 5)



Répartition géographique des animaux

Cette carte du monde tente de saisir et d'affecter géographiquement le monde animal sur une carte et est intitulée " Trois cartes pour un aperçu de la répartition géographique des : A. Mammifères à quatre mains, Quadrumana : singes et semi-singes. B. Hêtres, Marsupialia ; et les animaux édentés, Edentata. C. Pachyderms, Pachydermata. "[Kosmos I: II, i p. 178-188]

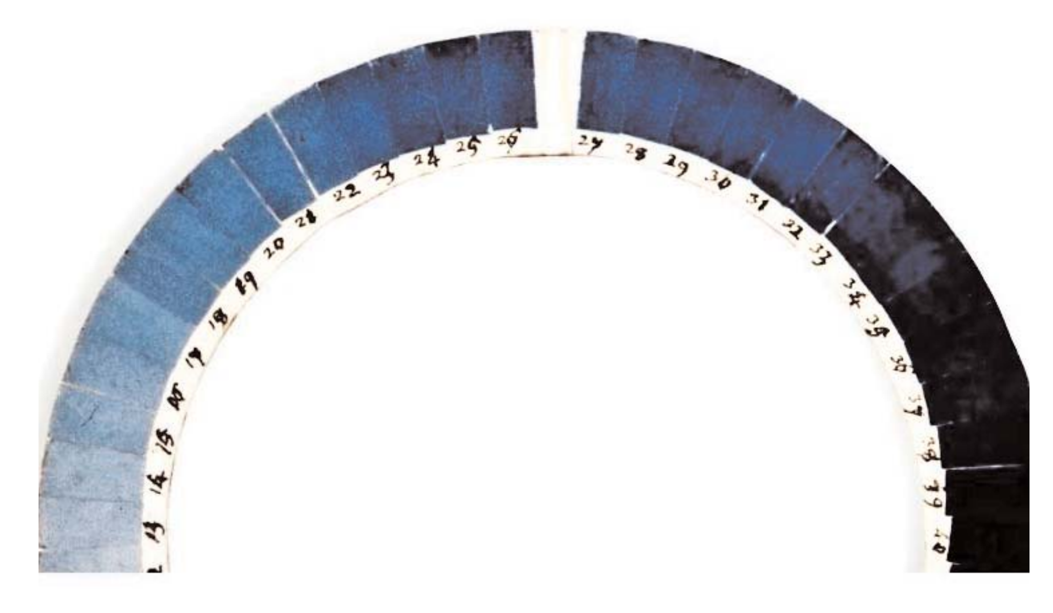
Moyenne idéale de la formation de la croûte terrestre

Cette section de profil est une illustration idéalisée des dépôts de plantes et de fossiles des âges géologiques passés et s'intitule " Moyenne idéale d'une partie de la croûte terrestre. Écrit par Thomas Webster FGS etc. les plantes et les animaux selon la sélection et l'arrangement du Dr. Buckland, dessiné par Joseph Fischer. "[Kosmos I : II, af p. 79-157]





Répartition géographique des races humaines
Cette carte historique classe les ethnies humaines selon leur répartition géographique et s'intitule " Répartition géographique des races humaines. Aperçu de l'alimentation et de la densité de la population dans les pays arables, ainsi que quelques éléments sur la physique des humains. "[Kosmos I : II, i p. 178-188]



Retour en Europe

Couvert d'honneurs, Humboldt poursuit sans relâche à son retour en Europe ses activités de savant mais aussi de vulgarisateur scientifique.

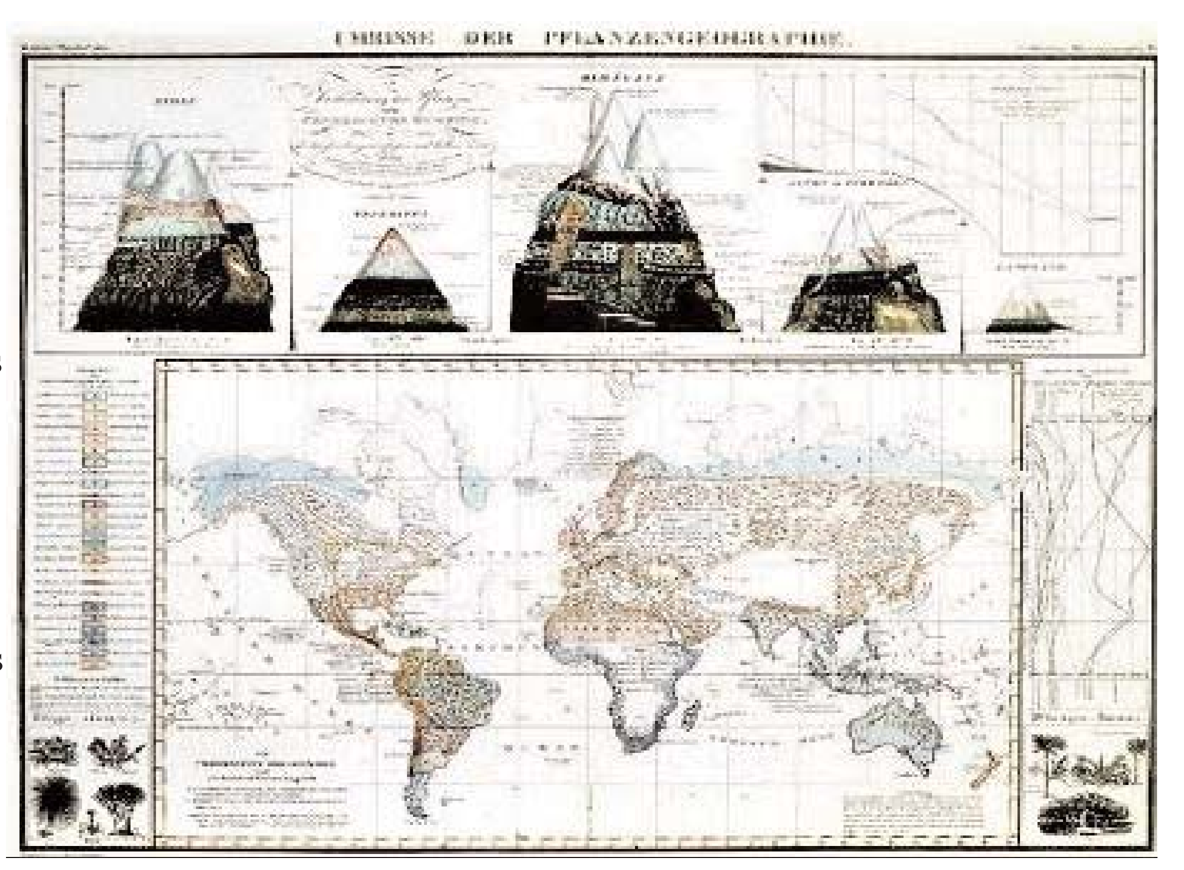
De retour en Europe, Humboldt publie ses travaux et devient très vite célèbre. Une renommée qu'il doit, pour citer sa traductrice Helen Maria Williams, à sa "manière si particulière de contempler la nature dans toute sa fantastique grandeur [et d']élever l'esprit aux idées générales sans négliger les faits individuels".

Vers la fin de son illustre carrière, Humboldt publie Kosmos, un recueil de conférences projetant d'exposer tout ce qui mérite d'être connu quant à l'univers physique. Des lectures qu'accompagne un nouvel atlas de "cartes thématiques", synthétisant une quantité extraordinaire de données à une échelle nationale et internationale.

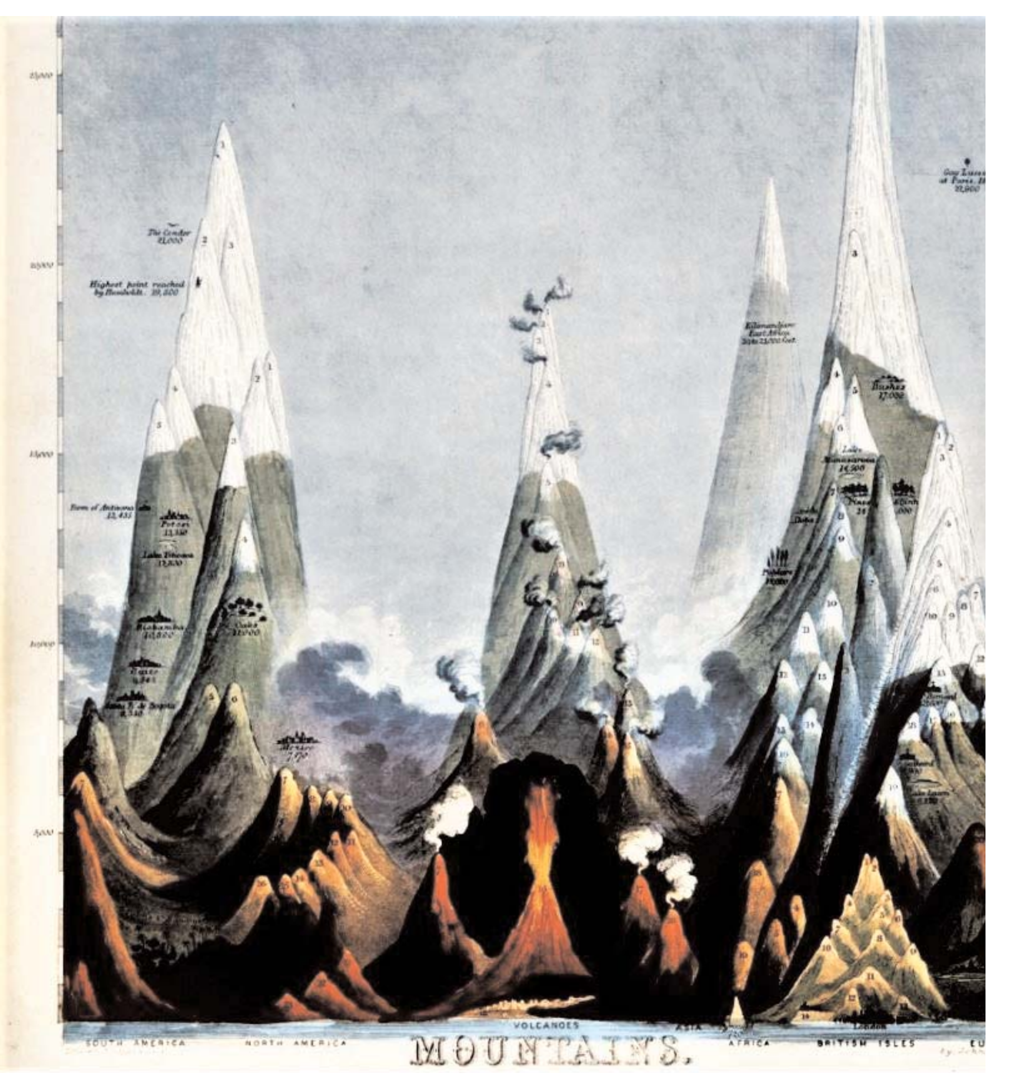
Bardés de chronomètres, baromètres, thermomètres, télescopes, sextants, compas, magnétomètres, ils décrivent, dessinent et mesurent tout ce qui les entourent : des plantes exotiques aux populations locales, des faits historiques à la géologie, jusqu'aux différentes nuances de bleus du ciel (via un cyanomètre dont Humboldt est l'inventeur : un nuancier destiné à évaluer l'intensité du ciel).

Humboldt est reconnu par les plus grands scientifiques de son temps.

Afin de condenser ses découvertes et ses mesures sur les paysages, Humboldt crée ce qu'il appelle des " Naturgemälde. " Ces " peintures de la nature " sont très influencées par les recherches de Goethe à la croisée de la philosophie et de la botanique. Pour Goethe la nature est un tout qui transcende les apparentes diversités. Les cartographies d'Humboldt permettent de révéler en un coup d'oeil des ensembles inédits de corrélations et d'interconnections.



de la vie sauvage " qu'en l'école, il voyage à pied à travers les EtatsUnis rêvant d'aller lui aussi découvrir l'Amérique latine. Bloqué en Californie par des problèmes de santé, il tombe amoureux de la vallée de Yosemite et se met à étudier la région en détail tout en travaillant dans des ranchs, des scieries ou comme berger. Inquiet de l'impact que les activités humaines ont sur cet écosystème, Muir est convaincu qu'il faut sanctuariser ce lieu en lui conférant le statut de parc national. Il fonde le Sierra Club, une association dont le but est de protéger les espaces sauvages de la planète (" wilderness ") et promouvoir un usage responsable des écosystèmes et des ressources.



C'est une façon toute nouvelle d'étudier le paysage, qui tient compte de la situation, du climat et du sol.

Humboldt disait : " Plutôt que de découvrir de nouveaux faits isolés, je préfère relier des faits déjà connus. Découvrir une nouvelle espèce me semble beaucoup moins intéressant qu'observer les différentes hauteurs que les plantes peuvent atteindre au sommet des cordillères. "

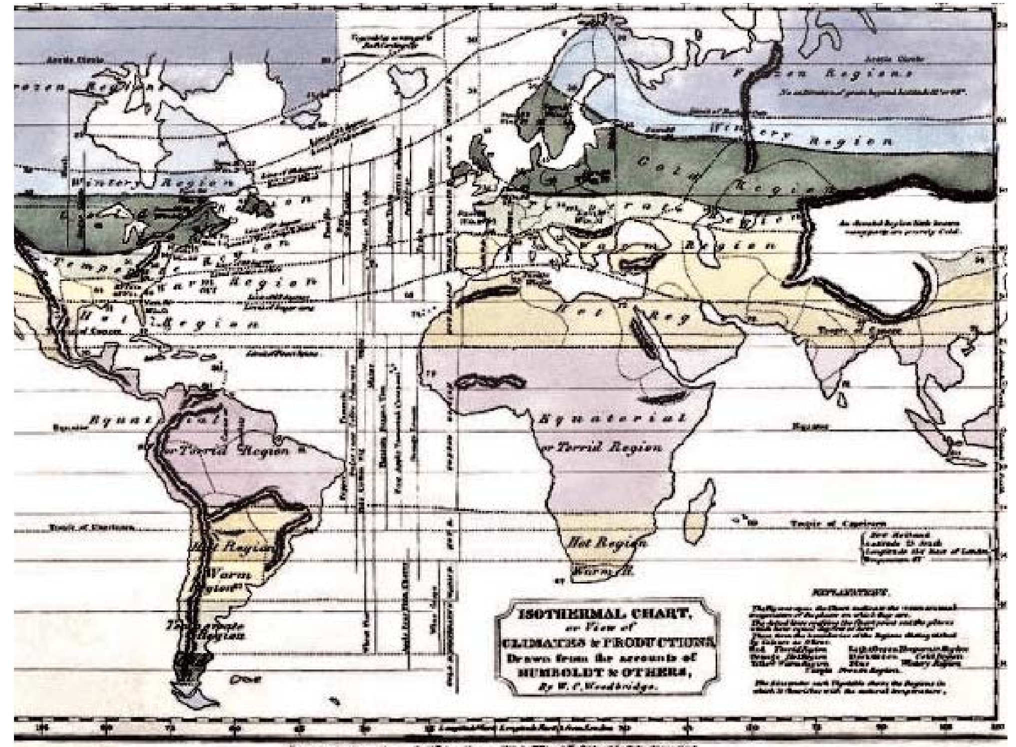
Son avant-garde graphique

La variété des informations scientifiques proposées par les Naturgemälde, ainsi que leur simplicité, sont sans précédent. Ce sont des visuels grandioses qui accompagnent des récits d'aventures incroyables. Humboldt veut instruire et divertir.

Ces peintures de paysages détonnent dans le monde scientifique et à l'international puisque les écrits d'Humboldt sont publiés en plusieurs langues. Diffusées très largement, ce nouveau type d'images intéresse et séduit le grand public. Humboldt perpétue ainsi le processus de vulgarisation des sciences qui avait été entamé quelques dizaines d'années plus tôt par l'Encyclopédie.

En 1817, il publie un essai sur le climat pour lequel il conçoit une carte inédite composée d'isothermes. C'est un système de représentation synthétique et visuel des données météorologiques qui étaient auparavant seulement représentées par des listes interminables de températures. En spatialisant ces données à l'échelle du globe, il réussit à les comparer et à faire apparaître différentes zones climatiques.

Il est l'inventeur des " isothermes ", ces lignes courbes qui ceinturent le globe, que nous connaissons grâce au journal météo. Hyperactif, il est à lui tout seul un point de relais, de distribution et de mise en circulation des informations scientifiques dans toute l'Europe. Il recommande et encourage de jeunes chercheurs dans tous les domaines. Il entretient une correspondance écrite phénoménale avec



de nombreux scientifiques (plus de 30.000 lettres en tout !) et sponsorise des botanistes français, allemands et scandinaves en leur prêtant son propre argent pour financer leurs expéditions.

Pour lui la science ne peut évoluer sans échange et partage. Une fois rentré de sa grande expédition, il ne voyage quasiment plus. Aux naturalistes sur le terrain et à ses collègues étrangers, il demande de lui faire parvenir d'impressionnantes quantités de données qu'il classe via un système de boites thématiques avant de les utiliser méthodiquement pour appuyer ses publications.

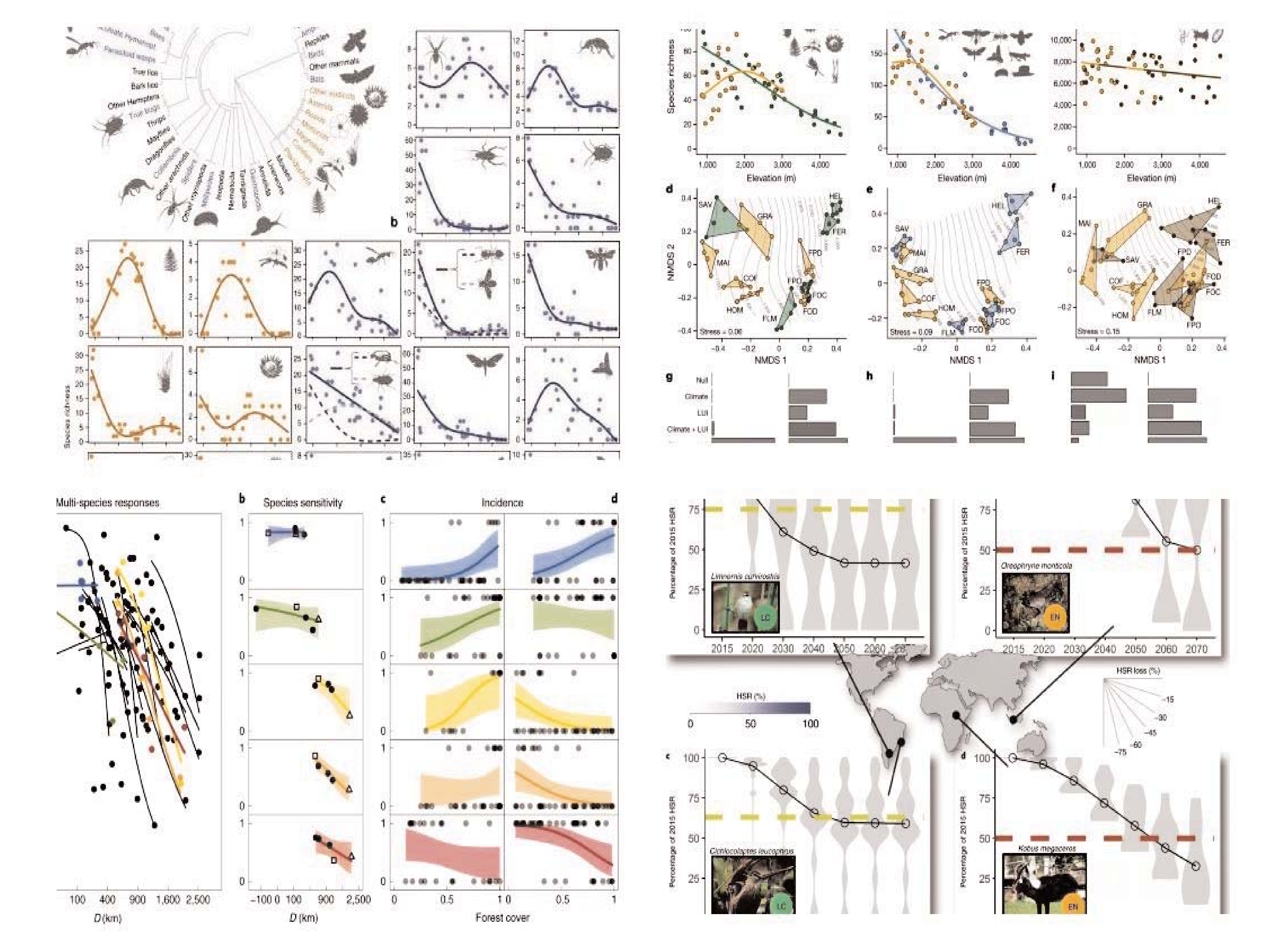
Installé à Paris, il rédige ses premiers ouvrages en français. Depuis la Révolution, les sciences comme les arts jouissent ici d'une bien plus grande liberté que dans d'autres pays d'Europe. Maitrisant couramment l'allemand, le français, l'espagnol et l'anglais, Humboldt donne une dimension internationale à ses recherches.

Fervent défenseur des droits de l'homme, Humboldt influence aussi les hommes politiques de son époque. Il critique très tôt l'impérialisme, le racisme et l'esclavagisme. Il remet en question publiquement la façon dont le royaume d'Espagne gère ses colonies et en exploite abusivement les ressources naturelles et humaines. Jefferson, le président des Etats-Unis, tient absolument à le rencontrer pour échanger sur des sujets comme l'histoire naturelle et l'ethnographie, mais aussi pour avoir accès aux trésors inestimables d'informations qu'Humboldt possède sur l'Amérique centrale.

A Paris, Humboldt fait la connaissance de Simon Bolivar avec qui il devient très ami. Ses descriptions du Venezuela nourrissent les rêves romantiques du jeune révolutionnaire et ses positions humanistes encouragent Bolivar à s'engager dans le Avant de rencontrer Gay-Lussac chez Berthollet, en 1805, Humboldt avait appris que le jeune physicien avait battu son record d'altitude atteint sur le mont Chimborazo en mesurant l'atmosphère à bord de son ballon. En 1799, Gay-Lussac avait également rédigé un compte-rendu critique du rapport sur l'eudiométrie présenté par Humboldt à l'Institut national. Leur rencontre scelle néanmoins une amitié durable qui ne prit fin qu'avec leur vie et qui est à l'origine de plusieurs découvertes scientifiques.

En 1805, Humboldt et Gay-Lussac entreprennent un voyage scientifique en Italie pour étudier le magnétisme terrestre. Ils publieront à leur retour des Observations sur l'intensité et l'inclinaison des forces magnétiques (1808). Ils confirment ainsi la loi découverte par Humboldt en Amérique suivant laquelle l'intensité de la force magnétique est croissante en allant de l'équateur aux pôles et les inclinaisons diminuent avec la latitude de manière régulière.

Ils mènent également des expériences sur l'eau au moyen de l'eudiomètre et constatent la simplicité du volume des deux gaz combinés (2,00) alors que Fourcroy, Vauquelin et Seguin donnaient le nombre fractionnaire 2,05. En étendant cette propriété à tous les gaz, Gay-Lussac formule la Loi de Gay-Lussac qui est l'une des principales lois de la chimie moderne et lui vaut d'être élu à l'Académie



True lice
Bark lice
Other Hemiptera
True bugs
Thrips
Mayflies
Dragonflies
Other mammals
Bats
Birds
Reptiles
Other eudicots
Asterids
Rosids
Species richness
Elevation (m)
NMDS 1
NMDS 2
Stress = 0.06
Stress = 0.09
Stress = 0.15
SAV
GRA
MAI
COF
HOM
FLM
FPD
FOD
FOC
HEL
FER
Null
Climate
LUI
Climate + LUI
Multi-species responses
Species sensitivity
Incidence
D (km)
Forest cover
Percentage of 2015 HSR
Limnornis curvirostris
Oreophryne monticola
Cinclocolaptes leucophrys
Kobus megaceros
LC
EN
HSR (%)
HSR loss (%)

des sciences en 1806.

Gay-Lussac et Humboldt se rendent également en Allemagne dans le cadre de leur voyage scientifique. Humboldt retrouve ainsi Berlin au mois d'octobre. Il est nommé Chambellan du roi. Il travaille avec une équipe à regrouper, ordonner et mettre au propre les données qu'il a recueillies. Il fait des mesures de magnétisme jour et nuit et remarque que l'aiguille varie selon l'heure.

En janvier 1808, Humboldt est envoyé par le roi de Prusse avec le prince Guillaume en ambassade à Paris pour faire diminuer le montant des indemnités de guerre. Il travaille à l'édition de son voyage qui ne sera achevée qu'en 1834. La collection comporte quatorze titres et trente volumes. En 1808, il publie Aspect de la nature, ouvrage de vulgarisation qui est son livre le plus populaire.

Humboldt reste à Paris et peut se consacrer à ses travaux. Depuis que la France a envahi la Prusse, Humboldt ne reçoit plus de revenus de ses domaines. Il vit à Paris dans une chambre meublée qu'il partage avec Gay-Lussac, rue de la vieille Estrapade, puis rue d'Enfer, près de l'Observatoire. Il ne dort jamais plus de trois à quatre heures par jour.

Depuis 1807, il est étroitement surveillé par la police française parce qu'il est allemand et que sa correspondance privée reflète les opinions politiques des salons parisiens. Il écrit de 1 000 à 2 000 lettres par an.

Humboldt et Arago

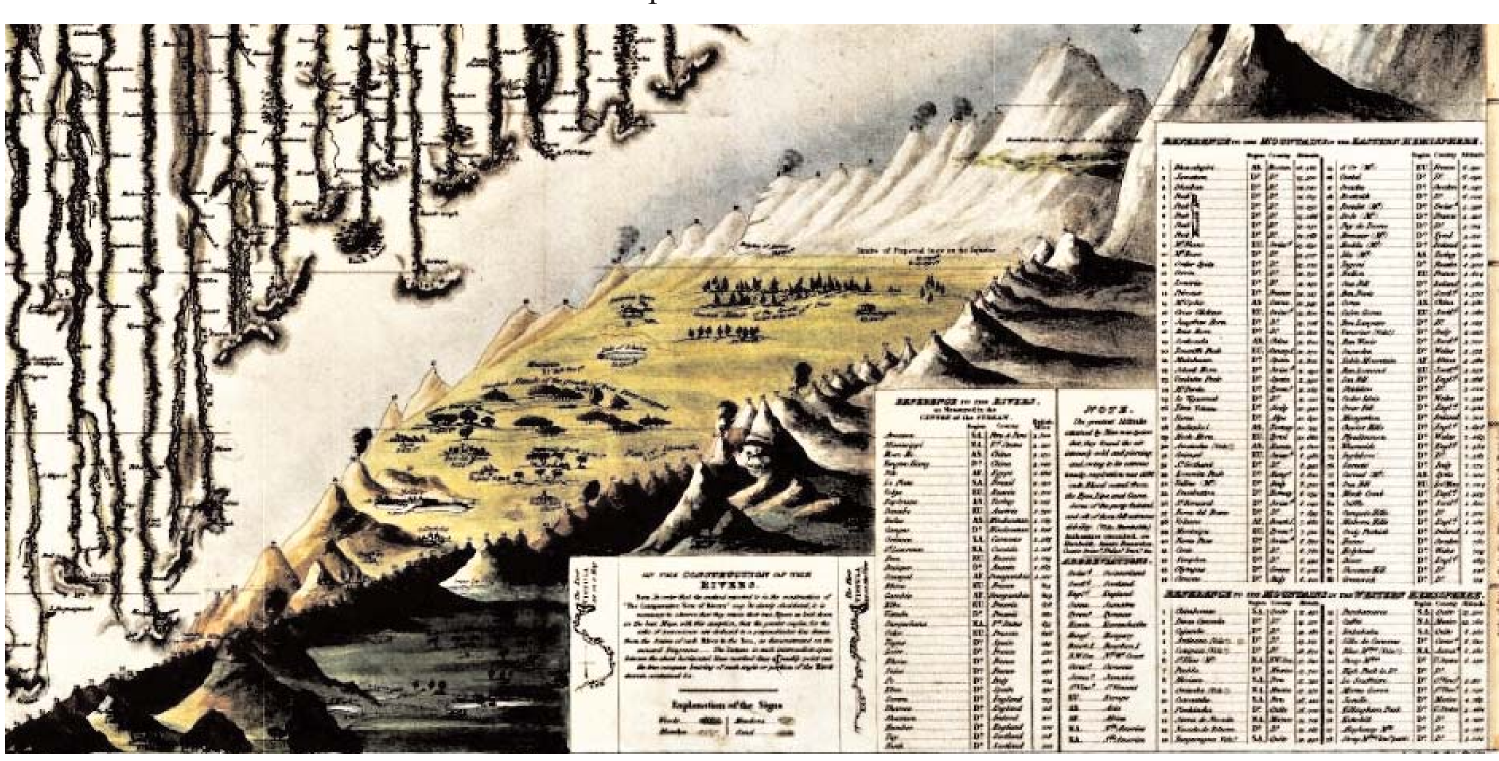
En 1809, il rencontre François Arago, de quinze ans son cadet, avec lequel il sympathisera et qui restera un proche jusqu'à la fin de sa vie. Ils font des expériences ensemble à l'Observatoire.

Actions diplomatiques

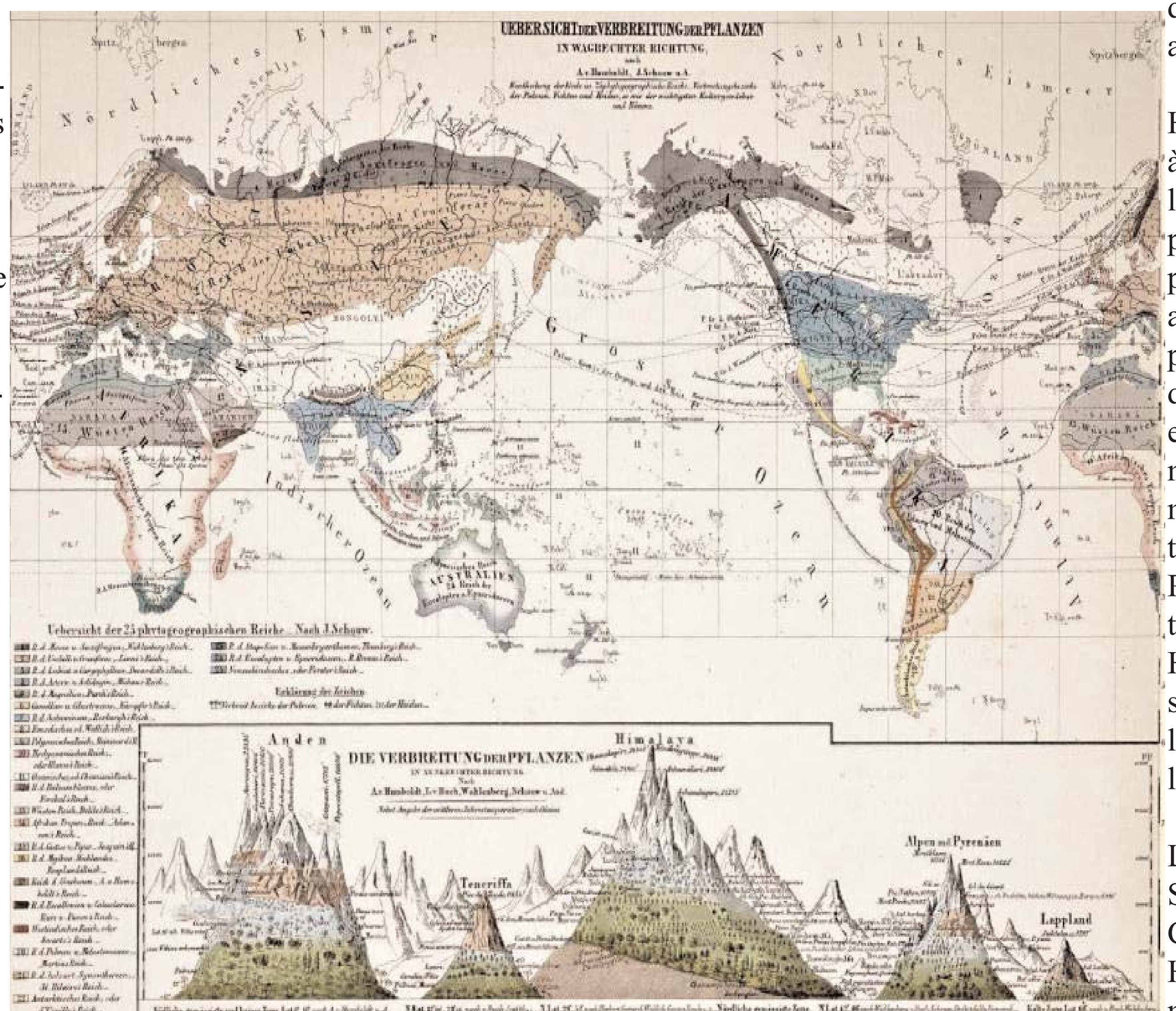
La chute de l'Empire en 1814 entraîne le départ de Bonpland qui retourne en Amérique. Humboldt persiste à rester en France ce qui irrite le prince Guillaume. Lors de l'occupation de Paris par les troupes prussiennes, il intervient pour protéger le Muséum national d'histoire naturelle ou éviter la destruction du Pont d'Iéna. Il refuse le poste d'ambassadeur de Prusse à Paris car il ne veut pas cautionner la politique réactionnaire qui gouverne l'Europe après la chute de Napoléon. Il fonde avec d'autres savants la Société de géographie en 1821.

Berlin

En 1826, Humboldt reçoit une lettre du roi de Prusse l'enjoignant de quitter Paris. Il ne peut désormais y passer que quatre mois de vacances par an. Humboldt exerce ses fonctions de chambellan à



Berlin, où le pouvoir est très conservateur et répressif. Humboldt est beaucoup haï pour ses idées libérales et son attachement à la France.



En 1827, Humboldt obtient beaucoup de succès en donnant des cours à l'université, puis des conférences devant un public plus large. La communauté scientifique ne fait pas à Berlin, comme à Paris, des réunions savantes pour confronter les idées. Humboldt organise une réunion de l'Association Scientifique à Berlin, à laquelle participent six cents savants parmi les plus renommés. À partir des conférences mises en forme Humboldt commence de rédiger le Cosmos, essai d'une description physique du monde.

L'expédition en Sibérie

En 1827, le ministre des finances russe demande à Humboldt son avis sur l'émission de pièces frappées en platine. Le cours du platine étant instable, Humboldt émet un avis défavorable et suggère d'aller étudier les mines de l'Oural. En mars 1829, Humboldt se rend en Russie aux frais de l'empereur, avec Gustave Rose, professeur de chimie et de minéralogie, C. G. Ehrenberg, zoologiste, et un domestique. En Russie, il est accueilli comme une importante personnalité officielle. Il partage ses repas avec la famille du tsar. Au départ de Moscou, l'expédition s'est agrandie de responsables de l'industrie minière, et de bureaucrates des autorités locales.

Humboldt passe un mois à étudier les mines de l'Oural. Grâce à la présence de filons de platine et de sables aurifères, il prédit la présence de diamants dans l'Oural. Humboldt et Rose scrutent au microscope chaque gisement d'or qu'ils rencontrent. C'est le comte Polier, propriétaire de tels gisements, et à qui Humboldt a fait part de sa théorie, qui trouvera le premier diamant de l'Oural.

L'expédition traverse la Sibérie jusqu'à l'Altaï. Comme à son habitude, Humboldt fait des mesures barométriques. Humboldt et ses compagnons reviennent après six mois d'expédition, et après avoir parcouru près de dix-neuf mille kilomètres. Humboldt y a étudié et simulé la mise en place d'un réseau de stations magnétiques et météorologiques, faisant des observations régulières et fonctionnant avec des appareils identiques. Il laisse le soin à Rose et Ehrenberg de publier les résultats de l'expédition. Ce n'est qu'en 1843 que paraîtra son Asie Centrale en trois volumes.

Dernières années
Humboldt continue de séjourner régulièrement à Paris. Le roi de Prusse lui demande de renforcer les liens entre la Prusse et la France. Humboldt reste deux ans à Paris en 1842-1843 et plus d'un an en 1844 et 1847. Il envoie de nombreux rapports sur la Monarchie de Juillet.

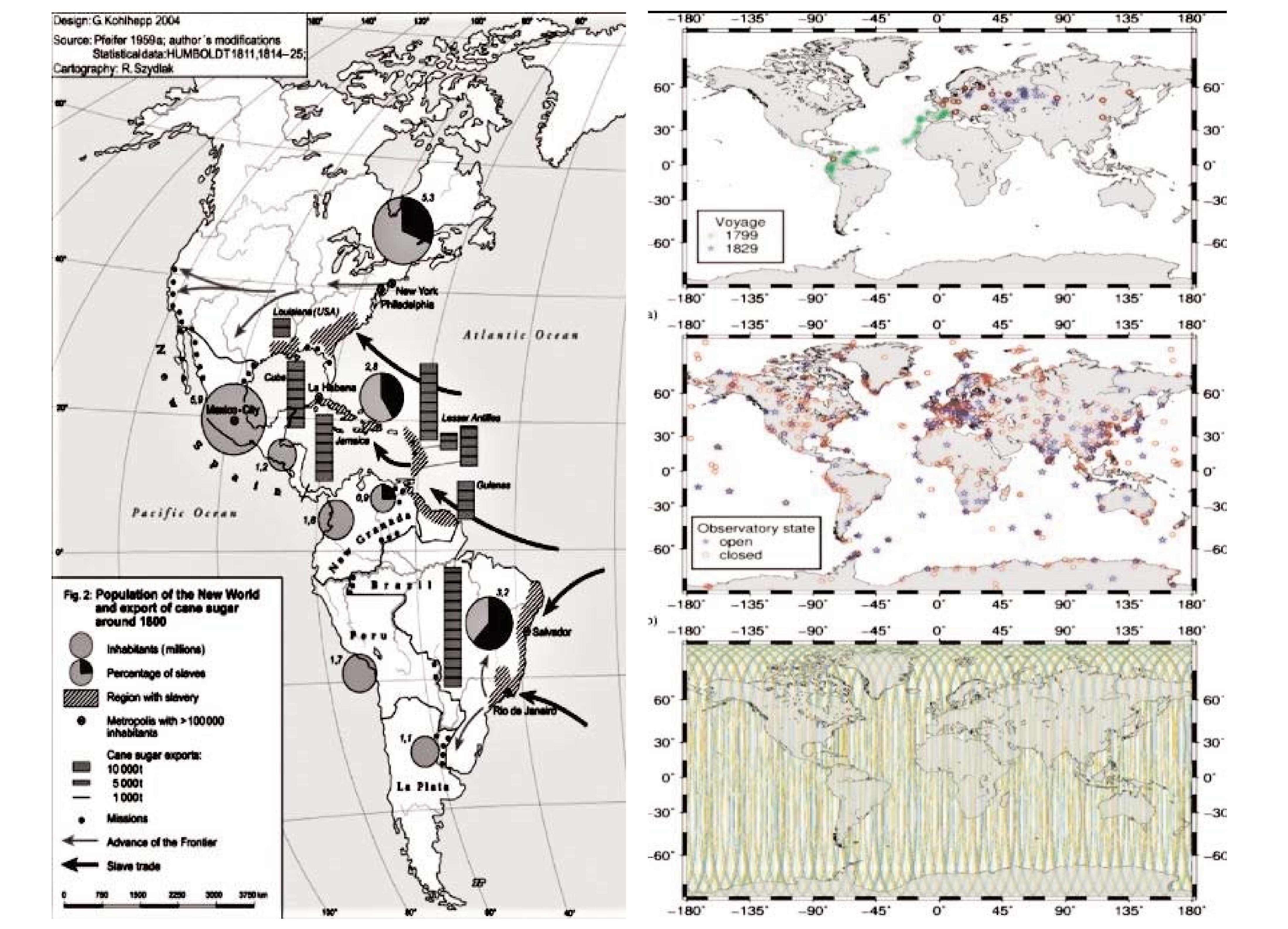
En 1845, il devient pour un an le président de la Société de géographie, dont il reste membre jusqu'à sa mort.

En 1852, Humboldt reçoit la médaille Copley de la Royal Society de Londres. À l'accession de Frédéric-Guillaume IV au trône de Prusse, Humboldt utilise sa fonction de chambellan et conseiller privé du roi pour l'émancipation des juifs et l'abolition du servage en Prusse. Le roi l'utilise comme encyclopédie ambulante. La popularité de Humboldt reste grande malgré les inimitiés qu'il se fait parmi les milieux réactionnaires proches du roi. En 1857, la folie qui atteint le roi permet à Humboldt d'avoir plus de temps pour ses travaux.

Humboldt meurt de mort naturelle le 6 mai 1859 et bénéficie de funérailles nationales.

Digne héritier, le jeune naturaliste Charles Darwin s'embarque sur le Beagle pour marcher dans les pas de son héros, lisant et relisant avec enthousiasme les écrits d'Humboldt pendant son voyage.




Design: G. Kohlhepp 2004
Source: Pfeifer 1959a; author´s modifications
Statistical data: HUMBOLDT 1811, 1814–25;
Cartography: R. Szydlak
Atlantic Ocean
Pacific Ocean
New York
Philadelphia
Louisiana (USA)
Cuba
La Habana
Mexico-City
Jamaica
Lesser Antilles
Guianas
New Granada
Brazil
Peru
Salvador
Rio de Janeiro
La Plata
Fig. 2: Population of the New World and export of cane sugar around 1800
Inhabitants (millions)
Percentage of slaves
Region with slavery
Metropolis with >100 000 inhabitants
Cane sugar exports:
10 000t
5 000t
1 000t
Missions
Advance of the Frontier
Slave trade
Voyage
1799
1829
Observatory state
open
closed

Kosmos.

Entwurf

einer physischen Weltbeschreibung

von

Alexander von Humboldt.

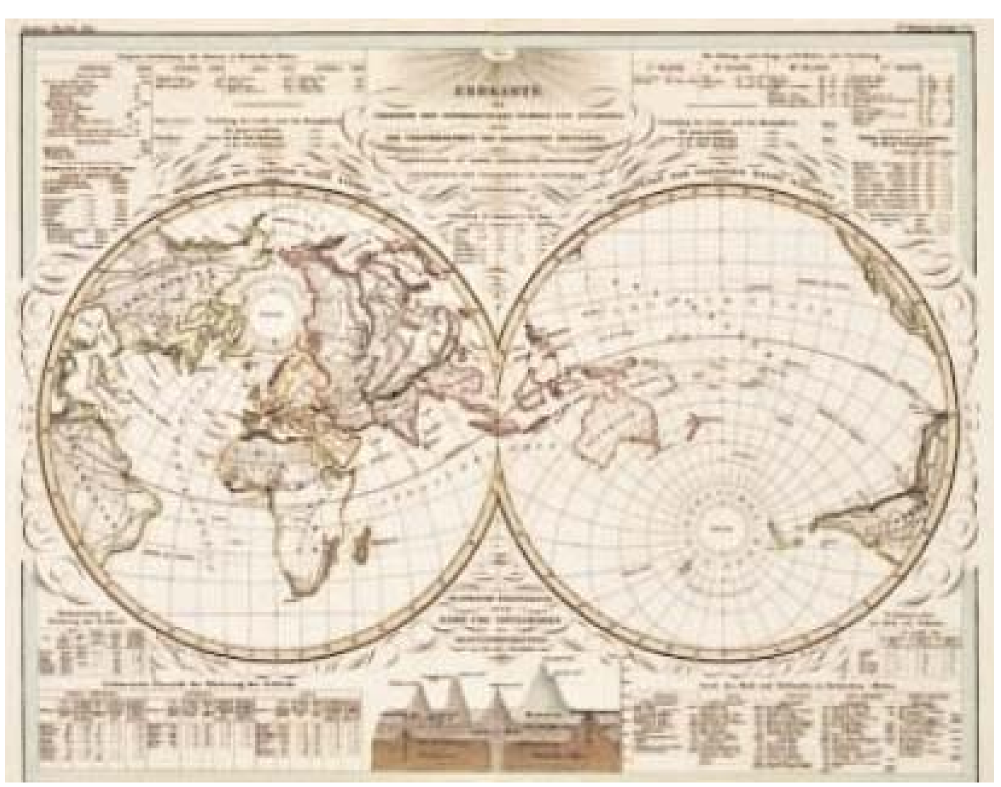
Erster Band.

Naturae vero rerum vis atque majestas in omnibus momentis fide caret, si quis modo partes ejus ac non totam complectatur animo. **Plin. H. N. lib. 7 c. 1.**

Stuttgart und Tübingen.

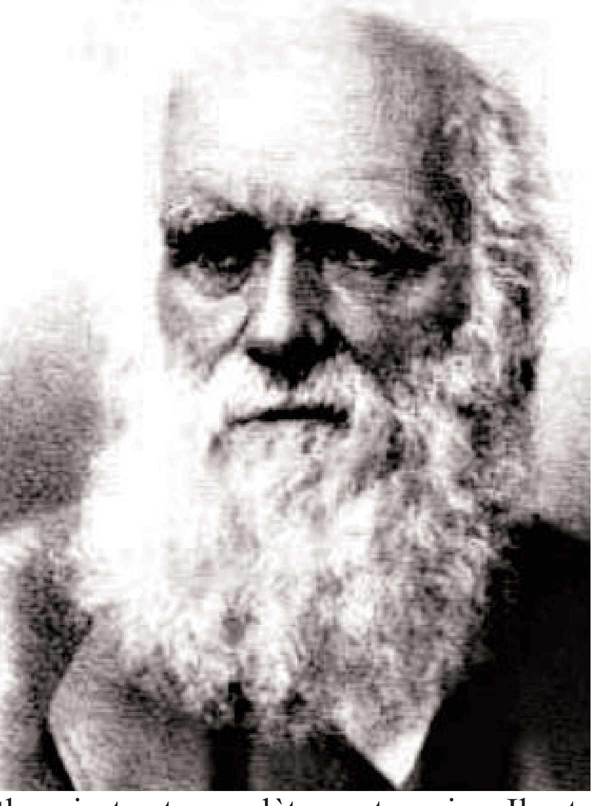
J. G. Cotta'scher Verlag.

1845.

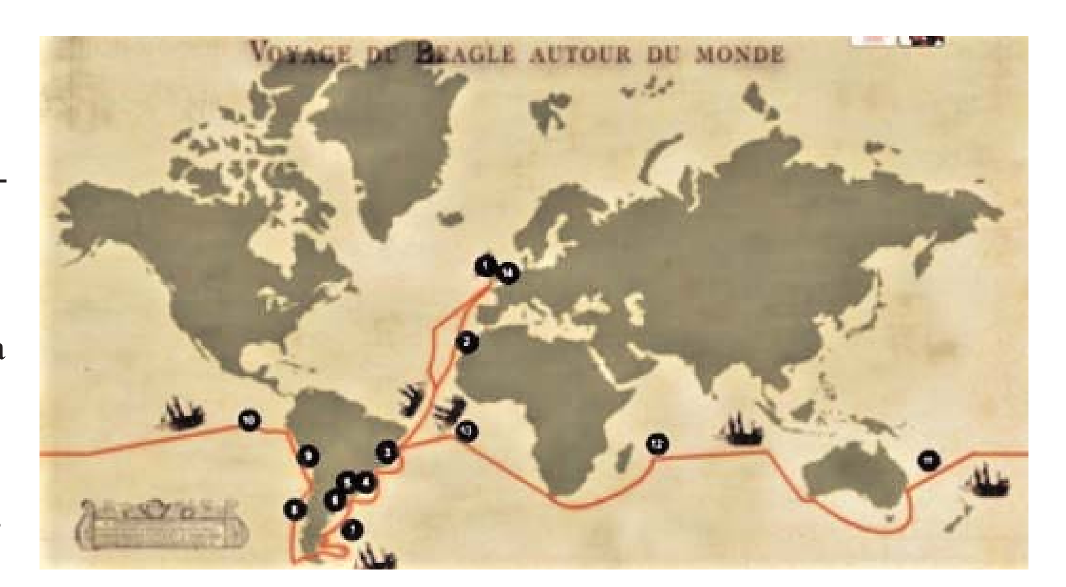




Charles Darwin -
Le voyage d'un naturaliste autour du monde



ETAPE 1
27 décembre 1831
Plymouth, côte sud-ouest de l'Angleterre. Bloqué à quai depuis plus d'un mois par le mauvais temps, un voilier de 240 tonneaux affrété par l'amirauté britannique quitte enfin le port : c'est le HMS Beagle (His Majesty's Ship Beagle). A son bord, 76 hommes d'équipage et passagers dont l'un va révolutionner notre vision du monde vivant…
Mais pour l'heure, Charles Darwin n'est encore qu'un jeune homme de 22 ans, enthousiaste et complètement novice. Il est le naturaliste de l'expédition et récoltera des échantillons tout au long du voyage. Robert FitzRoy, capitaine de la marine royale, de quatre ans son aîné, est en charge de cette expédition autour du monde. L'objectif premier de l'équipage n'est pas d'étudier la flore, la faune ou les fossiles. Il s'agit de procéder à des relevés cartographiques et à des mesures chronométriques débutées lors du premier voyage du Beagle de 1826 à 1830. Trois passagers très atypiques font également partie de l'aventure. Ce sont des "sauvages" de la Terre de Feu, la pointe sud du continent américain, pris en otages lors de la mission précédente. Après avoir reçu un brin d'éducation à l'anglaise, ils vont être ramenés chez les leurs!
Darwin, "le philosophe", comme le baptiseront rapidement les marins du bord, est arrivé là un peu par hasard. Fraîchement diplômé de Cambridge où il a suivi des études de pasteur, ponctuées de cours de botanique et de géologie, cette invitation au voyage ne lui était pas destinée. Mais, le naturaliste initialement choisi ayant décliné l'offre, une opportunité hors du commun lui est ainsi offerte. Fils et petit-fils de médecin, il s'était d'abord lancé dans des études de médecine qu'il arrêta en raison d'une trop grande sensibilité. Mais son goût pour la nature, la biologie et la géologie est resté intact. Un intérêt que semblait partager son grand-père. En témoigne son ouvrage Zoonomie dans lequel on décèlera les prémices de l'évolutionnisme. En 1831, cette théorie selon laquelle les espèces ont évolué en s'adaptant à leur milieu est déjà dans l'air du temps grâce aux travaux de scientifiques tels Maupertuis, Buffon et Lamarck. Mais il ne s'agit encore que d'hypothèses pour la communauté scientifique de l'époque. Le voyage sur le Beagle sera donc déterminant. Car c'est de cette expérience unique qu'aboutira, 28 ans plus tard, la publication du livre L'Origine des espèces dans lequel Darwin expose le mécanisme de l'évolution au travers de sa théorie sur la sélection naturelle. Cet ouvrage provoquera un véritable scandale en bousculant le dogme religieux alors en vigueur selon lequel toutes les espèces vivantes ont été créées par Dieu et n'ont pas changé depuis. Et dire que le capitaine FitzRoy avait failli éconduire le jeune Charles sur le seul critère de la forme de son nez qui ne lui paraissait pas témoigner d'une énergie et d'une détermination suffisantes pour une telle aventure!



Mais en cette fin du mois de décembre, Darwin est bien loin de deviner la révolution qu'il va engendrer. Jeune explorateur naturaliste, un peu dilettante, mais ayant un sens aiguisé du détail, il a les yeux rivés sur la prochaine étape, prêt à tout noter dans son petit cahier jaune. Cap sur les îles Canaries, à l'ouest du Maroc.

ETAPE 2
Du 27 décembre 1831 au 28 février 1832

Darwin démarre l'aventure par un terrible mal de mer tandis que le Beagle fait route sur Bahia au Brésil. Le 6 janvier, le navire s'apprête à accoster à Ténériffe, la plus grande des îles Canaries, au large du Maroc. Problème : les autorités locales l'en empêchent, craignant que l'équipage n'y apporte le choléra qui sévit en Angleterre. Le jeune naturaliste qui rêvait de visiter l'île est fort désappointé. Le capitaine FitzRoy décide alors de mettre les voiles en direction des îles du Cap-Vert, à la latitude du Sénégal. Les explorateurs y parviennent le 16 janvier et jettent l'ancre à Porto-Praya sur l'île volcanique désolée de San-Iago.

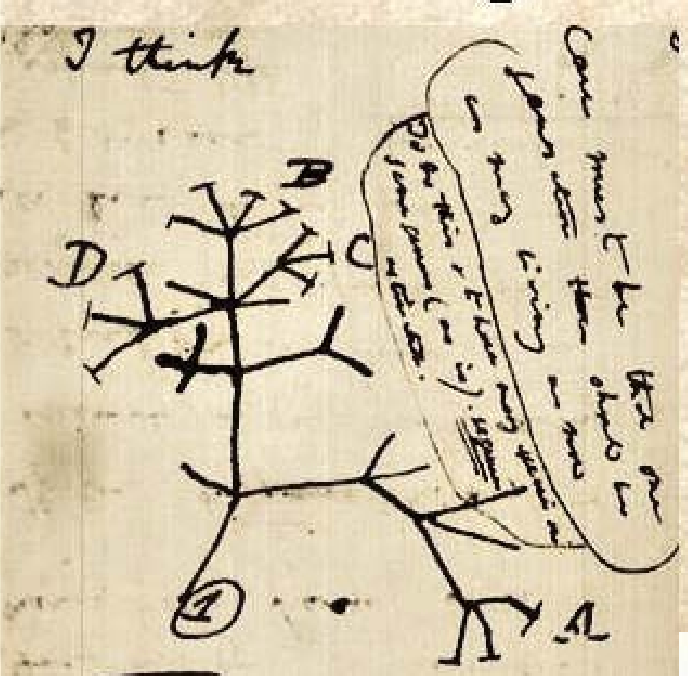
L'heure des premières observations a sonné pour Darwin, mais aussi celle des interrogations. En effet, une longue bande de calcaire parfaitement horizontale, située bien au-dessus du niveau de la mer, retient son attention. Les coquillages qu'elle contient prouvent qu'elle était autrefois immergée. Comment est-elle donc arrivée là ? Si des mouvements volcaniques violents étaient à l'origine de cette élévation, ils auraient brisé cette longue bande. La thèse de lents mouvements, sur de très longues périodes, proposée par le géologue Charles Lyell, dont Darwin est un adepte, semble bien correspondre à ce cas particulier. Le temps de rencontrer quelques autochtones et d'observer quelques animaux… le voilier repart déjà ! Après deux rapides escales sur les Rochers de Saint-Paul infestés de requins et sur l'île de Fernando de Noronha brûlée de sécheresse, le Beagle entre dans le port de Bahia le 28 février 1832.

ETAPE 3
Du 28 février au 5 juillet 1832

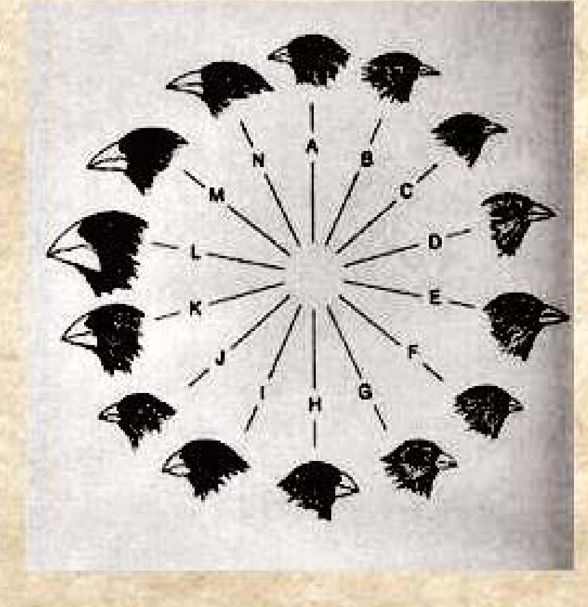
A son arrivée à Bahia, Darwin est d'emblée subjugué par la luxuriance de la forêt brésilienne. Les insectes font un tel bruit qu'il peut les entendre depuis le bateau qui a pourtant jeté l'ancre à plusieurs centaines de mètres de la côte! Charles profite de cette escale d'une quinzaine de jours pour explorer les environs. La géologie du lieu l'intrigue et notamment les rocs granitiques. Les matériaux les constituant suggèrent en effet une origine marine… Un diodon capturé près de la côte l'amuse beaucoup. Ce poisson étonnant possède la capacité de se gonfler pour se transformer en une sorte de boule! En touchant son ventre, Darwin provoque la sécrétion d'une substance rouge-carmin et se demande quelle peut en être la nature. En revanche, la condition des noirs rencontrés en ville l'amuse beaucoup moins, à l'opposé du capitaine FitzRoy qui, lui, fait l'éloge de l'esclavage. Cette différence de point de vue engendre une dispute animée entre les deux hommes. Furieux, FitzRoy lui interdit de partager sa table à l'avenir! Conscient de s'être emporté, il lèvera vite cette interdiction. Ses colères sont fréquentes mais passagères… Le 18 mars, le Beagle quitte Bahia, direction Rio de Janeiro. Sur la route, le voilier passe par les îles Abrolhos où l'océan revêt une teinte brun rougeâtre inhabituelle. En étudiant à la loupe un échantillon de cette eau étrange, Darwin y observe de petites plantules en paquets cylindriques. Baptisées "sciure de mer" par les marins, ce sont elles qui génèrent cette couleur si particulière sur des distances pouvant couvrir plusieurs kilomètres!

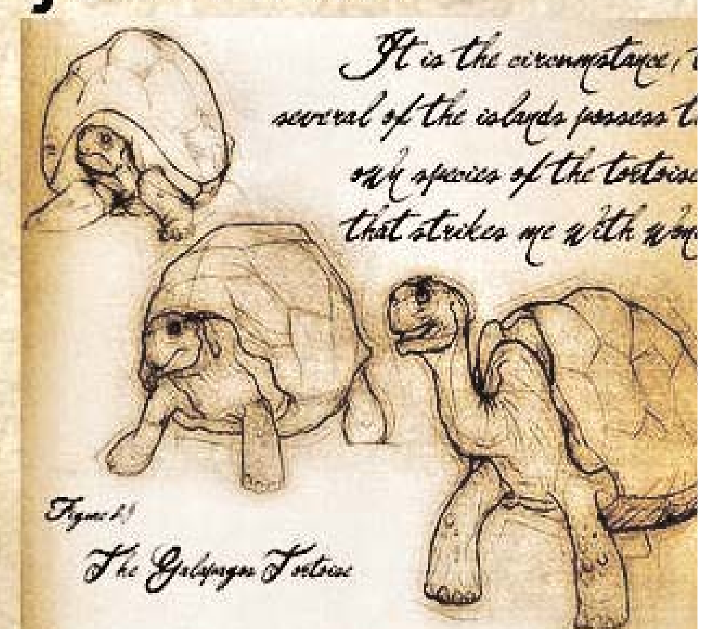
Début avril, le voilier jette l'ancre à Rio de Janeiro. Darwin part explorer les alentours à cheval avec quelques coéquipiers. Sous une chaleur étouffante entrecoupée de pluies torrentielles, il y collecte une grande diversité de plantes, insectes et autres animaux. Dans la forêt, le recours à la hache est parfois nécessaire pour se frayer un passage. Sur le chemin, l'accueil dans les auberges est généralement rudimentaire. Fourchettes, couteaux et cuillers ne sont pas toujours au rendez-vous. Les explorateurs sont parfois contraints de tuer eux-

Pages from Darwin's journals



Then between A & B. immense gap of relation. C & B. the finest gradation, B & D rather greater distinction. Thus genera would be formed. — bearing relation





An abstract of an Essay
on the
Origin
of
Species and Varieties
through natural selection
by
Charles Darwin M.A.
Fellow of the Royal, Geological & Linn. Soc

London
1859

Ornithology. Galapagos

rapidly shoot up. — flowers & as rapidly disappea
the seeds however lie dormant till the next
year. buried in the cindery soil. Hence the
Finches are in number of species & individuals
far preponderant over any other family of birds.
Amongst the species of this family, there reigns (to
an inexplicable confusion. Of each kind, some
are jet black, & from this by intermediate shades
to brown; the proportional number, in all the bla
kinds is exceedingly small; yet any series of
specimens would go to show, that, that color is pro
to the old cock birds alone. — On the other
hand. Mr Bynoe & Fuller assert, they have each
a small jet black bird of the female sex.
Moreover a gradation in form of the bill, appe
to me to exist. — There is no possibility of dis
tinguishing the species by their habits, as they a
all similar, they feed together (also with Doves)
in large irregular flocks. — I should

mêmes à coups de pierre les poules devant leur servir de souper! Durant ce petit périple, certains membres de l'équipage décident de faire bande à part afin d'explorer la zone du Macacù. Trois d'entre eux décèderont quelques temps plus tard, probablement victimes de la malaria.

De retour à Rio de Janeiro, Darwin séjourne dans un petit cottage situé dans la magnifique baie de Botofogo. Il en profite pour étudier la faune environnante: vers de type planaires, grenouilles chanteuses, mouches lumineuses, papillons "coureurs", araignées, fourmis… Il constate que les rapports entre certaines plantes et certains insectes sont analogues à ceux que l'on rencontre en Angleterre, même si les espèces diffèrent.
Le 5 juillet, le navire appareille pour Montevideo, en Uruguay.

ETAPE 4
Du 5 juillet au 27 novembre 1832
Marsouins, phoques, manchots et feux d'artifice naturels ponctuent le trajet du Beagle entre Rio de Janeiro et Montevideo. Souffrant encore du mal de mer, Darwin n'est pas mécontent quand le bateau jette l'ancre le 26 juillet. Quelques jours plus tard, des membres de l'équipage sont réquisitionnés par le chef de la police locale pour calmer une insurrection en ville. La situation est tendue à Montevideo. Le jeune naturaliste envoie en Angleterre son premier lot de spécimens collectés depuis le début du voyage, non sans une certaine appréhension quant à l'intérêt que les spécialistes britanniques porteront à cet envoi.

Le navire commence l'exploration des côtes de la région, ce qui permet à Darwin d'effectuer plusieurs expéditions dans les terres regorgeant d'animaux parfois étranges : rongeurs aveugles, cochons d'eau énormes, cerfs puants, oiseaux moqueurs, gobe-mouches comiques, crapauds diaboliques, charognards répugnants, lézards-serpents, autruches rapides, perdrix stupides, pumas, lamas... Il fait aussi la connaissance des Gauchos, ces fermiers locaux maniant le lasso à merveille et menant à cheval d'immenses troupeaux de bétail à travers les pampas. Il partagera avec eux des mets exotiques pour un anglais de l'époque. Au menu : autruche et tatou!

Darwin passe plusieurs semaines à collecter des fossiles à Punta Alta, véritable catacombe de monstres appartenant à des races éteintes. Il découvrira d'immenses os fossilisés, parmi lesquels des restes de Megatherium, de Megalonyx, de Scelidotherium et de Mylodon. Surprise: certains de ces énormes mammifères préhistoriques inconnus présentent d'étranges similitudes avec le tatou actuel. Cette découverte majeure participera à la remise en cause de la fixité des espèces. Remise en cause renforcée par des ossements de Toxodon également trouvés sur place. Cet animal disparu est en effet étrange à bien des égards: taille d'éléphant, dents de rongeur, caractères anatomiques de pachydermes et d'animaux aquatiques. Darwin sera vivement surpris de retrouver au sein d'un seul et même animal des caractéristiques d'espèces actuelles si distinctes. Une autre singularité de ce sanctuaire hors-normes est fort intrigante. En effet, tous ces fossiles sont mêlés à des coquillages différant très peu de ceux de son époque. Ce qui confirme une des théories du géologue Charles Lyell selon laquelle la longévité des espèces de mammifères est inférieure à celle des espèces de mollusques. A l'automne, notre aventurier reçoit par courrier un exemplaire du second volume des "Principes de Géologie" de Lyell, livre qu'il attendait avec impatience. Mais pour l'heure, le capitaine FitzRoy a bien du mal à comprendre l'intérêt d'encombrer le bateau avec tout ces "déchets" qu'il juge inutiles!

Début septembre, Darwin, FitzRoy et Harris, un commerçant local anglais qui leur sert de guide, séjournent à Fort Argentina, une forteresse militaire. Le commandant du lieu les accueille avec suspicion et notamment ce naturaliste dont il ne comprend pas la mission. Les soupçonnant d'être des espions, il donne l'ordre à ses soldats de surveiller leurs moindres faits et gestes! Durant ces incursions terrestres, Darwin est surpris par la végétation locale souvent caractérisée par de vastes plaines herbues, les fameuses pampas. A quelles raisons attribuer le faible nombre d'arbres en différents

points de cette région? La force des vents? Le type de drainage? Hypothèses peu convaincantes. Si, comme Darwin le croit, la présence de forêts est déterminée par la quantité annuelle d'humidité, la zone devrait en être couverte…

En novembre, de passage à Buenos Aires, il est étonné par l'aspect européen de la ville. Il en profite pour aller au théâtre, parenthèse de vie sociale dans cette rude aventure masculine. La beauté des "signoritas" de ce port sud-américain ne le laissera d'ailleurs pas indifférent! Peu avant le départ du Beagle pour sa prochaine grande étape, Charles envoie son deuxième lot de spécimens en Angleterre: ossements de Punta Alta, oiseau étrange, serpents, coquillages et crustacés, plantes, poissons, crapauds, graines, coléoptères… la liste est impressionnante!
Le 27 novembre, le voilier quitte le port de Montevideo et met le cap sur la Terre de Feu, à la pointe sud du continent. La rencontre avec les indigènes sera mémorable…

ETAPE 5
Du 27 novembre 1832 au 26 avril 1833

Depuis le 27 novembre 1832, le navire fait route vers la Terre de Feu, à la pointe sud du continent américain. Les trois fuégiens pris en otages lors du précédent voyage du Beagle vont retrouver les leurs. Au passage du bateau, des autochtones sautent en agitant leurs guenilles depuis la côte, en poussant un long hurlement sonore…

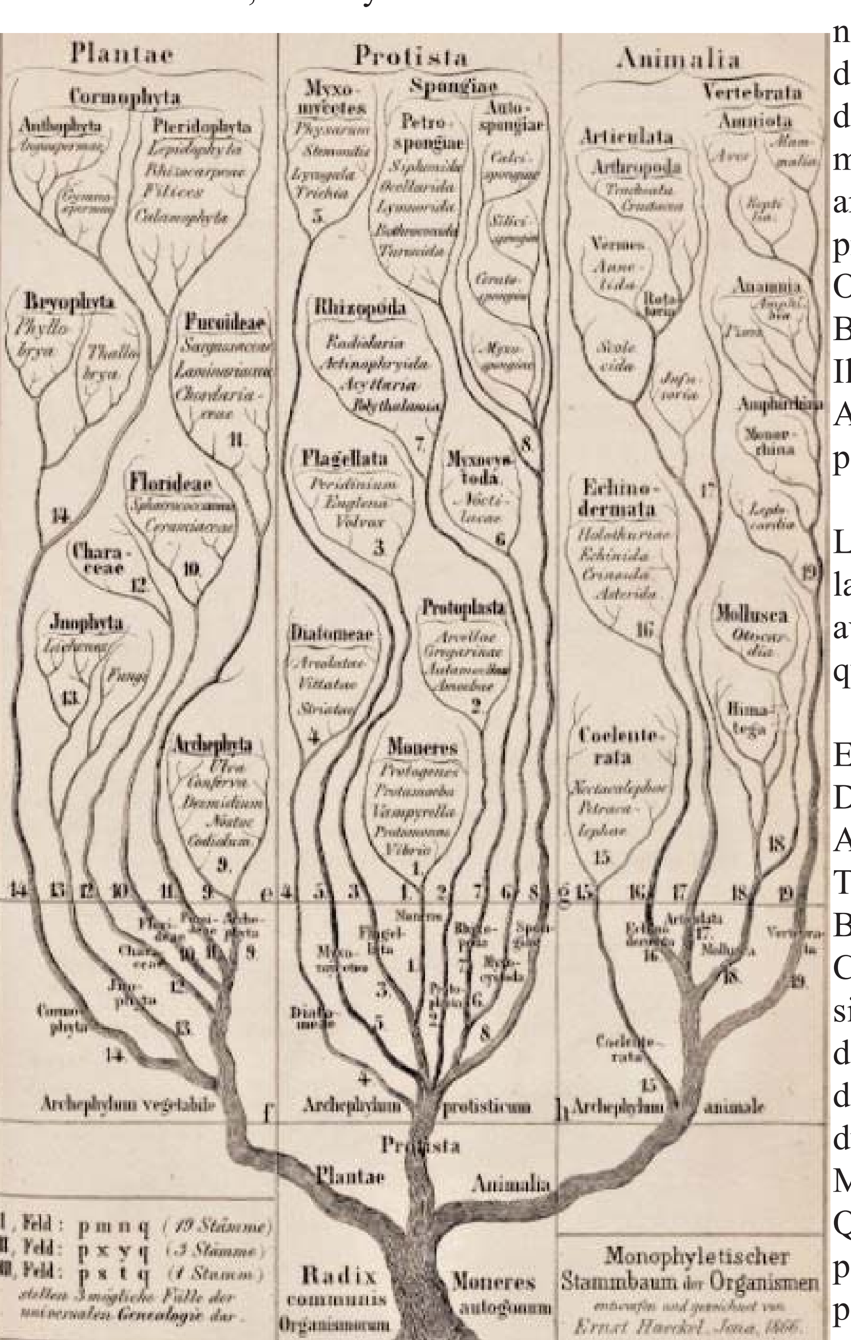
L'accueil sera pour le moins étonnant. Afin d'endiguer l'inquiétude palpable des indigènes, les explotateurs leur offrent des morceaux d'étoffe écarlate qu'ils s'empressent d'attacher autour de leur cou. L'atmosphère se détend. En signe d'amitié, un vieillard coiffé de plumes et au visage étrangement peinturluré caresse la poitrine de Darwin tout en gloussant bizarrement. Mais les habitants du lieu restent tout de même interloqués par ces peaux blanches à longue barbe. Certains d'entre eux incitent d'ailleurs un des anciens otages à se raser. Ce dernier a presque oublié sa langue maternelle et semble assez honteux du comportement de ses congénères. Il faut dire qu'ils sont à des lieues des bonnes mœurs qu'on leur a inculquées en Angleterre. Seul un mince manteau en peau de guanaco, sorte de lama sud-américain, couvre tant bien que mal leurs corps nus! Puis l'étonnement monte d'un cran quand certains membres de l'équipage se mettent à danser et chanter, étonnement qui se mue rapidement en terreur à la vue des armes à feu qu'ils semblent connaître.



Particularité surprenante: les "sauvages" imitent à merveille les gestes et même certains mots des membres de l'équipage!

Le climat est rude et agité dans ce pays montagneux couvert de forêts inhospi-

talières et en partie submergé. Le Beagle en fait l'amère expérience en sillonnant les côtes des nombreuses îles de la Terre de Feu. Une succession de tempêtes s'abattent sur le navire. L'une d'elles les contraint à gagner à la hâte le petit port de Wigwam Cove près du Cap Horn pour y passer Noël. A la mi-janvier de l'année 1833, FitzRoy qui s'est personnellement investi dans l'éducation à l'anglaise des trois fuégiens de l'équipage, décide de les installer à la tête d'une mission en bordure du détroit de Ponsonby. Les anglais y montent des habitations sommaires, labourent et ensemencent deux jardins. Quelques jours plus tard, à leur retour d'une excursion dans le secteur, des pillages ont eu lieu. Les anciens otages ont bien du mal à éviter les débordements de leurs camarades. Le pari de FitzRoy ne semble pas gagné… Les trois fuégiens anglicisés parviendront-ils à apporter un brin de civilisation occidentale dans cette contrée reculée? Le verdict tombera en hiver 1834 quand le Beagle repassera par la Terre de Feu… Mais pour l'heure, le bateau prend le large vers l'est, direction les îles Falkland.



Le 1er mars, le bateau jette l'ancre à Port Saint-Louis. Ces îles désolées sont à cette époque sous domination anglaise. Surprise: l'officier est à la tête d'une population dont la moitié au moins se compose de rebelles et d'assassins! Toutefois, l'île est beaucoup plus hospitalière que la Terre de Feu: animaux, poissons et légumes européens constituent un garde-manger abondant. Durant ses incursions dans les terres, Darwin est intrigué par certaines différences entre les espèces malouines et celles observées sur le continent sud-américain… La comparaison minutieuse des plantes, animaux et fossiles collectés durant le voyage lui procurera ultérieurement de nombreuses informations sur la manière dont des espèces similaires s'adaptent à des environnements différents. Courant mars, une goélette nommée Unicorn arrive au port. FitzRoy l'achète à son propriétaire et la rebaptise Adventure. Objectif: en faire un bateau de support au Beagle pour les relevés cartographiques. Il n'avisera pas ses supérieurs restés en Angleterre de cet achat. Une erreur qu'il payera plus tard…

Le 6 avril, le Beagle met les voiles pour la côte Est de l'Amérique du Sud. Le 26 avril, il revient à Montevideo qu'il avait quitté cinq mois auparavant.

ETAPE 6

Du 26 avril au 6 décembre 1833

Après plusieurs mois d'aventure entre la Terre de Feu et les îles Falkland, le Beagle rejoint Montevideo le 26 avril. C'est le début d'une longue série d'excursions terrestres pour Darwin, riches en découvertes et en péripéties. Première destination: le village de Maldonado près duquel un voyageur venant de Montevideo a été assassiné la veille... Qu'à cela ne tienne, Charles reste plusieurs semaines dans cette contrée peuplée de troupeaux d'autruches. Il s'y

procure de très nombreuses espèces d'oiseaux et de reptiles ainsi que plusieurs quadrupèdes pour sa collection. A quelques milles du village, sa curiosité se focalise sur des tubes vitrifiés et siliceux se formant au contact de la foudre et du sable. En étudiant leur taille et leur nombre, notre naturaliste conclut au passage d'une décharge électrique très puissante dont l'étincelle s'est divisée en branches séparées avant de frapper le sol.

Le décalage culturel avec les habitants est saisissant, à en juger par l'étonnement de certains à la vue de la boussole de Darwin. Comment, lui qui ne connaît pas la région, parvient-il à indiquer la route à prendre pour se rendre à tel ou tel point? Ces autochtones qui confondent Angleterre et Amérique du Nord, lui posent une foule de questions: est-ce la Terre ou le Soleil qui se déplace, fait-il plus chaud ou plus froid dans le Nord, où se trouve l'Espagne…? Cet anglais cultivé qui produit du feu en frottant des allumettes chimiques sur ses dents suscite une véritable admiration!
Fin juillet, Darwin envoie en Angleterre son troisième lot de spécimens composé de 80 oiseaux, 20 quadrupèdes, de nombreuses peaux et plantes, des prélèvements géologiques et des poissons. Pour mener à bien cette collecte qui prend de l'ampleur, il s'est adjoint un membre de l'équipage, Syms Covington, pour l'aider… avec la bénédiction du capitaine FitzRoy, seul maître à bord! Cette collaboration avec Covington durera jusqu'en 1839, après la fin de l'expédition.

Début août, accompagné de gauchos, l'explorateur part à la découverte des rives du rio Negro. Charles goûte ainsi à la vie de ces "cavaliers-paysans" et apprécie le sentiment de totale liberté qu'elle procure. Mais elle a aussi ses dangers, les fermes étant parfois attaquées par des tribus d'Indiens très féroces. Pour s'en défendre, le gouvernement a équipé une armée sous le commandement du despotique général Rosas, que Darwin rencontre mi-août en arrivant sur les rives du rio Colorado. Mais il est choqué par la brutalité de ces soldats qui n'hésitent pas à massacrer les femmes indiennes et à faire de leurs enfants des esclaves. C'est en effet une véritable guerre d'extermination qui se déroule alors dans ce pays. Comme tous les blancs, notre naturaliste est une cible potentielle pour les Indiens rebelles. Il reste donc très prudent lors de ses excursions.

Durant une de ses expéditions, Charles est étonné que des animaux parviennent à survivre dans la saumure boueuse et fétide des lacs salés parsemant la région. Preuve que des êtres organisés sont capables de s'adapter et de se développer dans les environnements les plus hostiles.

L'instabilité politique est à son paroxysme dans cette région gangrenée par la corruption. En octobre, Darwin est bloqué une quinzaine de jours à Buenos Aires en raison d'un soulèvement mené par des partisans du général Rosas contre le pouvoir en place. Mais cela ne l'empêche pas de travailler. Ainsi, durant ce périple de plus de sept mois marqué par la sécheresse et la soif, le naturaliste observe de nombreux animaux: tatous, autruches, serpents, échassiers, lézards, poissons, oiseaux "ciseaux", viscaches, perroquets, perdrix, bœufs, hiboux, cygnes à cou noir, batraciens… et pumas dont il goûtera la chair.

La flore fait aussi l'objet de ses observations attentives. Il sera surpris par la quantité de cardons européens ayant littéralement envahi certaines contrées et par de véritables champs impénétrables de chardons géants. Son goût pour les ossements d'animaux préhistoriques sera également comblé: têtes de Mylodon et de Toxodon, immenses squelettes de mastodontes disparus, carapace d'un animal gigantesque ressemblant étrangement au tatou actuel, dent de cheval fossile… Ajoutés aux restes de mammifères éteints découverts à Punta Alta, tous ces ossements commencent sérieusement à remettre en cause le dogme religieux selon lequel les espèces n'ont pas évolué depuis leur création par Dieu!

Le 6 décembre, le Beagle quitte définitivement Montevideo. Le vent l'emporte vers la pointe sud du continent, avant de passer dans le Pacifique.

L'ARCHIPEL DES GALAPAGOS



Ces îles furent découvertes le 10 mars 1535 par le dominicain Tomas de Berlanga, quatrième évêque de Panama. Celui-ci s'était embarqué pour le Pérou en vue de régler une dispute entre Francisco Pizarro et ses lieutenants. Les vents s'étant arrêtés, son vaisseau se mit à dériver si bien que son équipe atteignit les îles. Certaines traces trouvées en différents sites suggèrent que des Amérindiens sud-américains avaient déjà visité les îles avant leur découverte par les Espagnols.

Les Îles Galápagos firent leur apparition vers 1570 sur les cartes dressées par Abraham Ortelius et Mercator. Elles furent appelées "Insulae de los Galopegos" (Îles des tortues).

On dénombre 58 espèces d'oiseaux, dont 28 sont endémiques de l'archipel : quatre espèces de moqueurs (dont le moqueur des Galapagos) et 13 espèces de pinsons de Darwin dont le Géospize des mangroves, l'Albatros des Galapagos, trois espèces de fous (Fou à pieds bleus, Fou à pieds rouges et Fou masqué), la Frégate superbe et la Frégate du Pacifique, le Cormoran aptère, la Tourterelle des Galapagos et le manchot des Galápagos, seul manchot à vivre dans un milieu chaud, arrivé (comme les otaries) par le courant de Humboldt. On trouve également sur l'archipel la buse des Galapagos, seul prédateur autochtone des jeunes iguanes et tortues.

L'archipel des Galápagos est peuplé de près de 1 600 espèces d'insectes différentes dont 300 espèces de coléoptères, 80 espèces d'araignées, 80 espèces d'escargots de terre, 650 espèces de coquillages et mollusques, 120 espèces de crabes (dont les plus connus sont les crabes rouges des Galapagos) et bien d'autres petits animaux.



ETAPE 7

Du 6 décembre 1833 au 10 juin 1834

Le 6 décembre, le Beagle quitte définitivement Montevideo. Un soir, au large de la côte Est de l'Amérique du Sud, le navire est pris dans un nuage impressionnant de papillons s'étendant à perte de vue. Les matelots s'écrient qu'il neige des papillons! Darwin cherche une explication à leur présence si loin des terres: ont-ils été apportés par le vent, s'agit-il d'une grande migration? Il ne tranchera pas.
Le 23 décembre, le bateau jette l'ancre à Port Desire en Argentine. Faune et flore souffrent de l'aridité du lieu qui en limite drastiquement la diversité. Seuls quelques cactus, buissons épineux, guanacos, scarabées, lézards et oiseaux semblent peupler ces terres sauvages. En s'y promenant Darwin découvre un antique tombeau indien. Le 9 janvier, le voilier fait escale dans le beau et spacieux port de Saint-Julien situé à moins de 200 kilomètres au sud de Port Desire. Mais le pays environnant semble encore plus stérile. Notre naturaliste, le capitaine FitzRoy et quelques membres de l'équipage partent en exploration. Ils marcheront onze heures sans trouver la moindre goutte d'eau douce, et pas plus durant la totalité de leur séjour! Près du port, Darwin tombe nez à nez avec un squelette de Macrauchenia patachonica, un pachyderme disparu dont les os du cou rappellent le lama. Charles s'interroge sur la cause ayant conduit à l'extinction de toutes les espèces dont il a retrouvé des ossements depuis le début de son voyage. Extermination par l'homme, concurrence inter-espèces, extinction naturelle… plusieurs hypothèses sont sur les rangs.

Fin février, le Beagle arrive à hauteur de la Terre de Feu, à la pointe Sud du continent. L'heure de vérité a sonné pour le capitaine FitzRoy: les trois autochtones à qui il a donné une éducation en Angleterre ont-ils réussi à diriger la mission bâtie l'an passé et à "civiliser" leurs semblables? Le 5 mars, le navire jette l'ancre à Woollya. La mission est vide, une bataille semble avoir eu lieu… Un fuégien quasi-nu arrive sur un petit canot. C'est Jemmy Button, un des trois autochtones anglicisés. Il est complètement revenu à la vie sauvage et se montre assez honteux devant les membres de l'équipage. Il leur apprend que les deux autres fuégiens éduqués par FitzRoy se sont enfuis en volant ses affaires. Le pari du capitaine est perdu. Seule consolation: Jemmy a appris quelques mots d'anglais à sa tribu. Mais il ne veut pas retourner en Angleterre car il a maintenant une jolie femme à ses côtés. Les adieux sont émouvants…



Le 16 mars, le Beagle s'arrête dans le détroit de Berkeley, sur l'île orientale des Falkland. Froid, vents et orages de neige ponctuent les excursions de Darwin dans les terres humides peuplées d'oies sauvages, de canards lourdauds, de pingouins-baudets, de renards, de lapins et de quelques oiseaux. Le naturaliste est intrigué par deux espèces récemment introduites: les bovins et les chevaux. Alors que les premiers semblent s'être parfaitement adaptés à leur nouvel environnement, les seconds restent bizarrement cantonnés à une partie de l'île et paraissent dégénérer. L'attention du jeune Charles est également attirée par des myriades de gros fragments de roche anguleux formant de véritables "rivières de pierre", témoins d'un événement sismique passé à l'énergie colossale. Pourtant, aucune trace d'une telle secousse terrestre dans les annales historiques…



Le 13 avril, le Beagle rejoint l'embouchure du rio Santa Cruz sur la côte argentine. Le 18, Darwin, FitzRoy et une vingtaine d'hommes d'équipage partent explorer le fleuve mystérieux à bord de trois baleinières. Mais le courant est si rapide que les hommes doivent rapidement mettre pied à terre pour remorquer les embarcations à l'aide de cordages! Les aventuriers progressent très lentement, au prix d'une grande fatigue, sous le regard affûté des condors planant au-dessus d'eux. Pour couronner le tout, des traces de chevaux et de lances indiquent que des Indiens sont sur leurs traces… Malgré tout notre jeune naturaliste se passionne pour l'étude des structures géologiques qui l'entourent. Ses observations le convaincront que les falaises bordant le fleuve, et la Cordillère des Andes elle-même, résultent d'un lent mouvement d'élévation depuis le niveau de la mer. Le 4 mai, les vivres commencent à manquer et le rio Santa Cruz se fait plus rapide et tortueux. FitzRoy décide de faire demi-tour, coupant court à l'objectif d'atteindre les montagnes andines rendant déjà l'air glacé. Dix-sept jours ont été nécessaires pour monter, la descente ne prendra que trois jours!

Durant la seconde quinzaine du mois de mai, le voilier parvient à l'embouchure orientale du détroit de Magellan reliant Atlantique et Pacifique, au sud du continent. Le navire fait escale à Port-Famine le 1er juin alors que l'hiver prend ses quartiers. Les forêts sombres et humides couvrent le flanc des montagnes couronnées de glaciers. Dans la matinée du 10 juin, après une nuit fort noire de quatorze heures, le Beagle se jette dans le Pacifique!

ETAPE 8
Du 10 juin 1834 au 4 février 1835

Dans la matinée du 10 juin, le Beagle se jette dans le Pacifique! Après un arrêt sur les îles Chiloé battues par la pluie, le navire se dirige vers la ville chilienne de Valparaiso qu'il atteint le 23 juillet. Les explorateurs resteront près de trois mois et demi sur cette partie de la côte du Chili. Ce sera l'occasion de nombreuses expéditions au pied des Andes qui émerveilleront Darwin.

Au nord du port de Valparaiso, il observe de grandes couches de coquillages situées quelques mètres au-dessus du niveau de la mer. Pour notre naturaliste, il est évident que toute cette ligne de côte a été soulevée. La région est aussi creusée de nombreuses mines

Au nord du port de Valparaiso, il observe de grandes couches de coquillages situées quelques mètres au-dessus du niveau de la mer. Pour notre naturaliste, il est évident que toute cette ligne de côte a été soulevée. La région est aussi creusée de nombreuses mines témoignant de la fièvre de l'or embrasant le pays. A Jajuel et à Yaquil, Charles découvre des mineurs au teint blafard, passant leurs journées entières dans ces sous-sols riches en minerais. Dans ce contexte de pauvreté aiguë, Darwin rencontre un vieillard qui a bien du mal à comprendre que l'Angleterre envoie au Chili un homme dont la seule occupation semble consister à pourchasser lézards et scarabées ou à casser des pierres! La végétation du pays est bien maigre: vilains palmiers, plantes rappelant les cactus, vergers et quelques acacias rabougris. La faune n'est pas plus abondante. Certains oiseaux amuseront toutefois Darwin comme le Tapacolo qui montre son postérieur, le ridicule Turco aux cris assourdissants et un oiseau-mouche très rapide. En revanche, les pumas sont nettement moins divertissants. L'un d'entre eux tuera deux hommes et une femme durant le séjour dans ces contrées chiliennes!

Fin septembre, Darwin tombe malade. La fièvre le cloue au lit, à Valparaiso, jusqu'à la fin du mois suivant. Mais il parvient tout de même à envoyer un lot de spécimens en Angleterre. Une fois remis, il apprend que le capitaine FitzRoy a fait une dépression. La surcharge de travail et la réprobation de l'Amirauté concernant l'Adventure, un bateau de renfort que FitzRoy avait acheté sans en informer ses supérieurs, l'ont épuisé. Il a même ordonné à un de ses lieutenants de le remplacer aux commandes du Beagle, de terminer le relevé des côtes au Sud, de se diriger vers le Cap Horn, puis de rentrer directement en Angleterre! Fort heureusement, le lieutenant refusa. Une décision inverse… et la théorie de la sélection naturelle n'aurait peut-être jamais vu le jour. Finalement, le capitaine se ressaisit et, le 10 novembre, le voilier quitte Valparaiso pour une deuxième visite aux îles Chiloé.

Le 21 novembre, le navire jette l'ancre dans la baie de San Carlos, capitale des Chiloé. Ces îles balayées par la tempête sont couvertes de forêts marécageuses et souvent impénétrables. Quelques jours plus tard, le volcan Osorno se met à cracher des torrents de fumée… Darwin rencontre des habitants très pauvres dont des Indiens convertis au christianisme. Toutefois, il se murmure que ces derniers pratiquent encore quelques étranges cérémonies au cours desquelles ils converseraient avec le diable dans des cavernes… Sur les différentes îles de l'archipel, le jeune naturaliste observe la faune et la flore. Il découvre une sorte de gigantesque rhubarbe sauvage, des lauriers odoriférants, des cèdres rouges, des

1. Geospiza magnirostris.
2. Geospiza fortis.
3. Geospiza parvula.
4. Certhidea olivacea.

pins Alerce, des hêtres méridionaux rabougris et un renard apparemment indigène.

Vers la mi-décembre, le bateau pénètre dans l'archipel des Chonos, au sud des Chiloé. Lors d'une magnifique randonnée, Darwin tombe sur des traces témoignant du passage d'un homme dans cette contrée pourtant inhabitée… L'explication viendra quelques jours plus tard. En effet, les explorateurs tombent nez à nez avec des matelots qui ont déserté un baleinier américain. Ils errent depuis quinze mois sur la côte sans savoir où ils se trouvent! Leur accueil à bord du Beagle les sauve d'une mort certaine.

Le nouvel an 1835 sera marqué, sans surprise, par une énième tempête. Ce temps épouvantable n'empêche pas le courageux naturaliste de multiplier ses observations affûtées: troupeaux de phoques puants, vautours prêts à dévorer leurs cadavres, cygnes à cou noir, cormorans, sternes, goélands, loutres, castors, oiseaux aboyeurs, myriades de pétrels, champs de fuchsias…

Le 18 janvier, le voilier est de retour dans la baie de San Carlos aux Chiloé. Le lendemain, Darwin assiste à l'éruption de l'Osorno! Il apprendra plus tard que plusieurs volcans de cette partie de l'Amérique du Sud sont entrés en éruption le même jour et s'interrogera sur leur possible communication souterraine. Le 4 février les explorateurs filent vers Valdivia sur la côte chilienne où les attend…un tremblement de terre!

ETAPE 9

Du 4 février au 7 septembre 1835

Le 4 février 1835, le Beagle quitte les îles Chiloé et parvient quatre jours plus tard à Valdivia, sur la côte chilienne. Le 20, à 11h30, la ville est soudainement secouée par un violent tremblement de terre. Les maisons de bois sont fortement ébranlées, la mer monte comme si c'était la grande marée et les habitants, saisis d'une folle terreur, se précipitent dans les rues. Le gros du séisme ne dure que deux minutes, mais les dégâts sont considérables. Dans les environs, la situation n'est pas plus enviable. Une vague immense a pratiquement rayé de la carte la ville de Talcahuano, les maisons de Concepcion sont en ruines, la côte entière est jonchée de poutres et de meubles, des rochers sont brisés en mille morceaux, les terres sont soulevées… et de nombreux morts sont à déplorer.

Pour Darwin, c'est un sujet d'étude inespéré. En effet, il observe des fragments de rochers recouverts de productions marines qui ont été jetés très haut sur la côte par la secousse. En faisant un rapprochement entre ce phénomène et les coquillages qu'il a précédemment observés à haute altitude dans la Cordillère des Andes, il est pris d'une certitude: ces montagnes sont issues d'une grande élévation provoquée par des tremblements de terres successifs de ce type, doublée d'un soulèvement insensible et fort lent. En apprenant que des volcans se mirent en éruption lors du tremblement de terre et que l'île de Juan Fernandez située à 576 kilomètres fut, elle aussi, violemment secouée, le naturaliste fait également l'hypothèse d'une communication souterraine.

Le 11 mars, le voilier jette l'ancre à Valparaiso, sur la côte chilienne. Charles en profite pour multiplier les excursions dans les Andes. La raréfaction de l'oxygène et le vent glacial rendent difficile l'ascension de ces sommets recouverts de neige éternelle. Mais Darwin oublie vite ce mal des montagnes en découvrant des coquillages fossiles à haute altitude, nouvelle preuve de l'origine marine de la Cordillère. Preuve encore plus éclatante: la présence de restes de laves sous-marines à plus de 2000 mètres d'altitude! Il est également surpris par la différence de faune et de flore entre le versant Pacifique et le versant Atlantique de cette chaine montagneuse. En effet, cette barrière naturelle infranchissable semble avoir généré le développement d'espèces très différentes sur ses deux versants.

Le 27 avril, Darwin démarre une seconde série d'excursions vers le Nord, depuis la pittoresque ville de Valparaiso où il ne retournera plus. Or, argent, cuivre… la région regorge de mines creusées par les véritables "bêtes de somme" que sont les mineurs chiliens. Lors de ses études géologiques le naturaliste est parfois suspecté de

chercher des métaux précieux! Le pays est fortement marqué par la sécheresse avec des terres désertiques, pour la plupart stériles. Les quelques arbres et buissons du Chili central disparaissent progressivement au profit d'une plante très grande apparentée au yucca, tandis que les grands cactus cierges laissent la place à de plus petits modèles. Quant à la vie animale, guanacos et renards semblent constituer l'essentiel des quadrupèdes de la région. Dans ces conditions difficiles, se procurer eau douce, bois et fourrage pour les chevaux relève du défi quotidien!

Début juillet, Charles rejoint le Beagle au pied de la vallée de Copiapo. Le 12, l'équipage jette l'ancre dans le port misérable et désertique d'Iquique dans les environs duquel Darwin visite une exploitation de salpêtre. Sept jours plus tard, le navire parvient à Callao, le port de Lima, capitale du Pérou. Une révolution est en train de secouer le pays où règne une véritable anarchie politique. En effet, pas moins de quatre partis en armes se disputent alors le pouvoir. Dans ce contexte, les voyages à l'intérieur des terres sont interdits, empêchant le naturaliste d'explorer la région. Charles change donc son fusil d'épaule. Il envoie un lot de spécimens en Angleterre et visite la ville et ses proches alentours. Il tombe alors sur les ruines d'un ancien village indien. Les restes de maisons, collines sépulcrales, ouvrages d'irrigation, poteries, étoffes, bijoux et outils témoignent d'une civilisation avancée et suscitent son admiration.

Le 7 septembre, le Beagle quitte le port de Callao, direction plein-ouest vers l'archipel des Galápagos. Darwin ne le sait pas encore, mais cette prochaine étape s'avérera décisive pour la future mise au point de sa théorie de la sélection naturelle. Mais pour l'heure, il est tout simplement enthousiaste à l'idée de découvrir ces fascinantes îles du Pacifique!

ETAPE 10
Du 15 septembre au 20 octobre 1835
Le 15 septembre, les îles Galápagos sont en vue. Les explorateurs partent alors pendant un peu plus d'un mois à la découverte de cet archipel équatorial du Pacifique composé d'une dizaine d'îles volcaniques coiffées de milliers de cratères.

Le 17, le Beagle accoste sur l'île Chatham dans une chaleur étouffante. Le sol est constitué d'une coulée de lave basaltique noire, rugueuse et parsemée à certains endroits de petits cônes d'origine volcanique. A première vue, seuls de maigres arbrisseaux rabougris, de grands cactus à la forme étrange, des herbes maladives et quelques acacias semblent pouvoir y pousser. Mais l'île n'est pourtant pas dépourvue de vie animale. Darwin est en effet intrigué par de véritables routes qui semblent avoir été tracées par quelque animal en direction des sources d'eau. Il comprend bien vite quelle en est l'origine en tombant nez à nez avec deux immenses tortues! Très nombreuses, ces véritables emblèmes des Galápagos peuvent fournir jusqu'à 100 kg de viande comestible. Ce qui explique que six à huit hommes soient parfois nécessaires pour les soulever de terre! Charles, lui, tentera à plusieurs reprises de tenir en équilibre sur leur dos, mais sans grand succès…

Le 23, les explorateurs se rendent sur l'île Charles, colonisée depuis six ans par quelques centaines d'hommes de couleur, bannis de la république de l'Equateur pour crimes politiques. Comme ses homologues, l'île se caractérise par quelques arbrisseaux sur la côte, bientôt remplacés par des bois plus verdoyants, puis par une belle végétation d'herbes grossières et de fougères à son sommet. Bien que cochons et chèvres sauvages s'égaillent dans les bois, les tortues géantes constituent le principal aliment des insulaires. Cultures de patates et de bananes viennent compléter ce mets apprécié. Darwin rencontre un homme lui certifiant qu'il peut savoir de quelle île provient une tortue, rien qu'en l'observant. Sur le moment, il n'y prête guère attention…

Le 29, le navire parvient sur la côte de l'île Albemarle recouverte de lave figée et peuplée de grands lézards noirs aquatiques. Pouvant atteindre quatre pieds de long, ces derniers sont les seuls au monde

capables de se nourrir de plantes marines. Autre particularité: ils s'avéreront plus grands sur cette île que partout ailleurs… Darwin étudie aussi de très nombreux lézards bruns-jaunâtres hideux, très lents, et pouvant peser jusqu'à 15 livres! Cette espèce terrestre se nourrit de baies, de feuilles d'acacias et surtout de cactus.
Le 8 octobre, accompagné de quelques hommes, Darwin débarque sur l'île James où il rencontre une petite troupe d'espagnols qui pêchent et sèchent des poissons. Ils salent aussi des tortues et, durant cette escale, le naturaliste ne se nourrit que de la chair de ce reptile. La température dépasse les 40°C sur cette île également peuplée de lézards bruns-jaunâtres dont les trous au sol sont si nombreux qu'ils rendent difficile la fixation des tentes. Sur cette côte brûlante, seuls quelques arbrisseaux sans feuilles parviennent à se développer. Mais plus haut, l'air est moins étouffant et la végétation plus accueillante, avec même quelques prairies. Comme sur toutes les îles de l'archipel, les parties hautes accrochant les nuages sont plus humides et fertiles que les parties basses.

Au final, en à peine plus d'un mois, Charles ne collecte pas moins de 193 espèces de plantes, 26 espèces d'oiseaux terrestres, 17 espèces de coquillages, 15 de poissons de mer, 11 d'échassiers et d'oiseaux aquatiques, des reptiles, des insectes… Mais derrière ces chiffres impressionnants, se cache une réalité bien plus étonnante encore: nombre de ces espèces sont uniques au monde. Plus incroyable, certaines d'entre elles existent sur une île de l'archipel et pas sur les autres! Ainsi, chaque île semble avoir généré des espèces qui se sont adaptées spécifiquement à leur environnement. L'exemple des pinsons est à ce titre révélateur. Ces oiseaux, tout en présentant entre eux de frappantes ressemblances morphologiques, se distinguent par divers détails comme la forme et la taille de leur bec. Darwin comprendra que l'isolement de ces volatiles sur ces îles les a conduits, à partir d'une souche unique d'origine continentale, à présenter des variations probablement liées à des différences de mode de vie et d'habitudes alimentaires. Cette découverte, et bien d'autres, contribueront à l'élaboration de sa théorie de la sélection naturelle et à la mise en lumière du mécanisme par lequel les espèces évoluent en s'adaptant à leur milieu. Mais pour l'heure, nous sommes le 20 octobre 1835 et le Beagle hisse les voiles, cap sur Tahiti!

ETAPE 11
Du 15 novembre 1835 au 14 mars 1836
Après une traversée de plus de 5000 kilomètres depuis les îles Galápagos, le Beagle parvient à Tahiti le 15 novembre 1835.
La côte regorge de cocotiers, de bananiers, d'orangers, d'arbres à pain et de diverses cultures. A terre, les explorateurs sont accueillis avec enthousiasme par une foule joyeuse. Darwin est d'emblée séduit par ce peuple charmant. Accompagné de guides tahitiens, le naturaliste part à la découverte de l'intérieur de l'île caractérisé par des montagnes boisées truffées de précipices, d'impressionnants ravins et d'imposantes cascades. La nature regorge de plantes sauvages tropicales. Il découvre ainsi l'ava, plante enivrante que les missionnaires ont éradiquée des zones habitées, tout comme ils ont interdit la vente d'alcool.

Après un rapide passage par Papeete fin novembre, durant lequel la reine de Tahiti est reçue à bord du Beagle, l'équipage jette l'ancre en Nouvelle-Zélande le 21 décembre. Le calme le plus total règne dans les petits villages de la côte, rendant l'accueil bien différent de celui des tahitiens. Darwin découvre des "Nouveaux-Zélandais" à l'instinct guerrier, sales et puants, bien moins civilisés que les tahitiens… Heureusement, la pratique du cannibalisme semble en voie de disparition! L'intérieur du pays est très peu défriché et donc quasi-impénétrable. Pour couronner le tout, la nostalgie de l'Angleterre gagne le jeune Charles. C'est donc avec un certain soulagement qu'il quitte cette contrée fin décembre.

Le 12 janvier 1836, le navire accoste à Sydney. Darwin est subjugué par la capitale australienne. Rues larges et propres, grandes maisons, boutiques garnies, routes construites selon les procédés de MacAdam. On se croirait dans les faubourgs de Londres. Cette colonie est pour lui une preuve de la puissance anglaise… Mais la

Nouvelle Galles du Sud présente aussi un visage moins flatteur. Sa population se compose pour partie d'anciens bagnards amenés d'Angleterre, la course à l'argent semble être la principale motivation, et les indigènes sont décimés par les maladies et les alcools européens. L'arrivée des colons anglais a également eu des conséquences sur la faune locale dont se nourrissent les indigènes. Chassé par les lévriers, le gibier sauvage, comme l'émeu et le kangourou, se fait de plus en plus rare. Le naturaliste observera tout de même de magnifiques perroquets, des cacatoès blancs et les étranges ornithorynques.

Le 5 février, le voilier parvient à Hobart Town en Tasmanie, bout de terre isolé au sud de l'Australie. Ici, l'humidité permet une agriculture florissante. Au pied du Mont Wellington s'étendent de prospères cultures de blé et de pommes de terre, des jardins garnis de légumes et d'arbres fruitiers et des pâturages abondants. Autre particularité: tous les indigènes de la région ont été déportés sur une autre île! Le 6 mars, le Beagle jette l'ancre dans le détroit du Roi-Georges, au sud-ouest de l'Australie. Le pays n'est qu'une immense plaine boisée entrecoupée de collines de granit absolument nues. Les explorateurs ne s'attardent pas trop. Le 14 mars, cap est mis sur les îles Cocos, perdues dans l'océan Indien.

ETAPE 12

Du 1er avril au 9 mai 1836

Le 1er avril 1836, le Beagle arrive en vue des îles Cocos dans l'océan Indien. Elles ont été nommées ainsi car les forêts de cocotiers constituent la principale ressource de ces atolls peuplés de Malais et de quelques Anglais. Le reste consiste en une végétation assez vigoureuse, mais présentant un nombre très limité d'espèces. Certaines d'entre elles, tels l'arbre à savon et le ricin, proviennent de Java et de Sumatra. Darwin est impressionné par ces graines qui ont réussi à germer après avoir parcouru des distances probablement supérieures à 4000 km! Quant à la faune, la liste des animaux terrestres est encore plus restreinte que celle des plantes. Le naturaliste recense tout de même une espèce de rat originaire de l'Ile Maurice, des tortues, quelques oiseaux, des crabes, un petit lézard, treize espèces d'insectes et de nombreuses araignées. En revanche, l'océan environnant recèle une vie foisonnante. Il observe ainsi de magnifiques poissons bleu-vert ne se nourrissant que de corail, de gigantesques coquilles de Chames ou bien encore de nombreux zoophytes aux couleurs et aux formes admirables.

Mais c'est l'origine de ces îles coralliennes qui passionne le jeune Charles. Et une question le taraude tout particulièrement: sur quoi s'appuient les polypes, animaux fabriquant les récifs qui constituent ces atolls? En effet, ne pouvant vivre à de grandes profondeurs, ces animaux marins bien particuliers doivent forcément ancrer leurs constructions sur un support quelconque… A force d'observations, il aboutira à la conclusion que les polypes se développent sur des terres autrefois émergées, s'étant probablement affaissés très lentement en dessous du niveau de la mer. Ainsi, chaque atoll serait un monument élevé sur une île aujourd'hui disparue! Cette thématique l'intéressera au point de publier, une fois rentré en Angleterre, un volume entièrement consacré à ce sujet. Pour l'heure, il est tout simplement subjugué par le combat incessant de la terre et de l'eau dont témoigne la formation de ces récifs coralliens.

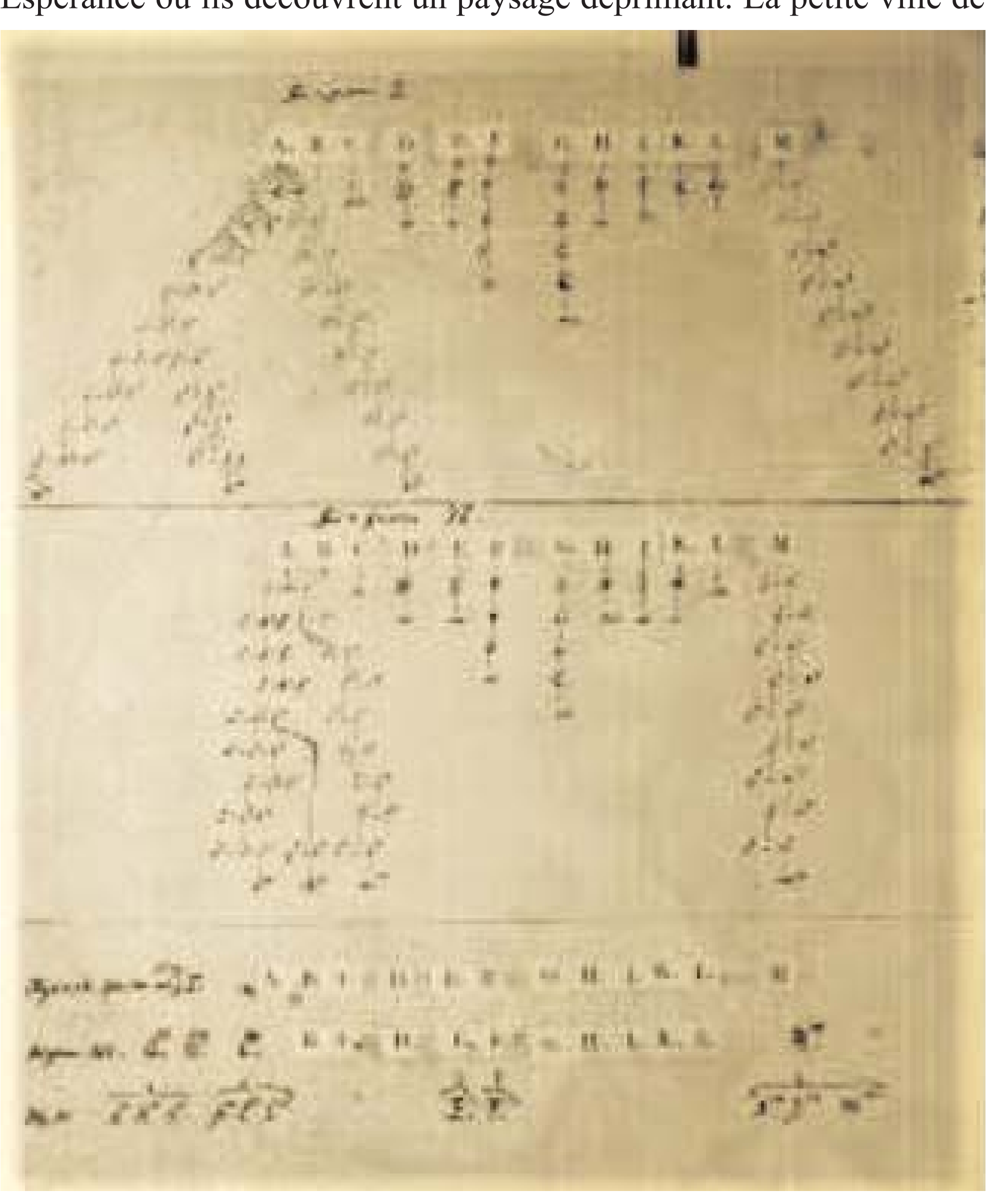
Le 12 avril, les explorateurs quittent les îles Cocos pour l'île Maurice qu'ils atteignent le 29. Darwin est d'emblée charmé par l'harmonie du paysage. Au premier plan, la plaine des Pamplemousses est colorée d'immenses champs de canne à sucre vert brillant. A l'intérieur des terres, de beaux nuages blancs s'accrochent aux aiguilles de montagnes basaltiques boisées. Au centre, s'élève un plateau ovale formé de coulées de lave et bordé de cratères. Toutefois, Charles ne reconnaît pas à l'île Maurice un charme aussi grand que celui de Tahiti. Il flâne aussi dans la grande ville de Port-Louis aux rues propres et régulières, à la tranquille population indienne, aux librairies bien garnies et qui possède même un joli théâtre. Même sous domination anglaise, le caractère français imprègne encore la culture de l'île de France comme on la nommait auparavant. Bien que peu apprécié des résidents français, le gou-

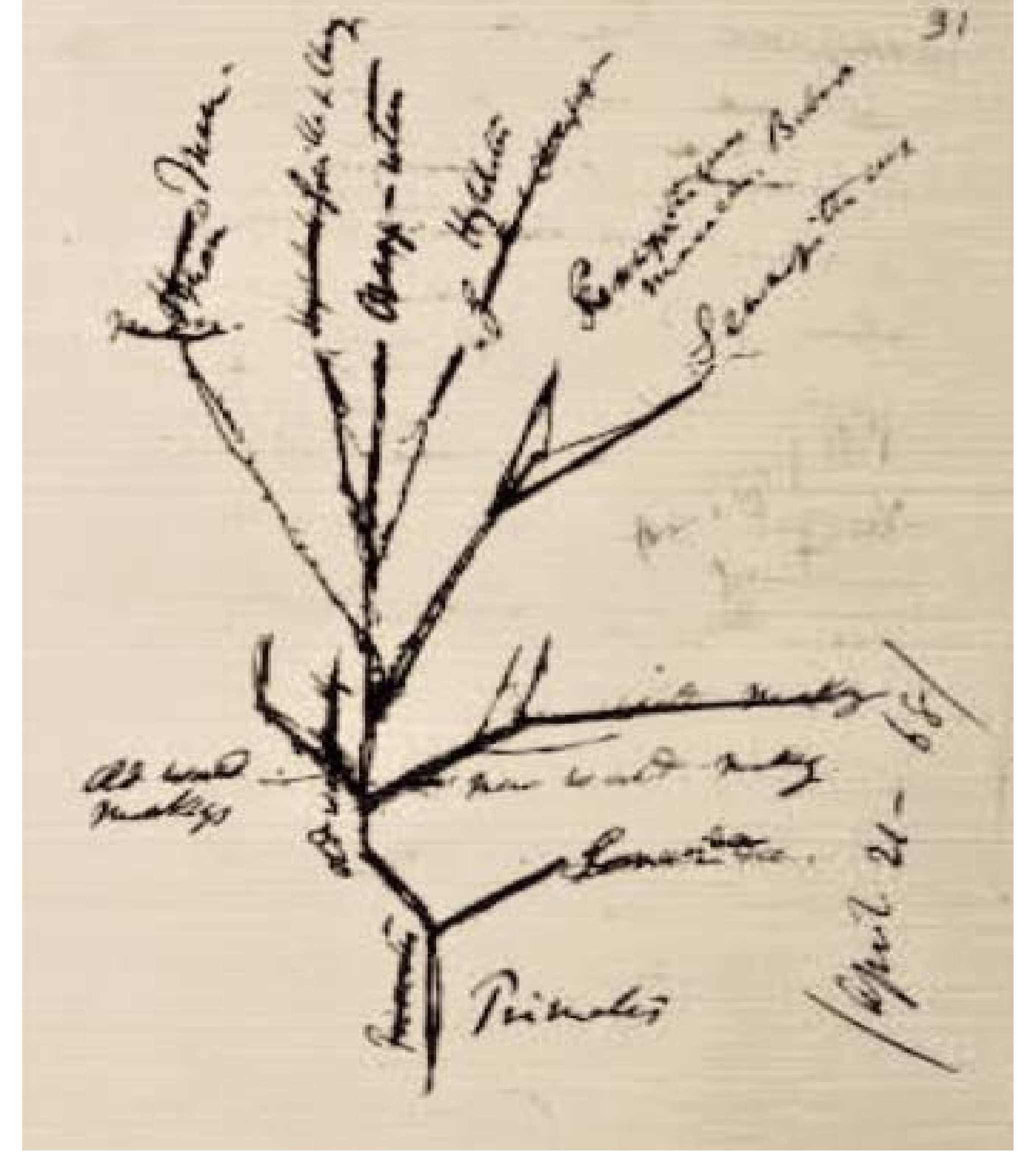
vernement anglais semble toutefois avoir augmenté la prospérité du pays. Le 9 mai sonne l'heure du départ. Le Beagle quitte Port-Louis et s'élance vers le cap de Bonne-Espérance, à la pointe méridionale de l'Afrique du Sud.

ETAPE 13

Du 31 mai au 2 octobre 1836

Les explorateurs parviennent le 31 mai 1836 au cap de Bonne-Espérance où ils découvrent un paysage déprimant. La petite ville de Simon's Bay ne comporte en effet que de monotones maisons, très peu de jardins et quasiment aucun arbre. Les environs de Cap Town sont toutefois plus accueillants et la ville elle-même arbore un caractère tout britannique. Mais ce qui plaît apparemment le plus à Darwin durant cette escale, ce sont ses discussions avec Sir John Herschel, astronome et philosophe anglais résidant au Cap. Tous deux sont alors loin de se douter qu'ils seront un jour enterrés côte à côte à l'abbaye de Westminster à Londres!





Le 18 juin, le Beagle met les voiles pour Sainte-Hélène qu'il atteint le 8 juillet. Cette île perdue en plein Atlantique Sud s'élève abruptement de l'océan, tel un immense château noir. Charles s'installe près du tombeau de Napoléon à partir duquel il explore les environs malgré un vent impétueux et de fréquentes averses. Ses observations penchent en faveur de la théorie selon laquelle cette île volcanique est géologiquement très ancienne, avec des pics montagneux faisant partie d'un immense cratère dont le côté méridional a été balayé par la mer. Dans les hauteurs, le naturaliste répertorie d'anciennes espèces de coquillages terrestres. Il impute leur extinction aux cochons et aux chèvres dont l'introduction sur l'île a détruit les forêts qui leur servaient d'habitat. Dans les parties basses de l'île, de nombreuses plantes importées d'Angleterre ont également envahi l'écosystème.

Le 14 juillet, le voilier met le cap au Nord-ouest et jette l'ancre cinq jours plus tard sur l'île volcanique désolée d'Ascension. Darwin est intéressé par des rats à la fourrure différente et de plus petite taille que le rat commun. Selon lui, il s'agit d'espèces importées devenues sauvages et dont les caractéristiques ont varié pour s'adapter aux conditions insulaires. Un nouvel indice de l'évolution après ses découvertes sur les îles Galápagos! La géologie du lieu l'intrigue aussi vivement et notamment les "bombes volcaniques", ces masses de lave projetées en l'air et figées sous forme sphérique. Mais son excitation atteint son apogée lorsqu'il reçoit une lettre de ses sœurs lui annonçant que certains de ses pairs souhaiteraient le voir prendre place parmi l'aréopage des hommes de science importants. Fou de joie, il se met à escalader en bondissant les montagnes de l'île, faisant résonner les roches volcaniques sous son marteau de géologue! Pour le jeune naturaliste, l'Histoire est en marche…
Le 23 juillet, le capitaine FitzRoy décide de retourner à Bahia afin de compléter des observations chronométriques faites au début du périple. Ceci déconcerte certains membres de l'équipage désireux maintenant de regagner l'Angleterre au plus vite. Darwin se fait au contraire une joie de revoir une dernière fois la beauté de la nature tropicale! La côte brésilienne est atteinte le 1er août. Le 19, l'équipage amorce son retour définitif vers l'Angleterre qui sera entrecoupé par deux très brèves escales sur les archipels du Cap-Vert et des Açores.
Le 2 octobre 1836, le Beagle pénètre dans le port anglais de Falmouth après un périple de quatre ans, neuf mois et cinq jours!

ETAPE 14

Après le retour du Beagle

Après ce voyage hors du commun autour du monde, Charles Darwin s'installe à Londres et se marie le 29 janvier 1839. Son épouse, Emma Wedgwood, lui donnera dix enfants. Il publie son journal de voyage, connu sous le titre Voyage du Beagle, qui rencontre un vif succès, bien supérieur à celui du compte-rendu de l'expédition rédigé par le capitaine FitzRoy. Celui-ci en conçoit d'ailleurs une certaine rancœur. Ce succès propulse Darwin au poste de secrétaire de la Geological Society.

Souffrant de nausées, de vertiges, d'insomnie et de faiblesse chroniques dont on ne trouvera jamais la cause, il décide de s'installer en 1842 dans un petit village du Kent. Il y mène une vie campagnarde et exploite méthodiquement le matériel rapporté de son périple. Comme il en avait pris l'habitude sur le Beagle, il continue à noter ses observations au jour le jour sur un petit cahier jaune. Rituel qu'il gardera jusqu'à son décès en 1882.

Si l'idée de la sélection naturelle s'impose à lui dès son retour en 1836, il lui faudra plus de vingt ans pour ordonner son travail. C'est à l'été 1858 qu'un événement va accélérer les choses. En effet, le naturaliste Alfred Wallace lui envoie pour avis un projet d'article dans lequel il expose l'essentiel des idées que Darwin a déjà formulées depuis longtemps sans les publier. Cet épisode précipite la publication en 1859, de L'Origine des espèces, qui remporte un succès immédiat! En exposant le mécanisme par lequel les espèces évoluent en s'adaptant à leur milieu, l'ouvrage remet en cause le dogme religieux de la Création et provoque une vive polémique dont certains soubresauts agitent encore la société aujourd'hui.

GÉOGRAPHIE D'EXPLORATION COLONIALE - TROPICALE

Par sa dimension topographique, la géographie de la découverte applique aux régions de la terre qui avaient jusqu'alors échappé à l'analyse scientifique une procédure de repérage qui les fait entrer dans un cadre commun: elle fait disparaître de la sorte leur originalité la plus fondamentale -mais c'est pour mieux appréhender celles que l'observation révèle alors.

La nature étonne: l'exubérance des forêts tropicales humides, le paysage de parc de la savane arborée, les monotones étendues de la steppe tout autant que la forêt atlantique des Etats-Unis ou que la forêt boréale. Les descriptions d'animaux inconnus foisonnent. Rares sont les voyageurs qui, au XVIe ou au XVIIe siècles, sont réellement précis dans leurs descriptions -les Jésuites faisant exception. Comme le dira plus tard Bernardin de Saint-Pierre, les mots manquent encore pour rendre le paysage et les formes vivantes qui le peuplent. Il est plus facile de s'attacher aux moeurs: les hommes et les femmes que l'on rencontre ont des comportements si étranges que d'aucuns s'interrogent sur leur humanité; ne vont-ils pas nus? Ne dévorent-ils pas leurs semblables? Ne sont-ils pas imprévisibles, souvent cruels? Ils ne connaissent pas la vraie foi : ils nous sont inférieurs en cela; s'ils sont réellement des hommes -et dès le XVIe siècle, la controverse de Salamanque ou le chapitre des " Anthropophages " des Essais de Montaigne ne laissent subsister aucun doute sur ce point-, le devoir des Européens est de les convertir (Montaigne, 1580). Sont-ils d'ailleurs aussi mauvais qu'on ne le dit (Chinard, 1911)? N'ignorent-ils pas certains des péchés capitaux, l'avarice, la gourmandise? Sommes-nous si différents et si supérieurs à ceux que nous découvrons, commencent à penser des esprits indépendants, comme Challe, au XVIIe) ? Le mythe du bon sauvage ne tarde pas à apparaître. Il conduit à l'image que Bougainville donne de la Nouvelle Cythère (Bougainville, 1771): elle enchante les philosophes (Diderot, 1773).

Les progrès des sciences naturelles modifient le regard que les Européens portent sur la végétation, les formes vivantes et les techniques mises en ouvre par les populations locales pour les exploiter : on apprend à distinguer les grandes formes de la végétation naturelle; on admire le soin avec lesquels les riziculteurs travaillent leurs champs en Asie méridionale ou orientale. Mais on condamne certaines pratiques : les populations indigènes n'abusent-elles pas du feu ? Ne déclenchent-elles pas de la sorte des formes d'érosion qui les ruineront un jour? Les types d'élevage qu'elles pratiquent sont-ils vraiment rationnels?

Au sentiment de supériorité morale qu'éprouvaient les chrétiens vis-à-vis de païens s'ajoute désormais la certitude que les techniques européennes sont plus efficaces que celles mises en ouvre dans le reste du monde : il ne s'agit plus seulement d'évangéliser les sauvages. Il faut leur apprendre la raison.

Géographie coloniale, géographie des colonies, géographie impériale

La géographie coloniale emprunte beaucoup à la géographie de l'exploration: elle repose sur la cartographie systématique des espaces qu'ouvrent les Européens. Les paysages fascinent souvent. La curiosité pour les moeurs est aussi vive que par le passé et s'accompagne des mêmes sentiments ambigus : fascination pour des manières d'être différentes des nôtres, interrogation parfois sur le bien-fondé de certaines de nos habitudes, sentiment de supériorité justifié à la fois par la tranquille assurance que l'on tire de participer à une civilisation chrétienne -même si on ne met guère en ouvre ses préceptes-, et par la qualité des savoirs et des techniques que l'on maîtrise. L'idée qu'il faut convertir ou moderniser les peuples que l'on trouve est présente chez beaucoup.

Il s'y ajoute autre chose: la découverte d'opportunités qui tiennent à la position d'inégalité qu'entraînent la plupart des contacts. On le constate dès les Grandes Découvertes: il y a des richesses à piller, des personnes que l'on peut faire travailler pour une bouchée de pain ou que l'on peut réduire en esclavage -c'est l'essence de la théorie de l'accumulation primitive de Marx (Marx, 1868). A une époque où les moeurs européennes sont rigoureuses, comment résister à l'attirance de femmes plus faciles- ou plus faciles à forcer?

L'exploitation coloniale n'est pas née d'en haut : elle résulte des opportunités qui naissent des contacts. Elle existe, comme tentation, dès le début des Grandes Découvertes. Elle se systématise peu à peu : la volonté de conversion justifie la conquête. Une fois celle-ci réalisée, comment résister à la pression des marins, des soldats, des marchands, des simples colons qui voient tous les bénéfices qu'ils peuvent tirer de la situation où ils se trouvent?

Ce qui est au nouveau au XIXe siècle, c'est l'effort de rationalisation auquel donnent lieu les pratiques déjà anciennes de l'exploitation coloniale. On condamne déjà les formes les plus brutales auxquelles celle-ci a donné lieu -c'est grâce aux efforts de la plus grande puissance coloniale du XIXe siècle, la Grande-Bretagne, que la traite des Noirs disparaît. C'est grâce aux efforts d'esprits généreux que l'esclavage finit par être banni des territoires où les Européens l'avaient introduit depuis le XVIe ou le XVIIe siècle.

Les pays encore sauvages offrent des opportunités qui n'existent plus en Europe ou dans les parties déjà occupées depuis longtemps de l'Amérique du Nord : des ressources minières à exploiter, des cultures tropicales qui trouveront facilement à s'exporter, du travail à bon marché -et toujours, mais sans que cela soit explicitement dit, des aventures faciles pour les hommes. On est conscient aussi de la difficulté de l'entreprise, des risques médicaux qu'il y a à s'installer outre-mer, des calamités naturelles qui peuvent faire échouer les efforts de mise en valeur.

Alors que c'est la curiosité qui domine dans la géographie de l'exploration, c'est le souci de développer des savoirs applicables et utiles qui donne à la géographie coloniale sa tonalité. Elle s'ingénie en effet à mettre une documentation précise et "scientifique" à la portée des militaires, des marins, des gouvernements métropolitains, des administrations coloniales, des marchands, des colons, et de tous ceux qui en Europe ou en Amérique du Nord s'intéressent à la modernisation des pays arriérés et sont prêts à y participer en y plaçant leurs capitaux ou en s'y installant. La géographie coloniale n'est pas construite sur le terrain : elle présente des espaces en montrant les opportunités qu'ils offrent, en soulignant les avantages que les Européens peuvent y retirer de la supériorité de leurs techniques dans le domaine des transports, des communications, de l'ingénierie et de l'exploitation minière, ou dans celui des plantations. Elle réfléchit à la meilleure manière d'intégrer les populations indigènes à la production moderne, et à la façon la plus efficace de les encadrer dans des structures administratives.

Cette géographie coloniale signale aussi les difficultés auxquelles se heurte la pénétration européenne: elle insiste sur les risques médicaux; elle indique la stérilité de nombreuses régions, en Afrique en particulier où la latérisation apparaît comme un péril majeur. Pour améliorer la production, il faut apprendre aux populations indigènes à respecter l'arbre et la végétation: on transpose au monde tropical la critique des abus du feu et de l'élevage qui s'était développée dans la première moitié du XIXe siècle dans le domaine méditerranéen ou moyen-oriental.

De la géographie coloniale à la géographie tropicale

La géographie coloniale est une curieuse construction : elle repose sur la connaissance "topographique" que le progrès de l'exploration et des levers donne de terres jusque-là ignorées. Cela suffit à conforter le sentiment de supériorité de ceux qui la promeuvent, alors même qu'ils n'ont qu'une connaissance sommaire des milieux naturels et des sociétés dont ils traitent.

Il s'agit de domaines où les géographes doivent, il faut bien l'admettre, se mettre à l'école d'autres spécialistes: des botanistes ou des zoologistes en ce qui concerne les milieux naturels, des missionnaires ou des ethnographes en ce qui concerne les populations indigènes. Dans le domaine social, la tâche est plus facile lorsque la colonisation prend pied dans des terres de vieille civilisation, dans le monde méditerranéen, au Proche ou au Moyen-Orient, en Asie méridionale ou en Asie orientale: on peut exploiter les textes existant dans les langues locales, étudier les civilisations passées à travers les monuments qui en subsistent ou grâce aux ruines que l'on retrouve. C'est dans les pays où dominent les cultures vernaculaires que la connaissance scientifique des réalités sociales est la plus difficile à mettre en ouvre.

Il est fascinant de voir ce que le plus grand géographe de la première moitié du XIXe siècle, Alexandre de Humboldt, tire de son voyage en Amérique latine. Le physicien, le botaniste, le zoologue qu'il est montre comment s'ordonnent les milieux naturels de cette partie du monde : il décrit l'étagement en altitude des formations végétales et des formes d'exploitation agricole; il met en évidence le rôle du courant froid qui porte aujourd'hui son nom pour expliquer la singularité climatique du désert littoral du Pérou. Pour que sa vision du milieu naturel soit tout à fait moderne, il lui manque la connaissance d'un domaine qui n'est pas encore né : la pédologie.

Dans le domaine humain, les résultats qu'il apporte sont très divers: dans l'intérieur du Vénézuela, lorsqu'il est en contact avec des sociétés indiennes primitives, il ne nous livre qu'un itinéraire, avec des notations précises, mais qui ne concernent que des zones minuscules. En Colombie, en Équateur, au Pérou, au Mexique, il tire parti des ruines incas ou aztèques, et parlent des villes. Il comprend tout ce qu'apporteront les codex précolombiens lorsqu'on aura appris à les déchiffrer. Mais il n'y a que pour Cuba, terre de plantations développées par des Européens, que les techniques de l'analyse statistique et de l'analyse de terrain qu'il a apprises en Europe peuvent être mises en ouvre (Humboldt, 1813). A la fin du XIXe siècle, les conditions de production d'une géographie "scientifique" et moderne n'existent pas plus que trois générations plus tôt dans la plupart des régions que les Européens ouvrent alors à l'entreprise coloniale : la géographie coloniale n'a pas les moyens de progresser vraiment dans la connaissance des milieux naturels et humanisés.

Deux voies s'ouvrent alors à la géographie:
(1) la première s'inscrit dans la logique de la géographie coloniale de la fin du XIXe siècle, mais elle prend du recul, en l'inscrivant dans la durée et en s'interrogeant sur le devenir de l'aventure impériale : c'est la voie choisie par Albert Demangeon dans l'Empire britannique, le plus original de ses livres (Demangeon, 1922). Le tableau qu'il dresse des méthodes de pénétration, d'organisation et d'administration imaginées par les sujets de sa Gracieuse Majesté est un chef-d'oeuvre de géographie sociale et politique. Dans la tradition de la géographie coloniale, Demangeon ne nous apprend au fond rien sur les milieux exotiques. Il nous montre par quels moyens les Européens ont su les parcourir, les équiper, y développer des activités minières, des plantations ou des activités d'élevage qui les intègrent dans les circuits de l'économie mondiale. Ce qui ressort de son texte, c'est que la dynamique qui a permis aux Britanniques de contrôler près de 40 millions de km2 à la surface de la Terre s'essouffle: les pays de peuplement blanc, devenus Dominions, s'émancipent; les colonies où dominent des peuples indigènes sont parcourues de mouvements de protestation et de rejet qui posent déjà beaucoup de problèmes à la puissance coloniale, et conduiront fatalement à l'indépendance. Albert Demangeon a parfaitement compris l'intérêt de la géographie coloniale: il en fait le tour en quelques deux cents pages et la mène à sa conclusion: l'aventure coloniale n'aura qu'un temps. Les craquements qui annoncent sa fin sont déjà perceptibles.

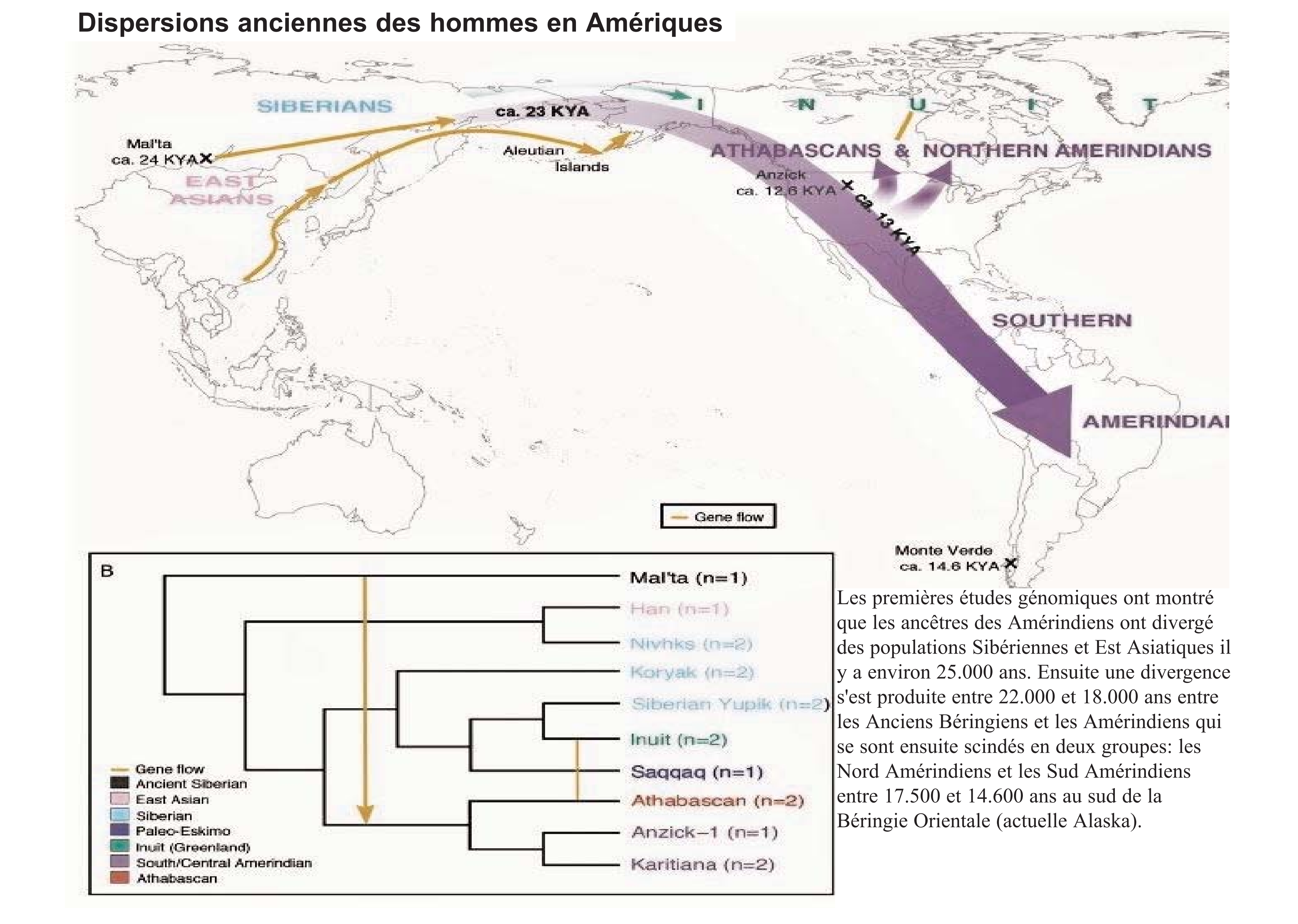
(2) La deuxième voie repose sur un principe différent: elle consiste à analyser les milieux exotiques pour ce qu'ils sont. Dans le domaine naturel, les progrès sont rapides depuis les débuts du XXe siècle: la pédologie a cessé d'être une science russe; elle fait comprendre la fragilité de milieux qui sont longtemps apparus aux voyageurs

européens d'une fécondité sans égale, mais que le défrichement ruinait en quelques années. La médecine pastorienne met en évidence les enchaînements responsables des grandes endémies et épidémies tropicales. Dans le domaine humain, la connaissance des sociétés extra-européennes fait des progrès rapides. On reconstitue le passé de celles qui disposaient de l'écriture; on tire des ruines qu'ont laissées celles qui ont disparu une idée de ce qu'était leur géographie au temps de leur splendeur -c'est vrai aussi bien pour les Mayas du Guatemala ou du Yucatan que pour les Khmers d'Angkor. En s'installant pour des séjours de longue durée chez des populations indigènes, les ethnographes savent désormais déchiffrer la logique de leurs institutions et la manière dont les groupes s'insèrent dans le milieu naturel: à l'exemple de Bronislaw Malinovski, on apprend à déchiffrer les univers où l'oralité demeure totale, et à explorer leurs fondements écologiques, comme dans Les Jardins de corail (Malinowski, 1923).

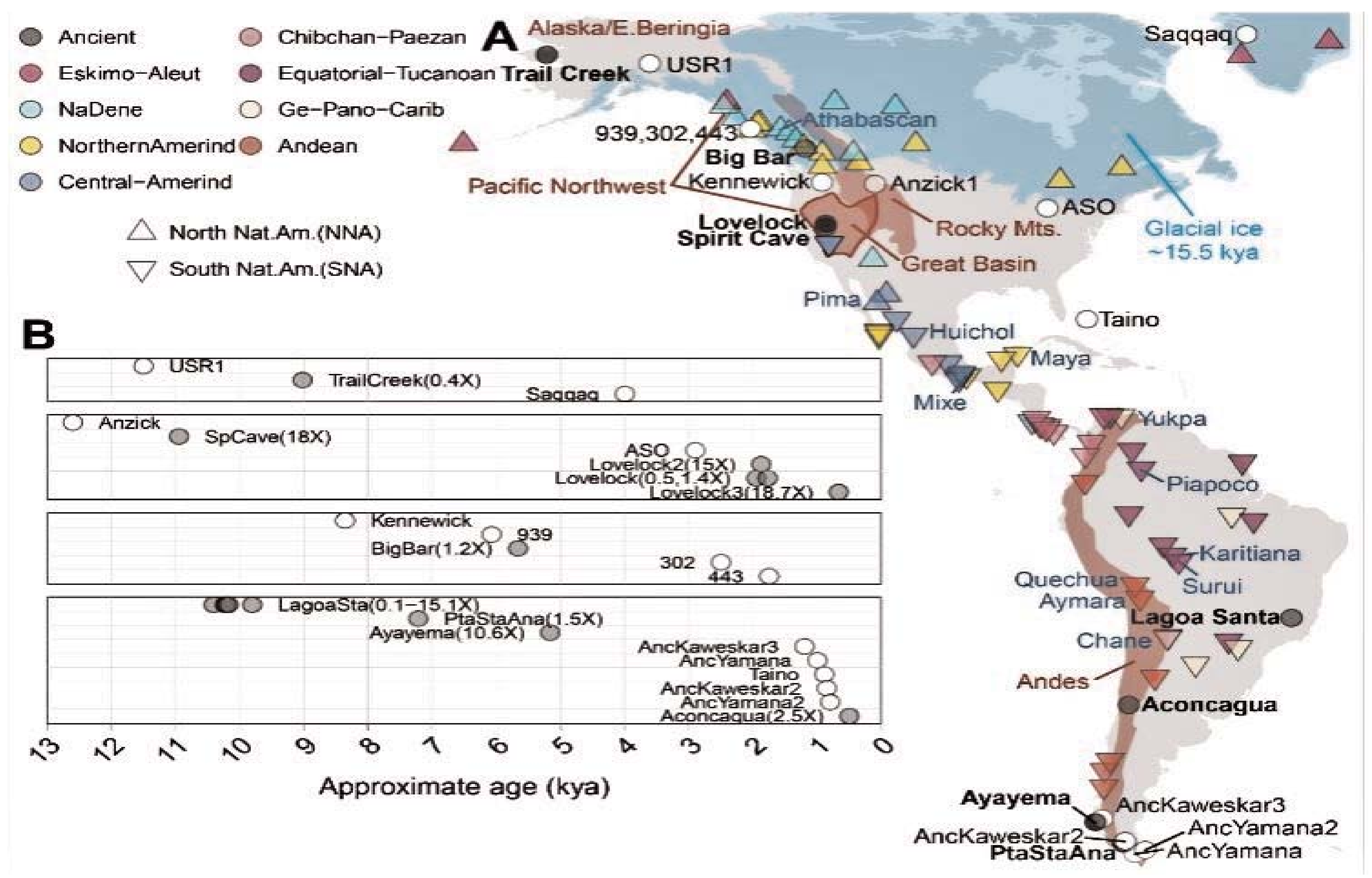
La géographie tropicale cesse d'interpréter les mondes dont l'altérité est profonde comme s'il s'agissait de pays neufs où la seule question qui méritât d'être posée est: quel champ offrent-ils à l'aventure occidentale? On les analyse dans leur logique propre. La géographie avait été conçue en Europe occidentale comme une étude des rapports que les groupes humains entretiennent avec les environnements où ils sont installés et d'où ils tirent leur subsistance. C'est ce paradigme qui est transposé sous d'autres cieux. Pierre Gourou, le pionnier de cette transposition, a trop bien lu Vidal de la Blache et Lucien Febvre pour penser un seul instant que la géographie des terres qu'il analyse s'explique par les contraintes que les milieux y imposent aux hommes -mais ces contraintes existent (Claval, 2006). La géographie se doit d'expliquer quand et comment les diverses sociétés sont parvenues à s'en libérer: le seuil n'est pas encore franchi pour une partie du monde tropical. Les Pays tropicaux, que l'on a souvent considéré comme un travail entaché d'un déterminisme d'un autre âge, essaie au contraire de saisir comment le passage se fait, pourquoi il tarde dans les pays de culture itinérante sur brûlis, et pourquoi il a réussi -mais sans permettre le développement au sens occidental- dans les rizières d'Extrême-Orient (Gourou, 1947). La géographie tropicale applique à un milieu différent les recettes que les maîtres de la discipline avaient inventées à la fin du XIXe siècle dans des sociétés européennes où les campagnes portaient encore la marque profonde des limitations naturelles. La rupture est totale avec le parti-pris économiste et commercial de la géographie coloniale. Mais le retour de balancier va trop loin : on enferme les sociétés dont on cherche à comprendre l'altérité dans les milieux où elles ont longtemps évolué au moment où la modernisation les aspirent dans le grand chamboulement de la globalisation. L'exploitation n'a pas besoin de doctrine abstraite pour se développer : elle naît des situations d'inégalité que la répartition des savoirs et des savoir-faire crée à un moment donné; elle est d'autant plus forte que les contacts entre cultures s'établissent entre des niveaux plus différents.

L'étude critique des savoirs de l'altérité ne peut reposer sur un modèle qui affranchirait définitivement la connaissance scientifique de toute déviation condamnable. Elle impose que soit examiné, dans chaque cas et à chaque époque, comment la curiosité pour l'autre, les efforts pour le comprendre et pour l'aider vont de pair avec son instrumentalisation, sa transformation en objet, sa manipulation et son exploitation. L'esclavage a été aboli. Mais quid des patrons qui dérobent à leurs employés leurs passeports pour mieux les exploiter? Quid du développement éhonté de la prostitution dans certains pays? Quid de l'abus fait par certains des employés des ONG, de la puissance que leur confère les vivres et les médicaments qu'ils distribuent ou les visas qu'ils peuvent aider à obtenir ? Dans un monde où les conditions de circulation et de communication sont devenues moins inégales, ne convient-il pas de s'intéresser davantage à la manière dont les citoyens de pays longtemps démunis et faibles s'y prennent pour vivre aux crochets de pays plus prospères, ou pour menacer leur sécurité et leur tranquillité? Pour faire avancer la compréhension du monde, il ne suffit pas d'examiner de manière critique les discours qui ont été écrits sur lui, il faut en créer de nouveaux et les nourrir de faits qui collent aux réalités du temps présent.

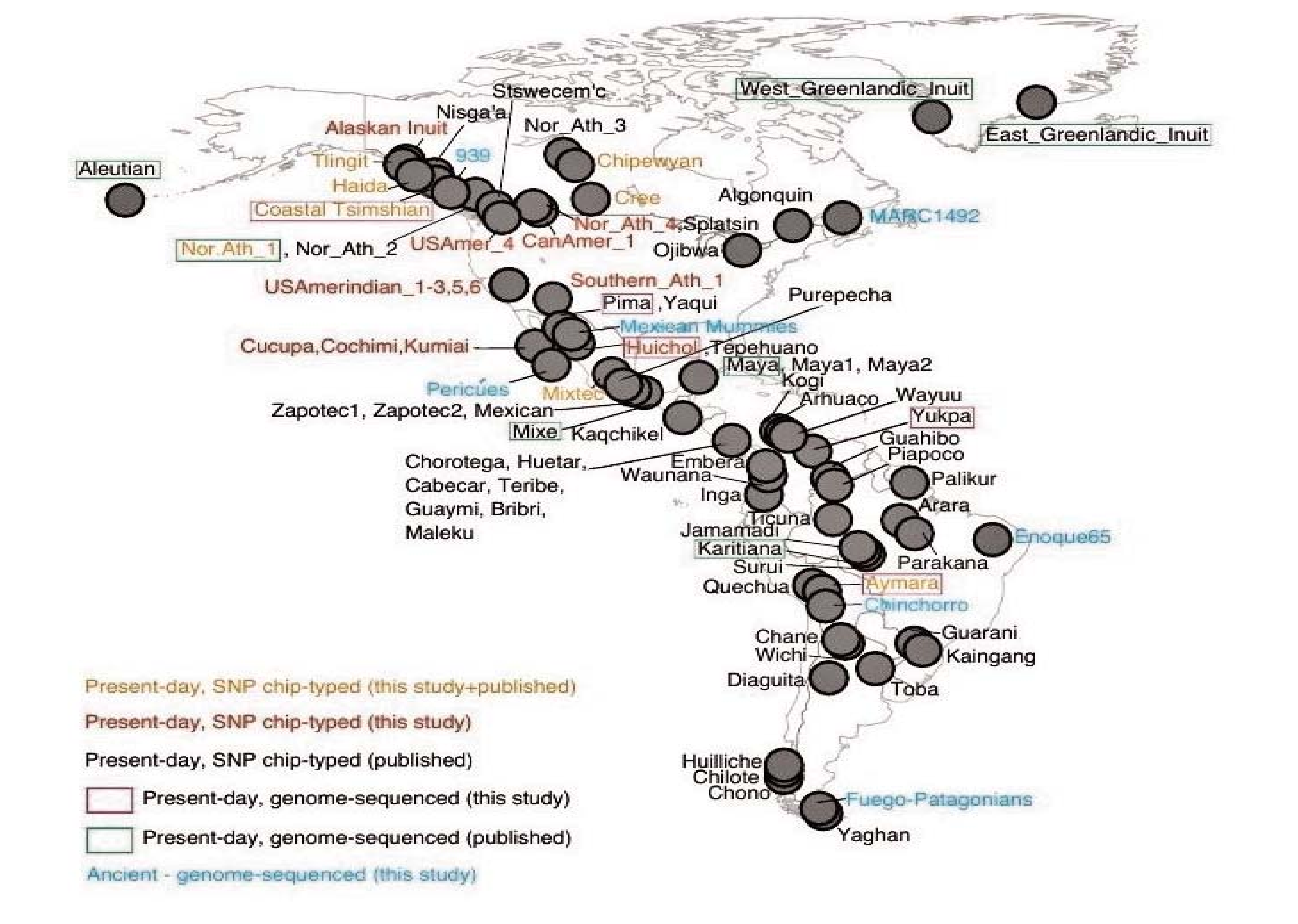
Dispersions anciennes des hommes en Amériques



Les premières études génomiques ont montré que les ancêtres des Amérindiens ont divergé des populations Sibériennes et Est Asiatiques il y a environ 25.000 ans. Ensuite une divergence s'est produite entre 22.000 et 18.000 ans entre les Anciens Béringiens et les Amérindiens qui se sont ensuite scindés en deux groupes: les Nord Amérindiens et les Sud Amérindiens entre 17.500 et 14.600 ans au sud de la Béringie Orientale (actuelle Alaska).



Les Amérindiens du Nord et du Sud sont supposés avoir divergé entre 17.500 et 14.600 ans. Les Sud Amérindiens ont atteint l'Amérique du Sud rapidement. Les Méso-Américains se sont séparés en premier suivis des Sud Américains situés à l'Est et à l'Ouest des Andes.

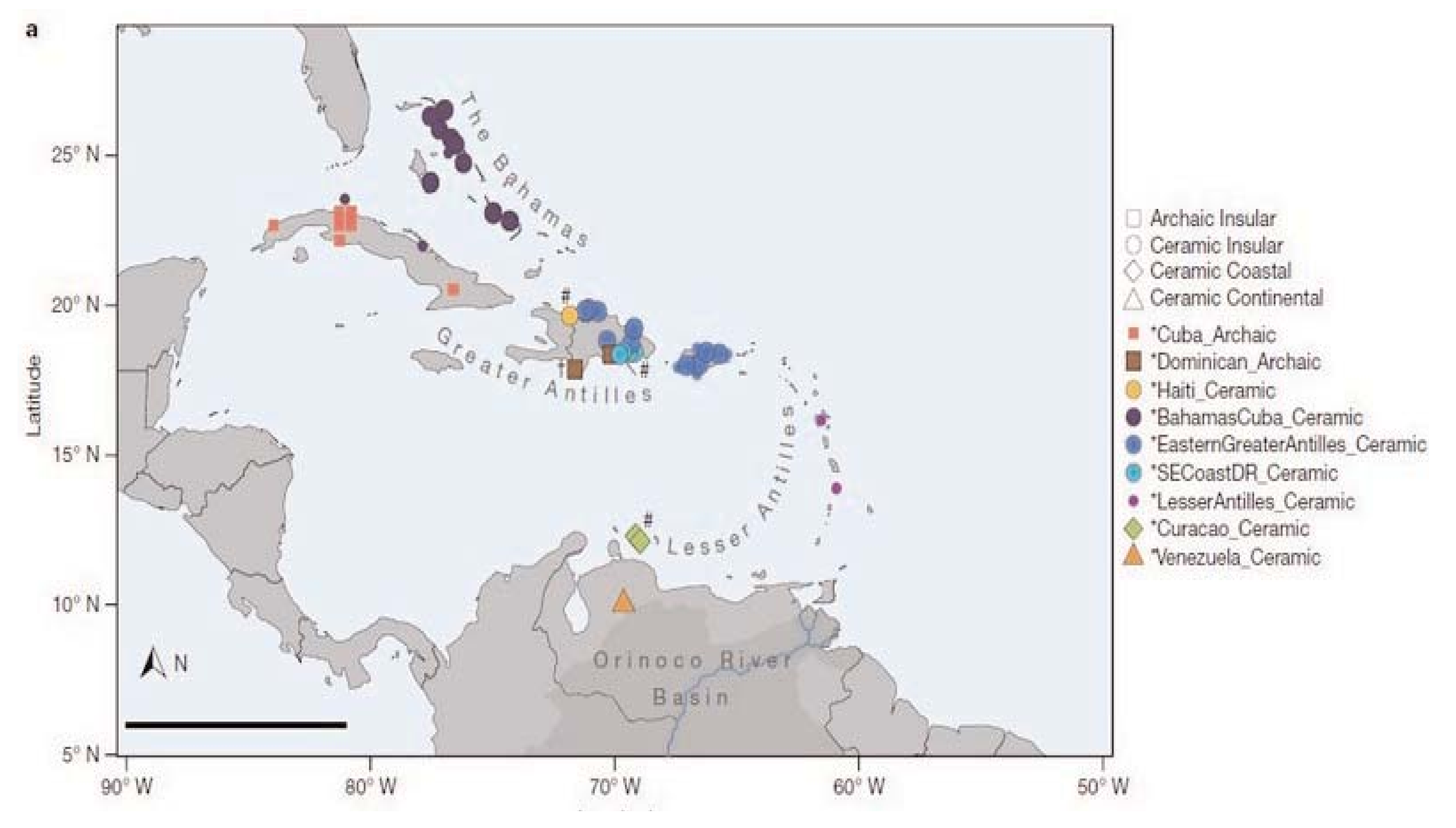


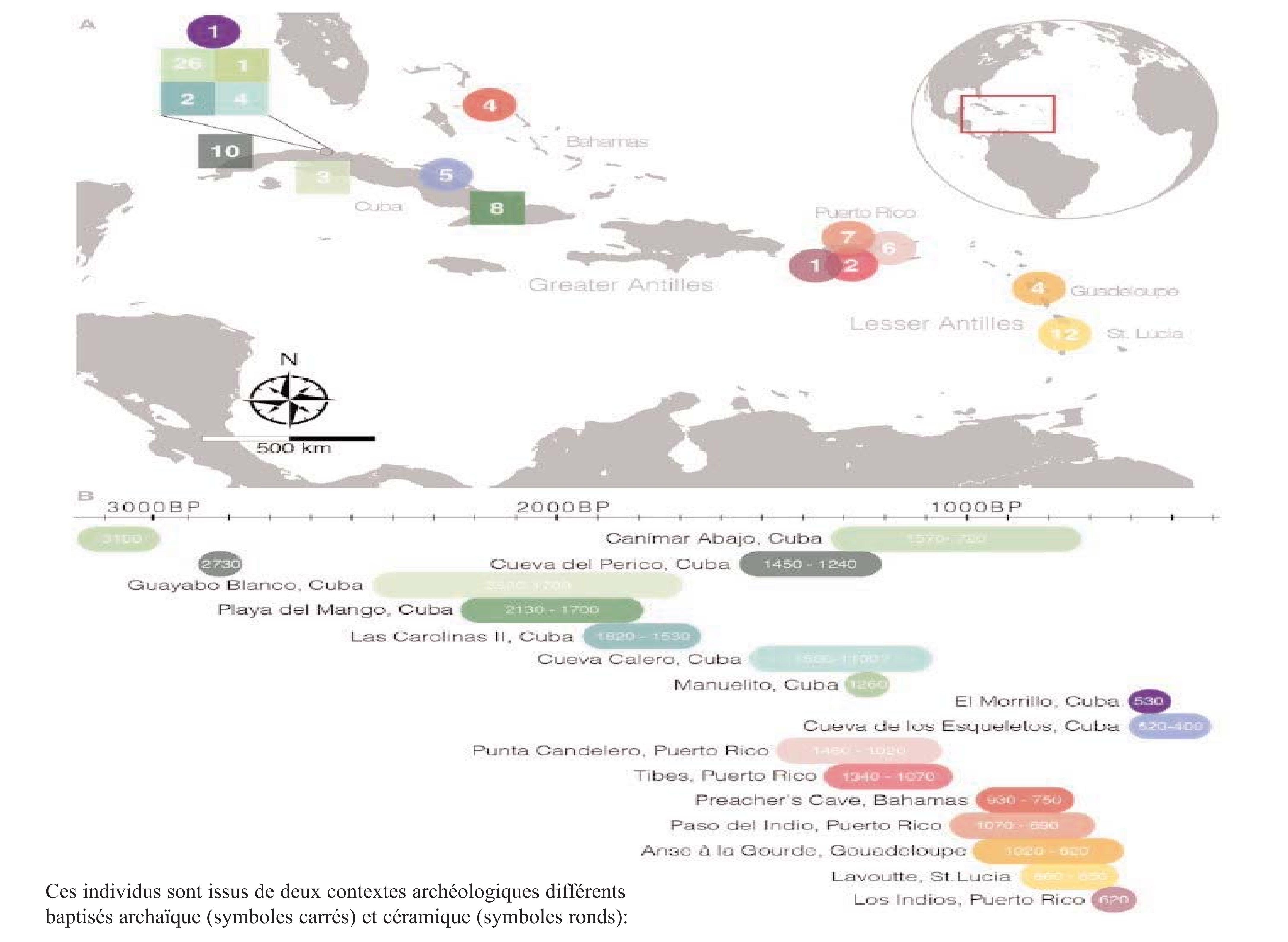
Stswecem'c
West_Greenlandic_Inuit
Nisga'a
Alaskan Inuit
Nor_Ath_3
East_Greenlandic_Inuit
Tlingit
939
Chipewyan
Aleutian
Haida
Cree
Coastal Tsimshian
Algonquin
MARC1492
Nor_Ath_4
Splatsin
Nor.Ath_1, Nor_Ath_2
USAmer_4
CanAmer_1
Ojibwa
USAmerindian_1-3,5,6
Southern_Ath_1
Pima ,Yaqui
Purepecha
Mexican Mummies
Cucupa,Cochimi,Kumiai
Huichol ,Tepehuano
Maya, Maya1, Maya2
Kogi
Pericúes
Mixtec
Arhuaco
Wayuu
Zapotec1, Zapotec2, Mexican
Yukpa
Mixe
Kaqchikel
Guahibo
Piapoco
Chorotega, Huetar,
Cabecar, Teribe,
Guaymi, Bribri,
Maleku
Embera
Waunana
Palikur
Inga
Arara
Ticuna
Jamamadi
Enoque65
Karitiana
Parakana
Surui
Aymara
Quechua
Chinchorro
Chane
Guarani
Wichi
Kaingang
Diaguita
Toba
Huilliche
Chilote
Chono
Fuego-Patagonians
Yaghan
Present-day, SNP chip-typed (this study+published)
Present-day, SNP chip-typed (this study)
Present-day, SNP chip-typed (published)
Present-day, genome-sequenced (this study)
Present-day, genome-sequenced (published)
Ancient - genome-sequenced (this study)

ORIGINE PRÉ-COLOMBIENNE (CARAIBE - ANTILLES)

Les preuves archéologiques montrent que les premiers habitants des Caraïbes sont arrivés il y a environ 8000 ans à Trinidad, puis il y a environ 5000 ans dans les autres îles. (Cuba, Haïti et Porto Rico) Ensuite, il y a environ 2800 ans, une seconde vague de colonisation se répand dans les Caraïbes apportant un nouveau style de poterie, des habitats permanents et l'agriculture. L'âge céramique commence il y a environ 2500 à 2300 ans, caractérisé par l'apport de l'agriculture et de la céramique. Ces nouveaux arrivants viennent d'Amérique du Sud.

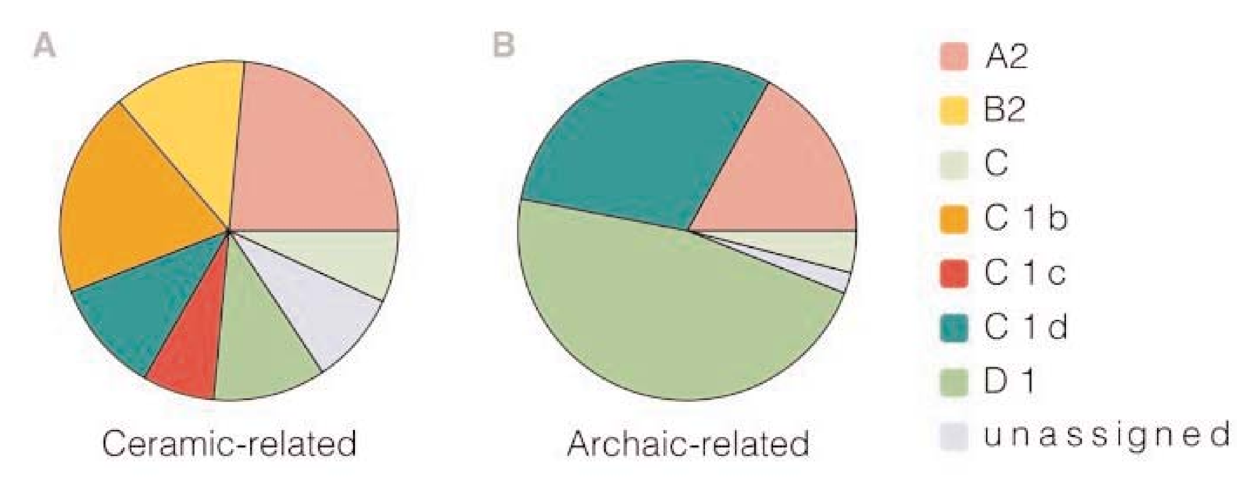
Des paléo-généticiens viennent de publier un nouveau papier intitulé: Genomic insights into the early peopling of the Caribbean. Ils ont séquencé le génome de 93 squelettes issus de 16 sites archéologiques des Caraïbes datés entre 3200 et 400 ans.





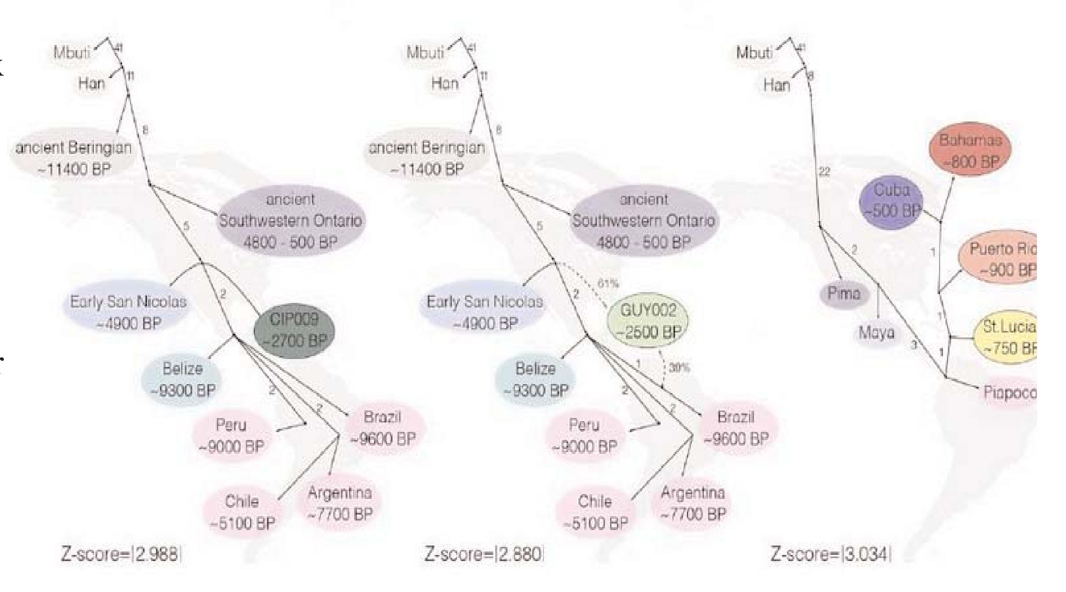
Ces individus sont issus de deux contextes archéologiques différents baptisés archaïque (symboles carrés) et céramique (symboles ronds):

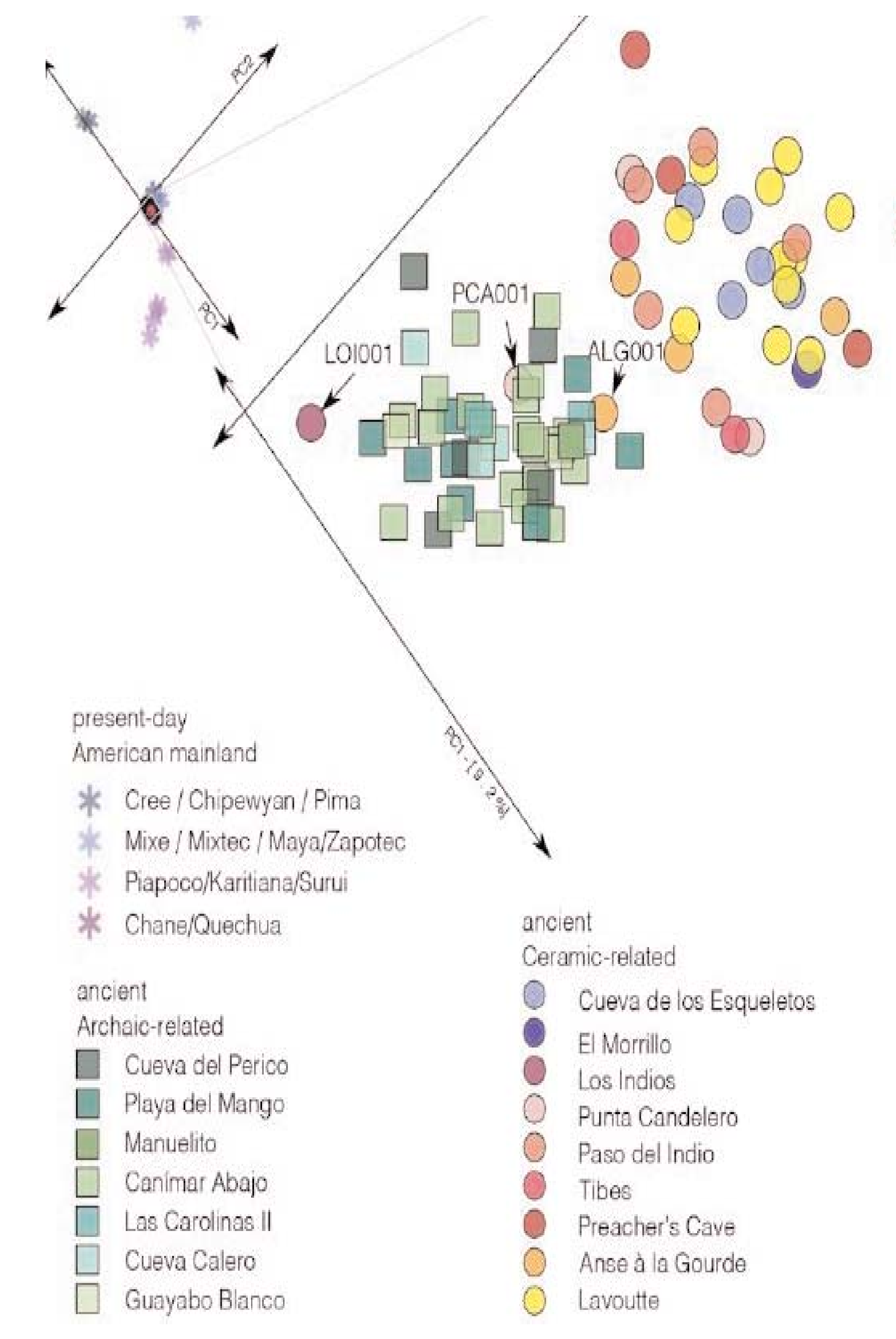
Les individus archaïques viennent de sept sites archéologiques de Cuba datés entre 3200 et 700 ans, alors que les individus céramique viennent de neuf sites archéologiques de différentes îles des Caraïbes: Cuba, les Bahamas, Porto Rico, la Guadeloupe, et Santa Lucia datés entre 1500 et 400 ans. L'analyse des haplogroupes mitochondriaux révèle des différences importantes entre les deux groupes. Les individus archaïques appartiennent principalement aux haplogroupes A2, D1 et C1d, alors que ceux du groupe céramique sont plus variés et incluent en plus les haplogroupes: B2, C1b et



C1c: Les auteurs ont ensuite réalisé une Analyse en Composantes Principales. Les échantillons de cette étude se regroupent dans deux clusters en fonction de leur origine archéologiques: archaïque ou céramique: Les individus du groupe céramique se regroupent avec des individus anciens ou contemporains d'Amérique du sud, alors que ceux du groupe archaïque ne se regroupent avec aucune population contemporaine. Les auteurs ont ensuite utilisé la statistique f4 pour voir si les anciens individus de cette étude se rapprochent davantage de l'ancien individu des Bahamas de la grotte du Pêcheur préalablement publié ou des anciens individus des îles Channel en Californie. Sans surprise les individus de cette étude de la grotte du Pêcheur ont le plus d'affinité génétique avec l'ancien individu du même site, suivis par les autres individus du groupe céramique. A l'inverse les individus du groupe archaïque ont moins d'affinité génétique avec l'ancien individu des Bahamas. De plus un individu de la grotte de Perico à Cuba est même plus proche génétiquement des anciens individus de Californie. Le logiciel qpWave confirme que les individus des deux groupes de cette étude sont bien issus de deux lignées ancestrales différentes et ne peuvent pas être simplement expliqués par la seule dérive génétique. De plus bien que certains individus de ces deux groupes ont vécu à la même époque, il n'y a aucun signe de mélange génétique entre ces deux groupes.

Les auteurs de cette étude ont mis en évidence deux origines différentes pour les individus du groupe archaïque, suggérant plusieurs vagues migratoires avant l'arrivée du groupe céramique. Ainsi l'individu CIP009 de la grotte de Perico à Cuba semble issu d'une branche qui diverge de la branche principale Amérindienne en même temps de la branche qui amène aux individus des îles Channel en Californie, avant la dispersion des groupes d'Amérique du Sud. A l'inverse les autres individus du groupe archaïque comme GUY002 du site de Guayabo Blanco à Cuba ont besoin d'un flux de gènes supplémentaire (39%) en provenance d'Amérique du Sud comme le montre la figure ci-dessous:





Ainsi ces résultats suggèrent au moins deux vagues migratoires dans les Caraïbes avant l'arrivée du groupe céramique, dont l'une est originaire d'Amérique du Nord et l'autre est originaire d'Amérique du Sud. Enfin l'arrivée du groupe céramique est lié à une seconde vague migratoire en provenance d'Amérique du Sud.

Diversité génétique dans les Petites Antilles

Les Caraïbes sont une région bordée par l'Océan Atlantique à l'est, la côte sud des Bahamas au nord, la côte nord de l'Amérique du sud au sud et la côte est du Mexique à l'ouest. Ils comprennent environ 700 îles et 17 millions de personnes. La première présence humaine est datée de 7200 ans sur l'île de Trinidad. Ensuite une colonisation des îles de Cuba, Hispañola et Porto-Rico est attestée entre 8000 et 5000 ans, suivie des Petites Antilles et de la Barbade entre 5000 et 3000 ans. Pour les autres îles, les données archéologiques et linguistiques suggèrent une arrivée de l'homme dans des migrations successives jusque vers l'an 1500. Les différentes sources de peuplement des Petites Antilles sont l'Amérique du sud ou les Grandes Antilles. Au moins 8 groupes ethniques différents peuplaient cette région au moment de l'arrivée des Européens: les Guanahatebay de Cuba, les Macorix et les Ciguayo d'Hispañola, les Taïnos Lucayens dans les Bahamas, les Ciboney à Haïti, la Jamaïque et Cuba, les Taïnos classique dans la République Dominicaine, Porto-Rico, les îles Vierge et les îles Leeward, et les Kalipuna et les Karina dans les îles du Vent.

Ces premières populations ont été beaucoup affectées par l'assimilation génétique, les maladies et les génocides au moment de la colonisation Européenne et de la traite des esclaves. Elles ont été également dispersées dans d'autres îles ou d'autres lieux des Amériques durant cette période.

Tandis que les données archéologiques, ethno-historiques et linguistiques apportent des réponses cruciales au peuplement et à l'histoire de cette région, beaucoup de questions subsistent quant à l'origine et la date des migrations initiales.

Selon une étude intitulée : « Genetic Diversity in the Lesser Antilles and Its Implications for the Settlement of the Caribbean Basin. » l'analyse l'ADN mitochondrial et du chromosome Y de deux communautés indigènes: la First Peoples' Community (FPC) de Santa Rosa à Trinidad et les Garifuna de Saint Vincent:

88 échantillons ont été recueillis pour des tests génétiques: 65 sont des Garifuna de Saint Vincent et 23 de la FPC de Trinidad. Après élimination des échantillons apparentés, il en reste 12 de la FPC de Trinidad (dont 5 hommes) et 43 Garifuna (dont 18 hommes). Ces données ont été comparées à d'autres populations des Caraïbes et d'Amérique du Sud et Centrale. Les résultats ont montré que pour l'ensemble des 2 communautés, la proportion de lignées maternelles indigènes est de 42%. Cependant, seulement 2 des 5 haplogroupes mitochondriaux Amérindiens principaux: A2 et C1 ont été détectés: Il y a également 4 lignées maternelles Africaines (L0, L1, L2 et L3) et une lignée sud Asiatique (M33) à Trinidad. La diversité génétique est plus grande dans la communauté de Trinidad que chez les Garifuna de Saint Vincent: (Table 4)

Cependant lorsqu'on enlève les lignages Africains et Asiatiques, cette diversité chute fortement. Ceci peut-être du à plusieurs facteurs comme la dérive génétique, la perte de lignages aux temps historiques et l'endogamie.

Une Analyse Multi-Échelles a été réalisée sur les distances génétiques entre échantillons à l'intérieur de chaque population. Seuls les haplotypes Amérindiens ont été utilisés. Comme les populations d'Amérique du Nord n'apportent aucune information supplémentaire, elles ont été retirées de cette analyse:

Table 3. Mitochondrial DNA and Y-chromosome haplogroup frequencies in indigenous Caribbean communities.

mtDNA Haplogroup	Trinidad % (n)	St. Vincent % (n)	NRY Haplogroup	Trinidad % (n)	St. Vincent % (n)
A2	41.7 (5)	16.3 (7)	E1b1a	60(3)	44.4(8)
C1	16.7 (2)	20.9 (9)	Q-M3	20(1)	16.7(3)
L0	0 (0)	7 (3)	R1b	20(1)	22.2(4)
L1	0 (0)	4.7 (2)	I1	-	11.1(2)
L2	16.7 (2)	30.2 (13)	I2b	-	5.5(1)
L3	16.7 (2)	20.9 (9)			
M33	8.3 (1)	-			

Table 4. MtDNA summary statistics for the Indigenous Caribbean communities based on HVS1 sequences (np 16024–16400).

HVS1 (np 16024–16400)	n	Haplotypes	H (± SD)	π (± SD)
		All mtDNA lineages		
St. Vincent	43	25	0.942 (0.021)	0.020 (0.002
Trinidad	12	10	0.955 (0.057)	0.018 (0.002
		Native American mtDNA lineages only		
St. Vincent	16	4	0.650 (0.075)	0.012 (0.001
Trinidad	7	5	0.857 (0.004)	0.013 (0.004

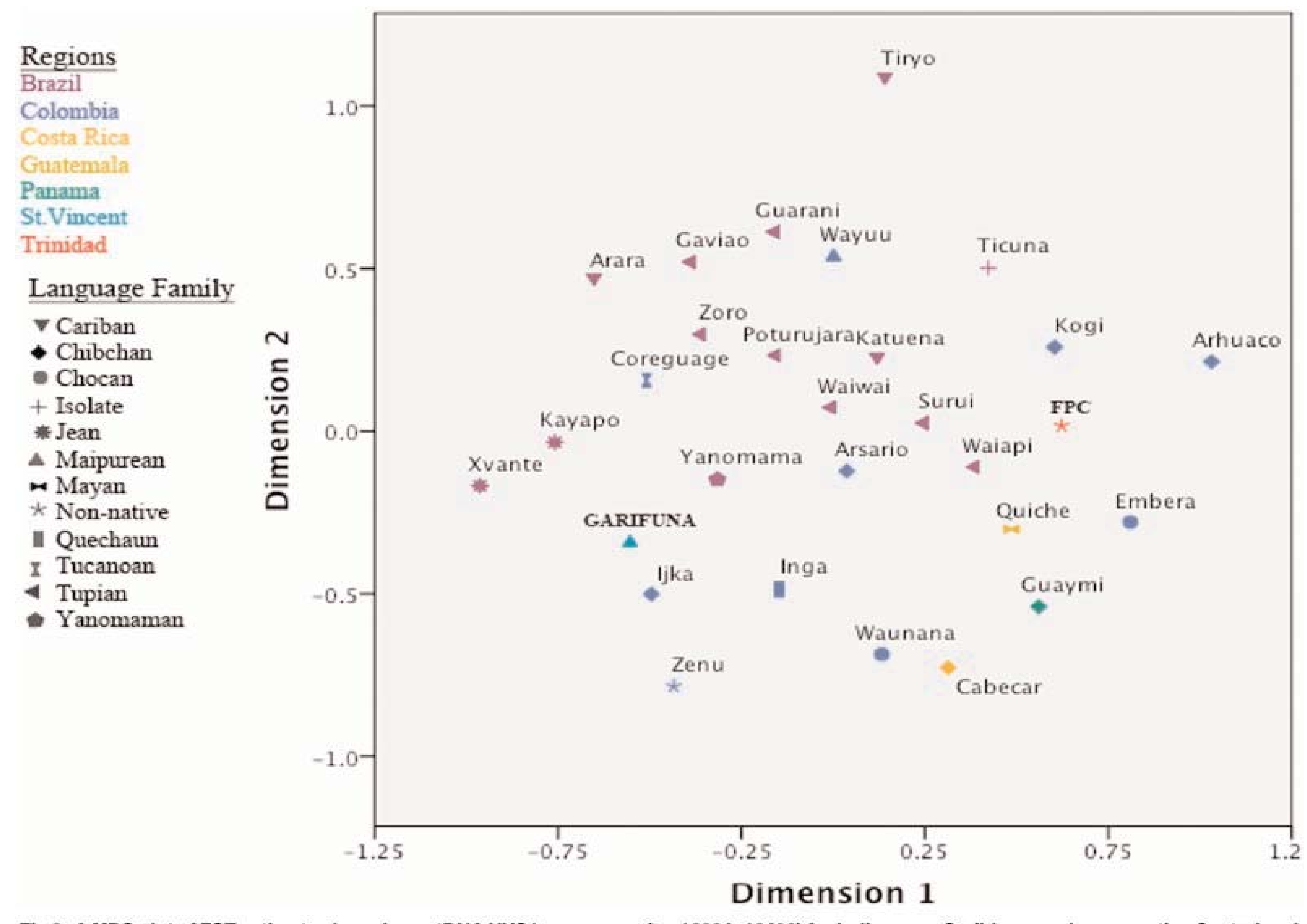


Fig 2. A MDS plot of FST estimates based on mtDNA HVS1 sequences (np 16024–16400) for Indigenous Caribbean and comparative Central and South American populations. The stress value of the plot is 9.8%. Data points are labeled with the population name and color-coded by geographic origin with each shape corresponds to the language family of the sample.

De manière intéressante, les populations des Caraïbes sont distantes l'une de l'autre avec des populations d'Amérique du Sud situées entre elles. Ainsi FPC de Trinidad est plus proche de certaines populations du Brésil, de Colombie ou d'Amérique Centrale, alors que les Garifuna de Saint Vincent sont plus proche de populations différentes de Colombie ou du Brésil. De plus, les populations des Caraïbes ne semblent pas se rapprocher d'un groupe linguistique particulier. Néanmoins elles devaient parler une langue appartenant à la fois aux familles Arawakiennes et Caribes.

Des réseaux ont été ensuite tracé à partir des séquence HVR1 des différentes populations, pour les haplogroupes A2 et C1. Comme les haplotypes des populations d'Amérique Centrale sont bien séparées des autres populations, elles ont été retirées de cette analyse:

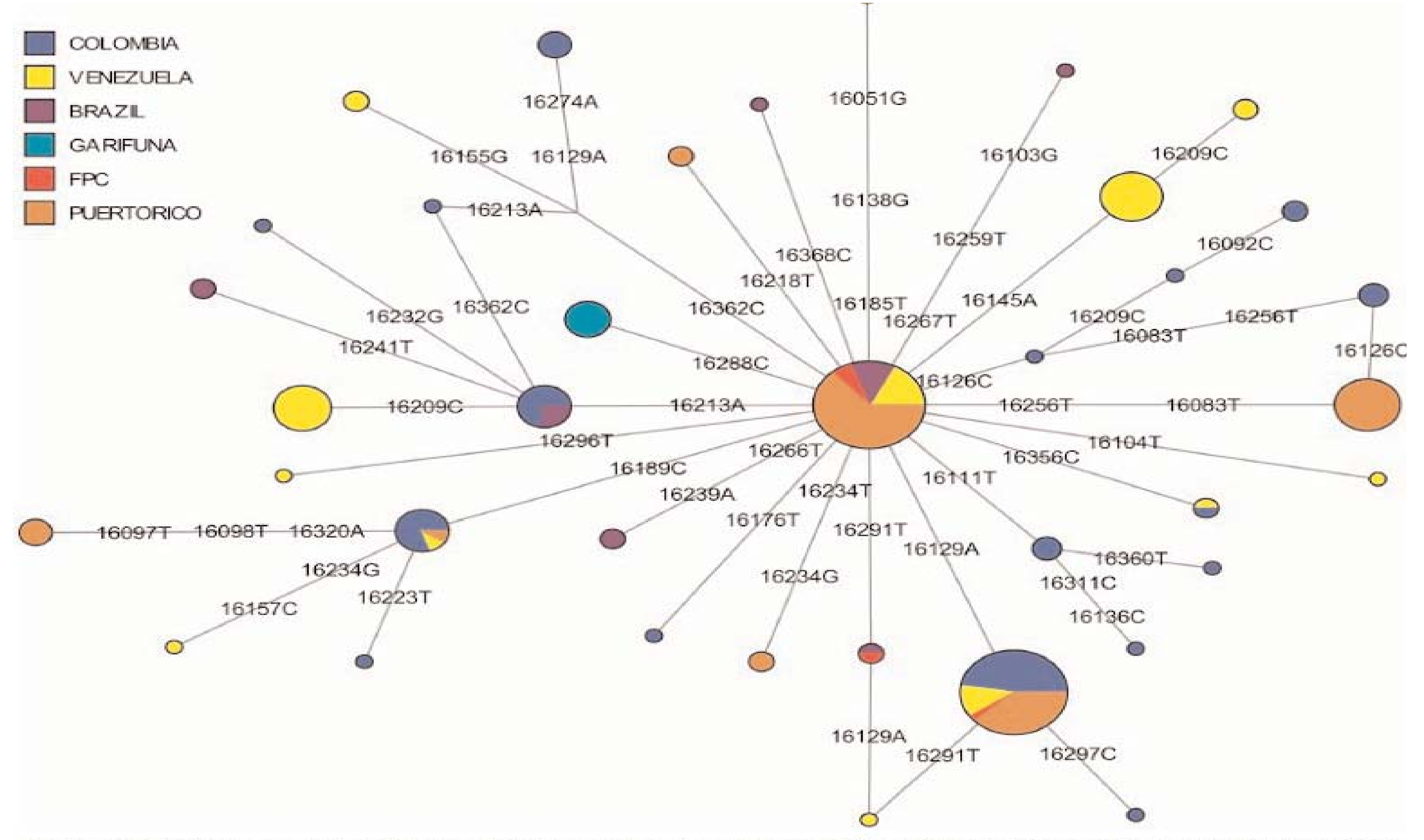


Fig 4. A median-joining network of mtDNA haplogroup A2 haplotypes (np16024-16400) from Indigenous Caribbean and comparative Central and South American populations. Populations represented in each node of the network are shown in different colors.

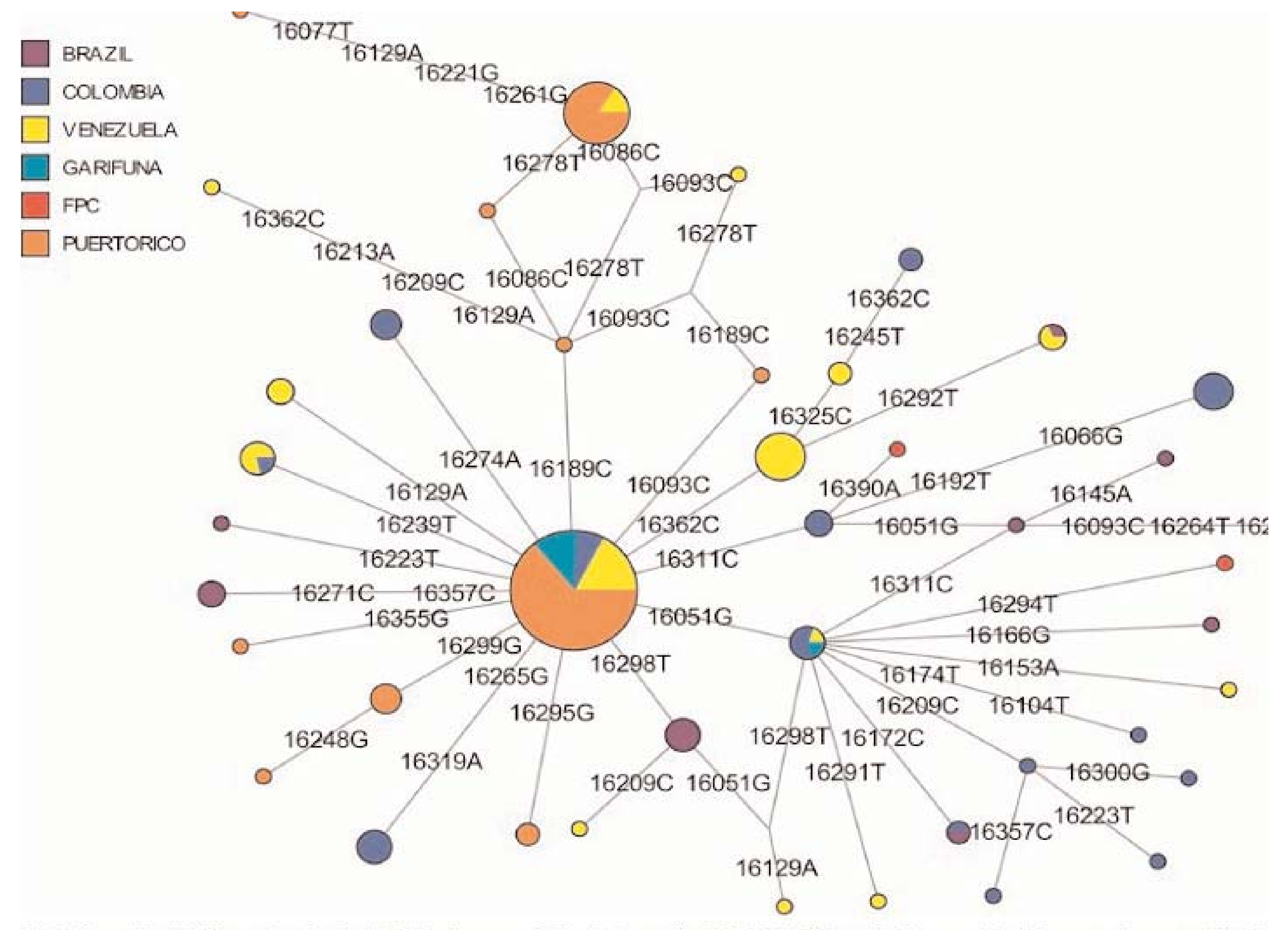


Fig 5. A median-joining network of mtDNA haplogroup C1 haplotypes (np16024-16400) from indigenous Caribbean and comparative Ce South American populations. Populations represented in each node of the network are shown in different colors.

Dans le réseau de l'haplogroupe A2 ci-dessus, des haplotypes de Trinidad, Porto Rico, du Venezuela et du Brésil se situent dans le nœud central. Un haplotype voisin défini par la mutation 16288C est observé uniquement à St Vincent. fig.4

Dans le réseau de l'haplogroup C1, les échantillons de Saint Vincent se situent en majorité dans le noeud central et le nœud qui définit la sous-clade C1d (mutation 16051G), contrairement aux échantillons de Trinidad ou de Porto Rico: fig. 5

Les deux haplotypes C1 de Saint Vincent correspondent à des haplotypes anciens de Guadeloupe situés à Marie-Galante et à la Désirade datés entre 1289 et 1445. Il y a donc une certaine continuité génétique dans les Petites Antilles au moins depuis cette date. D'autre part les lignages maternels Asiatiques à Trinidad ne sont pas surprenant sachant qu'après l'émancipation de 1838, les esclaves d'origine Africaine de Trinidad ont quitté l'île et ont été remplacé par des travailleurs sud Asiatiques originaire du Bengale, de l'Awadh dans le nord de l'Inde et du Penjab. Les estimations des âges des lignages maternels Amérindiens indiquent que l'haplogroupe C1 est plus jeune (2900 ans) que l'haplogroupe A2 (8500 ans). Ces dates coïncident avec les preuves archéologiques qui indiquent que les Petites Antilles ont été habitées il y a 7200 ans dans une série de migrations depuis les régions voisines. Des haplogroupes du chromosome Y Africains (E1b), Européens (R1b) et Amérindiens (Q-M3) sont présents dans les deux populations de Trinidad et de Saint Vincent. L'haplogroupe Amérindien C3c commun parmi les populations Na-Dene d'Amérique du Nord est absent des populations des Caraïbes. Plus de 80% des haplotypes du chromosome Y ne sont pas Amérindiens. A Saint Vincent il y a environ autant d'haplotypes Africains que d'haplotypes Européens, alors qu'à Trinidad il y a beaucoup plus d'haplotypes Africains (60%) qu'Européens (20%) (voir la table 3 ci-dessus). La diversité génétique paternelle des populations des Caraïbes est équivalente à celle

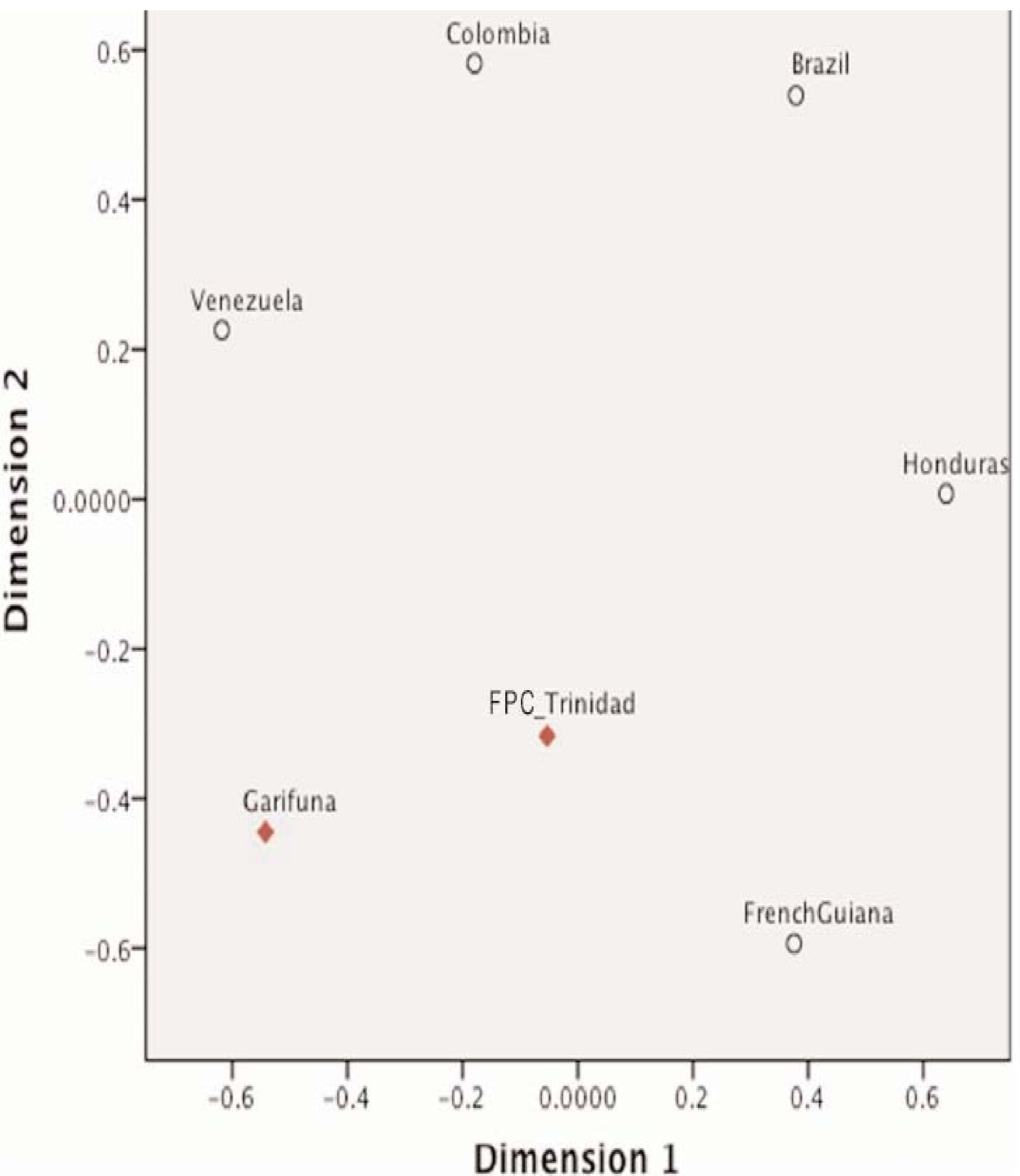


Fig 6. A MDS plot of RST estimates based on Y-STR haplotypes for Indigenous Caribbean and comparative Central and South American populations. The stress value of the plot is 8.7%.

des populations des Amériques. Tous les haplotypes des Caraïbes sont uniques sauf un haplotype de Saint Vincent commun avec un haplotype de Guyane Française (population Kali'na qui parle une langue des Caraïbes). Une Analyse Multi-Échelles a été réalisée sur les distances génétiques entre échantillons à l'intérieur de chaque population: fig.6

Les groupes des Caraïbes sont éloignés des groupes du Brésil ou de Colombie. Un réseau a été tracé pour l'haplogroupe Q-M3 à partir des marqueurs STR: fig.7

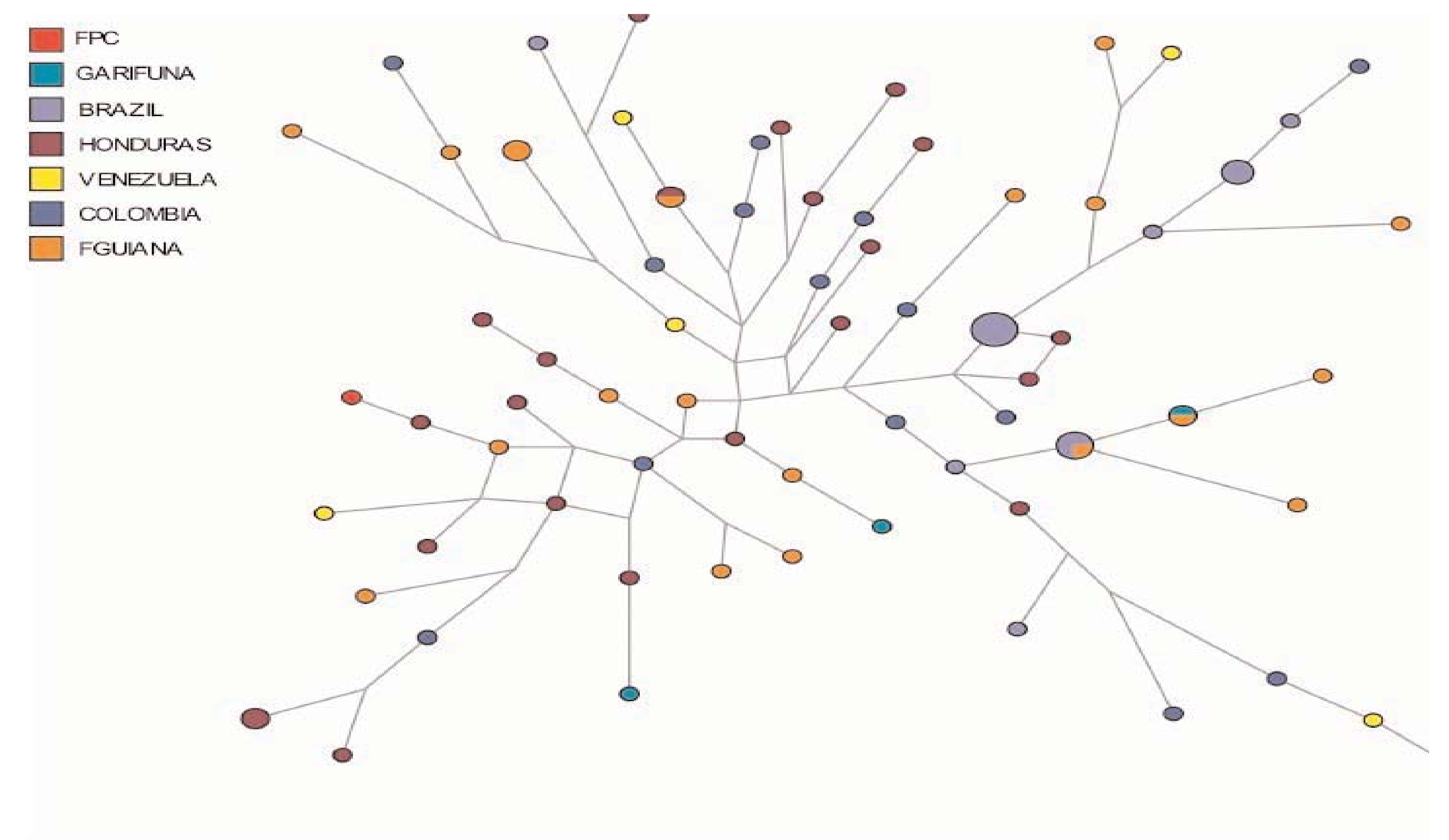
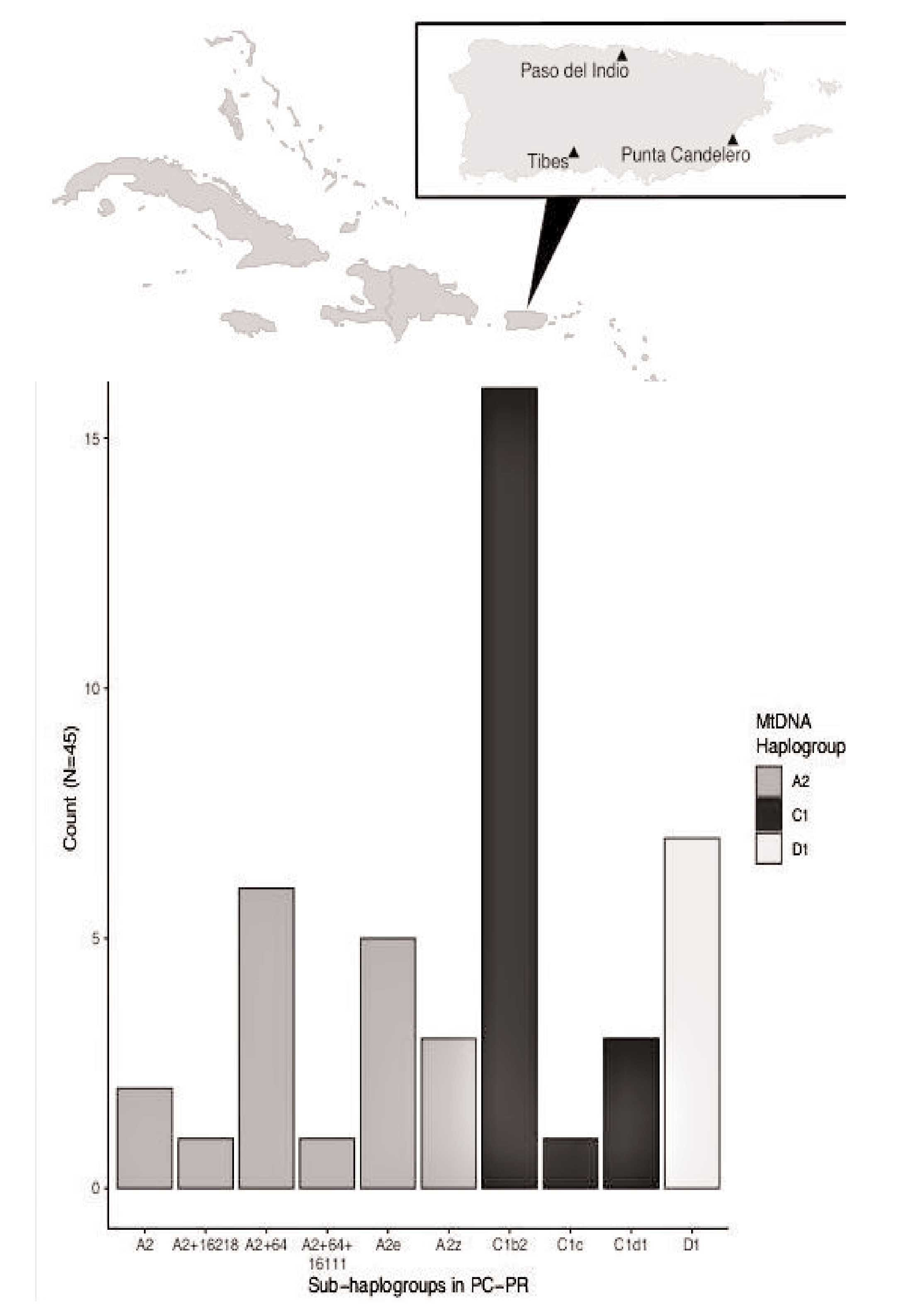


Fig 7. A median-joining network of Y-chromosome Q-M3 STR haplotypes from Indigenous Caribbean and comparative Central and American populations. Populations represented in each node of the network are shown in different colors.

Les haplotypes des Caraïbes sont uniques et dispersés dans le réseau. Cependant le manque d'haplogroupes dans les Caraïbes que l'on retrouve dans les populations du sud-ouest de l'Amérique, indique que la source potentielle des populations des Caraïbes doit se situer plutôt au Brésil ou au Venezuela. De plus les haplotypes diffèrent entre Trinidad et Saint Vincent malgré la faible distance géographique entre les deux îles. Cela implique que soit elles sont issues de populations différentes, soit elles ont subi des dérives génétiques différentes de par leur isolations respectives. Ces données génétiques pointent davantage pour une origine chez les Kali'na parlant une langue Caribe. Ils se situent actuellement au nord du Brésil, au Venezuela, en Guyane Britannique et au Surinam.

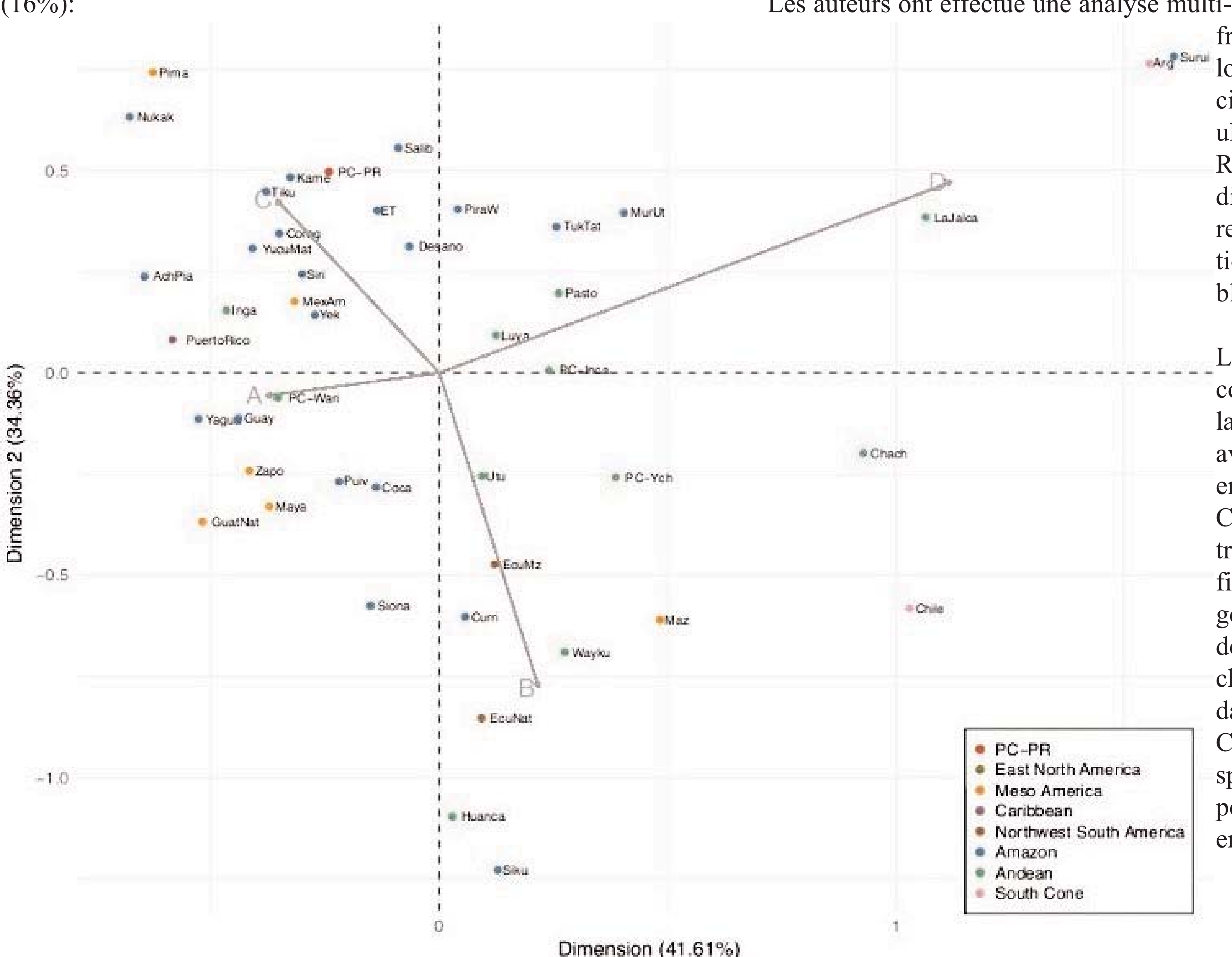
ADN ancien des communautés natives de Porto Rico

Porto Rico est la plus petite des îles des Grandes Antilles. L'archéologie montre que les Antilles sont peuplées depuis 7000 av. JC. L'abondance des restes lithiques représente l'Âge de Pierre des Caraïbes également appelé l'Âge archaïque ou pré-Arawak. L'origine de ces populations est inconnue. Autour de 500 av. JC. de nouvelles populations avec une technologie céramique élaborée et un moyen de subsistance basé sur l'agriculture arrivent dans les Antilles et atteignent Porto Rico vers 200 av. JC. Les données archéologiques et ethno-historiques suggèrent que ces populations parlaient une langue Arawak et venaient du delta de l'Orénoque au Venezuela. Leur arrivée correspond au début de l'Âge de la Céramique des Caraïbes. L'arrivée des Européens à la fin du 15ème siècle a beaucoup altéré la démographie de Porto Rico: relocation forcée, maladies et esclavage ont décimé la population native.
Des paléo-généticiens viennent de publier un papier intitulé: Ancient DNA reconstructs the genetic legacies of pre-contact Puerto Rico communities. Ils ont analysé le génome de 124 individus issus de trois sites natifs de Porto Rico: Paso del Indio (44), Tibes (46) et Punta Candelero (34):
Ils ont obtenus 45 séquences mitochondriales complètes et deux génomes partiels.



Les dates radiocarbones obtenues à partir de 81 de ces individus s'échelonnent entre 500 et 1300 ap. JC. Ces individus appartiennent donc à l'Âge de la Céramique des Caraïbes.

Les anciens individus natifs de Porto Rico (PC-PR) appartiennent à trois haplogroupes mitochondriaux: A2 (40%), C1 (44%) et D1 (16%):

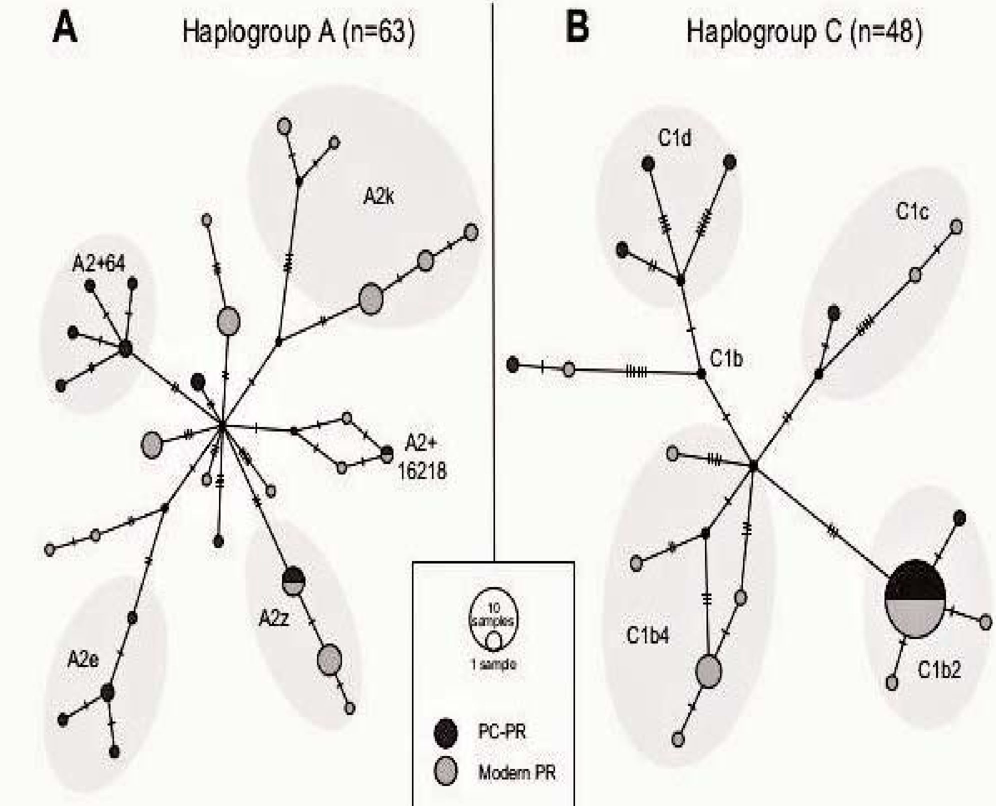


Le sous-haplogroupe le plus fréquent est C1b2 (33%). Il y a 29 haplotypes différents. Il n'y a pas de différences significatives dans la diversité des trois sites étudiés suggérant l'absence de structure génétique sur l'île de Porto Rico à cette époque. La diversité mitochondriale est faible.

Les auteurs ont effectué une analyse multi-échelles basée sur la fréquence des haplogroupes. Dans la figure ci-dessous, l'ancienne population native de Porto Rico est représentée par le disque rouge. Elle se regroupe avec des populations d'Amazonie (disques bleus):

Les auteurs ont ensuite comparé l'ancienne population native de Porto Rico avec huit populations anciennes et actuelles des Caraïbes. Ils n'ont pas trouvé de différences significatives. Ces résultats suggèrent que les fréquences des haplogroupes mitochondriaux sont similaires dans toutes les Caraïbes. Cependant des haplotypes spécifiques diffèrent entre populations natives anciennes et actuelles.

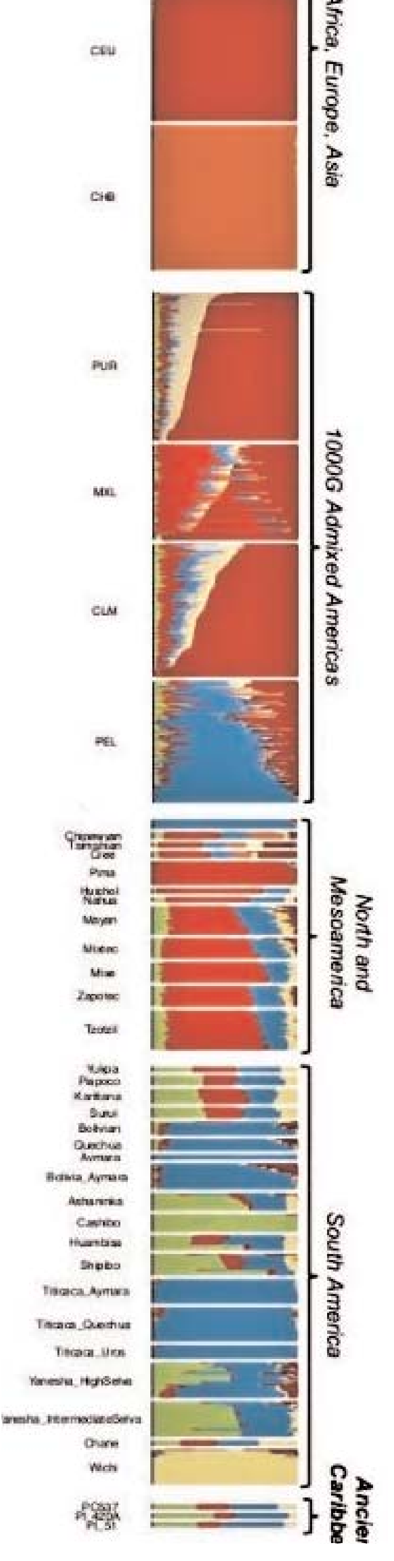
Les auteurs ont construit les réseaux des séquences mitochondriales complètes par haplogroupe, à l'aide des séquences des individus anciens natifs de Porto Rico et celles des populations Américaines. Seuls des individus actuels de Porto Rico partagent le même haplotype avec les individus anciens natifs de Porto Rico, suggérant ainsi une certaine continuité génétique entre les anciens individus et la population contemporaine de Porto Rico:



La figure ci-dessus montre que l'haplogroupe C1b2 est trouvé à haute fréquence à la fois dans la population ancienne et contemporaine de Porto Rico. Il possède une structure en étoile suggérant une expansion de cette branche au moment de sa diffusion. Ce motif rappelle le réseau de l'haplogroupe C1 obtenu à partir des haplotypes des Caraïbes. La structure de l'haplogroupe A2 est très différente et possède cinq branches distinctes suggérant l'introduction de plusieurs branches indépendantes dans les Caraïbes et à Porto Rico.

Les auteurs ont ensuite estimé l'histoire de la démographie maternelle de Porto Rico et des Caraïbes à l'aide d'un modèle bayésien. Le modèle le plus probable indique un peuplement initial des Caraïbes entre 2500 et 1000 ans suivi par des migrations entre les différentes îles dans toutes les directions.

Les auteurs ont séquencé le génome partiel de deux individus anciens de Porto Rico (PI-420a et PI-51) appartenant au site de Paso del Indio. Ils les ont comparés au génome d'un ancien individu des Bahamas issu de la grotte du prédicateur de l'île d'Eleuthera, et à 967 individus contemporains appartenant aux Amériques. Les auteurs ont fait une analyse avec le logiciel ADMIXTURE:



La figure ci-dessus montre que les anciens individus de Porto Rico ont des proportions d'ascendances comparables à celles de l'ancien individu des Bahamas (PC537) et à celles de certaines populations d'Amazonie comme les Yukpa, Piapoco, Karitiana et Surui.

Les auteurs ont également réalisé une Analyse en Composantes Principales qui montre que les anciens individus des Caraïbes se regroupent avec les populations actuelles d'Amazonie et des Andes.

Histoire du mélange génétique de la population cubaine

Selon une étude intitulée: Cuba: Exploring the History of Admixture and the Genetic Basis of Pigmentation Using Autosomal and Uniparental Markers.

Les preuves de la première colonisation humaine sur l'île de Cuba remontent à environ 7.000 ans. A l'arrivée des espagnols, la population indigène est estimée à environ 110.000 individus. Il y a avait alors deux types de population: les Guanahatabey étaient des chasseurs-cueilleurs qui vivaient à l'ouest de Cuba et représentaient 10% de la population totale. Ils sont considérés comme les descendants des premiers habitants de l'île. Les Taino étaient des agriculteurs qui vivaient dans le reste de l'île et représentaient 90% de la population. Ils parlaient une langue Arawak. On suppose que les deux groupes sont issus de populations venues d'Amérique du Sud. En l'espace de 50 ans, la population indigène de l'île est tombée à quelques milliers d'individus. Les espagnols ont ensuite repeuplé l'île avec des populations indigène d'Amérique du Nord ou Centrale, et avec des esclaves issus de la côte ouest de l'Afrique. On estime qu'entre 700.000 et 1.300.000 africains sont arrivés à Cuba pendant la période de la traite négrière. L'immigration en provenance d'Espagne a continué jusqu'à la moitié du vingtième siècle. Ainsi la structure génétique de la population actuelle de l'île de Cuba est le résultat de l'histoire de ces différents mélanges entre Amérindiens, Européens et Africains. Aujourd'hui, le recensement cubain classifie la population de l'île en trois catégories: les blancs, les métis et les noirs.

L'objectif de cette étude est de présenter les résultats obtenus sur un échantillon de 1.019 individus issus des 16 provinces de Cuba. 128 SNPs autosomaux ont été utilisés pour caractériser l'ascendance de la population cubaine. De plus des tests d'ADN mitochondrial et du chromosome Y ont été effectués sur cet échantillon. Enfin 16 SNPs liés à la pigmentation de la peau ont également été testés.

Les résultats des tests autosomaux ont montré qu'en moyenne la contribution européenne à la population cubaine est de 72%, la contribution africaine est de 20% et la contribution amérindienne est de 8%. Cependant ces valeurs varient beaucoup en fonction de la province: fig.1

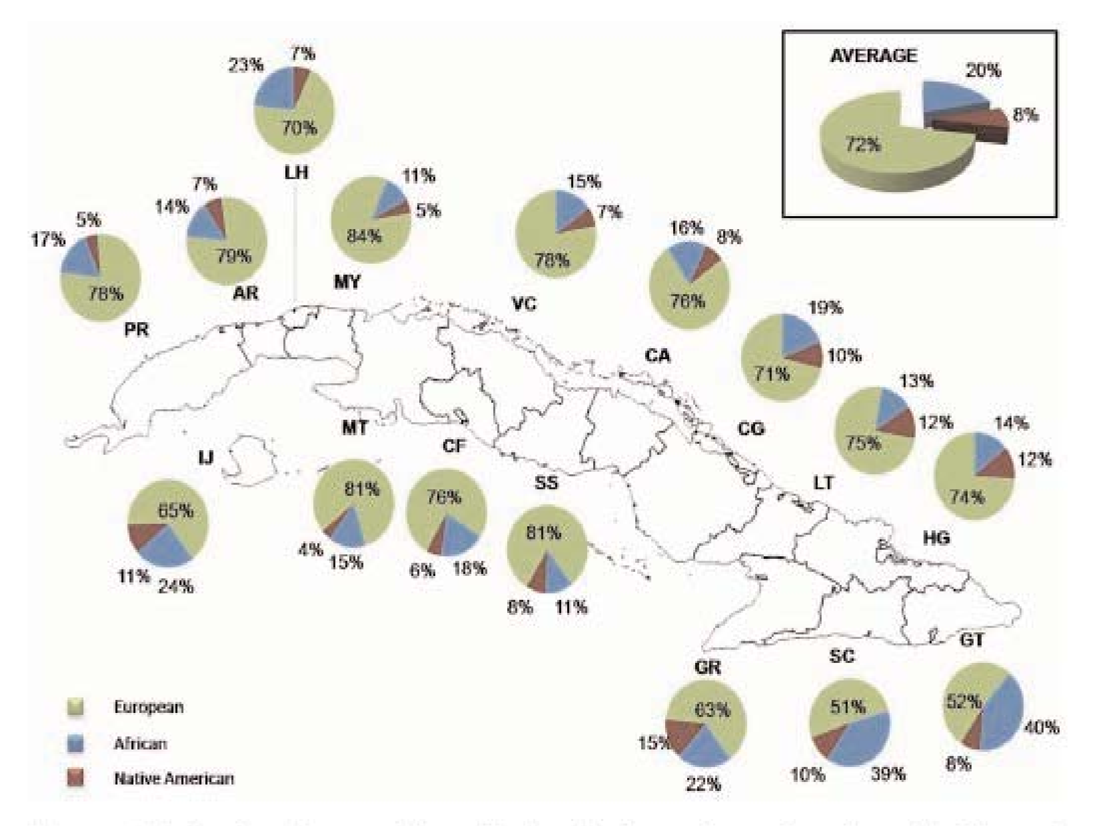


Figure 1. Distribution of ancestral contributions in the total sample and stratified by province as inferred from autosomal AIMs

Ainsi la proportion d'ascendance européenne varie de 51% dans la province de Santiago de Cuba à 84% dans la province de Mayabeque. La proportion d'ascendance africaine varie de 11% à Mayabeque à 40% à Guantanamo, et la proportion d'ascendance amérindienne varie de 4% à Matanzas à 15% à Granma.
L'ascendance européenne est plus forte dans l'ouest de Cuba, alors que les ascendances africaine et amérindienne sont plus fortes dans l'est de l'île.

L'échantillon étudié se compose de 55% de blancs, 33% de métis et 12% de noirs selon les critères du recensement cubain. Il est donc intéressant de comparer cette classification avec d'une part une mesure objective de la pigmentation de la peau de ces individus et d'autre part leur ascendance génétique. La pigmentation de la peau est estimée à partir du niveau de mélanine. Ce dernier est mesuré avec un réflectomètre à bande étroite sur la face interne de la partie supérieure d'un bras (peu exposé au soleil), et sur la face dorsale d'une main (beaucoup exposée au soleil). En moyenne le taux de mélanine est légèrement supérieur chez les hommes (40,68) que chez les femmes (39,17). La moyenne globale est de 39,8 sur l'ensemble de l'échantillon, mais varie de 23,4 à 85,9. La moyenne du taux de mélanine est de 34,06 chez les blancs, de 41,69 chez les métis et de 60,59 chez les noirs: fig.2

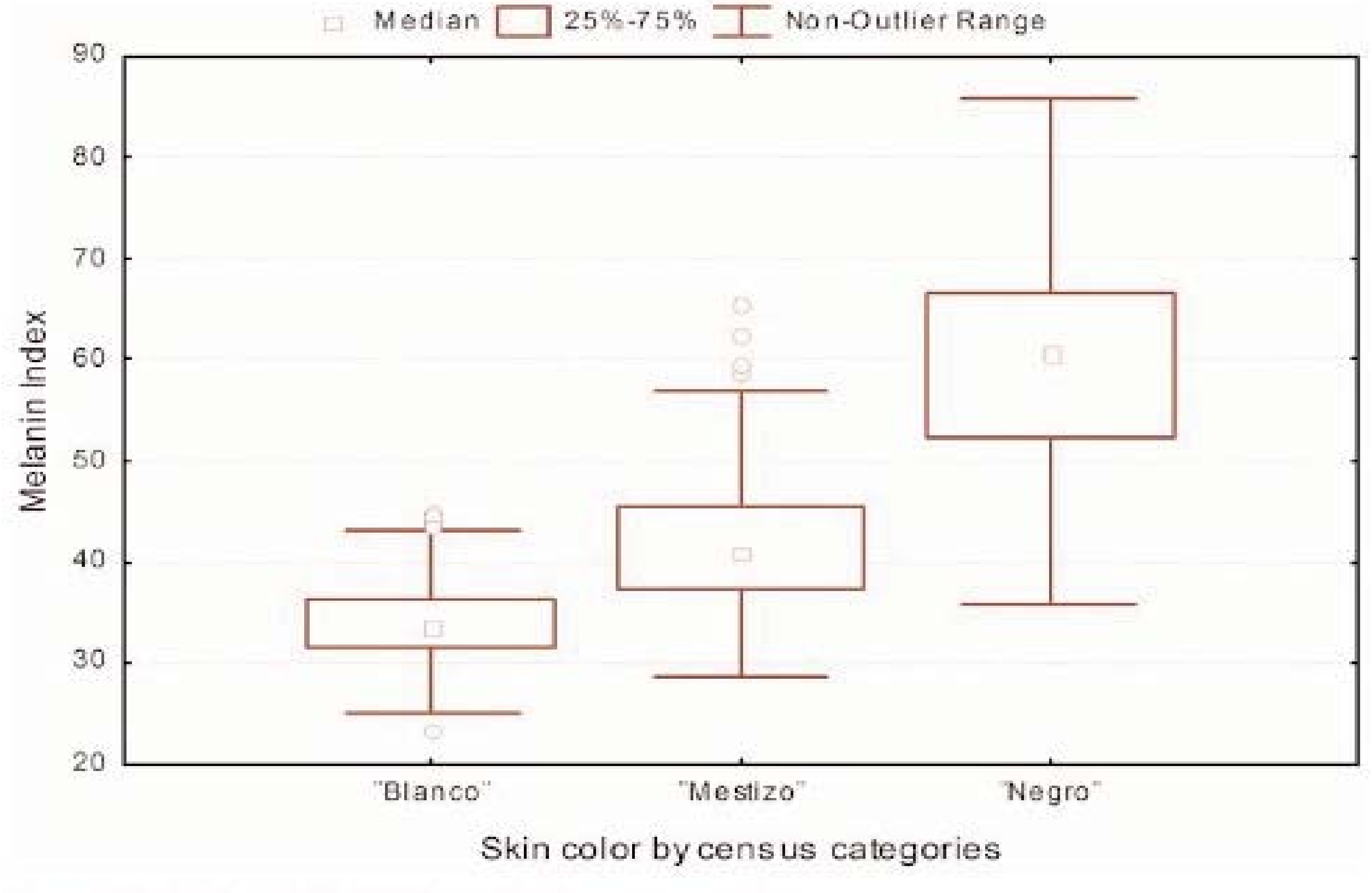


Figure 2. Distribution of melanin index stratified by census categories.

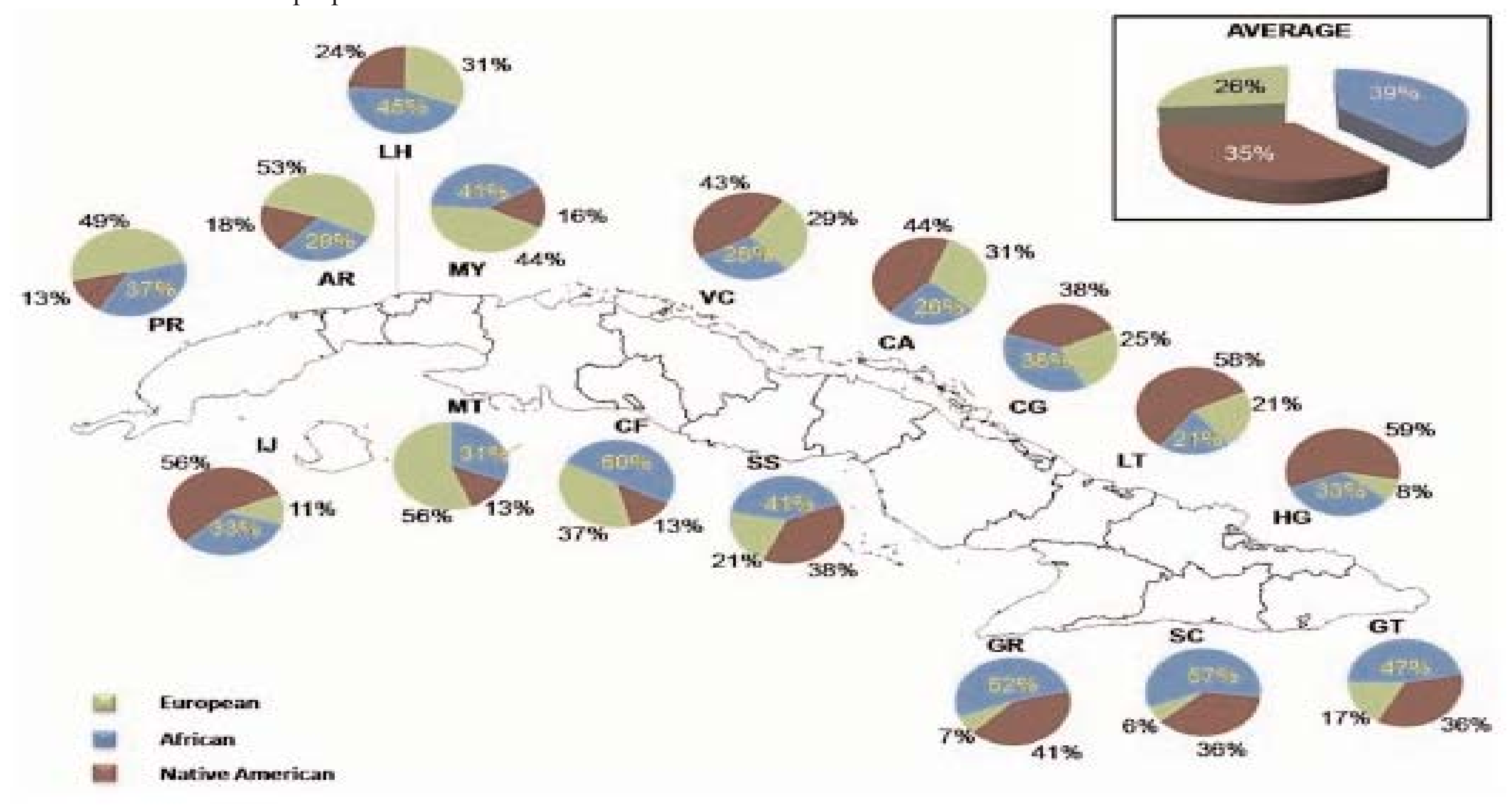
Le graphe ci-dessous montre que les différentes catégories se recouvrent. Ainsi deux individus de même index de mélanine peuvent appartenir à 2 catégories différentes, par exemple blanc et métis.

Chez les blancs, les contributions européennes, africaines et amérindiennes sont respectivement de 86%, 6.7% et 7.8%. Chez les métis ces valeurs sont de 63.8%, 25.5% et 10.7%. Enfin chez les noirs ces valeurs sont de 29%, 65.5% et 5.5%. Il y a donc une forte corrélation entre la pigmentation de la peau et l'ascendance des individus. L'ascendance africaine est ainsi corrélée positivement avec l'index de mélanine, l'ascendance européenne est inversement corrélée avec

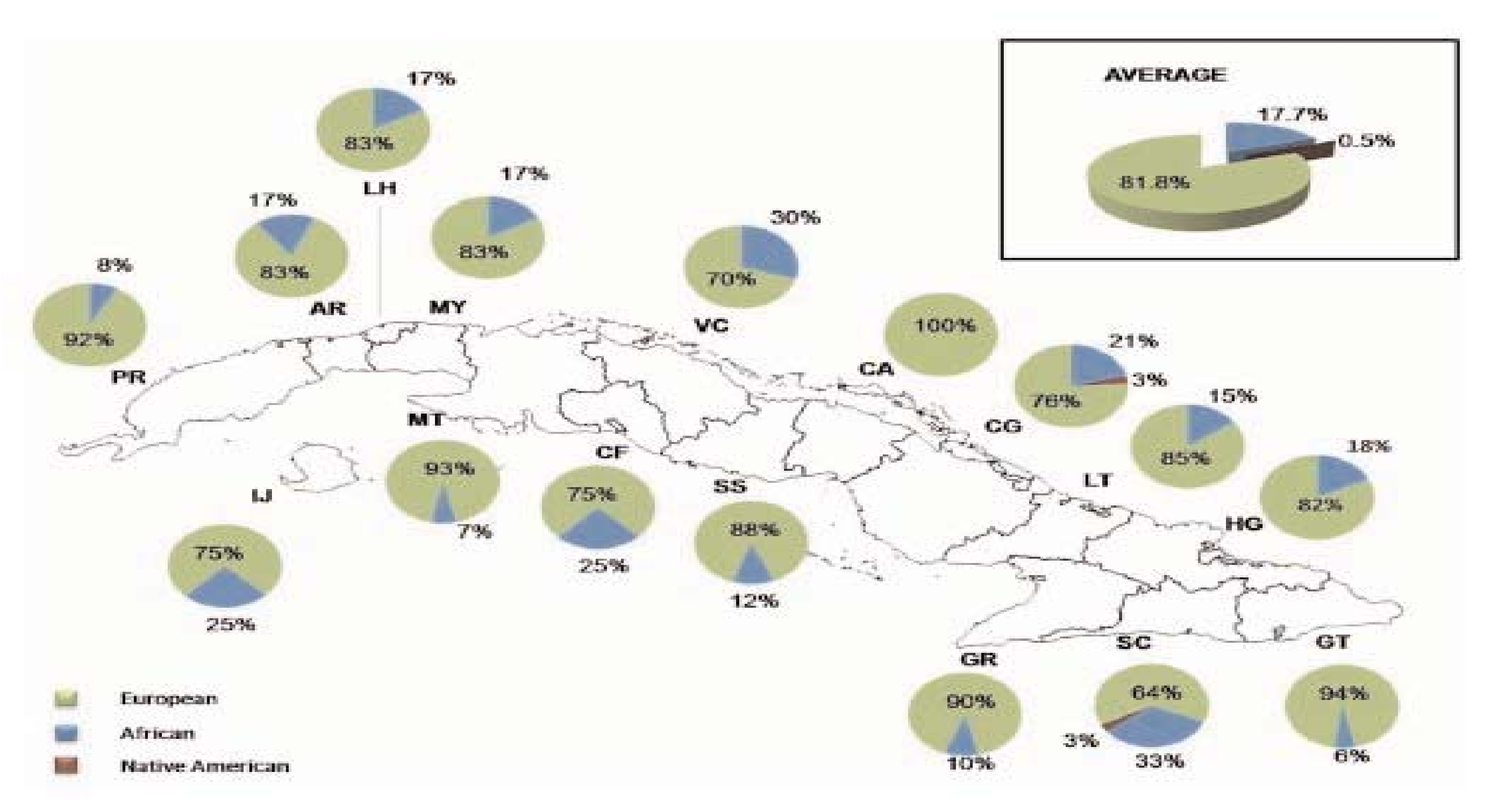
l'index de mélanine, tandis qu'il n'y a pas de corrélation entre l'ascendance amérindienne et l'index de mélanine. De plus, en moyenne, l'index de mélanine est plus élevé dans les provinces de Santiago de Cuba et de Guantanamo conformément à une ascendance africaine plus élevée dans ces deux régions. Il y a une forte corrélation entre la proportion d'ascendance africaine et la proportion de noirs par province. Par contre dans les provinces à forte proportion d'ascendance africaine, les noirs n'ont pas plus d'ascendance africaine que les noirs situés dans les provinces à faible proportion d'ascendance africaine. Il y a également une corrélation positive entre la proportion de métis et l'ascendance amérindienne par province, bien qu'elle soit plus faible que la corrélation liée à l'ascendance africaine et la proportion de noirs.

Enfin, la proportion d'ascendance africaine est plus forte dans les zones urbaines que dans les zones rurales. Inversement la proportion d'ascendance amérindienne est plus forte dans les zones rurales que dans les zones urbaines. Ces corrélations sont liées à la population noire et non aux populations blanches et métis.

Un total de 943 individus ont été testés pour leur ADN mitochondrial sur 18 SNPs permettant de distinguer les haplogroupes d'origine africaines, eurasiennes ou amérindiennes. Ainsi, sur l'ensemble de l'échantillon, 34,5% des haplotypes sont d'origine amérindienne ,38,8% sont d'origine africaine et 26,7% sont d'origine eurasienne. Ces valeurs varient d'une province à l'autre.:

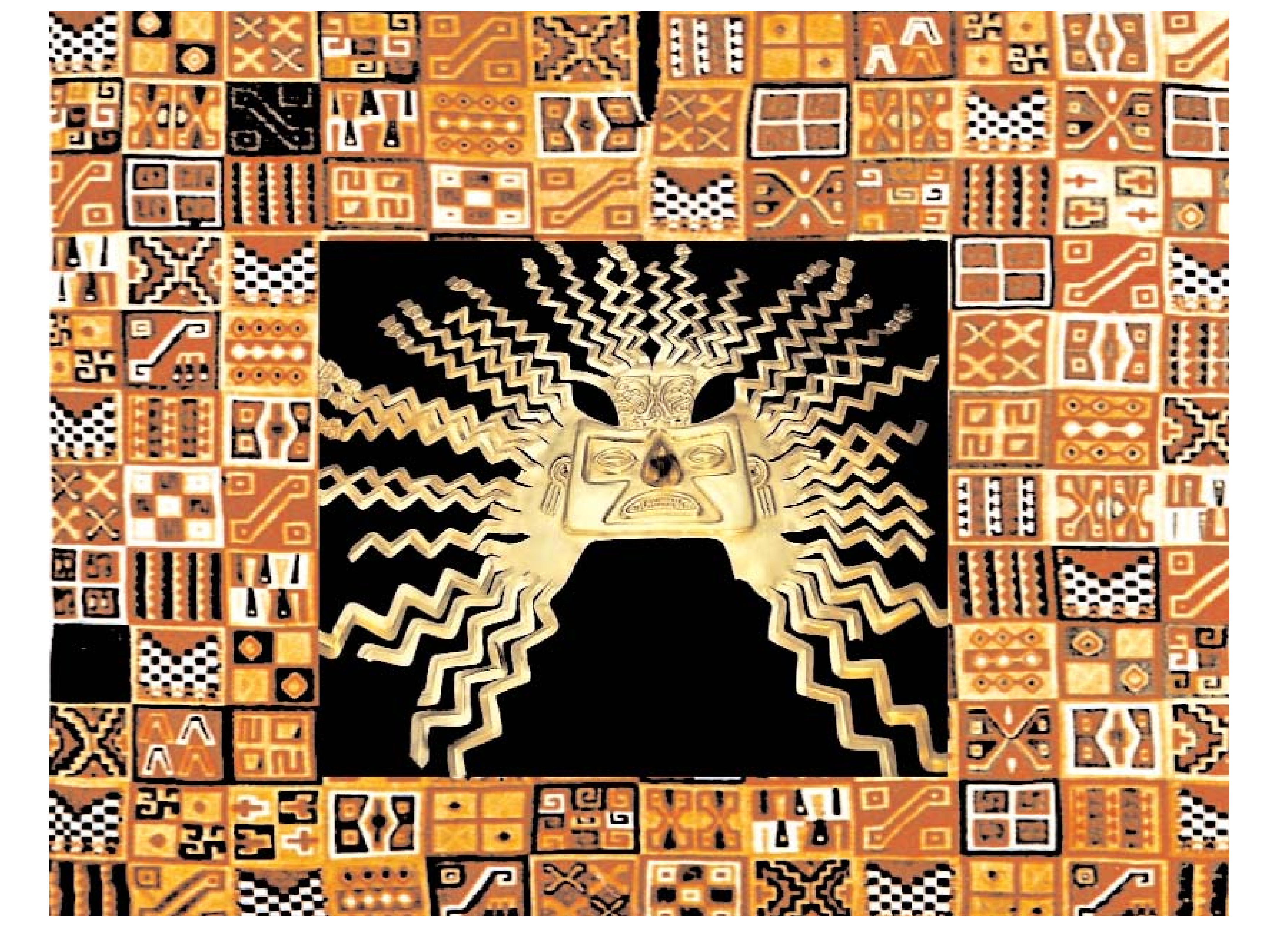


384 hommes ont été testés pour leur ADN du chromosome Y, sur 12 SNPS permettant de distinguer les haplogroupes d'origine africaines, eurasiennes ou amérindiennes. Ainsi, globalement, 81,8% des échantillons sont d'origine européenne, 17,7% des échantillons sont d'origine africaine et seulement 0,5% des échantillons sont d'origine amérindienne (2 échantillons):



Il y a donc une grosse différence entre l'ascendance paternelle et l'ascendance maternelle dans la population cubaine. Les immigrés européens étaient ainsi en grosse majorité des hommes qui ont pris des femmes dans les populations amérindienne ou africaine. Les lignées amérindiennes paternelles n'ont quasiment pas survécu.

16 marqueurs SNPs autosomaux sont liés à la pigmentation de la peau. D'après cette étude, seuls quatre SNPs semble influencer de manière significative l'index de mélanine: est situé sur le gène SLC24A5, et sont localisés sur le gène SLC45A2, et est localisé sur le gène HERC2. Ainsi le marqueur allèle A décroit l'index de mélanine d'un facteur 5,04 et le marqueur allèle G d'un facteur 3,40. Le marqueur allèle G décroit l'index de mélanine d'un facteur 1,11 seulement. Les effets directs du marqueur ne sont pas significatifs. On pense qu'il agit en liaison avec le marqueur situé sur le même gène du chromosome 5.



LA CONQUÊTE DU NOUVEAU MONDE

Aussitôt après les premiers voyages de découverte, qui suivirent celui de Christophe Colomb en 1492, l'Amérique devint la proie des Conquistadores.

XVIe-XVIIIe siècles
Espagnols et Portugais à la conquête de l'Amérique
L'ensemble incluant le Mexique, l'Amérique Centrale, les Caraïbes et l'Amérique du Sud comporte 26 pays, dont la plupart sont de langue latine : seules certaines régions très limitées de cet ensemble ne font pas partie de l'Amérique latine. Bien qu'aujourd'hui fragmentée politiquement, l'Amérique latine a connu une Histoire commune dans le passé, depuis sa colonisation par l'Europe.
Ce sont les empires ibériques qui ont créé cette unité, et toutes les indépendances acquises au début du XIXe siècle ont les mêmes origines. Notre animation multimédia présente les grandes lignes de cette Histoire commune

Le partage du monde
L'Amérique a déjà une longue Histoire derrière elle avant l'arrivée des Européens, mais c'est sa redécouverte par Christophe Colomb qui fonde l'Amérique Latine en tant que futur ensemble culturel. À cette époque, l'objectif reste le commerce avec les Indes : l'Espagne et le Portugal sont alors les deux puissances maritimes capables de relever le défi.

Afin d'éviter que les deux royaumes chrétiens ne s'entredéchirent dans cette quête, le pape profite de l'existence de deux routes vers les Indes pour les répartir entre les deux pays : la route de l'est pour les Portugais, la route de l'ouest pour les Espagnols. C'est le traité de Tordesillas, qui divise le monde en deux dès 1494 : à l'ouest se trouve la chasse gardée des Espagnols, à l'est celle des Portugais.

En 1500, le Portugais Cabral en route vers l'Inde par l'est navigue volontairement très au large des côtes africaines, et découvre qu'une partie de l'Amérique appartient au domaine portugais : il s'agit du Brésil. C'est l'origine de la singularité du Brésil, pays portugais au sein d'une Amérique majoritairement espagnole.

À cette époque, l'Amérique précolombienne est dominée par deux empires : l'empire aztèque au Mexique actuel, et l'empire inca centré sur l'actuel Pérou. Hernan Cortes découvre et conquiert l'empire aztèque autour de 1520. Pizarre découvre et conquiert l'empire inca peu après.

Quand, en 1519, l'Espagnol Hernan Cortés quitte Cuba avec une petite troupe de soldats et gagne la côte du Mexique, dans l'idée de conquérir les royaumes mystérieux qui s'y trouvent, quelque onze millions d'Indiens (ou Amérindiens) peuplent la région.

Les conquistadores espagnols soumettent progressivement ces peuples aux civilisations urbaines élaborées. Ils profitent de la haine qui règne entre les Aztèques, peuple guerrier qui domine la région, et ses voisins, victimes de sacrifices humains pratiqués à grande échelle par les prêtres aztèques. À la suite du soulèvement de la célèbre "Noche triste", Cortès s'empare par la force de la capitale aztèque, Tenochtitlan, et la fait raser.

En 1535 est créée la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne. Jusqu'à la fin du XVIIe siècle, la conquête du territoire progresse à petits pas. Extrêmement violente, elle aboutit à l'extinction de certains peuples, comme les Lacandons qui occupaient les hauteurs du Chiapas. La population indienne est rapidement décimée, par les violences et le travail forcé, mais surtout par les maladies: au milieu du XVIIe siècle, elle ne comprend plus qu'1,5 millions de personnes.

En quelques décennies, les Espagnols ont ainsi constitué un vaste empire colonial. Les deux pôles économiques de l'empire espagnol correspondent précisément aux deux anciens centres précolombiens : cela forme deux nouvelles Vice-Royautés, la Nouvelle-Espagne et le Pérou. La colonisation du Brésil par les Portugais ne s'amorce véritablement qu'après 1540, surtout pour contrer les prétentions des Français.

L'évolution démographique du pays a été marquée par le choc bactérien causé par l'arrivée des Européens. Cortès et ses hommes ont en effet introduit en Amérique centrale la variole, le typhus et la rougeole, provoquant une mortalité très forte parmi les Indiens.

Les maladies apportées par les Européens déciment rapidement la population indienne. Pour obtenir de la main-d'œuvre dans les plantations ou dans les mines, les colons commencent à amener des esclaves noirs d'Afrique. Comme ce sont les Portugais qui ont hérité de l'Afrique au traité de Tordesillas, la traite des esclaves est beaucoup plus massive au Brésil que dans l'Amérique espagnole. Elle ne prendra toute son ampleur qu'au XVIIIe siècle...

La colonisation espagnole
Dès la première moitié du XVIe siècle, les Espagnols pénétrèrent sur le territoire actuel des États-Unis, mais sans s'implanter de façon durable. Le navigateur Ponce de León explora la Floride en 1513. En 1526, l'Espagnol Lucas Vallez de Ayllon fonda un établissement en Caroline du Sud, lequel fut abandonné quelques mois plus tard.

Le second établissement européen permanent sur le sol des États-Unis fut la colonie de San Agustin (aujourd'hui Saint Augustine), en Floride en 1565. Dès 1580, le roi d'Espagne créa la Floride occidentale (l'Alabama actuel) et la Floride orientale (la Floride actuelle). Santa Fe fut également fondée au début du XVIIe siècle (1610) dans l'actuel État du Nouveau-Mexique. Les Espagnols étendirent ainsi leur domination sur les territoires qu'on appelle aujourd'hui la Floride, le Texas, la Californie, puis sur une grande partie de l'ouest des États-Unis.

Après le traité de Paris de 1763, les Espagnols acquirent en plus toute la Louisiane française. Ainsi, les Espagnols ont occupé, durant longtemps, une grande partie du territoire américain actuel. Ils ont laissé généralement les autochtones parler leurs langues ancestrales et ne s'opposèrent jamais à ce que, en Louisiane, les Français, les Canadiens et les Acadiens puissent continuer à parler le français; ils construisirent même leurs écoles et employèrent le français dans l'Administration de la Louisiane. D'ailleurs, l'Espagne a toujours eu l'art d'envoyer des gouverneurs très compétents (sauf le premier : Antonio de Ulloa y de la Torre).

On se rend bien compte que toute la toponymie du sud-ouest des États-Unis est héritière de cette colonisation espagnole : Alamo: (< Los Alamos), Alcatraz Island (< Alcatraces), Boca Raton (< "boca de ratónes"), California, Cape Canaveral (< cañaveral), Colorado, El Paso, Florida, Fresno, La Brea, Las Cruces, Las Vegas, Los Angeles, Los Gatos, Miguel, Montana, Nevada, Palomar, Puerto, San Antonio, San Carlos, San Diego, San Francisco, Sangre de Cristo Mountains, Santa Fe, Sierra Navada, etc. Une bonne partie de la population du sud et de l'ouest des États-Unis provient de ces anciennes colonies espagnoles.

Le temps des vices-rois.
Après les decouvertes et les conquêtes, le Mexique et l'Amérique du Sud furent organisée par les rois d'Espagne en vice-royautés et en capitaineries générales. Les premières années de l'occupation et de Ia conquête offrent un spectacle atroce. Non seulement les Espagnols se ruent sur les Indiens et les exterminent avec des raffinements de cruauté; mais ils se déchirent les un; les autres. La politique des rois d'Espagne s'attache surtout à les mettre aux prises de manière à garder la souveraineté. On ne saurait atténuer l'horreur que fait éprouver la lecture des récits contemporains. La civilisation européenne fut implantée dans les nouvelles possessions espagnoles avec une barbarie inouïe et l'esclavage imposé aux Indiens et aux Noirs qu'on importa d'Afrique pour le travail des mines. Il est impossible d'évaluer, même approximativement, à combien de millions d'êtres humains l'établissement et la conservation du pouvoir espagnol sur l'Amérique du Sud ont coûté la vie. Car non seulement il faudrait pouvoir énumérer les multitudes d'Indiens que les Espagnols ont immolés par ambition, par cupidité, par fanatisme ou simplement pour le plaisir de tuer; il faudrait y ajouter la foule immense de ceux qui ont péri de misère au fond des mines, mais encore il faudrait savoir combien de Noirs ont été égorgés par les marchands d'esclaves de l'Afrique pour fournir de leur denrée humaine les marchés de Caracas ou de Lima. Le contre-coup sanglant des abominations de la conquête s'est fait sentir jusque dans des régions absolument inconnues des Espagnols et des Portugais; et loin de servir à la cause de la civilisation qu'ils revendiquaient, il semble, au premier abord, que les découvertes des Espagnols n'aient fait qu'exaspérer la barbarie du nouveau et du vieux monde.

Si toutefois on surmonte les impressions pénibles que causent tant d'actions infâmes et qu'on se place au point de vue historique, on remarquera que la couronne d'Espagne n'est pas aussi coupable que le répètent à l'envi les historiens qui reproduisent plus ou moins les théories et les jugements de l'Ecossais Robertson. L'Espagne, il est vrai, a traité les Indiens avec une dureté abominable, mais enfin le traitement imposé à ces malheureux n'était pas la proscription systématique dont nous trouvons tant d'exempies à des époques plus rapprochées de nous dans l'histoire des colonies anglaises. Il s'en faut d'ailleurs que le système politique appliqué aux colonies ait été créé de toutes pièces et qu'il ne se soit pas modifié, comme on le croit généralement, dans le cours d'environ trois siècles. Au contraire, nous constatons que pendant tout le XVIe siècle, Charles-Quint et Philippe II ont, à plusieurs reprises, changé leur politique à l'égard des colonies sans se départir toutefois d'un principe général qui était la subordination complète du nouveau monde au point de vue politique et économique. Mais les subdivisions de cet immense empire furent remaniées à plusieurs reprises, les codes furent l'objet de plusieurs révisions, et de nombreuses tentatives furent faites pour établir l'ordre dans ce lointain chaos de peuples, de pays et de ressources. Malheureusement la plupart des écrivains n'ont pas tenu compte de ces bonnes volontés affaiblies par la distance; ils ont préféré rechercher le côté épisodique et anecdotique et, dans une matière trop riche à la vérité, recueillir les récits de nature à dramatiser l'histoire.

On peut répartir en trois grandes subdivisions la période des vice-rois. La première correspond à peu près au XVIe siècle. C'est le moment de l'installation nation et du développement de la puissance espagnole. Philippe II réussit même à mettre la main sur le Brésil et à empêcher les Français de prendre pied dans l'Amérique du Sud.

L'administration supérieure de cet immense empire a pour organe suprême le grand conseil des Indes siégeant à Madrid. Il correspond directement avec les gouverneurs et capitaines généraux. Le roi est représenté officiellement par le vice-roi résidant à Lima et auquel sont subordonnés tous les gouverneurs. Caracas ne devint le siège d'une vice-royauté qu'en 1718 et Buenos Aires en 1776. Une audience royale, composée de magistrats envoyés par la métropole, juge en dernier ressort les causes civiles et criminelles. A la tête de chaque province un corrégidor nommé par le roi d'Espagne est assisté d'un conseil de magistrature ou cabildo, composé de plusieurs membres perpétuels (regidores), d'un procureur, d'un alcade provincial, d'un justicier en chef et de deux alcades ou consuls.

L'organisation religieuse était calquée à peu près sur l'organisation administrative. Lima, la capitale, était le siège d'un tribunal du saint-office qui avait des ramifications dans les principales villes de l'Amérique du Sud. L'Eglise est enrichie par des dîmes prélevées sur tous les produits du sol. Le haut clergé est plus riche peut-être qu'en Europe, les ordres religieux pullulent et c'est parmi eux que la couronne choisit le plus souvent les hauts dignitaires le bas clergé est plongé dans l'ignorance et se recrute parmi les pires éléments de la colonisation. Enfin, des majorats se constituent au profit des favoris de la royauté.

La seconde subdivision s'étend de la mort de Philippe Il à la paix d'Utrecht (1698-1713). C'est une époque de paix et de prospérité relatives. L'Espagne ferme avec un soin jaloux aux autres nations européennes les portes de ses colonies. Elle s'applique à maintenir son autorité et à tirer des Indes les tributs dont elle a besoin pour soutenir en Europe les guerres incessantes contre la France. Les Indiens sont traités avec plus de douceur, le régime municipal s'établit hors des grandes villes; le monopole est fortement organisé. Porto-Bello est le seul port ouvert aux commerçants espagnols qui ont licence d'armer pour le Pérou. Leurs flottes se réunissent à la Havane avec celles qui viennent de la Veracruz, seul port de la Nouvelle-Espagne. Des règles minutieuses et une bonne foi absolue donnent à ce commerce une dignité que ne connaît plus la concurrence effrénée de notre temps.

« Jamais on n'ouvre aucune balle de marchandises, et jamais on n'examine aucune caisse d'argent, dit un historien. On reçoit les uns et les autres, sur la déclaration verbale des personnes à qui ces effets appartiennent et on ne trouve qu'un seul exemple de fraude pendant tout le temps que ce commerce s'est fait avec cette noble confiance. Tout l'argent monnayé, parti du Pérou à Porto-Bello en 1654, se trouva altéré et mêlé d'une cinquième partie de mauvais métal. Les négociants espagnols, avec leur intégrité ordinaire, supportèrent la perte entière et indemnisèrent les étrangers qui les employaient. On découvrit la fraude et le trésorier des finances du Pérou, qui en était l'auteur, fut brûlé publiquement. »

Mais ces richesses énormes que l'Espagne tirait de ses colonies tentèrent les nations étrangères. La contrebande s'organise et devient une des plaies de l'Amérique du Sud par la rigueur dont les gouverneurs usent pour les réprimer et dont sont victimes les navigateurs étrangers quels qu'ils soient. Colbert s'empare de la Guyane et le Brésil retourne au Portugal, la décadence s'annonce. Elle se précipite pendant le XVIIIe siècle. A la paix d'Utrecht l'Espagne est obligée d'accorder à l'Angleterre le monopole de la traite des esclaves, et, un peu plus tard, un vaisseau de permission qui se transforme en dock inépuisable de marchandises sans cesse renouvelée. En vain, pour faciliter la surveillance, le gouvernement royal relâche la centralisation excessive dont il s'était fait une règle jusque-là: il ne peut entraver la marche des deux causes de ruine du gouvernement colonial : le péril extérieur et le péril intérieur. Le péril extérieur a été exagéré par les historiens. Si vive que fût la jalousie de la Grande-Bretagne, si éclatantes qu'aient été ses pirateries, le mal fait aux colonies espagnoles par les attaques des Anglais s'est borné à peu de chose. La perte de quelques galions comptait à peine eu présence des richesses minérales de l'Amérique du Sud, et quelques bombardements, comme celui de Porto-Bello, par Vernon, n'atteignaient pas dans ses oeuvres vives la monarchie d'outre-mer. Le péril intérieur était plus grave.

Il semble qu'au XVIIIe siècle la royauté espagnole ait abdiqué: les maximes de Charles-Quint et de Philippe II sont abandonnées. Les Bourbons laissent le clergé empiéter sur la couronne. Les jésuites créent un état théocratique sur les bords du Paraguay et la guerre que le gouvernement métropolitain est obligé de leur faire ébranle profondément le système colonial lui-même en sapant un de ses principes. Le succès de la guerre d'indépendance des colonies anglaises eut aussi une influence énorme sur le sort de l'Amérique du Sud. Enfin, le renversement des Bourbons par Napoléon, l'anarchie qui suivit, l'étroite obstination des Cortès à imposer aux possessions d'outre-mer un joug plus dur que celui dont elles ne voulaient pas pour la métropole, amenèrent une révolution où disparut l'empire colonial.

L'argent et l'or d'Amérique

L'enjeu majeur de la colonisation est bien évidemment la quête de métaux précieux : le terme " Siècle d'or espagnol " s'applique au sens propre à la péninsule ibérique du XVIe siècle, car l'afflux d'or et d'argent va conférer à la monarchie de Charles Quint puis de Philippe II, une puissance économique et un rayonnement politique déterminants en Europe. Dans la recherche effrénée de richesses, la colonisation des Indes espagnoles se fait aux dépens des populations amérindiennes qui sont massacrées et exploitées jusqu'au risque de leur extinction.



Lorsque l'on observe un planisphère au milieu du XVIe siècle, on s'aperçoit que les territoires conquis par les Espagnols en Amérique, s'étendent du Mexique au Pérou, Chili et Argentine, en englobant la Floride, Cuba, Saint-Domingue... Cet empire colonial est divisé en deux vice-royautés, celle de Nouvelle Espagne au nord et celle du Pérou au sud.

Les premières importations d'or et d'argent en Espagne débutent en 1503, année de création de La Casa de Contratación, administration coloniale installée à Séville pour contrôler tout le commerce des Indes espagnoles. Chaque navire s'acquitte d'un impôt de 20 %, le quinto real, sur toutes les marchandises d'Amérique arrivant en Espagne. La Casa de Contratación contrôle également les équipages et passagers des bateaux pour empêcher juifs et musulmans de s'embarquer vers les Amériques et garantir ainsi un peuplement catholique des colonies.

D'où viennent les métaux précieux du Nouveau Monde ? Les plus importantes mines d'argent, situées au Mexique (mines de Zacatecas) et au Pérou (mines du Potosi), sont découvertes dans les années 1540. C'est également le cas des mines d'or de Colombie : l'orpaillage cède rapidement la place à l'extraction minière intensive et à l'exploitation systématique des populations indiennes. Lorsqu'il n'y a plus suffisamment d'ouvriers amérindiens, on importe les esclaves noirs d'Afrique vers la Colombie. Au Mexique et au Pérou, les mines d'argent vont être fortes consommatrices de main-d'œuvre ; les mines du Potosi bénéficient du recrutement forcé (hérité de " la mita ", corvée due par les Indiens au souverain inca)

Dès la fin du XVIe siècle, l'argent et l'or extraits dans les régions minières d'Amérique espagnole arrivent massivement en Europe. L'accroissement très important du stock de métaux précieux dans le royaume de France, est directement lié à l'argent et l'or hispaniques. Ils amplifient la circulation monétaire dans l'Europe entière et génèrent des flux commerciaux mondiaux.

L'argent et l'or d'Amérique parviennent en Europe de trois façons différentes mais complémentaires : le commerce entre Amérique espagnole (Mexique, Pérou) et colonies des grandes puissances européennes, l'achat de métaux précieux à Séville -- port andalou devenu la plaque tournante du négoce d'or et d'argent américain dès le milieu du XVIe siècle -- et enfin la contrebande, présumée intensive entre Amérique et Europe.



Ecu d'or utilisé dans l'empire espagnol entre 1556- 1580

La route maritime des Indes occidentales

Les cartes espagnoles du XVIe siècle n'avaient plus à perfectionner le tracé de la route maritime des Indes occidentales, la fameuse " Carrera de Indias ". Tributaire des vents et des courants, elle était cependant immuable et empruntait un couloir large d'environ 500 kilomètres. Colomb l'avait découverte intuitivement en 1493 et ceux qui avaient cherché à s'en écarter depuis l'avaient payé de leur vie. Comme l'a démontré Pierre Chaunu, deux convois, la flotte de Nouvelle-Espagne et celle de Terre Ferme, quittaient Séville, plus tard Cadix, au début de mai en direction des îles Canaries. Après une escale pour s'approvisionner en vivres et en eau, on se laissait porter, à l'aller, par les alizés qui conduisaient tout droit jusqu'aux petites Antilles. De là, les navires espagnols gagnaient, les uns Vera Cruz en Nouvelle-Espagne - certains s'arrêtant au passage à Hispaniola ou à Cuba -, les autres Cartagena ou encore Panama. Pour le retour, tous les navires se retrouvaient à La Havane, plus commode que Saint-Domingue. La route du retour passait toujours par le nord, bénéficiant du contreflux. On profitait des vents d'ouest à partir des Bahamas, en courant le risque de rencontrer en chemin les cyclones de septembre. Dans la seconde moitié du XVIe siècle, on apprendra à les éviter en partant au plus tard le 20 août. Malgré cela, le fond de la mer des Caraïbes et le golfe du Mexique sont jonchés d'épaves de la flotte de l'or.

Le temps des petites expéditions était révolu. Les navires voyageaient en convois qui pouvaient atteindre une centaine d'unités. Ils gagnaient ainsi une plus grande sécurité en cas de naufrage ou d'attaque de pirates et compensaient le manque de pilotes expérimentés. Les cargaisons de métaux précieux devaient être protégées de la convoitise des flibustiers et corsaires anglais, français ou hollandais par des vaisseaux de guerre. Le rythme de rotation des convois était de l'ordre de quatorze à quinze mois dans les conditions les meilleures, avec beaucoup de temps mort. Le trafic entre l'Espagne et l'Amérique, entre 1504 et 1650, a été chiffré à 17 967 voyages aller et retour, sans compter les voyages de découvertes. L'Amérique était aussi le cimetière des vieux navires de l'Europe : leurs vieilles carcasses, même ruinées, faisaient encore le bonheur de la colonie et servaient de monnaie d'échange.

LE « PRINCIPAL ESPAGNOL »

Le " principal espagnol " fait référence, dans son sens le plus large, à l' empire espagnol dans les Amériques, de la Floride au nord à la côte nord du Brésil au sud, y compris les Caraïbes. Le terme était initialement plus limité et ne faisait référence qu'aux territoires espagnols continentaux du nord de l'Amérique du Sud. C'était un nom particulièrement populaire auprès des auteurs de romans de pirates en tant que terme pratique et romantique pour couvrir le domaine d'activité des corsaires, des boucaniers et des pirates du XVIe au XVIIIe siècle.

Zone géographique
Le terme "Spanish Main" a été appliqué aux possessions coloniales espagnoles dans les Amériques d'environ 1520 à 1730 et à la fin de l' âge d'or de la piraterie . Au début, il avait une signification plus limitée. Le terme signifiait littéralement le "continent de l'Empire espagnol" et dérivé de l'espagnol Tierra Firme, c'est-à-dire le "continent". Par conséquent, l'expression a été utilisée par les corsaires anglais au XVIe siècle pour désigner uniquement la côte nord de l'Amérique du Sud (approximativement de Panama à Trinidad), bien que les eaux côtières de celle-ci aient également été incluses. Les îles des Caraïbes n'étaient alors pas incluses dans la référence géographique du terme puisqu'il s'agissait évidemment d'îles et non du continent américain. Les boucaniers du 17ème siècle utilisaient alors 'Spanish Main' pour désigner la mer des Caraïbes, inversant ainsi le sens original. Les écrivains de fiction du XVIIIe siècle ont commencé à utiliser le terme encore plus indistinctement pour désigner tout l'Empire espagnol, de la Floride au nord à la frontière avec le Brésil portugais dans le Sud. Il se référait également désormais à l'ensemble de l'océan dans cette zone et en vint ainsi à inclure toutes les Caraïbes à l'exception des Petites Antilles, qui avaient été colonisées par d'autres puissances européennes.

L'empire espagnol
En 1494, une colonie espagnole a été fondée à La Isabela sur l'île d'Hispaniola (actuelle République dominicaine / Haïti). En 1498, Saint-Domingue a été fondée sur l'île. En 1508, Porto Rico a été colonisé; en 1511, Cuba a suivi. Des bovins, des chevaux et des mules ont été introduits et élevés. Des plantations ont été créées pour cultiver la canne à sucre, tout comme les Portugais l'avaient fait dans les îles de l'Atlantique comme Madère. Le tabac était une autre culture de plantation en plein essor. Des esclaves ont été utilisés pour travailler ces plantations, à la fois des peuples autochtones et des Africains de l'Ouest. Peut-être 2 millions d'esclaves africains ont été expédiés vers le Main espagnol aux 16e et 17e siècles. S'étant établis dans les Caraïbes, les Espagnols envoyèrent alors des expéditions hésitantes sur le continent américain, en commençant par Panama où l'océan Pacifique fut d'abord aperçu par des yeux européens, ceux de Vasco Núñez de Balboa,

Les peuples autochtones de la côte ont très souvent combattu cette

vague de colonisation, recourant à des tactiques comme l'embuscade face à un ennemi impitoyable avec des armes de technologie des siècles à venir, mais les visiteurs de l'Ancien Monde étaient là pour rester. Les peuples autochtones ont été impitoyablement volés, massacrés ou réduits en esclavage; ceux qui sont restés en vie ont appris la religion de ces hommes étranges de loin, les explorateurs, les prêtres et les aventuriers hidalgo. Dans un seul exemple, les Indiens Arawak des Caraïbes ont été anéantis en une génération par l'épée, l'exploitation et les maladies européennes. Le terrible modèle de conquête était en place.

Les forces espagnoles, les Conquistadores , ont agi sur des rumeurs de villes légendaires d' or profondément à l'intérieur des États-Unis et ont donc attaqué et détruit la civilisation aztèque au Mexique à partir de 1519. Affaiblis de l'intérieur par des factions politiques, les Aztèques ont été vaincus par des armes, une cavalerie et des tactiques supérieures. Une fois de plus, les maladies ravagent la population. Les Espagnols se sont intelligemment alliés à des rivaux de longue date des Aztèques tels que la civilisation tarasque , et l' empire aztèque surchargé et souvent brutal s'est effondré, pour être remplacé par un nouvel ordre encore plus brutal.

 Les Conquistadores' était Hernán Cortés (1485-1547) dont le zèle religieux n'avait d'égal que sa soif de richesses et de gloire. La richesse de l'ancien Mexique a été impitoyablement pillée alors que les navires ont commencé à transporter des trésors vers l'Espagne. La capitale aztèque Tenochtitlan devint la nouvelle capitale de la colonie de la Nouvelle-Espagne et Cortés devint son premier gouverneur en mai 1523. En 1535, Don Antonio de Mendoza devint le premier vice-roi de la Nouvelle-Espagne.

Vient ensuite le tour de l'Amérique centrale puis de l'Amérique du Sud. En 1532, une force espagnole dirigée par Francisco Pizarro (1478-1542) rencontra l' Empire Inca qui, s'étendant de Quito à Santiago, était le plus grand du monde. Une fois de plus, une combinaison d'armes supérieures et de conflits internes a vu un empire jeune et fragile s'effondrer totalement en une génération. Les plus décisives de toutes étaient les maladies européennes comme la variole qui s'étaient déjà propagées du Mexique à l'Amérique du Sud avant même l'arrivée des Espagnols eux-mêmes. Dans la plus grande catastrophe humanitaire à avoir jamais frappé les Amériques, 65 à 90 % de la population mourraient des suites de cet ennemi invisible. Pour les Espagnols de l'époque, le fait étonnant était la quantité d'or et d'argentils ont vu dans les temples, les maisons et sur les corps des Incas eux-mêmes. Avec la chute de Cuzco en novembre 1533 et l'installation d'un souverain fantoche, les Espagnols pensaient qu'ils étaient en bonne voie de contrôler une vaste nouvelle région du monde. Cependant, le nouvel ordre avait autant de difficultés pratiques que l'ancien pour contrôler une vaste zone géographique avec une myriade de peuples, de cultures et de langues différents. Les rébellions et les guerres tourmentèrent les Espagnols jusqu'en 1572 et l'exécution du dernier prétendant au trône inca.

Dépouiller les Amériques

Les Espagnols ont établi un gouvernement colonial basé sur un système de principautés dirigées par un gouverneur ou un vice-roi. Ils ont également construit des fortifications pour se protéger des contre-attaques alors que l'Empire espagnol dépouillait les



Amériques de tout ce qui avait de la valeur, fondant sans discernement des objets d'or et d'argent, en particulier. Lorsque ces sources faciles ont été épuisées, le commerce a été poursuivi et les ressources naturelles ont été exploitées comme le bois, les perles et les pierres précieuses. L'argent a été acquis dans des mines au Pérou et au Mexique, qui ont toutes deux été exploitées à l'aide de main-d'œuvre esclave. Le métal était fréquemment frappé en pesos ou en pièces de huit, une pièce qui est devenue de facto la monnaie internationale des Amériques.

Les Espagnols ont insisté sur un monopole commercial dans leur empire et ne permettraient pas aux autres marchands européens d'acheter et de vendre des marchandises aux villes coloniales nouvellement en croissance à travers les Amériques. Les rivaux européens ont plutôt jeté leurs yeux avides sur les deux flottes de trésors annuelles de galions espagnols qui ont apporté les richesses des Amériques en Espagne (vers 1520-1789). Comme l'Espagne a également expédié des marchandises orientales précieuses dans les galions de Manille des Philippines à Acapulco, au Mexique (1565 à 1815), les flottes de trésors de l'Atlantique, en plus de l'or, de l'argent et des pierres précieuses, ont également transporté une fortune en soie , épices et porcelaine. Au premier siècle de conquête, les Espagnols ont extrait un étonnant 10,5 millions de troyonces d'or d'Amérique du Sud. En termes d'argent, 25 000 tonnes ont été expédiées vers l'Espagne en 1600. De plus, en moyenne 3 millions de pesos d'argent retournaient aux Philippines chaque année pour acheter des marchandises pour remplir les galions de Manille. La rareté relative de l'argent en Chine signifiait qu'il pouvait être utilisé pour acheter deux fois plus d'or en Extrême-Orient que l'on pouvait acheter avec la même quantité

d'argent en Europe . Les Espagnols extrayaient non seulement de grandes richesses des Amériques, ils déplaçaient des marchandises dans le monde entier pour faire encore plus de profit.

Cible tentante, les attaques contre les flottes de trésors espagnoles ont été officieusement approuvées par les gouvernements européens rivaux pour affaiblir l'Espagne et la persuader d'ouvrir les Amériques au commerce. Un système d'escorte et de convoi a largement réussi à protéger les flottes de trésors, mais lorsque les corsaires ont capturé un prix, il était énorme. Une autre cible tentante était les ports où ces richesses étaient accumulées prêtes à être chargées sur les navires au trésor.

Les ports clés

Au 17ème siècle, l'Empire espagnol dans les Amériques était composé de la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne (Mexique et Amérique centrale) avec le siège du vice-roi à Mexico (anciennement Tenochtitlan). La vice-royauté du Pérou (l'ancien territoire inca) a été établie en 1543. La Nouvelle-Grenade (Venezuela et Colombie) avait un autre vice-roi à partir de 1739, celui-ci ayant son siège à Carthagène. La vice-royauté du Rio de La Plata (Argentine, Paraguay et Uruguay) n'a été formée qu'en 1776. Le Panama et le Honduras avaient chacun un gouverneur, tout comme Cuba, Hispaniola et Porto Rico.

Mexico était peut-être la capitale administrative de l'Amérique espagnole, mais le cœur de la Main espagnole était à bien des égards La Havane, Cuba. Elle jouissait du meilleur emplacement stratégique du bassin caribéen et son gouverneur était supérieur à ceux des autres îles caribéennes. La Havane était également le point de rassemblement des flottes de trésors avant leur départ pour l'Espagne et, à partir de 1610, possédait le plus grand chantier naval des Amériques. Le corsaire français Jacques de Sores a brutalement attaqué La Havane en juillet 1555, ce qui a rendu les Espagnols déterminés à protéger leur joyau colonial. La Fuerza Real a été construite en 1558, la première forteresse bastion à être construite dans les Amériques. Le grand château de Morro a été ajouté à partir de 1589. Désormais, aucun autre pirate, corsaire ou commandant de marine n'a jamais osé attaquer La Havane et ses 30 000 habitants pendant près de deux siècles.

Carthagène, dans ce qui est aujourd'hui la Colombie, était l'un des ports les plus importants de la Main espagnole car c'était le point de collecte de l'or, de l'argent, des émeraudes et des perles de Colombie-Venezuela. Pour cette raison, elle était connue sous le nom de "Reine des Indes". Il a été brièvement capturé par Francis Drake (vers 1540-1596) en 1586 et a donc reçu des fortifications bien améliorées en 1602, ce qui a rendu le port pratiquement imprenable.

Un autre port de trésor clé était Portobelo (alias Puerto Bello) au Panama. À partir de 1596, il remplace Nombre de Dios (fondé en 1510) comme point de collecte des énormes quantités d'argent extraites des mines de Potosi au Pérou (découvertes en 1545). L'argent a été amené en galions du Pérou au Panama (fondé en 1519), puis transporté par voie terrestre à travers l'isthme jusqu'à Portobelo à l'aide de mulets. Portobelo était également le site d'une grande foire commerciale annuelle. Par conséquent, Portobelo était une cible irrésistible pour les maraudeurs étrangers. Francis Drake a saisi le train de mules en argent en 1573, un butin qui s'élevait à 15 tonnes d'argent et 100 000 pesos d'or (assez d'argent pour construire 30 navires de guerre de l'époque).

San Juan de Ulúa était l'île forteresse qui protégeait le port de Veracruz sur la côte atlantique de l'actuel Mexique, le troisième des grands ports au trésor. Veracruz a été fondée en 1519 par Cortés et est devenue le point de collecte à la fois pour l'argent recueilli au Mexique et pour les biens précieux de l'Est apportés par les galions de Manille et transportés à travers les terres jusqu'à Veracruz. En 1568, San Juan de Ulúa a été le site d'une tristement célèbre attaque espagnole contre une flotte commerciale dirigée par l'Anglais John Hawkins (1532-1595 CE), une défaite perfide que les loups de mer élisabéthains ont utilisée comme excuse pour attaquer tout ce qui est espagnol pour le demi-siècle suivant.

Il y avait, bien sûr, de nombreux autres ports et villes dans le Main. Le Saint- Augustin fortement fortifié en Floride a aidé à maintenir l'implantation provisoire de l'Espagne sur la côte de l'Amérique du Nord où ils ont d'abord dû résister à l'expansion des huguenots français qui s'étaient installés dans la région à partir de 1562, puis aux Britanniques qui se sont déplacés toujours vers le sud. La côte est de l'Amérique. San Juan à Porto Rico a accueilli les flottes de trésors espagnoles dans les Caraïbes. Maracaibo, sur la côte de ce qui est aujourd'hui le Venezuela, comptait environ 4 000 habitants et était le centre du commerce régional des perles.

En règle générale, toutes les colonies espagnoles des Amériques étaient disposées selon un quadrillage régulier de blocs et de rues avec une grande place centrale pour les bâtiments administratifs et religieux de la communauté. Un règlement royal d'urbanisme est édicté à partir de 1573. Un maire dirige un groupe de conseillers qui gouvernent la ville, qui obtient, comme en Espagne, le droit de produire ses propres armoiries. Pour aider à rappeler à chacun où résidait sa loyauté ultime, les armoiries royales d'Espagne ont été

présentées sur la porte de la forteresse de la ville et sur tous les bâtiments officiels.

Les attentats du XVIIe siècle

Au XVIIe siècle, le monopole colonial de l'Espagne a commencé à être contesté par d'autres puissances européennes, en particulier dans les îles des Caraïbes. L'Angleterre, la France et les Pays-Bas étaient tous en guerre avec l'Espagne pendant une grande partie du siècle, et les Amériques étaient un front important compte tenu des fonds qui traversaient l'Atlantique. De plus, la marine espagnole était désormais la troisième en taille après les flottes d'Angleterre et de France. Les Anglais se sont installés à Saint-Kitts (alias Saint Christopher, 1623), à la Barbade (1624), à Nevis (1628), à Antigua et à Montserrat (1632). Les Français s'installent en Martinique et en Guadeloupe en 1635. Dès 1599, les navires hollandais prennent le sel d'Araya sur la côte du Venezuela - une denrée vitale pour leur industrie du hareng - et s'intéressent vivement aux ressources du Brésil. La colonisation hollandaise de Saint-Eustache, Tobago et Curaçao entre 1632 et 1634 concernait plus directement la Main espagnole.

Dans les années 1630, quelque 18 000 Européens vivaient dans les Petites Antilles ; dans les années 1660, ce chiffre était passé à 100 000. Beaucoup de ces îles des Caraïbes orientales étaient désormais utilisées comme bases par les puissances européennes pour attaquer le Main espagnol et comme refuges pour les contrebandiers et les pirates. Les Espagnols ont répondu par des attaques régulières sur les îles, mais ils ont rarement réussi à obtenir autre chose qu'une augmentation de l'animosité envers tout ce qui est espagnol.

Les Britanniques se sont déplacés vers l'ouest, occupant les Bermudes et les Bahamas, et lorsqu'ils ont pris le joyau stratégique de la Jamaïque avec ses magnifiques ports naturels en 1655, tout le Main espagnol a été soudainement ouvert aux attaques. Les principaux ports espagnols étaient constamment ciblés par de grandes forces amphibies de corsaires et d'aventuriers multinationaux connus sous le nom de boucaniers qui étaient parrainés - officiellement ou autrement - par les autorités coloniales.

Le boucanier anglais Henry Morgan(c. 1635-1688) a limogé Panama en 1671, et il a attaqué et rançonné Portobelo en 1680. Le corsaire néerlandais Laurens De Graaf (c. 1651-1702) a attaqué Veracruz en 1683 et a réussi à s'enfuir avec le butin destiné à une flotte. Une grande force navale et pirate combinée française a capturé Carthagène en 1697, le dernier grand raid de boucaniers avant qu'une paix formelle ne soit conclue entre l'Espagne, l'Angleterre, la France et les Pays-Bas. Les Espagnols ont répondu à ces revers en construisant des fortifications plus grandes et meilleures avec des murs de la ville et des garnisons convenablement agrandies pour les équiper.

Les attentats du XVIIIe siècle

L'Empire espagnol a fait revivre de son état quelque peu délabré. Le roi Charles III d'Espagne (r. 1759-1788) a joué un rôle déterminant dans la supervision d'un réinvestissement massif à travers le Main espagnol, en particulier en termes de fortifications et d'un nouveau système de rotation qui a vu les garnisons locales renforcées par un afflux de mieux formés et mieux- troupes équipées venues d'Europe. Ces forces étaient commandées par divers capitaines généraux basés dans les principaux ports. La défense de l'empire, cependant, était une bataille continue et extrêmement coûteuse qui semblait sans fin.

Au milieu du XVIIIe siècle, l'Amirauté britannique a spécifiquement ordonné à ses commandants de flotte "de détruire les colonies espagnoles aux Antilles et de troubler leur navigation par quelque méthode que ce soit" (Wood, 164). La Royal Navy a même capturé la forteresse de La Havane en 1762, mais elle a été restituée l'année suivante. Le traité de Paris de 1763 a vu l'Espagne donner la Floride à la Grande-Bretagne(ils le regagnèrent en 1783) mais reçoivent en retour une tranche de Louisiane française. En 1800, la Louisiane a été cédée à la France, mais elle s'est retrouvée entre les mains des États-Unis en 1804. Les puissances européennes commençaient à organiser leurs intérêts coloniaux comme des pièces d'échecs, tentant parfois des frappes audacieuses, faisant parfois des retraites ou attendant leur heure. pour voir comment ce jeu multijoueur d'empires s'est développé. Pendant ce temps, les États-Unis, les Mexicains et d'autres ont observé quelles parties du plateau ils réclameraient pour eux-mêmes, quelles que soient les pièces qui se trouvaient où.

Déclin espagnol

Au XIXe siècle, non seulement les Espagnols ont dû faire face aux attaques de puissances européennes rivales, mais le monde évoluait également rapidement, tant sur le plan politique qu'économique. Ils sont désormais confrontés à des menaces bien plus importantes de la part des peuples autochtones des Amériques. Les forces rebelles colombiennes, par exemple, ont assiégé et pris Carthagène en 1815 et 1821. Les nations latino-américaines ont déclaré leur indépendance de l'Espagne dans les années 1820. Il y avait aussi des menaces de puissances montantes comme les États-Unis dans le nord. En 1819-1821, la Floride a été cédée aux États-Unis et pour le reste du 19e siècle, les Espagnols n'ont eu que Cuba et Porto Rico.

Le commerce mondial s'était également ouvert encore plus, et

maintenant l'Extrême-Orient apportait des produits tels que le thé et l'opium à l' économie mondiale . L' Inde et le Brésil connaissaient également une croissance rapide, et les plantations d'Amérique du Nord, d'Amérique du Sud et des Caraïbes - toutes alimentées par l'horrible commerce de l'esclavage - inondaient le monde de sucre, de tabac, de café et de coton. L'époque où l'Espagne pouvait monopoliser la moitié du commerce mondial et où le "PRINCIPAL ESPAGNOL" semblait être le trésor du monde n'était plus qu'un lointain souvenir.

BOUCANIERS, PIRATES ET FLIBUSTIERS

Les flibustiers ou boucaniers sont des aventuriers européens établis aux Antilles durant le XVIIe siècle. Leurs exploits dans leur lutte contre les Espagnols sont restés légendaires.

Le nom " boucanier " vient des termes français boucan et boucanier ("barbecuer") qui étaient eux-mêmes dérivés du mot indien arawak bukan . Tous ces termes ont d'abord été appliqués aux chasseurs européens qui, à partir de 1620, avaient campé illégalement dans la partie ouest d'Hispaniola (Haïti moderne) et qui fumaient leur viande à l'aide d'un gril et d'un feu enfumé de bouses d'animaux et de brindilles vertes. Cette méthode de cuisson lente était utilisée comme moyen de conserver la viande pour une utilisation future et pour la vente aux navires de passage, avec les peaux séchées. La vente de viandes et de peaux était l' affaire des boucaniers principale source de revenus. Un client notable était les contrebandiers qui vendaient de la contrebande, en particulier des produits manufacturés, aux colons des Caraïbes et de l'Espagne principale, emportant avec eux des récoltes comme le tabac. Les Anglais utilisaient alors le terme " boucanier " pour désigner tout pirate opérant dans cette partie des Caraïbes, même si les chasseurs n'étaient pas nécessairement des pirates. Le terme a gagné une attention beaucoup plus large suite à la publication en anglais en 1684 d'une histoire populaire, The Buccaneers of America par le Néerlandais Alexandre Olivier Exquemelin, lui-même ancien boucanier. Les boucaniers français s'appelaient eux-mêmes des flibustiers tandis que les Néerlandais s'appelaient eux-mêmes des zee-roovers (rovers des mers).

L'île de la Tortue
Bref discours sur des choses remarquables
Samuel Champlain, 1600.
Manuscrit aquarellé
BnF, département des Manuscrits, NAF 9256, f. 61
© Bibliothèque nationale de France

Au nord de l'île d'Hispaniola, future Saint-Domingue, se trouve l'île de la Tortue, ici " Tortuga ", à droite, qui devint le repaire des flibustiers.

Les boucaniers étaient des corsaires qui ont attaqué les ennemis de leur État, à savoir l'Espagne, dans les Caraïbes et sur la côte américaine (la Main espagnole) tout au long du XVIIe siècle. D'abord chasseurs, puis marins et soldats, les boucaniers ont attaqué avec succès des ports espagnols comme Portobelo, Panama et Veracruz.

Les premiers boucaniers utilisaient souvent de petits navires à un seul mât ou même des canoës pour attaquer leurs cibles. La grande force des boucaniers était leur capacité à tirer avec des mousquets avec une grande précision, abattant l'ennemi à bord de plus gros navires avant qu'ils ne puissent tirer avec leurs canons. Les boucaniers attaquaient fréquemment un navire par l'arrière où il y avait moins de canons. Régulièrement, leur succès contre la navigation espagnole a gonflé leur nombre et leur a apporté des navires de plus en plus gros avec lesquels faire plus d'attaques. La surprise était une stratégie clé, et lorsqu'ils devenaient assez puissants pour attaquer des cibles terrestres, ils attaquaient souvent les fortifications espagnoles du côté terrestre plutôt que du côté côtier mieux défendu. Cette méthode a été utilisée à plusieurs reprises avec beaucoup d'effet par le boucanier anglais Sir Christopher Mings. Les boucaniers étaient armés de canons, de mousquets, d'épées, de poignards,

Une particularité des boucaniers, qui a peut-être contribué à leur succès militaire, était l'habitude de former des partenariats de sorte qu'une paire d'hommes mangeait, dormait et combattait ensemble. Certains membres de ces couples ont même hérité des biens de leur camarade décédé. Certes, il y avait un sentiment d'unité parmi les boucaniers alors qu'ils poursuivaient un ennemi commun. De même, le butin était scrupuleusement partagé entre les hommes après une razzia ou une capture. Tous ces facteurs ont conduit les boucaniers à être appelés "Frères de la Côte", même si ce terme est probablement posthume et

leur a été donné par des écrivains ultérieurs.

Ces aventuriers français, anglais, etc., à partir du premier quart du XVIIe siècle, prirent pied en Haïti, à l'île de la Tortue, sur la côte septentrionale et occidentale. Ces boucaniers vivaient de la chasse, des boeufs sauvages, et s'entendaient avec les corsaires. Les Espagnols ne réussirent pas à les éliminer.



Les boucaniers isolés, sans femmes, avaient adopté une discipline remarquable qui fit leur force. Ils s'associaient deux à deux, mettant tout en commun; leur maison ou loge restait ouverte, nul vol n'étant à craindre. Les querelles se réglaient par des duels. Leurs provisions de cuirs ou de viande boucanée étaient portées à la côte par des engagés, réduits à un véritable servage. Les boucaniers prospérèrent surtout au Nord de l'île de Haïti. Là ils se trouvèrent en conflit avec les Espagnols et en rapport avec des aventuriers de la mer, avec lesquels ils se confondirent, les flibustiers.

Un grand nombre d'aventuriers, au lieu de devenir des colons, préférèrent continuer leur vie batailleuse. Les flibustiers formaient des bandes de 50 à 150 hommes, montés sur des barques où parfois ils avaient à peine la place pour se coucher. Bravant les tempêtes et les intempéries, ils guettaient les navires espagnols. Un des premiers, le Dieppois Legrand se jette avec une barque montée par 29 hommes, armée de quatre petits canons, sur le galion du vice-amiral; son bateau sombre, mais il s'empare de l'autre. Les exploits des flibustiers, l'énorme butin qu'ils conquièrent leur attirent des milliers de recrues. Leurs petites bandes de 25 à 30 hommes, qu'on appelait des matelotages, étaient autonomes; elles grandissaient avec le succès, s'unissaient les unes aux autres pour de grandes expéditions, essaimaient comme des ruches quand elles devenaient trop nombreuses. Les keys, récifs et flots à demi noyés du Sud de la Floride leur fournissaient des repaires impénétrables où ils défiaient toute poursuite. Dans ces flots ou sur les côtes voisines, ils enterraient leurs trésors, et plus d'un y est encore dont les possesseurs ont disparu dans quelque tempête ou dans quelque assaut meurtrier. Dans leurs orgies ou dans les partages de butin s'allumaient de terribles querelles. Nulle organisation d'ensemble ne put être créée par ces redoutables pirates. Cependant ils furent bientôt assez forts pour s'attaquer non seulement à des navires, mais à des villes, aux forteresses des Espagnols. Quelques-unes de ces entreprises, qui ont parfois touché des régions bien au-delà des Antilles, ont eu un grand retentissement.

Les flibustiers dont l'histoire a conservé le nom sont les Français Lafitte, Montbars l'Exterminateur, Nau l'Olonnais, Montauband, François Gramont ou Grandmont, Michel le Basque; les Anglais Morgan, Mansfield, les Hollandais Roe Graff, Van Horn (d'Ostende), le Portugais Barthélemy, etc. Leurs plus célèbres hauts faits sont rapportés au nom de ces étranges héros. Ils commencèrent vers 1660 quand les Frères de la Côte s'organisèrent avec quelque méthode sous leur étendard noir orné de la tête de mort et du sablier. Rappelons l'expédition de Montbars, Nau l'Olonais et Michel le Basque qui, avec 440 hommes, saccagèrent Puerto Cabello, San Pedro, Gibraltar, Maracaïbo; de Morgan, qui dévasta Portobello, l'île Santa Catarina, Chagres et Panama (1670); celle de Van Horn et des 1200 flibustiers français contre la Veracruz, au Mexique (1683); la grande expédition où 4000 hommes se réunirent pour essayer la conquête du Pérou; l'indiscipline la fit avorter. Citons encore l'extraordinaire équipée de ces 50 flibustiers qui promenèrent leur barque du détroit de Magellan à la Californie, pillant les ports espagnols, capturant un navire de guerre de premier rang chargé de plusieurs millions de numéraire. La dernière grande victoire des flibustiers fut la prise de Cartagena (Vénezuela) par les corsaires français.

Havres des boucaniers
Les boucaniers opéraient à partir de paradis comme Port Royal (Jamaïque), Tortuga et Petit Goâve à Saint Domingue (Hispaniola). Ces endroits offraient des ports sûrs et un approvisionnement abondant en eau douce et en nourriture. Le grand refuge des boucaniers des années 1630 était Tortuga (Ile de la Tortue), située dans le nord-ouest d'Hispaniola (aujourd'hui Haïti et la République dominicaine). L'île a reçu son nom pour sa ressemblance avec une tortue vue de loin.

L'origine de leurs établissements remonte aux premières années du XVIIe siècle. Les forêts et les savanes des Antilles, Haïti, la Guadeloupe, la Martinique, Grenade, etc., nourrissaient de vastes troupeaux de boeufs redevenus sauvages. Des colons français abordèrent dans ces îles et y cherchèrent une ressource dans la chasse. Bientôt ils développèrent l'industrie du boucanage, rôtissant ou fumant la viande, séchant les peaux. Leur équipage de chasse comportait une meute de 25 à 30 chiens conduits par un ou deux veneurs, un fusil de 1,60 m fabriqué à Dieppe ou à Nantes et envoyant des balles de 30 grammes; une vingtaine de livres de poudre venant surtout de Cherbourg; de plus, un sabre court et des couteaux. Leurs vêtements étaient deux chemises de toile, une culotte de drap, un chapeau de feutre, des souliers de cuir; les jambes restaient nues; ils emportaient de petites tentes de toile mince. En 1642, l'ingénieur français Jean Le Vasseur a construit une forteresse sur Tortuga qui était hérissée de plus de 40 canons. Les Français ont officiellement pris le contrôle de l'île en 1665 et, réalisant que les boucaniers étaient un excellent moyen de dissuasion contre la menace toujours présente des navires espagnols, ils ont laissé Tortuga à peu près tel qu'il était, se concentrant plutôt sur la colonisation de l'autre côté d'Hispaniola, Saint Domingue. Le boucanier français François L'Olonais (1630-1668) a utilisé Tortuga comme base pour attaquer le Venezuela en 1667. Tortuga a été attaqué à plusieurs reprises par les forces françaises et espagnoles dans les années 1670 et de nombreux corsaires se sont déplacés vers Petit Goâve.

Anne Dieu-le-veut était une pirate française émérite dont le nom faisait référence à sa nature incroyablement tenace. Elle arrive sur l'île de Tortuga, située dans les Caraïbes, durant les années 1670. Sur place, elle connait des premières années difficiles, puisqu'elle a le malheur d'épouser successivement les flibustiers

Signe du destin pour le moins insolite, Dieu-le-veut se marie ensuite à l'assassin de son second mari. En effet, après la mort de Chérel, elle provoque son meurtrier, un pirate émérite du nom de Laurent de Graff, en duel. Sidéré par le courage dont elle fait preuve, le flibustier hollandais lui demande sa main, et leur union est célébrée le 28 juillet 1693. Les époux mettent ensuite les voiles et ne tardent pas à faire parler d'eux dans toutes les Caraïbes.

Leur équipage, loin de céder à la superstition voulant que le fait d'embarquer une femme à bord porte malheur, fait même d'elle une mascotte et lui réserve une part de butin. Elle est finalement capturée par les Espagnols en 1695 et est ensuite détenue à Saint-Domingue. Elle n'est libérée que 3 ans plus tard à la suite de nombreuses démarches accomplies par la France. Dieu-le-veut décède finalement le 11 janvier 1710 à l'âge de 48 ans à Cap Français.

Le plus notoire des paradis était Port Royal. La Jamaïque était une possession britannique à partir de 1655, mais le retrait de la Royal Navy l'a laissée exposée aux navires de guerre espagnols. En conséquence, à partir de 1657, le gouverneur Edward D'Oyley encourage les boucaniers de plusieurs nationalités à faire du port leur base et à concentrer leurs activités de pillage sur les navires espagnols. Cette stratégie s'est poursuivie, bien que plus secrètement, même après 1660, lorsque l'Angleterre et l'Espagne n'étaient plus en guerre. Les gouverneurs suivants avaient l'habitude d'encourager la piraterie car la présence de nombreux navires bien armés dans le port réduisait considérablement la menace de l'Espagne, des Pays-Bas et de la France. De plus, les Caraïbes étaient devenues un pôle d'attraction pour les marins et les soldats qui n'étaient plus requis par leurs pays après la fin de la guerre de Trente Ans à l'échelle européenne en 1648.

Port Royal à son apogée était inondé de personnes, de biens et de richesses, à tel point qu'un auteur contemporain l'a décrit comme ayant plus d'argent que Londres. Vers 1680, la prospérité du havre est attestée par la présence de plus de 100 tavernes. Il y avait aussi tellement de maisons de jeux et de bordels qu'un ecclésiastique en visite a décrit Port Royal comme "la Sodome du Nouveau Monde" (Breverton, 260) en référence à la ville biblique tristement célèbre pour sa débauche.

Les colonies européennes non espagnoles avaient désormais leurs forces combattantes, mais ce dont elles avaient le plus besoin, c'était d'un leadership militaire. Ils le trouveraient chez des personnages aussi charismatiques que Henry Morgan.

Henry Morgan est né vers 1635 au Pays de Galles (peut-être à Llanrumney ou à Penkarne car deux des plantations de Morgan en Jamaïque portent le nom de ces villes), mais peu de détails sont connus sur ses premières années, sauf que son éducation formelle a été brève. L'historien P. Wood donne la description suivante de Morgan :

Ce n'était pas un homme de grande taille, mais il était maigre et fort, avec le teint basané d'un Gallois, un nez proéminent, des lèvres sensuelles et des yeux sombres et arrogants. De personnalité, il était difficile à juger. Sa langue portait à la fois un rythme et un fouet.

Morgan est venu en Jamaïque avec ou peu de temps après la force anglaise envoyée par Oliver Cromwell (1599-1658) en 1655 pour

prendre l'île comme possession britannique. Le port principal de l'île, Port Royal, est devenu le plus notoire des paradis des boucaniers et une épine perpétuelle aux côtés de l'Empire espagnol. Sans présence navale officielle, les gouverneurs successifs ont activement encouragé les boucaniers de toutes nationalités à opérer depuis Port Royal et à attaquer l'Empire espagnol. Des commissions officielles ont été émises sous le nom de lettres de marque (alias lettres de représailles) et les boucaniers étaient donc, à proprement parler, des corsaires et non des pirates purs et durs qui attaquaient n'importe qui. Dans la pratique, cependant, les commissions étaient généralement limitées aux attaques contre la navigation espagnole et non les ports. De nombreux boucaniers ignoraient cette distinction puisque le butin pris sur les navires devait être partagé avec les autorités tandis que celui pris sur les ports leur appartenait entièrement. Une autre grisaille à ajouter à une affaire déjà louche était qu'il y avait des guerres officielles intermittentes entre l'Angleterre et l'Espagne, et pendant celles-ci, n'importe quelle cible pouvait être considérée comme légitime.



À partir de 1658, Morgan opère comme corsaire sous le commandement de Sir Christopher Myngs (également orthographié Mings, 1620-1666) et attaque avec succès les possessions coloniales espagnoles à Cuba et au Mexique. Morgan a beaucoup appris pour Myngs, comme la valeur des attaques surprises rapides sur les fortifications d'un quartier inattendu. En 1662, Morgan dut impressionner puisqu'il fut nommé officier de milice et capitaine d'un vaisseau prisé. Morgan s'est lancé dans un voyage de 22 mois et a mené des attaques de corsaires en Amérique centrale, frappant Villahermosa en 1664 et Tabasco et Gran Granada en 1665. Ces succès conduiraient à des campagnes encore plus importantes pour le boucanier gallois alors qu'il devenait le commandant de la milice de Port Royal. et le chef de facto ou "l'amiral" des boucaniers des Caraïbes.En tant que sous-gouverneur jusqu'en 1682, Morgan n'a peut-être pas fait beaucoup d'efforts pour nettoyer Port Royal, mais il a amélioré les fortifications défensives et défendu les propriétaires de plantations contre les taxes proposées par le gouvernement britannique à Londres.

L'attaque de Portobelo

En 1668, Morgan fut chargé de diriger une force multinationale de boucaniers lors d'une attaque contre le port de trésor espagnol de Portobelo sur la côte de ce qui est aujourd'hui le Panama. L'un des trois grands ports de trésors d'Espagne, Portobelo était un dépôt pour les énormes quantités d' argent récoltées dans des mines d'Amérique du Sud. L'Espagne et l'Angleterre avaient convenu en 1667 de ne pas s'attaquer aux possessions de l'autre, mais le prix était tout simplement trop tentant pour résister. De plus, le gouverneur de la Jamaïque de l'époque, Thomas Modyford (1620-1679), avait entendu des rumeurs selon lesquelles les Espagnols se préparaient à une attaque sur l'île. Une frappe préventive était une stratégie judicieuse, même si Morgan était censé se limiter à capturer des navires au trésor, soit au port, soit en mer. Modyford tenait particulièrement à ce que Morgan capture des Espagnols et découvre toutes les informations utiles qu'ils possédaient. C'étaient peut-être ses ordres officiels, mais le boucanier gallois nourrissait des ambitions bien plus grandes que cela.

Tout d'abord, Morgan rassembla sa force multinationale sur l'île de Providence, alias Isla de Providencia au large des côtes de l'Amérique centrale, une île qu'il avait prise aux Espagnols en 1665. Il commandait quelque 700 hommes sur 12 navires. Morgan a commencé par éviter La Havane bien fortifiée et a plutôt attaqué Puerto Principe, un centre pour le commerce des peaux plus loin sur la côte de Cuba. Cependant, le butin pris était décevant et les boucaniers français de Morgan quittèrent l'expédition à ce stade.

La force de Morgan a été renforcée par l'arrivée d'un autre navire de boucaniers anglais, et il a tourné ses attentions vers Portobelo, qui était bien protégé par trois forteresses séparées hérissées de 60 canons en tout. Morgan, cependant, savait, comme d'autres colonies espagnoles qui n'avaient pas encore fait face à la fureur des boucaniers, que ces défenses étaient terriblement sous-équipées et n'avaient que des canons obsolètes et des munitions limitées, dont certaines étaient devenues si rouillées par négligence qu'elles était désormais inutilisable. En juillet 1668, Morgan attaqua et captura Portobelo. Il utilise 23 canots pour débarquer 500 hommes à quelques kilomètres de la ville puis marche pour surprendre les Espagnols qui s'attendent à une attaque par la mer. Prisonniers, dont des femmes, prêtres et religieuses, ont été utilisés comme boucliers humains pour porter des échelles aux murs de fortification pour que les boucaniers puissent entrer.

Après la victoire, les prisonniers ont été torturés pour révéler leurs objets de valeur, une pratique courante dans le monde brutal des boucaniers. Une dame, Doña Augustín de Rojas, a été dépouillée de ses vêtements, obligée de se tenir debout dans un baril de poudre à canon et menacée d'une mèche allumée à moins qu'elle ne révèle où ses bijoux avaient été cachés. La ville a ensuite été rachetée aux mains des Espagnols; la population locale a même contribué 100 000 pesos en argent à la cagnotte. Le gouverneur du Panama ayant versé plus d'argent après la défaite d'une force de secours, Morgan a réussi à acquérir un butin total plus une rançon d'une valeur de 250 000 pesos. C'était une fortune absolue et la principale raison pour laquelle le dépassement de ses lettres de marque a été pardonné et oublié par les autorités jamaïcaines. En mars 1669, le butin pris à Portobelo fut déclaré prise légale par la Cour d'Amirauté.

L'attaque de Maracaibo

Après une période rafraîchissante de repos et de débauche à Port Royal, le capitaine Morgan rassembla une nouvelle force de boucaniers en octobre 1668. Il reçut l'ajout bienvenu d'une frégate navale du gouverneur Modyford, l' Oxford, qui arborait 26 ou 34 canons selon sa source. . Malheureusement, une fête à bord de l' Oxford en janvier 1669 pour célébrer le départ le lendemain s'est terminée par des boucaniers ivres qui ont tiré avec leurs pistolets et incendié les magasins de poudre à canon du navire. L'explosion qui en a résulté a fait naufrage le navire et tué près de 200 hommes; Morgan était l'un des dix seuls survivants. La terrible perte signifiait que l'objectif initial du port au trésor de Carthagène n'était plus réaliste. Un autre port, moins bien défendu, devrait faire l'affaire.

Morgan a navigué pour attaquer le fort de Santiago à Cuba, où il a de nouveau utilisé des prisonniers comme boucliers humains. En avril 1669, Morgan attaqua ensuite Maracaibo sur ce qui est aujourd'hui la côte du Venezuela. Il prit d'abord la petite forteresse qui gardait le canal qui donnait accès au lac de Maracaibo. Le bastion avait été construit par les Espagnols après que le boucanier français François L'Olonais (vers 1630-1668) eut attaqué Maracaibo deux ans auparavant. Le fort n'a pas arrêté les hommes de Morgan, qui ont trouvé l'endroit vide mais avec une mèche brûlant vers un énorme dépôt de poudre à canon. Le fusible a été éteint juste à temps et les maraudeurs ont poussé vers Maracaibo autrement sans encombre. La ville avait alors été abandonnée et a été facilement prise et pillée.

Les choses auraient alors pu très mal tourner pour les boucaniers lorsque trois navires de guerre espagnols les ont piégés dans la lagune de Maracaibo. Morgan a maintenant pris l'une de ses décisions tactiques inspirées et a décidé d'habiller un navire marchand capturé et de l'envoyer dans la flotte espagnole, où il pourrait être explosé. Le navire a reçu des ports d'armes à feu avec des bûches peintes pour ressembler à des canons, et il y avait même un certain nombre de personnages en bois peints et habillés sur le pont pour donner l'impression que le navire transportait un équipage normal. Dans la cale, des barils de poudre à canon étaient placés avec des mèches rapides et une grande quantité de soufre et de feuilles de palmier goudronnées. En attendant que la nuit tombe, seuls 12 hommes ont navigué la bombe flottante vers les Espagnols, et lorsqu'ils ont atteint les navires ennemis, ils sont partis sans être vus dans un petit bateau. Le vaisseau amiral de la flotte espagnole, le 48 canons La Madeleine , a été incendiée par l'explosion du navire, et les boucaniers sont passés à l'attaque, capturant l'un des autres navires espagnols, le Marquesa de 24 canons, tandis que le troisième navire espagnol s'échouait dans la confusion générale. Il restait la forteresse du canal à négocier, maintenant de retour aux mains des Espagnols. Morgan a conçu une autre ruse où il a envoyé à plusieurs reprises des bateaux pleins d'hommes sur le rivage et a fait revenir les bateaux avec les mêmes hommes cachés hors de vue. Les Espagnols ont été dupés en pensant que les boucaniers prévoyaient un assaut terrestre et ont donc déplacé leurs canons pour couvrir ce côté de la forteresse. Les boucaniers de Morgan ont ensuite navigué dans la nuit vers le large et la sécurité transportant 250 000 pesos d'argent en butin.

L'attaque du Panama

Morgan est revenu triomphant à Port Royal, a fait le point et a envoyé un appel pour que davantage de boucaniers de toutes nationalités le rejoignent à un point de rassemblement à Cape Tiburon, Hispaniola. Entre-temps, Morgan a repris l'île de Providence aux Espagnols en 1670 alors que l'Angleterre et l'Espagne venaient de conclure une paix avec le traité de Madrid (la nouvelle de cette paix prendrait un an pour atteindre les Caraïbes). Les Espagnols ont également poursuivi des attaques à petite échelle contre les colonies britanniques et ont désormais autorisé les navires espagnols à prendre des navires britanniques en mer comme prix s'ils le pouvaient.

À la fin de 1670, les boucaniers de Morgan, qui comptaient désormais jusqu'à 2 000 hommes dans 33 navires, étaient prêts à rouler vers leur cible : le Panama. Morgan commandait la flotte dans sa frégate de 22 canons Satisfaction , un nom approprié étant donné le résultat final du raid sur une villequi n'était jamais tombé sous le contrôle espagnol. Après avoir pris avec difficulté la forteresse de San Lorenzo qui gardait la rivière Chagres, les boucaniers se dirigèrent vers Panama fin décembre, les derniers milles s'approchant par terre en se frayant un chemin à travers la jungle à



coups de machette. Panama fut facilement capturé en janvier 1671 car il n'avait aucune fortification défensive et les deux tiers de la garnison avaient déjà déserté par crainte de la terrible réputation des boucaniers. La milice espagnole a tenté de perturber les rangs des boucaniers en lâchant du bétail pour se précipiter sur le champ de bataille, mais en vain. L'attaque de Morgan sur le faible flanc droit des Espagnols et les tirs de volée coordonnés et disciplinés des boucaniers ont remporté la journée.

Le Panama a été incendié, bien que cela ait probablement été intentionnel par les Espagnols et involontaire par les boucaniers puisque l'incendie a endommagé à la fois des biens et la perspective d'obtenir une belle rançon des autorités espagnoles. Les habitants ont ensuite reconstruit leur port un peu plus loin sur la côte, un site qui est finalement devenu la ville de Panama. Cette zone de la Main espagnole était depuis longtemps en déclin, et les boucaniers, manquant les navires au trésor annuels, n'ont pas obtenu grand-chose en retour de leurs efforts puisque les Espagnols avaient vidé la ville de leurs objets de valeur et les avaient envoyés par bateau ailleurs. Lorsque le butin qu'ils ont trouvé a été partagé entre le grand nombre de participants, le butin était vraiment petit pour la base. Morgan a été accusé d'avoir escroqué ses hommes de leur butin, et beaucoup ont été laissés presque mourir de faim.

En réponse aux raids de Morgan, les Espagnols ont exigé une action du gouvernement britannique. En conséquence, Morgan fut arrêté et envoyé à Londres en avril 1672, mais de nombreux postes de pouvoir, même si leur voix publique était différente, considéraient en privé Morgan comme un véritable patriote dont les actions pourraient forcer l'Espagne à ouvrir son empire aux commerçants britanniques. Le navire qui a ramené Morgan en Angleterre porte bien son nom de Welcome . Morgan n'a jamais été emprisonné - contrairement au gouverneur Modyford qui a passé deux ans dans la tour de Londres - et lorsque la poussière diplomatique s'est retombée en janvier 1674, Morgan a été fait chevalier par Charles II d'Angleterre (r. 1660-1685) et renvoyé dans les Caraïbes où il a pris son nouveau poste de lieutenant-gouverneur de la Jamaïque.

Mort et héritage

Le 25 août 1688, Morgan mourut à l'âge de 53 ans de mauvaise santé après que son corps se soit finalement rebellé contre son habitude de boire et de manger beaucoup. Il reçut une sépulture avec tous les honneurs militaires. Malheureusement, Morgan n'a pas reposé longtemps en paix depuis qu'un tremblement de terre a frappé Port Royal en juin 1692, et une partie de la ville a glissé sous la mer pour toujours, y compris le dernier lieu de repos de Morgan, maintenant à cinq brasses de profondeur.

À partir des années 1670, l'Espagne commence enfin à percevoir l'intérêt d'investir davantage dans la défense de son empire. L'attaque de Morgan sur Portobelo a été suivie d'autres raids à grande échelle comme l'attaque de Laurens De Graaf sur Veracruz en 1683. Par conséquent, les Espagnols ont assuré la rénovation de leurs forteresses, des soldats ont été envoyés d'Espagne pour les équiper et les forces de la milice locale ont finalement reçu la formation. et l'équipement dont ils avaient besoin pour combattre avec succès les boucaniers. Il y avait aussi une fin à l'idée que l'Espagne était l'ennemi commun, car dans la dernière partie du XVIIe siècle, l'Angleterre, la France et les Pays-Bas ont commencé à se battre pour les meilleurs morceaux du gâteau colonial. Cette situation s'est reflétée dans les boucaniers qui ont également commencé à se battre alors que les Caraïbes devenaient de plus en plus anarchiques.

En 1681, les autorités jamaïcaines ont finalement interdit la piraterie, mais ailleurs, de nombreux boucaniers, en particulier les Français opérant à partir de Saint Domingue, répugnaient à abandonner leur carrière criminelle. De nombreux boucaniers anglais se sont simplement déplacés vers de nouveaux paradis tels que New Providence aux Bahamas. Lorsque la guerre de Neuf Ans (1688-1697) a éclaté, un nombre important de boucaniers britanniques et français ont trouvé un nouvel emploi auprès de leurs gouvernements respectifs en tant que complément précieux à leurs marines officielles. Le dernier grand raid de boucaniers fut l'attaque française de 1697 et la prise de Carthagène. Puis la fin de la guerre de neuf ans et la paix de Ryswick en 1697 entre la France,

l'Espagne, l'Angleterre, et les Pays-Bas signifiaient que les boucaniers ne pouvaient plus obtenir d'emploi officiel ou semi-officiel dans les Caraïbes et ils ont donc décidé d'utiliser leurs compétences pour mener une vie de piraterie pure et simple en attaquant n'importe quel endroit ou navire de leur choix.

Jean Lafitte (1774 - 1858) était un pirate écumant le golfe du Mexique au début du XIXe siècle. Il a créé son propre Royaume de Barataria dans les marais et les bayous près de La Nouvelle-Orléans après l'achat de la Louisiane en 1803. Il aurait commandé plus de 5000 hommes, qu'il a d'ailleurs fournis comme troupes pour la bataille de La Nouvelle-Orléans (1815). Jean Lafitte commandait une centaine de bateaux avec 5000 hommes. Il prit part au commerce d'esclaves, alors que celui-ci avait été interdit.

Lafitte avait un caractère coloré. Il est né à Saint Seurin, près de Gradignan en Aquitaine (France) le 22 novembre 1774. Il quitte la France pendant la Terreur (vers 1793-1794) sans doute pour des raisons économiques, et retrouve son frère Pierre dans les Caraïbes afin d'y faire fortune (en fait en 1809). Il s'engage dans la contrebande et la piraterie, opérant au nom de son Royaume de Barataria, ne reconnaissant de ce fait la souveraineté d'aucune autre nation. De par son origine juive dite portugaise (?), il se disait ennemi de l'Espagne et de l'Inquisition.



En 1806 (en fait Pierre est arrivé vers 1804, et Jean l'a rejoint en 1809), Jean et Pierre s'installent à Barataria près de la Louisiane récemment vendue par Napoléon aux Américains en novembre 1803. Il faudra attendre dix ans avant que ce territoire ne devienne un État à part entière et les frères Lafitte vont profiter de ces vides institutionnels et juridiques pour développer une économie parallèle.

Barataria est un territoire difficile d'accès composé de plusieurs îles toutes propices pour dissimuler ses bases, sa flotte navale et les " produits de contrebande " : les esclaves qu'il a volés aux Espagnols.

Jean Lafitte est l'amant d'une des femmes les plus belle de Louisiane, Catherine Villard (et son frère Pierre de Marie Villard, la sœur de Catherine, toutes deux métisses). Il est par ailleurs très populaire en Louisiane car il vend des produits que toute la société achète.

En 1812, l'Angleterre rentre en guerre contre les jeunes États-Unis, trente ans après la guerre d'indépendance. L'armée américaine est faible. Lafitte, avec 500 de ces hommes et ses nombreux canons volés aux espagnols sont très courtisés par les deux camps. Jean Lafitte va prendre position contre les Anglais. Le 8 janvier 1815, les canons de Lafitte vont contribuer à tuer 3 000 Anglais et 1000 disparus à la bataille de Chalmette près de la Nouvelle-Orléans (moins de 100 Américains tués seulement et trois hommes de Lafitte !). Cette bataille permet à Jean Lafitte de devenir un héros même si cette victoire reste inutile dans la mesure où Anglais et Américains avaient signé un traité de paix deux semaines auparavant en Europe mais que la nouvelle de celui-ci a mis du temps à parvenir de l'autre coté de l'Atlantique.

Jean Lafitte, devenu héros de guerre américain, reste avant tout un contrebandier. Il décide de quitter la Louisiane américaine pour s'installer à Galveston au Texas espagnol en proie à l'anarchie jusqu'en 1821 afin de continuer ses trafics. Il prend position pour l'indépendance du Mexique et travaille dans le même temps pour les Espagnols. Ce double jeu va lui permettre de continuer son commerce jusqu'en 1820, date à laquelle il quitte Galveston et sa trace se perd (il rentrera une première fois en France en 1817 pour quelque temps, puis définitivement en 1824).

Fin de vie

Pierre décède d'une fièvre aiguë dans le Yucatán en 1821. En 1823, Jean Lafitte devient corsaire de la jeune République de Colombie qui vient de s'affranchir de l'Espagne. Réputé mort en 1824 au cours d'une de ses attaques, il ne meurt en fait qu'en 1858. Avant de partir rejoindre son frère Pierre en 1809, il épouse Madeleine Elizabeth Rosalie Roux (10 Fevrier 1789 - 24 Septembre 1859) dont il a déjà trois enfants : Jean né en 1803, Jean Edouard né en 1807 et Désirée née en 1809. Ensuite, Lafitte rentre une première fois en France en 1817 et aura son troisième fils Constant Joseph Edouard né en 1817. Il retourne aux amériques et rentre définitivement en France en 1824 où il a quatre autres enfanfs nés entre 1824 et 1830 dont Joseph

Alexis né en 1824 qui est l'arrière-grand-père de l'une des générations actuelles.

Avant 1809 il a navigué et habité l'île Maurice et l'Inde où il faisait la traite des Noirs.

En 1839 Jean Lafitte retourne en Louisiane et dans les différents endroits ou il avait exercé son activité de "flibustier" et fait un voyage sur son passé.

En 1852, il rédige son testament qui comporte cinquante pages !

Le 14 mars 1858, il décède à Gradignan, en Aquitaine (France) où il avait acheté un château aujourd'hui détruit .

Quant a ses prétendues morts en 1824 et 1826, c'est lui qui a fait courir ces bruits car recherché par les Américains et les Espagnols de Cuba d'où il s'etait échappé de prison.

Lafitte et son frère Pierre avaient amassé une immense fortune durant leur séjour aux Amériques ; malheureusement étant tombé en disgrâce, les Américains l'auraient menacé de lui confisquer tous ses droits et ses biens, il aura probablement enfoui son butin aux fin fonds des bayous réputés inexpuniables. Certains encore aujourd'hui cherchent le " trésor " de Lafitte.

Un manuscrit controversé, connu sous le nom de Journal de Jean Laffite, raconte comment, après que sa mort fut annoncée dans les années 1820 (certains disent en 1826), il aurait vécu dans plusieurs États des États-Unis, fondé une famille et écrit ce journal. À sa demande, la publication du journal aurait été retardée de 100 ans. Dans les années 1950, le journal a été traduit du français et édité. Le manuscrit original a été acheté par Price Daniel, Gouverneur du Texas, et est aujourd'hui exposé à la bibliothèque Sam Houston Regional Library and Archives, à Liberty (Texas).

Il existe des légendes selon lesquelles Lafitte serait revenu en Europe, aurait rencontré Karl Marx et aurai financé la parution de son manifeste . Il aurait même eu le projet de délivrer Napoléon à Sainte Hélène avec dix de ses navires et 500 hommes ce qui aurai sans doute été une tâche assez facile étant donné que que la guarnison anglaise ne se composait que de quelque dizaine d'hommes, mais les Anglais ayant eu vent du projet, Lafitte y avait renoncé, etc. Toutes ces histoires sont révélatrices de l'esprit de camaraderie qui régnait entre les pirates.

La guerre entre la France et l'Angleterre divisant les flibustiers en deux camps contribua beaucoup à les faire disparaître; la colonisation méthodique de Haïti, de la Jamaïque, l'organisation par les Anglais d'une immense contrebande officieuse expliquent qu'au XVIIIe siècle le souvenir seul subsiste des Frères de la Côte.

Dans cette Amérique dont le partage est désormais à peu près définitif, il semble cependant que les cartes de cette première époque coloniale nous montrent toujours les mêmes sites, les plus riches et les plus disputés. Alors que les Antilles et le bassin du Saint-Laurent faisaient l'objet de véritables cadastres, que certaines cartes figuraient les jardinets des fonctionnaires et les échafauds sur lesquels séchaient les morues, des milliers de kilomètres attendaient encore, au centre et à l'ouest du continent, les topographes et les hydrographes.



"Carte des différents canaux par lesquels les métaux précieux circulent d'un continent à l'autre." Carte sur cuivre, 15 × 28,7 cm. Tiré du tome 4 de Humboldt's *Political Essay on the Kingdom of New Spain* , traduit du français par John Black (Londres : Longman, Hurst, Rees, Orme et Brown, 1811) [Livres rares Division].

En raison de sa propre expérience minière, Humboldt montra un intérêt particulier pour les matières premières du Nouveau Monde et consacra une grande partie de son examen des archives statistiques au sujet des métaux précieux. Il fournit de nombreux tableaux de données dans l'ouvrage, et l'un des nombres étonnants qu'il calcule est la valeur totale de tout l'or et de l'argent expédiés d'Amérique en Europe depuis l'époque de Christophe Colomb :

> **En prenant aussi les 186.000 marcs d'or qui sont passés en butin entre les mains des conquérants à 25 millions, il s'ensuit que la quantité d'or et d'argent importée d'Amérique en Europe, entre 1492 et 1803, s'élève à *cinq mille quatre cents quarante-cinq millions de piastres, ou à vingt-huit mille cinq cent quatre-vingt-six millions de livres tournois***

LES ANTILLES

Dans toute la région des Antilles, il est probable que les premiers habitants aient été des Amérindiens arawaks. Il y a environ 1500 ans, ceux-ci avaient commencé à immigrer du Venezuela pour se disperser dans les îles des Antilles, dans un secteur que nous appelons maintenant les Caraïbes. Ils ont découvert la plupart des îles comme Cuba, Porto Rico et Hispaniola (Haïti et République Dominicaine), puis de plus petites comme les Bahamas, les Caïmans, la Jamaïque, les Turks et Caicos, etc. Plus tard, les Arawaks entrèrent en conflit avec les Caraïbes, des Amérindiens plus a agressifs qui les chassèrent en grande partie.



Rappelons qu'en 1494 le pape Alexandre VI Borgia (1431-1503) avait contraint les Espagnols et les Portugais à signer le traité de Tordesillas qui traçait les limites territoriales entre l'Espagne et le Portugal: tout ce qui serait découvert à l'ouest du méridien appartiendrait à l'Espagne et à l'est (Brésil et Afrique), au Portugal. En réalité, l'Église catholique avait attribué aux deux puissances péninsulaires, non pas des zones de colonisation, mais des zones d'évangélisation, mais cette distinction ne résista pas longtemps aux appétits coloniaux. Les autres pays de l'Europe furent incapables de s'opposer au traité de Tordesillas jusqu'à la fin du XVIe siècle. En principe, les Antilles devaient appartenir aux Espagnols, puisque les Portugais y étaient écartés. C'est ce qui explique pourquoi les Espagnols furent les premiers à prendre possession des Antilles, même si elles devinrent avec le temps "néerlandaises", puis "françaises" et "anglaises". Paradoxalement, il n'existe pas d'"Antilles espagnoles" pour la simple raison que les Espagnols se désintéressèrent de la région pour concentrer leurs efforts en Amérique du Sud.

La grande richesse des Antilles était la canne à sucre dont les plantations, réalisées à partir de 1640-1650 remplacèrent celle du tabac ; mais l'indigo y jouait aussi un rôle important, provoquant en contrecoup l'effondrement de la culture du pastel en Europe. À la veille de la Révolution, la partie française de Saint-Domingue était le joyau incomparable des îles à sucre, avec 800 sucreries, 3 000 indigoteries, 450 000 esclaves noirs pour 40 000 blancs. Les cartes nous montrent un territoire bien irrigué dont la surface habitable est déjà entièrement peuplée.

Les Espagnols

Christophe Colomb, lors de son premier voyage (1492), avait découvert les Grandes Antilles dont Cuba et Haïti (nommé Hispaniola). Au voyage suivant (1493-1496),il découvrit la Dominique, la Guadeloupe, Porto Rico, la Jamaïque, mais aussi les îles de Saba, de Saint-Martin et de Saint-Barthélemy. Sa découverte fut à l'origine du traité de Tordesillas signé entre l'Espagne et le Portugal. Ensuite, lors de son troisième voyage (1498-1500), il parvint aux îles de la Trinité, de Tobago et

de Grenade. N'ayant plus sa fonction de vice-roi, Colomb entreprit une dernière expédition en 1502 au cours de laquelle il longea la côte de l'Amérique centrale, à partir du Honduras. Il n'atteignit jamais lui-même l'Amérique du Sud.

Entre-temps, l'Espagnol Alonso de Ojeda et l'Italien Amerigo Vespucci au service de l'Espagne (d'où provient le nom d'Amérique) approchèrent, contrairement à Colomb, des côtes de l'Amérique du Sud en abordant en 1499 les îles d'Aruba, de Bonaire et de Curaçao. L'explorateur Alonso de Ojeda prit possession des trois îles au nom de l'Espagne. Des tentatives de colonisation furent envisagées un peu partout dans les Antilles, mais l'agressivité et la réputation d'anthropophagie des Caraïbes (peuple amérindien) incitèrent les Espagnols à négliger la plupart des petites îles (notamment les Îles-du-Vent au nord), qui servirent surtout d'escale entre les Antilles et l'Europe, ce qui laissait éventuellement la place aux Français, aux Anglais et aux Hollandais.

On retiendra que la colonisation européenne a exercé une influence déterminante et durable sur le peuplement, la langue et la culture des Antillais. La grande majorité de la population antillaise est de race noire ou mulâtre, en raison du commerce des esclaves auquel se livrèrent d'abord les Portugais, puis les Hollandais, les Britanniques et les Français (suivis, plus tard, par les Américains) dans cette région du monde.

Les Hollandais

En ce qui a trait aux Hollandais, rappelons que ceux-ci, après avoir chassé, entre 1637 et 1641, les Portugais d'Afrique occidentale en prenant les forteresses d'Elmina (Ghana), de Luanda (Angola) et de São Tomé, organisèrent à leur profit leurs propres réseaux de la traite négrière (jusqu'en 1863, au moment de l'abolition de l'esclavage). Les Hollandais, avec la création de la première Compagnie des Indes occidentales en 1621, s'arrogèrent le monopole de la traite pour le compte des Espagnols et, dès 1634, possédaient déjà les îles de Saint-Martin, Saint-Eustache, Aruba, Bonaire et Curaçao.

Pendant que les Anglais s'approprièrent Saint-Christophe (1620), le nord des Petite Antilles, Sainte-Lucie (1631) et la la Jamaïque en 1655,les Français revendiquèrent la Guadeloupe, La Martinique (1635) et l'île de la Tortue. Entre 1734 et 1750, le monopole espagnol de la traite des esclaves chancela, la traite s'universalisa de plus en plus. L'Angleterre tenta d'intercepter la traite des Noirs qui constituait une source de richesse pour l'Espagne ou pour ses alliés. Finalement, l'Europe entière, y compris la France et la Hollande, participa à la traite. Suivant un rapport présenté en 1787 au ministère anglais des Colonies, la traite avait atteint l'année précédente 100 000 nègres, ainsi répartis: Angleterre, 38 000; France, 31 000; Portugal, 25 000; Hollande, 4000;Danemark, 2000. Bref, les Hollandais furent de bien petits commerçants au XVIIIe siècle, alors qu'ils furent de grands commerçants un siècle plus tôt. Au total, certains historiens estiment à 40 ou 50 millions le nombre d'individus déplacés par la traite, entre 1511 et 1789. Au total, les Hollandais importèrent plus d'un demi-million d'esclaves aux Antilles et au Surinam, mais l'île de Curaçao en reçut la quasi-totalité, suivie du Surinam (37 000 esclaves). Rappelons que c'est le pape Nicolas V qui autorisa, le 8 janvier 1454, le roi du Portugal à pratiquer la traite (itinéraire Afrique-Portugal).

Après l'abolition de l'esclavage en 1863 - contre 1838 en Angleterre, 1848 en France et 1863-1868 aux États-Unis -, les Hollandais importèrent des immigrants dans leurs colonies des Antilles et du Surinam (Guyane hollandaise). Il y eut les importations de travailleurs sous contrat venus des Indes britanniques, de l'Indonésie et de la Chine au Surinam, mais il y eut également beaucoup de métissages dans les îles néerlandaises: Aruba (Vénézuéliens, Saint-Martinois, Américains), Bonaire (Anglais et Américains), Curaçao (Sud-Américains, Britanniques antillais, Américains, Français antillais), Saba (Américains), Sint Eustatius (Américains), Sint Maarten (plus de 40 ethnies).

Les Antilles néerlandaises

La première Constitution des Antilles néerlandaises a été adoptée par le Parlement néerlandais en 1865; elle a été plusieurs fois modifiée depuis cette époque. La modification la plus importante fut celle de 1954, qui aboutit à l'établissement de la Charte du royaume des Pays-Bas, l'organisme législatif principal qui réglemente l'autonomie interne pour les îles des Antilles néerlandaises, à l'exception d'Aruba. Seul le Surinam, devenu un État indépendant en 1975, a coupé tous les ponts avec les Pays-Bas, mais a conservé le néerlandais comme langue officielle.

Dans le cas des Antilles néerlandaises, nous ne retiendrons que les îles faisant actuellement partie du royaume des Pays-Bas: Aruba et les îles de Bonaire, Curaçao, Saba, Saint-Eustache et Saint-Martin, ce qui exclut le Surinam indépendant depuis 1975. Depuis le 10 octobre 2010, les Antilles néerlandaises ont cessé d'exister.

LES ÎLES CAÏMANS

Christophe Colomb découvrit les îles Caïmans en 1503; il les appela Las Tortugas (en espagnol: "les tortues") parce qu'il avait aperçu deux petites îles (Caïman Brac et Petit Caïman) si pleines de tortues qu'on aurait cru qu'elles étaient faites de tout petits rochers. Vingt ans plus tard, on retrouva ces mêmes îles sur une carte sous le nom de Lagartos, ce qui désignait de larges lézards à cause des iguanes qui habitaient ces îles. Quelques années plus tard, elles prirent le nom de Caymanas, dérivé d'un mot amérindien signifiant "crocodile de mer" ou un "alligator". Les îles servirent de refuge pour les pirates, déserteurs et autres aventuriers. La configuration des îles présentaient un grand intérêt pour les pirates, car elle leur facilitait la tâche pour attaquer les vaisseaux qui naviguaient entre la mer des Antilles et les ports d'Europe et d'Amérique. À partir de 1670, arrivèrent les déserteurs de l'armée d'Oliver Cromwell ainsi que des réfugiés qui fuyaient l'Inquisition espagnole. En même temps, le traité de Madrid faisait de la Jamaïque une colonie anglaise.

Une colonie britannique

Les îles Caïmans devinrent alors la propriété de la Couronne britannique puisqu'elles étaient administrées depuis la Jamaïque en vertu du traité de Madrid (1670), qui accordait à la Grande-Bretagne "tous ces pays, ces îles, des colonies et toute place située dans les Antilles". En 1774, les îles Caïmans comptaient 176 habitants, mais quelques années plus tard la population avait augmenté à 933 habitants avec l'arrivée des 550 premiers esclaves. La route des négriers passaient près des îles Caïmans et il arrivait que des bateaux s'échouaient sur les récifs, déversant alors une main d'oeuvre gratuite. La langue anglaise servait de véhicule administratif, tandis que les Noirs développaient leur créole pour communiquer entre eux. Selon la légende, les Caïmaniens auraient, en 1788, sauvé un équipage britannique d'un convoi de navires marchands qui avaient heurté un récif à Gun Bay; ils auraient été récompensés par la promesse du roi Georges III de ne jamais plus les soumettre à un impôt. Ce serait depuis cette époque que les îles Caïmans jouiraient de la renommée de "paradis fiscal".

En 1832, un premier système représentatif de gouvernement des îles fut formé avec l'introduction de l'Assemblée législative: elle comptait huit juges de la paix nommée par le gouverneur de la Jamaïque. L'esclavage fut officiellement aboli en 1833, mais sa mise en vigueur aux îles Caïmans prit un peu de retard et dut attendre en 1835.

L'annexion à la Jamaïque

En 1863, les îles Caïmans furent formellement annexées à la Jamaïque. L'archipel des Caïmans commença à se développer avec des écoles, une banque, un petit hôpital et un programme de travaux publics. Au cours de cette période, les Caïmaniens devinrent des pêcheurs et des chasseurs de tortues, mais beaucoup devinrent marins à bord des navires marchands qui naviguaient non seulement dans les Caraïbes, en Amérique du Nord et en Amérique centrale, mais également .au Japon, en Arabie Saoudite et au Venezuela. En 1932, un ouragan dévastateur a frappé l'archipel et tout détruit sur son passage. En 1959, les îles Caïmans obtinrent leur première con-

stitution et une assemblée de douze membres élus et un Conseil exécutif de deux membres élus; la Constitution de 1959 sera modifiée en 1972, en 1992 et en 2004, mais elle ne promulguait aucune langue officielle.

L'État non souverain au sein du Royaume-Uni

En 1962, la Jamaïque devint un État indépendant, mais les îles Caïmans restèrent une colonie britannique, avec un gouverneur nommé par Sa Majesté, un conseil exécutif et une assemblée législative composée de 15 membres. À partir des années quatre-vingt, les revenus provenant de la pêche chutèrent considérablement; le gouvernement développa le secteur touristique et la finance. Depuis lors, l'archipel est demeuré un territoire britannique d'outre-mer. Il est reconnu comme "paradis fiscal", puisqu'il n'existe d'impôt sur le revenu, pas d'impôt sur les sociétés, ni de taxe sur les gains de capitaux, ni de retenues fiscales ni de droits successoraux. Les revenus gouvernementaux proviennent surtout des droits d'importation, des permis payés par les institutions financières, des droits de timbre, des taxes touristiques et des taxes imposées aux passagers qui voyagent en paquebot et en avion. C'est pourquoi plus de 40 000 compagnies, y compris 600 banques et fiducies, sont officiellement enregistrées dans ce petit pays. Ce type de paradis fiscal, caractérisé par le blanchiment de l'argent sale à grande échelle, est dénoncé par tous les organismes qui luttent contre le crime organisé. En 2009, les ¸iles Caïmans adoptèrent une nouvelle constitution dans la quelle l'anglais fut, pour la première fois, proclamé langue officielle.

JAMAIQUE

Avant l'arrivée des Européens, l'île était peuplée d'Amérindiens arawaks. Ils y vivaient depuis environ sept siècles lorsque Christophe Colomb découvrit l'île de la Jamaïque en 1494 qu'il nomma Janahica; le mot signifierait, selon divers auteurs, "vaste endroit avec eau", "île aux sources", "terres des bois et des eaux" ou encore "lieu, endroit où abonde le maïs".

Ce n'est qu'en 1509 que les Espagnols en firent une colonie du nom de Santiago, puis fondèrent en 1538 Santiago de la Vega, qui devint la capitale de cette colonie espagnole. Les Arawaks constituèrent la première main-d'œuvre d'esclaves de la part des Espagnols. La quasi-totalité des Amérindiens fut rapidement décimée par les mauvais traitements et les maladies apportées par les Européens. On ne comptait déjà plus d'autochtones à la fin du XVIe siècle. Les Espagnols firent alors appels aux esclaves noirs qui s'hispanisèrent rapidement. À ce moment-là, langues parlées en Jamaïque étaient l'espagnol, le portugais et le créole.

La colonie britannique

En 1655, les Britanniques s'emparèrent de l'île; l'année suivante, arrivèrent de l'île de Niévès plus de 1000 colons anglais et leurs esclaves. Dès 1658,la Jamaïque comptait 4500 Blancs et 1400 Noirs. Entre-temps, la plupart des colons espagnols avaient quitté l'île pour Cuba restée espagnole. Néanmoins, les Espagnols firent valoir leurs prétentions sur ce territoire jusqu'en 1670. Les colons anglais introduisent sur l'île de nombreux esclaves noirs venus d'Afrique et développèrent l'exploitation de la canne à sucre et la culture du cacao. Entre 1680 et 1688, la Jamaïque importa 8000 esclaves par an. Les Britanniques firent de la Jamaïque une colonie très productive, qui devint aussi l'une des principales plaques tournantes de la traite des Noirs;à la fin du XVIIIe siècle, l'île comptait alors quelque 300 000 esclaves, contre 30 000 Blancs. C'est à cette époque que



s'élaborèrent le créole jamaïcain (formé d'anglais, de mandingue, de malinké, de bambara et de dioula) et la langue anglaise locale propre à la Jamaïque. Durant cette époque, les Britanniques eurent beaucoup de mal à traquer les marrons, ces esclaves qui s'enfuyaient.

Après l'abolition de l'esclavage en 1833, les affranchis quittèrent les plantations pour s'établir sur des terres inoccupées à l'intérieur du pays, ce qui ruina l'économie fondée sur les grandes exploitations de canne à sucre. Pour remplacer la main-d'œuvre noire, Londres fit venir des travailleurs de la Chine et de l'Inde dans les plantations. La langue anglaise se particularisa et devint une forme régionale caractérisée par des apports espagnols, irlandais, écossais, créoles, etc. L'économie resta dominée par une minorité de planteurs blancs et la population noire commença à se rebeller contre les mesures discriminatoires dont elle faisait l'objet. Devant l'indifférence du gouvernement britannique, une rébellion éclata à Morant Bay en 1865, suivie d'un mouvement de révolte qui s'étendit à tout le pays. Cette rébellion fut brutalement réprimée, à la suite de quoi l'Assemblée législative locale fut abolie. C'est ainsi que la Jamaïque acquit le statut de "colonie de la Couronne". L'établissement du nouveau statut de "colonie de la Couronne" favorisa, au cours des décennies suivantes, le développement d'une classe moyenne avec ses fonctionnaires et sa police issus du peuple.

La Jamaïque connut alors une période de relative stabilité pendant laquelle s'implantèrent de grandes compagnies étrangères, par exemple l'américaine United Fruit. L'économie fut orientée vers le tourisme de masse et l'extraction de la bauxite, tandis que beaucoup de Jamaïcains émigrèrent vers la Grande-Bretagne. À la fin du XIXe siècle, des commerçants proche-orientaux commencèrent à immigrer. Le mélange d'Africains, d'Européens, de Chinois, d'Indien et de Proches-Orientaux donnèrent aux Jamaïcains leur diversité physique et culturelle, bien que les influences britanniques et africaines soient demeurées les forces dominantes dans la formation de la nation.

Puis les mouvements nationalistes se développèrent sous l'impulsion de deux leaders jamaïcains, Alexander Bustamante (1884-1977) et Norman Washington Manley(1893-1969). D'abord alliés puis adversaires politiques, ils alternèrent au pouvoir. L'idée de l'indépendance fut relancée par l'octroi d'une nouvelle constitution en 1953. Manley accéda au poste de premier ministre en 1955 et fut un partisan de l'unité des Caraïbes anglophones, celle-ci se réalisant brièvement dans la fédération des Indes-Occidentales(1958-1962). La Jamaïque obtint son indépendance, dans le cadre du Commonwealth, le 6 août 1962.

Un État indépendant

Au lendemain de l'indépendance, des élections suivirent: elles furent remportées par le Jamaica Labour Party (JLP), dirigé par Alexander Bustamante. Celui-ci devint premier ministre, jusqu'à son remplacement, en 1967, par Hugh Lawson Shearer.

En 1972, le People's National Party (PNP), dirigé par le dirigeant syndical Michael Manley, fils de Norman Washington Manley, remporta les élections et mena une politique prônant un "socialisme démocratique" ouvertement favorable au régime de Fidel Castro. Devant l'aggravation de la situation économique, il perdit les élections de 1980 au profit d'Edward Seaga, qui dirigea alors le Jamaica Labour Party (JLP). Seaga renforça les liens avec les États-Unis et s'efforça d'attirer les capitaux étrangers dans le pays. Cependant, les effets de sa très impopulaire politique de rigueur furent réduits par la baisse des cours de la bauxite.

Le PNP et Manley revinrent au pouvoir en 1989 et poursuivirent une politique modérée. Manley démissionna pour des raisons de santé en 1992 et Percy Patterson lui succéda à la tête du People's National Party. Le PNP fut réélu en 1993 et en 1998. La Jamaïque demeure un lieu de transbordement majeur pour la cocaïne d'Amérique du Sud à destination de l'Amérique du Nord et de l'Europe. Le gouvernement a mis en place un vaste programme d'éradication du cannabis, mais la corruption teste un problème

majeur. En même temps, la délinquance et la criminalité atteignent des niveaux difficilement supportables pour la population, ce qui s'avère très nuisible au développement du tourisme.

ARUBA

Les premiers habitants d'Aruba étaient les Arawaks, plus précisément les Caiquetios, d'origine vénézuélienne. On croit que les premiers peuplements amérindiens remonteraient à l'an 1000 de notre ère.

Quelques siècles plus tard, les premiers Européens débarquèrent sur l'île d'Aruba. L'île d'Aruba a été découverte en 1499 (après Curaçao) par l'explorateur espagnol Alonso de Ojeda, mais les Espagnols considérèrent l'île d'Aruba comme " inutile "; ils la désignèrent d'ailleurs comme étant une isla inútil. Les Espagnols ont rapidement exporté (avant 1513) les Amérindiens vers Santo Domingo (République Dominicaine) et Haïti, où ils furent réduits à travailler dans les mines de cuivre ou de sel.



Durant près de 150 ans, Aruba resta un refuge pour les pirates et les boucaniers espagnols, qui pillaient les navires transportant des richesses dérobées chez les populations amérindiennes à destination de l'Europe. Par la suite, les Espagnols poursuivirent une colonisation très limitée en transformant l'île en un immense ranch; ils y introduisirent chevaux, ânes, moutons, chèvres, cochons, poulets, ainsi que des chiens et des chats. Au lieu de décimer complètement les Arawaks, comme il était de coutume à l'époque, les Espagnols permirent à beaucoup d'Arawaks de s'occuper du bétail. C'est ce qui explique que de nombreux Arubais d'aujourd'hui ont des ancêtres indiens. Il n'y eut pratiquement jamais d'esclaves noirs à Aruba, mais il y en a eu à Curaçao, l'île voisine. En effet, au cours du XVIe siècle, des esclaves furent amenés sur Curaçao et ceux-ci développèrent le créole papiamento afin de pouvoir communiquer entre eux et avec leurs propriétaires. Puis des missionnaires portugais et espagnols, des marchands hollandais, des commerçants sud-américains et des Amérindiens ajoutèrent de nombreux mots complémentaires au papiamento.

La colonisation hollandaise

En 1636, après une guerre de quatre-vingts ans avec l'Espagne, la Hollande s'empara d'Aruba. Après la cession de l'île au Hollandais, des juifs marranes (juifs espagnols convertis par force au catholicisme après 1492, mais qui continuèrent à pratiquer leur religion) fuyant les persécutions dans leurs pays vinrent s'installer dans l'île. Les Hollandais continuèrent l'élevage du

bétail et Aruba devint une "réserve de viande" pour les autres possessions hollandaises dans les Antilles. Vers 1640, les colonisateurs hollandais permirent à la population indigène de vivre librement sur Aruba. Néanmoins, le dernier Arawak "pur sang" (ou "pur laine") mourut en 1862, tandis que les derniers indigènes à parler leur langue avaient déjà cessé de l'utiliser au début des années 1800; certains noms de lieu portent encore aujourd'hui un nom amérindien. En 1643, Peter Stuyvesant fut nommé gouverneur d'Aruba (ainsi que pour le reste des Antilles néerlandaises), un poste qu'il conserva jusqu'en 1647, mais c'est la Compagnie hollandaises des Indes occidentales qui administra ensuite la petite île.

Au cours des siècles suivants, les Hollandais conservèrent leur mainmise sur Aruba, sauf pour une brève période de domination anglaise entre 1805 et 1816, lors des guerres napoléoniennes. Pour les Hollandais, Aruba ne fut jamais une colonie importante, et ils administrèrent l'île depuis Curaçao, le centre politique de tous les colonies des Antilles néerlandaises. Comme les habitants provenaient de plusieurs origines ethniques, ils utilisèrent, dès le début de la colonisation, leur langue arawak (jusqu'à son extinction), le papiamento, l'espagnol, le néerlandais ou l'anglais.

En 1824, un berger découvrit les premières pépites d'or sur Aruba; la ruée vers l'or commença et se poursuivit avec un certain succès jusqu'en 1913. Des milliers de Vénézuéliens immigrèrent à Aruba, ce qui contribua à implanter de façon durable la langue espagnole. Ensuite, ce fut l'or noir. En 1924, commença le raffinage du pétrole venant du Venezuela, ce qui amena une ère de grande prospérité et une nouvelle arrivée d'hispanophones, d'anglophones et de francophones. En 1929, la Lago Oil and Transport Company, une filiale de la Standard Oil du New Jersey (plus tard Exxon), construisit l'une des plus grandes raffineries du monde au sud-est de l'île; la Eagle Oil Refinery en construisit une autre sur la côte ouest. Dès lors, beaucoup d'ouvriers provenant des Indes occidentales britanniques vinrent travailler dans la raffinerie de San Nicolas, ce qui contribua à la propagation d'un "anglais antillais", lequel prit la place du papiamento comme langue orale véhiculaire. Parallèlement, Aruba pratiqua la culture de l'aloès (plante aux feuilles acérées, charnues et cassantes) qui devint l'une des deux principaux piliers économiques en raison de la production de produits cosmétiques et pharmaceutiques.

Lors de la Seconde Guerre mondiale, on sait que les Pays-Bas furent occupés par l'Allemagne nazie à partir du 10 mai 1940. Le jour suivant, les Britanniques placèrent l'île d'Aruba sous leur "protection" avant de la laisser à leurs alliés américains, et ce, à partir du 16 janvier 1942 jusqu'à la libération des Pays-bas en 1945. Le 18 mars 1948, la Couronne hollandaise acceptait le principe de l'autodétermination pour Aruba. Les Antilles néerlandaises obtinrent leur autonomie le 29 décembre 1954 et Aruba fit partie de cet ensemble constitué, d'une part, des Îles-sous-le-Vent (Aruba, Bonnaire et Curaçao), d'autre part, des Îles-du-Vent (Sint-Maarten, Saba et Sint-Eustatius). Une constitution fut adoptée en avril 1955. En 1985, l'essor pétrolier prit fin et le plus grand employeur du pays, Exxon (Esso), quitta l'île, et la précipita dans une grave crise économique. L'industrie touristique prit son l'essor et sauva le pays de la ruine. Aujourd'hui, cette industrie emploie près de la moitié de la population d'Aruba et reçoit entre 600 000 et un million de visiteurs, la plupart parlant espagnol, anglais, néerlandais, allemand, français, portugais, etc.

Le statut particulier d'Aruba

Le 12 mars 1983, des représentants de la Couronne hollandaise ainsi que de chacune des îles des Antilles néerlandaises acceptèrent le principe de l'autonomie de l'île d'Aruba, c'est-à-dire d'une autonomie par rapport aux Antilles néerlandaises, non par rapport au royaume des Pays-Bas. L'autonomie d'Aruba devint effective le 1er janvier 1986, l'île ne faisait plus partie des Antilles néerlandaises tout en demeurant une entité politique distincte au sein du Royaume des Pays-Bas. Dès lors, le Royaume était constitué de trois entités : Aruba, les Antilles néerlandaises (aujourd'hui dissoutes) et les Pays-Bas.

Suite à un référendum tenu en 1994, l'autonomie politique complète fut suspendue en 1996, mais Aruba bénéficie d'un Status Aparte, c'est-à-dire un statut particulier. En effet, Aruba a adopté sa propre constitution (1986) fondée à la fois sur la Convention européenne de sauvegarde des droits de l'homme et des libertés fondamentales, le Pacte international relatif aux droits civils et politiques, la Charte sociale européenne, la Charte du royaume des Pays-Bas et la Constitution des Antilles néerlandaises (aujourd'hui dissoute). Le Royaume des Pays-Bas conserve la responsabilité de la Défense et des Affaires étrangères. Quant au gouvernement d'Aruba, il est doté d'une Assemblée législative qui s'occupe de toutes les affaires intérieures. Aruba a un gouverneur nommé par la reine du Royaume des Pays-Bas pour un mandat de six ans; celui-ci représente le souverain sur l'île. En 2001, le tourisme accaparait quelque 35 % des emplois et 38 % du PIB de l'île. Toutefois, le gouvernement arubais cherche d'autres ressources pour une île qui n'exporte que son pétrole raffiné. Il tend à exploiter la rentabilité des paradis fiscaux.

Depuis le 10 octobre 2010, le Royaume des Pays-Bas se compose de quatre États autonomes (au lieu de trois): Aruba, Curaçao, Sint Maarten et les Pays-Bas. Les îles ne constituent pas des dépendances d'outre-mer dans le Royaume des Pays-Bas, mais des partenaires autonomes égaux au sein du Royaume, comme les Pays-Bas, et chaque entité possède une degré élevé d'autonomie interne. En fait, Aruba conserve le statut d'État qu'il avait depuis 1986.

TRINIDAD ET TOBAGO

Bien avant l'arrivée de Christophe Colomb, de nombreux peuples amérindiens vivaient à l'île de la Trinité, soit quelque 7000 ans auparavant. Au moment de la tutelle espagnole (1492), on dénombrait encore au moins 40 000 Amérindiens. Les diverses tribus amérindiennes mentionnées par les Espagnols furent les Yaio, les Nepuyo, les Chaima, les Warao, les Carinepogoto, les Aruaca, les Shebaio, les Saluaio, etc. Beaucoup de toponymes ont conservé leurs noms d'origine dans la région: Caroni, Oropouche, Tamana, Aripo, Arima, Aripo, Paria, Arouca, Caura, Tunapuna, Tacarigua, Couva, Mucurapo, Chaguanas, Carapichaima, Guaico, Mayaro, Guayaguayare, etc. L'île de la Trinité servait de transit pour ces peuples entre l'Amérique du Sud et les Caraïbes.



La colonisation espagnole (1532-1797)

Lors de son troisième voyage, Christophe Colomb débarqua à Trinité - qu'il nomma Trinidad en espagnol en l'honneur de la Sainte Trinité - le 31 juillet 1498; Tobago fut découverte en même temps, et elle fut nommée par Colomb Bella Forma ("belle forme" en français). Après avoir navigué le long de la côte, Colomb atteignit le golfe de Paria et se crut au paradis terrestre, tout en ignorant que la côte qu'il voyait (le Venezuela) était un continent. L'Espagne prit possession de l'île de Trinidad et, en 1532, y nomma un gouverneur. Par la suite, les populations autochtones furent décimées par la maladie et le travail imposé ou furent exilées, puis des esclaves noirs les remplacèrent. Les Amérindiens survivants furent graduellement assimilés. Pendant la période espagnole, l'économie de Trinidad compta un grand nombre de plantations de canne à sucre et de cacaotières.

En 1783, le roi d'Espagne Charles III autorisa l'arrivée de travailleurs étrangers à Trinité pour qu'ils puissent combler la main-d'œuvre manquante. Il fallait que ces étrangers soient des "amis de la Couronne d'Espagne" et des catholiques, auxquels le roi accordait des conditions très favorables comme l'octroi de terres, des exemptions d'impôt durant dix ans, etc. De nombreux colons français vinrent alors s'établir à Trinité, avec leurs familles et leurs esclaves.

C'est à ce moment que le créole français s'est développé sur l'île, ainsi que la langue française qui devint la langue véhiculaire. Bien que la Trinité soit une possession espagnole, l'île demeura, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, une colonie à prédominance française. C'est ce qui fera dire plus tard à l'historien trinidadien et futur premier ministre (de 1962 à 1981) de son pays, Eric Eustace Williams - puis appelé le "Father of the Nation" -, d'affirmer au sujet de la Trinité : "Spain reigns, but France governs" (litt.: "L'Espagne règne, mais la France gouverne").

Le régime espagnol permit le développement de l'île devenue, pour les grandes puissances militaires occidentales (France, Angleterre, Espagne, Hollande), un enjeu de premier ordre, ainsi qu'un carrefour des grandes routes commerciales et une escale technique appréciée aux portes du Venezuela. Grâce aux planteurs français l'économie sucrière de l'île connut un essor considérable et attisa suffisamment de convoitise pour que l'Angleterre en prenne le contrôle à partir de 1797, et ce, jusqu'à l'indépendance de Trinidad et Tobago en 1962. En effet, au XVIIe siècle, l'île subit les assauts des Hollandais et des Français. Lors de la Révolution française, nombreuses sont les familles françaises qui, fuyant Haïti et d'autres îles des Antilles, vinrent s'installer sur l'île de la Trinité.

Après sa découverte par Christophe Colomb, l'île de Tobago (Bella Forma) resta isolée et habitée seulement par les Amérindiens caraibes. À partir de 1642, Tobago fut colonisée par des marchands hollandais (Nieuwe Walcheren) qui s'y établirent, puis par les Français en 1662 jusqu'en 1717, alors qu'elle fut saccagée et laissée déserte par les Espagnols; son nom de Tobago provient d'une altération du mot espagnol tobacco. Les Britanniques occupèrent l'île en 1737, qui devint en 1748 neutre, mais elle fut reconquise en 1763 et redevint anglaise. Puis, Tobago fut à nouveau occupée par les Français de 1783 à 1815, pour rester ensuite définitivement anglaise. Au cours de son histoire, l'île de Tobago aurait changé une bonne trentaine de fois de souveraineté, passant alternativement entre les mains des Hollandais, des Espagnols, des Français et des Britanniques. En 1791, plus de 90 % des 15 000 résidants de Tobago étaient des Africains travaillant comme forçats.

La colonisation britannique (1797-1962)

En 1797, l'île de la Trinité fut conquise par les Britanniques, mais ce ne fut qu'en 1802, lors du traité d'Amiens, que l'île leur fut définitivement concédée. Les Britanniques y amenèrent de nouveaux esclaves qui développèrent un autre créole à base lexicale anglaise (le créole trinidadien et le créole tobagodien). Lorsque l'esclavage fut aboli en 1838, il fallut faire appel à de nouveaux travailleurs. À partir de 1845, plus de 150 000 Indiens musulmans et hindous furent amenés sur l'île de la Trinité pour y remplacer les esclaves travaillant autrefois sur les plantations; ils y implantèrent leur langue, généralement l'hindoustani. L'immigration indienne ne s'acheva qu'en 1917. Quant à l'île de Tobago, elle demeura successivement, rappelons-le, sous tutelle espagnole, britannique, hollandaise et française jusqu'en 1814 (fin des guerres napoléoniennes), date à laquelle la France dut céder l'île à la Grande-Bretagne. Tobago fit alors partie de la Windward Islands Colony (la colonie des îles-du-Vent) jusqu'en 1889, date à laquelle elle fut rattachée à Trinité afin de garantir une plus grande stabilité financière pour la petite île qui devint alors une annexe de la colonie de Trinité.

Encore au XIXe siècle, le créole français resta la langue véhiculaire de la main-d'œuvre agricole de l'île de la Trinité; il était parlée non seulement par les esclaves noirs qui l'avaient apporté, mais il était appris et employé par les travailleurs importés de l'Inde après l'abolition de l'esclavage. Le créole français réussit à maintenir ce rôle jusqu'au début du XXe siècle, alors qu'il commença à être remplacé par le créole anglais trinidadien. Évidemment, l'Administration continua de fonctionner en anglais pendant que les autres langues entraient en concurrence: le français, l'espagnol, l'hindoustani et le chinois mandarin ou cantonais. Quant au créole français, il était utilisé par les Trinidadiens, surtout dans les villages situés dans la chaîne de montagnes Cerro del Aripo, au nord de l'île. Cependant, il

commença à être mal perçu en tant que "français corrompu", même par ses propres locuteurs. Ce créole régressa au profit du créole trinidadien à base lexicale anglaise et de l'anglais trinidadien.

L'indépendance (1962)

Trinité-et-Tobago fit partie de l'éphémère fédération des Indes-Occidentales entre le 22 avril 1958 et le 31 mai 1962. Le 31 août 1962, le pays devint un État indépendant, membre du Commonwealth. Il rejoignit l'Organisation des États américains en 1967 et, en 1968, avec d'autres pays anglophones des Caraïbes, forma le CARIFTA (Caribbean Free Trade Area) qui, en 1973, fut remplacé par le CARICOM (Caribbean Common Market ou Marché commun caraïbéen). L'anglais fut reconduit comme langue officielle (de facto).

Le Parti national du peuple (PNM: People's National Movement), au pouvoir depuis l'indépendance du pays, en 1962, resta très soutenu, jusqu'en 1986, par la communauté noire et les milieux d'affaires.

De 1962 à 1981, le dirigeant de ce parti fut le premier ministre Eric Eustace Williams. Au début des années1970, le pays dut faire face à une grave crise économique et sociale. De violentes émeutes eurent lieu à Trinité en avril 1970. Cette situation se compliqua davantage lorsqu'une partie de l'armée fit une brève tentative de mutinerie. L'état d'urgence fut déclaré et maintenu jusqu'en juin 1972.

En 1973, le premier choc pétrolier entraîna une hausse rapide des revenus du pétrole de Trinité et le pays devint l'un des principaux exportateurs de pétrole du continent américain. Au début de l'année 1975, le taux de chômage atteignit 17 % et celui de l'inflation 23 %. Au mois de mars et avril de cette même année, des grèves dans les industries du pétrole et du sucre, soutenues par les ouvriers des transports et de l'électricité, paralysèrent l'économie et coûtèrent au pays près de 200 millions de dollars. Le premier ministre Williams, le "Father of the Nation", fut accusé de ne pas avoir su gérer la crise. L'inflation diminua quelque peu l'année suivante, mais le chômage resta élevé. Williams continua à assurer ses fonctions après les élections de septembre 1976, sous une nouvelle constitution qui faisait du pays une république membre du Commonwealth.

À la mort de Williams, en 1982, le ministre de l'Agriculture, George Chambers, fut nommé premier ministre et dirigeant du PNM. Lors des élections de 1986, la National Alliance for Reconstruction, le principal parti d'opposition, soutenu par la communauté indienne, remporta 33 sièges sur 36 à la Chambre des représentants, et Arthur Napoleon Raymond Robinson fut nommé premier ministre.

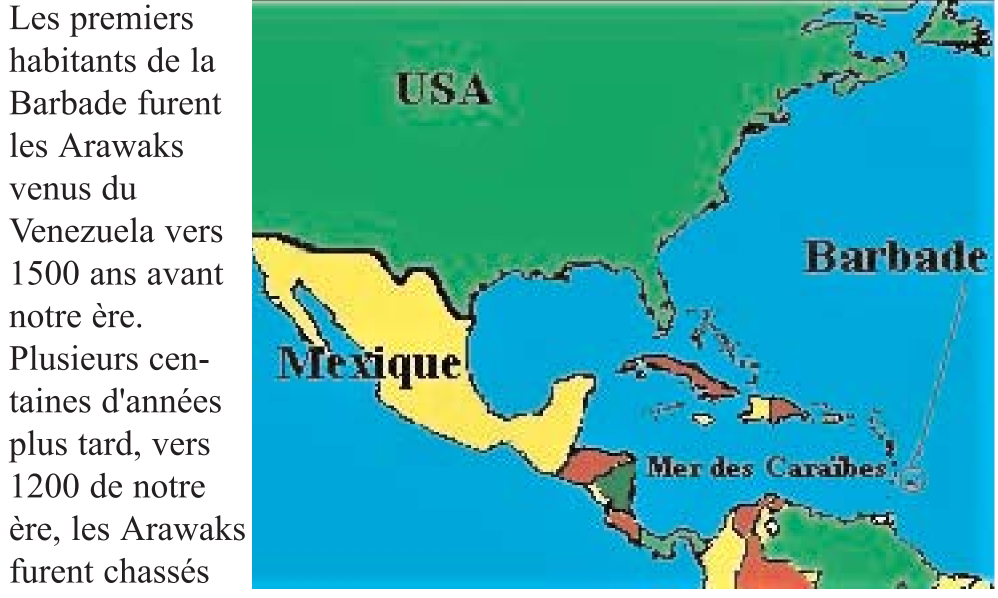
En juillet 1990, plus de 100 militants musulmans firent exploser le quartier général de la police, s'emparèrent du Parlement et, lors d'une tentative de coup d'État, gardèrent plusieurs jours en otage Robinson, ainsi que d'autres membres du gouvernement. En décembre 1991, le Mouvement national populaire (Movimiento Nacional del Pueblo ou People's National Movement: PNM) remporta les élections, et Patrick Manning fut nommé premier ministre. Basdeo Panday lui succéda en novembre 1995, tandis que Robinson devint président en mars 1997. En novembre 1996, une plus grande autonomie fut accordée à Tobago. En décembre 2000, le Congrès national unifié (United National Congress : UNC), le parti que Basdeo Panday avait fondé en 1989, remporta les élections législatives. Il détenait 19 sièges à la Chambre des représentants, contre 16 pour le Mouvement national populaire (PNM), et un seul pour l'Alliance nationale pour la reconstruction (National Allaince for ReConstruction: NAR).

À Trinité-et-Tobago, le partage des pouvoirs est resté structuré selon des critères raciaux, les Noirs investissant plutôt les activités politiques et culturelles, tandis que les Indiens, voués à l'exploitation agricole, développent plutôt l'économie trinidadienne. Malgré les discours officiels, on constate que l'histoire récente du pays reste profondément marquée par la recherche d'une identité sociale qui est aussi un enjeu de lutte entre les différents groupes composant la population. Rappelons aussi que les luttes opposant les Indiens hin-

douistes et les musulmans se sont très peu décomposées depuis le début de l'immigration. La compétition économique entre Afro-Trinidadiens et Indo-Trinidadiens est devenue à la longue une rivalité raciale.

LA BARBADE

Les premiers habitants de la Barbade furent les Arawaks venus du Venezuela vers 1500 ans avant notre ère. Plusieurs centaines d'années plus tard, vers 1200 de notre ère, les Arawaks furent chassés par la Caraïbes, des Amérindiens plus a agressifs que les Arawaks. Ils étaient redoutés, car ils étaient de bons archers et de cruels guerriers qui mangeaient leurs prisonniers. On raconte, par exemple, qu'ils auraient mangé un équipage français en 1596. Les Portugais arrêtèrent sur l'île lorsqu'ils découvrirent le Brésil. C'est l'explorateur portugais Pedro a Campos qui baptisa l'île du nom de Los Barbados ("les barbus") vraisemblablement parce que ses hommes considéraient que la peau rugueuse des figues trouvées dans les arbres ressemblait à une barbe d'homme. Puis, à partir de 1492, les Espagnols s'installèrent dans l'île et imposèrent l'esclavage aux Caraïbes qui, au contact des Européens, développèrent des maladies contagieuses qui les décimèrent grandement. Les Espagnols finirent par se désintéresser de la Barbade au point où elle pouvait être colonisée par d'autres.



La colonisation britannique

Le premier bateau britannique toucha l'île le 14 mai 1625. Le capitaine John Powell revendiqua la possession de l'île pour le roi James Ier. En février 1627, le capitaine Henry Powell s'installa sur l'île avec 80 colons anglais et quelque 10 esclaves. La petite colonies de Jamestown fut vite surnommée "la Petite Angleterre" par les colonies voisines; l'anglais devint de facto la langue officielle de la Barbade. Les premiers colons cultivèrent d'abord le tabac et le coton qui, s'étant révélés peu rentables, furent abandonnés dès 1637 pour la canne à sucre. En raison de sa position géographique particulière, c'est-à-dire l'île la plus orientale des Caraïbes, la Barbade fut tôt reconnue comme étant d'une importance stratégique navale et militaire. La colonie prospéra et fonda une Chambre d'assemblée (House of Assembly), ce qui en faisait l'une des première démocratie parlementaires du monde. Mais l'exploitation de la canne à sucre se révéla lourdement tributaire d'une main-d'œuvre abondante. Dans un premier temps, on fit venir de nouveaux colons, des planteurs, puis des domestiques sous contrat et des criminels. Les descendants de ces premiers "esclaves blancs" furent appelés Red Legs ("Pieds rouges") à cause de la couleur de leurs pieds endoloris par le travail; ils se spécialisèrent dans la pêche et l'agriculture de subsistance pour finalement devenir un groupe retranché de la société, qui avait peu d'espoir d'améliorer leur sort. Mais le passage de la production du tabac et du coton à celle du sucre exigea une plus grande de main-d'œuvre et de capital. Les colons anglais avaient bien essayé de faire des derniers Caraïbes des esclaves, mais devant la difficulté d'une telle entreprise ils se résolurent plutôt à les utiliser comme pêcheurs (jusqu'à leur disparition).

À partir de 1644, il fallut importer massivement des esclaves d'Afrique. Ce sont les marchands hollandais qui fournirent à la Barbade la main-d'œuvre nécessaire. Les esclaves sont venus de la Sierra Leone, de la Guinée, du Ghana, de la Côte d'Ivoire, du Nigeria et du Cameroun. Au total, environ 80 000 Noirs sont venus d'Afrique, mais on estime qu'au moins 30 000 de plus avaient quitté

leur pays natal pour mourir avant d'arriver à destination. C'est donc au XVIIe siècle que la population noire développa le créole barbadien que nous connaissons aujourd'hui. Les rapports entre les esclaves créolophones et les Anglais favorisèrent l'anglicisation des noms propres, même de la part des colons européens non anglophones (Flamands, Espagnols, Portugais, etc.). La religion à la Barbade fut aussi grandement influencée par les Anglais, car les premiers colons pratiquaient l'anglicanisme qui s'assura rapidement la position dominante.

En 1834, l'Emancipation Act permit aux esclaves de devenir libres, mais ce n'est qu'en 1838 qu'on assista à l'abolition totale de l'esclavage, ce qui remit en cause le système instauré par les Britanniques. Pour la majorité des Noirs barbadiens (les Afro-Barbadiens), même après l'abolition de l'esclavage, les conditions de travail demeurèrent très difficiles. Une proportion importante de la population active fut contrainte de continuer à travailler sur les plantations pour des salaires de misère. Encore aujourd'hui, on peut dire que l'île a hérité d'une société hautement stratifiée où les classes sociales jouent un rôle déterminant. En 1896, la crise économique et une agitation sociale généralisées obligèrent la Grande-Bretagne à constituer une commission royale d'enquête. Les émeutes historiques de 1937 incitèrent la Grande-Bretagne à en nommer une autre qui recommandait notamment de légaliser les syndicats. En 1950, le mouvement de décolonisation s'affirmant de plus en plus, le suffrage universel fut institué. Un gouvernement local composé de ministres fut mis en place en 1954.

De 1958 à 1961, la Barbade adhéra à la fédération des Antilles, qui incluait également les îles de Trinité-et-Tobago. La dissolution de cette fédération, en 1961, accéléra le mouvement des colonies vers l'accession individuelle à l'indépendance. En 1961, Errol Barrow, connu comme le "père de l'indépendance", accéda au pouvoir et prépara l'indépendance de l'île qui fut proclamée en novembre 1966, dans le cadre du Commonwealth.

L'indépendance

Les années qui suivent l'accession à l'indépendance furent marquées par une élévation constante du niveau de vie, plusieurs élections et changements de gouvernement exemplaires, l'institution de l'enseignement primaire et secondaire universel, gratuit et obligatoire et de la gratuité de l'enseignement du troisième degré et enfin, par une diversification des sources de revenu parmi lesquelles figurent désormais le tourisme, les industries légères et l'informatique. L'île adhéra aux Nations unies et à l'Organisation des États américains. Puis, en 1973, la Barbade fut à l'origine de la fondation du Marché commun des Caraïbes (CARICOM: Caribbean Common Market) dont l'objectif était d'encourager la coopération politique et sociale, ainsi que l'intégration économique de ses membres.

En politique intérieure, la première alternance au pouvoir entre les deux partis principaux (le Barbados Labour Party ou Parti travailliste de La Barbade, BLP, et le Democratic Labour Party ou Parti démocratique, DLP) eut lieu pacifiquement en 1976. En 1986, c'est le DLP qui accéda au pouvoir et Errol Walton Barrow devient premier ministre. À la mort de Barrow en juin 1987, Erskine Sandiford lui succéda. Les élections de 1994 virent la victoire du nouveau leader du BLP, Owen Arthur. Grâce aux revenus du tourisme, de la canne à sucre et des activités financières, l'économie de l'île connut dans les années quatre-vingt-dix un bon niveau de croissance. À l'initiative d'Owen Arthur, le processus d'intégration aux autres îles de la région, dans le cadre de l'Organisation des États de la Caraïbe orientale (OECS), a été lancé en 1998. En janvier 1999, le mandat d'Owen Arthur fut reconduit.

Le 29 novembre 2021, la Barbade s'est officiellement proclamée république, ne reconnaissant ainsi plus la reine Elizabeth II comme chef d'État. Déjà indépendante du Royaume-Uni depuis 1966, la Barbade a célébré sa transition de la monarchie vers un régime républicain, après quelque quatre siècles de sujétion au souverain britannique.

LA GRENADE

Avant l'arrivée des Européens, la Grenade était peuplée par les Arawaks. Il y a environ 1500 ans, ceux-ci avaient immigré du Venezuela pour se disperser dans les différentes îles des Antilles, incluant l'île de la Grenade. Un peu plus tard, soit vers 1200 de notre ère, les Arawaks entrèrent en conflit avec les Kalinago (appelés Caraïbes par les Européens), des Amérindiens plus agressifs qui les chassèrent en totalité. Les autochtones avaient appelé leur île Camerhogne en kalinago.



En 1498, Christophe Colomb découvrit l'île Camerhogne (la Grenade) qu'il baptisa alors Concepción. La population kalinago se montra farouchement hostile à la colonisation espagnole. Les Espagnols abandonnèrent l'île après lui avoir donné un nouveau nom, Granada, du nom d'une province d'Espagne (en Andalousie). En 1609, les Britanniques tentèrent de s'y établir, mais les Kalinago, réputés pour être cannibales, les chassèrent rapidement.

La colonisation française

En 1650, les Français, qui chassaient déjà la tortue dans les parages, achetèrent l'île des Britanniques et s'y installèrent grâce à une société fondée par le cardinal de Richelieu. Les Français distribuèrent aux autochtones des boissons alcoolisées afin de les amadouer et les rendre plus pacifiques. La tactique ne donna pas l'effet escompté, car les Français durent se battre pour obtenir le contrôle de l'île. Ils fondèrent la ville de Saint-Georges en 1650 et donnèrent à l'île le nom de la Grenade (traduction de Granada). L'année suivante, l'escalade finale contre les autochtones eut lieu dans le nord de l'île, à la baie des Sauteurs, un toponyme resté parce que les Kalinago avaient préféré se jeter du haut des falaises plutôt que de se soumettre à la colonisation européenne. On peut dire que ce sont les Français qui liquidèrent les Kalinago caraïbes, ce qui correspondrait aujourd'hui à une forme de génocide.

Par la suite, les Français amenèrent des esclaves noirs pour les faire travailler dans les plantations de canne à sucre. D'innombrables toponymes français ou créoles témoignent de cette occupation qui favorisa la construction de nombreuses voies de communication et de plusieurs fortifications destinées à se défendre des Anglais: île Ronde, île Caille, île Saline, Petite-Martinique, baie des Sauteurs, baie Grand-Roy, baie Beauséjour, Grande-Anse, Mardigras, Grand-Étang, Lance-aux-Épines, Saint-Georges, Saint-David, Saint-Jean (devenu St John), Saint-André (devenu St Andrew), Saint-Marc (devenu St Mark), Mome Docteur, Fort Jeudy, Belmont, etc. L'île est restée sous contrôle français jusqu'à sa capture par les Britanniques en 1762 lors de la guerre de Sept Ans.

La colonisation britannique

La Grenade fut officiellement cédée à la Grande-Bretagne en 1763 par le traité de Paris. Les habitants continuèrent de parler le français et le créole français dans toute l'île. Puis, après une bataille sanglante à Saint-Georges qui fut mise à sac, les Français reprirent

l'île en 1779. La langue et les traditions françaises restèrent prédominantes, mais le traité de Versailles de 1783 rendit l'île aux Anglais. La situation linguistique ne changea guère.Le français et le créole français restèrent les langues de la grande majorité des habitants, c'est-à-dire des esclaves et des propriétaires terriens. Plus précisément, les esclaves utilisèrent le créole afin de pouvoir communiquer entre eux sans être compris par leurs maîtres britanniques, alors que les propriétaires terriens parlaient français. Bien que les nouveaux administrateurs britanniques utilisaient l'anglais, le français resta prédominant, du moins jusqu'en 1795, alors que les colons français se soulevèrent et organisèrent leur propre révolution inspirée de la Révolution française de 1789.

Déjà, l'économie de la Grenade avait subi des changements importants. Des catastrophes naturelles avaient détruit les plantations de canne à sucre. Un botaniste du nom de Joseph Banks conseilla au roi George III d'y introduire la culture de la muscade et d'autres épices. Le sol de l'île paraissait idéal pour cultiver de telles épices. La réduction de la canne à sucre et la culture intensive de la muscade et du cacao favorisèrent la partition des terres en propriétés plus petites, ce qui entraîna aussi l'arrivée de nouveau fermiers anglais. Ceux-ci acquirent de nouveaux esclaves qui, cette fois-ci, développèrent un autre créole à base lexicale anglaise.

Mais l'esclavage fut aboli par la Grande-Bretagne en 1834. La Grenade devint une colonie régie par la BritishWindward Islands Administration (Administration britannique des Îles-du-Vent). Un gouverneur britannique administra l'île jusqu'à la fin des années soixante, ce qui favorisa définitivement l'essor de la langue anglaise et l'introduction de mots anglais dans le créole. Le français disparut, sauf sous sa forme créolisée restée répandue parmi les descendants des esclaves amenés par les Français. En 1958, la BritishWindward Islands Administration fut dissoute et la Grenade rejoignit pour quelques années la Fédération des Antilles britanniques (Federation of the West Indies). La fédération s'effondra en 1962, mais le gouvernement britannique tenta de former une petite fédération à partir de ses dépendances des Caraïbes orientales. Ce fut aussi un échec, puis les Britanniques développèrent le concept de d'"État associé". En 1967, la Grenade devint un État associé au sein du Royaume-Uni et resta responsable de ses affaires internes, laissant à la Grande-Bretagne les affaires extérieures et la défense.

L'indépendance

La colonie de la Grenade obtint son indépendance le 7 février 1974, avec pour leader Eric Gairy, une figure charismatique et controversée placée sur la scène publique au cours des années 1950. Dès lors, la Grenade adopta le modèle du système parlementaire britannique avec une monarchie constitutionnelle (le souverain britannique) et un gouverneur général nommé par Londres pour représenter la couronne; l'anglais resta la langue officielle par tradition. Eric Gairy fut le premier premier ministrede la Grenade. Il créa une police secrète nommée les "gangs des mangoustes". En mars 1979, le régime de Gairy fut renversé par un coup d'État, alors que le leader était absent du pays. L'initiateur du renversement fut son opposant, Maurice Bishop, le dirigeant du New Jewel Movement, une formation radicale favorable au régime cubain.

Inspiré par le modèle cubain, le régime révolutionnaire de Bishop adopta des mesures sociales (réforme agraire, programme d'éducation populaire, etc.) et reçut l'appui de Cuba, de la Libye et de l'URSS. La Constitution et le Parlement furent suspendues. Maurice Bishop régna sur l'île jusqu'à sa mort survenue lors d'un coup d'État qui le renversa en octobre 1983; en réalité, Bishop fut exécuté avec ses complices. Tout ce tumulte et la menace des étudiants en médecine américains reclus sur l'île agirent comme catalyseur pour la "mission de sauvetage" par les forces américaines survenue un peu plus tard. En effet, le 23 octobre, à la demande de l'Organisation des pays des Caraïbes orientales, les États-Unis lancèrent dans l'île une opération militaire pour permettre la mise en place d'un nouveau régime plus démocratique.

La Grenade fut alors gouvernée par un conseil exécutif provisoire jusqu'aux élections législatives de 1984. Herbert A. Blaize, à la tête d'une coalition, le Nouveau Parti national, devient premier ministre. Après sa mort, en 1989, des élections furent organisées en mars 1990 et une coalition gouvernementale dirigée par Nicholas Brathwaite se mit en place. Au début de l'année 1995, Nicholas Brathwaite démissionna et fut remplacé par Keith Mitchell en juin 1995. Son gouvernement, jugé autoritaire, s'attira les violentes critiques de l'opposition. En avril 1997, l'île rétablit ses relations diplomatiques avec Cuba.

SAINT VINCENT ET GRENADINES

L'île de Saint-Vincent fut d'abord habitée par les Amérindiens cibonay (Cigayos) en provenance d'Amérique du Sud il y a environ 5000 ans avant notre ère. Un autre peuple amérindien venu du Venezuela, les Arawaks, leur succéda vers le IIIe siècle de notre ère avant d'être à son tour supplanté par les Caraïbes, un peuple guerrier venu au XIVe siècle d'Amérique du Sud par le nord.

L'île de Saint-Vincent fut probablement explorée par Christophe Colomb qui lui a donné le nom de Saint-Vincent en 1498. Cependant, la colonisation du pays ne débuta qu'au XVIIIe siècle, les Caraïbes ayant réussi à protéger Saint-Vincent(alors le Yurumein) de la présence européenne. En 1660, un traitéfranco-anglo-caraïbe garantit aux Caraïbes l'entière propriété des îlesde la Dominique et de Saint-Vincent.

En 1675, un bateau hollandais chargé d'esclaves fit naufrage au large descôtes de Saint-Vincent. Les Caraïbes permirent aux survivants africains de rester sur l'île. Beaucoup d'entre eux épousèrent des Caraïbes, adoptèrent leur langue de la famille arawak, leurs coutumes et s'intégrèrent à leur nouvelle société, provoquant ainsi un métissage afro-amérindien.

La patrie des Garifuba

Puis la nouvelle que Saint-Vincent (alors l'île de Yurumein) était devenue un "paradis" pour les esclaves fugitifs(ou marrons) se répandit parmi les Noirs. D'autres évadés arrivèrent et se marièrent avec des Caraïbes, ce qui créa un peuple appelé les Garifuna ou "Caraïbes noirs" ou "Caraïbes rouges" - Black Karibs en anglais; en espagnol: Caribes Negros, par opposition aux Arawaks appelés traditionnellement par les Français Caraïbes rouges; en anglais et en espagnol, les autochtones sont associés aux Asiatiques, d'où le nom de Yellow Karibs enanglais et de Caribes Amarillos ou jaunes en espagnol, mais Caraïbes rouges en français sans doute par association aux Peaux-Rouges du Canada. Mais la tension finit par monter entre les "Caraïbes jaunes" amérindiens (Yellow Karibs), ce qui divisa l'île en 1700. Les Caraïbes jaunes s'installèrent à l'Ouest et les Caraïbes noirs à l'Est. Redoutant d'être dominés par les Caraïbes noirs, les Caraïbes jaunes autorisèrent les Français à s'établir 1719. Les Français envoyèrent des missionnaires parmi les Caraïbes noirs et finirent par établir des relations pacifiques avec les deux peuples

caraïbes. Le French patois fit son apparition à cette époque.

Entre 1763 et 1783, la Grande-Bretagne et la France se disputèrent le contrôle de l'île Saint-Vincent, bien que le traité de Paris de 1763 ait reconnu les îles Saint-Vincent et la Dominique comme des îles "neutres". Les Britanniques tentèrent à plusieurs reprises d'occuper Saint-Vincent, mais les Caraïbes noirs se révélèrent de forts bons guerriers et réussirent à les repousser. Ils infligèrent même une cuisante défaite aux Anglais qui durent leur reconnaître le droitd'exister comme "nation indépendante".

Les Britanniques et la déportation des Garifuna

En 1782, le second traité de Versailles accorda aux Britanniques la possession de Saint-Vincent. Les Caraïbes et Garifunas furent alors livrés à leurs pires ennemis. Les Britanniques fondèrent des plantations de canne à sucre et firent venir des esclaves africains pour y travailler, ce qui contribua à l'élaboration du créole à base d'anglais. Cependant, les Français encouragèrent les Caraïbes noirs à s'opposer à la colonisation britannique. En 1797, les tribus caraïbes noires, réunies sous le commandement du chef Joseph Chatoyer, repoussèrent les Britanniques le long de la côte ouest vers Kingstown. Toutefois, lorsque Chatoyer fut tué pendant que les Français laissaient tomber leurs alliés, les Caraïbes noirs se rendirent aux Britanniques. Chatoyer est devenu aujourd'hui le premier héros national de Saint-Vincent-et-les-Grenadines.

Les Britanniques de l'époque ne pouvaient accepter que des Noirs soient libres sur une île vaincue et puissent continuer de vivre parmi eux, comme des Blancs. Comme c'était la coutume anglaise à l'époque, il leur fallait liquider ces populations jugées indésirables. Les Anglais pourchassèrent tous les Garifunas pour les emprisonner, brûlant au passages les maisons, prenant le bétail et tuant dans la mêlées des centaines de résistants. Puis, le 15 juillet 1796, Henry Dundas, le secrétaire d'État britannique à la guerre, ordonna au major-général sir Ralph Abercromby de transporter les 4300 prisonniers garifunas sur une petite île déserte, l'île de Baliceaux (env. 100 km²) dans les Grenadines, en attendant qu'une décision soit prise sur leur sort. Mais la moitié des Garufinas mourut de la fièvre jaune en raison des mauvaises conditions de détention et d'alimentation. Pendant ce temps, les Britanniques continuèrent la chasse à l'homme et détruisirent toutes les cultures de façon à affamer les survivants.

Afin d'empêcher toute nouvelle résistance, le gouvernement britannique décida finalement de déporter la plupart des Garifunas. Le 26 octobre 1796, les Britanniques embarquèrent sur des bateaux 5080 d'entre eux et, après avoir chassé la garnison espagnole qui occupait l'endroit, ils les larguèrent sur l'île hondurienne de Roatán. Toutefois, le 11 avril 1797, les Anglais ne laissèrent sur l'île de Roatán que 2248 Garifunas, les autres ayant péri au cours du long voyage. Les Garifunas qui étaient restés à Saint-Vincent furent conduits dans des colonies pour travailler dans le nord de l'île, où leurs descendants demeurent toujours.

Rappelons que cette pratique de la déportation massive était courante à l'époque, et les Acadiens de la Nouvelle-Écosse au Canada avaient connu le même sort en 1755. En effet, Charles Lawrence, le lieutenant-gouverneur de la Nouvelle-Écosse, avait justifié la déportation des Acadiens dans une lettre adressée en 1754 aux autorités britanniques:

Comme les Acadiens possèdent les plus belles et les plus grandes terres de cette province, nous ne pourrons nous y installer pour de bon tant que ce sera le cas. […] Je ne puis m'empêcher de penser qu'il serait préférable […] qu'on les chasse.

Comme les Acadiens n'étaient pas des Noirs, on peut croire que la déportation n'était pas justifiée politiquement pour une simple question de race, mais pour accaparer gratuitement des terres. Cela dit, les Garifunas ne restèrent pas plus d'une décennie sur l'île de Roatán. En bons navigateurs, ils se fabriquèrent des pirogues, puis se dispersèrent sur les côtes du Belize, du Honduras et du

Nicaragua, pour devenir dorénavant non plus une nation libre, mais de petites communautés minoritaires. Les Caraïbes restants furent conduits vers des colonies dans le nord de Saint-Vincent, mais leurs descendants ont perdu leur langue ancestrale.

La colonisation britannique

Les Britanniques imposèrent l'anglais comme langue officielle et ignorèrent le créole des insulaires saint-vincentais. En 1812,sur l'île Saint-Vincent, une éruption du volcan la Soufrière détruisit les récoltes et des bâtiments de la colonie. Après l'abolition de l'esclavage en 1834, les propriétaires de plantation firent venir des travailleurs de l'Inde orientale comme ouvriers agricoles et comme domestiques. Au cours du XIXe siècle, de nombreux Portugais s'établirent sur l'île comme négociantsou commerçants. En 1898, un cyclone endommagea des cultures et, en 1902, une éruption massive de la Soufrière détruisit des fermes et tuaplus de2000 personnes.

Au début du XXe siècle, Saint-Vincent demeurait encore sous contrôle britannique, mais l'île obtint la maîtrise croissante de ses affaires internes. En 1925, le gouvernement britannique autorisa la création du Conseil législatif, puis le suffrage universel fut accordé aux adultes en 1951. De 1958 à 1962,Saint-Vincent adhéra à la Fédération des Antilles. En 1969, elle devient un membre autonome des États associés des Antilles.

Un État indépendant

En 1979, une revendication sécessionniste vit le jour dans l'archipel des Grenadines et provoqua un bref mouvement de révolte dans l'île de l'Union. Le 27octobre 1979, à la suite d'un référendum, Saint-Vincent-et-les-Grenadines est devenu la dernière des îles-du-Vent à obtenir son indépendance dans le cadre du Commonwealth, sous le nom de Saint-Vincent-et-les-Grenadines. Le pays est relativement stable depuis lors. En 1984, c'est James F. Mitchell, le dirigeant du Parti national démocratique, qui accéda au pouvoir et dirigea le pays. Malgré de nombreux scandales qui ternirent l'image de son gouvernement, accusé de corruption, James Mitchell fut réélu jusqu'en 2000.

Le 26 septembre 2007, le premier ministre Ralph Gonsalves a lancé un appel aux Nations unies pour la réparation du génocide perpétré par les Britanniques contre les Garufinas. En octobre 2009, il déclairait:

[Afin d'imposer leur autorité et leur pouvoir, les forces armées du colonialisme britannique ne se sont pas contentés de vaincre les Garifunas et de tuer leurs dirigeants, y compris le chef Joseph Chatoyer. Ils sont allés beaucoup plus loin. Les Britanniques ont lancé une campagne criminelle effrénée contre les Garufinas, hommes, femmes et enfants. Des milliers des Garifunas ont été massacrés [...]. C'était de la violence dans son état naturel contre des innocents sans défense [...].Les Britanniques n'ont pas reconnu leur crime génocidaire contre l'humanité, et ils n'ont pas, par voie de conséquence, offert de compensation à Saint-Vincent-et-les-Grenadines pour le quasi-effacement de la nation garifuna.]

Le 25 novembre 2009, un référendum fut organisé dans lequel les électeurs furent appelés à approuver une nouvelle constitution qui prévoyait le remplacement de la monarchie anglaise (et la reineElizabeth II comme chef d'État) par une république. Puisqu'une majorité des deux tiers était nécessaire, alors que 43 % des électeurs s'étaient prononcés en faveur, la proposition a été défaite. La reine d'Angleterre est encore représentée par un gouverneur-général.

GUADELOUPE

L'histoire de la Guadeloupe est liée à celle des Antilles, donc à la colonisation européenne et à l'esclavage pratiqué durant trois siècles par les Espagnols, les Anglais, les Français et les Hollandais. Néanmoins, la présence humaine aux Antilles a commencé bien avant l'arrivée des Européens. Ainsi, des archéologues ont trouvé dans les Caraïbes, notamment en Guadeloupe, des outils en pierre

dont l'ancienneté est estimée à 4000 ans avant notre ère. Ces outils sont attribués aux Ciboneys, un peuple amérindien venu de l'ouest du Venezuela et de l'île de Trinidad. Deux mille ans plus tard, les premiers Arawaks, originaires des côtes vénézuéliennes, s'installèrent dans différentes îles des Petites Antilles.

Les Amérindiens

Vers 300 ans avant notre ère, les Arawaks peuplèrent la Guadeloupe et vécurent de l'agriculture et de la pêche. Ils furent décimés par un autre peuple amérindien, les Caraïbes (ou Kalina dont le nom signifie "guerrier"). Ces derniers, venus également du Venezuela comme les Arawaks, débarquèrent en Guadeloupe vers le VIIIe siècle et exterminèrent les Arawaks (à l'exception des femmes). Une fois installés, ils formèrent des groupes nomades qui colonisèrent toutes les Petites Antilles vers 1350 et vécurent de la culture du manioc, de la pêche et de la chasse. L'île de la Guadeloupe fut appelée Karukéra, ce qui signifiait "île aux belles eaux" en langue kalina. Les Caraïbes ou Kalinas insulaires seront décimés dans les vingt premières années de la colonisation française de la Guadeloupe, qui débutera en 1635.

Christophe Colomb et le baptême des îles

Le 3 novembre 1493, l'amiral Christophe Colomb, au terme de son second voyage, aborda l'archipel de la Guadeloupe à la tête d'une imposante armada de 17 caravelles et de 1500 hommes. Après avoir découvert La Désirade (dénommée ainsi en souvenir de la première île tant "désirée" apparue à l'horizon), Colomb débarqua à l'île Marie-Galante (baptisée ainsi du nom du navire amiral: Santa Maria Galante), puis le lendemain à l'île de Karukéra qu'il appela aussitôt Sainte-Marie-de-la-Guadeloupe, en hommage à un monastère de la province espagnole d'Estrémadure. Le nom Guadeloupe tire son origine de l'espagnol Guadaloupé signifiant "rivière occulte", d'après la toponymie arabe du sud de l'Espagne, ou même la "rivière aux Loups" et viendrait de la Virgen de Guadalupe, une sainte locale de la province de Cáceres en Estremadure, Nuestra Senora de la Guadalupe de Estremadura. Les Espagnols séjournèrent sur les rivages de l'île jusqu'au 10 novembre et visitèrent de nombreux villages vidés de leur population: les Caraïbes, apeurés, s'étaient enfuis. Durant son voyage, Christophe Colomb avait aussi rebaptisé les îles des Saintes (de l'espagnol Los Santos, c'est-à-dire "les saints", pour célébrer la fête de la Toussaint), Saint-Martin (découverte le 11 novembre, le jour de la Saint-Martin dans le calendrier grégorien) et Saint-Barthélemy (du nom du frère de Colomb, Bathelemeo).

Christophe Colomb revint en Guadeloupe en 1496, mais il fut reçu de façon belliqueuse par les Caraïbes. Des tentatives de colonisation furent envisagées, mais l'agressivité et la réputation d'anthropophagie des Caraïbes incitèrent les Espagnols à négliger l'archipel qui servit seulement d'escale entre les Antilles et l'Europe, ce qui laissait la place aux Français et aux Anglais. Il faut dire aussi que pour des conquistadors les îles des Petites Antilles ne présentaient qu'un intérêt secondaire comparativement aux Grandes Antilles (Cuba, Saint-Domingue, Porto Rico, Bahamas, Jamaïque) et à l'Amérique du Sud). En somme, c'était du "menu fretin" que les Espagnols pouvaient laisser aux Français, aux Anglais ou aux Hollandais.

Les Antilles françaises

Au contraire du Canada et de la Louisiane, les Antilles étaient les possessions d'Amérique auxquelles les Français tenaient. Ils s'y étaient aussi trouvés, au début du XVIIe siècle, en concurrence avec les Anglais, soucieux d'arracher aux Espagnols tout ce qui pouvait l'être. Les Anglais obtinrent alors la Jamaïque qui relevait des héritiers de Colomb, et les Français s'établirent dès 1635 à la Martinique, à la Guadeloupe et dans les îles avoisinantes.

La colonisation française

Au XVIIe siècle, le cardinal de Richelieu autorisa la Compagnie des Isles d'Amérique à coloniser les Antilles. Le 28 juin 1635, deux Français, Liénard de L'Olive et Duplessis d'Ossonville, débarquèrent à la Guadeloupe (continentale) et en prirent possession. Ils livrèrent aussitôt une guerre sans merci aux Caraïbes, qui dura de 1635 à 1639. L'incessante guerre d'embuscade avec les Français mais aussi la famine et les maladies décimèrent pratiquement la colonie indigène. Les survivants se réfugièrent à l'île Marie-Galante et aux Saintes.

De 1643 à 1664, Charles Houël fut nommé gouverneur de la Guadeloupe, fonda la ville de Basse-Terre et devint propriétaire de l'archipel. Il continua l'extermination des Caraïbes de Marie-Galante et des Saintes. C'est vers 1644 que se dessina la vocation économique de la Guadeloupe avec la culture de la canne à sucre. Comme cette culture exigeait une importante main-d'oeuvre, les Français imitèrent les Espagnols et importèrent des cargaisons d'esclaves noirs originaires d'Afrique. En 1656, le nombre d'esclaves avoisinait les 3000 pour une population totale de 15 000 habitants. Encouragé par le ministre Colbert, ce trafic d'esclave durera près de 200 ans. En 1660, le gouverneur Houël conclut un traité de paix avec les Anglais qui héritèrent des îles de la Dominique et de Saint-Vincent. En 1664, la Guadeloupe passa sous la tutelle de la Compagnie des Indes occidentales, mais finit par être rattachée au domaine royal en 1674 tout en étant soumise à la tutelle martiniquaise; la Compagnie des Indes occidentales fut supprimée.





"Pescherie de perles" (Antilles)
Bref discours sur des choses remarquables
Samuel Champlain, 1600.
Manuscrit aquarellé, BnF, département des Manuscrits, NAF 9256, f. 49-50

Dès la découverte de l'Amérique, les perles des Antilles constituèrent un attrait considérable pour les Européens.

En 1648, les îles de Saint-Martin et de Saint-Barthélemy furent abandonnées par les Espagnols qui les avaient jugées trop petites et d'un intérêt limité. Cette année-là (1648), l'île de Saint-Martin n'était occupée que par quatre Français et cinq Hollandais. Le 23 mars de la même année, Français et Hollandais réglèrent le problème de leur "souveraineté nationale" par la signature du traité du mont des Accords. Ils se partagèrent l'île en deux parties: les Français occupèrent la partie nord, les Hollandais, la partie sud. Dans l'accord de 1648, il était convenu d'assurer la libre circulation des habitants sur toute l'île. Les dispositions de 1648 sont demeurées en vigueur jusqu'à aujourd'hui, sans faille aucune, peut-être justement à

cause de l'absence de barrières visibles entre les deux frontières. Par la suite, malgré l'occupation franco-hollandaise, c'est l'anglais qui servira de langue véhiculaire sur l'île. En 1651, l'île de Saint-Barthélemy fut vendue à l'ordre de Malte.

Lorsqu'en 1656 des colons hollandais furent chassés du Brésil par les Portugais, ils se réfugièrent avec leurs esclaves en Martinique, mais surtout en Guadeloupeet à Saint-Martin. Parce que les Hollandais étaient réputés être les détendeursde la technique de fabrication du sucre, le gouverneur français, Charles Houël, avait considéré que l'arrivée de ces nouveaux immigrants allait favoriser l'essor économique. Dans les siècles qui suivirent, l'île de Saint-Martin se peuplade colons et de corsaires anglais, et de quelques esclaves noirs, tout en demeurant sous la double administration franco-hollandaise. Cependant, les Français etles Hollandais durent se défendre pour contrer les incessantes attaques anglaises. Lors du traité d'Utrecht de 1713, la France perdit l'île de Saint-Christophe au profit de l'Angleterre (aujourd'hui, l'État de Saint-Kitt-et-Nevis).Or, la partie française de Saint-Martin (ainsi que l'île de Saint-Barthélemy)était reliée administrativement à Saint-Christophe dont elle dépendait. La perte de Saint-Christophe, qui coupait tout lien naturel avec la France, fit que la partie française de Saint-Martin dut ne compter que sur elle-même pendant uncertain temps (cinquante ans); ce n'est qu'en 1763 qu'elle fut rattachée administrativementà la Guadeloupe (distante de 250 km).

En 1816, la signature du traité de Vienne mit fin aux luttes coloniales et assura définitivement la prédominance franco-hollandaise. En réalité, entre le milieu du XVIIe siècle et le début du XIXe siècle, l'île de Saint-Martin / Sint Maarten subit l'influence de la France, des Antilles néerlandaises, des Antilles anglaises, des îles Vierges américaines, de Porto Rico (espagnol), des États-Unis et de la Suède. On peut imaginer le degré de multilinguisme et de multiculturalisme chez la population insulaire. Autour de 1843, l'amiral Alphonse-Louis-Théodore de Moges (1789-1850), alors qu'il était commandant en chef de la station des Antilles et du golfe du Mexique et gouverneur de la Martinique, écrivait au ministre de la Marine française: "Malgré la double occupation (française et hollandaise), c'est la langue anglaise qui est la seule familière à l'ensemble de la population. Cette circonstance s'explique par le peu d'intérêt que la Hollande accorde à cette possession et par l'abandon où nous-mêmes l'avons laissée pendant de longues années." La situation a changé aujourd'hui, l'île étant envahie annuellement par un demi-million de touristes dont surtout des Américains, puis des Français, des Canadiens, des Néerlandais, etc. Bref, les habitants ont toujours parlé le français, le néerlandais, l'anglais, l'espagnol et différents créoles.

L'esclavage et les conflits franco-britanniques

En 1685, fut proclamé le fameux Code noir, une ordonnance de Louis XIV destinée à réglementer le régime de l'esclavage et précisant les devoirs des maîtres et des esclaves. Ce Code noir, qui resta en vigueur dans toutes les Antilles et en Guyane française jusqu'en 1848 (date de l'abolition définitive de l'esclavage par la France), fut rarement respecté. Bien que ce code ne traitât pas des questions de langue, il dépouillait l'esclave de toute son identité. En effet, après le baptême catholique obligatoire, l'Africain devenait un Nègre et changeait de nom, abandonnant ses habitudes vestimentaires et sa langue, puis était marqué au fer rouge et affecté au travail servile.

Comme ailleurs aux Antilles, les rivalités franco-britanniques modifièrent le caractère politique et économique de la Guadeloupe qui, de 1691 à 1816, fut tantôt française tantôt anglaise. De 1691 à 1703, les Anglais occupèrent la Basse-Terre et Marie-Galante. Les nouveaux maîtres amenèrent en Guadeloupe 18 000 esclaves supplémentaires utilisés au développement de la Grande-Terre. Reprise par les Français en 1703, la Guadeloupe redevint à nouveau anglaise pendant la guerre de Sept Ans (1756-1763), mais le traité de Paris de 1763 mit fin à la guerre et restitua la Guadeloupe (et la Martinique) à la France. Quelques années plus tard, en 1775, la

Guadeloupe obtint son autonomie vis-à-vis de la Martinique.

En 1784, en échange de services rendus à la France et d'une base commerciale à Göteborg (le plus grand port suédois devenu accessible aux produits français), le roi Louis XVI céda l'île de Saint-Barthélemy au roi de Suède Gustave III. Saint-Barthélemy resta sous administration suédoise jusqu'en 1877. Pendant près d'un siècle, le port de Gustavia (nom donné en l'honneur de Gustave III) de Saint-Barthélemy, le chef-lieu de l'île avec ses bâtiments d'architecture suédoise et quelques noms de rue, devint un important centre de ravitaillement pour les différentes factions en guerre, particulièrement les Français, les Anglais, les Espagnols et les Hollandais. Au fil des ans, l'île devint un haut lieu du commerce international, qui s'est perpétué jusqu'à aujourd'hui.

Après que la Guadeloupe fût dotée en 1787 d'une assemblée coloniale acquise aux intérêts des planteurs, la population des esclaves noirs augmenta considérablement et passa à 90 000 Noirs contre 14 000 Blancs et 3000 affranchis. On comprendra que les grands propriétaires blancs ne virent pas d'un bon oeil la Révolution française (1789) et la Convention qui abolissait l'esclavage. Le gouverneur et l'assemblée de la Guadeloupe refusèrent de se soumettre à la nouvelle république qui envoya une expédition aux Petites Antilles pendant que les Anglais avaient repris la Guadeloupe en 1794. Les Français menés par Victor Hugues libérèrent aussitôt l'archipel et toutes ses îles, exception faite des Saintes. Après avoir proclamé l'abolition de l'esclavage, Hugues enrôla un grand nombre de Noirs dans l'armée de la République, installa un tribunal révolutionnaire, emprisonna ou fit guillotiner les grands propriétaires blancs et réquisitionna le reste des Noirs pour les faire travailler de nouveau sur les plantations. Pendant quatre années (1794-1798), Victor Hugues fit régner son régime de terreur jusqu'à son rappel en France pour ensuite être nommé en Guyane où... il rétablit l'esclavage. À cette époque, l'archipel guadeloupéen comptait 113 726 habitants, mais seulement un millier de Blancs. Pendant que la Guadeloupe défendait seule aux Antilles les idéaux révolutionnaires, aidant même la Guyane française, la Martinique restait, sous la domination anglaise, fidèle à l'Ancien Régime monarchique incarné par Louis XVIII.

Pendant ce temps, les autorités françaises se préparèrent à reprendre la Guadeloupe. Le 14 Novembre 1801, Denis Décrès, alors ministre de la Marine et des Colonies déclarait avec des propos paternalistes :

Je veux des esclaves dans les colonies. La liberté est un aliment pour lequel l'estomac des Nègres n'est pas préparé. Je crois qu'il faut saisir toutes les occasions pour leur rendre leur nourriture naturelle sauf les assaisonnements que commandent la justice et l'humanité. Je crois qu'il faut envoyer une force considérable en Guadeloupe, non pour la réduire à ce qu'elle était mais à ce qu'elle doit être.

Le gouvernement français dépêcha 6000 hommes de troupes sous les ordres du général Antoine Richepanse (1770-1802). Les Français massacrèrent quelque 10 000 hommes et femmes, ce qui représentait environ 10 % de la population guadeloupéenne. Cette tuerie de mai 1802 avaient pour objectif non seulement de remettre les Noirs sous le joug de l'esclavage, mais aussi de leur faire admettre que le maître blanc ne pouvait accepter d'être défié impunément. Il fallait en somme que la Guadeloupe serve d'exemple aux autres Nègres des colonies françaises.

Quelques années plus tard, soit en 1808, les Anglais entamèrent une nouvelle campagne d'invasion et conquirent encore le Guadeloupe au début de l'année 1810 et y restèrent jusqu'à la signature du traité de Paris de 1814, qui rendait la totalité de l'archipel à la France. En raison du retour de Napoléon au pouvoir (période des Cent Jours), les Anglais remirent en cause cette restitution et une dernière invasion eut lieu. L'archipel ne revint définitivement à la France qu'en juillet 1816.

L'abolition de l'esclavage

Rappelons que c'est en 1802 que Napoléon Bonaparte avait rétabli l'esclavage dans toutes les Antilles, mais les mouvements de résistance commencèrent, notamment de la part des Anglais qui avaient interdit la traite des Noirs en 1807 et en raison de la proclamation du congrès de Vienne qui l'avait également interdit en 1815. Mais il fallut attendre le décret d'abolition de l'esclavage du 27 avril 1848 qui a été préparé par le sous-secrétaire d'État à la Marine chargé des colonies, Victor Schoelcher (1804-1893), d'origine alsacienne. Presque aussitôt, le gouverneur de la Guadeloupe, Laryle, décida, le 27 mai 1848, d'appliquer le décret d'abolition dans l'archipel; l'esclavage fut également aboli la même année à l'île de Saint-Martin pour la partie française, mais seulement en 1863 pour la partie hollandaise. Puis la Guadeloupe participa aux élections qui suivirent et permit l'élection de Victor Schoelcher en tant que député de la Guadeloupe et de la Martinique. En 1849, Schoelcher fut élu à l'Assemblée législative de la Seconde République.

Devenu célèbre dans toutes les Antilles, Victor Schoelcher revendiqua aussi l'application du droit commun et même la départementalisation pour les quatre colonies (Martinique, Guadeloupe, Guyane et La Réunion), mais il échoua sur cette question; on sait que les quatre colonies ne deviendront des départements qu'en 1946. Bien sûr, au terme de cette douloureuse période, la colonie martiniquaise s'était peuplée massivement de nouveaux arrivants noirs et la langue maternelle de tous était devenue le créole martiniquais.

On estime que, entre 1650 et 1850, la France aurait importé 290 000 esclaves en Guadeloupe. Cependant, le recensement de 1850 ne mentionnait que 121 000 habitants, ce qui donne un bon indice du fort taux de mortalité parmi les esclaves noirs. Enfin, c'est vers les années 1840 seulement que les Noirs furent christianisés par l'Église catholique. Auparavant, les Noirs étaient certes baptisés, mais ils étaient ensuite laissés à eux-mêmes; d'ailleurs, beaucoup de prêtres possédaient des esclaves.

Cela dit, l'esclavage continua sous une autre forme lorsque fut imposé le Code de l'indigénat qui correspondrait aujourd'hui à une autre forme déguisée d'esclavage des populations autochtones en les dépouillant de toute leur identité. Grâce aux pratiques discriminatoires imposées par le Code de l'indigénat (en vigueur de 1887 à 1946), les Blancs continuèrent de jouir de privilèges considérables.

Les nouveaux immigrants

Mais la suppression de l'esclavage ne pouvait que nuire à l'économie de plantation de la Guadeloupe qui ne pouvait supporter des coûts de main-d'œuvre importants. C'est pourquoi, entre 1854 et 1885, le gouvernement français décida d'importer des immigrants indiens "libres" (les coolies) provenant des comptoirs de l'Inde. Réputés dociles, ils furent 45 000 "coolies" (terme à connotation raciste formé des mots chinois ku et li signifiant "souffrance" et "force") à venir travailler en Guadeloupe (et en Martinique) pour une durée, en principe, de cinq ans. Beaucoup d'entre eux restèrent sur place à la fin de leur contrat, fondèrent une famille et devinrent bientôt des Guadeloupéens à part entière, tout en conservant leur religion et leurs habitudes culinaires, mais perdirent leur langue pour adopter le créole guadeloupéen. Pendant quelques décennies, l'exploitation de la canne à sucre resta le secteur essentiel de l'économie, aidée en cela par la création de la Banque de Guadeloupe en 1851 et le Crédit foncier colonial en 1861. À partir de 1871, sans interruption, la Guadeloupe fut toujours représentée au Parlement français par des Guadeloupéens (surtout mulâtres).

Par ailleurs, lors du traité du 10 août 1877 (effectif le 16 mars 1878), l'île de Saint-Barthélemy qui avait été cédée à la Suède fut rétrocédée pour la somme de 400 000 francs à la France par Oscar II, roi de Norvège et de Suède, après consultation des habitants de l'île (351 voix contre une s'étaient prononcé en faveur de la rétrocession à la France). Saint-Barthélemy jouit depuis cette époque d'un statut de port franc, donc exemptée de droits de douane.

Une lente amélioration

Sous les derniers rois de France (Louis XVIII, Charles X et Louis-Philippe), la Guadeloupe n'évolua que fort peu sur le plan des droits humains, même si, à partir de 1830, les Noirs et les mulâtres obtinrent en principe les mêmes droits que les Blancs. C'est la Troisième République de 1870 qui marqua un réel progrès, car non seulement le suffrage universel masculin fut institué, mais l'enseignement public obligatoire, laïc et gratuit, fut étendu à tous les Guadeloupéens (1881). Toutefois, la situation des classes ouvrières resta précaire, car la scolarisation des enfants impliquait des dépenses supplémentaires auxquelles les parents ne pouvaient pas toujours faire face. En réalité, le niveau de vie des Noirs et immigrés indiens ne connut une amélioration significative que vers le milieu du XXe siècle.

De 1870 à 1914, la crise sucrière secoua la Guadeloupe, ce qui eut pour effet de concentrer les propriétés au profit des usines qui appartenaient déjà à des industriels de la Métropole. Suivit un nouveau régime se réclamant du socialisme et incarné par Hégésippe Légitimus qui s'en prenait au quasi-monopole des mulâtres dans la vie politique locale au détriment des Noirs. L'arrivée d'un gouverneur noir, Félix Éboué, contribua à atténuer le discrédit engendré par la politique de Légitimus. En 1928, l'île fut ravagée par un terrible cyclone et les constructions commencèrent alors à se faire avec du béton armé. L'économie sucrière continua son développement, mais l'exportation de la banane et du rhum commença à concurrencer la canne à sucre avant la Première Guerre mondiale. Par la suite, le déclin de l'économie sucrière et les tentatives de reconversion de la canne à sucre ne favorisèrent pas la paix sociale.

Quant à l'île de Saint-Martin / Sint Maarten, elle fut en quelque sorte réquisitionnée lors de la Seconde Guerre mondiale par les État-Unis qui y construisirent un aéroport militaire. Ce facteur contribua à angliciser davantage les insulaires.

La départementalisation

Le 19 mars 1946, près de 100 ans après la recommandation de Victor Schoelcher, l'Assemblée nationale française adopta la loi dite de "l'assimilation", qui transformait les "Quatre Vieilles" colonies (la Réunion, la Guadeloupe, la Martinique et la Guyane française) en départements français. Ainsi, l'archipel de la Guadeloupe devint un département français d'outre-mer (DOM). Depuis la loi du 19 mars 1946, la Guadeloupe est dotée d'un Conseil régional et d'un Conseil général. Ce nouveau statut apporta une certaine richesse économique, mais la situation sociale ne s'améliora que progressivement, et ce, à travers une succession de nombreux conflits sociaux, surtout dans les années cinquante et soixante.

Lors de la Seconde Guerre mondiale, les Américains devinrent le fournisseur unique de toute l'île de Saint-Martin, car l'Administration française de l'île avait reconnu officiellement le gouvernement de Vichy et, de ce fait, avait subi le blocus des forces alliées. La guerre contribua ainsi à américaniser et angliciser grandement la population de Saint-Martin / Sint Maarten.

En 1963, le gouvernement français créa le BUMIDOM, le Bureau des migrations des départements d'outre-mer, afin de soulager la région de l'augmentation démographique et de l'accroissement du chômage: le départ annuel de 10 000 Antillais vers l'Hexagone, afin d'occuper des fonctions subalternes dans la fonction publique (PTT, hôpitaux, administrations diverses), a constitué une solution temporaire, sans que les problèmes de fond ne soient abordés.

La décennie soixante-dix vit la montée de revendications indépendantistes nourries en partie par le marxisme et le modèle cubain; ces mouvements connurent un certain apaisement lors de l'adoption de la loi du 2 mars 1982, qui érigeait la région en collectivité territoriale et faisait de la Guadeloupe l'une des 26 Régions françaises. Les élites politiques guadeloupéennes reçurent alors un surcroît de responsabilités dans le développement économique de leur département, qui devint largement subventionné à la fois par l'État français

et par l'Union européenne. Cependant, la transformation de l'économie et de la société guadeloupéenne, bien que nécessaire en raison de l'effondrement de l'industrie sucrière, s'est avérée bien difficile pour la population qui a dû se rendre à l'évidence: l'ancienne économie basée sur une agriculture d'exportation (banane, rhum et canne à sucre) n'avait plus qu'un avenir fort limité en Guadeloupe. Dorénavant, l'industrie prometteuse, c'était davantage le tourisme.

En 1976, le réveil du volcan de la Soufrière eut pour effet de provoquer le déplacement de milliers de Guadeloupéens, un geste politique qui fut largement contesté d'autant plus que la désertion de la population de la Basse-Terre avait accentué la crise économique. En 1989, la Guadeloupe connut un autre cataclysme encore plus dévastateur: dans la nuit du 16 septembre, l'ouragan Hugo dévasta l'archipel.

Aujourd'hui, les Guadeloupéens et les Martiniquais ont définitivement remis en cause la solution de l'émigration (maintenant disqualifiée) vers la Métropole. Du côté de l'État français, le recours systématique aux subventions a fini par devenir une forme d'assistanat perpétuel dans une île d'assistés sociaux où le taux de chômage avoisine les 35 %. Enfin, en Guadeloupe comme aussi en Martinique, la problématique identitaire guadeloupéenne n'a pas été résolue, puisque l'assimilation à la culture européenne, surtout depuis l'intégration à l'Union européenne, s'avère en totale contradiction avec la réalité géostratégique de la Guadeloupe au sein des Antilles. Il importe de noter que, depuis plusieurs années, les Guadeloupéens s'impliquent davantage dans la gestion de l'île et la nomination d'un "Métro" à un poste clé est mal perçu. Enfin, les années quatre-vingt-dix ont été marquées par des grèves dont la revendication principale portait sur l'égalité des traitements entre Blancs et Noirs occupant des postes identiques.

Le nouveau statut de Saint-Martin et de Saint-Barthélemy

Le décret français du 29 octobre 2003 a permis de consulter les électeurs de l'île de Saint-Martin et de l'île de Saint-Barthélemy en application de l'article 72-4 de la Constitution française. Les habitants de l'île de Saint-Martin (alors une dépendance de la Guadeloupe) furent consultés le 7 décembre 2003. Ils avaient à répondre par "oui" ou par "non" à la question suivante : "Approuvez-vous le projet de création à Saint-Martin d'une collectivité d'outre-mer régie par l'article 74 de la Constitution, se substituant à la commune, au département et à la région, et dont le statut sera défini par une loi organique qui déterminera notamment les compétences de la collectivité et les conditions dans lesquelles les lois et règlements y sont applicables?" La même question a été posée aux habitants de Saint-Barthélemy; et les habitants de la Guadeloupe et de la Martinique furent aussi consultés. Les habitants de Saint-Barthélemy ont plébiscité une séparation avec l'archipel pour devenir une collectivité d'outre-mer. Ils ont voté à 95,5 % en faveur de la transformation de leur île en "Collectivité d'outre-mer". Le "oui" l'a aussi massivement emporté dans la partie française de l'île franco-néerlandaise de Saint-Martin, avec 76 % des votes. Le "non" l'a emporté largement en Guadeloupe, mais de justesse en Martinique.

C'est pourquoi seules les îles de Saint-Martin et Saint-Barthélemy allaient changer de statut et devenir des collectivités d'outre-mer (COM). Le 15 juillet 2007, Saint-Martin et Saint-Barthélemy avaient changé de statut. Ces deux îles exercent depuis les compétences actuellement dévolues au département et à la région de la Guadeloupe, c'est-à-dire fixer les règles applicables en matière de fiscalité, d'urbanisme, de circulation routière, de desserte maritime, de voirie, d'environnement, d'accès au travail des étrangers, d'énergie, de tourisme et d'organisation des services et établissements publics de la collectivité.

Aujourd'hui, les velléités indépendantistes sont au plus bas chez la Guadeloupéens. Un sondage du Figaro, réalisé du 21 au 23 février lors des affrontements 2009, montre que si 51 % des Français de la Métropole, excédés, en sont venus à favoriser l'indépendance de la

petit île qu'ils sont convaincus d'entretenir, les Guadeloupéens, pour leur part, refusent la sécession dans une proportion de 80 %. Paradoxalement, une nette majorité des Français de métropole (68 %) considèrent la Guadeloupe comme "un atout pour la France", car elle contribue à son rayonnement international; ils ne sont que 32 % à la percevoir comme "un poids financier".

SAINTE LUCIE

Entre 800 et 1000, les tribus caraïbes ont progressivement conquis les îles de l'arc antillais, dont Sainte-Lucie qu'ils avaient nommée Iguanaronia (de ioüana-lao qui signifierait "iguane-dessus", "où il y a des iguanes", "là où on trouve l'iguane", comme à Saint-Barthélemy). Les Arawaks s'y établirent également.



Puis Sainte-Lucie fut découverte par les Espagnols au cours de leurs premiers voyages exploratoires, entre 1492 ou 1502, sans qu'ils s'y établirent. La légende laisse croire que Christophe Colomb l'aurait découverte le 13 décembre 1492, et c'est pourquoi cette date est commémorée à Sainte-Lucie comme une fête nationale. La découverte de l'île est plutôt attribuée à un compagnon de Colomb, Juan de la Cosa, qui y aurait mouillé durant ses expéditions en 1499 ou en 1504. Bien que ses livres de bord ne mentionnent pas l'île, une carte dressée par Cosa en 1504 porte l'indication d'une île du nom de El Falcon attribuable à l'actuelle Sainte-Lucie.

Les premiers colons européens venus s'établir à Sainte-Lucie furent des Hollandais et des Anglais, mais ils résistèrent mal aux attaques des Caraïbes et abandonnèrent l'île. En 1639, une nouvelle tentative d'implantation britannique menée par sir Thomas Warner échoua encore devant la résistance des autochtones. Ensuite, pendant les deux siècles qui suivirent la découverte de l'île, son histoire fut le reflet des longues luttes que se livrèrent pour sa possession la France et l'Angleterre. En effet, du XVIe au XVIIIe siècle, l'île changea 14 fois de mains. Le nom d'Hélène des Antilles (Helen of the West Indies) donné à Sainte-Lucie est inspirée par cette rivalité qui, à 14 reprises, conduisit l'île à un changement d'allégeance. On sait que, dans la mythologie grecque, Hélène (fille de Zeus et de Léda) était réputée (comme Sainte-Lucie aux Antilles) pour être la plus belle femme de Grèce; sa beauté fatale fut la cause directe de la guerre de Troie. Est-ce pour cette raison que Français et Britanniques se disputèrent autant Sainte-Lucie?

La colonie française

Le ministre de Louis XIII, Richelieu, soucieux de suivre l'exemple des Hollandais aux Antilles, désigna en 1635 Pierre Belain d'Esnambuc comme gouverneur général de la Compagnie des îles de l'Amérique, après son implantation réussie à Saint-Christophe (aujourd'hui Saint-Christophe-et-Niévès); puis Philippe de Lonvilliers (chevalier de Poincy) lui succéda. En 1639, Jacques Dyel du Parquet, gouverneur de la Martinique, acquit l'île de Sainte-Lucie. En 1648, du Parquet envoya des colons à la Grenade et à Sainte-Lucie. En 1651, la Compagnie des Petites Antilles acheta l'île aux autochtones, marquant ainsi presque 140 années de colonisation française. Entre 1650 et 1795, les Français occupèrent Sainte-Lucie pendant 137 ans; les Anglais, une quinzaine d'années. Comme dans le reste des Antilles, les colons français qui s'établissaient à Sainte-Lucie

étaient généralement pauvres et y résidaient en vertu d'un contrat variant de cinq à dix ans. La survie de la colonie restait donc précaire, car elle devait compter sur des résidants temporaires intéressés à la culture du maïs, du plantain ou de la pomme de terre. Quant aux autochtones, ils furent rapidement décimés par les maladies virales importées par les Français; ou bien ils se laissèrent mourir ou commirent des suicides plutôt qu'être réduits en esclavage.

Devant l'évidence des profits que la France pouvait tirer de la culture de la canne à sucre, le ministre Colbert décida en 1674 de faire passer directement sous le contrôle de la couronne de France les possessions de la Compagnie des îles des Antilles. Mais les plantations de canne à sucre exigeaient une main-d'œuvre abondante, d'où la nécessité de recourir aux esclaves d'Afrique. Ce ne fut qu'au XVIIIe siècle que débuta la colonisation européenne massive et durable à Sainte-Lucie grâce à l'essor de l'industrie sucrière à La Martinique. L'implantation de l'industrie sucrière à Sainte-Lucie aurait débuté en 1765 avec les sieurs Lavacher et Le Blond dans la plaine de Vieux-Fort au sud de l'île. La toponymie saint-lucienne conserve la mémoire de ses planteurs ou grands administrateurs français du XVIIIe siècle: de Castries, Micoud d'Argout, D'Ennery, Choiseul, Praslin, Laborie, etc. De 1793 jusqu' à la chute de Napoléon en 1815, l'île de Sainte-Lucie fut prise alternativement sept fois par les Français et les Britanniques. Toutefois, l'influence de la langue française fut durable chez les esclaves et descendants d'esclaves, puisque le vocabulaire créole est resté d'origine française.

La colonie britannique

En 1814, le traité de Paris accorda la colonie de Sainte-Lucie aux Britanniques. Pour l'Angleterre, Sainte-Lucie était une cible stratégique pour assurer la protection de la Barbade, plutôt qu'un besoin économique. Les terres de l'Église catholique furent confisquées, mais les planteurs français purent conserver leurs terres pourvu qu'ils résident au moins six mois par année dans l'île et qu'ils possèdent moins de 500 acres de terres. Le créole continuait d'être pratiqué dans la vie quotidienne des esclaves noirs, mais l'anglais remplaça le français dans l'Administration.

Sainte-Lucie fut incorporée dans l'Administration anglaise des "Windward Islands" (les "Îles-du-Vent") dont le quartier général fut situé à La Barbade, puis à La Grenade en 1885. Des régiments coloniaux anglais furent affectés à Sainte-Lucie. Avec la fin des guerres en Europe, l'Empire britannique renforça sa révolution industrielle, dans une situation de primauté industrielle et maritime sur le monde. Ce fut la doctrine du libéralisme économique qui s'installa progressivement. Sur le marché britannique, la production de Sainte-Lucie s'ajouta à celle de La Barbade et de la Jamaïque, et entraîna une chute des prix, rendant difficile l'équilibre financier des plantations.

En 1838, l'esclavage fut aboli dans toutes les possessions anglaises, dont Sainte-Lucie. Pour assurer le maintien de l'industrie sucrière dans la deuxième moitié du XIXe siècle, le remplacement des esclaves d'origine africaine suscita l'importation d'une immigration indienne provenant de l'Est de l'Inde et du Sri Lanka.

Au XXe siècle, l'île de Sainte-Lucie fut marquée par la participation à l'effort de guerre et au blocus de la Martinique fidèle à Vichy pendant la Seconde Guerre mondiale. Une base aéro-navale américaine fut alors aménagée à Vieux-Fort, Gros-Islet et Pigeon-Point. En 1924, une nouvelle constitution donna à l'île sa première forme de gouvernement représentatif, en intégrant une minorité de membres élus au sein du Conseil législatif dont les membres étaient antérieurement tous nommés par Londres; le suffrage universel fut introduit en 1951 et un gouvernement ministériel fut introduit en 1956. Sainte-Lucie participa en 1958 à la création d'une "Fédération semi-autonome des îles antillaises" sous contrôle britannique, jusqu'à sa dissolution en 1962 provoquée par la défection de la Jamaïque. Une nouveau statut d'"État associé" au Royaume-Uni apparut alors pour les six Îles-du-Vent ("Windward Islands") et les Îles-sous-le Vent ("Leeward Islands": au nord du Venezuela).

De 1967 à 1979, Sainte-Lucie jouit d'une autonomie complète pour

ses affaires intérieures, mais remettait sa défense et la responsabilité de ses relations extérieures au gouvernement britannique.

L'indépendance

L'indépendance politique de Sainte-Lucie fut accordée le 22 février 1979. Cependant, le souverain britannique demeure le chef de l'État. Sur proposition du premier ministre de Sainte-Lucie, le souverain nomme son représentant, le gouverneur général.

Membre actif du Commonwealth, l'île collabore avec différentes organisations, dont le Commonwealth britannique, le Caribbean Community and Common Market (CARICOM: Communauté et Marché commun des Caraïbes), le East Caribbean Common Market (ECCM: Marché commun de la Caraïbe de l'Est), et enfin l'Organization of Eastern Caribbean States (OECS: l'Organisation des États de la Caraïbe de l'Est). En tant qu'État soumis à la sphère d'influence nord-américaine, Sainte-Lucie bénéficie de programmes de coopération civil et militaire avec les USA. Mais Sainte-Lucie participe également, en raison de son passé francophone et sa créolophonie d'origine française, aux travaux de l'Agence de la Francophonie (en tant qu'"État associé" depuis décembre 1981) et aux Sommets francophones (depuis 1986).

DOMINIQUE

Christophe Colomb passa au large de l'île en 1493 et lui donna le nom de Dominica (c'était un dimanche). Contrairement à d'autres îles des Antilles, la Dominique n'intéressa que peu les Espagnols qui trouvèrent son accès difficile (avec ses côtes déchiquetées surmontées de falaises) et sans richesses minières. La petite population d'Amérindiens caraïbes n'y fut pas inquiétée. Une petite colonie espagnole s'y implanta, mais vécut en harmonie avec les Arawaks jusqu'au XVIIe siècle.

Par la suite, Espagnols, Français et Anglais se disputèrent la possession de la Dominique. Au siècle suivant, déjà installés à la Martinique et à la Guadeloupe, des Français s'implantèrent à la Dominique et y introduisirent la culture du café. Ils importèrent des esclaves noirs pour combler la main-d'œuvre dont ils avaient besoin. Mais les Britanniques s'approprièrent l'île de la Dominique en 1759. Quelques années plus tard, le traité de Paris de 1763 mettait fin à la guerre de Sept Ans et octroyait l'île aux Britanniques. Ces derniers firent de la Dominique une île à sucre en y faisant venir des esclaves africains; la culture du café périclita. Reprise deux fois par les Français, l'île redevint définitivement britannique en 1814. La Dominique reçut en 1898 le statut de Colonie de la Couronne britannique.

Au XXe siècle, la Dominique devint le premier fournisseur de bananes sur le marché britannique. Intégrée au sein de l'éphémère fédération des Antilles britanniques en 1956, la Dominique se vit accorder le statut d'"État associé" par le Royaume-Uni en 1967. Elle accéda à l'indépendance le 3 novembre 1978 tout en restant membre du Commonwealth. La Constitution de 1978 a instauré un régime parlementaire: le premier ministre est le chef de l'État; l'Assemblée compte 31 membres (dont 10 non élus). La Dominique est devenue membre de la Francophonie en décembre 1979. En août précédent, le passage sur l'île du cyclone David avait fait des milliers de sans-abri et entraîné une grave crise économique et sociale. Après une période mouvementée (tentatives d'invasions par des mercenaires, militants "rastafarian", coups d'État manqués, etc.), la Dominique a retrouvé un certaine stabilité. Le tourisme et les services financiers sont, depuis la fin des années quatre-vingt-dix, les principaux moteurs de l'économie dominicaine.

MARTINIQUE

Les premiers occupants connus semblent être les Arawaks venus du Venezuela vers 300 ou 400 ans avant notre ère. En 295 (avant notre ère), une éruption de la montagne Pelée fit fuir les Arawaks qui quittèrent alors la Martinique et ne revinrent sur l'île que vers l'an 400. D'ailleurs, une soixantaine de sites arawaks ont aujourd'hui été inventoriés et ils témoignent de l'existence de villages habités

arawaks.

Cependant, vers 1200 de notre ère, une nouvelle civilisation amérindienne apparut dans l'île: les Caraïbes ou Kalina. Il s'agit d'un peuple amérindien réputé belliqueux venu des Guyanes et qui envahit la Martinique et extermina peu à peu tous les Arawaks (sauf les femmes). Les Caraïbes furent décimés à leur tour peu après l'arrivée des Européens.

Le bref passage de Christophe Colomb

Il n'est pas historiquement certain que Christophe Colomb ait débarqué en Martinique, le 15 juin 1502 (lors de son quatrième voyage) et qu'il aurait fait la connaissance des Caraïbes, puisque les Arawaks avaient déjà disparu depuis le XIIIe siècle. Les Amérindiens auraient appelé l'île Madinina, ce qui signifiait "l'île aux fleurs". Colomb aurait baptisé l'île du nom de "Martinica" (Martinique) en l'honneur de son patron, San Martín (saint Martin). Redoutant les terribles Caraïbes pour leur anthropophagie, Colomb aurait simplement passé près de la côte occidentale de l'île (plage du Carbet) et, par la suite, les Espagnols ne s'y intéressèrent plus. Ainsi, ils laissèrent la place aux Français et aux Anglais.

La colonisation française

Le cardinal de Richelieu, au nom du roi Louis XIII, créa la Compagnie des Isles d'Amérique (1635-1650) afin de coloniser les îles des Petites Antilles. La véritable conquête de la Martinique commença avec l'arrivée d'un aventurier français, Pierre Belain d'Esnambuc, le 15 septembre 1635. En 1550, la canne à sucre était déjà devenue la seule culture des îles aux Antilles.

Les premiers contacts entre les Amérindiens caraïbes et les Français avaient été plutôt cordiaux, mais à force d'être progressivement spoliés de leurs terres les Caraïbes opposèrent une vive résistance aux Français. Puis, après plusieurs années de conflits, tant avec les Anglais qu'avec les Caraïbes, les Français sous la gouverne de Beausoleil finirent par chasser définitivement (en 1658) les Caraïbes de la Martinique; ces derniers se réfugièrent dans les îles de la Dominique et de Saint-Vincent.

La traite des esclaves

Pendant deux siècles, la Martinique, comme d'ailleurs toutes les autres Antilles, vécut sous le règne de l'esclavage. On sait que ce sont les Espagnols qui avaient commencé à importer des Africains dans leurs colonies afin de remplacer les populations amérindiennes qui ne survivaient pas aux dures conditions d'esclavage en raison des maladies et du travail harassant. C'est que les populations noires d'Afrique étaient réputées mieux supporter le travail forcé dans le climat éprouvant des Caraïbes et de l'Amérique équatoriale. La France, à l'exemple des autres puissances européennes, n'a pas fait exception et s'est mise aussi à l'esclavage. En Martinique, les Français importèrent leurs premiers esclaves dès 1635 afin de fournir la main-d'oeuvre nécessaire à la culture de la canne à sucre. Toutefois, de 1656 à 1814, Anglais et Français se sont régulièrement disputé la Martinique; ainsi, pendant près de deux siècles, l'île fut tantôt anglaise tantôt française, jusqu'au traité de Paris de 1814 qui céda définitivement la Martinique à la France.

En 1673, le roi Louis XIV autorisa la création de la Compagnie du Sénégal, qui devait conduire des esclaves noirs aux Antilles et à la Guyane française. Cependant, contrairement à la Hollande qui avait organisé la traite des Noirs en faveur du Surinam (plus de 400 000 Africains déportés jusqu'en1823, année de la suppression de l'esclavage par la Hollande), la France, grâce à la Compagnie de la Guyane, préféra vendre ses cargaisons d'esclaves à Saint-Domingue (aujourd'hui, république d'Haïti et République dominicaine)plutôt que de les envoyer en Guyane française dont le développement économique semblait beaucoup moins important.

De fait, plus de 700 000 esclaves furent déportés aux Antilles

françaises entre 1673 et 1789, dont 600 000 juste à Saint-Domingue;les autres furent envoyés en Martinique, en Guadeloupe, à Saint-Christophe (devenu aujourd'hui Saint-Kitts-et-Nevis), etc. En 1710, le nombre des esclaves s'élevait à 21 000 pour l'île de la Martinique. Quelques décennies plus tard, en 1745, la Martinique comptait environ 80 000 habitants dont65 000 esclaves. Au moment de la suppression de l'esclavage en juin 1848en Martinique, on dénombrait un peu plus de 72 000 esclaves. On aura intérêt à lire le fameux Code noir, une ordonnance de Louis XIV destinée à réglementer le régime de l'esclavage et précisant les devoirs des maîtres et des esclaves. Ce Code noir, qui resta en vigueur dans toutes les Antilles et en Guyane française jusqu'en 1848(date de l'abolition définitive de l'esclavage par la France), fut rarement respecté. Bien que ce code ne traitât pas des questions de langue, il dépouillait l'esclave de toute son identité. En effet, après le baptême catholique obligatoire, l'Africain devenait un Nègre et changeait de nom, abandonnant ses habitudes vestimentaires et sa langue, puis était marqué au fer rouge et affecté au travail servile.

C'est Victor Schoelcher (1804-1893), alors sous-secrétaire d'État à la Marine chargé des colonies, qui prépara le décret d'abolition de l'esclavage du 27 avril 1848, lequel a été confirmé parla Constitution du 4 novembre 1848. En Martinique, le 23 mai 1848, à la demande du conseil municipal de Saint-Pierre (la capitale de l'époque), le gouverneur de l'île, le général Rostoland, proclama un décret solennel dont les deux premiers articles énonçaient ce qui suit:

Article 1er
L'esclavageest aboli à partir de ce jour à la Martinique.

Article 2
Le maintien de l'ordre public est confié au bon esprit des anciens et des nouveaux citoyens français.

Devenu député de la Martinique et de la Guadeloupe, Schoelcherrev endiqua aussi l'application du droit commun et même la départementalisation pour les quatre colonies (Martinique, Guadeloupe, Guyane et la Réunion), mais il échoua sur cette question; cent ans plus tard, la Martinique, la Guadeloupe, la Guyane française et la Réunion deviendront des départements français. Bien sûr, au terme de cette douloureuse période, la colonie martiniquaise s'était peuplée massivement de nouveaux arrivants noirs et la langue véhiculaire entre les Noirs était devenue le créole martiniquais. Enfin, c'est vers 1840 seulement que les Noirs furent christianisés par l'Église catholique. Auparavant, les Noirs étaient certes baptisés, mais ensuite laissés à eux-mêmes; d'ailleurs, beaucoup de prêtres possédaient eux-mêmes des esclaves.
Cela dit, l'esclavage continua sous une autre forme lorsque fut imposée le Code de l'indigénat qui correspondrait aujourd'hui à une autre forme déguisée d'esclavage des populations autochtones en les dépouillant de toute leur identité. Grâce aux pratiques discriminatoires imposées par le Code de l'indigénat (en vigueur de 1887 à 1946), les Blancs continuèrent de jouir de privilèges considérables.

Les nouveaux immigrants

Mais la suppression de l'esclavage ne pouvait que nuire à l'économie de plantation de la Martinique qui pouvait supporter difficilement des coûts de main-d'oeuvre importants. C'est pourquoi, de 1853 à 1985, la France décida d'importer plusieurs milliers de travailleurs immigrants (dénommés "coolies") originaires des comptoirs français de l'Inde. Considérés comme dociles, ces "coolies" (terme à connotation raciste formé des mots chinois ku et li signifiant "souffrance" et "force") venaient travailler aux Antilles pour une durée, en principe, de cinq ans. Beaucoup d'entre eux restèrent sur place à la fin de leur contrat, fondèrent une famille et devinrent bientôt des Martiniquais à part entière, tout en conservant leur religion et leurs habitudes culinaires.

Vers la fin du siècle, un millier de Chinois débarquèrent également dans l'île et, un peu plus tard, d'autres immigrants arrivèrent, cette fois-là, de la Syrie et du Liban. C'est ce qui explique que la popula-

tion martiniquaise est aujourd'hui formée d'une palette ethnique assez variée, puisqu'on y compte non seulement des Noirs africains (la majorité) et des mulâtres, mais aussi des Indiens, des Chinois et des Syro-Libanais, sans oublier les Blancs-Pays (les "Békés").

Tous les nouveaux immigrants d'Asie ou du Proche-Orient ont maintenant perdu leur langue d'origine et ont adopté le créole martiniquais comme langue maternelle. Les Blancs "békés" parlent le français mais aussi le créole alors que les Blancs-France (les "Métros") ne parlent que le français. Bien que vivant en relative harmonie, les différents groupes ethniques de la Martinique n'en continuent pas moins de se distinguer et de se méfier les uns des autres selon de subtiles distinctions.

Une amélioration très lente

Sous les derniers rois de France (Louis XVIII, Charles X et Louis-Philippe), la Martinique n'évolua que faiblement sur le plan des droits humains, bien que à partir de 1830 les Noirs et les mulâtres aient obtenu en principe les mêmes droits que les Blancs. Précisons aussi, que, contrairement à la Guadeloupe, la Martinique resta plus longtemps royaliste et demeura plus fidèle à l'Ancien Régime. Quoi qu'il en soit, la IIIe République de 1870 marqua un réel progrès, car non seulement le suffrage universel masculin fut institué, mais l'enseignement public obligatoire, laïc et gratuit, fut étendu à tous les Martiniquais (1881). Toutefois, la situation des classes ouvrières resta précaire, car la scolarisation des enfants entraînait des dépenses supplémentaires auxquelles les parents ne pouvaient pas toujours faire face. En réalité, le niveau de vie des Martiniquais "de couleur" ne connut une amélioration significative que vers le milieu du XXe siècle. En 1898, on comptait 175 000 habitants en Martinique, dont 150 000 Noirs et mulâtres (85 %), 15 000 Indiens (8,5 %) et 10 000 Blancs (5,7 %).

En 1902, suite à l'éruption de la montagne Pelée (le 8 mai 1902), qui avait détruit la ville de Saint-Pierre et causé la mort de 28 000 habitants en quelques minutes, une importante vague d'émigration s'ensuivit et la Guyane française devint alors la principale destination des réfugiés martiniquais. C'est pour cette raison que l'on trouve une si forte colonie martiniquaise en Guyane, particulièrement aux environs de Saint-Laurent-du-Maroni et à Rémire-Montjoly près de Cayenne. C'est Fort-de-France qui est devenue la capitale de la Martinique après la destruction de la ville de Saint-Pierre.

La départementalisation

Le 19 mars 1946, près de 100 ans après la recommandation du député Victor Schoelcher, l'Assemblée nationale française adopta la loi dite de l'assimilation, qui transformait les "Quatre Vieilles" colonies (la Réunion, la Guadeloupe, la Martinique et la Guyane française) en départements français. Ainsi, l'île de la Martinique devint un département français d'outre-mer (DOM). Depuis la loi du 19 mars 1946, la Martinique est dotée d'un Conseil régional et d'un Conseil général. Ce nouveau statut apporta une certaine richesse économique, mais la situation sociale ne s'améliora que lentement et à travers une succession de nombreux conflits sociaux (1948, 1954, 1956, etc.). En 1963, le gouvernement français créa le BUMIDOM, le Bureau des migrations des départements d'outre-mer, afin de soulager la région du fardeau démographique et de l'accroissement du chômage: le départ annuel de 10 000 Antillais vers l'Hexagone, afin d'occuper des fonctions subalternes dans la fonction publique (PTT, hôpitaux, administrations diverses), a constitué une solution temporaire, sans que les problèmes de fond n'aient été abordés.

La décennie soixante-dix vit la montée de revendications indépendantistes nourries à la fois par le marxisme et par le modèle cubain; ces mouvements connurent un certain apaisement lors de l'adoption de la loi du 2 mars 1982, qui érigeait la région en collectivité territoriale et faisait de la Martinique une des 26 Régions françaises. Les élites politiques martiniquaises reçurent alors un surcroît de responsabilités dans le développement économique de leur département, qui

devint largement subventionné à la fois par l'État français et par l'Union européenne. Cependant, la transformation de l'économie et de la société martiniquaise, bien que nécessaire en raison de l'effondrement de l'industrie sucrière, s'avéra difficile pour la population qui a dû se rendre à l'évidence: l'ancienne économie basée sur une agriculture d'exportation (banane, rhum et canne à sucre) n'avait plus qu'un avenir fort limité en Martinique. Dorénavant, l'industrie prometteuse, c'est davantage le tourisme et l'industrialisation.

Aujourd'hui, les Martiniquais ont définitivement remis en cause la solution de l'émigration (maintenant disqualifiée) vers la Métropole. Du côté de l'État français, le recours systématique aux subventions a fini par devenir une "forme d'assistanat perpétuel" dans une île où le taux de chômage avoisine parfois les 35 %. Enfin, en Martinique comme en Guadeloupe, la problématique identitaire martiniquaise n'a pas été résolue, puisque l'assimilation à la culture européenne, surtout depuis l'intégration à l'Union européenne, s'avère en totale contradiction avec la réalité géostratégique de la Martinique au sein des Antilles. Par ailleurs, depuis plusieurs années, les Martiniquais créolophones s'impliquent davantage dans la gestion de l'île et la nomination d'un "Métro" à un poste-clé ne va plus de soi. À ce sujet, les années quatre-vingt-dix ont été marquées par des grèves dont la revendication principale portait sur l'égalité des traitements entre Blancs et Noirs occupant des postes identiques.

Le 10 janvier 2010, eut lieu une consultation sur le statut de l'île. Il s'agissait de savoir si les Martiniquais désiraient que leur île passe du statut de DOM à celui de "collectivité d'outre-mer" dotée d'une autonomie élargie, comme le prévoit l'article 74 de la Constitution. La question était celle-ci: "Approuvez-vous la transformation de la Martinique en une collectivité d'outre-mer régie par l'article 74 de la Constitution, dotée d'une organisation particulière tenant compte de ses intérêts propres au sein de la République?" En cas de victoire du OUI, la nouvelle collectivité aurait pu disposer de moyens supplémentaires conférés par cette autonomie, afin de réglementer en faveur de ses intérêts propres, en dehors des pouvoirs régaliens de l'État. Mais les électeurs ont répondu NON dans une proportion de 79,3 %, rejetant ainsi la transformation du DOM en collectivité d'outre-mer. Dans le cas d'une victoire du NON au référendum du 10 janvier 2010, un second référendum devait avoir lieu le 24 janvier 2010 sur l'article 73 (régime actuel) proposant en sus la fusion du département et de la région en une collectivité unique d'outre-mer. Cette fois, la question était la suivante: "Approuvez-vous la création en Martinique (ou en Guyane) d'une collectivité unique exerçant les compétences dévolues au département et à la région tout en demeurant régie par l'article 73 de la Constitution?" Le gouvernement français avait précisé le sens du référendum du 24 janvier:

Cette organisation administrative (la collectivité unique donc) ne se traduira pas par aucun changement en ce qui concerne les compétences dont dispose la collectivité ou dans les conditions d'application des lois et règlements. Elle permettra uniquement de mettre fin à l'existence, sur un même territoire, de deux collectivités distinctes qui font de la Martinique et de la Guyane des régions monodépartementales.

Soulignons aussi les propos du chef de l'État à l'agence de presse GHM : "Ils deviendront (Martinique et Guyane) des départements-régions à collectivité unique dans le cadre du 73, comme aujourd'hui ". Plus précisément, les Martiniquais devaient se prononcer sur la création d'une collectivité unique à la place du conseil régional et du conseil général. Les Martiniquais ont répondu OUI dans une proportion de 68,3 %. Il convient de souligner le très faible taux de participation: 35,8 % en Martinique et 27,4 % en Guyane. Comme la question posée aux électeurs de la Martinique était celle du degré d'autonomie et de responsabilités, la question l'indépendance ne s'appliquait pas, ni aucune question d'ordre linguistique. L'enjeu consistait, d'une part, à démontrer aux békés qu'ils avaient intérêt à rester un "département français", eux qui ont toujours été choyés par la France et qui ne sont certainement pas disposés à laisser leurs terres et leur profits aux mains de l'économie martiniquaise. Il s'agissait, d'autre part, de faire suffisamment peur aux autres Martiniquais

qu'ils pouvaient perdre leurs privilèges acquis et que l'aventure était incertaine.

MONTSERRAT

Les premiers habitants de l'île de Montserrat, comme ceux dans toutes les îles Sous-le-Vent, furent les Amérindiens ciboney qui y vécurent il y a environ 2500 ans. Plus tard, les Ciboney durent affronter les Arawaks à partir du 1er siècle de notre ère, puis ils disparurent progressivement. Ce n'est que vers le XIIIe siècle que les Arawaks durent à leur tour fuir les terribles Caribes qui les remplacèrent dans l'île. Aucun des deux peuples amérindiens d'origine n'a survécu jusqu'à nos jours.



La colonisation européenne

En 1493, Christophe Colomb découvrit l'île montagneuse; il lui donna le nom de "Montserrat", en souvenir d'un célèbre monastère située dans les montagnes de Montserrat en Catalogne (Espagne). Mais les Espagnols ne colonisèrent pas l'île par la suite. Ce furent des Anglais et des Irlandais qui s'y installèrent en 1632. Beaucoup des premiers Européens qui s'établirent dans l'île à cette époque étaient des catholiques irlandais fuyant la Virginie, une contrée protestante. Anthony Brisket fut le premier gouverneur de l'île (de 1632 à 1649); il était originaire du Wessex en Angleterre. Il recruta de nombreux colons, surtout en Irlande. En 1648, la colonie de Montserrat comptait une population de quelque 750 personnes vivant dans de petites fermes éparses sur l'île. À cette population il fallait ajouter une milice de 360 soldats.

En 1665, la guerre éclata entre la Grande-Bretagne et la Hollande pour le contrôle des esclaves. Les Français s'allièrent aux Hollandais l'année suivante, mais la guerre détruisit presque toute l'île de Montserrat qui resta aux mains des Français durant quatre ans. Puis les Anglais reprirent l'île. En 1671, Montserrat comptait une population de 1175 hommes capables de porter des armes et plus de 520 esclaves. Le recensement de 1676 comptabilisait 2682 Blancs et 992 esclaves. Progressivement, les esclaves développèrent leur propre langue: le créole.

Plus des deux tiers des Blancs étaient des fermiers irlandais qui subsistaient de peine et de misère. La situation économique devint tellement mauvaise que le gouverneur général des Îles-sous-le-Vent, le lieutenant-colonel William Stapleton (1672 à 1686), accepta de laisser l'île aux Français et dut imposer une loi interdisant aux colons de quitter Montserrat. En 1690, le gouverneur Codrington reprit l'île de Saint-Christophe aux Français, puis Montserrat. L'industrie sucrière se poursuivit sur l'île, mais un régiment de troupes anglaises fut placé sur l'île d'Antigua. En 1707, l'Union de l'Angleterre, de l'Écosse et du pays de Galles fit de Montserrat une colonie britannique plutôt qu'anglaise. L'année suivante, la population comptait 1545 Blancs et 3570 Noirs. Montserrat dut faire face à plusieurs reprises aux attaques des Français jusqu'au traité d'Utrecht (1713). À la veille de la guerre de Sept Ans (1756), l'île comptait 1430 Blancs (14 %) et 8853 Noirs (86 %) pour un total de 10 283 personnes.

Une nouvelle classe sociale apparut dans les Antilles et spécialement à Montserrat, à savoir "les personnes libres de couleur". Les enfants nés des unions entre Blancs et Noirs pouvaient être libérés de l'esclavage. Ils devinrent des domestiques, des pêcheurs, des marchands et des commerçants. Certains devinrent des propriétaires terriens et possédaient eux-mêmes des esclaves. Ils exigèrent aussi de servir dans la milice, bien qu'ils ne fussent pas socialement "acceptables" pour les Blancs. En 1752, les Métis furent intégrés

dans la milice, mais uniquement dans des rôles subalternes.

En 1782, les Français reprirent l'île : Louis Joseph de Goullon devint le gouverneur (1782-1784). Sous l'occupation française, les habitants furent bien traités et les lois anglaises furent respectées. Beaucoup d'îles britanniques des Antilles furent capturées par les Français, sauf la Barbade, la Jamaïque et Antigua, qui avaient des garnisons anglaises permanentes.

La colonie britannique

Le traité de Versailles de 1783 rendit définitivement l'île de Montserrat à la Grande-Bretagne. Le recensement de 1787 révélait que l'île comptait 1300 Blancs, 10 000 esclaves noirs et 260 Métis libérés. En 1817, on recensait 6340 esclaves pour 167 propriétaires blancs qui vivaient dans la peur continuelle de voir leurs esclaves se soulever.

L'abolition de l'esclavage fut décrétée en 1834 par la Grande-Bretagne. Plus de 6400 esclaves furent libérés, mais devinrent des salariés auprès de leurs anciens maîtres. L'économie sucrière de Montserrat périclitait. Tout travail devait dorénavant être payé. Beaucoup de planteurs furent acculés à la faillite. Cependant, près du tiers des esclaves décidèrent de quitter l'île entre 1834 et 1844, principalement pour l'île de la Trinité; jusqu'en 1851, plus de 1870 manœuvres rejoignirent Trinité, puis 1200 autres durant les dix années qui suivirent. Entre 1861 et 1871, près de 2000 Montserratiens émigrèrent vers d'autres îles des Antilles. La minorité blanche essaya d'assurer, durant un certain temps, le contrôle de la législature locale. Les missionnaires commencèrent à ouvrir pour les Noirs des écoles dans les villages des communautés religieuses. Jusqu'en 1870, toutes les écoles de Montserrat étaient dirigées par des Églises. Le gouvernement ne se reconnaissait aucune responsabilité dans l'éducation des masses noires. La situation changea lorsque la famille Sturge réussit à fonder la première école non confessionnelle dans l'île.

Selon le recensement de 1871, la population de l'île s'élevait à 240 Blancs et 8453 Noirs pour un total de 8693 habitants. De 1871 à 1956, Montserrat fit partie de la Fédération des îles Sous-le-Vent, comprenant, outre Montserrat, les îles d'Antigua et de Barbuda, Anguilla, Saint-Christophe (St Kitts) et Nevis (Niévès). En 1892, la Législature des Îles-sous-le-Vent adopta une loi scolaire prévoyant l'éducation obligatoire pour tous les enfants âgés de cinq à neuf ans.

L'année 1916 marqua le début de l'émigration à grande échelle vers les États-Unis. L'île se recycla dans la production du coton. Mais le gouvernement fédéral américain adopta en 1924 une série de lois visant à limiter l'entrée des Antillais aux États-Unis. En 1958, Montserrat devint membre de la Fédération des Antilles (Federation of the West Indies). Trinité-et-Tobago, la Jamaïque et la Barbade en étaient les principaux participants, mais la fédération comprenait en fait 10 territoires britanniques des Îles-sous-le-Vent: la Grenade, Saint-Christophe-et-Anguilla, Antigua et Barbuda, Sainte-Lucie, Saint-Vincent-et-les-Grenadines, la Dominique et Montserrat. Le siège du gouvernement local était Port of Spain dans l'île de la Trinité.

La fédération fut dissoute en 1962. Par la suite d'un référendum, les habitants de l'île de Montserrat choisirent de demeurer une colonie britannique. En même temps, la Commonwealth Immigration Act limita le nombre d'immigrants pouvant entrer en Grande-Bretagne, ce qui ralentit l'émigration des Montserratiens. L'île était alors administrée par un gouverneur assisté par un conseil législatif et un conseil exécutif. Les habitants se dotèrent de partis politiques: le Progressive Democratic Party (PDP) et le Labour Party.

Au cours de son histoire, Montserrat eut à souffrir des dégâts causés par les ouragans. Plus récemment, l'ouragan Hugo dévasta l'île en 1989 et en 1995 le volcan La Soufrière détruisit tout le sud de l'île, même la capitale qui fut ensevelie. Le 25 juin 1997, une autre éruption volcanique entraîna la fermeture des ports et des aéroports,

aggravant le bouleversement économique et social. Les deux tiers des 12 000 habitants quittèrent l'île. Depuis la destruction totale de Plymouth en juin 1997, les bâtiments gouvernementaux et autres édifices publics se trouvent aujourd'hui dans la petite ville de Brades située au nord de l'île. Un nouvel aéroport fut ouvert en 2005 à Geralds; une nouvelle capitale est en construction près de Little Bay. La Grande-Bretagne a lancé un programme d'aide afin de favoriser la reprise économique de Montserrat. L'île comptait 4798 habitants en 2006.

SAINT KITTS AND NEVIS

Les premiers habitants des îles étaient des Amérindiens cibonay (Cigayos)présents dans la région il y a environ 2000 ans. Vers 300 ans avant notreère, ils furent expulsés par les Arawaks arrivés du Venezuela. Ils furent décimés par un autre peuple amérindien, les Caraïbes (ou Kalinadont le nom signifie "guerrier"). Ces derniers, venus également du Venezuela comme les Arawaks, débarquèrent à Saint-Christophe vers le VIIIe siècle (qu'ils nommèrent Liamuiga ou Jamaica : "la terre fertile" en raison du sol volcanique riche) et exterminèrent les Arawaks. Une fois installés, ils formèrent des groupes nomades qui colonisèrent toutes les Petites Antilles vers 1350 et vécurent de la culture du manioc, de la pêche et de la chasse.



Les Espagnols

Christophe Colomb fut le premier Européen à mentionner l'existence des deux îles, le 12 novembre 1493,lors de son second voyage au Nouveau Monde. Il baptisa les îles San Jorges (aujourd'hui: StKitts) et San Martin (aujourd'hui: Nevis). Quoi qu'il en soit, les inexactitudes des premières cartes rendirent difficiles l'identification des îles, qui devinrent San Cristobal (SanJorges) et Santa Maria de las Nieves ("Sainte Marie des Neiges"). Ces noms furent par la suite anglicisés pour devenir St Christopher (en souvenir de Christophe Colomb) et Nevis. Les Espagnols revendiquèrent ces îles comme faisant partie de leur empire en Amérique, mais ils ne colonisèrent jamais les deux îles, et ce, bien qu'ils aient découragé les autres Européens à peupler le secteur.

Une colonisation franco-britannique

À partir de 1623, défiant les prétentions espagnoles, les Français, les Anglais et les Hollandais colonisèrent la région. Cette année-là, Saint-Christophe devint le premier territoire britannique dans les Antilles quand Thomas Warner débarqua dans l'île. Il revint l'année suivante en amenant un groupe de colons avec lui. Warner reçut du roi Charles Ier la mission de coloniser les îles de Saint-

Christophe, Niévès, La Barbade et Montserrat. L'île de Niévès fut administrée dès 1628 par les colons anglais de Saint-Christophe, Antigua et Montserrat en 1632.

En 1625, un corsaire français du nom de Pierre Belain, sieur d'Esnambuc (1585-1637), débarqua à Saint-Christophe avec son équipage, son bateau ayant été endommagé lors d'une escarmouche avec les Espagnols. Recueilli par les l'Anglais, les Français restèrent dans l'île pour cultiver leurs propres terres et faire le commerce du tabac. D'Esnambuc se rendit en France pour obtenir l'aval du pouvoir royal et put fonder, soutenu par Richelieu, la Compagnie de Saint-Christophe afin de coloniser l'île, faire du commerce et s'emparer des îles voisines encore inoccupées (ce qu'il fit avec la Guadeloupe et la Martinique). Mais la présence des Anglais et des Françaisfinit par déplaire aux Caraïbes qui complotèrent pour chasser ceux qu'ils considéraient comme des intrus. Thomas Warner décida de prendre les devants et d'attaquer les Caraïbes; aidé par les Français, il les liquida presque tous et le peu qui échappèrent au massacre s'enfuirent de l'île. Le lieu du massacre fut par la suite appelé Bloody Point ("Pointe-de-Sang").

Les colonies anglaise et française étant fermement établies à Saint-Christophe, l'île fut divisée en deux, les Français conservant le contrôle de la partie nord (connue sous le nom de Capesterre) et la partie sud (connue sous le nom de Basseterre), tandis que la partie centrale resta sous le contrôle des Britanniques. Français et Anglaiss cellèrent leur accord par un traité de paix, le 13 mai 1627. La colonie franco-britannique fut baptisée Saint Christopher / Saint-Christophe.C'est depuis cette époque que l'île de Saint-Christophe conserve une toponymie anglaise et française.

Mais en 1629, les Espagnols vinrent expulser les "squatters" français et anglais sur de leur territoire. Les établissements français et anglais furent détruits et les colons effectivement expulsés des deux îles. Les quelque 400 Français se dispersèrent à Saint-Martin, Antigua, Saint-Barthélemy et Montserrat. Comme les Espagnols n'étaient pas en position pour occuper les îles les deux groupes de colons, tant anglais que français, se réinstallèrent bientôt. Le sieur d'Esnambuc décéda en 1636 et le chevalier Philippe de Lonvilliers de Poincy (1583-1660),lui succéda en tant que capitaine général. À partir de 1640, les Britanniques firent venir des esclaves noirs d'Afrique, ce qui donna naissance au créole kitticien. Les Noirs dépendant des Français formèrent eux aussi leur propre créole à base de français, mais celui-ci disparut avec la fin de la colonisation française dans l'île de Saint-Christophe. En 1651,l'Ordre de Malte acquit l'île de Saint-Christophe pour le compte de Lonvilliers de Poincy, commandeur de l'Ordre de Malte, mais la céda à la Compagnie des Indes occidentales en 1665. Entre-temps, la ville de Charlestownavait été fondée sur l'île de Niévès.

Une colonie britannique

Comme la France et la Grande-Bretagne étaient en guerre, les Français réussirent à expulser les Anglais de Saint-Christophe en 1664, avant d'en être chassés eux-mêmes en 1689; la population française fut déportée à la Martinique, à la Guadeloupe et à Saint Domingue (Haïti). En 1701, des actes législatifs britanniques furent adoptés pour empêcher que les papistes irlandais et français vinrent s'établir sur les îles. L'île de Saint-Christophe fut restituée à la France, mais peu d'anciens habitants y revirent. En 1706, les deux îles furent à nouveau envahies et occupées par les Français, qui détruisirent toutes les plantations de canne à sucre et capturèrent 3000 esclaves à Nevis. Lors du traité d'Utrecht de 1713, la France renonça définitivement à ses prétentions territoriales à Saint-Christophe, qui devint définitivement britannique. Mais les dégâts économiques infligés par les Français eurent un effet désastreux sur l'économie locale. Néanmoins, les Français envahirent encore les deux îles en 1782, qui furent rendues à la Grande-Bretagne en 1783 en vertu des dispositions du traité de Versailles. Le nom de la colonie française de Saint-Christophe disparut alors dans les annales de l'histoire, et abrégé en anglais en St Kitts, nom qui est resté dans l'usage populaire depuis cette époque, bien que la dénomination offi-

cielle soit demeurée St Christopher (Saint-Christophe).

À partir de 1816, St Kitts, Nevis, Anguilla et les îlesVierges britanniques furent administrées comme une seule colonie anglaise. Les Îles-sous-le-Vent furent réunies comme une entité administrative en 1871 avec la Dominique. St Kitts-Nevis-Anguilla reçurent le statut de Presidency (Présidence) dans la Fédération des Îles-sous-le-Vent (Leeward Islands Federation) en 1882.

En 1956, Saint-Christophe et Niévès (St Kitts and Nevis) furent réunies au territoire d'Anguilla pour constituer une colonie autonome distincte, puis devinrent un membre autonome des États associés des Antilles occidentales en 1967. La même année, Anguilla fitsécession et fut placée sous l'autorité directe des Britanniques en 1971. Elle obtint un statut de territoire associé au Royaume-Uni en 1980.

L'indépendance

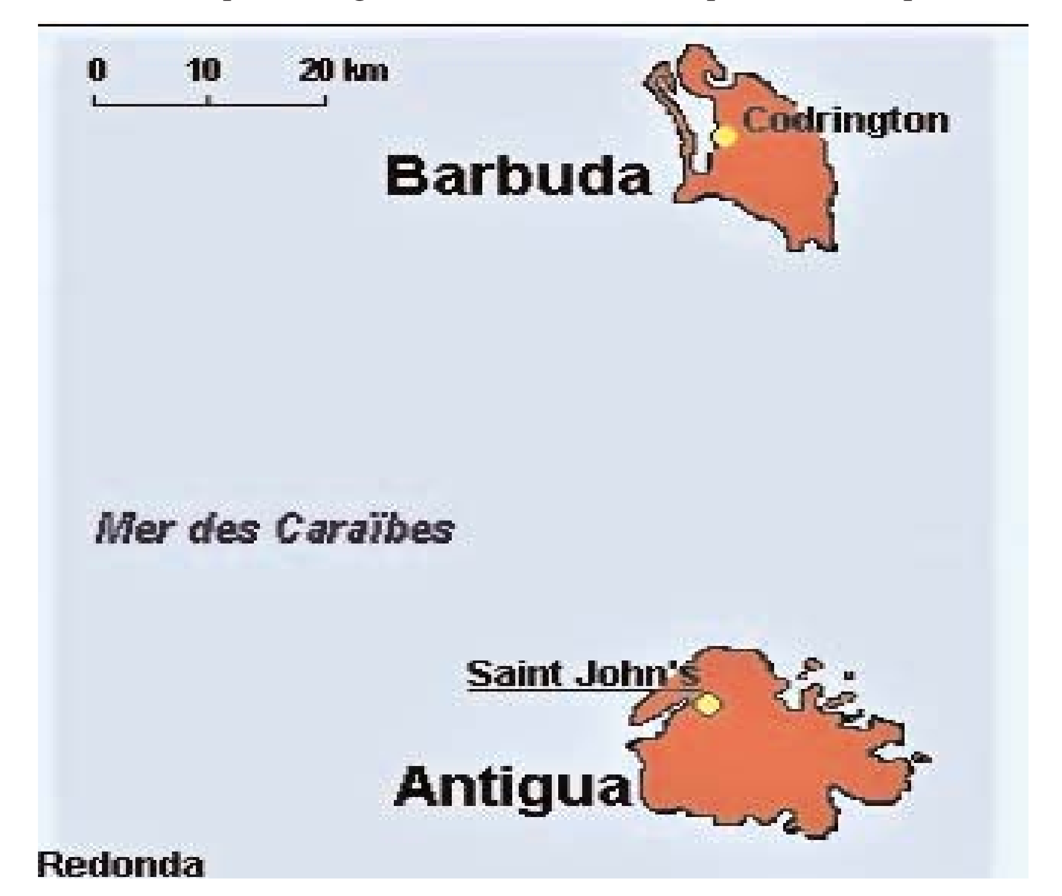
Saint-Christophe-et-Niévès accédèrent conjointement à l'indépendance dans le cadre du Commonwealth, le 19 septembre 1983. Les îles formèrent la fédération de Saint-Christophe-et-Niévès (en anglais: Federation of Saint Christopher and Nevis). Le souverain de l'Angleterre est le chef de l'État et il est représenté par un gouverneur général.

Comme il est stipulé dans la Constitution fédérale, l'île de Niévès conserve une autonomie locale et une administration autonome. Niévès envisage depuis peu de se séparer de la Fédération qui la lie à Saint-Christophe, le Parlement de Niévès ayant adopté en octobre 1997 une résolution en faveur de l'indépendance. Le 10 août1998, les habitants de Niévès se sont prononcés par référendum sur cette question. Selon la Constitution fédérale, un vote d'au moins 66,7 % (les deux tiers) est exigé pour la sécession de la Fédération. Or, le OUI l'a emporté dans une proportion de 61,7 % et, en conséquence, la sécession n'a pas eu lieu. Depuis, les discussions se poursuivent afin d'améliorer les relations des deux îles en fonction de la présente Constitution.

ANTIGUA ET BARBUDA

Les premiers habitants des îles Antigua et Barbuda, comme dans toutes les îles Sous-le-Vent, furent les Amérindiens ciboney qui y vivaient il y a environ 2500 ans. Plus tard, les Ciboney durent affronter les Arawaks à partir du 1er siècle de notre ère, puis ils disparurent progressivement. Ce n'est que vers le XIIIe siècle que les Arawaks durent à leur tour fuir les terribles Caribes qui prirent la relève. Aucun des deux peuples amérindiens d'origine n'a survécu jusqu'à nos jours.

En 1493, Christophe Colomb découvrit l'île d'Antigua, mais les Espagnols ne colonisèrent que fort peu l'île en raison de la présence des Caribes qu'ils craignaient. C'est Colomb qui nomma la plus



grande île Santa Maria de la Antigua. Les Français s'y installèrent, mais il fallut attendre l'arrivée des Britanniques pour que la colonisation européenne puisse s'implanter durablement.

La colonisation britannique

Des colons anglais s'installèrent sur Antigua en 1623, puis sur Barbuda en 1661. En 1674, sir Christopher Codrington fonda la première grande plantation de sucre sur l'île d'Antigua; le seul village de Barbuda porte aujourd'hui son nom. En 1685, Codrington et sa famille louèrent toute l'île à la Couronne britannique pour la modique somme d'"un gros cochon par an si demande est faite"; ils établirent avec succès des plantations de sucre. Au début, les colons faisaient venir des ouvriers agricoles sous contrat afin de les faire travailler aux colonies; après cinq ans, ces ouvriers étaient libres d'acquérir et de cultiver une terre à eux. Mais cette main d'oeuvre parut insuffisante. C'est pourquoi Christopher Codrington et les autres propriétaires terriens firent amener des esclave de la côte ouest de l'Afrique. Les Noirs développèrent leur propre langue: le créole antiguais. Plus tard, certains Noirs s'établirent à Barbuda et importèrent ce créole qui se particularisa sur l'île.

Les conditions de l'esclavage étaient lamentables, et les esclaves qui se rebellaient, comme à Antigua, se heurtèrent à la répression brutale des planteurs. En 1784, l'amiral Nelson établit sur Antigua, bien située à l'entrée de la Caraïbe, la plus grande base britannique de l'archipel. Vers la fin du XVIIIe siècle, l'Europe commença à s'opposer à l'esclavage à la suite des récits des outrages perpétrés dans le Nouveau Monde. Les Britanniques cherchaient également une solution rapide aux "intérêts des Antilles", car les bénéfices tirés du sucre déclinaient du fait d'une surexploitation du sol et d'une productivité réduite. Finalement, en 1834, la Grande-Bretagne bannit l'esclavage de ses colonies, dont Antigua et barbuda. À partir de ce moment-là, certains esclaves continuèrent à travailler dans les plantations en tant que salariés, tandis que d'autres luttaient pour implanter des petites fermes de subsistance. Le christianisme était la religion des maîtres européens et la conversion était vivement encouragée par les colons et les propriétaires d'esclaves. On avait compris qu'un "esclave converti" était un "esclave docile".

Les anciens esclaves demeurèrent encore dépendants de leurs anciens maîtres au plan économique, car les terres arables manquaient et l'accès au crédit demeurait très difficile. Les Noirs poursuivirent leur vie de misère encore longtemps, puisque la plantocratie coloniale blanche se perpétuait. Dans les années trente, la majorité des ouvriers agricoles qui travaillaient dans l'industrie sucrière à Antigua, gagnaient encore moins que leurs prédécesseurs au moment de l'abolition de l'esclavage, un siècle plus tôt. Ce ne fut qu'en 1939 qu'une commission royale d'enquête demanda la création d'un syndicat pour les travailleurs. Peu de temps après, un syndicat fut créé grâce à Vere Cornwall Bird, un ancien officier de l'Armée du Salut, né dans un bidonville de Saint-Johns en 1910: ce fut l'avènement de l'ATLU (Antigua Trades and Labour Union). Vere Bird sortit vainqueur d'une lutte interne pour le contrôle du syndicat dont il devint président en 1944.

Les propriétaires britanniques, qui possédaient plus des trois quarts de toutes les terres d'Antigua, regroupèrent leurs exploitations en une seule société afin de mieux résister à la pression du syndicat, mais cela n'empêcha nullement l'ATLU de l'emporter sur les planteurs et "Papa", comme les sympathisants appelaient Bird, entra dès la fin de la Seconde Guerre mondiale au "panthéon des syndicalistes" comme le leader qui avait su faire de l'union syndicale une force politique. Bird organisa des grèves pour obtenir de meilleurs salaires, puis fit campagne pour demander une réforme de la législation coloniale. En 1951, les autorités britanniques durent concéder l'élection de la représentation coloniale au suffrage universel. À la fin de l'année, l'ATLU occupait huit sièges sur 13 au Parlement, première étape vers l'élimination politique des planteurs. Dès 1952, Bird s'était débarrassé de la plupart des autres leaders.

L'autonomie politique et le statut "État associé"

En 1959 les Britanniques accordèrent une autonomie élargie à la colonie. Les réformes constitutionnelles permirent de transférer une part substantielle de l'autorité du gouverneur général à un chef de gouvernement issu du groupe majoritaire à la représentation coloniale. En 1960 l'ATLU remporta les dix sièges aux élections et Vere Bird fut nommé chef du gouvernement. Pendant la campagne électorale, tous les autres candidats avaient renoncé à se présenter face aux menaces et aux violences des militants de l'ATLU. Le syndicat remporta de nouveau tous les sièges aux élections de 1965, cette fois-ci face à un nouveau mouvement politique, l'Antigua & Barbuda Democratic Movement (ABDM) fondé en 1962 par un fonctionnaire, Robert Hall.



En 1967 la Grande-Bretagne accorda à Antigua-et-Barbuda le statut d'État associé avec l'entière souveraineté sur les affaires intérieures et Vere Bird devint premier ministre. Le système législatif fut réorganisé avec la création d'une Chambre composée des représentants élus et d'un Sénat composé de membres désignés par le gouvernement. Comme les planteurs s'apprêtaient à quitter Antigua en grand nombre, le gouvernement Bird adopta une loi l'autorisant à emprunter à la Grande-Bretagne l'argent nécessaire au rachat de leurs terres. À la fin de l'année, Vere Bird contrôlait le gouvernement, le syndicat ATLU et l'industrie sucrière. Durant ce temps, les îles s'étaient tournées vers l'industrie du tourisme dans les années. notamment lorsque Antigua devint célèbre grâce aux amateurs de croisières de Nouvelle-Angleterre. C'est à cette époque que l'anglais pénétra plus profondément dans els moeurs des insulaires.

L'indépendance et la dynastie Bird

En 1981, Antigua-et-Barbuda devint indépendante et entra au Commonwealth. Elle adhéra le 18 juin 1981 à l'Organisation des États de la Caraïbe orientale (OECO).V.C. Bird fut élevé au rang de "père de la nation". Tout au long des années quatre-vingt et jusqu'au début des années quatre-vingt-dix, plus de 30 000 Antiguais, soit près de la moitié de la population, demandèrent à émigrer aux États-Unis. Le chômage et l'immigration n'empêchèrent pas le gouvernement Bird de renforcer son pouvoir en s'attachant, par des mesures favorisant les investissements, le secteur privé et en conservant la haute main sur les emplois dans le secteur public. Dès les années quatre-vingt, le gouvernement employait plus de 40 % de la population active.

À l'approche des élections de 1989, V.C. Bird n'hésita pas à augmenter les salaires des fonctionnaires de 25 %, espérant ainsi pouvoir prolonger son pouvoir. Après les élections de mars 1994, le pouvoir passa de Vere Bird à Lester Bird, le fils de ce dernier. Le Parti travailliste avait alors remporté 11 des 17 sièges à pourvoir. Durant la campagne électorale, Lester Bird s'était engagé à privatiser la chaîne nationale ABS Television & Radio. La promesse ne fut jamais tenue et l'ALP, avec le soutien de la famille Bird, garda sous contrôle la télévision nationale, le câble et toutes les radios AM et FM, les seuls médias capables de toucher massivement la population. Lester qui s'était réservé le ministère de l'Information

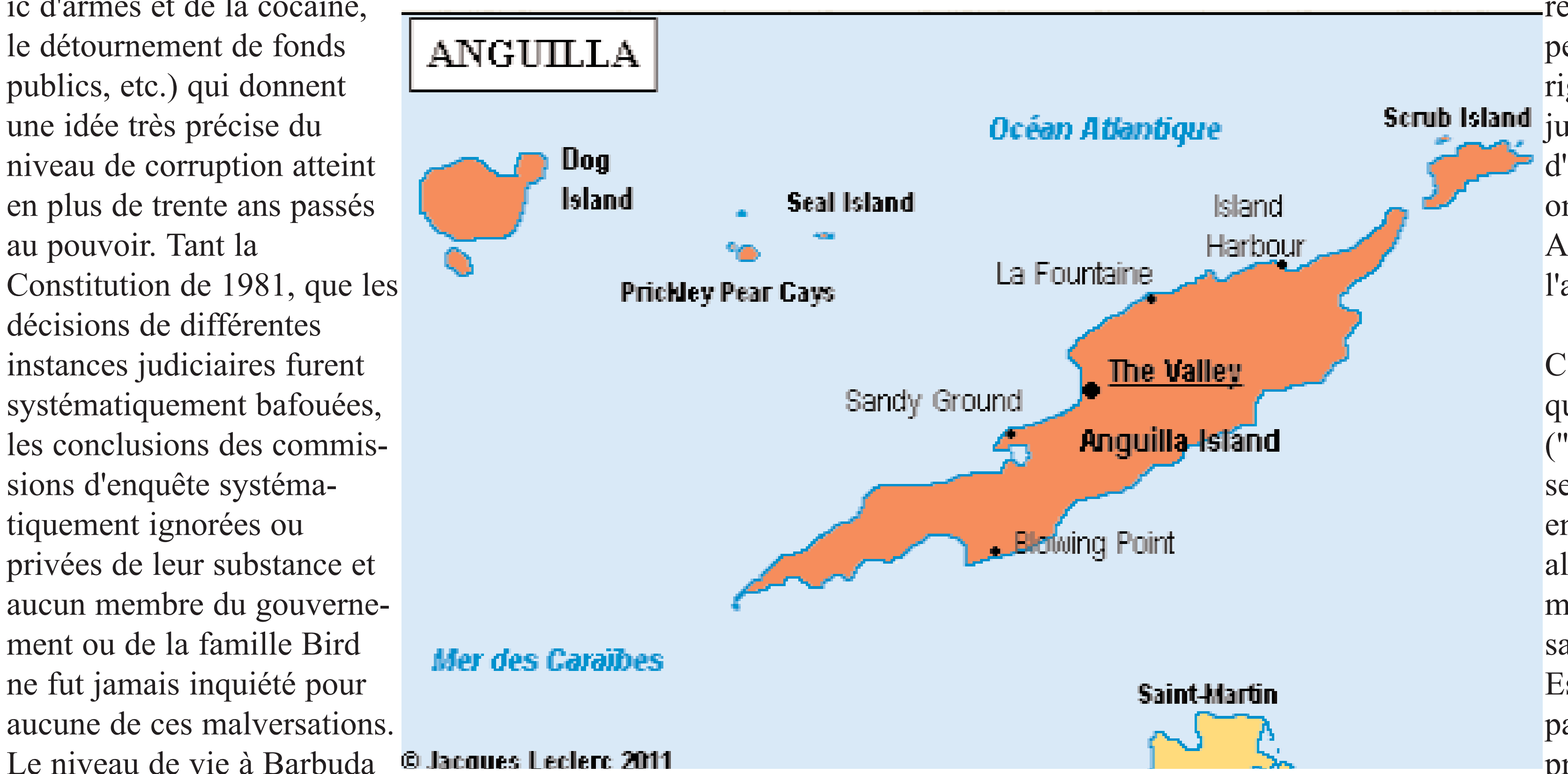
en devenant premier ministre dirigea personnellement ABS Television & Radio. Le "mémo Sanders" résumait bien la situation: "Le rôle des médias est de diffuser le maximum d'informations positives sur le gouvernement et le maximum d'informations négatives sur l'opposition." Aux élections de mars 1999, le Parti travailliste gagna un siège supplémentaire et disposa ainsi de 12 sièges. Le Parti progressiste uni (United Progressive Party, UPP), mené par Baldwin Spencer avait obtenu quatre sièges et le Barbuda People's Movement (BPM), un seul.

Dès la fin des années soixante-dix jusqu'à nos jours, l'administration Bird fut, de père en fils, mêlée à une série de scandales (dont le trafic d'armes et de la cocaïne, le détournement de fonds publics, etc.) qui donnent une idée très précise du niveau de corruption atteint en plus de trente ans passés au pouvoir. Tant la Constitution de 1981, que les décisions de différentes instances judiciaires furent systématiquement bafouées, les conclusions des commissions d'enquête systématiquement ignorées ou privées de leur substance et aucun membre du gouvernement ou de la famille Bird ne fut jamais inquiété pour aucune de ces malversations. Le niveau de vie à Barbuda est largement inférieur à celui d'Antigua, ce qui crée des tensions entre les deux îles. La location de deux bases militaires américaines a contribué à l'établissement de l'anglais sur Antigua.

En mars 2004, les élections ont placé au pouvoir Baldwin Spencer, le chef du United Progressive Party (Parti progressiste uni), ce qui venait de mettre fin à la dynastie des Bird.

ANGUILLA

Les premiers habitants de l'archipel d'Anguilla, à l'exemple des autres îles Sous-le-Vent, furent les Amérindiens ciboney qui y vivaient il y a environ 2500 ans. Plus tard, les Ciboney durent affronter les Arawaks à partir du 1er siècle de notre ère, puis ils disparurent progressivement. Ce n'est que vers le XIIIe siècle que les Arawaks durent à leur tour fuir les terribles Caribes qui prirent la relève. Aucun des deux peuples amérindiens d'origine n'aurait survécu jusqu'à nos jours, mais, d'après le gouvernement, on compterait 19 Amérindiens dans l'archipel.



C'est Christophe Colomb qui baptisa l'île Anguilla ("Anguille" lors de son second voyage en 1493), en raison de sa forme allongée; c'est probablement l'idée que s'en faisait Colomb. Les Espagnols n'exploitèrent pas l'île en raison de la présence hostile des Amérindiens. Ce furent les Anglais qui colonisèrent l'île d'Anguilla dès 1650. Pour y réussir, ils durent affronter les Caribes, les Espagnols et les Français. Les Britanniques s'installèrent et firent venir quelques milliers d'esclaves noirs pour développer l'industrie

sucrière. Les Noirs développèrent leur créole particulier. La France occupa Anguilla durant une courte période au XVIIIe siècle, soit en 1745 et en 1796. En 1825, l'archipel d'Anguilla fut administrée à partir de Saint-Christophe (St Kitts), ce qui eut pour effet de priver Anguilla d'une certaine autonomie. L'archipel fit alors partie de la colonie de Saint Christopher-Nevis-Anguilla avec Saint-Christophe et Niévès. Les administrateurs de Saint-Christophe demeurèrent relativement indifférents aux besoins des Anguillais. Cette situation allait perdurer jusqu'en 1967.

La Grande-Bretagne décréta l'abolition de l'esclavage en 1834, ce qui aboutit à la libération de tous les esclaves anguillais en 1838. La plupart des propriétaires blancs retournèrent en Angleterre et vendirent leurs terres aux anciens esclaves. L'île d'Anguilla s'est développée en tant que société de paysans indépendants à la recherche de terres fertiles disponibles. Comme les conditions de vie se révélèrent très difficiles, beaucoup d'Anguillais émigrèrent vers d'autres îles antillaises. D'autres se sont mis à construire des bateaux afin de favoriser les échanges commerciaux avec les autres îles. Pendant la première moitié du XXe siècle, les Anguillais constataient que les nombreux bouleversements dans les Antilles britanniques se faisaient sans leur participation parce qu'ils étaient administrés par l'île de Saint-Christophe. Ils demandèrent au gouvernement britannique d'être administrés directement par la Grande-Bretagne, mais ils ne furent pas écoutés.

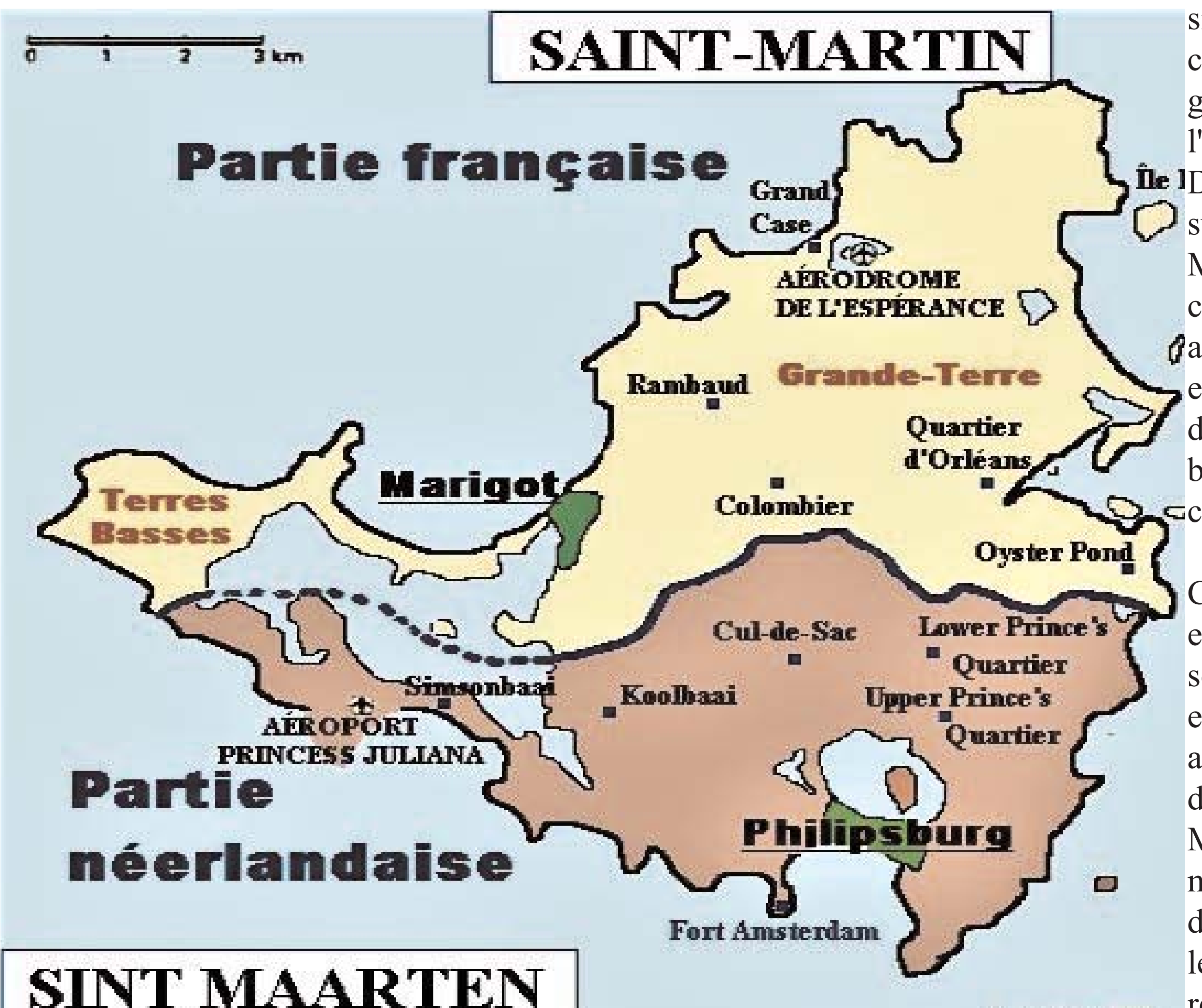
La tension monta d'autant plus que les Anguillais acceptaient mal les excentricités du premier ministre de Saint-Christophe, Robert Bradshaw. La Grande-Bretagne décida en 1967 de rattacher Anguilla à la Fédération de Saint-Christophe-et-Niévès (St Kitts-Nevis). Les Anguillais refusèrent cette soumission et firent sécession. Les insulaires se révoltèrent et chassèrent la police de Saint-Christophe hors de l'île. La Grande-Bretagne fut obligée, pour pallier l'influence grandissante de Cuba, d'envoyer ses troupes en 1969, soit 400 soldats du régiment de Paratroop. Anguilla devint alors en 1971 une "colonie autonome rattachée à la couronne britannique". La colonie fut officiellement séparée de la Fédération de Saint-Christophe-et-Niévès en 1980.

Anguilla se dota d'une constitution distincte en 1982, qui donnait le pouvoir exécutif au gouverneur nommé par la Grande-Bretagne. Anguilla acquit alors le statut distinct de territoire britannique d'outre-mer avec un gouverneur, un conseil exécutif et une assemblée législative. En 1995, Anguilla devint membre associé à l'Organisation des États de la Caraïbe orientale. Les activités traditionnelles telles que l'élevage de bétail, la pêche au homard, la production de sel et la construction de bateaux ont été remplacées par l'industrie touristique qui fournit les deux tiers de l'économie de l'île. Anguilla reçoit annuellement plus de 50 000 visiteurs. Cela étant dit, Anguilla figure parmi les 20 pays cités par l'OCDE comme ayant des régimes fiscaux dangereux. D'ailleurs, le Forum sur la stabilité financière (FSF), créé en 1999 par des décideurs du Groupe des sept pays les plus industrialisés (G-7), a classé Anguilla dans la pire des trois catégories en ce qui concerne le risque que ce pays constitue pour la stabilité financière.

SAINT MARTIN

Avant l'arrivée des Européens, l'île de Saint-Martin était habitée par les Arawaks; ils appelaient leur île Sualouiga ("Terre de sel" ou Oualichi ("Terre de femmes". C'est Christophe Colomb qui, lors de son second voyage, la baptisa Saint-Martin, le 11 novembre 1493, parce que c'était le jour de la fête de saint Martin (évêque de Tour). Il évita d'accoster sur l'île de peur des Indiens qu'il supposa féroces. Par la suite, l'île de Saint-Martin ne fut guère exploitée par les Espagnols, mais elle commença néanmoins à figurer comme possession espagnole sur les cartes du Nouveau-Monde. Beaucoup d'Européens évitèrent l'île jusqu'à ce que le trafic maritime s'intensifia au nord des Petites Antilles, ce qui invita les explorateurs à s'intéresser à cette terre verdoyante et à ses lagons salés. Tout au long du XVIe siècle, Saint-Martin fut visitée par les Espagnols, les Hollandais, les Portugais, les Anglais et les Français à la recherche

de mouillages ou de ports protégés. Ce fut la grande époque des corsaires et des flibustiers, qui réduisirent les Caraïbes autochtones en esclavage et les arrachèrent à leur île pour les faire travailler dans les îles voisines. Les mauvais traitements et les maladies les décimèrent jusqu'au dernier. Entre 1627 et 1631, la Hollande prit l'initiative de s'installer à Saint-Martin avec comme objectif d'y exploiter les gisements naturels de sel dont elle avait besoin pour elle-même et ses établissements sur le continent nord-américain. Elle y construisit un premier fort, ce qui provoqua une vive réaction de la part de l'Espagne. Une occupation militaire espagnole s'ensuivit à partir de 1638. Finalement, en 1648, les Espagnols abandonnèrent complètement l'île Saint-Martin, jugée trop petite (86 km²) et d'un intérêt limité.



L'administration franco-hollandaise

En 1648, l'île de Saint-Martin n'était occupée que par quatre Français et cinq Hollandais. Le 23 mars de la même année, les Français et les Hollandais réglèrent le problème de leur "souveraineté nationale" par la signature du Traité du mont des Accords (ou Mons Concordia). Ils se partagèrent l'île en deux parties: les Français occupèrent la partie nord (52 km²), les Hollandais, la partie sud (34km²). Dans l'accord de 1648, il était convenu d'assurer la libre circulation des habitants sur toute l'île. Toutes les dispositions de 1648 sont demeurées en vigueur jusqu'à aujourd'hui.

Lorsqu'en 1656 des colons hollandais furent chassés du Brésil par les Portugais, ils se réfugièrent avec leurs esclaves en Martinique, mais surtout en Guadeloupe et à Saint-Martin. Parce que les Hollandais étaient réputés être les détendeurs de la technique de fabrication du sucre, le gouverneur français, Charles Houël, avait considéré que l'arrivée de ces nouveaux immigrants allait favoriser l'essor économique. Dans les siècles qui suivirent, l'île de Saint-Martin se peupla de colons et de corsaires anglais, et de quelques esclaves noirs, tout en demeurant sous la double administration franco-hollandaise.

Cependant, les Français et les Hollandais durent se défendre pour contrer les incessantes attaques anglaises. L'île de Saint-Martin / Sint Maarten fut successivement occupée, abandonnée, évacuée, pillée, attaquée, prise et restituée au traité de Versailles, occupée encore, puis libérée sous la Révolution par Victor Hugues.

Lors du traité d'Utrecht de 1713, la France perdit l'île de Saint-Christophe (aujourd'hui, l'État de Saint-Kitt-et-Nevis) au profit de l'Angleterre. Or, la partie française de Saint-Martin (ainsi que l'île de Saint-Barthélemy) était reliée administrativement à Saint-Christophe (dont elle dépendait). La perte de Saint-Christophe, qui coupait tout lien naturel avec la France, fit que la partie française de Saint-Martin dut ne compter que sur elle-même pendant un certain temps (1713-1763).

Le rattachement administratif à la Guadeloupe

Ce n'est qu'en 1763 qu'elle fut rattachée administrativement à la Guadeloupe (distante de 250 km). Entre 1775 et 1784, la population blanche passa de 300 habitants à 500, mais la masse servile, essentiellement noire, déversée par le commerce ou amenée des îles voisines (surtout des Anguillais anglophones) s'éleva brutalement de 1000 à 2500.

En 1816, la signature du traité de Vienne mit fin aux luttes coloniales et assura définitivement la prédominance franco-hollandaise. En réalité, entre le milieu du XVIIe siècle et le début du XIXe siècle, l'île de Saint-Martin / Sint Maarten subit l'influence de la France, des Antilles néerlandaises, des Antilles anglaises, des îles Vierges américaines, de Porto Rico (espagnol), des États-Unis et de la Suède. On peut imaginer le degré de multilinguisme et de multiculturalisme chez la population insulaire.

Autour de 1843, l'amiral Alphonse-Louis-Théodore de Moges (1789-1850), alors qu'il était commandant en chef de la station des Antilles et du golfe du Mexique et gouverneur de la Martinique, écrivit au ministre de la Marine française: "Malgré la double occupation (française et hollandaise), c'est la langue anglaise qui est la seule familière à l'ensemble de la population. Cette circonstance s'explique par le peu d'intérêt que la Hollande accorde à cette possession et par l'abandon où nous-mêmes l'avons laissée pendant de longues années." Remarquons que la situation linguistique n'a guère changé depuis cette époque, bien que l'île soit envahie annuellement par un demi-million de touristes, dont surtout des Américains, puis des Français, des Canadiens, des Néerlandais, etc.

La France abolit l'esclavage lors du décret d'abolition de l'esclavage du 27 avril 1848, qui avait été préparé par le sous-secrétaire d'État français à la Marine chargé des colonies, Victor Schoelcher (1804-1893). Presque aussitôt, le gouverneur de la Guadeloupe (dont Saint-Martin faisait alors partie), Laryle, décida, le 27 mai 1848, d'appliquer le décret d'abolition dans l'archipel; l'esclavage fut aboli la même année à l'île de Saint-Martin pour la partie française, mais seulement en 1863 pour la partie hollandaise. Les "esclaves hollandais" n'avaient qu'à franchir la frontière séparant les deux zones pour devenir libres. Mais l'abolition de l'esclavage fit décliner les échanges commerciaux, car la production sucrière de l'île cessa en 1875 et celle du coton en 1923.

Durant cette époque, l'Administration française ne se préoccupa guère de Saint-Martin et de Saint-Barthélemy. C'est alors qu'une habitude d'auto-administration se développa et se traduisit par un mélange de règles coutumières locales, de vides juridiques et de pratiques importées de l'étranger. Le déclin économique força de nombreux Saint-Martinois français et néerlandais à l'exil; beaucoup émigrèrent vers les îles d'Aruba et de Curaçao, attirés par les raffineries de pétrole que la Dutch-British Shell Oil Company avait installées dans les années 1919-1920. Les historiens signalent une baisse de 18 % de la population de l'île de Saint-Martin / Sint Maarten entre 1920 et 1929; les Saint-Martinois "français" bénéficièrent des mêmes conditions d'immigration que les citoyens "néerlandais". En 1939, la France et les Pays-Bas abolirent les droits de douane et des contributions indirectes entre les deux zones (néerlandaise et française), ce qui permit de développer sans entraves les relations commerciales et économiques entre les deux parties de l'île.

Lors de la Seconde Guerre mondiale, les Américains devinrent le fournisseur unique de toute l'île, car l'Administration française de

l'île avait reconnu officiellement le gouvernement français de Vichy et, de ce fait, avait subi le blocus des forces alliées. Dès 1943, Washington fit de Juliana (partie hollandaise) une base aérienne importante et un élément-clé de son dispositif de lutte contre les sous-marins allemands. La guerre contribua ainsi à américaniser et angliciser grandement la population de Saint-Martin / Sint Maarten. Par la suite, l'anglais devint la grande langue véhiculaire sur l'ensemble de l'île et concurrença le français au nord, le néerlandais au sud.

En 1946, la France décida d'inclure Saint-Martin et Saint-Barthélemy sous la dépendance de la Guadeloupe. La nouvelle administration départementale se montra aussi peu présente que celle de l'ancienne colonie. L'île forma un arrondissement ("commune de Saint-Martin") de la Guadeloupe. En 1963, la sous-préfecture des îles du Nord fut mise en place pour la gestion administrative des îles de Saint-Barthélemy et de Saint-Martin:

En même temps que la création de la sous-préfecture des îles du Nord, la ville de Marigot fut choisie comme capitale de la partie française de Saint-Martin.

La collectivité territoriale

Le décret français du 29 octobre 2003 permit de consulter les électeurs de l'île de Saint-Martin (Guadeloupe)en application de l'article 72-4 de la Constitution. Les habitants de l'île de Saint-Martin(Guadeloupe) furent consultés le 7 décembre 2003. Ils avaient à répondre par "oui" ou par "non" à la question suivante : "Approuvez-vous le projet de création àSaint-Martin d'une collectivité d'outre-mer régie par l'article 74 de laConstitution, se substituant à la commune, au département et à la région,et dont le statut sera défini par une loi organique qui détermineranotamment les compétences de la collectivité et les conditions danslesquelles les lois et règlements y sont applicables?" La même question était posée aux habitants de Saint-Barthélemy; les habitants de la Guadeloupe et de la Martinique furent aussi consultés.

Les habitants de Saint-Barthélemy ont plébiscité une séparation avec l'archipel pour devenir une collectivité d'outre-mer. Ils ont voté à 95,5 % en faveur de la transformation de leur île en "Collectivité d'outre-mer". Le "oui" l'a aussi massivement emporté dans la partie française de l'île franco-néerlandaise de Saint-Martin, avec 76 % des votes. Ce nouveau statut leur permet, en principe, de préserver les avantages fiscaux de fait,

hérités de l'histoire.   Le "non" l'a emporté largement en Guadeloupe, mais de justesse en Martinique. C'est pourquoi seules les îles de Saint-Martin et Saint-Barthélemy allaient changer de statut.

SAINT BARTHÉLEMY

L'île était peuplée à l'origine par les Caraïbes (les Arawaks) et se serait appelée Ouanalao   (de ioüana-lao qui signifierait "iguane-dessus", "où il y a des iguanes", "là où on trouve l'iguane", comme à Sainte-Lucie), terme aujourd'hui inscrit sur le blason de Saint-Barthélemy. Quoi qu'il en soit, il n'est pas historiquement sûr que les Amérindiens aient appelé l'île Ouanalao, mais on est certain qu'elle fut, plus tard, découverte par Christophe Colomb en 1493, lors de son second voyage. Il lui donna le nom de son frère, San Bartolomeo (en français: Saint-Barthélemy), et la revendiqua pour l'Espagne. Mais les Espagnols ne s'installèrent pas dans l'île, trop petite pour l'exploitation agricole intensive.
Le début de la colonisation française

Le désintéressement de l'île par les Espagnols permit aux Français de s'y installer et d'entreprendre une première colonisation à Lorient en 1648, sur l'ordre du commandeur Philippe de Longvilliers de Poincy (1583-1660), membre des chevaliers de Malte, un ordre destiné à la défense de l'archipel de Malte afin de lutter contre les Turcs (voir le site en cliquant ICI).

Cette poignée de Français (une cinquantaine), arrivés de Saint-Christophe (mais originaires de la Normandie pour les deux tiers), pratiquèrent l'agriculture, la pêche, l'élevage et le travail du sel. Toutefois, de violents affrontements eurent lieu entre les premiers occupants (les Caraïbes) et les colons français. En 1656, les Français furent attaqués par les Indiens et, en conséquence, ils préférèrent se replier sur l'île de Saint-Christophe jugée plus sûre.

Quelques années plus tard, en 1659, une trentaine de colons français, toujours en provenance de Saint-Christophe (aujourd'hui Saint Kitts and Nevis, mais alors possession française), s'installèrent à nouveau à Saint-Barthélemy, accompagnés de quelques esclaves. En 1664, on y comptait une centaine de colons français, tous embarqués de Saint-Christophe, mais qui étaient en général des Bretons, des Vendéens, des Poitevins, des Saintongeais et des Anjevins. Puis le commandeur Philippe de Longvilliers de Poincy, en tant que chevalier de Malte, initia de près son ordre dans l'administration coloniale.

Cependant, l'aridité du climat et l'ingratitude de la terre empêchèrent tout développement agricole d'envergure, notamment en matière d'industrie sucrière, ce qui n'entraîna guère l'importation massive d'esclaves. Il y eu pourtant, de nombreux navires négriers en provenance d'Afrique à transiter par Saint-Barthélemy et quelques-uns ày vendre leur cargaison d'esclaves.

L'épisode des chevaliers de Malte (1651-1659)

En 1648, la Compagnie des Isles d'Amérique - dont dont les statuts prévoyaient la fondation d'établissements dans toutes les îles d'Amérique qui n'étaient pas encore occupées par les "rois chrétiens" ainsi que la "conversion des Sauvages" à la religion catholique apostolique et romaine - était en faillite. L'île de Saint-Barthélemy fut mise en vente et Philippe de Longvilliers de Poincy s'organisa pour que l'Ordre de Malte achète (pour 120 000 livres) Saint-Barthélemy en 1651. Il restera gouverneur jusqu'à sa mort, survenue en 1660, alors que l'Ordre de Malte avait abandonné l'île dès 1656. Les habitants y avaient développé davantage la flibuste et la pêche que la culture du coton ou de la canne à sucre. Il n'y a que peu à dire de cette période, sauf que le français a continué d'être utilisé par les autorités et qu'il était parlé dans sa forme populaire par les insulaires.

Le retour à la France

L'île fut reprise en 1659 par les Français sur l'ordre du ministre Colbert. Lorsque le gouverneur Philippe de Longvilliers de Poincy décéda en 1660, un neveu de ce dernier fut nommé pour le remplacer. Les descendants des premiers colons français déjà installés continuèrent d'exploiter l'île, mais pour la France elle n'avait de valeur que comme une éventuelle monnaie d'échange (environ 500 000 livres). Les habitants eurent donc une grande liberté dans l'administration de Saint-Barthélemy.

En 1666, les Saint-Barths furent "invités" manu militari à occuper les terres de la partie britannique de l'île de Saint-Christophe reprise par les Français. Plus de 700 Irlandais furent évacués de Saint-Christophe vers Saint-Barthélemy. Cependant, cet "échange" de population ne semble pas avoir eu de suite, car la plupart des colons français revinrent dans leur île que les Irlandais durent abandonner. Bref, les colons français venus à Saint-Barthélemy à cette époque sont toujours arrivés de l'île Saint-Christophe, non de France. La langue qu'ils parlaient n'était pas le créole, mais un français commun régionalisé et marqué par quelques traits de créolisation.

Au recensement de 1671 (mentionné dans l'étude de Nault et Mayer), on dénombrait dans l'île 290 Blancs et 46 esclaves (14 %), ainsi que de quelques Noirs affranchis. Selon ces mêmes auteurs, le "groupe fondateur" de l'île était déjà constitué en 1681 à partir de trois familles pionnières (les Gréaux, les Aubin et les Bernier), auxquelles se greffèrent trois autres (les Questel, les Laplace et les Lédée) arrivées entre 1681 et 1687. Ce sont eux qu'on appelle les "les éléments irréductibles du vieux noyau Saint-Barth". En 1681, près des deux tiers des familles blanches de l'île ne possédaient aucun esclave; deux propriétaires possédaient le tiers des esclaves.

Quant aux esclaves, ils correspondaient généralement pour les colons de l'île à une sorte de "domestiques" devant compenser pour l'absence d'engagés ou d'ouvriers agricoles. Non seulement ils n'étaient pas des "bêtes de somme" comme dans les autres îles des Antilles, mais ils habitaient avec leurs maîtres, et les femmes étant plus nombreuses que les hommes. La plupart des esclaves vivaient dans l'est de l'île (zone "Au Vent", propice aux activités agricoles) et parlaient un français créolisé, alors que ceux qui habitaient l'Ouest (zone "Sous le Vent") parlaient surtout le "patois" français.

Jusqu'au traité d'Utrecht de 1713, la France se montra réticente à peupler l'île de colons d'origine française. La colonie de Saint-Barthélemy se développa malgré tout, mais ce fut davantage à cause de l'obstination des Saint-Barths à occuper leur île. Néanmoins, ce développement fut toujours freiné par les guerres incessantes entre la France et la Grande-Bretagne. En 1744, les Britanniques occupèrent Saint-Barthélemy, ce qui eut pour effet de faire évacuer presque toute la population par des corsaires anglais. En 1750, il ne restait plus que 30 "hommes portant armes" et cinq esclaves. En 1763, Robert-Germain Coquille, conseiller au Conseil supérieur de la Guadeloupe et procureur général, écrivait en faisant allusion à la guerre de 1744:

L'isle de Saint Barthélemy est petite et abandonnée. Pendant la guerre de 44, elle fut ruinée par les Anglais qui prirent le peu de Nègres qu'avaient les habitants [...]. Ces deux dernières (Saint Martin et Saint Barthélemy) ont encore des bois, même de gayac, et seront d'un assez bon rapport en café, coton et vivres; elles ont des salines de sel blanc qui, à faute d'autre, peut servir aux salaisons des choses qui se consomment en peu de temps. Elles peuvent être utiles aux grandes isles en y fournissant les moutons, cabris et volailles [...]. Ces deux isles pourraient aussi servir à élever des bêtes à cornes, dont les grandes isles ont un très grand besoin [...].

Autrement dit, Saint-Barthélemy était destinée à servir de "parc à volailles et à bestiaux" pour les "grandes isles". Les colons français et leurs esclaves ne revinrent qu'après le traité de Paris, alors que l'île de Saint-Barthélemy avait été restituée à la France (effectif au 1er mars 1764). Entre-temps, la France avait perdu le Canada, l'Acadie et la Louisiane, une grosse perte, la plus grosse de son his-

toire.
En 1765, Saint-Barthélemy comptait 258 Blancs et 113 esclaves (30 %). Le recensement de 1766 établissait la population à 327 habitants, dont 214 Blancs, 109 Noirs (en distinguant 69 nègres, 18 négresses, 22 négrillons et négrillonnes) et 4 Mulâtres. La quasi-totalité des esclaves provenaient de Saint-Christophe, de la Martinique et de la Guadeloupe, et ils parlaient le créole de leur île.

Dans un "Mémoire" du 26 février 1784 rédigé par le gouverneur Claude Charles de Marillac, vicomte de Damas (successivement gouverneur de Saint-Martin, de la Guadeloupe, puis de la Martinique), on trouve cette opinion sur l'île Saint-Barthélemy: "Cette isle n'est qu'un morne entièrement dégradé où les habitants ne trouvent plus les moyens de subsister et dont la population diminue considérablement." Saint-Barthélemy, cette petite montagne arrondie et isolée (ce qu'on appelle un morne) au milieu de la mer des Caraïbes, était donc destinée à devenir en principe un parc à volailles et à bestiaux, ce qui parut sans intérêt pour la France. La même année, Charles Gravier, comte de Vergennes (1719-1787) et ministre des Affaires étrangères de Louis XVI, proposa au roi d'échanger l'île afin de pouvoir installer un entrepôt commercial dans le port de Göteborg en Suède.

La période suédoise (1784-1878)

Louis XVI vendit l'île de Saint-Barthélemy au roi de Suède, Gustave III ou plutôt l'échangea contre un droit d'entrepôt à Göteborg (Suède). Gustave III était francophile et entretenait des relations privilégiées avec la France (du moins jusqu'à la Révolution française de 1789). C'est même grâce à un coup d'État financé par la France que Gustave III avait pris le pouvoir en 1771. Connaissant mieux le français que le suédois et grand admirateur de Voltaire, Gustave III lisait dans leur version originale française les philosophes des Lumières. L'étiquette de la cour de Suède était une transposition de celle de Versailles, et on s'y habillait à la française. Ayant reçu une éducation française, Gustave III fut le plus francophile des rois de Suède. Régnant en "despote éclairé", Gustave III encouragea l'enseignement primaire et améliora la condition paysanne. Au moment de son accession au trône, la Finlande était annexée à la Suède. Pour Gustave III, l'acquisition d'un territoire "français", ne fusse qu'une petite île comme Saint-Barthélemy (S:t Barthélemy en suédois), ne pouvait que le combler de satisfaction. Dans l'espoir de rentabiliser sa nouvelle acquisition, le roi de Suède déclara que l'île de Saint-Barthélemy serait exemptée de toute taxe (port franc). En réalité, ce fut la ville de Gustavia et son port(appelé encore à l'époque Le Carénage) qui furent l'objet de toutes les attentions de la part de la nouvelle Métropole.

Le port devint une base de ravitaillement sur le chemin des Indes occidentales, un gîte privilégié de la piraterie et un centre d'accueil pour des milliers de navires. Sa rade naturelle, toujours protégée de la houle, en fit l'un des mouillages les plus sûrs de toutes les Antilles.

Gouverneurs suédois
1. Salomon Mauritz von Rajalin (1784 -1787)
2. Pehr Herman von Rosenstein (1787-1790)
3. Carl Fredrik Bagge af Söderby (1790 -1795)
4. Georg Henrik Johan af Trolle (1795-1801)
5. Hans Henrik Ankarheim (1801-1812)
6. Bernt Robert Gustaf Stackelberg (1812-1816)
7. Johan Samuel Rosensvärd (1816-1818)
8. Carl Fredrik Berghult (1818-1819)
9. Johan Norderling (1819-1826)
10. James Harlef Haasum / Lars G. Morsing (1826-1833)
11. James Harlef Haasum (1833-1858)
12. Fredrik Carl Ulrich (1858-1868)
13. Georg Wilhelm Netherwood (1868-1868)
14. Bror Ludvig Ulrich (1868-1874)
15. Alarik Helleday (1874-1875)
16. Bror Ludvig Ulrich (1875-1878)

On sait aussi que, dès le moment de l'acquisition en 1784, la Couronne suédoise dut donner à la population de Saint-Barthélemy des garanties pour maintenir le système esclavagiste en vigueur dans l'île qui se trouvait au centre du commerce des esclaves. La Suède se trouvait ainsi responsable d'une "colonie esclavagiste", mais elle avait déjà pratiqué la traite négrière lors de la colonie de la Nouvelle-Suède (1638-1655). La Suède se réadapta rapidement en appliquant des règlements similaires à ceux des îles britanniques, françaises, hollandaises et danoises. Jusqu'à la prise de possession par les Suédois, les esclaves de Saint-Barthélemy furent soumis à l'équivalent du fameux Code noir, l'ordonnance de Louis XIV destinée à réglementer et à tempérer le régime de l'esclavage, et précisant les devoirs des maîtres et des esclaves.
En fait, ce code a été substitué en 1787 par un "Code noir suédois", l'Ordonnance de police de 34 articles rédigé tout d'abord en français (30juin), puis en anglais (30 juillet) par le gouverneur de Saint-Barthélemyde l'époque, Pehr Herman von Rosenstein (1787-1790). Commeil faut s'y attendre, l'ordonnance de von Rosenstein ne contient aucune disposition d'ordre linguistique. À l'instar de la France, ce code était surtout destiné à protéger la minorité blanche des rébellions possibles de la part des esclaves. En1804, le gouverneur Anckarheim a cru nécessaire de rééditer le code original dans son rapport sur Saint-Barthélemy, soit 17 ans après sa première promulgation.

Dans son ouvrage Saint-Barthélemy à l'époque suédoise, Per Tingbrand rapporte le témoignage d'Axel Theodor Goës, un médecin suédois en poste à Saint-Barthélemy de 1865 à 1870. Celui-ci rappelle le cas de l'un des tout premiers Suédois à s'établir à Gustavia en 1785, Adolf Fredrik Hansen, qui aurait exercé un métier lucratif dans le commerce des esclaves: "Il fit de bonnes affaires dans le commerce d'esclaves, affrétant pour cela ses propres bateaux. Il avait sa baraque d'esclaves sur le quai est, dans le quartier Kranglet ou Drottningen. Le commerce était rentable, comme le montre son grand livre de comptes qui est encore conservé avec son chiffres d'affaires annuel d'un demi-million de piastres." Bref, pour un Suédois débutant dans le commerce des esclaves, il avait dû apprendre très rapidement les règles du métier! Dans un rapport d'un médecin de l'époque suédoise, il est mentionné que l'iguane (Ouanalao) constituait souvent la nourriture des esclaves à Saint-Barthélemy.

- L'apparition du patois et du créole

À partir du tout début du régime suédois, l'île connut une véritable explosion démographique. Dès 1785, la population de l'île était passée à 542 Blancs et 408 esclaves (43 %), et ce n'était que le commencement. C'est alors qu'apparut le créole de Saint-Barthélemy, un créole importé d'abord de la Martinique (55 %), puis de la Guadeloupe (10 %). Cependant, des Français de Saint-Barthélemy émigrèrent vers l'île de Saint-Thomas, alors sous juridiction danoise. À partir de 1792, le port de Le Carénage fut appelé Gustavia, en hommage à Gustave III de Suède (1771-1792), qui avait été assassiné, le 16 mars 1792, lors d'un complot fomenté par la noblesse, à l'Opéra royal de Stockholm; le roi s'apprêtait à intervenir contre la Révolution française. Atteint d'un coup de pistolet, Gustave III s'est écrié en français, en désignant son assassin: "Ah! Je suis blessé, tirez-moi d'ici et arrêtez-le!" Son fils, Gustave IV Adolphe (1778-1837), lui succéda, mais il sera déposé par un coup d'État en 1809, après la perte de la Finlande donnée à la Russie.

Au recensement de 1812, la population de Saint-Barthélemy comptait 5482 habitants (dont 3881 seulement à Gustavia). De ce nombre, 2406 (soit 43,8 %) étaient des esclaves et 1128 (soit 20,5 %) étaient comptabilisés dans la catégorie "libres". Les quelque 900 blancs d'origine française et catholique poursuivirent leurs activités dans les campagnes, délaissant la ville de Gustavia laissées aux étrangers.
C'est aussi à partir de ce moment que le français des colons se transforma en deux variétés: un français patoisant à l'ouest (zone "Sous le Vent") et un créole à base française à l'est (zone "Au Vent") amené par les Noirs parlant déjà le créole martiniquais. N'oublions pas que les Saint-Barths n'étaient plus en contact avec la France, car ils

vivaient "en terre suédoise"; leur français avait alors toutes les chances d'évoluer différemment. De fait, les pêcheurs de l'ouest de l'île développèrent leur "patois" archaïsant, alors que les exploitants agricoles de la partie est (zone "Au Vent") apprirent le créole de leurs esclaves. Au début, les Blancs du secteur "Au Vent" n'utilisaient le créole que comme langue véhiculaire afin de communiquer avec leurs esclaves. Puis, peu à peu, les Blancs de cette zone en vinrent à l'utiliser, eux aussi, comme langue maternelle. Par contre, les esclaves habitant le secteur "Sous le Vent" abandonnèrent rapidement leur créole pour le "patois des Blancs".

En somme, la division en deux secteurs de l'île a eu pour effet d'accentuer l'absence des contacts entre les deux groupes, les routes étant par surcroît presque inexistantes sur cette île montagneuse. Les divisions géographiques, professionnelles et sociales entraînèrent donc une division linguistique: le patois français à l'ouest, le créole à l'est. La particularité linguistique de ces deux parlers, créés à des époques différentes à l'origine, c'est que le patois et le créole sont tous deux une résultante du français populaire. Le créole est originaire de la Martinique, alors que le patois, plus tardif, a été élaboré à Saint-Barthélemy et il a lui-même influencé ultérieurement le créole de l'île.

- Le multilinguisme de Gustavia

Quant à la ville de Gustavia, elle se développa à l'écart des populations autochtones, françaises et noires. Les contacts entre les Français et les Suédois et autres étrangers demeurèrent rares et épisodiques. Non seulement Français et Suédois ne se sont pas mêlés, mais la présence suédoise a pu accentuer l'isolement des colons ainsi que la formation du patois et du créole. Français et Noirs partagèrent le même territoire rural dans la zone "Au Vent", jusqu'à la cohabitation. La colonie suédoise vécut une certaine période florissante en raison des nombreux bateaux voyageant dans les Caraïbes et faisant escale à Gustavia.

Le port de Gustavia attirait en plus des Suédois des milliers d'étrangers, notamment des Britanniques, des Hollandais, des Danois, etc. La ville devint très cosmopolite, multiconfessionnelle et multilingue. L'anglais et le français étaient les langues les plus couramment parlées dans la ville entre les négociants et les armateurs; suivait le suédois, parfois le néerlandais. C'est ce qui explique, entre autres, que le "Code noir suédois" fut rédigé en français et en anglais, et non en suédois, une langue moins véhiculaire.

Cela étant dit, une annonce (souvent intitulée "Avis"), parue en décembre 1814, indique clairement qu'on pouvait enseigner, dans les écoles de l'île, trois langues "aux enfants des deux couleurs et des deux sexes", soit le français, l'anglais et l'espagnol, un phénomène rarissime pour l'époque.

Ce type d'avis semblait fréquent à Saint-Barthélemy. On peut en trouver plusieurs exemples. Il était possible de fonder des écoles privées et la langue d'enseignement pouvait être le français (surtout à la campagne), mais également à Gustavia l'anglais, l'espagnol ou le suédois.

Par ailleurs, la colonie suédoise s'est révélée très tolérante en matière de religion. En effet, Saint-Barthélemy comptait quatre confessions religieuses: l'Église catholique de France, l'Église suédoise luthérienne, l'Église anglicane et la Mission méthodiste de Wesley. Ces quatre communautés fonctionnaient chacune dans leur langue, soit le français, le suédois et l'anglais.

- L'esclavagisme tolérant de la Suède

Bien qu'à partir de 1815 la Suède eût interdit les navires négriers dans le port de Gustavia, certains navires marchands continuèrent le troc d'esclaves en abordant discrètement dans l'île Fourchue (voir la carte en 1, plus haut), à l'extrémité nord-ouest du territoire. Il faut préciser que la Couronne suédoise ne considérait pas la vente et l'achat d'anciens ou de vieux esclaves (les Créoles) comme faisant

partie de la traite. Bref, la politique suédoise à l'égard de l'esclavage était plutôt ambiguë. En principe, elle était contre, mais dans la pratique elle fermait les yeux sur les commerces illicites auxquels se livraient certains résidents de Gustavia. S'il n'y a jamais eu de trafic massif d'esclaves à Saint-Barthélemy, il y a eu certainement du "troc" clandestin. De plus, il paraît évident que la politique suédoise à l'égard de l'esclavage était très tolérante et permissive dans sa non-intervention.

Vers 1830, la paix était revenue entre Français et Anglais, alors que les bateaux ne faisaient plus escale dans le port de Gustavia. La récession commença et la vie économique périclita. On assista alors à une émigration des colons vers les îles Vierges américaines, plus particulièrement l'île de Saint-Thomas (îles Vierges américaines). Pour les Suédois, la petite colonie de Saint-Barthélemy avait perdu tout intérêt et elle ne représentait plus qu'un poids économique. De plus, la population avait diminué du quart entre 1812 et 1819.

Selon Nault et Mayer, les esclaves qui vivaient à Saint-Barthélemy étaient concentrés entre les mains d'une petite minorité de la zone "Au Vent", tandis que la majorité des familles n'en possédaient qu'un deux ou trois, tous des domestiques. En 1840, quatorze familles (17 %) possédaient plus de la moitié du nombre total des esclaves. Une seule famille possédait à elle seule 10 % des esclaves. Le 28 mai 1836, le gouverneur James H. Haasum (1833-1858) écrivait ce qui suit à propos des esclaves:

Les habitants de cette colonie, loin de vouloir acquérir des esclaves étrangers, cherchent plutôt à se défaire de ceux qu'ils ont, considérant la nature précaire de cette espèce de propriété; d'ailleurs les esclaves ne sont point essentiellement nécessaires ici, où le sol est cultivé par les colons eux-mêmes.

Dans un rapport de 1841, le gouverneur James H. Haasum, qui préconisait l'abolition de l'esclavage, écrivait que les esclaves travaillaient de 6 heures à 16 heures et qu'une coupure d'une heure leur était accordée pour la pause-déjeuner. Selon lui, les esclaves disposaient de tous leurs week-ends et pouvaient cultiver un jardin pour leur subsistance et même couper du bois. En somme, c'était le bonheur! Mais, en 1840, rares encore étaient les affranchis! On sait aujourd'hui que 55 % des esclaves provenaient de la Martinique, contre 10 % de la Guadeloupe, les autres étant originaires d'îles diverses (Saint-Christophe, Saint-Thomas, Saint-Vincent, etc.). Rappelons-le, les Suédois considéraient comme de "vieux esclaves" les Créoles, par opposition à ceux venus d'Afrique (les "bossales"). Ce sont les Noirs de la Martinique qui ont initialement introduit leur créole à Saint-Barthélemy, mais ce créole s'est ultérieurement modifié au contact du "patois" local français.

Ainsi, contrairement à certaines fausses croyances largement répandues à ce sujet, l'île de Saint-Barthélemy ne fut pas un "îlot vierge de tout asservissement". Bien que l'île ait échappé à ce qu'on peut appeler "l'esclavage industriel" ou ce qu'on appellerait sans doute aujourd'hui "l'esclavage de grande surface", l'esclavage de type "domestique" a tout de même existé sur une période s'étendant de l'arrivée des premiers colons français (au milieu du XVIIe siècle) jusqu'à l'abolition de l'esclavage au milieu du XIXe siècle, soit durant près de deux cents ans.

- L'abolition de l'esclavage

L'abolition de l'esclavage s'est effectuée à partir de 1846 par la Couronne suédoise et s'est étalée sur deux ans (jusqu'au 9 octobre 1847), le temps pour le gouvernement de racheter l'ensemble des esclaves à leurs propriétaires avant de les libérer, une opération qui aurait coûté plus de 30 000 dollars ("piastras") espagnols au Trésor suédois (sur 97 000 dollars demandés). Au moment de l'émancipation des esclaves, il ne restait plus beaucoup d'esclaves à Gustavia, à peine 250.

Les recensements suédois à l'époque de l'abolition font état d'une population d'origine africaine égale en nombre à celle d'origine européenne. Après leur libération, on croit que les Noirs auraient progressivement quitté l'île, soit qu'ils auraient fui, soit qu'ils seraient partis avec leurs anciens maîtres en raison du déclin économique amorcé depuis quelques décennies. Selon l'historien Guy Lasserre, plus des neuf dixièmes des Noirs auraient quitté l'île dès 1847 et ceux qui sont restés auraient toujours vécu en marge de la société blanche, notamment à Gustavia. En 1854, la population d'origine africaine représentait encore 46 % de la population totale de Saint-Barthélemy. L'anthropologue Jean Benoist résume ainsi le processus (cité par Calvet et Chaudenson, 1998):

Les esclaves libérés par les Suédois en 1847 ont largement quitté l'île (vers Saint-Martin et Anguilla, semble-t-il). Quelques-uns se sont fondus au sein de la population de Gustavia et parfois, dans certains quartiers ruraux, mais pour l'essentiel leurs traces sont légères. Les contacts avec les îles anglaises voisines ont eu pour effet de lier les quelques centaines de Noirs de l'île avec les populations noires et protestantes de ces îles.

Même si très peu de Noirs se seraient installés à la campagne, on en a retrouvé en 1853 et 1854 dans la zone "Au Vent", regroupés en ménages. De façon générale, jalouse de ses origines et de ses coutumes, la paysannerie blanche, pauvre par surcroît, aurait eu tendance à refouler les Noirs, surtout que les petites exploitations agricoles n'exigeaient guère de main-d'œuvre supplémentaire. Il demeure quand même évident que le métissage n'a pas épargné la campagne... compte tenu de la couleur basanée de certains Saints-Barths d'aujourd'hui.

Cela étant dit, même si la grande majorité des Noirs avait quitté Saint-Barthélemy après l'abolition de l'esclavage, le créole est resté parce qu'il était parlé aussi par les Blancs. Pour la suite de l'histoire, le créole de Saint-Barthélemy restera une "langue de Blancs".

- Le déclin

En 1852, des cyclones et un important incendie à Gustavia ont fait fuir temporairement la plupart des habitants. La situation économique ayant périclité, les successeurs de Gustave III pensèrent à se défaire de l'île. D'après un recensement à Gustavia en 1875, il ne restait plus alors dans la capitale que 793 habitants, dont quelques dizaines d'étrangers nés en Suède, aux États-unis ou dans les Antilles britanniques, hollandaises, danoises (îles Vierges), espagnoles (Porto Rico et Saint-Domingue). La plus grande majorité des habitants de la ville était formée surtout des "natifs" de Saint-Barthélemy. Dans les zones rurales, la population est restée relativement stable, avec 2374 habitants en 1875.

La période d'occupation suédoise n'a apparemment pas laissé de traces ni dans la population ni dans la toponymie, sauf à Gustavia. Effectivement, l'odonymie suédoise (par ex.: Kungs gatan) existe bien à Gustavia et figure de nos jours avec les dénominations françaises (Rue Oscar), mais il n'existe pas de toponymes suédois dans les zones rurales. Les Suédois ont construit trois forts qui portent les noms d'origine: le fort Gustave, le fort Karl (aucun vestige) et le fort Oscar. Du temps des Suédois, les quartiers de la ville de Gustavia avaient des dénominations suédoises: Quarter et Doctorn, Quarter et Draken, Quarteret Kungen, Quarter et Drottingen, Quarter et Brünen, Quarteret Slätten, Quarter et Upven, Quarter et Humern, etc., pour un total de 75 (à l'époque).

Juste avant la rétrocession de l'île, les voyageurs estimaient que, dans son ensemble, la population de Saint-Barthélemy donnait une impression de pauvreté, sinon de misère.

La rétrocession à la France

Lors du traité du 10 août 1877 (effectif au 16 mars 1878), l'île de Saint-Barthélemy fut rétrocédée pour une somme de 80 000 francs (pour l'évaluation des propriétés) et une autre de 320 000 francs

(pour l'indemnité des fonctionnaires) à la France par Oscar II, roi de Norvège et de Suède, après consultation des habitants de l'île. La consultation a eu lieu du 29 septembre au 1er octobre 1877. Dans un télégramme daté du 3 octobre, M. Bror Ludvig Ulrich, le gouverneur de Saint-Barthélemy entre 1875 et1878, informa le département suédois des Finances que 351 voix contre une s'étaient prononcé en faveur de la rétrocession à la France.

Cependant, l'Administration française ne se préoccupa guère de Saint-Barthélemy. C'est alors qu'une habitude d'auto-administration se développa et se traduisit par un mélange de règles coutumières locales, de vides juridiques et de pratiques importées de l'étranger. Au cours de cette période, entre 1000 et 1500 Saint-Barths quittèrent leur île pour s'installer à l'île Saint-Thomas (îles Vierges américaines) où ils fondèrent deux colonies, l'une à Frenchtown (où l'on parle le patois) dans le district de Charlotte-Amélie et celle de Northside (où l'on parle créole) dans le nord de l'île. Les Saint-Barths ont ainsi reproduit à Saint-Thomas les mêmes clivages culturels, sociaux, professionnels et linguistiques que dans leur île d'origine. Beaucoup d'anciens citoyens de Saint-Barthélemy (et leur descendance) sont aujourd'hui des citoyens américains. Depuis ce temps, des relations privilégiées unissent certaines familles de Saint-Barthélemy et des îles Vierges américaines (Saint-Thomas).

Une commune de la Guadeloupe

En 1946, la France décida d'inclure les îles de Saint-Barthélemy et de Saint-Martin sous la dépendance de la Guadeloupe; Saint-Barthélemy devint une commune d'un département français d'outre-mer ("commune de Saint-Barthélemy"). En 1963, la sous-préfecture des îles du Nord fut mise en place pour la gestion administrative des îles de Saint-Barthélemy et de Saint-Martin:

L'île de Saint-Barthélemy fut divisée en deux grands secteurs ("paroisses"):

1) le secteur (paroisse) "Au Vent" regroupant les "quartiers" de Lorient, Marigot, Grand-Cul-de-Sac, Petit-Cul-de-Sac, Toiny, Petite Saline et Grande Saline;

2) le secteur (paroisse) "Sous le Vent" regroupant les "quartiers" de Saint-Jean, l'Anse des Cayes, l'Anse des Flamands, Colombier, Corossol, Publique, Gustavia et Gouverneur (toute la partie nord/nord-ouest). Chacune des paroisse possédait son école et son église (chapelle).

Progressivement, les quartiers de la ville de Gustavia ont retrouvé des dénominations françaises sur la base de la traduction des noms suédois:

Les années soixante entraînèrent l'île dans une nouvelle orientation: le tourisme. Il s'ensuivit une arrivée relativement importante de riches américains.

Une collectivité territoriale d'outre-mer

Lors d'un référendum aux Antilles en décembre 2003, les Saint-Barths ont voté à 95 % pour un changement de statut de l'île, qui est devenue au 15 juillet 2007 une collectivité d'outre-mer à assemblée unique, détachée de la Guadeloupe. Saint-Barthélemy a comme statut, pour l'Europe, un PTOM ("Pays et territoires d'outre-mer"). Saint-Barthélemy reçoit environ 160 000 visiteurs par année.

La collectivité d'outre-mer de Saint-Barthélemy doit exercer les compétences dévolues au département et à la région de la Guadeloupe, c'est-à-dire fixer les règles applicables en matière de fiscalité, d'urbanisme, de circulation routière, de desserte maritime, de voirie, d'environnement, d'accès au travail des étrangers, d'énergie, de tourisme et d'organisation des services et établissements publics de la collectivité.

ÎLES VIERGES AMÉRICAINES

Les Amérindiens arawak ont habité les îles Vierges autour de 1500 avant notre ère, arrivant du bassin Orinoco en Amérique du Sud. Ils furent chassés par les Caribes, plus agressifs, qui étaient arrivés vers le milieu du XVe siècle.

Quelques décennies plus tard, Christophe Colomb, lors de son second voyage en 1493 dans le Nouveau Monde, a aperçu la région. Il aurait nommé les îles Las Vírgenes ("les Vierges") en souvenir d'une légende attribuée à sainte Ursule et à ses compagnes: Santa Úrsula y las Once Mil Vírgenes. Il a aussi donné les noms de Gorda Virgen ("la Grosse Vierge"), Anegada ("l'île submergée") et Santa Cruz (Sainte-Croix). En fait, les îles ont conservé leur dénomination espagnole originale (Santa Cruz, San Tomas et San Juan),lesquels sont demeurées aujourd'hui avec des modifications à l'anglais (Saint Croix, Saint Thomas et Saint John).

Ce sont d'abord les Espagnols qui colonisèrent l'île de Gorda Virgen audébut des années 1500; ils y exploitèrent des mines de cuivre. Les colons apportèrent avec eux la maladie et l'esclavage. Tous les autochtones avaient disparu avant la fin du siècle, victimes des maladies, surtout la variole et la grippe. Attirés par les richesses minières que leur offraient d'autres îles des Grandes Antilles, les Espagnols abandonnèrent l'archipel, qui devint le refuge des pirates anglais, hollandais, français, espagnols et danois. Le nom de Las Virgenes ("les Vierges") demeura pour désigner les îles, qui connurent néanmoins une histoire différente, selon qu'elles furent espagnoles, hollandaises, danoises, françaises, avant d'être britanniques ou américaines: Islas Vírgenes (esp.), Maagdeneilanden (néerl.), Jomfruøerne (dan.), îles Vierges (fr.), Virgin Islands (angl.).

La colonie danoise(1666-1917)

Toute la période des Antilles danoises est appelée en anglais la "Danish West Indies period" et en danois la "Dansk Vestindien periode". Après avoir été hollandaise en 1643,l'île Saint-Thomas (en danois: Sankt Thomas) devint anglaise, puis danoise en 1666. En 1691, les Danois baptisèrent le port de l'île Charlotte-Amalie, en l'honneur de Charlotte Amalie de Hesse-Cassel (1650-1714),épouse du roi Christian V de Danemark (1646-1699). Le port devint par la suite un très important marché d'esclaves. En 1797, quelque 25 500 esclaves travaillaient dans cette île danoise, alors que la population totale comptait environ 30 000 habitants.

Les esclaves parlaient un créole à base hollandaise oule papiamento (à base portugaise). L'île de Thomas se développa notamment parce que le Danemark est resté neutre durant les conflits européens, surtout entre la Grande-Bretagne et la France. Une classe prospère de marchands danois a laissé un legs qui demeure encore aujourd'hui sur l'île sous la forme de chantiers navals bien développés.

La petite île Saint-Jean (endanois: Sankt Jan) connutune histoire assez mouvementée. Après avoir étéespagnole et hollandaise, elle devint une possession danoise en 1717. Un fort fut construit dans la baie de Corail et devint l'un des ports les plus sûrs des Caraïbes. L'île connut une violente rébellion d'esclaves en 1733. Les Danois furent tellement débordés qu'ils firent appel aux Français qui, débarqués de Martinique, réussirent à rétablir l'ordre et à remettre en état les plantations.

Plus au sud (à 70 km de Saint-Thomas), l'île Sainte-Croix (en danois: Sankt Croix) fut colonisée par les Hollandais vers 1625,et Saint-Thomas, un peu plus tard, en 1643. Très tôt, en1645, les Hollandais furent expulsés de l'île de Sainte-Croix par les Anglais, lesquels furent chassés à leur tour par les Espagnols en 1650. L'année suivante, le gouverneur général de l'île de Saint-Christophe, le chevalier Philippe de Lonvilliers de Poincy (1583-1660),également commandeur de l'Ordre de Malte, envoya à Sainte-Croix une colonie de 160 Français venus de Saint-Barthélemy. La même année, le chevalier de Poincy vendit ses terres à l'Ordre de Malte, qui les rendit à la France avant d'être revendue en 1733 à la Compagnie danoise des Indes occidentales et de Guinée (1671-

1755). Mais l'île Sainte-Croix resta française à partir de sa restitution par l'Ordre de Malte en 1651 jusqu'à sa revente en 1733 aux Danois. Ainsi, l'île de Sainte-Croix fut tout à tour hollandaise, espagnole, britannique, maltaise, française et danoise. Ainsi, à partir de 1733, la Couronne danoise avait réussi à réunir, sous une même administration, ce qui constituera plus tard les trois îles Vierges américaines: Saint-Thomas, Saint-Jean et Sainte-Croix. Les trois îles portaient alors comme nom Dansk Vestindien ou Antilles danoises (pas encore les "îles Vierges américaines"). La seule population stable avait été celle des Noirs. La langue officielle était le danois, mais les Noirs parlaient différents créoles à base hollandaise et française.

En 1800, lesBritanniques occupèrent les îles Saint-Thomas et Saint-Jean, mais elles furent rendues à la Couronne danoise en 1802,puis réoccupées par les Britanniques entre 1807 et 1815, pour être restituées à nouveau aux Danois en 1824. Entre-temps, en 1816, les îles Vierges britanniques, ainsi que les îles de Saint-Christophe-et-Niévès(devenues St Kitts & Nevis) et Anguilla furent réunies sous une seule et même colonie. L'abolition de l'esclavage, en 1848, porta un coup fatal à l'économie sucrière de Saint-Thomas, qui était fondée sur le faible coût de la main-d'œuvre.

- La colonie danoise

En 1852, le Parlement danois adopta la Kolonistyre (ou Loi coloniale en français), qui faisait office de première constitution pour les Antilles danoises. Cette loi prévoyait l'établissement d'une Assemblée coloniale unifiée et d'un gouverneur représentant le roi du Danemark. Le gouverneur avait le pouvoir de dissoudre l'Assemblée coloniale dont le rôle était surtout consultatif; celle-ci pouvait seulement faire des recommandations qui pouvaient être acceptées ou rejetées par le gouverneur. De plus, le roi se réservait toujours l'autorité finale pour rejeter ou modifier toute loi adoptée dans la colonie. Toutefois, le système s'est révélé inefficace pour les délégués des îles de Saint-Thomas (commerciale) et de Sainte-Croix (agricole) de telle sorte que l'Assemblée a cessé de se réunir à partir de 1856.

Le gouvernement remplaça la Loi coloniale de 1852 par une autre en 1863. La Loi coloniale de 1863 a modifié le système de gouvernement local en divisant les îles en deux municipalités: d'une part, les îles de Saint-Thomas et Saint-Jean, d'autre part, l'île de Sainte-Croix. Chacune des municipalités avait un conseil colonial et les deux pouvaient se réunir en Assemblée sur demande du gouverneur ou des conseils. Ceux-ci possédaient des pouvoirs légèrement plus grands que la défunte Assemblée coloniale de 1852, notamment sur les finances locales. Cela dit, les représentants des habitants n'ont jamais bénéficier de beaucoup d'autonomie, ce qui a toujours suscité un grand mécontentement chez les insulaires. Même si l'Administration et le gouvernement n'utilisaient que le danois, les insulaires parlaient le créole, l'anglais, le français, le néerlandais ou l'espagnol.

- L'intérêt des Américains

Dès 1867, les Américains se montrèrent intéressés à acquérir des îles dans les Antilles afin d'y installer une base navale. L'île Saint-Thomas leur parut intéressante en raison de son port protégée des tempêtes et de sa situation stratégique dans les Caraïbes. Des négociations secrètes furent entamées sous la direction du secrétaire d'État William H. Seward et du diplomate danois Valdemar Rudolph Raasløff. Le 24 octobre 1867, le Danemark avait accepté la vente de ses îles aux États-Unis pour 7,5 millions de dollars en or, à la condition que la population consente à la vente des îles; les insulaires ont voté à 98 % pour la vente aux États-Unis. Toutefois, les îles danoises furent aussitôt frappées par des ouragans, des séismes, des tsunamis et des incendies, avec comme conséquence que les États-Unis perdirent intérêt à acquérir les îles.

Après la guerre hispano-américaine de 1898,les États-Unis se montrèrent à nouveau intéressés aux Antilles danoises. Le secrétaire

d'État John Hay reprit contact avec les autorités danoises et lesnégociations débutèrent le 29 janvier 1900; en 1902, les deux États se mirent d'accord pour la somme de cinq millions de dollars pour les trois îles danoises. Cette fois-ci, le traité ne prévoyait pas de référendum auprès de la population. C'est alors que les riches propriétaires danois s'opposèrent à la vente des îles, ce qui eut comme résultat de faire échouer la vente des territoires danois aux Américains.

Après l'ouverture du canal de Panama en 1914, les États-Unis reprirent les négociations avec le Danemark parce que les îles danoises leur apparurent encore plus importantes au point de vue stratégique. Le 4 août 1916, les États-Unis et le Danemark fixèrent le prix de la vente à 25 millions de dollars, alors que le Danemark abandonnait ses revendications pour tenir unréférendum auprès de la population antillaise. En retour, les Etats-Unis reconnaissait les revendications du Danemark pour le Groenland, ce qui écartait les prétentions norvégiennes. Pour les Américains, il était urgent d'acquérir les îles des Antilles danoises afin d'empêcher l'Allemagne de prendre pied dans l'hémisphère occidental. Les autorités danoises avaient gardé la possibilité de tenir un référendum au Danemark même: 283 000 Danois et Danoises ont voté pour la vente des îles, contre 158 000, qui s'y sont opposés. Comme la population des îles ne devait pas participé à la consultation, le dirigeant noir David Hamilton Jackson (1884-1946) organisa un référendum "privé" : 4027personne votèrent pour la vente et sept s'y opposèrent.

Le 4 août 1916, les États-Unis d'Amérique et le Royaume du Danemark signèrent à New York la Convention sur la cession des Antilles danoises. Cette convention avait pour effet juridique de céder les îles danoises aux États-Unis, moyennant la somme de 25millions de dollars versés au Danemark. La Convention de 1916 fut ratifiée par le Danemark le 22 décembre 1916 et ratifiée par le président des États-Unis, Woodrow Wilson, le 16 janvier 1917. Les États-Unis pouvaient dès lors contrôler le principal passage de la merdes Caraïbes commandant l'accès au canal de Panama. Le 3mars 1917, le Congrès américain adoptait la loi ratifiant la convention.

Un territoire américain (1917)

Le transfert officiel du Antilles danoises aux États-Unis eut lieu à 16 heures le 31 mars 1917, lors d'une cérémonie tenue dans ce qui étaient devenues "the Virgin Islands" : les îlesVierges (américaines). Les Américains conservèrent les noms d'origine des trois îles, mais ils les adaptèrent à l'anglais: Sankt Thomas> Saint Thomas, Sankt Jan > Saint John, Sankt Croix > Saont Croix. Certains toponymes conservèrent leur dénomination danoise: Charlotte Amalie, Christiansted, Frederiksted, etc.

Les militaires et le Département d'État américain administrèrent le territoire jusqu'à l'adoption de la Loi organique de 1936. N'oublions pas que les Antilles danoises furent acquises dans un but à l'origine strictement militaire. Ce fut un officier de l'armée américaine qui servit de gouverneur ; aucune modification ne fut adoptée dans la structure administrative, sauf que l'anglais remplaçait dorénavant le danois comme langue officielle.

Les Américains construisirent de nouvelles routes, des hôpitaux et des efforts furent faits pour améliorer le système d'éducation des insulaires. Néanmoins, le "régime naval" qui régissait les îles entre 1917 et 1931 parut long et suscita beaucoup de mécontentement chez les insulaires qui demandaient une plus grande autonomie pour leur "pays". Le système produisit des chefs jugés "radicaux" par la marine américaine, tels que François Rothschild et D. Hamilton Jackson, qui se sont battus pour obtenir de plus grandes libertés civile et le remplacement de l'administration navale. Ce n'est qu'en 1927 que le gouvernement fédéral des États-Unis accorda la citoyenneté américaine aux insulaires des îles Vierges. Finalement, en 1931, le président des États-Unis, Herbert Hoover, autorisa le transfert des îles Vierges du département de la Marine au département des Affaires intérieures. Mais ce ne fut que par la Loi organique de 1936 que les îles Vierges bénéficièrent d'un véritable gouvernement civil.

Depuis 1970, les îles Vierges américaines bénéficient d'un statut de "territoire non incorporé" aux États-Unis. Aujourd'hui, les îles Vierges américaines sont devenues un port d'escale de choix parmi les voyages de croisière et un lieu de destination populaire pour les touristes.

ÎLES VIERGES BRITANNIQUES

Les Amérindiens arawak ont habité les îles Vierges autour de 1500 avant notre ère, arrivant du bassin Orinoco en Amérique du Sud. Ils furent chassés par les Caribes, plus agressifs, qui étaient arrivés vers le milieu du XVe siècle.

Quelques décennies plus tard, Christophe Colomb, lors de son second voyage en 1493 dans le Nouveau Monde, a aperçu la région. Il aurait nommé les îles Las Vírgenes ("les Vierges") en souvenir d'une légende attribuée à sainte Ursule et à ses compagnes: Santa Úrsula y las Once Mil Vírgenes. Il a aussi donné les noms de Gorda Virgen ("la Grosse Vierge") et Anegada ("l'île submergée"), lesquels sont demeurés aujourd'hui. L'île de Gorda Virgen fut presque aussitôt colonisée par les Espagnols qui, au début des années 1500, y exploitèrent des mines de cuivre. Les colons apportèrent avec eux la maladie et l'esclavage, expédiant beaucoup d'autochtones dans ce qui deviendra la République Dominicaine pour les faire travailler dans les mines. Beaucoup moururent de maladies (surtout de la variole et de la grippe). Tous les autochtones avaient disparu dès 1596.

Par la suite, attirés par les richesses minières que leur offraient les îles des Grandes Antilles, les Espagnols abandonnèrent l'île de Virgin Gorda. La région devint le refuge des pirates anglais, hollandais, français, espagnols et danois. En 1648, les Hollandais s'établirent sur les îles de Tortola et de Virgen Gorda, qui servirent encore de refuge pour les pirates hollandais, Joost van Dijk étant demeuré le plus célèbre; on donna son nom à l'une des îles Vierges. Tous les Hollandais furent expulsés par des flibustiers anglais en 1666, lesquels revendiquèrent les îles au nom de la Couronne anglaise.

La colonisation britannique

En 1672, les Britanniques annexèrent les îles Vierges, alors que les autres îles continuèrent d'appartenir au Danemark (en danois: Jomfruøer) avant de passer aux États-Unis (1917) sous le nom de U.S. Virgin Islands. Vers 1680, des planteurs anglais venus d'Anguilla se fixèrent à Tortola, puis à Anegadaet à Virgen Gorda. Quant aux Hollandais, ils réussirent à s'établir dans les autres îles Vierges plus au sud telles que Saint-Jean (Saint John), Saint-Thomas et Sainte-Croix. Les occupants britanniques développèrent la canne à sucre grâce à l'esclavage. Au XVIIIe siècle, d'autres planteurs - des Quakers - vinrent dans les îles; l'économie prospéra par la production du sucre, du coton, du rhum, de l'indigo et des épices. Des missionnaires quakers s'implantèrent en 1730 à Tortola, avec à leur tête John Pickering,premier lieutenant-gouverneur de l'île.

En 1756, la population des îles était estimée à 1236 Blancs et 6121 Noirs. Les Blancs parlaient anglais, mais les Noirs parlaient depuis déjà longtemps le créole des îles Vierges. En 1773, les îles Vierges britanniques furent autorisées à former un gouvernement constitutionnel doté d'une certaine autonomie. Au début du XIXe siècle, les révoltes d'esclaves remirent en question le travail des Noirs dans les plantations. En 1816, les îles Vierges britanniques, ainsi que les îles de Saint-Christophe-et-Niévès (devenues St Kitts & Nevis) et Anguilla furent réunies sous une seule et même colonie. En 1833, les îles Vierges britanniques firent partie des Îles-sous-le-Vent. L'abolition de l'esclavage en 1834 se révéla désastreux pour l'économie des îles Vierges: les quelque 5000 Noirs furent émancipés, mais de nombreux colons anglais quittèrent la colonie. À partir de 1871, les îles Vierges britanniques firent partie de la Fédération des Îles-sous-le-Vent (Leeward Islands Federation). Lorsque les Îles-sous-le-Vent rejoignirent en 1958 les Antilles britanniques, les îles Vierges britanniques obtirent un statut distinct des autres colonies.

L'autonomie politique

Depuis 1967, les îles Vierges fonctionnent comme une démocratie parlementaire avec leur propre premier ministre. Cette année-là, H. Lavitty Stoutt du Parti des îles Vierges (le VIP:Virgin Islands Party) devint premier ministre; il le resta jusqu'en 1971. Entre 1971 et 1975, Willard Wheatley, un non-partisan, dirigea le gouvernement sans le VIP, mais incluant le Parti uni (UnitedParty ou UP). Puis, après les élections de 1975, le VIP participa à ungouvernement dirigé par Wheatley. En 1979, Stoutt regagna sa fonction de premier ministre. En 1983, le VIP fut défait etle non-partisan Cyril Romney devint premier ministre dans une coalition avec le Parti uni. En 1986, le VIP gagna les élections : Stoutt redevint premier ministre. Après sa morten 1995, Ralph O'Neal lui succéda. Le VIP gagna les élections de1999 et dirigea le gouvernement. Après les élections de 2003, Orlando Smith, du Parti national démocratique (National Democratic Party:NDP),mit fin au règne du VIP. Aujourd'hui, les îles Vierges britanniques forment toujours une colonie au sein du Royaume-Uni.

PORTO RICO

Avant l'arrivée des Européens, la population totale des Antilles est estimée à quelque 230 000 habitants, dont la majorité était des Tainos, des Amérindiens arawaks installés sur l'île vers le VIIe siècle avant notre ère. Cinquante ans après le début de la colonisation espagnole (vers 1550), ils avaient presque tous disparu, victimes des maladies et du travail forcé introduits par la colonisation. Porto Rico est demeurée une exception, car ils ont subsisté plus longtemps qu'à Cuba ou à l'île Hispaniola (Haïti).

Les Tainos parlaient une langue arawak, le taino, et avaient nommé île Borikén, ce qui signifiait "Terre du grand dieu". Au moment où Christophe Colomb débarquait sur l'île, les Tainos devaient compter une population estimée entre 30 000 et 60 000 individus. Les Tainos habitaient alors dans de petits villages dirigés par un cacique (cacigazco) et vivaient de chasse, de pêche et de cueillette de fruits ainsi que de racines de manioc.

Évidemment, l'arrivée des Espagnols allait marquer le début de leur quasi-extinction, mais certains éléments de leur culture sont demeurés ancrés dans celle des habitants qui leur ont succédé par la suite, notamment quelques mots d'origine amérindienne.

La colonisation espagnole

L'île fut découverte par Christophe Colomb, lors de son deuxième voyage en novembre 1493. Il la baptisa du nom de San Juan Bautista de Puerto Rico (Saint-Jean-Baptiste-de-Porto-Rico) et en fit une possession espagnole. En 1504, le premier gouverneur espagnol, Juan Ponce de León, se serait écrié en débarquant : "Que puerto rico!" ("Quel port riche!"), d'où le nom actuel, officiel depuis le 17 mai 1932. Mais l'île ne fut colonisée qu'à partir de 1508. Le gouverneur de l'époque, Juan Ponce de León, fonda la ville de San Juan en 1511.

- La disparition des langues autochtones

Les Espagnols décidèrent de développer l'exploitation de la canne à sucre, du tabac, du café. Pour ce faire, ils eurent besoin d'une main-d'œuvre abondante. Ils tentèrent de récupérer les Tainos pour travailler dans les plantations. La langue des Tainos fut ignorée par les Espagnols, et seul l'espagnol devint la langue véhiculaire. Comme un peu partout dans les Caraïbes, la communauté indigène fut décimée dès le premier siècle de la colonisation espagnole. À partir de 1515, les Espagnols commencèrent à remplacer les autochtones tainos par des esclaves noirs amenés d'Afrique.

Quant aux Noirs, ils apportèrent leurs langues, alors que pendant une certaine période l'espagnol, le taino et les langues africaines furent en contact étroit, puis disparurent pour faire place à la seule langue espagnole. Vers 1530, la plupart des Tainos avaient succombé aux rigueurs du travail forcé et avaient déjà perdu leur langue ancestrale. À l'exception de quelques toponymes et de termes relatifs à la flore et à certains produits alimentaires, la langue arawak (le taino) disparut complètement.

- Les colons espagnols

Les colons espagnols venaient du sud de l'Espagne (l'Andalousie) et des îles Canaries. Ils apportèrent avec eux la langue particulière de leur région, l'andalou, une langue espagnole légèrement différente du castillan parlé dans le centre de l'Espagne. La culture portoricaine reflète donc un mélange des patrimoines africain et espagnol. Bien que l'espagnol de la Vieille-Castille, le castillan, ait été la langue officielle incontestée de l'île, il subsista des locuteurs parlant le français, le corse, le russe et même le chinois. L'anglais n'était alors parlé que par une minuscule élite qui s'était spécialisée dans la diplomatie internationale.

L'économie de l'île stagna au cours des XVIe et XVIIe siècles, qui virent se produire des incursions répétées de la part des Anglais et des Hollandais, mais en 1595 l'explorateur Francis Drake échoua dans sa tentative de conquérir l'île de Porto Rico au nom de l'Angleterre. La ville de San Juan fut incendiée au cours d'une attaque hollandaise en 1625, tandis que les Anglais pillèrent la ville d'Arecibo en 1702. Ces différents conflits entravèrent le développement économique de l'île. Vers 1765, sa population était estimée à moins de 50 000 habitants.

- L'immigration française

L'immigration française débuta lors de la guerre de Sept Ans (1756-1763). De nombreux colons français, de la Martinique, de la Guadeloupe, du Canada et de l'Acadie exilés en Nouvelle-Angleterre quittèrent les colonies françaises et s'enfuirent vers des territoires espagnols, notamment en Louisiane (devenue espagnole), mais aussi à Cuba, à Saint-Domingue (Haïti) et à Porto Rico. Comme ces îles faisaient partie de l'empire colonial espagnol, elles accueillirent les Français et les protégèrent contre leurs ennemis anglais.

Après l'indépendance de Saint-Domingue en 1804, plusieurs milliers de Français arrivèrent à Porto Rico, en ayant parfois fait escale à La Nouvelle-Orléans. Pour la Couronne espagnole, l'arrivée de quelques centaines de Français constituait un moyen de neutraliser les velléités indépendantistes des hispanophones en ayant comme objectif de les submerger démographiquement. Le 10 août 1815, Ferdinand VII d'Espagne émit un décret royal de grâces (Real Cédula de Gracias) avec l'intention d'encourager le commerce entre Porto Rico et les "pays amis de l'Espagne". Le décret offrait gratuitement des terres à tout Espagnol désirant déménager vers l'île; il en vint surtout des Asturies, de la Catalogne, de la Galice et des Baléares. Pour les autres Européens qui désiraient émigrer à Porto Rico il leur était donné une "lettre de domicile" à la condition qu'ils jurent loyauté à la couronne d'Espagne et qu'ils fassent allégeance à

l'Église catholique, apostolique et romaine. Après une résidence de cinq ans sur l'île, la Couronne accordait aux colons une "lettre de naturalisation" qui les faisait "sujets espagnols". Ces colons provenaient surtout de la France, de l'Allemagne, de l'Irlande et du Portugal.

Lorsque les Britanniques (6000 hommes) voulurent envahir Porto Rico en 1797, sous les ordres du général Ralph Abercromby (1734-1801), de nombreux Français offrirent leurs services à la couronne d'Espagne et vinrent défendre l'île. Les Britanniques tentèrent de rebaptiser l'île en Richport, mais l'invasion finit par échouer et ils durent quitter l'île avec le résultat que celle-ci retrouva son nom initial, quoique légèrement modifié: l'île principale fut appelée San Juan, mais l'archipel conserva Porto Rico. Pour leur part, les descendants des esclaves l'ont appelée Terre de Oyá ("déesse du vent et des ouragans").

Beaucoup de Français, qui avaient combattu durant l'invasion anglaise, préférèrent rester dans l'île plutôt que de retourner en France. Tous ces Français, qui vinrent du continent européen ou d'ailleurs, se marièrent avec des insulaires et jouèrent un rôle déterminant dans la naissance de l'industrie portoricaine, notamment celle du sucre, du coton et du tabac.

Entre 1750 et 1859, plus de 1100 Corses se sont exilés de leur île et se sont installés à Porto Rico; il en est venu d'autres tout au long du XIXe siècle. Les Corses, souvent appelés "los Corsos americanos" ou "los Corsos de Puerto Rico") furent les immigrants français les plus nombreux; ils colonisèrent les régions montagneuses dans les villes de Lares, d'Adjuntas, d'Utuado, de Guayanilla, de Ponce et de Yauco, où ils réussirent parfaitement à s'acclimater comme planteurs de café.

Évidemment, ces immigrants français adoptèrent la langue et la culture de leur nouveau pays. Aujourd'hui, beaucoup de Portoricains portent des noms d'origine française ou corse: Agostini, Anciani, Antonini, Arnaud, Bacon, Bartoli, Beaupied, Betancourt, Biaggi, Boulet, Delarue, Dubois, Franzuni, Fraticelli, Gauthier, Laporte, Lavergne, etc. On estime que 16 % des patronymes de l'île sont français, dont beaucoup de Corses.

- Les révoltes et l'autonomie

Ouverte au commerce international en 1804, l'île de Porto Rico connut un renouveau économique au XIXe siècle. En 1815, les habitants obtinrent de l'Espagne (Ferdinand VII) une plus grande autonomie au plan économique du fait que, contrairement aux autres colonies espagnoles, l'île était restée fidèle aux Bourbons d'Espagne. Tout au long de ce siècle, les relations commerciales entre Porto Rico et les États-Unis se développèrent à un point tel qu'à la fin du siècle les États-Unis étaient devenus le premier partenaire commercial de Porto Rico. De plus, de nombreux riches marchands américains achetèrent des haciendas et formèrent de petites enclaves anglophones dans certaines régions rurales.

L'année 1867 marqua l'échec d'une révolte des partisans de l'indépendance de Porto Rico, mais les révoltes contre l'autorité de Madrid se poursuivirent. L'esclavage fut aboli à Porto Rico en 1873. Par ailleurs, beaucoup de Portoricains furent bannis de l'île par la Couronne espagnole en raison de leurs activités subversives; ils émigrèrent dans d'autres colonies espagnoles des Antilles ou aux États-Unis, surtout à New York, en Floride et dans d'autres États du Sud. Ainsi, l'anglais et l'espagnol sont entrés en contact à Porto Rico durant tout le XIXe siècle.

En 1897, l'Espagne accorda à Porto Rico l'autonomie politique réclamée, avec un parlement composé de deux chambres, ayant pouvoir de légiférer, sous le contrôle d'un gouverneur général. Mais les Portoricains ne purent expérimenter leur autonomie politique que pour une courte durée, car le traité de Paris du 10 décembre 1898, qui mettait fin à la guerre hispano-américaine, céda Porto Rico aux États-Unis. En cette fin du XIXe siècle, la population de l'île de Porto Rico comptait environ un million d'habitants.

Rappelons que, à la suite de l'explosion du cuirassé américain ancré dans le port de La Havane à Cuba, alors colonie espagnole, entraînant dans la mort 266 marin, le président William McKinley avait déclaré la guerre à l'Espagne, puissance coloniale en déclin, alors que Madrid avait accepté toutes les conditions émises par Washington. Les États-Unis gagnèrent la guerre, tandis que l'Espagne devait renoncer non seulement à Cuba, mais aussi à Guam, aux Philippines (achetée pour 20 millions de dollars) et à Porto Rico cédée à "titre d'indemnité de guerre".

Après la capitulation de Santiago de Cuba par les Espagnols, le général Nelson Miles (1839-1925) dirigea personnellement l'invasion de Porto Rico. C'est dans la ville de Ponce que le général yankee avait eu ces paroles enthousiastes, prononcées trois jours après le débarquement sur la place de la mairie:

Nous ne sommes pas venus pour faire la guerre au peuple d'un pays opprimé pendant des siècles, mais au contraire pour vous apporter la protection, non seulement pour vous-mêmes, mais pour vos biens; pour promouvoir votre prospérité et vous accorder les immunités et les bénédictions des institutions libérales de notre gouvernement.

Notre objectif n'est pas d'interférer avec les lois et coutumes existantes qui sont saines et bénéfiques pour votre peuple tant qu'elles sont conformes aux règles de l'administration militaire de l'ordre et de la justice. Ce n'est pas une guerre de dévastation, mais une guerre pour donner à tous, sous le contrôle de ses forces militaires et navales, les avantages et les bénédictions d'une civilisation éclairée.]

Ces paroles allaient être apprises dans toutes les écoles portoricaines durant des décennies.
Cuba et Porto Rico furent les deux dernières colonies américaines du grand empire espagnol. Après la ratification du traité de Paris par le Sénat américain (le 6 février 1899), les Philippines, l'île de Guam, Cuba et Porto Rico devinrent des "territoires américains". Si l'article 10 du traité garantissait la liberté de religion aux habitants des territoires cédés, aucun article ne portait sur les locuteurs et leur langue. Après la signature duTraité de Paris, le 10 décembre 1898, Porto Rico entama une nouvelle relation politique sous souveraineté nord-américaine. Ce choc de deux cultures s'est immédiatement reflété dans l'éducation et la langue.

La colonisation américaine

Au terme de la guerre hispano-américaine, les États-Unis prirent possession de Porto Rico. L'île demeura jusqu'en 1900 sous l'autorité directe des militaires américains. Le général Nelson Miles devint le premier chef du gouvernement de l'île, agissant en tant que chef de l'armée d'occupation et administrateur des affaires civiles; il avait le pouvoir de donner des ordres ayant force de loi. Miles fut vite remplacé par le major général John R. Brooke (qui changea le nom officiel de Puerto Rico en Porto Rico), puis par le major général Guy Vernon Henry et le major général George Whitefield Davis. En 1898, par l'ordonnance générale n° 192 du quartier général de l'armée américaine, il fut établi que la langue à employer au sein du gouvernement de Porto Rico serait l'anglais. Le contrôle militaire de l'île prit fin le premier jour de mai 1900. Puis un premier gouverneur civil fut désigné par le président William McKinley en la personne de Charles Herbert Allen, mais celui-ci n'exerça ses fonctions que durant une année.

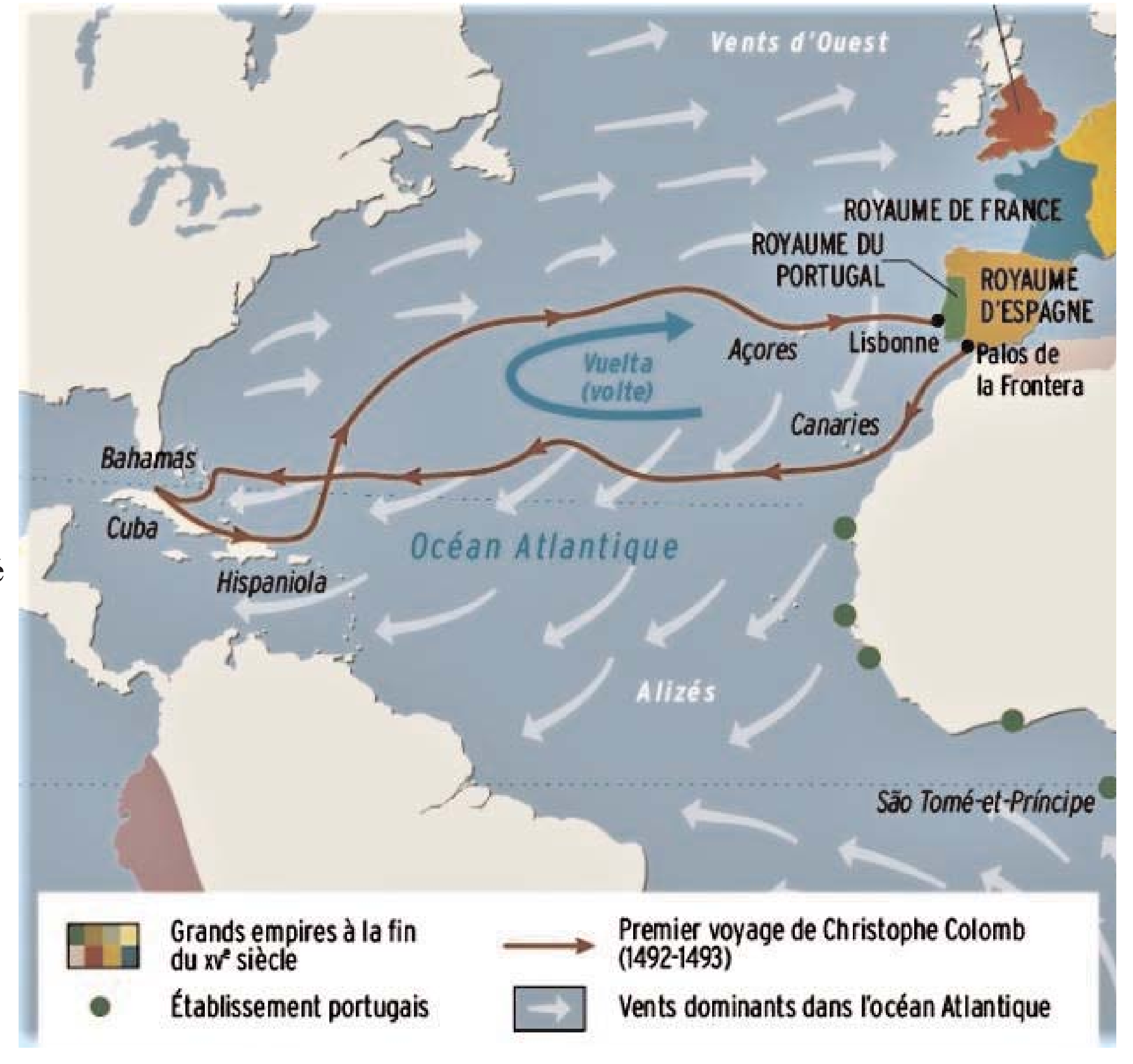
Dans un rapport présenté en 1900, le secrétaire d'État à la Guerre, Elihu Root, déclara au Congrès américain que Porto Rico devait faire l'objet d'un traitement différent, par exemple de celui des Philippines, parce que sa population était de "culture occidentale", et non asiatique ou austronésienne. Le gouvernement colonial fut chargé par la Commission Carroll instituée par le Congrès d'instaurer, entre autres, une éducation universelle, obligatoire et gratuite dans l'île. Le rapport mentionnait deux recommandations d'ordre linguistique:

Le contact entre Porto Rico et les États-Unis entraîna un choc des identités, tandis que la langue vernaculaire de chaque pays fut utilisée comme instrument politique. D'une part, l'anglais devait servir de véhicule pour américaniser l'île, d'autre part, l'espagnol allait devenir pour les Portoricains un bouclier ou un outil de résistance et d'affirmation de leur identité nationale.

Au point de vue juridique, Porto Rico dispose de deux dénominations: l'une en espagnol (Estado Libre Asociado de Puerto Rico: "État libre associé de Porto Rico"), et une autre en anglais (The Commonwealth of Puerto Rico), avec toutes les implications politiques que ces deux désignations peuvent entraîner. En fait, Porto Rico demeure un "État libre associé aux États-Unis" (avec les Mariannes du Nord). Porto Rico est donc un État, mais un État à statut particulier dont on trouve peu d'exemples dans le monde actuel. Nous pouvons mentionner, comme autres exemples, l'île de Niue (Nioué) et les îles Cook par rapport à la Nouvelle-Zélande, auxquelles on pourrait ajouter les îles Féroé (Danemark), l'archipel d'Åland (Finlande), l'île Madère (Portugal) et les Açores (Portugal).

Le pouvoir exécutif sur l'île de Porto Rico est représenté par le gouverneur, lequel est élu au suffrage universel pour un mandat de quatre ans et gouverne le territoire avec l'aide d'un Conseil des ministres composé de 15 membres. Il peut nommer plus de 500 fonctionnaires dans les domaines exécutifs et judiciaires. Le Parlement est formé d'une assemblée bicamérale, une version réduite du Congrès américain, au nombre de 54 députés (Cámara de Representantes ou "Chambre des représentants") et de 28 sénateurs (Senado ou "Sénat"), laquelle représente le pouvoir législatif.

Les lois fédérales américaines s'appliquent à Porto Rico, mais le représentant de l'État (le gouverneur) et les représentants portoricains à Washington ne détiennent qu'un rôle d'observateurs. Le gouvernement fédéral américain est responsable des affaires extérieures de Porto Rico, ainsi que la défense, la poste, les douanes, la recherche agricole et la garde côtière. Les Portoricains ne peuvent pas participer à l'élection du président des États-Unis.




FRESQUE HISPANIOLA

SAINT DOMINGUE - HAITI

Dates-clés :

1492 - Arrivée des Européens (Colomb).

1697 - l'île de Saint Domingue est cédée par l'Espagne à la France.

1794 - Révolte conduite par Toussaint Louverture.

1804 - L'Indépendance est proclamée.

1844 - Sécession de la République dominicaine.

1930 -1961 - Dicature de Rafael Trujillo (République Dominicaine).

1957 - 1986 - Dictatures des Duvallier (République de Haïti).



Longtemps appelée en Europe Saint-Domingue, Hispaniola ou Haïti ou encore Ayti (c'est-à-dire le pays montagneux en langue caraïbe), cette île fut découverte par Christophe Colomb le 6 décembre 1492 et fut le siège du l'établissement européen en Amérique. Les Espagnols y fondèrent en 1495 Santo-Domingo, dont la prompte prospérité fit donner à toute l'île le même nom. En 1508, Santo Domingo devient le siège de la vice-royauté des Amériques et le centre de la colonisation espagnole. Désireux de s'enrichir au plus vite avant de rentrer chez eux, les premiers Espagnols reçoivent des terres avec le droit de faire travailler les Indiens qui y vivent. C'est le principe du repartimiento. L'extraction de l'or dans le sous-sol et les rivières s'avère dans un premier temps très productif, jusqu'à fournir 500 000 écus d'or par an à l'Espagne.

IEn 1535, le gouverneur Nicolas Ovando fait venir des plants de canne à sucre des îles Canaries et encourage leur plantation pour compenser l'épuisement des gisements aurifères. Ils eurent bientôt soumis et exterminé les indigènes, à tel point qu'à peine il restait 150 Indiens au milieu du XVIe siècle. On pallia alors le manque de main-d'oeuvre avec des esclaves importés Afrique.

Les esclaves africains remplacent les Indiens dans les plantations et les gisements d'or. Indiens survivants et Noirs ne manquent pas de se révolter. C'est ainsi qu'un cacique (chef indien) du nom d'Henri se réfugie dans les montagnes parvient à maintenir son indépendance pendant 13 ans. C'est le début du marronnage, nom donné aux fuites d'esclaves dans la forêt (de l'espagnol cimarrón, qui signifie esclave noir fugitif). La population autochtone disparaît en quelques décennies. Quelques Indiens se fondent par métissage avec les nouveaux arrivants d'Europe et d'Afrique.

Vers 1640, des boucaniers qui s'étaient établis dans l'île de la Tortue près de la côte septentrionale d'Haïti, dévastèrent les établissements espagnols, et après avoir été reconnus par le gouvernement français, ils finirent par s'établir dans la partie occidentale de l'île; le traité de Ryswick, en 1697, céda définitivement cette partie à la France.

La colonie française s'accrut rapidement. la colonie devient très vite la plus prospère des possessions françaises d'outre-mer grâce à ses plantations de café et de canne à sucre.

À la veille de la Révolution française, Saint-Domingue assure près des 3/4 du commerce mondial de sucre ! En 1788, son commerce extérieur, évalué à 214 millions de francs, est supérieur à celui des États-Unis. La colonie compte près de 600 000 habitants, dont 40 000 affranchis, essentiellement des mulâtres, et 500 000 esclaves noirs. Les affranchis n'ont pas les mêmes droits que les colons mais bénéficient d'une certaine aisance et sont parfois même propriétaires d'esclaves.

La majorité des esclaves sont nés en Afrique. Ils ont été introduits dans l'île dans le cadre de la traite, nom donné au trafic d'esclaves pratiqué par les Européens, au rythme effarant de 30 000 par an dans les années précédant la Révolution.

Dans le même temps, la partie espagnole de l'île, Santo Domingo, dépérit et compte à peine quelques dizaines de milliers d'habitants.

Mais ses nombreux esclaves, traités de façon ignoble, se révoltèrent en 1722; cette première tentative fut facilement réprimée; Un nouveau soulèvement général eut lieu en 1791. En 1793, Mayaca, chef noir, s'empara du Cap-Français (Cap-Haïtien) et en massacra tous les habitants libres. L'année suivante, un autre chef, Toussaint Louverture, enleva les principales places de la colonie française, chassa une armée anglaise que les colons de la Jamaïque avaient envoyée au secours des Blancs, et s'empara de la partie espagnole d'Haïti, que l'Espagne venait de céder à la France (1795). En 1802, le général Leclerc, à la tête de 20000 Français, débarqua à Saint-Domingue, s'empara par surprise de la personne de Toussaint Louverture et l'envoya en France. Les hostilités, un instant suspendues, recommencèrent en 1803 sous la conduite du général noir Dessalines, l'un des lieutenants de Toussaint les Français furent refoulés ,jusqu'au Cap, et Rochambeau, qui avait succédé à Leclerc, fut obligé de se rendre à une flotte anglaise. L'indépendance fut proclamée en 1804.

Toutefois ce n'est qu'en 1805 que l'île fut complètement évacuée par les troupes françaises. Dessalines, maître de l'île, prit le titre d'empereur d'Haïti sous le nom de Jacques Ier; il fut assassiné en 1806. Christophe s'empara aussitôt du pouvoir; après une lutte acharnée contre Pétion, son rival, il resta maître de la plus grande partie de l'île, et prit en 1811 le titre de roi, sous le nom de Henri Ier. Pétion conserva néanmoins jusqu'à sa mort la partie Sud de l'île et y maintint le gouvernement républicain. Christophe périt dans une insurrection militaire en 1820. Alors Boyer, qui avait succédé en 1818 à Pétion dans le gouvernement du sud, fut proclamé président. Il soumit la partie espagnole et devint maître de toute l'île. Plusieurs présidents se succédèrent Boyer, Hérard, Guerrier, Pierrot, Riché et, enfin Soulouque, en 1847. Ce Dernier se fit proclamer empereur en 1849 sous le nom de Faustin Ier. Il fut renversé en 1859, et la république fut rétablie sous la présidence de Geffrard, que remplaça Salnave (1867).

Au milieu de tous ces troubles, la partie orientale de l'île s'était définitivement séparée. Elle formait depuis 1843, sous le nom de République dominicaine, un État à part. Santana fut le fondateur de cette république qui eut ensuite pour président Bonaventure Baez. La République dominicaine résista aux efforts de Faustin Soulouque, empereur d'Haïti, tendant à réunir l'île entière sous son pouvoir, et remporta sur lui une victoire en 1856. L'intervention des diplomaties européennes mit fin à une guerre civile en 1858. Baez assiégé dans Saint-Domingue par le général Santana, consentit à se démettre de la présidence et à quitter le pays, où Santana s'engagea à maintenir l'ordre. Le général Valverde fut ensuite élu président. L'Espagne renonça en 1865 à cette ancienne possession qui s'était replacée volontairement sous sa domination en 1861.

Au XXe siècle, Haïti, première république noire indépendante de l'histoire, a continué, aussi bien dans sa partie occidentale qu'orientale, d'être déchirée par les luttes internes, attisées souvent par les intérêts d'affairistes nord-américains ou européens. La République de Haïti et la République dominicaine se sont trouvées placées longuement sous la botte de dictatures sanglantes et de régimes corrompus. Mais alors que la République dominicaine semble aborder le XXIe siècle, avec des perspectives d'apaisement, la république de Haïti a célébré le bicentenaire de son indépendance, en 2004, dans un climat d'agitation et de misère persistantes.

Haïti à l'arrivée des Européens

L'histoire d'Haïti commence à être décrite avec la découverte de l'île par Christophe Colomb le 6 décembre 1492. Venant de Cuba, il aborda au havre Saint-Nicolas, d'où il passa dans le port de Conception, puis, longeant la côte septentrionale, il visita Puerto de Valparaiso (port de la Paix), Santo Tomas. Puerto Real (baie de Caracol). Dans ce dernier lieu, il édifia un fort le 25 décembre et lui donna le nom de Nativité. Il y laissa une garnison qui fut exterminée par les indigènes après son départ. Les Cubains désignaient sous le nom de Cubao Pile ou ses

districts aurifères; les indigènes l'appelaient Quisqueya (grande terre), Bohio (terre des villages) ou Haïti (terre montagneuse); Colomb la dénomma Española (= Espagnole) ou (sous la forme latinisée) Hispaniola. La population est évaluée par Christophe Colomb à près de 1 million de personnes; Las Casas dira même 3 millions, ce qui paraît exagéré. Selon les descriptions de l'époque, ces Indiens étaient de petite taille, de teint clair, la figure peinte et le corps souvent tatoué, le crâne déformé dans l'enfance; ils parlaient des dialectes voisins les uns des autres (appartenant au groupe caraïbe), bien qu'on distinguât à l'Ouest les Cebuneyes, parents des Cubains, et à l'Est les Araouaques; au Sud, les cannibales Caraïbes avaient pris pied et leurs razzias étaient très redoutées. Les moeurs des Haïtiens, racontent les premiers voyageurs européens, étaient douces, la propriété respectée, les chefs très obéis, le culte des morts très observé. Ils se croyaient autochtones et célébraient des cérémonies dans les cavernes. On racontait que la voûte à Minguet (au Sud de Cap-Haïtien), la plus célèbre de ces grottes sacrées, avait vu apparaître le premier humain. On y sacrifiait aux dieux du ciel et de la terre.

Au point de vue politique, l'île était partagée en cinq royaumes principaux ayant chacun son cacique. Au Nord-Ouest, le royaume de Marien, gouverné par Guacanaric, s'étendait de l'embouchure du Yaqui Grande à celle de l'Artibonite; au Sud-Ouest, le Xaragua, gouverné par Bohechio, occupait la bande du Sud, presqu'île du cap Tiburon et alentours; au Nord, le Maragua ou royaume de la plaine, gouverné par Guavionex, occupait là plaine aujourd'hui dénommée Vega Real; la pointe orientale de l'île formait le Higuey ayant pour cacique Gayacoa; enfin, entre ces districts, était celui de Maraguana, soumis à Caonabo; il était séparé du Higuey par le cours de la Javna, du Maragua par le massif du Cibao, du Xaragua par celui de Bahuruco et touchait au Marien dans le haut bassin de l'Artibonite. Il existait encore en Haïti d'autres cantons de moindre importance, comme le Ciguay dans les montagnes centrales, le Bahuruco. Au-dessous des caciques principaux, monarques héréditaires, chefs politiques et religieux, étaient des caciques inférieurs, sorte de gouverneurs de province, tributaires des précédents.

C'est avec Guacanaric, cacique du Marien, que Christophe Colomb fut d'abord en rapport. Il accueillit avec empressement les étrangers, et c'est chez lui que s'éleva le fort de la Nativité construit avec les débris du navire Santa Maria, jeté à la côte et où l'amiral laissa quarante Espagnols. La tyrannie de ceux-ci irrita les Indiens; le cacique du Maraguana, Caonabo, d'origine caraïbe, envahit le Marien et les massacra; le vieux Bohechio, cacique du Xaragua, s'attaqua également au Marien. A son retour, le 28 novembre 1493, Christophe Colomb bâtit une nouvelle colonie sous le nom d'Ysabela, à l'Est du cap Monte Cristi; il vengea ses soldats; il prit Caonabo qui fut noyé dans un naufrage, et infligea une sanglante défaite à son frère. Cette victoire détermina la soumission de la plupart des petits chefs. La colonie d'Ysabela fut mise sous les ordres du frère de Christophe Colomb, Bartolomé. Celui-ci la transféra en 1496 sur la côte méridionale, sous le nom de Nueva Ysabela, plus tard Santo Domingo (1496), à l'Est de l'Ozama, puis à l'Ouest de ce fleuve (1502).

A l'intérieur de l'île, dans la région des sables aurifères du Cibao, objectif de la cupidité des envahisseurs, s'éleva le fort Saint-Thomas. Bohechio, auprès de qui s'était réfugiée sa soeur et héritière Anacoana, veuve de Caonabo, vit son pays envahi par Bartolomé Colomb et paya tribut. Le cacique du Maragua, Guavionex, se souleva; traqué dans les monts du Ciguay, il fut pris et exécuté à Santo Domingo. Bientôt la mort de Bohechio laissa le Xaragua à sa soeur. Celle-ci fut attaquée par Ovando, pour un retard dans le payement du tribut ; le Xaragua fut dévasté et la princesse Anacoana pendue (1503). Cayacoa, cacique du Higuey, se souleva en 1506, détruisit le fort espagnol bâti sur ses terres et résista vaillamment, mais inutilement; il fut pris et exécuté. En 1507, les massacres des indigènes, les morts causées par le travail des mines avaient réduit la population à 60 000 personnes; en une armée, dit-on, 300 000 avaient péri. En 1514, eut lieu une dernière révolte, menée par un cacique de Bahuruco; après une lutte de treize années, on lui laissa un vallon boisé près de Santo Domingo, au lieu où se trouve le village actuel de Boya.

Les descendants de ces derniers Indiens libres y vivaient encore en 1750, et on les y retrouve, mais mélangés aux mulâtres du voisinage. En 1517, il ne survivait plus que 14000 des indigènes d'Española; en un quart de siècle, ils avaient diminué dans la proportion de 70 à 1; en 1533, on en comptait 4000 à peine; en 1717, on n'en retrouve qu'une centaine. Toutefois leurs métis forment encore le fond de la population du Nord de l'île. Les mines d'or de San Cristoforo découvertes par Bobadilla, exploitées ensuite par Ovando, avaient achevé d'user les Indiens et, après ceux d'Haïti, avaient en quelques années coûté la vie à 40 000 autres amenés des îles Bahamas. La destruction de l'élément indigène fut un grand malheur pour l'île. Le massacres systématiques, le travail des mines, les maladies, les famines avaient en quelques années consommé l'extermination de cette population douce et incapable de résistance. Elle a du moins légué à ses successeurs, un certain nombre de mots qui ont passé dans les langues européennes : patate, tabac, cassave, gayac, maïs, igname, cacique, canot.

L'institution de l'esclavage des Noirs

Les Espagnols, maîtres d'une île dont ils avaient pratiquement exterminé la population, se trouvèrent embarrassés pour l'exploiter, car ils se souciaient peu de travailler eux-mêmes. Afin de suppléer à la main-d'oeuvre indienne, ils importèrent des esclaves d'Afrique. Commencée dès 1505, elle fut régularisée par l'édit de 1517, autorisant l'importation annuelle de 4000 Noirs africains en Haïti. Cette immigration était indispensable à la colonie. Le dur travail des mines, bien que rémunérateur puisqu'il fournit plus de 36 millions par an et un total de près de 400, fut délaissé et n'a plus été repris; le vide se fit dans l'île quand on se jeta sur le Mexique et le Pérou, dont les trésors attirèrent tous les aventuriers en quête d'une fortune rapide. Haïti, de colonie minière, devint une colonie agricole. L'origine des plantations remonte à Pedro d'Atenza qui y apporta des Canaries la canne à sucre; Gonzalez les développa. Les esclaves cultivèrent pour les propriétaires. L'île ne se repeuplait que lentement; les savanes du Sud-Est nourrissaient des bergers presque aussi sauvages que leurs troupeaux de boeufs; ceux-ci se multipliaient dans les plaines et les collines. Les plantations n'étaient pas très répandues et la colonie languissait.

Aidés par les commerçants français de Saint-Christophe, ils créèrent des établissements sédentaires sur la côte septentrionale de l'île, restée à peu près déserte. Ils se consolidèrent au Petit-Goave vers 1654, puis au Port-de-Paix, obtinrent de Louis XIV l'envoi d'un gouverneur français, Dageron (1661) et organisèrent une véritable colonie (1665). Saccagée par les Espagnols (1676), elle n'en comptait pas moins, en 1687, 8000 habitants, dont 4411 Blancs et 3582 Noirs ou gens de couleur. Plus pratiques que les Espagnols, les colons français créaient une population servile, amenant autant de femmes que d'hommes et élevant les enfants de ces familles d'esclaves, de sorte que les Noirs se reproduisirent normalement, au lieu d'être sans cesse renouvelés par la traite. Celle-ci continua d'amener surtout des travailleurs mâles, mais le Saint-Domingue français ne connut pas une disproportion entre les deux sexes aussi grande que les autres îles Saint-Domingue, colonie française

Lorsque la colonie, restaurée par Ducasse (1691), fut définitivement reconnue au traité de Ryswick, qui céda à la France le tiers occidental de l'île, elle prit un grand essor. Celui-ci date surtout de 1722, quand les règlements qui paralysaient le commerce furent modifiés. Au XVIIIesiècle, la colonie française de Saint-Domingue fut le type des colonies à plantations et de beaucoup la plus riche du Nouveau-Monde. Bien que plus petite que sa voisine, la colonie espagnole, elle était trois ou quatre fois plus peuplée et plus prospère. Au moment de la délimitation de 1776, qui a fixé les frontières conservées par la suite entre la région française et la région espagnole de l'île, la première, vaste de 28 000 km² au plus, possédait plus de 11 500 plantations, tandis que la seconde, sur 48 000 km², n'en comptait que 5528.

Le recensement de 1788 constatait dans le Saint-Domingue français 27 717 blancs, 21808 gens de couleur (Noirs et Métis) libres et 405 464 esclaves, soit un peu plus de 455 000 habitants. Le Saint-Domingue espagnol (Est de l'île) n'avait que 125 000 habitants, dont seulement 15 000 esclaves. La moindre importance des plantations rend compte de cette différence et de l'écart moindre entre les éléments blanc et noir. Au XVIIIe siècle, il semblait que tout l'avantage fût pour le système des planteurs français. La culture de l'indigo et surtout celle de la canne à sucre leur procurèrent d'énormes bénéfices. Ils purent ainsi

" se procurer un personnel de Noirs vraiment exceptionnel pour sa vigueur et sa beauté. Sur les marchés des Antilles, les hommes d'élite étaient réservés noir les " habitations " de Saint-Domingue, tandis que les Nègres de rebut étaient laissés aux acheteurs moins fortunés des Petites Antilles. Par un procédé de sélection analogue à

celui qu'emploient les éleveurs d'animaux, les Blancs d'Haïti obtinrent pour la culture de leurs terres et le service de leurs équipages de sucriers sur une race de nègres sans égale dans les autres îles. Mais singulier retour des choses ce fut peut-être ce choix attentif de beaux et vaillants Nègres qui fut la cause déterminante de la défaite et du massacre des propriétaires blancs. Les solides "-ateliers-" de noirs recrutés pour l'esclavage s'étaient peu à peu fondus en une race énergique, mûre pour l'indépendance. Les planteurs, enivrés par la fortune, ne songeaient qu'à augmenter l'étendue de leurs domaines et les bandes de leurs esclaves. Très puissants en cour, alliés par les mariages aux familles nobles de France, ils faisaient encourager la traite par les exemptions de taxe et les faveurs royales. Bordeaux, la cité française par laquelle se faisait le commerce de Saint-Domingue avec l'ancien monde, avait alors le premier rang parmi les ports d'Europe pour l'ensemble des échanges. " (Elisée Reclus).

La période de la plus grande prospérité de la colonie fut celle du quart de siècle qui précéda la Révolution française. En 1791, la production de sucre atteignait 73 500 tonnes, celle du café (en 1789) 43 000 tonnes. L'exportation de l'île vers la France, en 1789, représentait 203 370 067 livres coloniales. Elle fournissait à l'Europe presque tout son coton et son sucre. Les esclaves, qui faisaient les frais de cette fortune, unique dans l'histoire des Antilles, étaient soumis à l'oppression la plus dure; les iniquités et l'aveuglement des planteurs amenèrent leur ruine.

Au temps de la Révolution

L'Assemblée constituante procéda timidement, hésitant à prendre parti contre les planteurs. Elle promulgua, en 1790, une loi électorale qui ne reconnaissait pas explicitement le droit de vote des hommes de couleur. Elle avait fait convoquer une assemblée coloniale; celle-ci entra bientôt en conflit avec le gouverneur. Les Mulâtres, dirigés par Ogé, revendiquèrent en déclarant qu'ils " ne s'occupaient pas des Nègres dans l'esclavage ". Ogé fut traqué, extradé par les Espagnols chez qui il s'était enfui et périt sur la roue. L'Assemblée constituante finit pourtant par donner aux mulâtres, nés de père et de mère libres, l'éligibilité aux assemblées coloniales. Exaspérés, les planteurs se mirent en hostilité ouverte avec la métropole. Revêtant l'uniforme anglais, leurs délégués allèrent à la Jamaïque mendier le secours des Anglais. Un soulèvement éclata inaugurant ce que l'on a appelé alors " la guerre de races ".

Le 23 août 1791, les Mulâtres et les Noirs s'insurgèrent aux environs de Cap-Français (auj. Cap-Haïtien). La confusion était telle qu'une partie des Noirs s'armèrent au nom de Louis XVI et à l'appel des prêtres comme " gens du roi ", contre les autorités constitutionnelles; mais la lutte prit vite un caractère ethnique. Dans les campagnes, les Noirs égorgeaient les Blancs, qui leur faisaient subir d'atroces représailles aux alentours des villes. De part et d'autre, on commit d'effroyables atrocités, torturant les captifs avant de les tuer. Ces carnages devaient tourner contre les Blancs, beaucoup moins nombreux, d'autant que l'émigration les affaiblissait.

" Cette révolte, écrit Onésime Reclus, fut pour nous un désastre immense, car presque toutes les familles nobles du Sud-Ouest, dans le pays de la basse Dordogne, de la Garonne et de l'Adour, avaient des parents ou des amis à Saint-Domingue. De mois en mois, de semaine en semaine, l'île perdit tous ses Blancs car ceux qui échappèrent aux combats ou aux surprises se dispersèrent de tous côtés; les uns passèrent le canal du Vent et s'établirent à Cuba; d'autres préférèrent les Antilles de langue française, la Dominique, Sainte-Lucie, la Guadeloupe, la Martinique; beaucoup allèrent former le fond de la population créole de la Trinité; quelques-uns partirent pour la Louisiane; d'autres enfin regagnèrent la France. " Nous ne pouvons retracer ici les mille épisodes de cette lutte poursuivie durant des années. La division des Blancs, l'hostilité des Espagnols et des Anglais ravitaillant d'armes les Noirs insurgés, leur assurèrent l'avantage. Les Blancs avaient d'abord concédé l'égalité aux Mulâtres; mais, le décret ayant été rapporté, les Mulâtres s'allièrent décidément aux esclaves soulevés et maîtres du haut pays. Les Blancs entrèrent en lutte avec la République établie en France, de sorte que les commissaires envoyés par la Convention pour administrer l'île, Polverel et Sonthonax prirent parti pour les Noirs. Ils leur donnèrent la liberté (1793) et, l'année suivante, la Convention ratifia cette mesure en donnant aux Noirs l'égalité politique (4 février 1794). Ils s'emparèrent alors de Cap-Français (21-23 juin 1793) dont les habitants blancs furent massacrés. Ce fut le sort de milliers de colons. En revanche, les Noirs combattirent les Anglais et les Espagnols qui, après avoir pris Port-au-Prince, assiégeaient Port-de-Paix. Grâce à leur concours, le général Lavaux chassa les envahisseurs décimés d'ailleurs par le climat. Le chef le plus influent des Noirs était Toussaint Breda qui prit le nom de Toussaint Louverture.

Le traité de Bâle (22 juillet 1795) donna à la France la partie espagnole de Saint-Domingue. Toussaint Louverture fut nommé par le Directoire général en chef des troupes de Saint-Domingue. Ce dictateur fit preuve d'un très grand savoir faire; il pacifia l'île, y fit reconnaître partout son autorisé. Les 25 000 Anglais débarqués en 1797 furent anéantis par la fièvre jaune, et la poignée de survivants durent se rembarquer. Toussaint Louverture essaya de tirer profit

pour lui-même de cette situation. Il forma une assemblée centrale de sept Blancs et trois Mulâtres qui vota une constitution (9 mai 1801) et l'élut gouverneur à vie de la colonie de Saint-Domingue. Son gouvernement était modéré et il cherchait l'entente avec les Blancs. Ceux-ci la rejetèrent. Le premier consul Bonaparte, époux d'une créole, voulut reconquérir Saint-Domingue et y expédia son beau-frère, le général Leclerc, avec 25 000 hommes et une flotte; Toussaint ne pouvait résister de front, mais ses partisans et lui restaient maîtres de l'intérieur. Leclerc l'attira dans un guet-apens aux Gonaïves et l'embarqua pour Brest (1802), d'où il fut conduit au fort de Joux, où il mourut bientôt (1803). Cette trahison eut de pitoyables conséquences. Les planteurs affichèrent l'intention de rétablir l'esclavage des Noirs, d'accord avec le premier consul. L'insurrection redevint générale, conduite par Dessalines, Christophe, Clervaux. Une épidémie de fièvre jaune fit périr l'armée française; Leclerc succomba et fut remplacé par Rochambeau dont les abominables cruautés égalèrent celles de ses adversaires. Des 35131 hommes débarqués, il en disparut 24000 en quelques semaines. La flotte anglaise, maîtresse de la mer, rendit la position intenable. Le 30 novembre 1803, les 8000 Français survivants capitulèrent et furent embarqués pour l'Europe. Sauf Saint-Domingue même, où la garnison se maintint quelques années, toute l'île était indépendante.

Au moment où éclata la Révolution française (1789), il y avait dans la colonie française, en dehors des esclaves, trois classes d'habitants dont une seule accaparait tous les droits. C'était celle des Grands Blancs, propriétaires des plantations qui formaient l'aristocratie foncière; au-dessous, les Petits Blancs, bourgeoisie et peuple des villes, commerçants, artisans, employés, gens d'affaires réclamaient, comme en France, l'égalité. Puis venaient les Mulâtres, au nombre de 25 000 environ, à peu près égaux en instruction aux Blancs et désireux d'obtenir, eux aussi, l'égalité. Enfin, au-dessous de ces trois classes d'hommes libres étaient les esclaves, sept ou huit fois plus nombreux, et qui allaient prendre conscience de leurs droits et de leur force. Cependant, au début, les réclamations ne vinrent que des " Petits Blancs " et des Mulâtres. Mais en Europe se constituait la société des " Amis des Noirs ", qui demandait l'abolition de l'esclavage. Les aristocrates ne voulaient faire nulle concession. Maîtres du gouvernement colonial, ils bravaient leurs adversaires. Aux constitutionnels s'opposaient les monarchistes.

De l'insurrection à l'indépendance

Le sort de l'île est bouleversé par la Révolution française. Le 15 mai 1791, à Paris, l'Assemblée nationale accorde timidement le droit de vote à certains hommes de couleur libres. Cette demi-mesure inquiète les colons blancs de Saint-Domingue qui songent à proclamer leur indépendance. Elle ne satisfait pas davantage les affranchis. Les uns et les autres s'affrontent violemment.

Les commissaires de la République française Sonthonax et Polverel se résignent à proclamer la liberté générale des esclaves. Voyant cela, certains planteurs appellent les Anglais à leur secours.

Heureusement pour la France, le chef noir Toussaint Louverture quitte le camp espagnol pour celui de la France révolutionnaire. Avec le grade de général, il combat les Anglais et les chasse de l'île. La prospérité ne tarde pas à revenir. Il est vrai que le nouveau maître de l'île oblige ses frères de couleur à travailler comme salariés dans les plantations dont ils étaient auparavant les esclaves !

Le 8 juillet 1801, Toussaint Louverture proclame l'autonomie de l'île et se nomme Gouverneur général à vie de la nouvelle République. Le Premier Consul ne goûte guère cette initiative. Il arme une puissante expédition pour y mettre fin. Son échec permettra aux successeurs de Toussaint Louverture de proclamer leur indépendance pour de bon le 1er janvier 1804.

Une stabilité introuvable

Les deux siècles suivants sont une longue suite de malheurs : coups d'État, dictatures sanglantes, jacqueries et conflits sanglants entre travailleurs noirs et bourgeois mulâtres, interventions étrangères. Il n'y a guère que la présidence de Jean-Pierre Boyer (1818-1843) qui assure à l'île une relative stabilité !...

Rien ne permet de présager un futur plus souriant à un pays surpeuplé d'environ 10 millions d'habitants (avec la taille et la densité de la Belgique), marqué par la déforestation, le sida, la misère, la corruption et la douleur lancinante d'une Histoire tragique.

Les terres bien arrosées et autrefois fertiles ont été ravinées et stérilisées par des pratiques agricoles archaïques (cultures sur brûlis). C'est au point que la production agricole serait aujourd'hui deux fois moins importante qu'au temps de l'esclavage !

Indépendance et sécession

La proclamation officielle d'indépendance eut lieu le 1er janvier 1804, au congrès réuni aux Gonaïves. Dessalines, élu président, rendit à l'île son ancien nom d'Haïti. Il fit procéder à l'extermination méthodique des Blancs, et se comporta en tyran capricieux et violent, se fit couronner empereur sous le nom de Jacques ler (8 octobre 1804), fabriqua une nouvelle constitution (20 mai 1805), fut assassiné dans une émeute (17 octobre 1806). Les chefs du

mouvement étaient le Mulâtre Alexandre Pétion et le Noir Henri Christophe. Les vainqueurs se divisèrent; la cause de cette scission fut double : d'une part, une question ethnique, l'hostilité entre Mulâtres et Noirs, les premiers se jugeant supérieurs; d'autre part, une question sociale, le régime de la grande propriété n'ayant pas été modifié, de sorte que l'immense majorité des habitants, et spécialement les Noirs, quoique affranchis, n'avaient pas de terres. Ce double antagonisme s'est perpétué depuis lors, et, plus que la différence de couleur, l'antagonisme entre propriétaires et prolétaires est au fond de la plupart des guerres civiles et des révolutions, si nombreuses en Haïti depuis cette époque.

Les Espagnols avaient réoccupé l'Est de l'île; Christophe se fit proclamer président par une assemblée constituante qu'il réunit à Port-au-Prince (27 décembre 1806) ; mais il fut rejeté au Nord et se déclara indépendant à Cap-Haïtien (février 1807), tandis que l'assemblée élisait président Pétion (19 mars 1807). Celui-ci resta maître du bassin de l'Artibonite et du Sud; il réorganisa l'armée, les finances, les douanes, le commerce, l'agriculture. Le dualisme entre l'État noir de Christophe au Nord et l'État mulâtre de Pétion fut aggravé par l'insurrection de Rigaud, revenu de France, qui se déclara indépendant dans la presqu'île méridionale, aux Cayes (3 novembre 1810). Dans l'ancienne colonie espagnole, les Français avaient repris pied en 1805; le général Ferrand en resta maître jusqu'en 1808, où il fut assailli par les Anglais et les Espagnols de Porto Rico, et fut tué, le 7 novembre, dans une escarmouche. Son successeur, Dubarquier, voulut s'entendre avec Pétion, sans y réussir. La prise de Samana (10 novembre 1808), puis de Santo Domingo (11 juillet 1809) par les Anglais consomma l'expulsion des Français. Les Anglais restituèrent aux Espagnols leur colonie par le traité de Paris (1814).

La moitié occidentale s'était, avons-nous dit, morcelée en trois fragments. Rigaud, délaissé par les siens, se laissa mourir de faim; son lieutenant et successeur, Borgella, se soumit à Pétion; celui-ci fut un des meilleurs souverains qu'ait eus Haïti; il s'efforçait de remédier à l'inégalité sociale, et distribuait des terres aux officiers et soldats de son armée. Mais il ne put établir solidement son pouvoir sur la presqu'île méridionale, où, après Rigaud, un Noir, le cacique Henri, se rendit indépendant. Du côté du Nord, un compromis était intervenu avec Christophe, et on sépara les deux États par une bande inculte de dix lieues de large, qui fut bientôt couverte d'inextricables fourrés constituant une barrière naturelle. Christophe se fit proclamer roi sous le nom de Henri ler (mars 1811) et calqua la constitution de l'Empire français. Il promulgua un code (code Henri), organisa une cour parallèle à celle de Napoléon, maintint l'esclavage.

Pétion donna, au contraire, sa république (2 juin 1816) une constitution modèle (abolition de l'esclavage, liberté de la presse, responsabilité des fonctionnaires, deux Chambres, président à vie). En face des prétentions de la Restauration qui rêvait de reconquérir Saint-Domingue, il s'entendit avec son rival. A sa mort (27 mars 1818), Christophe essaya d'annexer la république mulâtre. Mais celle-ci avait pour chef l'habile général Jean-Pierre Boyer. Ce furent, au contraire, les Mulâtres du Nord qui rendirent intenable la position de Christophe. En face d'une insurrection, il se suicida le 8 octobre 1820; son fils, le prince royal, fut égorgé. Le général Paul Roman fit proclamer la république, mais ne put y prévaloir; l'armée reconnut le président Boyer qui occupa le Cap et réunit ainsi en une république haïtienne toute la partie occidentale de l'île. Il réussit aisément à s'emparer de la partie orientale qu'il enleva à l'Espagne, de sorte que, le 19 février 1832, il se trouva maître de l'île entière.

Les principales nations européennes avaient reconnu le nouvel État. Les États-Unis, où prévalait la politique esclavagiste, furent les derniers à reconnaître l'indépendance d'Haïti, et seulement en 1862. La France l'avait fait en 1825, mais elle stipula une indemnité de 150 millions en faveur des anciens colons expropriés. Cette indemnité fut une charge écrasante que la jeune république ne put supporter. Elle subit de graves crises financières et finit par obtenir, par le traité du 11 février 1838, faisant à la France des concessions commerciales, que le paiement serait réduit à 60 millions; les versements furent réguliers jusqu'en 1844, puis suspendus et repris à dater de 1848. Boyer se maintint au pouvoir durant vingt-cinq années. Ses perpétuels conflits avec la Chambre des représentants finirent par amener sa chute. D'abord vainqueur de son adversaire, Hérard Rivière, il succomba en face d'une insurrection qui éclata en février 1843. Il s'enfuit à la Jamaïque, puis en France, où il mourut (1850). Après quelques mois d'anarchie, Rivière fut élu président (décembre 1813) et on vota une constitution imitée de celle des États-Unis (La constitution de 1787). On décida que seuls les Africains et les Indiens pourraient jouir de droits politiques et posséder des propriétés foncières. Sur ces entrefaites, la région orientale, l'ancienne colonie espagnole, qui refusait de participer au paiement de l'indemnité allouée aux anciens colons français, se sépara. L'union de l'île, réalisée en 1822, fut brisée en 1844, et on revint au dualisme établi au XVIIe siècle.

Faillite de l'État, faillite des élites
Haïti souffre par-dessus tout de l'absence d'État et sa bourgeoisie (on n'ose parler d'"élites") ignore ce que pourraient signifier l'"intérêt national" et le "bien public".

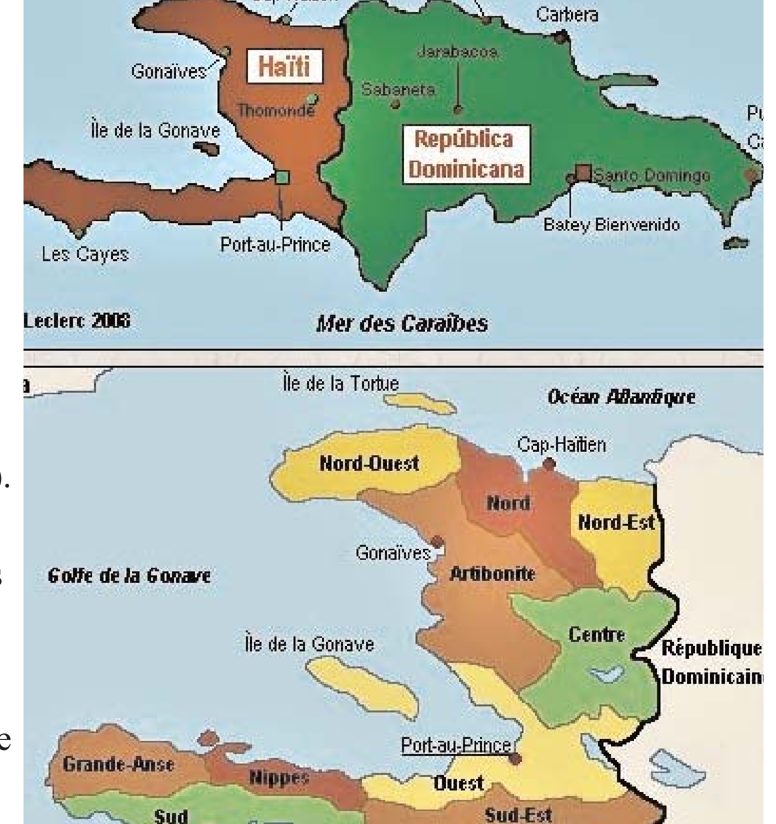
Pillant sans vergogne l'aide étrangère, cette bourgeoisie formée à

l'étranger cultive un profond mépris pour le peuple. Elle ne se soucie pas d'investir comme dans la République dominicaine voisine dans des activités touristiques, agricoles ou industrielles.

Lors du dramatique tremblement de terre du 12 janvier 2010, les gouvernants et même la plupart des médecins haïtiens se sont inscrits aux abonnés absents, laissant aux étrangers le soin de secourir les victimes, tout en se frottant les mains à la perspective d'une relance de l'aide internationale, une aide qui soulage à court terme la misère mais l'entretient sur le long terme...

La République dominicaine.
C'est le 27 février 1844 qu'éclata l'insurrection des districts de l'Est qui formèrent un nouvel État sous le nom de république Dominicaine. Le chef du mouvement fut un riche éleveur, du nom de Pedro Santana. Il vainquit, près de Santiago, Rivière qui marchait contre lui, tandis qu'une autre armée conduite par Pierrot était mise en déroute au marais de Pimentel, près de Seybo. Rivière fut attaqué de toutes parts, les Noirs secouant le joug des Mulâtres, et se réfugia à la Jamaïque. Le général Salomon s'insurgea dans le Sud; Dalzon à Port-au-Prince; Pierrot (parent de Christophe) au Nord de Cap-Haïtien; les partisans de Rivière élurent président un vieil ivrogne noir, le général Guerrier. A sa mort, qui survint rapidement (1845), on lui donna pour successeur Pierrot, qui conspira un soulèvement des Mulâtres en faveur de Rivière (Léogane, 25 septembre 1845). Un conflit avec la France fit tomber Pierrot. L'énergique vieillard J.-B. Riché le remplaça (février 1846) et pacifia les esprits; il signa une bonne constitution ramenant les principales clauses de celle de 1816, autorisa l'établissement des Blancs dans la république, amnistia les crimes politiques, épura l'armée, restaura les finances, etc.; mais il mourut dès le 27 février 1847.

Le Sénat lui donna pour successeur le Noir Faustin Soulouque (1er mars 1847). Il débuta par le massacre des principaux bourgeois de Port-au-Prince, refusa de payer l'indemnité à la France et tenta de reconquérir la moitié espagnole de l'île. Ce tyran, Faustin Soulouque Napoléon Robespierre, est demeuré célèbre par sa vanité ridicule. Sa grande affaire fut la lutte contre la république Dominicaine. Il l'attaqua en mars 1849, à la tête de 20 000 hommes. Après quelques succès à Las Matas et Azua, il fut complètement défait à Savanna Numero par Santana (22 avril 1849) et n'échappa à une ruine totale que grâce à la diversion provoquée par Jimenes (ci-après). II se consola en se faisant proclamer empereur, sous le nom de Faustin Ier (26 août 1849), couronné pompeusement dans la cathédrale de Port-au-Prince et sacré par un vicaire apostolique le 27 avril 1852. Il obtint ce sacre en échange d'un concordat signé avec le pape. Il se modelait sur Napoléon, s'entourant d'une cour, d'une noblesse, d'une garde impériale. Il dissipa les revenus publics, prit le monopole du sucre et du café, des denrées d'exportation, entra en lutte avec les consuls étrangers parce qu'il voulut fermer les ports. Il multiplia à l'intérieur les exactions et les cruautés. En septembre 1850, il fit une nouvelle tentative contre la république Dominicaine; mais, dès le 8 octobre, son armée fut battue à Banica; la médiation de la France, de l'Angleterre et des États-Unis suspendit les hostilités. Soulouque les rouvrit en 1855, sans plus de succès que les premières fois; son armée fut vaincue dans la savane de San Tomé (22 décembre 1855). Il avait fui honteusement abandonnant les bagages et la caisse. Il fit fusiller, sous prétexte de trahison, trois de ses généraux et plusieurs officiers, mais essuya une nouvelle défaite dans la Sabana Larga le 24 janvier 1856 et, malgré ses fanfaronnades, conclut une trêve de trois ans. Il voulut se débarrasser de son principal lieutenant, le général Geffrard, un Griffe (c'est-à-dire le fils d'un Mulâtre et d'une Noire). Celui-ci le devança, se jeta dans Gonaïves où les troupes du département de l'Artibonite l'acclamèrent président de la république d'Haïti (21 décembre 1858). Trois semaines après, Geffrard entrait sans coup férir à Port-au-Prince (15 janvier 1859) et rétablissait la constitution de 1846. Soulouque fut embarqué pour la Jamaïque.



Geffrard se comporta avec une grande modération, fit une large part aux Noirs dans son administration. Il eut bientôt les complots du général Salomon, ministre de Soulouque. Sa clémence envers les premiers conspirateurs (général Lespérance, général Prophète) ne réussit pas. Il réprima sévèrement les suivants après le meurtre de sa fille; les tentatives faites à Gonaïves (septembre 1861), aux Cayes (mai 1862), à Dessalines (mai 1863), à Port-au-Prince (avril 1864), au Cap-Haïtien (juin 1864), coûtèrent la vie à leurs auteurs. Celle du mulâtre Salnave au Cap en mai 1865, dirigeant le parti dit des Lézards et appuyé par l'Angleterre, échoua de même; mais la popularité de Geffrard s'usait; les incendies de Gonaïves (1864), de Port-au-Prince (février 1865 et mars 1866) causaient de grandes souffrances qu'accrut l'explosion de l'arsenal de la capitale (septembre 1866). Vainement le président offrit de limiter à cinq années la durée des pouvoirs qu'on lui avait donnés pour la vie. Le 8 mars 1867, les partisans de Salnave s'emparèrent de Saint-Marc; l'armée fit défection et Geffrard s'embarqua pour la France. Durant sa présidence, il avait consacré ses efforts au développement de l'instruction publique, créé des Lycées, une série d'instituts de haut enseignement, augmenté la flotte et réduit l'armée portée par Soulouque au chiffre excessif de 30 000 hommes; enfin il avait conclu un concordat avec le pape afin d'améliorer le clergé haïtien. Salnave, qui avait renversé Geffrard, lui succéda. Mais il eut à lutter contre deux rivaux ; le général Domingue dans le département du Sud et le général Nissage-Saget, maître du Nord, s'intitulaient l'un président de l'État méridional, l'autre président d'Haïti; Salnave n'était reconnu que dans les villes principales. Ses adversaires s'intitulaient parti des Cacos (perroquets qui mangent les lézards...). Ils justifièrent ce sobriquet. En effet, Salnave échoua au siège des Cayes et ses adversaires vinrent l'assiéger dans Port-au-Prince. Il dut fuir (décembre 1869), mais fut extradé par les Dominicains et fusillé. Le gouvernement provisoire formé eut pour président Nissage-Saget, pour vice-président Domingue; il avait pris pour devise : " Liberté, égalité, civilisation ou la mort-". Nissage-Saget fut choisi comme président définitif en mars 1870, pour une période de quatre années. Il eut pour successeur Domingue (mai 1874) ; celui-ci émit en mars et juin 1875 un double emprunt; le premier de 41 650 obligations de 500 F émis par la Société générale de crédit industriel, à Paris et à Londres, réussit; il en fut de même du second de 166906 obligations de 500 F à 8%, qui était destiné à solder la dette d'Haïti envers la France; à convertir l'emprunt précédent plus onéreux; à liquider la dette flottante, enfin à exécuter des chemins de fer et autres travaux publics. Malheureusement le général Domingue s'était fait détester; son neveu Rameau commit de tels abus et exactions qu'une insurrection éclata en janvier 1876 ; les gouvernants essayèrent d'emporter la caisse; Rameau et le ministre Loriquet furent tués; le président s'enfuit (avril 1876). Le parti des nationaux, qui l'avait culbuté, porta à la présidence le général Boisrond-Canal. Celui-ci s'empressa de faire banqueroute, déclarant illégaux les emprunts contractés par son prédécesseur. Il fut incapable de maintenir l'ordre et vit s'insurger contre lui le parti libéral ayant pour chef Boyer-Bazelais (1879). On se battit à la Chambre où quarante députés furent tués ou blessés, puis dans les rues de la capitale qui fut incendiée. Boisrond-Canal abdiqua. Alors le général Salomon renversa le gouvernement provisoire installé au Cap-Haïtien et en organisa un autre qui le fit élire président (8 octobre 1879). C'était un homme instruit et énergique qui se maintint près de dix ans, non sans lutte, car en mai 1882 on se soulevait sans succès au Cap-Haïtien, puis Boyer-Bazelais débarqua à Miragoane et s'y fortifia (mars 1883). L'insurrection gagna le Sud et la capitale qui fut saccagée par les émeutiers. Le président rétablit l'ordre et réprima la révolte avec une extrême cruauté, exterminant ses ennemis. Il fut réélu président pour sept ans (juin 1886). Il s'engagea ensuite dans un conflit avec l'Angleterre qui appuyait les prétentions d'ailleurs fantaisistes d'une Haïtienne, qui se disait Anglaise, sur l'île de la Tortue, et cherchait à se saisir de cette île.

Les Haïtiens, grâce à l'intercession de la France, s'en tirèrent moyennant une rançon de 800 000 F (avril 1887). Le général Salomon avait essayé de faire supprimer la clause de la constitution de 1879 interdisant aux étrangers les acquisitions de biens-fonds, espérant vivifier l'agriculture; mais le mécontentement déchaîné par cette proposition fut une des causes de l'insurrection de 1883. La chute du général Salomon fut le signal d'une nouvelle période d'anarchie. Cette chute eut lieu en juillet 1888, à la suite d'une insurrection où Port-au-Prince fut brûlé. Le chef du pronunciamento, le général Télémaque, qui l'avait fait au nom de Boisrond-Canal, voulut prendre le pouvoir pour lui-même. Il fut battu et tué par l'armée de son rival. Mais les gens du Nord restèrent hostiles à ce dernier et marchèrent sur la capitale; on y proclama président provisoire le général Légitime. Les gens du Nord proclamèrent au Cap-Haïtien le général Hippolyte (mai 1889) lequel finit par l'emporter et fut élu régulièrement le 15 mai 1890 pour une période de sept années.

Et pendant ce temps, en république Dominicaine...

L'histoire de la république orientale n'a été guère moins troublée que celle de sa voisine depuis leur scission. Celle-ci était presque inévitable dans des pays aussi fréquemment livrés à la guerre civile, attendu qu'il existe entre les deux moitiés de l'île un contraste qui est la conséquence de leur histoire antérieure. Depuis le milieu du XVIIe siècle, une partie est espagnole, l'autre française. Nous avons

vu que la colonie espagnole, plus pauvre et moins peuplée, renferme une population de Mulâtres, alors que dans l'ancienne colonie française les Noirs sont en écrasante majorité : différence de langue, de moeurs, tout concourt à les séparer. Momentanément réunies, de 1822à 1844, elles se sont ensuite détachées complètement.

Les gens de Saint-Domingue refusaient de participer au paiement de l'indemnité payée à la France pour dédommager les anciens colons de la moitié occidentale, alléguant que c'était une question qui ne les regardait pas. Le 27 février 1844, une insurrection éclata, dirigée par don Pablo Dunte. Elle réclamait l'autonomie sous le protectorat français et était le résultat de manoeuvres concertées avec le consul général de France et l'amiral de Moges, commandant la station française des Antilles. Ceux-ci furent désavoués par Louis-Philippe, et les Dominicains constituèrent un État indépendant. Ils se donnèrent une constitution, imitée de celle du Venezuela, et élurent président un éleveur, Pedro Santana, homme énergique et capable, qui battit Soulouque (ci-dessus). En 1848, il se démit et fut remplacé par Jimenes; celui-ci tenta une réaction et provoqua par ses intrigues une nouvelle invasion de Soulouque. Santana défit les envahisseurs, bloqua Jimenes dans Santo Domingo et l'obligea à capituler. Après quelques mois de dictature, Santana transmit la présidence à Buenaventura Baez (1849). Celui-ci fut le champion du parti clérical. En 1853, Santana reprit la présidence et s'efforça de refréner les ambitions de l'archevêque. Celui-ci exigeait une juridiction ecclésiastique indépendante et refusait le serment à la constitution. Il cherchait à s'appuyer sur la France où la réaction avait prévalu. Santana le mit en demeure de jurer la constitution ou de quitter l'île. L'archevêque partit. Baez, accusé de trahison pour ses négociations avec l'étranger, fut exilé par son ancien ami Santana. Il se relira à Saint-Thomas, refuge de la moitié des anciens présidents de l'île.

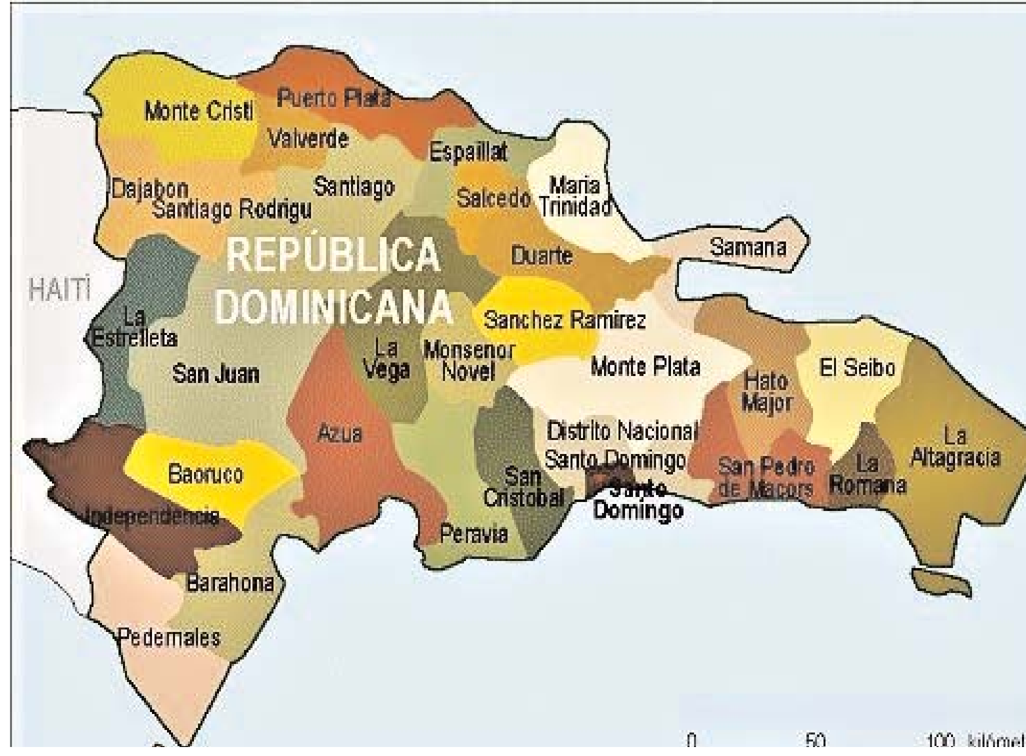
La république Dominicaine, qui avait été reconnue en 1848 par la France, en 1850 par l'Angleterre, conclut le 2 octobre 1854 un traité d'amitié, de commerce avec les États-Unis; mais la France et l'Angleterre, désirant sauvegarder l'indépendance de la jeune république, protestèrent et firent rejeter le traité par le congrès dominicain. Santana repoussa de nouvelles agressions de Soulouque, mais il sentait diminuer sa popularité et abdiqua (juin 1857). Le vice-président Manoel de Reglamotte, qui lui succéda, le réconcilia avec Baez, et ce dernier revint prendre la présidence; son retour fut salué par une insurrection dirigée par Balverde, qui rappela Santana. Baez fut battu, enfermé dans la capitale et capitula (juin 1858). Santana reprit le pouvoir. On désirait se débarrasser de l'hostilité des Haïtiens, avec lesquels on n'avait que des trêves. Lassé des dissensions intestines et soucieux de trouver une protection efficace, Santana se prêta à un retour sous la domination espagnole.

La situation était très délicate. Pour obtenir de l'Espagne la reconnaissance de l'indépendance de son ancienne colonie, on avait inséré dans le traité du 16 février 1856 une clause dite d'immatriculation, aux termes de laquelle les sujets nés espagnols et leurs enfants pouvaient reprendre la nationalité espagnole en se faisant inscrire sur un registre spécial. Comme, d'autre part, on exemptait des impôts publics et du service militaire les Espagnols habitant l'île, il s'ensuivit que tous les gens riches se firent immatriculer comme Espagnols. Le gouvernement devenait impossible; Santana n'ayant pu empêcher cette manoeuvre à cause de l'attitude de l'Espagne, se retira et céda la place à Baez. Le mal gagnant sans cesse, tout ce qui avait quelque ressource devenait espagnol. Santana jugea que le seul remède était de procéder à l'annexion complète, de manière à rétablir les charges sur la généralité des habitants. Il s'entendit avec le gouvernement de Madrid et, le 18 mars 1861, proclama la réunion du territoire dominicain aux possessions espagnoles.

Baez et Cabrai protestèrent, armèrent, mais ne purent tenir. La reine d'Espagne accepta et nomma capitaine général Santana, qui le resta peu de temps. Haïti et le Pérou protestèrent; la France appuya l'annexion; l'Angleterre fut mécontente ; les États-Unis, paralysés par la guerre de Sécession, n'intervinrent pas. Mais le 16 août 1863 éclata un soulèvement; un gouvernement provisoire présidé par Salcedo fut établi à Santo Domingo. Une guerre de partisans épuisa les forces des Espagnols, contre lesquels un nouveau président, Polanco, dirigea la lutte avec énergie. Cabral les vainquit à La Canela, près de Neyba (4 décembre 1864), et l'insurrection devint générale. Les Cortès espagnoles votèrent l'évacuation de l'île, et le décret d'incorporation fut rapporté (5 mai 1865). On élut président Baez (novembre 1863), bientôt renversé par Pimentel (juin 1866) et remplace par Cabral. Celui-ci déclara la guerre à la république d'Haïti parce qu'elle avait appuyé Baez; mais ce dernier souleva le Nord de la république Dominicaine et chassa son rival (janvier 1868).

Baez s'engagea alors dans une longue négociation avec les États-Unis. Ceux-ci avaient offert à Cabral d'acheter pour deux millions de dollars la baie de Samana (1868). Baez, qui avait voulu en faire un port libre, la loua à des capitalistes de New York. Le congrès américain rejeta le projet d'acquisition qui avait soulevé en Europe une grande émotion, et, après de longs pourparlers, le contrat de location fut annulé et le projet de créer une station navale américaine abandonné. Une insurrection fit passer la présidence de Baez à Ignacio Gonzales (1873) qui la conserva cinq ans, malgré les

menées des amis de Cabral et de Baez. Il fut renversé par le général Guillerme en 1878 et celui-ci par don Fernando-Arturo Merino en 1879. Le général Ulysse Heuraux prit ensuite le pouvoir en 1881, puis Francisco Bellini (1885) et de nouveau Heuraux (1886), qui vainquit un soulèvement fomenté par Moya, gouverneur de Monte-Cristi. Il s'est maintenu ensuite au pouvoir et a été réélu, puis a été assassiné en 1899.



La grande majorité des Dominicains parlent l'espagnol comme langue maternelle, soit 87 %. Chacune des provinces conserve un certain accent propre, souvent teinté d'expressions particulières. Les provinces les plus importantes par leur population sont les suivantes: le district national de Santo Domingo (2,2 millions), Santiago (700 000), San Cristobal (415 000), La Vega (340 000), Duarte (275 000), Puerto Plata (260 000), San Juan (255 000), San Pedro de Macoris (215 000), Peravia (205 000), Azua (200 000) et Espaillat (200 000). La plupart des Dominicains sont issus d'un métissage entre Noirs africains et Espagnols (75 % de la population), les Blancs créoles représentent environ 15 % de la population, les Noirs 10 %. Malgré l'influence de l'espagnol, certains termes issus de la langue des indigènes sont encore utilisés et conservent leur sens d'origine: ají (piment), barbacoa (barbecue), batea (baquet), bohío (hutte), canoa (canoë), carey (carapace de tortue), conuco (lopin de terre), guayaba (goyave), hamaca (hamac), huracán (ouragan), iguana (iguane), maíz (maïs), tiburón (requin), yagua (palme) et yuca (manioc).

On ne compte que deux langues minoritaires: le créole haïtien (environ 2 %) et le créole samaná (0,2 %). Le créole haïtien, on le sait, possède un lexique dont la base principale est le français. La communauté haïtienne vivant en République dominicaine demeure sans statut juridique adéquat et est souvent confrontée au dénuement économique et à l'ostracisme, voire au racisme. Environ 100 000 travailleurs haïtiens et leurs familles, soit 200 000 à 300 000 personnes, vivent dans des conditions déplorables dans quelque 250 "bateyes" (villages de coupeurs de canne à sucre) répartis dans 16 "ingenios" (les raffineries de sucre). En regard des contrats d'embauche, les autorités dominicaines affirment que ceux-ci sont rédigés en espagnol et en créole pour une meilleure compréhension, mais rien ne garantit que les travailleurs soient d'accord avec les termes, la grande majorité d'entre eux étant analphabète. Les autorités de l'immigration ont signalé que près de 500 000 à 700 000 Haïtiens se retrouvent sur le territoire dominicain, et 5 % d'entre eux possèdent des pièces d'identité.

Dans la presqu'île de Samana au nord-est, vivent quelques milliers de Noirs (environ 8000 locuteurs) parlant ce qu'on appelle le "créole samaná" dont la base lexicale est faite de mots anglais. Ce sont des descendants d'anciens esclaves venus des États-Unis à partir de 1824 et pratiquant la religion protestante.

La traite atlantique

La traite atlantique désigne le transfert forcé de plus de onze millions d'Africains en Amérique entre le XVIe et le XIXe siècle. Ce trafic d'esclaves noirs est une tache indélébile au front de la civilisation occidentale.

L'Amérique en manque de main-d'œuvre

De leur côté, les Espagnols, dès qu'ils découvrirent les immensités du continent américain, entreprirent de cultiver les produits tropicaux prisés par l'aristocratie européenne : café, cacao, tabac... Ils se lancèrent aussi dans l'exploitation des riches mines d'argent et d'or du Pérou et du Mexique. Ils cherchèrent pour cela une main-d'œuvre nombreuse et soumise, corvéable à merci comme les serfs du Moyen Âge européens.

Ils firent d'abord appel aux Indiens des hauts plateaux. Mais ceux-ci ne supportaient pas les climats des basses terres tropicales ni les virus importés du Vieux Monde, comme la variole. Accoutumés par ailleurs à une existence autonome, ils ne toléraient pas d'être

asservis.

Les colons, à défaut d'Indiens, recoururent à des travailleurs européens recrutés ou enlevés dans les bas-fonds ou les ports. Pourquoi ne les réduisait-on en esclavage ? Simplement parce que l'esclavage n'existait plus depuis très longtemps en Europe. À défaut, on les " engageait " pour des contrats de trois ans, en fait une forme d'esclavage consenti à durée limitée. Mais ces engagés ne supportaient pas la dureté du travail dans les plantations et les mines, ni surtout le climat et les maladies tropicales. Bien peu arrivaient vivants à la fin de leur contrat de trois ans.

Là-dessus, on est allé recruter des Africains. Le prédicateur espagnol Bartolomeo de Las Casas crut bien faire en recommandant cette solution pour remédier au mal-être des Indiens. Mais pourquoi des esclaves ? Parce que l'esclavage était sur le continent noir la seule façon d'exploiter les pauvres. N'existait ni le contrat ni le salariat. Cela dit, l'esclavage n'a jamais été lié à la couleur de peau. Pour les raisons susdites, tous les esclaves du Nouveau Monde se sont trouvés être des noirs ou des métis. Mais des Africains, des noirs ou des métis pouvaient aussi être affranchis, vivre en hommes libres et posséder eux-mêmes des esclaves.

Dès 1502, soit dix ans à peine après l'arrivée de Christophe Colomb, le Nouveau Monde hispanique avait commencé de recevoir des esclaves africains. Les premiers vinrent des plantations de canne à sucre de la péninsule ibérique elle-même. Puis, ce gisement se révélant insuffisant, les colons se tournèrent vers la source, le golfe de Guinée, domaine réservé des Portugais en vertu du partage du monde fulminé par le pape.

En 1516, une quinzaine d'années après la découverte du Brésil par Pedro Cabral, les Portugais avaient justement commencé d'y importer le système de plantations sucrières développé avec succès à Sao Tomé.

La folie du sucre

À la fin du XVIe siècle, 300 000 captifs africains ont déjà été transportés en Amérique, dont la moitié au Brésil. Une grande partie d'entre eux vient de Luanda, au royaume du Kongo (actuel Angola). Mais en Europe, où se diffuse l'addiction au sucre (et l'obésité qui va avec !), les Hollandais, les Anglais et les Français n'entendent pas laisser aux Espagnols et aux Portugais le monopole de ce fructueux commerce. Ils enlèvent aux Espagnols les îles des Antilles (à l'exception de Cuba et Porto-Rico) et y fondent leurs propres colonies sucrières.

Dans tous les ports importants de l'Atlantique, des armateurs lancent aussi des expéditions vers le golfe de Guinée en vue d'alimenter les nouvelles plantations en esclaves. Les gouvernements européens apportent leur concours à ce trafic en accordant des privilèges fiscaux aux compagnies et en semant des forts tout le long du golfe de Guinée. Une quarantaine au total entre le Sénégal et le Niger.
Les navires font escale sur le rivage guinéen, à l'abri de ces forts, et attendent, parfois pendant plusieurs mois, que des trafiquants africains leur amènent des captifs en nombre suffisant, souvent des " captifs de case " nés dans la servitude et donc plus dociles que des captifs de guerre. L'achat du " bois d'ébène ", euphémisme pudibond donné au commerce d'esclaves, a tous les aspects d'un commerce ordinaire : les chefs et trafiquants africains qui en portent la responsabilité première en attendent une juste rémunération sous forme d'armes, d'alcool et de produits manufacturés.

Les planteurs des Amériques traitent leurs esclaves sans ménagement, non sans accorder un intérêt concupiscent aux femmes noires. D'où l'apparition d'une importante population métissée et d'une classe importante d'affranchis.

L'esclavage et le droit

Dès 1435, par la bulle Sicut Dudum, le pape Eugène IV a condamné explicitement l'asservissement des Guanches, premiers habitants des îles Canaries, par les Espagnols. Un siècle plus tard, en 1537, Paul III, révolté par la traite atlantique, réitéra la condamnation de l'esclavage... sans plus de succès.

Ces condamnations pontificales n'ont rien à voir avec la bulle Romanex Pontifex du pape Nicolas V, le 8 janvier 1454. Celle-ci encourage les expéditions conquérantes des Portugais le long des côtes africaines, vues comme un moyen de contrecarrer l'expansion ottomane, quelques mois après la prise de Constantinople. Elle ne fait référence ni à l'Afrique ni à l'esclavage.

Dans le Nouveau Monde, loin de la vieille Europe, les relations entre maîtres et esclaves restèrent donc dans un premier temps hors du cadre légal et donnèrent lieu à d'innombrables abus.
Au XVIIe siècle, désireux de limiter les abus sans renoncer pour autant à une source d'énormes profits, Français et Anglais commencèrent à réglementer l'esclavage et, ce faisant, à le légitimer.

XVIIe siècle

Comment l'esclavage devint une institution

C'est par touches progressives, du XVIe au XVIIIe siècle que les Européens ont implanté l'esclavage dans le Nouveau Monde et développé la traite atlantique. Cette orientation n'était au commencement en rien inéluctable, elle l'est devenue du fait d'un choix des élites et des gouvernants en faveur de productions spéculatives (sucre), source d'enrichissement rapide, plutôt que de productions alimentaires (céréales). Au final, les Européens ont justifié ces choix initiaux en légitimant l'esclavage des Africains.

Grandes plantations plutôt que cultures vivrières

Après la découverte du Nouveau Monde par Christophe Colomb, les Européens, en premier lieu des Espagnols, s'installent sur place, dans les Antilles. Ils aspirent à s'enrichir très vite et pour cela, forts de leur supériorité militaire, obligent les habitants à travailler pour leur profit, soit dans l'exploitation minière (mais l'or est vite épuisé), soit dans l'agriculture.

La reine Isabelle de Castille attend de ces colons qu'ils développent les cultures vivrières, tant pour combler les besoins des Indiens que ceux des Européens, encore trop souvent victimes de famines et de pénuries alimentaires. Mais les colons préfèrent s'orienter vers les productions de rente (canne à sucre...), dans de grandes plantations esclavagistes conformes au modèle existant en Méditerranée, dans le monde musulman et dans les comptoirs portugais du golfe de Guinée.

Une main-d'œuvre de toutes origines

Les plantations de sucre assurent une bonne rentabilité sans trop de soucis mais elles requièrent une main-d'œuvre nombreuse. Les Espagnols recrutent par la force les Indiens du cru. Mais ceux-ci succombent très vite à la tâche ou sous l'effet des maladies importées par les Européens comme la variole ou la rougeole.
Pour suppléer le manque de main-d'œuvre locale, les planteurs du Nouveau Monde se tournent dans un premier temps vers l'Europe. C'est ainsi que de pauvres bougres, lassés de végéter dans les faubourgs des grandes villes, signent des contrats avec des intermédiaires par lesquels ils s'engagent à servir pendant 36 mois sur une plantation.

Dans l'Amérique anglo-saxonne, ces travailleurs de force engagés sous contrat (indenture) sont appelés indentured servants (" serviteurs sous contrat "). Ils sont surnommés dans les Antilles françaises " Bas rouges " ou " trente-six mois ", en référence à la durée de l'engagement.

Ils traversent l'océan sans bourse déliée et se voient promettre la liberté, un terrain et des outils, bref l'indépendance, à la fin de leur contrat. Mais leurs conditions de travail sont exécrables. Moins de la moitié arrivent vivants au terme de leur contrat ! Cela finit par se savoir en Europe de sorte que le flux des engagés se réduit d'année en année jusqu'à s'éteindre vers 1720.

Dans le même temps, les colons complètent leurs besoins en main-d'œuvre avec des Africains. Les premiers débarquent dans les Antilles dès 1502, en provenance... d'Espagne ! Pendant une bonne partie du XVIe siècle, en effet, les trafiquants de main-d'œuvre se contentent de puiser parmi les milliers d'esclaves qui travaillent dans les plantations de la péninsule hispanique ou débarquent dans ses ports, en provenance des marchés d'esclaves africains ou orientaux.

La révolte des Noirs

La colonie de Saint-Domingue, qu'on appelait souvent "laSaint-Domingue française", devint la colonie européenne la plus riche de toutle Nouveau Monde. À la fin du XVIIIe siècle, la valeur des exportations de Saint-Domingue (Haïti) dépassait même celle des États-Unis; cette prospérité reposait sur les cultures commerciales de sucre et de café pratiquées dans de grandes plantations employant près de 500 000 esclaves noirs, encadrés par quelque 30 000 Blancs. En 1789, à la veille de la Révolution française, la colonie de Saint-Domingue comptait plus de 700 000 esclaves, ce qui était un nom-

bre nettement élevé par rapport au nombre de Blancs (moins de 50 000); dans la partie espagnole de l'île, on ne comptait que 30 000 esclaves. Les idées de la Révolution française gagnèrent Saint-Domingue. D'abord, les "Grands Blancs" envisagèrent l'indépendance de l'île; puis les "Petits Blancs" revendiquèrent l'égalité avec les "Grands Blancs", tandis que les Noirs etMulâtres libres exigeaient l'égalité avec les "Petits Blancs".

La révolte des Noirs débuta dès 1791, alors que plus de 1000 Blancs furent assassinés et les sucreries ainsi que les caféteries, saccagées. Sous la conduite de leurs chefs - Toussaint Louverture (dit Toussaint Bréda), ensuite Jean-Jacques Dessalines, Henri Christophe et Alexandre Pétion -, les Noirs menèrent une guerre de libération. Craignant "de voir passer dans des mains ennemies la propriété de Saint-Domingue", premier représentant de la Convention de Paris, le commissaire Santhonax, proclama la liberté des esclaves le 29 août 1793 dans la Province du Nord, et le 4 septembre dans la Province du Sud. Le 2 février 1794, la Convention confirma cette déclaration et étendit l'abolition de l'esclavage à toutes les colonies françaises.

La Convention déclare l'esclavage des nègres aboli dans toutes les colonies ; en conséquence, elle décrète que tous les hommes, sans distinction de couleur, domiciliés dans les colonies, sont citoyens français et jouiront de tous les droits assurés par la Constitution.

En réalité, le décret ne devait être appliqué qu'à la Guadeloupe, avant d'être abrogé par le premier consul (Bonaparte) en 1802. Pendant ce temps, dès qu'avait commencé la révolte des Noirs en 1791, les Acadiens, qui avaient survécu jusque là, s'enfuirent en Louisiane ou aux États-Unis. Cette fois-ci, la Géorgie les accueillit correctement - la France était devenue l'alliée des États-Unis -, et ils purent s'installer à St. Mary's dans le comté de Camden.

L'installation des Acadiens à Saint-Domingue s'est révélée un cuisant échec. En 1763, les colonies britanniques de New York, de la Géorgie et de la Pennsylvanie expédièrent une partie de "leurs" Acadiens vers Saint-Domingue afin de s'en débarrasser, soit plus de 400 au total. En 1765, la colonie de la Nouvelle-Écosse expédia 600 de "ses" Acadiens à Saint-Domingue. Enfin, seuls quelque 220 Acadiens partirent de la France; ils s'étaient laissé convaincre par les promesses du ministre Choiseul. En tout, plus de 1200 Acadiens furent expédiés dans la colonie esclavagiste de Saint-Domingue. Certains contemporains de l'époque évaluent même leur nombre à 3000 individus présents sur le sol de Saint-Domingue.

Malheureusement, Saint-Domingue se révéla un tombeau pour la plupart des Acadiens .La moitié des 400 Acadiens de la Nouvelle-Angleterre trouvèrent la mort en raison du climat tropical, des maladies (scorbut, variole, etc.), de la malnutrition et des mauvais traitements. Il en fut de même pour les Acadiens de la Nouvelle-Écosse et de la France. La population chuta de moitié en une seule année. Le gouverneur de Saint-Domingue, Charles Henri Théodat (1764-1766), mit enfin à contribution les Acadiens survivants en les faisant participer à des travaux forcés pour la construction d'une forteresse. Dès 1765, la plupart des Acadiens demandèrent aux autorités de quitter l'île. Certains réussirent à obtenir l'autorisation, mais d'autres s'enfuirent par leurs propres moyens. Finalement, il ne resta que quelques familles acadiennes dans l'île.



Toussaint Louverture

Toussaint Louverture, l'un des rares Noirs à savoir lire et écrire, se rallia au gouvernement français, et il fut nommé général de la République et gouverneur de l'île. Mais la menace du rétablissement de l'esclavage par Bonaparte amena Toussaint Louverture à reprendre les armes contre la France.

En 1801, celui-ci prit même possession de la partie espagnole de l'île qu'il souhaitait rattacher à Saint-Domingue (Haïti).Le 29 octobre 1801, Bonaparte fera publier un arrêté avec ces mots: "Laprise de possession de la partie espagnole faite par Toussaint Louverture est nulle et non avenue" (art. 3).

En 1802, Bonaparte envoya à Saint-Domingue son beau-frère - celui-ci avait épousé Pauline Bonaparte -, le général Charles Victor Emmanuel Leclerc (1772-1802), avec 35 000 hommes et 96 navires

(dont 60 prêtés par la Hollande), ce qui constituait la plus grande force expéditionnaire de l'histoire de France, avec l'ordre formel de "faire respecter la souveraineté du peuple français".

Toussaint Louverture pratiqua une politique de la terre brûlée, une guerre d'usure, véritable guérilla usant les troupes françaises qui ne tenaient que la côte. Après trois mois d'une sale campagne pleine d'atrocités, Toussaint Louverture offrit sa reddition (le 2 mai 1802) au général Leclerc, contre sa liberté et l'intégration de ses troupes dans l'armée française. Il fut capturé par ruse le 7 juin et interné au château-fort de Joux, dans le Jura, avec son fidèle serviteur Mars Plaisir. Pendant son incarcération, Toussaint Louverture fit l'objet d'une étroite surveillance et ne pouvait communiquer qu'avec son serviteur. Finalement, malade de froid, il fut trouvé mort le 7 avril 1803, assis sur une chaise. Il fut enterré comme un obscur prisonnier dans une fosse commune au cimetière du village de Saint-Pierre, près de la forteresse de Joux.

Le surnom de Louverture (ou L'Ouverture) lui serait venu des "brèches" qu'il ouvrait dans les rangs de ses ennemis (français, britanniques ou espagnols). Conscient de sa valeur comme militaire, il n'avait pas hésité à envoyer à Bonaparte une lettre commençant par ces mots: "Du Premier des Noirs au Premier des Blancs." À Paris, on baptisera Toussaint "le Napoléon noir". Durant son exil à Sainte-Hélène, Napoléon se reprocha d'avoir été entraîné à soumettre la colonie de Saint-Domingue par la force. Il admit qu'il aurait été préférable de se contenter de gouverner Saint-Domingue "par l'intermédiaire de Toussaint":

J'ai à me reprocher une tentative sur la colonie de Saint-Domingue pendant le Consulat. C'était une grande faute que d'avoir voulu la soumettre par la force. Je devais me contenter de la gouverner par l'intermédiaire de Toussaint [...]. J'en avais fait que céder à l'opinion du Conseil d'État et à celle de ses ministres, entraînés par les criailleries des colons, qui formaient à Paris un gros parti et qui, de plus, étaient presque tous royalistes et vendus à la cause anglaise.

La déclaration de l'indépendance

L'indépendance de la colonie de Saint-Domingue fut proclamée le 1er janvier 1804 et celle-ci devint officiellement Haïti, la première république noire libre.

L'appellation Haïti proviendrait d'un terme amérindien ayiti, aïtij ou ahitij. Plusieurs auteurs affirment qu'il s'agit d'un dérivé de l'arawak aetti signifiant "pierre" et lui donnent comme définition "terre" ou "pays" qualifié de "pierreux", "rocheux", "escarpé", c'est-à-dire "terre élevée" ou "terre de hautes montagnes".

L'indépendance effective

En Haïti, une période confuse ne faisait que commencer quand on sait que, entre 1804 et 1957, quelque 24 chefs d'État sur 36 seront renversés ou assassinés. L'élite mulâtre s'appropria les terres des colons français, reproduisant ainsi l'ordre colonial avec quelques aménagements de circonstance. Or, les esclaves s'étaient révoltés pour avoir accès à la terre et ils se croyaient propriétaires à la place des anciens maîtres. L'élite ne l'a jamais perçu ainsi: les anciens esclaves devaient devenir des travailleurs agricoles. Après une diminution démographique due à la période révolutionnaire, Haïti comptait 380 000 citoyens en 1805.

C'est Jean-Jacques Dessalines qui avait expulsé les derniers Français et proclamé l'indépendance de Saint-Domingue devenu Haïti. Lors de son accession à l'indépendance, Haïti était encore la partie la plus riche, la plus puissante et la plus peuplée de l'île d'Hispaniola. Mais aucun pays n'appuya le nouvel État noir, qui fut abandonné à son sort. La France ne reconnaîtra Haïti qu'en 1838. Ce fut la seule "république de nègres" de tout le XIXe siècle. Dessalines prit aussitôt le titre d'empereur en 1804 sous le nom de Jacques Ier. Le français fut utilisé comme langue officielle de facto, et ce, même si la totalité de la population noire parlait le créole. Seule l'élite mulâtre et quelques Noirs instruits parlaient français.

Après l'assassinat de Dessalines, en 1806, le pays se scinda en deux: au nord, un royaume dirigé par Henri Christophe (1767-1820), au sud une république gouvernée par un Mulâtre, Alexandre Sabès, dit Pétion. En 1807, Henri Christophe, un ancien esclave, se proclama président et généralissime des forces de terre et de mer de l'État d'Haïti. En 1811, il se fit couronné "roi d'Haïti", mais il ne contrôla



Jean-Jacques Dessalines

que le Nord, le fief traditionnel des factions noires radicales. Malgré ses efforts pour promouvoir l'éducation et codifier les lois (le "Code Henri" comme le "Code Napoléon), Henri Ier fut un roi peu populaire et son royaume entra constamment en conflit avec le Sud républicain. C'est lui qui fit construire une gigantesque forteresse (citadelle) dans le but de contrer une éventuelle attaque européenne.



Alexandre Pétion

De son côté, Alexandre Pétion (1770-1818), un Mulâtre, fut en principe un partisan de la démocratie constitutionnelle. En 1816, il se proclama "président à vie" et suspendit la législature. Il décéda de la fièvre jaune en 1818; son protégé, Jean-Pierre Boyer, lui succéda. Les Haïtiens ne parvinrent à se maintenir que dans la partie occidentale de l'île. Le traité de Paris de 1814 rattacha à nouveau Santo Domingo à l'Espagne. La dictature imposée par l'Espagne provoqua, en décembre 1821, la révolte des Dominicains qui proclamèrent à leur tour leur indépendance.

En 1818, Jean-Pierre Boyer, un Mulâtre, fut reconnu président sans opposition. En 1822, il annexa la partie espagnole de l'île et gouverna toute l'île d'Haïti pendant vingt-cinq ans. Son règne constitue jusqu'à ce jour le record de longévité d'un président dans ce pays. Les Haïtiens espéraient ainsi unifier l'île pour se protéger contre les Français qui auraient pu revenir et mettre fin à l'indépendance. En 1825, le roi de France, Charles X, accepta de reconnaître l'indépendance de la république d'Haïti moyennant une indemnité de 150millions de francs-or. Le président J.-P. Boyer réussit à réduire la somme à 90 millions. Pour honorer cette dette, il dut instaurer de lourds impôts, mais ses mesures suscitèrent une hostilité populaire. En fait, il faudra plus de cent ans à Haïti pour acquitter cette écrasante créance.

Par contre, l'antagonisme entre les Noirs d'Haïti, les Créoles et les Métis hispanophones rendit l'unification de l'île impossible. Une insurrection chassa en 1844 la garnison haïtienne de Saint-Domingue et proclama la République. C'est seulement le 27 février de la même année que le pays prit officiellement le nom de République dominicaine, en même temps qu'il obtint son indépen-



Henri Christophe

dance grâce à Juan Pablo Duarte, Francisco del Rosario Sanchez et Ramon Matias Mella, surnommés les "pères de la patrie". Cependant, fragilisée par la menace d'une invasion haïtienne, la République dominicaine, conduite depuis 1844 par le président Pedro Santana, demanda l'aide de l'Espagne qui annexa à nouveau le pays. La présence de l'Espagne ne parvint pas à mettre fin à l'instabilité et, en février 1865, les Dominicains recouvrirent leur indépendance. De 1844 à 1930, la République dominicaine connaîtra 50 changements de président et 30 révolutions.

Le XXe siècle

La violence qui n'a cessé de se déchaîner dans l'île depuis l'arrivée des Européens s'est poursuivie au XXe siècle. Le début du siècle s'est signalé par l'intervention des États-Unis, soucieux des menaces que l'agitation intérieure et les convoitises européennes font peser sur leurs investissements, et qui envoient les marines occuper la République de Haïti de 1915 à 1934, et la République dominicaine de 1916 à 1924.

En 1946, Dumarsais Estimé est élu à la présidence. En 1957, François Duvallier, surnommé "-Papa Doc-", s'empare du pouvoir et instaure une dictature, appuyée par de sinistres escadrons de la mort, les " Tontons macoutes-", responsables de milliers d'assassinats d'opposants ou de rivaux. En 1971, son fils, Jean-Claude Duvallier ("-Bébé Doc-") lui succède, et poursuit une politique répressive. En 1986, il est chassé du pouvoir par les militaires, qui tentent dans un climat de chaos d'organiser des élections. ils n'y parviennent qu'en 1990.

Le suffrage porte à la présidence de Jean-Bertrand Aristide, qui a laissé croire à une démocratisation du pays. Mais il est rapidement renversé par l'armée, qui de 1991 à 1994, recourt de nouveau à une répression meurtrière. Les États-Unis interviennent alors pour rétablir Aristide à la présidence.

Son impopularité croissante, la fraude électorale, la corruption du régime qu'il incarne, le retour même des vieilles pratiques des escadrons de la mort feront vite replonger le pays dans le chaos. Aristide sera déposé le 29 février 2004 et expulsé du pays par l'intervention d'une internationale (États-Unis, France, Brésil, etc.)



François Duvalier

demandée par l'ONU.

De son côté, la République dominicaine, débarrassée de l'occupation américaine en 1924, n'a pas tardé à connaître de nouveaux déboires. En 1930, Rafael Trujillo s'empare du pouvoir, pour le conserver (ouvertement ou dans l'ombre d'hommes de paille) pendant plus de trois décennies. Sa dictature, aussi sanglante que celle des Duvallier, se termine, grâce au soutien de la CIA, par son assassinat, en 1961.

Suivant de peu la révolution cubaine, la montée en puissance des partis de gauche que révèle le début de démocratisation du pays, incite les États-Unis, à intervenir militairement en 1964. L'occupation du pays dure un an et laisse le pouvoir à Joaquin Balaguer, un ancien sbire de Trujillo. Son règne, ponctué par une série d'élections truquées, est marqué par le retour des escadrons de la morts, et des assassinats politiques par milliers. Forcé de quitter le pouvoir en 1978, sous la pression du président des États-Unis, Jimmy Carter, Balaguer se retrouvera élu de nouveau en 1986. Son échec aux élections de 1994, consacre le début d'une alternance politique à caractère démocratique dans le pays.







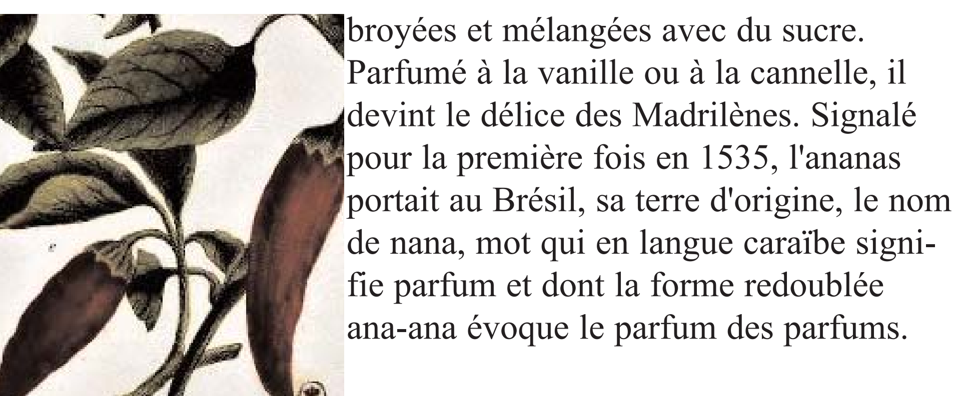


1) Cacaotier originaire d'Amérique du Sud, le cacao est importé en Espagne par Cortez en 1527. Sa culture débute dès l'année suivante. D'abord considéré comme un médicament, à cause de son goût amer, il ne devint vraiment à la mode que vers la fin du XVIe siècle après avoir subi une série de transformations comme l'ajout de sucre et de vanille.
*2)**L'Ananas***
Plantes de la Martinique et de la Guadeloupe…
Charles Plumier (1646-1704), 1688.
Aquarelle et gouache
BnF, département des Estampes et de la photographie, JD-18 FOL, f. 26v

3) Le café
La Botanique à portée de tout le monde…
Nicolas François Regnault, 1774.
BnF, département des Estampes et de la photographie, JC-11(B)-FOL, Tome 3

4) Poivrons (piment)
Phytanthoza-iconographia
Johann Wilhelm Weinmann (1683-1741), Rastibonne, 1737-1745.
BnF, département des Estampes et de la photographie, JC 12 FOL

Le chocolat fut apporté en Espagne sous forme de pains et de tablettes dès 1520. Les graines du cacaoier étaient séchées au soleil,



broyées et mélangées avec du sucre. Parfumé à la vanille ou à la cannelle, il devint le délice des Madrilènes. Signalé pour la première fois en 1535, l'ananas portait au Brésil, sa terre d'origine, le nom de nana, mot qui en langue caraïbe signifie parfum et dont la forme redoublée ana-ana évoque le parfum des parfums.

Une vision idyllique

Plusieurs voyageurs transmirent une vision idyllique de l'Amérique. La nature tropicale, avec sa végétation luxuriante et ses eaux vives, engendra le mythe tenace de l'inépuisable richesse des tropiques. Les aras et autres oiseaux du Brésil aux couleurs vives ravirent les yeux des artistes. Parmi les animaux " nouveaux ", tels que le toucan, le castor, le dindon (élevé au Mexique), le lamantin, mammifère marin qui raviva le mythe des sirènes, c'est le tatou qui fut choisi pour symboliser la faune américaine ; on le représenta alors avec des proportions géantes, utilisé comme une monture.
Les plantes américaines font aujourd'hui partie de notre vie quotidienne. Christophe Colomb vit tout de suite l'intérêt du mais, le " Zea mays " des Indiens d'Hispaniola. La pomme de terre andine fut cependant longue à être acceptée. Elle parvint en Amérique du Nord - qui possédait déjà le topinambour décrit par Champlain - via l'Europe au XVIIe siècle et, malgré l'exemple des pays germaniques, la France ne l'adopta qu'après l'ouvrage de Parmentier sur les " végétaux nourrissants ", en 1781. D'Amérique vinrent aussi le tournesol, le potiron et diverses courges, les piments et les poivrons, le tabac ; la tomate, à laquelle on prêtait des propriétés maléfiques, et qui resta en Europe une curiosité cultivée dans les jardins botaniques, avant de devenir un condiment au XVIIIe siècle ; la vanille, orchidée du Mexique dont les gousses servaient aux Aztèques à parfumer le cacao, " nourriture des dieux " dont les fèves étaient si appréciées qu'elles leur servaient de monnaie. La rencontre du cacao et du sucre à laquelle présidèrent les Européens assura la fortune commerciale de cette plante roborative.

CUBA
1492 - Découverte de Cuba par Colomb.
1511 - Début de la colonisation espagnole.

1868-78 - Première guerre d'indépendance.

1898 - Indépendance de l'Espagne; Administration des États-Unis.

1902 - Retrait américain.

1952 - Dictature de Batista.

1959 - Révolution cubaine; début du régime castriste.

2006 - Castro se retire au bénéfice de son frère.

2016 - Mort de Fidel Castro (25 novembre).

C'est à son premier voyage, en 1492, que Christophe Colomb aborda, pour la première fois, à l'île de Cuba, qui, à partir du début du XVIe siècle devint une colonie espagnole pour près de quatre siècles. L'extermination de la population indigène nécessita l'emploi d'esclaves venus d'Afrique, et, jusqu'en 1860, plus de 3 millions furent ainsi importés dans l'île. Ils étaient employés dans les plantations de café et de Sucre. La Havane, capitale de Cuba, devint aussi le point de passage des flottes qui emportaient en Espagne les richesses amassées au Mexique et au Pérou, ce qui fit naître les convoitise des pirates et des corsaires. En 1660 et en 1762 les Anglais la prirent et la ravagèrent; mais elle fut rendue en 1763 aux Espagnols, qui imposaient un régime très dur aux populations suscitèrent ainsi plusieurs révoltes.

Sous la pression de l'opinion publique et contrainte par l'union des Créoles espagnols et des Noirs contre les Blancs étrangers, l'Espagne fut forcée de faire aux habitants de l'île des concessions importantes. En 1817, elle ouvrit le port de La Havane au commerce étranger, et abolit, du moins officiellement, l'esclavage en 1847, puis accorda quelques avantages médiocres aux travailleurs, en 1856. Mais la situation n'était pas sensiblement modifiée, et les habitants de l'île se soulevèrent en 1868. La lutte atteint son paroxysme en 1973, et dura au total dix ans. Après une apparence d'accalmie, elle reprit en 1895 et, grâce à l'intervention des États-Unis, qui avaient depuis longtemps des visées annexionnistes sur l'île, Cuba se libéra du joug espagnol en 1898. Elle resta administrée par les États-Unis jusqu'en 1902, et subit encore une forme de tutelle américaine, pour sa politique étrangère jusqu'en 1934.

Au cours du XXe siècle plusieurs dictatures se sont succédées dans le pays. Celle de Machado y Morales, en 1925, puis celle de Fulgencio Batista, homme fort du pays depuis 1933, mais qui ne prend officiellement la tête du pays qu'en 1940 (et de nouveau en 1952) se signaleront par leur caractère répressif et le système de corruption qu'elles auront signifié. En 1959, la Révolution cubaine entraîne la chute de Batista. Fidel Castro, leader du soulèvement, prend le pouvoir et engage le pays dans une alliance avec l'Union soviétique, tout en mettant en place à Cuba une économie de type marxiste. L'effondrement de l'URSS en 1990, principal soutien économique du pays, par ailleurs soumis à un boycott commercial par les États-Unis depuis 1961, ont plongé Cuba dans une récession sans précédent, mais sans menacer apparemment le pouvoir autoritaire du régime castriste, toujours en place en ce début de XXIe siècle.

Les Espagnols à Cuba
L'île de Cuba fut découverte le 28 octobre 1492 par Christophe Colomb qui lui donna le nom de Juana; plus tard Velasquez l'appela Ferdinanda, mais le nom de Cuba que lui donnaient les indigènes a prévalu. Colomb l'explora plus complètement dans son second voyage, mais conserva toujours l'illusion que c'était l'extrémité Est de l'Asie; même son voyage de 1502 ne la dissipa pas. La vraie nature de l'île, que l'on délaissait pour Haïti, ne fut connue qu'en 1508 par Sebastiàn Ocampo, lequel fut Chargé par le gouverneur Nicolas Ovando d'une exploration et fit la circumnavigation de Cuba. On décida alors de la coloniser et en 1511 partit à cet effet de Haïti ou Hispaniola une expédition commandée par Diego Velasquez. Il aborda à Santiago avec trois cents hommes montés sur quatre navires; après une courte résistance opposée par le cacique Hatoney qu'il fit brûler vif, Velasquez s'empara de Cuba.

La colonisation.
A cette époque, l'île était habitée par une population (probablement de Caraïbes) qui atteignait vraisemblablement plus de 200000 habitants. Moins de cinquante ans après, il n'en resterait pas 30 000. Un grand nombre d'entre eux s'étant soustraits par le suicide à la cruauté et aux exigences des conquérants. Mais déjà au temps de Velasquez, son chapelain, le fameux Las Casas qui défendait les indigènes, défendit l'idée de faire venir sur l'île une autre main d'oeuvre : celle que pourrait constituer les esclaves Noirs arrachés à l'Afrique. Sous le gouvernement de Velasquez (mort le 1er décembre 1524) la colonie prospéra. Il y fonda les plus anciennes villes de l'île : en 1512, Nuestra Señora de la Ascencion qui devint Baracoa, puis Bayamo, Trinidad Santo Espiritu, Puerto Principe, Santiago de Cuba, enfin San Cristobal; le lieu du massacre de trente Espagnols reçut le nom de Matanzas; bientôt, elle servit de point de départ

pour la conquête du Mexique par Cortez (1519).

Après cette conquête et l'exploration de la Floride, le port du Nord-Ouest, San Cristobal, qui devint La Havane, se développa beaucoup. Détruit par les corsaires français en 1538, il fut reconstruit par le gouverneur Hernando de Soto; ce dernier opprima terriblement les Indiens dont il fut l'exterminateur. Au début du XVIIesiècle, ils étaient encore au nombre de 6000. En 1560, ils avaient disparu. La situation plus favorable de La Havane notamment pour résister aux attaques des corsaires, décida les Espagnols à y transporter le centre de leur domination dans l'île qu'ils avaient d'abord établi à Santiago. L'admirable situation de la nouvelle capitale sauva Cuba du sort des autres Antilles délaissées par les Espagnols et relevées seulement à la fin du XVIIe siècle quand les Français puis les Anglais s'y installèrent.

La Havane fut fortifiée en 1584 et devint en 1633 le siège d'un gouvernement séparé. Pendant tout le courant du XVIIe siècle, Cuba eut à souffrir des incursions et pillages des flibustiers. En 1604, le capitaine Gilbert Giran, à la tête d'une bande de deux cents hommes, la saccagea; en 1522, des Anglais occupèrent le fort Morro de Santiago; en 1679, les Français dirigés par Franquesnoi assaillirent la région orientale; en 1638, Puerto del Principe avait été pillé par Morgan. Seule La Havane repoussait les attaques; en 1542, elle avait été brûlée; mais en 1544le Français Boas; en 1585, l'Anglais Drake; en 1622, 1623 et 1638, les Anglais y échouèrent.

Le temps des plantations.
Au XVIIIe siècle commença le développement des plantations; à l'élevage du bétail on joignit la culture du tabac ; le gouvernement s'en étant réservé le monopole, en 1717 plusieurs insurrections éclatèrent qui furent comprimées. Une immense contrebande se développa surtout avec la Jamaïque et le monopole fut affermé à des marchands de Cadix. A la fin de la guerre de Sept Ans, les Anglais qui venaient de conquérir la Martinique dirigèrent une grande expédition contre Cuba; en 1762, quarante-quatre navires apportèrent devant La Havane 15 000 hommes de troupes de débarquement commandés par l'amiral Pococke et Albemarle. Le gouverneur, Juan de Prado de Porto Carrero, se défendit un mois, puis capitula le 13 août 1762. Les Anglais, maîtres de la moitié occidentale de Cuba, y proclamèrent la liberté du commerce. Dès l'année suivante ils l'évacuèrent, ayant obtenu la Floride en échange. Les Espagnols se virent obligés, en 1765, d'accorder à Cuba la liberté du commerce avec l'Espagne. Ce fut le point de départ de la fortune de la colonie et de sa capitale, La Havane.

Les plantations prirent un grand essor et La Havane devint le grand marché d'esclaves de l'Amérique espagnole à partir de 1773. En 1777, Cuba forma une capitainerie générale particulière. Après la guerre de l'indépendance américaine, on concéda à La Havane et Santiago le droit de trafiquer avec l'étranger; en 1790, le commerce des esclaves fut déclaré libre. Cuba profita également d'une manière indirecte de la Révolution française. Un grand nombre de planteurs français de Saint-Domingue s'y transportèrent et la firent profiter de leur expérience, même de leurs capitaux; la culture du café fut introduite alors.

Le XIXe siècle
L'audience espagnole (tribunal suprême) des Antilles fut transférée de San Domingo à Puerto Principe (1797). Les révoltes d'esclaves furent comprimées; en 1812, eut lieu celle dirigée par Aponte; plus tard, en 1844, une autre éclata à Matanzas, une troisième éclata en 1848, lorsque la République française eut affranchi les esclaves des Antilles françaises. La domination espagnole n'était pas seulement menacée par les Noirs. Les Créoles à Cuba comme dans les autres colonies espagnoles rêvaient l'autonomie. Toutefois de bons gouverneurs comme le marquis de La Torre (1771-1777) et le général Las Casas (1790-1796) prévenaient le mécontentement; en 1816, le monopole du tabac fut abandonné; en 1818, la liberté du commerce concédée aux Cubains.

L'île avait des députés aux Cortès de 1812 à 1820. Aussi cette colonie demeura-t-elle fidèle; en 1823, 1826, des conspirations échouèrent; de même en 1828 celle dirigée par la société de l'Aigle noire. La situation se compliqua lors de la révolution libérale de 1836; le général Tacon qui la gouvernait fut hostile aux libéraux et réussit à empêcher l'admission de députés cubains au parlement espagnol; on promit à l'île une constitution spéciale. La promesse ne fut pas tenue et les Créoles devinrent de plus en plus mécontents. Les difficultés créées par cet antagonisme très marqué sous le gouvernement oppressif d'O'Donnell (1844) s'aggravaient de difficultés internationales. L'Angleterre, qui avait résolu d'abolir la traite des esclaves tenait à ce que les colonies espagnoles ne fissent pas exception, le maintien de l'esclavage et du recrutement des esclaves africains leur donnant un grand avantage dans la concurrence.

Les visées annexionistes des États-Unis.
Un traité conclu en 1847 entre l'Angleterre et l'Espagne fixa au 3 mai 1820 l'abolition de la traite; l'Espagne recevait une indemnité de 10 millions de francs. L'Angleterre versa l'argent, le gouvernement espagnol défendit la traite, mais favorisa la contrebande. Les protestations multipliées de l'Angleterre, qui profitait de ces

incidents pour intervenir dans les affaires cubaines, donnèrent l'éveil aux États-Unis. Ceux-ci convoitèrent également la " perle des Antilles ". En 1825, ils refusèrent la demande des Espagnols qui leur offraient des avantages commerciaux si la république voulait leur garantir la possession de Cuba. Ils se montraient plutôt disposés à s'entendre avec les Créoles. Ces velléités étaient très marquées chez les Etats esclavagistes de l'Union américaine (États-Unis); au contraire ceux du Nord étaient peu favorables. Au milieu du siècle quand dominaient les démocrates, on put croire imminente l'annexion de Cuba à la grande République.

En 1845, on proposa au Sénat de Washington l'achat de l'île; en 1846, il se forma une compagnie américaine qui voulut réunir un milliard (200 millions de dollars) pour acheter Cuba à l'Espagne; un corps franc de quinze cents hommes réuni à Bound Island sous les ordres du colonel White allait partir pour Cuba quand le gouvernement américain s'y opposa au nom du droit des gens. Il se formait à New-York une Junta promovedera de los intereses politicos de Cuba qui pouvait compter sur les sympathies de la presse américaine. A la tête était le général Narciso Lopez, Vénézuélien qui avait combattu Bolivar, puis les carlistes, été nommé gouverneur de Trinidad, grâce à Espartero; destitué, il complota à Cuba et fut obligé de se réfugier aux États-Unis (1847).

Lopez était un autonomiste plutôt qu'un annexionniste. En 1850, il tenta une expédition; débarqué à Cardenas avec six cents hommes le 19 mai, il fut obligé de s'enfuir; traduit en justice en Géorgie, puis à la Nouvelle-Orléans et deux fois acquitté, il revint avec l'Américain Crittenden et le Hongrois Tragay; débarqué près de Bahia Honda, le 11 août, il fut écrasé par des forces décuples, pris et exécuté à La Havane, le 31 août le colonel Crittenden avait également été fusillé ainsi que les chefs locaux Aguero et Armentero; deux cents Cubains furent exilés par ordre du gouverneur, le général Concha. Malgré ces succès, les Espagnols inquiets demandèrent aux États-Unis, à la France et à l'Angleterre, de leur garantir la possession de Cuba (1852); nouveau refus. Le capitaine général Penezuela inaugura alors une politique nouvelle et chercha à s'appuyer sur les Noirs qu'il favorisa, décrétant le 1er janvier 1854 une émancipation partielle. On l'accusa d'africaniser le pays, et le mécontentement gagna les classes riches qui devinrent favorables à l'annexion aux États-Unis. L'énergique Concha fut chargé en 1854 de comprimer le mouvement : il arrêta les chefs dans les villes, créa des bataillons noirs, déporta une centaine de Cubains, intimida les Américains; ceux-ci, d'abord exaspérés par la saisie de leur navire Black Warrior (pour contrebande), et l'incarcération de leurs nationaux, se laissèrent arrêter par l'habileté diplomatique et l'énergie de Concha, lequel fut récompensé de ses services par le titre de marquis de La Havane.

Cependant, le président Buchanan était élu aux États-Unis; il avait jadis signé à Ostende (octobre 1854) la déclaration des délégués américains Soulé et Mahon, d'après laquelle le versement à l'Espagne d'une indemnité de 200 millions de dollars donnerait aux États-Unis le droit d'occuper Cuba. Cependant Buchanan ne fit rien; Concha, un moment remplacé par le général Lersundi (1857), revint à son poste en 1858. Le projet d'annexion aux États-Unis était abandonné.

¡Libertad!

Dans la période suivante, le mécontentement des Cubains a persisté; ils se plaignaient des abus administratifs, de l'arbitraire et de la vénalité des fonctionnaires envoyés du continent, du poids des impôts et du régime économique imposé uniquement au profit de la métropole, la dîme qui écrasait l'agriculture, l'alcabala, impôt de 6% (majoré fortement ensuite), sur les transactions immobilières et les ventes d'esclaves, les droits imposés à l'exportation; ils réclamaient les libertés civiles et politiques accordées à la plupart des peuples européens (liberté de la presse, pétition, accès aux emplois publics, liberté commerciale, représentation aux Cortès espagnols, junte provinciale, etc.); de plus, l'abolition de l'esclavage, réclamée surtout par les Noirs, l'était aussi par les Créoles qui proposaient des mesures graduelles très pratiques.

En 1866, une commission convoquée par la reine Isabelle II présenta ces réclamations. Le gouvernement de Madrid n'en tint aucun compte; en 1868, les impôts directs furent élevés à 10%; les réformistes furent persécutés. Aussi, une insurrection éclata à Cuba. Cespedes et Aguilera en donnèrent le signal à Yara, près de Bayamo, et le marquis de Santa Lucia, à Puerto Principe, s'y rallia (octobre 1868). Les insurgés faisaient une guerre de partisans; maîtres de la partie orientale de l'île, après la prise de Bayamo, ils appelaient les esclaves à la liberté, promettant une indemnité aux possesseurs d'esclaves. Les Espagnols agirent avec une énergie sauvage; le général Dulce confisqua les biens des insurgés; on décida de passer par les armes quiconque serait rencontré hors de son habitation. Le général espagnol Balmaceda fut battu près de Nuevitas (25 novembre), le colonel Alvear en décembre, mais Bayamo fut repris. Le gouvernement républicain, formé par le marquis de Santa Lucia, Cisneros Betancourt, et les deux Agramonte, opérait à part du capitaine général insurrectionnel Cespedes, mais d'accord avec lui.

Les insurgés étaient inférieurs en forces, mais ils tenaient toute la campagne, bloquant leurs ennemis dans les villes, les décimant par une guerre d'escarmouches, tandis que la fièvre jaune les ravageait. Les opérations étaient conduites surtout par Quesada; il obtint de

tels succès qu'en février 1869 le gouverneur espagnol Dulce offrit une amnistie et des concessions sur les principaux griefs (les libéraux étant maîtres de l'Espagne); on refusa, les Cubains voulaient l'indépendance. Le district des Cinco Villas s'insurgea et son chef militaire, le Polonais Kulov, battit constamment les Espagnols; le gouvernement républicain du district central abolit l'esclavage. Le 10 avril 1869 fut réunie une convention nationale des députés du centre et de l'est de Cuba à Guaimaro; elle vota une constitution, partagea la république en quatre Etats, nomma Cespedes président et Manuel Quesada général en chef. Des secours arrivèrent des États-Unis. Jordan, successeur de Quesada, battit les Espagnols à Guaimaro le 1er janvier 1870. Les renforts envoyés d'Espagne étaient victimes de la fièvre jaune; les légions de volontaires formées pour renforcer l'armée de ligne étaient absolument indisciplinées, emprisonnant et expulsant le gouverneur Dulce (juin 1870). On s'explique ainsi que des forces évaluées à 110 000 hommes (40 000 de ligne et 70 000 volontaires) n'aient pu venir à bout de 25 000 insurgés.

Les gouverneurs Caballero de Rodas (1870), Balmaceda (décembre 1870), malgré leur terrorisme; Ceballos (1872), Pieltain (1873) demeurèrent impuissants; ce dernier proposa la paix à Cespedes, qui la refusa, les indépendants de Cuba ne voulant pas rester sujets espagnols, quelles que fussent les conditions. En novembre 1873, le général Jovellar fut nommé gouverneur et en décembre Cisneros succéda à Cespedes comme président. Il fut pris et fusillé en février 1874. L'aspect des choses changea. Jovellar était un homme énergique et capable; l'ouest de l'île restait fidèle; il déclara Cuba en état de siège, incorpora dans la milice tous les hommes valides et en employa le dixième contre les insurgés. L'opposition provoquée par ses mesures le fit rappeler et on le remplaça par José de la Concha qui connaissait l'île et était aimé des planteurs. Celui-ci battit les insurgés à Yarayaba (septembre 1874). Mais la guerre carliste paralysait l'Espagne; elle avait dépensé, de 1869 à 1874, 300 millions; sur les 80000 soldats envoyés à Cuba d'octobre 1868à 1874, il n'en restait que 12000. Cependant, l'insurrection était impuissante à conquérir la région occidentale de l'île, la plus riche et la plus peuplée.

Les États-Unis avaient, à plusieurs reprises, proposé leurs bons offices, prudemment déclinés par l'Espagne; d'ailleurs la majorité des Américains se souciaient peu de s'adjoindre un million de catholiques espagnols et un demi-million de Noirs. Aussi le conflit que l'on redoutait, après la saisie du Virginius et l'exécution sommaire de cinquante marins américains pour contrebande de guerre (31 octobre 1873), fut-il écarté par la convention de Washington. Quand l'insurrection carliste fut domptée, on expédia à Cuba des forces suffisantes. Jovellar les amena en mars 1876, abolit l'impôt de 10% sur le revenu ; les guérillas insurgées furent désarmées successivement. On promit, en 1877, des concessions de terres aux soldats, aux colons fidèles et aux insurgés soumis. En 1878, le général Martinez Campos acheva la soumission des Cubains par le pacte de Camaguey ; il leur promit l'amnistie, l'abolition de l'esclavage, des monopoles, des taxes d'exportation.

Les Cortès d'Espagne ne ratifièrent pas toutes ces concessions en 1879. Toutefois, l'abolition de l'esclavage fut décidée en 1880, sauf un stage de sept ans pour les affranchis et, en 1886, elle fut consommée. On donna aux Noirs, qui avaient un engagement de travail pour quatre ans, les droits civils et politiques. Le 13 avril 1884, la constitution espagnole fut introduite dans l'île. Enfin, les griefs économiques reçurent satisfaction à la suite des grandes concessions faites par l'Espagne aux États-Unis en 1890. Mais, par un incroyable aveuglement, l'Espagne continua à vouloir tirer de sa colonie les revenus les plus exorbitants et à imposer aux habitants des sacrifices excessifs. Renoncer à Cuba, c'était la ruine pour l'Espagne, tant ses finances dépendaient des richesses agricoles de la colonie et de leur exploitation. Elle avait voulu fermer l'accès de ses possessions sans compenser cette interdiction, dont souffrait cruellement la colonie, en lui assurant une part dans les bénéfices et dans les entreprises. En somme, elle avait accaparé toutes les bonnes affaires de l'île et tirait une fortune de sa colonie.

La guerre qui éclata en 1895 , à l'initiative de José Marti idéologue de l'indépendance, mais qui sera tué lors des premiers combats, était donc, pour les uns comme pour les autres, une question de vie et de mort. Grâce à l'intervention des Américains, elle fut néfaste aux Espagnols, qui usèrent dans une lutte que le climat rendait inégale trois armées et trois généraux : Martinez Campos, Weyler et Blanco. Les insurgés, conduits par les chefs Maxime Gomez et Maceo, soutenus par les subsides étrangers, résistèrent jusqu'au moment où l'Amérique se jeta résolument dans la lutte. Les deux flottes espagnoles furent détruites, les Philippines envahies, Manille bombardé, et Cuba tout entière tomba au pouvoir des Américains.

L'Espagne dut signer une paix onéreuse. Grâce aux bons offices de la France, les préliminaires furent échangés le 12 août 1898. L'Espagne renonçait à tous ses droits sur l'île de Cuba, sans que le sort de l'île fût définitivement fixé. Porto-Rico et les autres Antilles espagnoles étaient purement et simplement cédées aux États-Unis. En échange de ce sacrifice, qui anéantissait l'empire colonial de l'Espagne, les États-Unis devaient payer à l'Espagne 20 millions de dollars dans les trois mois qui suivraient l'échange des ratifications. La paix définitive a été signée à Paris. La perte de Cuba, suivie de

la cession des Carolines (1899), à l'empire allemand, mettait fin au rôle colonial de l'Espagne.

Le XXe siècle
L'administration américaine.
Le traité définitif de paix signé à Paris entre l'Espagne et les États-Unis stipulait l'abandon par l'Espagne de tout droit de souveraineté sur Cuba. L'île devait, après son évacuation par l'Espagne, être occupée par les États-Unis, mais ceux-ci avaient déclaré qu'ils repoussaient toute intention d'exercer une souveraineté, une juridiction ou un contrôle sur l'île de Cuba, et qu'une fois la pacification accomplie, ils laisseraient le gouvernement et le contrôle de l'île au peuple cubain. Le dernier délai pour l'évacuation fut fixé au 1er janvier 1899. Le gouverneur espagnol, maréchal Blanco, avait laissé l'île, le 26 novembre. Le 1er janvier, le général Castellanos, chargé de présider à l'évacuation, fit remise de la souveraineté sur l'île au général Wade, président de la commission américaine. Le major général John R. Brooke prit le gouvernement de l'île, qu'il eut à tirer de son état anarchique. Une entente avec le général Maxime Gomez, chef de l'armée de la révolution cubaine, amena celle-ci à déposer les armes.

Un nouveau gouverneur militaire, le major général Wood, fut installé le 13 décembre 1899. Il fit paraître, le 25 juin 1900, un ordre pour l'élection d'une convention chargée d'élaborer une constitution. La Constituante, qui s'ouvrit le 5 novembre, réussit à présenter, en janvier 1901, un avant-projet de constitution comportant un président de la République, élu par un suffrage à deux degrés, et un Congrès composé d'un Sénat, élu, à raison de quatre membres par département, par l'ayuntamiento des municipalités, et d'une Chambre des représentants, élue au suffrage universel, à raison d'un député pour 30 000 habitants. Mais le Congrès de Washington vota certains articles, présentés par Hitchcock Platt comme amendement au budget de la guerre, qui restreignaient l'indépendance de Cuba en limitant le droit pour la République cubaine de conclure des traités et de gérer ses finances, en l'obligeant à l'observation de mesures sanitaires et en réservant la question de possession de l'île des Pins. De plus, les Etats-Unis pouvaient exercer le droit d'intervention pour préserver l'indépendance cubaine en cas de troubles et se réservaient le droit d'acheter ou de louer les terrains nécessaires pour établir des dépôts de charbon ou des stations navales. La Convention commença par rejeter l'amendement Platt, mais, après les explications données par le président Mac Kinley et sur la promesse que les États-Unis abaisseraient les droits d'entrée sur les produits cubains, elle se résigna, en juin 1901, à accepter l'amendement Platt sous forme d'appendice à la constitution.
Les élections cubaines eurent lieu, conformément à la nouvelle constitution, le 31 décembre 1901. Le 24 février suivant, les électeurs présidentiels élurent président de la République don Tomas Estrada Palma et vice-président don Luis Estevez y Romero. Le 20 mai 1902, le drapeau américain fut retiré de Cuba et fit place au drapeau cubain ; le gouverneur américain Wood quitta en même temps La Havane. Le nouveau gouvernement eut à régler avec les États-Unis la grave question des relations commerciales. Le président Mac Kinley, puis le président Théodore Roosevelt avaient demandé au Congrès américain d'accorder aux produits de Cuba le bénéfice de droits de douane réduits. Devant l'opposition qu'il rencontra, le président Roosevelt se décida, en 1902, à négocier avec la République cubaine un traité de réciprocité. Le Sénat cubain, après une certaine résistance, dut l'accepter, le 29 mars 1903, devant l'insistance comminatoire des États-Unis. Le 23 mai suivant, fut conclu un traité permanent, qui confirmait les clauses de l'amendement Platt; il y est dit aussi que les Américains pourront établir un dépôt de charbon à l'Île des Pins.

Le président Estrada Palma, qui s'était jusque-là appuyé sur tous les partis sans distinction, fit au début de 1905 une déclaration en faveur du parti modéré, sur le concours duquel il comptait pour sa réélection à la présidence. Le cabinet donna sa démission qui, d'abord refusée, fut renouvelée; un nouveau ministère, composé de modérés, fut constitué. En août, à la demande des nationaux libéraux, la Chambre des députés décida que l'amendement Platt ne serait pas annexé au texte officiel de la constitution cubaine et n'en ferait pas partie. Les élections, en septembre, furent favorables au parti modéré. Une tentative séparatiste eut lieu, en novembre, dans l'île des Pins, dont le statut politique n'était pas encore fixé. Les résidents américains, acquéreurs de la plus grande partie des terrains de l'île, avaient constitué un gouvernement spécial et demandé l'annexion aux États-Unis; mais cette puissance reconnut la souveraineté cubaine. Tomas Estrada Palma fut réélu président le 1er décembre 1905.

L'indépendance sous tutelle.
Les États-Unis, qui en principe ne conservaient que la maîtrise de la politique étrangère de Cuba, intervinrent cependant militairement dans les affaires intérieures entre 1906 et 1909, pour aider au maintien d'Estrada Palma, leur homme de paille, réélu en 1906, mais menacé de renversement par Miguel Gomez, leader du parti libéral. Des troupes furent encore envoyées de 1917 à 1919. Mais les Américains laisseront faire le général Gerardo Machado y Morales qui s'empare du pouvoir en 1925 et instaure une dictature qui réprimera durement les communistes, dont le parti a été fondé cette même année, et les syndicalistes de l'industrie du sucre. Ils laissent

également faire le coup d'État fomenté, en 1933, par des sous-officiers, parmi lesquels était le sergent Fulgencio Batista. Le nouveau pouvoir, placé officiellement entre les mains de Grau San Martin, puis du colonel Carlos Mendiota, imposé par l'Armée, obtiendra même l'abrogation de l'amendement Platt, l'année suivante sous la présidence de Franklin Roosevelt, ainsi que la restitution à Cuba de l'Île des Pins (aujourd'hui Île de la Jeunesse ou Isla de la Juventud).

Lors du renversement de Machado, le sergent Batista s'était fait général du jour au lendemain, mais n'était pas apparu au premier plan. Il avait encore laissé faire l'élection, à la présidence du maire de La Havane, Miguel Mariano Gomez, en 1936, mais l'avait fait remplacer un an plus tard par le vice-président, Laredo Bru, qui lui obéissait docilement. Fulgencio Batista parvint finalement à se faire élire en 1940, puis il fut battu en 1944 par Grau San Martin, auquel succède à partir de 1948 Prio Socarras. L'un et l'autre se signalant par la répression et la corruption de leur gouvernement. Batista, peut revenir en s'érigeant en sauveur du pays. Le 10 mars 1952, il instaure par un coup d'État une dictature militaire, ce qui ne va mettre fin, évidemment, ni à la répression policière, de plus en plus brutale, ni à la corruption, qui atteint désormais des niveaux inégalés. Les villes tireront plus ou moins parti de la situation, tandis que les campagnes, pillées et saignées àblanc par le régime, vont très vite devenir le lieu d'un grand soulèvement pays. C'est de lui que naîtra la révolution cubaine, qui, en 1959, allait porter au pouvoir Fidel Castro Ruz.

L'ère castriste.

Le tombeur de Batista, Fidel Castro, alors membre du Parti orthodoxe (un parti nationaliste, anti-américain et populiste), et désavoué par les communistes, avait déjà tenté, en 1953 (assaut contre la caserne de la Moncada à Santiago de Cuba, le 26 juillet), de renverser le dictateur, mais avait échoué; il avait emprisonné quelque temps, et avait dû ensuite se réfugier au Mexique, pour ne revenir dans l'île avec quelques partisans, que le 2 décembre 1956. Le petit groupe de guérilleros prend le maquis, dans la Sierra Maestra, une petite chaîne de montagnes, à l'Ouest de Santiago de Cuba. Prenant appui sur le soulèvement paysan, les partisans de Fidel Castro, à la tête du Mouvement du 26 juillet (en référence à la date de la première tentative), entrent à La Havane en janvier 1959. La capitale est paralysée par une grève générale et Batista doit abandonner le pouvoir. Un premier président de la république, Manuel Urrutia, est nommé, tandis qu'une vaste épuration a lieu, parmi les anciens soutiens de Batista; l'armée de mercenaires sur laquelle il s'appuyait est dissoute. En même temps des luttes de pouvoir ont lieu au sein des vainqueurs. En juillet, Urrutia doit démissionner au profit d'Oswaldo Dorticos Torrado, dont le premier ministre est Fidel Castro, qui est désormais le seule vrai détenteur du pouvoir.

Quantité de réformes nécessaires dans un pays à la dérive, gangrené par des inégalités scandaleuses, sont mises en oeuvre : une réforme agraire est lancée en plusieurs étapes, interdisant les grandes propriétés et redistribution de terres aux aux paysan, politique d'éducation et de santé, politique de grand travaux et d'industrialisation, confiée à un marxiste pur sucre, rencontré et rallié à sa cause par Castro au Mexique, le médecin argentin Ernesto " Che " Guevara, qui permet une résorption rapide du chômage. En somme, le nouveau régime paraît en mesure d'incarner une nouvelle voie pour la révolution socialiste, différente de celles ouvertes par la Russie et la Chine, et peut-être plus attrayante à cette époque pour de nombreux pays, non seulement en Amérique latine, mais aussi dans le reste du Tiers monde, où les jeunes pays issus de la grande vague de décolonisation et se confrontaient à des problèmes très comparables à ceux que Cuba semblait en passe de résoudre. Ce risque de contagion de la révolution cubaine, en même temps que le programme de nationalisations des raffineries de sucre et de pétrole, jusque là entre les mains de capitaux américains, ainsi, enfin que l'expropriation des grands propriétaires terriens américains (détenteurs de plus d'un million d'hectares dans l'île), conduisirent les États-Unis, premier partenaire commercial de Cuba, à réagir en décrétant un boycott sur tous les échanges.

Le résultat fut une rupture des relations diplomatiques entre La Havane et Washington, en janvier 1961, le rétablissement, le 8 mai, des relations diplomatiques avec Moscou, le 8 mai, puis, en décembre de la même année, la fusion du Parti socialiste populaire (communiste) et du Mouvement du 26 Juillet, qui constituent le Parti uni de la révolution socialiste (il sera transformé en octobre 1965 en Parti communiste cubain), et l'affirmation par Castro de son adhésion au marxisme-léninisme (discours du 1er décembre 1961), qui relève sans doute moins d'une conviction profonde que de l'opportunité, mais qui range résolument Cuba dans le camp soviétique. Entre temps, une tentative de renversement du régime castriste avait eu lieu : 2000 émigrés cubains, armés et appuyés par la CIA, avaient débarqué le 17 avril 1961 dans la baie des Cochons, à la Playa Giron, mais avaient échoué. Elle n'avait fait que conforter la radicalisation des positions et transporter la Guerre Froide dans les Caraïbes. En octobre 1962, les Soviétiques installent ainsi des rampes de lancement de missiles nucléaires à Cuba. Repérées par les avions espions américains, dès le 14 octobre, ces installations suscitent une inquiétude extrême à la Maison Blanche. John Kennedy, le président américain, décide, le 22 octobre le blocus de

Cuba. Le 28 octobre, Nikita Krouchtchev, numéro un soviétique, accepte le démantèlement de ses missiles, en échange du retrait de leur équivalent américain en Turquie, et de la promesse américaine de ne pas envahir Cuba.

Dans les années suivantes, la révolution cubaine conserve encore son aura. L'anti-impérialisme et la lutte pour le développement du Tiers-Monde et la solidarité avec le mouvements révolutionnaires qui y naissent sont au centre du discours de politique extérieure tenu par Fidel Castro. Une conférence, dite tricontinentale, se tient à La Havane en janvier 1966, qui réunit plusieurs centaines de délégués venus délégués d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine. L'année suivante, une seconde conférence, dite cette fois de solidarité latino-américaine, réunit divers mouvements de guérilla et partis communistes du continent, mais laisse aussi apparaître apparaître deux grandes options. Celle de " Che " Guevara partisan du développement des mouvements de libération ou, pour paraphraser un de ses slogans, de " l'exportation de la révolution, et de la création d'autres Viet-nâm " à travers le monde, et celle de Moscou, à laquelle est rallié Fidel Castro et qui consiste simplement s'en tenir à la logique existante des blocs. Après cette rupture, Guevara partira vivre son utopie révolutionnaire hors de Cuba, et sera tué quelques mois plus tard (9 octobre 1967) dans le maquis bolivien, et Castro continuera d'être l'allié fidèle, si ce n'est enthousiaste, de l'URSS, qui lui accorde un solide soutien économique. Cette dépendance étroite est aussi synonyme d'alignement politique. Castro soutient l'intervention soviétique en Tchécoslovaquie qui écrase " le Printemps de Prague " en 1968. Le prestige de la révolution cubaine, à partir de là, se fissure. Reste un pouvoir personnel et autoritaire d'un populiste opportuniste et manipulateur.

A l'intérieur du pays, les mécontentements de la population ont été de plus en plus patents au cours des années 1970. En 1980, le régime est forcé d'ouvrir ses frontières à plus de 120000 Cubains qui souhaitent quitter le pays. Il y a parmi ceux qui embarqueront au cours de quatre mois suivants au port de Mariel (à l'Ouest de La Havane), à destination de la Floride, quelques opposants politiques et une majorité de gens qui souhaitent simplement tenter une meilleure chance ailleurs, aux États-Unis. Le pouvoir cubain en profitera aussi pour se débarrasser de vider ses geôles de criminels qui séviront bientôt dans les gangs mafieux de Miami. Depuis 1980 plus d'un million de personnes, les balseros, auraient ensuite fui le pays clandestinement, bravant les courants et les requins du détroit de Floride sur des embarcations de fortune appelées balsas. Après la disparition de l'Union soviétique, en 1991, Cuba ne peut plus compter sur le soutien économique de la nouvelle Russie.

La crise économique déjà largement enracinée s'amplifie. Le boycott commercial américain renforcé en 1992 ne fait qu'étrangler un peu plus les populations tout en consolidant le régime. Celui-ci s'en tire en introduisant un semblant d'économie de marché; le dollar est légalisé, le tourisme encouragé. Le tout, dans un contexte d'opacité, qui favorise un affairisme semi-clandestin et le retour des inégalités sociales. Le 31 juillet 2006, Fidel Castro, invoquant des problèmes de santé, a délégué provisoirement ses fonctions à son frère Raul Castro, jusque là chef de l'armée. L'annonce de l'abandon définitif du pouvoir par le lider maximo a été faite en février 2008. Son frère a été désigné officiellement chef de l'Etat le 25 du même mois. Un rapprochement de Cuba avec les Etats-Unis a été amorcé début 2016 sous l'impulsion du président américain Barack Obama. Fidel Castro est mort en novembre de la même année. En avril 2018, Raul Castro a cédé le pouvoir à Miguel Diaz Canel, qui était le numéro deux du régime depuis 2013.

L'âge des révolutions.

C'est le Mexique qui a donné le signal de la révolte heureuse aux colonies espagnoles d'Amérique, mais il existait très peu de rapports entre la Nouvelle-Espagne et les Etats situés au Sud de l'isthme de Panama et il semble que les tentatives faites avant Bolivar pour émanciper les populations américaines ont en des causes locales. Tels ont été les soulèvements de 1781 dans le Socorro (Bogota) et de 1797 à Bogota même. La tentative faite par Miranda en 1806 pour soulever Caracas n'eut pas de succès. En 1809, une junte indépendante se réunit à Quito; elle fut dissoute par les vice-rois du Pérou et de la Nouvelle-Grenade; mais les Cortès ayant refusé d'accorder aux Américains l'égalité politique et la liberté commerciale, un congrès se réunit à Caracas et proclama, le 5 juillet 1811, l'indépendance des provinces de Venezuela et de Caracas. Une lutte éclate alors dans laquelle les Espagnols , d'abord victorieux, sont finalement chassés de la Nouvelle-Grenade et du Venezuela, poursuivis dans le Pérou et écrasés par la jonction des insurgés du Nord et de ceux de Rio et de la Plata. Des débris de l'ancienne Amérique espagnole surgissent des Républiques qui, tantôt s'unissent en confédérations trop étendues pour pouvoir subsister, tantôt, au contraire, s'émiettent en fractions trop faibles pour constituer un État.

C'est ainsi que la Colombie et le Venezuela, unies par les actes du 20 novembre 1818 et du 15 février 1819, ont admis Quito en 1823 dans leur fédération, puis ont rompu le pacte fédéral en 1831. Dans les Etats de la Plata, on a vu la Plata, le haut Pérou (Bolivie), l'Uruguay et le Paraguay former une seule confédération, puis le pacte rompu, et Buenos Aires se constituer en une sorte de port



Cortès sauvé de la noyade par un Indien
Codex Azcatitlan. Histoire mexicaine copiée sur un document indigène probablement peu de temps après la conquête
XVIe siècle.
Manuscrit aquarellé sur parchemin, 210 x 280 mm
BnF, département des Manuscrits, Mexicain 59-64, pl. 46

Ce codex mexicain représente, en trois parties, l'histoire des Aztèques depuis leur départ légendaire d'Aztlan jusqu'à l'arrivée des Espagnols et des débuts de la conquête.

Entrée de Cortès à Huitzillan
Codex Azcatitlan. Histoire mexicaine copiée sur un document indigène probablement peu de temps après la conquête
XVIe siècle.
Manuscrit aquarellé sur parchemin, 210 x 280 mm
BnF, département des Manuscrits, Mexicain 59-64, pl. 44

Ce codex mexicain représente l'arrivée de Cortès à Huitzillan, près de Tenochtitlan (Mexico). Il est accompagné de sa maîtresse indigène qui lui sert d'interprète, de ses guerriers et de porteurs chargés de vivres.

franc indépendant de tout le reste. En 1860, Buenos Aires est rentré dans la confédération Argentine : et quelques années plus tard, le Paraguay a été attaqué et systématiquement dévasté par la coalition de ses trois voisins, le Brésil, l'Uruguay et la Plata. Dans cette succession de révolutions le Brésil n'a pas été épargné. Les idées sécessionnistes avaient déjà poussé de fortes racines dans le sol quand le ici Jean VI fut contraint de venir s'y réfugier. Après l'expulsion des Français de la péninsule ibérique et le retour à Lisbonne de la maison royale, le Brésil refusa de descendre au rang de colonie. Don Pedro se laissa forcer la main pour devenir empereur du Brésil, en 1822. Depuis cette époque, qui coïncide à peu près avec l'indépendance des colonies espagnoles, le Brésil a une existence indépendante. C'est alors le seul des Etats de l'Amérique du Sud qui ait encore légalement des esclaves.

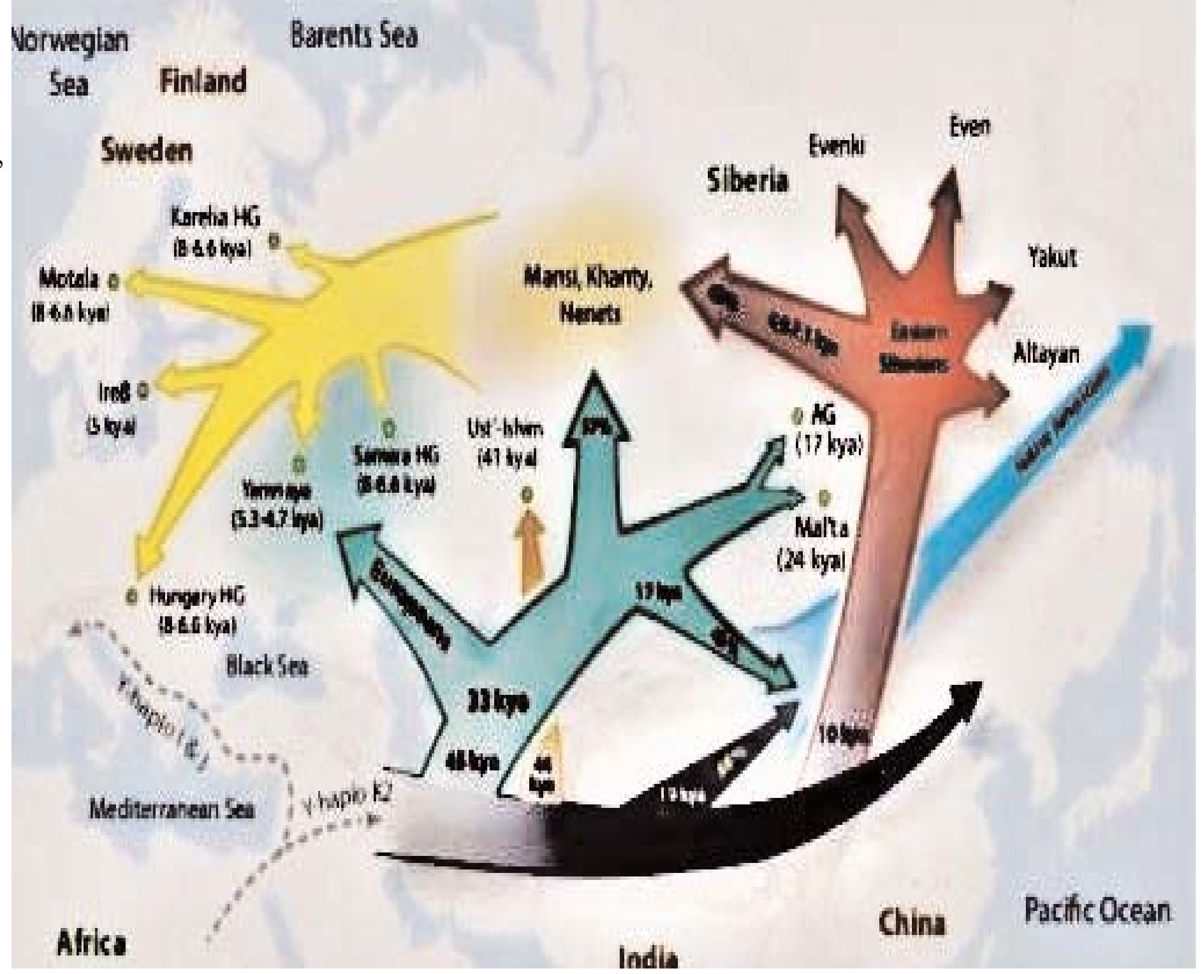
L'abolition complète ne date que de 1880. Toutefois, les possessions de la zone tropicale sont encore considérées comme les plus importantes, le centre de gravité est toujours dans le golfe du Mexique. Au XVIIIe siècle, les Danois réoccupent le Groenland, les Français sont éliminés du Canada. A la fin du XVIIIe siècle et dans les premières années du XIXe, se produit le fait capital de l'émancipation; il y a désormais des nations américaines, les Etats-Unis, le Mexique, les républiques de l'Amérique centrale et d'Haïti. Les querelles de la plus puissante, celle des Etats-Unis, avec l'Angleterre et le Mexique, ses agrandissements à leurs dépens, les expéditions françaises à Saint-Domingue et au Mexique sont les faits principaux de l'histoire politique de l'Amérique du Nord entre l'émancipation et le début du XXe siècle.

A partir de cette époque, c'est l'histoire des différents états qu'il convient de considérer. C'est d'ailleurs en considérant ces différences, qu'un diplomate de la fin du XIXe siècle appliqua à ces républiques, soi-disant soeurs, ce mot célèbre : il n'y a plus d'Amérique.

LE MEXIQUE
GÉNÉALOGIE GÉNÉTIQUE

Les amérindiens sont les descendants de chasseurs-cueilleurs habitant le nord de l'Eurasie. Le mélange n'a pas eu lieu entre les ancêtres des amérindiens et les ancêtres des français. Ce mélange a eu lieu entre des chasseurs-cueilleurs européens et des fermiers néolithiques originaires du Proche Orient. Il a donné naissance à la population actuelle européenne en particulier les français. Les chasseurs-cueilleurs européens sont les descendants de chasseurs-cueilleurs du nord de l'Eurasie qui ont eu pour descendants également les amérindiens.

On peut conclure de tout cela que l'arrivée des agriculteurs néolithiques en Europe s'est faite par une arrivée massive de population en provenance du Proche-Orient. Ces populations ont repoussé les chasseurs-cueilleurs du sud de l'Europe vers le nord sans mélange génétique significatif, notamment en Sardaigne et au Pays-Basque. Par contre fermiers et chasseurs-cueilleurs ont cohabité dans le nord de l'Europe, se mélangeant progressivement avec le temps. Ceci explique une date relativement récente trouvée pour le mélange génétique déterminé dans cette étude entre les populations néolithiques eurasiennes et les chasseurs-cueilleurs d'Amérique.



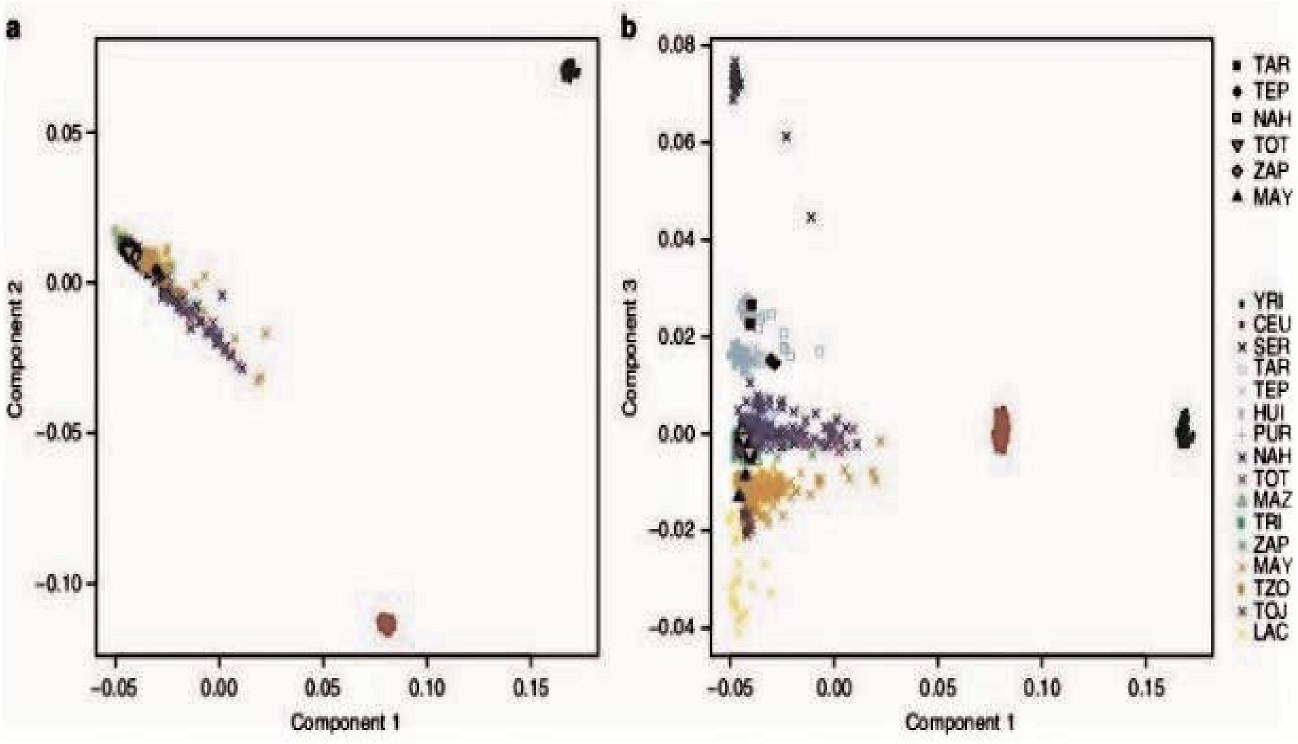
Histoire génomique des Amérindiens du Mexique



La population des Amériques est originaire de l'Asie du Nord-Est il y a environ 23.000 ans, franchissant ensuite le détroit de Béring avant de se répandre sur tout le continent. La population actuelle est le résultat de plusieurs migrations, mélanges génétiques et processus d'adaptation. Au quinzième siècle, avant la conquête du Mexique par les Européens, le territoire est occupé par plusieurs groupes Amérindiens nomades ou semi-nomades. Après la conquête Espagnole, de nombreux processus de mélanges génétiques ont eu lieu, d'abord entre Amérindiens et Espagnols, puis avec une population Africaine venue avec le commerce des esclaves. Actuellement il y a 68 langues Amérindiennes connues au Mexique. Environ 21% de la population s'identifie à l'un des groupes Amérindiens, et 7% (soit environ 7 millions d'individus) parle une des langues Amérindiennes.

Des paléo-généticiens viennent de publier un papier intitulé: Demographic history and biologically relevant genetic variation of Native Mexicans inferred from whole-genome sequencing. Ils ont séquencé le génome complet de 12 Amérindiens du Mexique appartenant à six groupes ethniques différents (TAR: Tarahumara, TEP: Tepehuano, NAH: Nahua, TOT: Totonaca, ZAP: Zapoteca et MAY: Maya) et trois Mexicains métisses (MES: Mestizo). L'ascendance Amérindienne est estimée supérieure à 98% pour tous les individus Amérindiens sauf les Tepehuanos du Nord dont l'ascendance Amérindienne est estimée à 91%:

Ils ont également analysé l'ADN autosomal de 312 Amérindiens du Mexique, obtenu par puces à ADN. Les individus se regroupent en



trois clusters: Nord, Sud et Maya. Les auteurs ont réalisé une Analyse Multi-échelles. La figure a ci-dessus représente les deux premières composantes qui séparent bien les Africains en vert foncé, les Européens en rouge et les Amérindiens à gauche (les 12 individus séquencés sont en noir et gris):

Enfin la troisième composante visible dans la figure b ci-dessus permet de séparer les Amérindiens. Les Seri (SER) sont en haut à gauche (croix bleu foncé) alors que les Lacandona (LAC) sont en bas à gauche (croix jaunes).

Les auteurs ont également réalisé une analyse avec le logiciel ADMIXTURE. Les individus séquencés sont représentés à la figure d ci-dessous. L'analyse est optimale pour une valeur de K=10. La composante Africaine est représentée en vert foncé, la composante Européenne en rouge:

L'analyse permet ainsi d'identifier une composante Seri en bleu foncé, Huichol en gris bleu, Nahua en bleu, Totonaca en violet, Zapoteca en vert clair, Maya en orange, Tojolabal en marron et Lacandona en jaune. Parmi les Amérindiens séquencés, les Tarahumara et Tepehuano possèdent la plus forte proportion d'ascendance du Nord en gris bleu. Les Nahua et Totonaca montrent le plus de mélange de composantes. La diversité des individus Nahua est probablement une conséquence de l'expansion de l'empire Aztèque au 15ème et début du 16ème siècles. Les auteurs ont déterminé les haplogroupes mitochondriaux et du chromosome Y des individus séquencés:

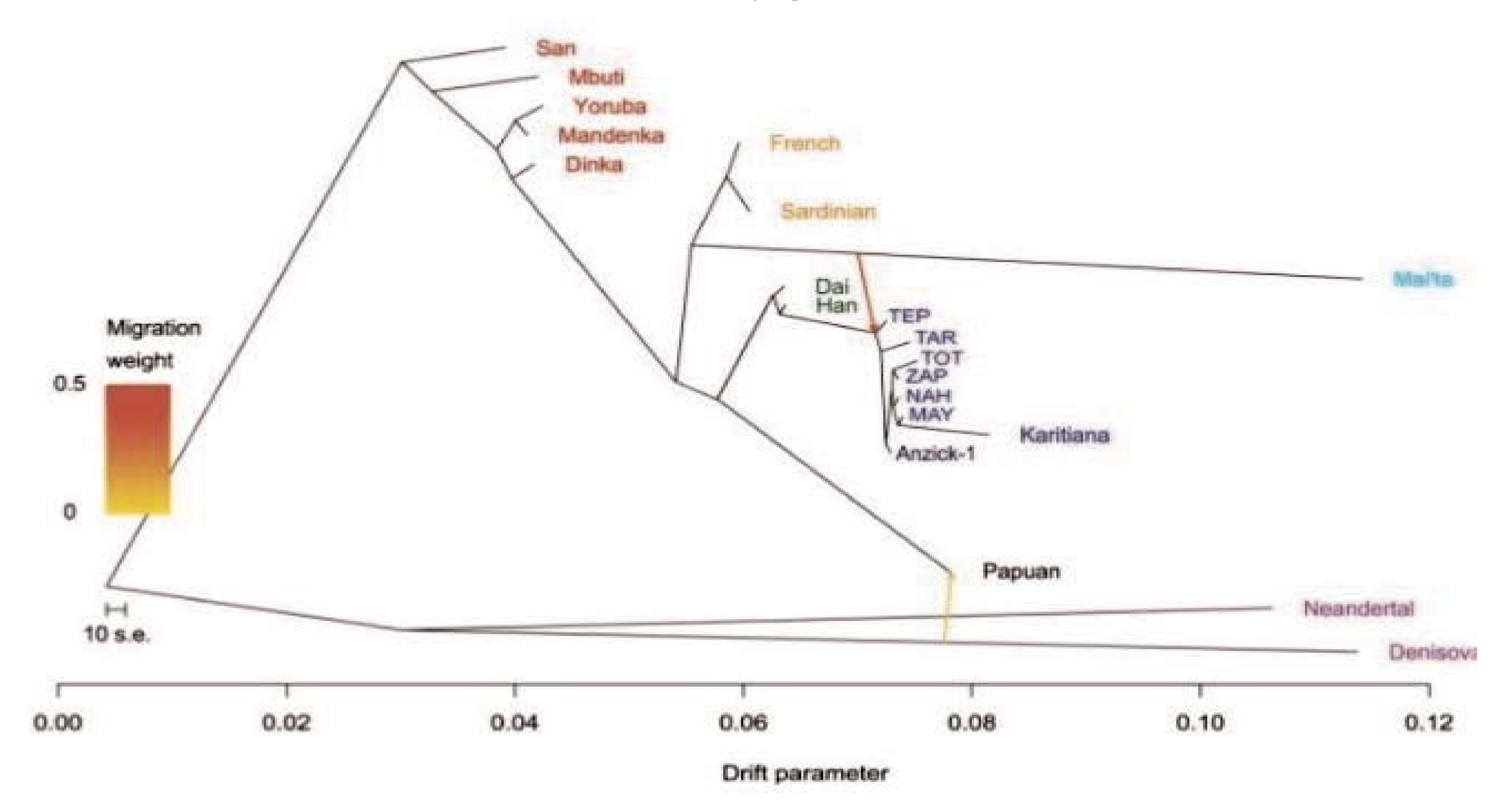
Table 1 Characteristics of Native American and Mestizo individuals

ID	Population	Location of origin	Linguistic group	Y chromosome	mtDNA haplogroup
Tar1	Tarahumara	Northern Mexico	Uto-Aztecan	Q1a2a1b	C
Tar2				–	C1c1a
Tep1	Tepehuano	Northern Mexico	Uto-Aztecan	Q1a2a1a1	C1b10
Tep2				Q1a2a1a1	A2c
Nah1	Nahua	Central Mexico	Uto-Aztecan	Q1a2a1a1	B2
Nah2				–	A2B
Tot1	Totonaca	Central Mexico	Totonac	Q1a2a1a1	C1c2
Tot2				–	A2u
Zap1	Zapoteca	Southwestern Mexico	Oto-Manguean	–	A2m
Zap2				–	A2
May1	Maya	Southeast Mexico	Mayan	–	A2
May2				–	C
Mes1	Mestizo	Central Mexico	Spanish	R1b1a2a1a2b1a1	A2g
Mes2				–	C

Il y a 6 hommes. Les cinq hommes Amérindiens sont de l'haplogroupe Q1a2a spécifique des populations Amérindiennes, alors que l'homme métisse est R1b commun dans la péninsule Ibérique. Tous les individus ont un haplogroupe mitochondrial typique des populations Amérindiennes. Ces données confirment l'hypothèse selon laquelle la contribution Européenne est essentiellement masculine.

Les auteurs ont également construit un arbre avec le logiciel TreeMix à partir des 12 génomes Amérindiens, 11 génomes de la population mondiale et 4 anciens individus: Néandertal, Denisova, un ancien Amérindien: Anzick et un ancien Sibérien de Mal'ta: L'arbre ci-dessus sépare bien les groupes Amérindiens du Nord (Tarahumaras et Tepehuanos) de ceux du Sud (Totonacas, Zapotecas, Nahuas, Mayas et Karitiana). Le flux de gènes issu de la population Sibérienne liée au garçon de Mal'ta vers toutes les populations Amérindiennes est également représenté (flèche orange).

La reconstruction démographique avec des méthodes PSMC et MSMC montre que les populations non Africaines ont subi un goulet d'étranglement génétique entre 60.000 et 50.000 ans correspondant à la sortie de l'Afrique. De plus les populations Amérindiennes montrent ensuite une faible valeur de la population effective de l'ordre de 2000 individus jusqu'à 20.000 ans, date correspondant à la position de la population en Béringie avant de se diffuser aux Amériques. Cette population reste faible jusqu'à 10.000 ans. Ensuite la population d'Amérique du Sud augmente constamment à l'inverse de la population d'Amérique du Nord qui décroit jusqu'à 4000 ans.





Ixchel est la déesse de la maternité et de la lune et est associée à l'eau. Représentée par une vieille dame, elle protège les femmes et patronne le tissage. Elle peut également se présenter sous un aspect malveillant et être responsable des destructions, des inondations et des tempêtes tropicales.

Itzamna est le dieu suprême ayant créé l'univers. C'est également de lui que viennent les connaissances en agriculture, en écriture et en astronomie. Il était généralement représenté sous la forme d'un monstre cosmique en forme de serpent-crocodile qui, une fois sur terre, devenait un vieil homme

L'AIRE MÉSO-AMÉRICAINE

Pendant le préclassique (2000 avant J.-C.-300 après J.-C.), divisé en phases ancienne, moyenne et tardive, apparaissent les traits qui deviendront caractéristiques des civilisations précolombiennes, notamment avec les Olmèques et leurs centres cérémoniels (La Venta, San Lorenzo, Tres Zapotes et Monte Albán). Leur influence s'exerce jusqu'à Chavín, dans l'aire andine, et jusqu'à Kaminaljuyú, d'où émergeront bientôt les Mayas. Sur la côte du golfe du Mexique, les Huaxtèques, après quelques similitudes avec les populations des hauts plateaux, évoluent indépendamment. Sur la côte du Pacifique naissent les cultures du Guerrero, de Jalisco, de Colima, de Nayarit, etc., qui persisteront durant le classique et le postclassique. La période classique (300-900 après J.-C.) correspond à l'épanouissement de la civilisation de Teotihuacán et au développement des mythes de Tlaloc, le dieu de la Pluie, et de Quetzalcóatl, à cette époque dieu de la Végétation, souvent représentés dans les peintures murales et sur les parois des céramiques. Les masques funéraires en pierre dure confirment le talent des sculpteurs ; les ensembles monumentaux aux pyramides imposantes et les ruines de palais attestent un véritable souci d'urbanisme.

Teotihuacán rayonne jusqu'à Kaminaljuyú et Tikal, où brille la civilisation des Mayas, jusqu'à El Tajín, centre des Totonaques, et Monte Albán, capitale des Zapotèques. Ces derniers édifient encore au début de la période postclassique (du xe s. à la conquête espagnole) le centre de Mitla qui, vers le xiiie s., passe aux mains des Mixtèques. Le postclassique a débuté avec le déclin des hommes de Teotihuacán, remplacés par les Toltèques, qui ont Tula pour métropole et dont l'organisation, sensiblement différente de celle des précédentes cités (temple vaste, fortifications…), semble correspondre aux aspirations guerrières de la population, également reflétées par son dieu Tezcatlipoca. Tula tombe sous les coups d'envahisseurs venus du Nord, parmi lesquels les Chichimèques et les Aztèques, qui fondent Tenochtitlán (Mexico), dont les créations artistiques ne laissent aucun doute sur leur caractère guerrier.

L'AMÉRIQUE CENTRALE ET L'AIRE CIRCUMCARAÏBE

L'Amérique centrale est marquée par l'interpénétration d'influences méso-américaines et andines ; l'évolution de ses civilisations est souvent proche de celles du Mexique. Citons, parmi les créations artistiques, des statuettes féminines en terre cuite, des poteries et des métates (pierres à moudre), très habilement sculptées, ainsi que des parures de pierre dure et d'or. Relativement récente, la culture Tairona se développe le long de la côte atlantique de la Colombie. Dans les Antilles, les principaux vestiges - ceux qui sont rattachés à la culture des Taïnos, Indiens de la famille arawak, entièrement décimés lors de la conquête - sont des objets en bois sculpté de très belle qualité (sièges de chef), des ruines de terrains de jeu de pelote et de nombreux pétroglyphes.

Dans les Andes du Nord, qui correspondent actuellement à la Colombie, à l'Équateur et à une partie du Venezuela, l'artisanat le plus développé est celui de l'orfèvrerie, comme en témoignent les magnifiques objets, en or ou en tumbaga, des cultures Muisca, La Tolita, etc.

La période formative (1800-300 avant J.-C.) atteint son apogée avec le site de Chavín dont l'influence se retrouve sur toutes les côtes du Pérou, notamment à Paracas. La période de développement régional (300 avant J.-C.-600 après J.-C.) est marquée par la découverte de l'irrigation, les constructions en adobe (temples et pyramides) et par une certaine individualisation des cultures : au nord les cultures de San Agustín et de Tierradentro, sur la côte nord, celle des Moches, celle de Nazca sur la côte sud et celle de Tiahuanaco, sur le lac Titicaca, dont l'expansion entre 600 et 1000 s'étend jusqu'au Chili ; Huari va influencer la culture des Chimús. Ainsi entre 1000 et 1400 fleurissent des royaumes qui amènent des particularismes locaux, qui seront abandonnés sous la férule de l'Empire inca, lui-même anéanti par la Conquête.
La Méso-Amérique est un territoire qui s'étend du tropique du Cancer, au nord, jusqu'à l'isthme de Panama, au sud. Dans cette zone

géographique cohabitaient des peuples qui s'exprimaient en nahuatl, en maya ou encore en otomi… Ils circulaient librement, sans contrainte de frontières, et partageaient une culture commune. Ils avaient, en effet, des pratiques sociales, religieuses et cultuelles identiques. Une des conditions de cette convivialité était que tout le monde parlait les langues les plus importantes de la Méso-Amérique. Il est illusoire de vouloir dresser une carte linguistique de cette région, parce qu'en un même endroit on utilisait plusieurs idiomes.

Notre méconnaissance et notre incompréhension de ce monde viennent du XIXe siècle. Les premières études américanistes sérieuses sont postérieures à 1875. A cette époque, l'Europe se constituait en Etats-nations. Et les chercheurs ont voulu à tout prix transposer le modèle occidental à la Méso-Amérique. Dans une vision "balkanisée" du monde, ils ont défini un peuple en fonction d'un territoire et d'une langue.

Pour ajouter à la confusion, la réflexion sur ces sociétés anciennes s'est également confondue avec le commerce de l'art. Les marchands d'exotisme, à la suite de quelques scientifiques qui s'étaient déjà aventurés sur ce terrain, ont inventé la "mosaïque des cultures". Pour eux, à chaque vallée correspondait une civilisation. Et comme on a une vallée tous les 50 kilomètres, on s'est retrouvé avec un catalogue de cultures fantaisistes : Tépanèques, Zapotèques, Mixtèques, Mazatèques... Alors que partout, chez les Mayas, les Aztèques ou les Toltèques, le nom importait peu. N'avait de sens, dans le monde préhispanique, que le nom de la ville que vous habitiez : si vous habitiez Cacaxtla, vous étiez un Cacaxteca, si vous viviez à Mexico, un Mexica.

Les tribus se sont probablement sédentarisées vers 1500 ans avant notre ère. C'est-à-dire trois siècles avant l'apparition de l'écriture en Méso-Amérique. Les premiers glyphes connus à ce jour remontent à 1200 ans avant Jésus-Christ. Entre ces deux dates, on ne sait pas comment cela s'est passé. Y a-t-il des tentatives, des tâtonnements ? Rien ne nous permet de le savoir avec certitude. Ce qui est certain, en revanche, c'est qu'auparavant il s'agissait de groupes nomades, moyennement nombreux pour des raisons logistiques : de 30 à 80 personnes, c'est-à-dire juste au-dessus du niveau familial. Au moment où apparaissent les premiers écrits, on s'aperçoit qu'ils étaient constitués en sociétés déjà très développées et hiérarchisées, avec des savoir-faire et des connaissances : ils savaient chasser, pêcher, et ils maîtrisaient l'agriculture.

Chez les peuples précolombiens, l'écriture sert d'abord à rédiger le pacte "juridique" - pour utiliser un terme anachronique -, qui légitime la présence d'un clan sur un territoire. La prise de possession, pour ces anciens nomades, est essentielle. L'implantation se déroule toujours selon le même processus. Ils commençaient par creuser un trou dans la terre pour y déposer des offrandes, suivant une codification précise. Au-dessus de l'offrande, ils construisaient un "marqueur", c'est-à-dire une construction qui servait à rappeler leur arrivée à cet endroit aux générations futures.

Au départ, il s'agissait d'un tumulus, sur lequel serait ensuite érigée une pyramide. Celle-ci recevait des inscriptions disant, en substance : "Nous, peuple Untel, nous nous sommes installés à cet endroit, en telle année, et nous avons décidé de l'appeler ainsi." Grâce à ces inscriptions, tout le monde connaissait l'histoire de la cité. Elles relatent également les récits légendaires, comme la création du monde. Enfin, on y trouve les acteurs de la fondation de la ville, des listes de souverains ou de rois-prêtres.

Comment les cités-Etats se sont-elles organisées ? Leurs structures sont-elles comparables à celles de l'Antiquité grecque ?

Il faut bien garder en tête que le monde préhispanique est unique. Les Méso-Américains ont quelque chose d'à la fois très beau et très particulier : ce sont des sédentaires qui n'ont pas oublié qu'ils ont été nomades. Et ils ont organisé leur société de façon à conserver un peu de nomadisme dans leur vie. On le constate en observant les

plans de leurs villes : au centre, il y a toujours une pyramide, qui rappelle l'offrande faite aux dieux au moment de leur installation. Autour de celle-ci, s'organisent d'autres pyramides, des temples, des sanctuaires et des palais. Viennent ensuite les quartiers d'habitation. Ces derniers ne sont pas forcément proches les uns des autres. Contrairement à nos cités médiévales, où les maisons étaient agglutinées, les villes précolombiennes utilisaient beaucoup l'espace. Enfin, au-delà des quartiers résidentiels, les Méso-Américains conservaient un espace de nature à l'état sauvage. On y trouvait ni habitation ni culture. Quant aux champs, ils se situaient au-delà de ce no man's land. Le paysan aztèque devait marcher pendant une demi-heure pour se rendre à son champ - c'est le cas minimal qu'on puisse observer, le maximum étant une heure et demie. Obligé de traverser cette zone à l'état sauvage, l'homme - seuls les hommes travaillaient la terre, les femmes restaient au foyer pouvait chasser, faire de la cueillette et retrouver des pulsions de son passé migratoire. Cette persistance du nomadisme dans l'imaginaire des Méso- Américains se retrouve aussi dans leurs rites funéraires. Ils enterraient leurs morts avec de la boisson et de la nourriture. Ils croyaient en effet que le défunt avait besoin de provisions pour migrer jusqu'au pays des morts. Son voyage sous terre durait quatre ans. C'est un au-delà de nomades.

Maïs, avocat, pomme de terre, ou encore tomate (qui vient du mot nahuatl tomatl), courants sur nos tables aujourd'hui, n'ont pas seulement été cultivés, mais aussi élaborés par les Méso-Américains. Leur agriculture est, en tout cas, remarquable en ce sens que tout a été prévu pour éviter l'effort aux hommes. Le maïs, par exemple, la base de l'alimentation chez eux, demande un minimum de travail au paysan. Pour ensemencer sa milpa, son champ, le cultivateur précolombien fait un trou dans la terre avec un bâton. Il y jette la graine. Et c'est tout ! Ensuite, le maïs se débrouille. On ne le repique pas. On ne désherbe pas, puisque les mauvaises herbes ne dépassent pas 40 centimètres. On ne se baisse pas pour récolter, l'épi poussant à hauteur d'homme. Enfin, vous obtenez une productivité extraordinaire : pour un grain semé, vous récoltez 80 graines ! Or le maïs n'est pas un don de la nature, c'est le résultat d'un travail de sélection des plants, une construction "génétique", comme on dirait aujourd'hui, des Méso-Américains. Même chose pour la tomate qui a été travaillée pour obtenir, à partir de la même souche végétale, deux autres plantes.

La pomme de terre, qui n'existait pas à l'état naturel et qui a été obtenue en développant la partie radiculaire de la tomate. Le tabac : ils ont modifié le plant pour qu'il produise des feuilles pouvant être séchées et fumées.

Le cacao occupait aussi une place particulière dans leur société. Selon leurs légendes, le cacao était un don des dieux. Dans certaines traditions, Quetzacóatl, le "serpent à plumes", a enseigné aux femmes comment moudre les fèves. Contrairement aux populations amazoniennes qui mangent le cacao à l'état de fruit - le cupuaçu, c'est délicieux -, les Méso-Américains attendaient que la gousse mûrisse pour récolter les fèves. C'était une boisson de luxe, réservée aux classes dirigeantes. Le cacaoyer pousse en effet dans les terres basses, et l'importer jusque dans les terres hautes, comme à Mexico (2 200 mètres), stocker les fèves, les traiter, était assez onéreux. Les Aztèques l'appelaient xocoatl ("eau amère"). Il était consommé sans sucre. On y rajoutait du piment, pour obtenir une boisson exclusivement virile, censée être aphrodisiaque. Les fèves, qui se conservaient longtemps, servaient également de monnaie.

Légumes perpétuels vous ne les plantez qu'une fois
Légumes perpétuels vous ne les plantez qu'une fois
Sacrifices humains, rituels sanglants, polygamie, bien des aspects de la société précolombienne ont choqué les conquistadors du XVIe siècle. Aujourd'hui, les travaux des archéologues permettent de mieux comprendre ces pratiques parce que le monde méso-américain est un contre-modèle du nôtre. Dans le modèle occidental, vous avez une cosmogonie de nature divine et transcendantale. La question de la création du monde a été résolue assez simplement : c'est un dieu - quelquefois, ils s'y sont mis à plusieurs - qui a créé l'u-

nivers. Le travail de l'homme consiste à chercher à comprendre ce monde qui s'impose à lui et dont il n'est pas en mesure de changer les règles. Dans le monde préhispanique, l'homme est le créateur de l'ordre terrestre et il en est le responsable. Tous les jours, il doit accomplir un certain nombre d'actions pour sauvegarder l'univers. D'où une série de rites, d'obligations cérémonielles, parmi lesquelles se trouve le sacrifice humain.

Il y a d'autres différences majeures. Prenons le temps : l'Ancien Monde a établi son calendrier en fonction de la création divine. Le calcul des jours se base sur des observations astronomiques liées au mouvement du soleil. Dans le monde méso-américain, l'homme crée ses propres rythmes calendaires : leur cycle de 260 jours, par exemple. Tout le monde a cherché à quelle planète cela pouvait correspondre. Or c'est une approximation du temps de la gestation humaine. Il n'y a pas d'astronomie ici, tant pis pour le mythe romantique. Les Méso-Américains se contrefichent du mouvement des étoiles, pour la bonne raison que ce sont eux qui font marcher les étoiles.

Autre exemple d'incompréhension : la polygamie. On ne peut pas la réduire, chez eux, au plaisir masculin. La femme, dans la société méso-américaine, est liée au territoire. Elle représente la maison, qui s'inscrit dans un quartier, puis dans une cité, laquelle appartient finalement à une géographie cosmique. Selon la logique de ces peuples, un chef ne peut pas revendiquer l'autorité sur un territoire s'il n'est pas marié à une femme de ce territoire. Moctezuma, le souverain de Mexico, avait 150 épouses afin de pouvoir régner sur tout l'Empire aztèque. Il y a eu énormément de malentendus, parce que, objectivement, c'est compliqué. Pour chaque détail, pour chaque élément, les chercheurs doivent, à chaque fois, se poser la question : n'est-on pas en train, en faisant telle ou telle interprétation, de plaquer une idée européenne ?

L'histoire est souvent racontée par les vainqueurs. Les conquistadors du XVIe siècle, et les religieux qui les ont suivis pour évangéliser les populations, n'ont-ils pas présenté ces peuples comme des barbares pour justifier leur conquête ?

Pour répondre à cette question, il faut bien comprendre qui est le vainqueur des Aztèques. Après quinze années passées dans les Antilles, Hernán Cortés a constaté le désastre de la présence espagnole. Il ne souhaitait pas laisser le scénario de destruction et d'esclavagisme se répéter au Mexique. Puisque, de toute façon, ces peuples se sont rencontrés, pensait-il, il fallait qu'ils cohabitent. Son grand projet, c'était le métissage. Lui-même liera son destin à une femme nahua, la Malinche, qui lui donnera un fils. Après s'être rendu maître de Mexico, se méfiant de l'Église catholique, Cortés a fait venir des missionnaires franciscains, un ordre qui prône une vie simple, la pauvreté et la fraternité.

Au Mexique, il leur a demandé de convertir les Indiens sans les déposséder de leur identité. Le baptême dans la foi catholique devait les sauver de l'esclavage, sans les empêcher de vivre selon leurs traditions, à l'exception des sacrifices humains. Ces franciscains se sont intégrés aux populations indigènes et ont appris leurs langues. Ils ont recueilli des renseignements sur la religion, les pratiques sociales, la politique, les rituels... Est-ce une source fiable ? Absolument ! Dans la mesure où l'objectif de Cortés et des franciscains était de constituer un corpus historique national de façon à rendre, à terme, le Mexique indépendant. Car Cortés était un indépendantiste. Le Mexique que nous connaissons aujourd'hui est le produit de la vision qu'il a eue il y a 500 ans.



LA CIVILISATION DU MAÏS

Dans l'Amérique précolombienne, une autre céréale - le maïs - a contribué elle aussi à l'essor de grandes civilisations. Le maïs est issu de la culture de la téosinte, une modeste plante dont l'épi, à l'état sauvage, ne compte que six ou sept grains de petite taille. Consommée par les chasseurs-cueilleurs du Paléolithique, la téosinte a commencé à être cultivée il y a près de 9000 ans dans une haute vallée du Mexique. A partir de ce berceau, les ancêtres de nos maïs actuels se sont d'abord diffusés vers toute la Méso-Amérique (Mexique, Yucatan, Caraïbes…) puis en direction du sud du continent : il y a 7000 ans, du maïs était produit dans certaines vallées de l'altiplano péruvien situées à 2600 m d'altitude. Six millénaires plus tard, les Amérindiens parviennent à acclimater le maïs dans les régions tempérées du nord des Etats-Unis et du Canada.



La culture du maïs a favorisé l'émergence et le développement de grands empires conquérants et bâtisseurs, les plus connus étant les Mayas, les Aztèques et les Incas. Outre ses avantages nutritifs, le maïs présente en effet un double atout. En premier lieu, cette céréale pousse rapidement, ce qui laisse aux paysans du temps pour d'autres activités comme les guerres de conquête et l'édification de puissantes cités aux monuments impressionnants. Par ailleurs, en année normale, la forte productivité du maïs permet de dégager d'importants excédents qui, échangés contre d'autres biens, constituent une source de richesse.

Le maïs est largement cultivé pour ses grains riches en amidon, pour la consommation quotidienne des populations et comme plante fourragère pour les animaux. Base de l'alimentation en Amérique centrale, le maïs comporte aussi une dimension sacrée pour les civilisations qui peuplent les sous-continents américains, constituant un lien entre les hommes et les dieux : le maïs a, dans nombre de cultures précolombiennes, une double dimension de don divin permettant la subsistance des hommes et d'offrande des hommes aux divinités.

Le maïs est au cœur de la cosmogonie, c'est-à-dire de la représentation que se font les populations de la création et de l'organisation de l'univers.

C'est le cas chez les Mayas, civilisation de Mésoamérique localisée sur la péninsule du Yucatan (correspondant actuellement au sud du Mexique, au Guatemala, au Honduras, au Belize et au Salvador). Entre 600 av. J.-C. et environ 1000 ap. J.-C., la culture maya se développe dans des cités-états, telles que Copán, Tikal, Palenque et Chichén Itzá autour de la culture du maïs. Le mot "maya" signifierait "maïs" ; céréale qui tient donc une place primordiale dans les mythologies et dans la vie quotidienne. En effet, les Mayas s'identifiaient comme des "hommes de maïs" et pratiquaient, à l'aide de planchettes de compression, la déformation crânienne dès le plus jeune âge, par parallélisme avec la forme d'un épi de maïs.
Les Aztèques ou Mexicas ont succédés politiquement aux Mayas à partir du XIIIe siècle jusqu'à l'an 1521. Ils ont divinisé le maïs sous les traits de Chicomecóatl, déesse de la subsistance et de la végétation, en particulier du maïs, et, par extension, déesse de la fécondité.

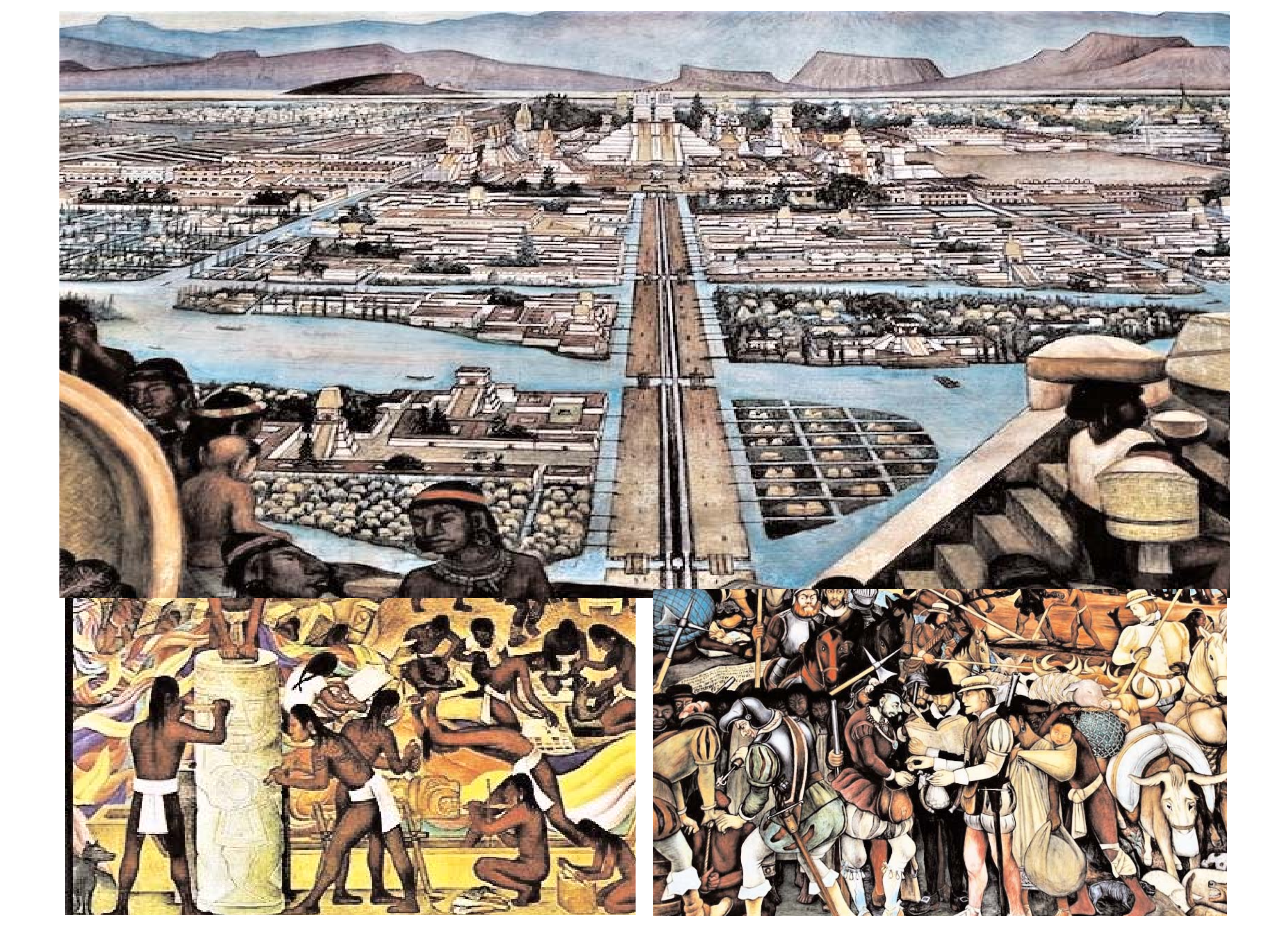
On l'appelle aussi Xilonen, c'est à dire "la poilue", évoquant ainsi les soies des jeunes épis de maïs. Le culte de Chicomecóatl était con-

centré sur le mois de septembre appelé huei tozoztli (du jeûne prolongé). Les autels des maisons étaient alors ornés de plants de maïs et, dans les temples, les graines étaient bénies. Des sacrifices étaient associés au culte visant à nourrir la déesse qui avait elle-même assuré la subsistance des communautés humaines. D'autre part, les Mexicas adoraient une divinité par stade de maturité du maïs (la déesse Ilamatecuhtli symbolisant le maïs mûr, par exemple, tandis que Chicomecoatl était associée au maïs jeune), rappelant ainsi, outre la consommation quotidienne de cette céréale, l'importance du cycle de sa culture dans le monde aztèque.

En Amérique du Sud aussi, dans les régions andines influencées par la culture maya (Équateur, Pérou, Bolivie, Venezuela, et Colombie), cette céréale tient une place prépondérante dans la vie quotidienne et dans les croyances. Ainsi, la chicha, boisson préparée à base de maïs fermenté, était consommée par les prêtres chamanes dans le cadre de leurs activités spirituelles.

Aujourd'hui la culture maya est encore très présente au Yucatan et le maïs est toujours la base de l'alimentation en Amérique centrale. En outre, si le maïs est étroitement lié à la représentation de l'univers et des dieux en Amérique centrale et en Amérique du Sud, sur la plupart des autres continents, la culture des céréales se reflète dans la vie quotidienne d'une communauté, où le calendrier agraire sert de modèle aux événements et rites sociaux.
Chez les peuples d'Amérique centrale (Mayas, Aztèques…) comme chez les Incas des Andes et certaines tribus indiennes du nord du continent, le maïs représentait beaucoup plus qu'une ressource alimentaire. Cette céréale avait acquis un statut de plante sacrée et était présente dans de nombreux mythes. Les indiens Navajos croyaient ainsi que le maïs leur avait été apporté du ciel par une dinde tandis que les Creeks affirmaient que la plante leur était parvenue dans l'oreille d'un corbeau.

Les aristocrates mayas déformaient le crâne de leurs nourrissons pour qu'il prenne la forme oblongue d'un… épi de maïs. Les " hommes de maïs " (c'est la signification du mot maya) voyaient dans cette céréale bien verticale l'union de la force ascendante du feu et de l'énergie descendante de la pluie. Selon le Popol Vuh, le livre sacré du peuple maya, c'est le maïs qui a permis la création de l'espèce humaine… Dans un premier temps, les dieux ont tenté de façonner des hommes à partir d'argile, de bois et de bien d'autres matériaux. Toutes ces tentatives se sont révélées infructueuses… jusqu'à ce qu'ils aient l'idée de les pétrir avec de la farine de maïs. Un autre mythe raconte comment les humains ont découvert le maïs… Ils ont appris, par le renard, que les fourmis ont aperçu cette céréale cachée sous une montagne. Ils demandent alors à Chac, le dieu de la pluie, de les aider. Ce qu'il fait en envoyant la foudre fendre la montagne. Une partie du maïs devient noire à cause de la fumée dégagée, une autre prend la couleur rouge du feu ; le maïs n'ayant reçu qu'une petite quantité de chaleur devient jaune tandis que celui qui n'a pas été touché par l'éclair reste blanc.



De l’arrivée des Européens à la Révolution

Hernan Cortès (Cortez). jeune noble castillan, s'embarque pour le Nouveau Monde peu après sa découverte par Christophe Colomb. C'est le plus illustre des conquistadors, ces aventuriers qui ont conquis l'Amérique pour le compte de l'empereur Charles Quint.

Lui-même, à la tête de cinq cent soldats et cavaliers, a le front d'attaquer le puissant empire aztèque, installé sur les plateaux du Mexique. Il tire parti de l'étonnement que suscitent sur les Indiens le physique barbu des Espagnols, leurs armures, leurs armes à feu et leurs chevaux caparaçonnés. Il exploite aussi avec habileté les haines entre les différents peuples de la région.

" Noche triste " à Tenochtitlan

La nuit du 30 juin au 1er juillet 1520 reste connue sous le nom de " Noche Triste " (Triste Nuit) dans l'Histoire de l'Espagne. En ces heures tragiques s'est joué en effet le destin du Mexique et de l'Amérique espagnole. Une poignée de soldats espagnols aux ordres d'un jeune noble castillan du nom d'Hernan Cortés (en français Fernand Cortez) échappe cette nuit-là à la furie aztèque. Incapables de repousser les Espagnols, les habitants du Mexique vont devoir se soumettre aux nouveaux-venus.

Des intrus bien accueillis

Le 19 février 1519, Cortés, débarque au Mexique en provenance des Antilles et entreprend la conquête du pays. Il tire parti de l'étonnement que suscitent sur les Indiens le physique barbu des Espagnols, leurs armures métalliques, leurs armes à feu et leurs chevaux caparaçonnés. Les Indiens font le rapprochement entre ces arrivants et leur mythologie, qui évoque un dieu, Quetzalcoatl, parti un jour à la conquête de nouvelles terres et qui doit revenir avec ses descendants revêtus d'armures dorées. Cortés, grâce aux services d'une jeune Indienne, se rallie habilement les peuples qu'oppriment les Aztèques.

Ces derniers ont établi un siècle plus tôt leur domination sur un vaste territoire qui s'étend jusqu'au Guatemala actuel. Leur capitale est une cité prestigieuse du nom de Tenochtitlan, environnée d'un lac qui la protège des agresseurs éventuels. Les guerres que les Aztèques poursuivent sans relâche n'ont d'autre but que d'alimenter leurs temples en sacrifices humains.

Guerre impitoyable

Quand Cortés fait part de son arrivée à l'empereur aztèque Moctezuma II, celui-ci n'ose pas lui refuser l'accès de sa capitale. Troublé, il le reçoit avec les honneurs dûs à un descendant du dieu Quetzalcoatl. Une fois dans la place, Cortés séquestre l'empereur et gouverne en son nom. Mais voilà qu'il doit revenir sur la côte pour faire face au débarquement d'un rival. Il confie la garde de la ville à un lieutenant. Mais celui-ci est rapidement dépassé par la situation. La population prend les Espagnols à partie et Moctezuma trouve la mort en tentant de s'interposer. Informé, Cortés fait demi-tour pour porter secours à ses compatriotes. Il ordonne la retraite dans la nuit du 30 juin au 1er juillet 1520. Mais la population a coupé les ponts qui permettent de franchir les marais environnants et la moitié des Espagnols succombent en tentant de sortir de la ville.

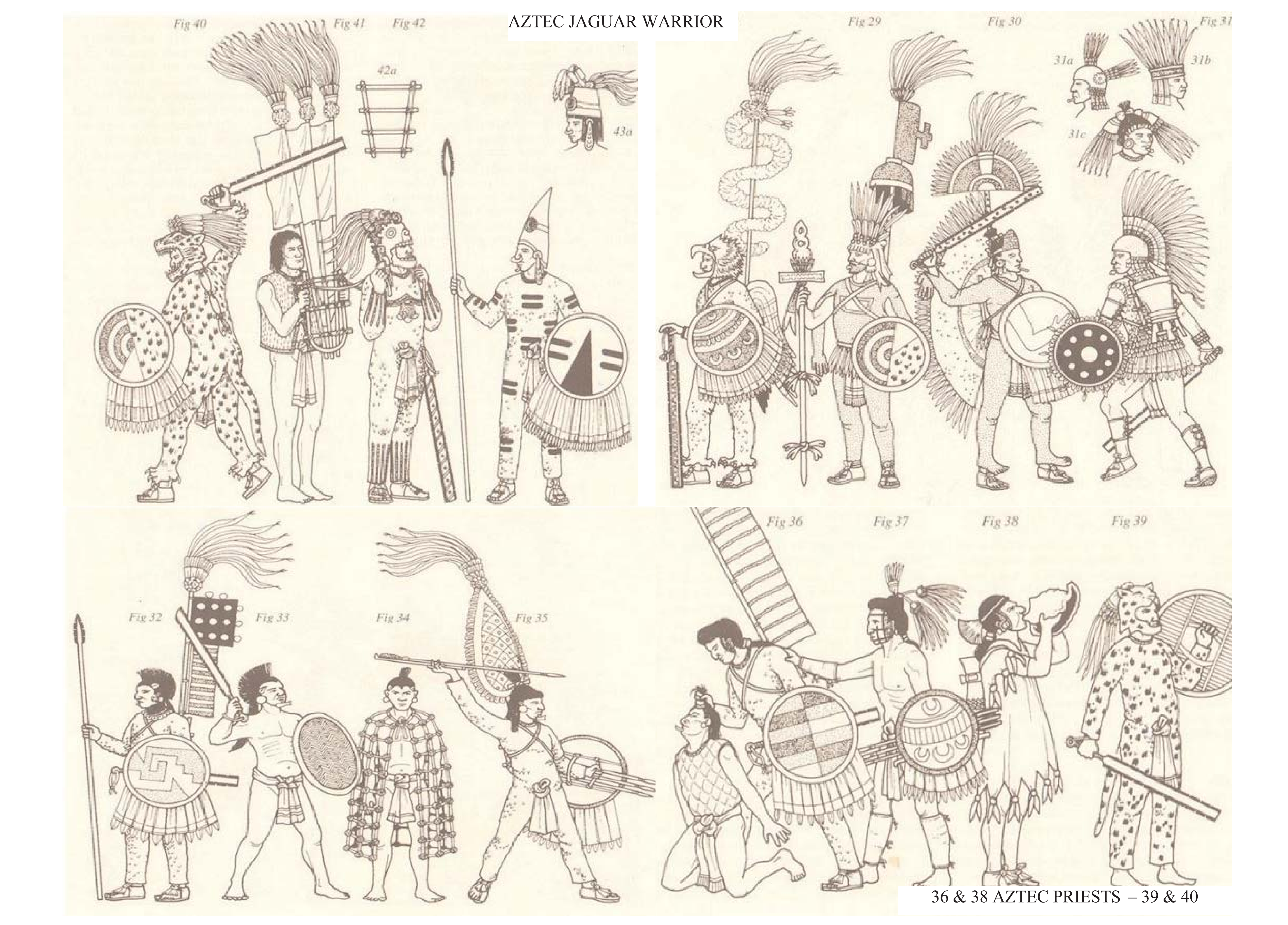
Triomphe espagnol

Cortés, tenace, reprend l'offensive, vainc une armée de plusieurs dizaines de milliers d'hommes et s'empare de Tenochtitlan le 13 août 1521, malgré la résistance du nouvel empereur Cuauhtémo.

Sur l'emplacement de Tenochtitlan, le nouveau maître du pays fonde la ville de Mexico, d'après le nom donné aux habitants de la région, les Mexican. L'empereur Charles Quint transforme l'ancien empire en une colonie du nom de Nouvelle-Espagne. Cortés en devient le gouverneur et le capitaine général. Il finira sa vie en Espagne, près de Séville, se consacrant à la rédaction de ses souvenirs.

Les Mexicains étaient arrivés à un haut degré de civilisation, quand ils ont été soumis, à partir de 1519, par Cortez et par des aventuriers espagnols venus de Cuba À la place de l'empire aztèque est fondée une colonie du nom de Nouvelle-Espagne dont Cortés devient le gouverneur et le capitaine général. A

AZTEC JAGUAR WARRIOR



36 & 38 AZTEC PRIESTS – 39 & 40




guzmā
michvacā

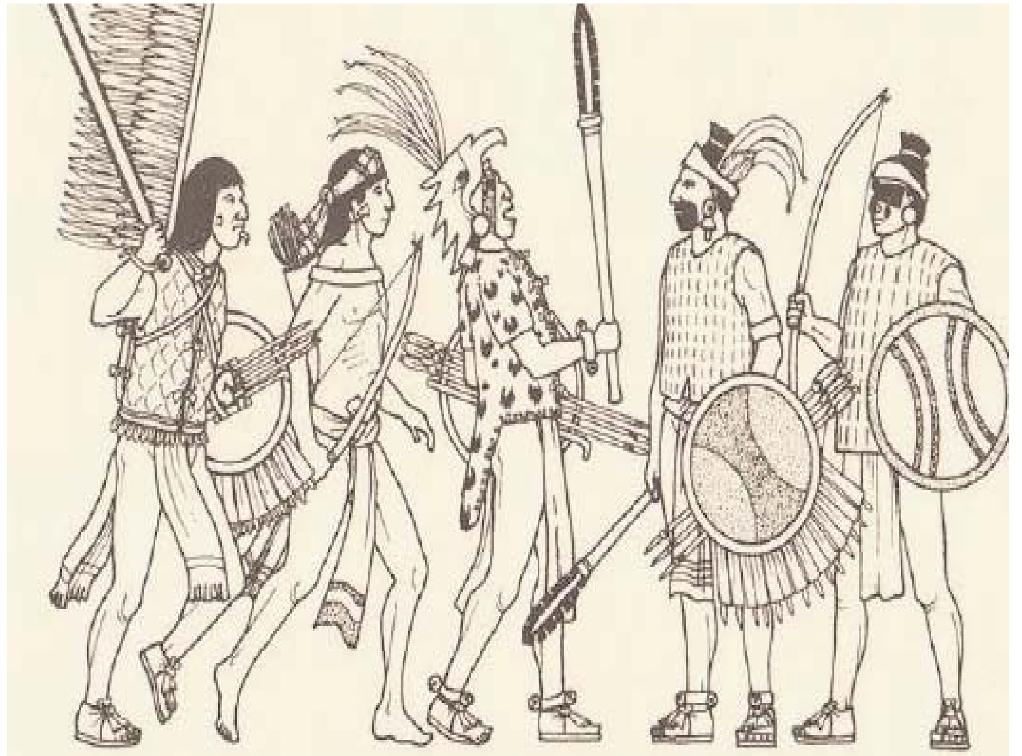


57a
57b
54a


27i
27ii
27iii
27iv
27v
27vi
27vii
27viii
27ix
27x
27xi
27xii
27xiii
27xiv
27xv
27xvi
27xvii
27xviii
27xix
27xx
tecpatepec
xochimilco
tlacopã
coyonacã
ye polinh q̃ mexica

MAYAS





ZAPOTHÈQUES

MIXTÈQUES

partir de là, et jusqu'aux premières décennies du XXe siècle, l'histoire mexicaine peut se diviser en trois grandes périodes. La première est celle de la colonisation espagnole. Le pays, qui prend le nom de Nouvelle-Espagne, est abondamment pillé par la métropole, mais laisse aussi émerger un prospère société créole. Celle-ci aspirera à l'indépendance au début du XIXe siècle et la proclamera en 1821. Au cours de cette seconde période, seconde période, le jeune État se trouve confronté aux débordements des ses leaders politiques (parmi lesquels domine la figure du général Santa-Anna), ainsi qu'aux ambitions des États-Unis, avec lesquels une guerre (1847-1848) sera inévitable - et inévitablement perdue aussi. Le Mexique doit céder une vaste portion de son territoire à son puissant voisin du Nord, en même temps qu'il se trouve confronté à une crise financière qui le met en conflit avec l'Espagne, l'Angleterre et la France. La France, qui veut y établir un empire, et place en 1864 sur le trône son homme de paille, l'archiduc Maximilien d'Autriche. Une nouvelle période s'ouvre ainsi, qui très rapidement voit l'échec des Français, puis livre, en 1876 le Mexique à la dictature, prétendument éclairée de Porfirio Diaz. En 1910 éclate enfin un révolution qui secoue le Mexique jusqu'en 1923 et distribue les cartes politiques du pays pour le reste du siècle.

La **Nouvelle-Espagne,** jusqu'en 1800

La période espagnole de l'histoire du Mexique s'ouvre par le débarquement de Cortez en 1519. En moins de deux ans, de 1519 à 1521, il fit la conquête de l'Etat de Mexico, sur lequel l'empereur aztèque Montézuma régnait depuis 1503. Cette conquête fut bientôt suivie de celle de tout le reste du pays. L'Espagne en fit une vice-royauté, la Nouvelle-Espagne, dans laquelle fut compris aussi le Guatemala.

Dans le cours du XVIIe siècle les missionnaires espagnols et leurs aventuriers s'étendirent au Nord et au Sud du plateau de Mexico. La population indigène, accablée par la barbarïe et la cupidité des conquérants, épuisée par des travaux excessifs, livrée aux supplices par Inquisition, décrut rapidement, malgré les efforts de Las Casas pour adoucir son sort.

Jusqu'au début du XIXe siècle, l'histoire de la Nouvelle-Espagne se résume principalement au pillage de ses richesses au bénéfice de la couronne d'Espagne. L'exploitation du pays ainsi se borna presque seulement à la recherche des métaux précieux : aussi le Mexique a-t-il fourni immensément d'or et d'argent à l'Espagne : Acapulco, sur l'Océan Pacifique, était le lieu où venaient se rendre, toutes les richesses, qu'on expédiait ensuite en Europe sur des galions.

Le malaise de la société créole, prospère, mais dépourvue de poids politique, l'acheminera peu a peu vers des velléités d'indépendance après que les États-Unis aient acquis la leur à la fin du XVIIIe siècle. Cependant, la rébellion ouverte devra encore attendre pour se faire jour quelques décennies, et l'affaiblissement de la métropole, envahie en 1808 par les troupes napoléoniennes .

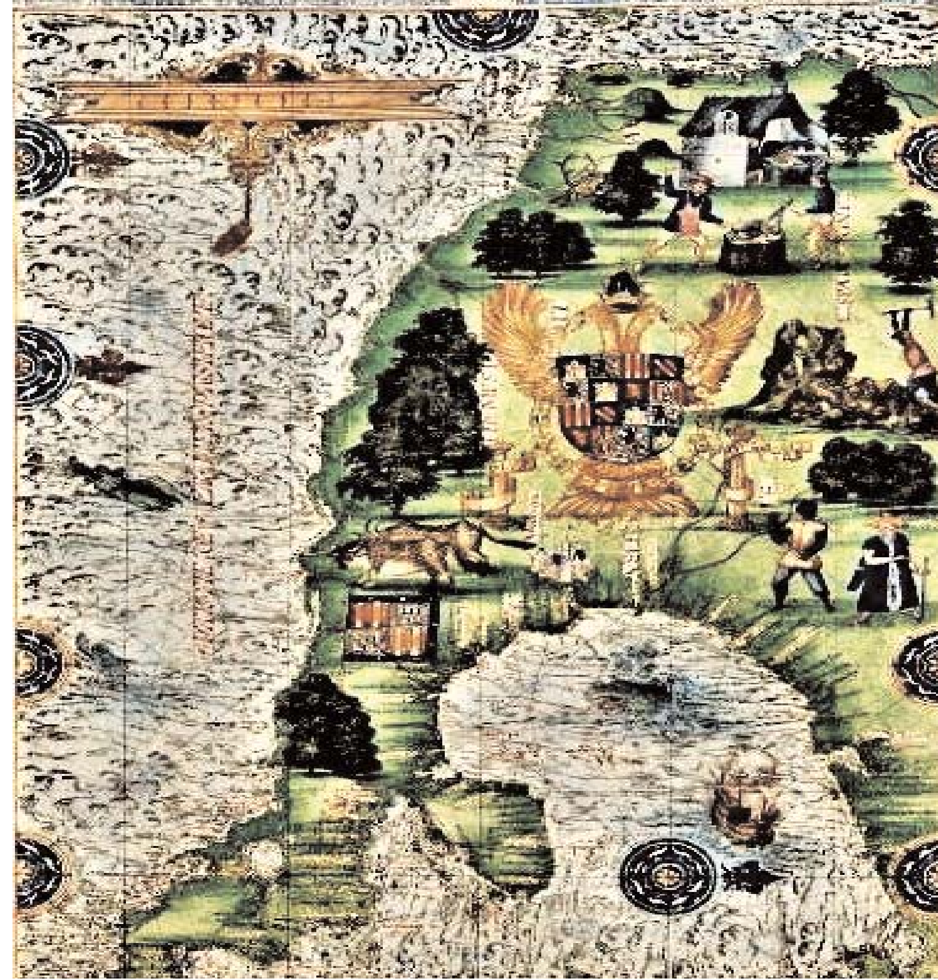
De l'indépendance à l'arrivée des Français

Le début du XIXe siècle marque un tournant dans l'histoire mexicaine. Il y eut d'abord trois tentatives inutiles d'indépendance : sous Hidalgo, 1810; sous Morelos, 1815; sous Mina, 1816. En 1821, Augustin Iturbide, général de l'armée royale, passa aux insurgés, battit le vice-roi Apodaca, s'empara de Mexico et se fit proclamer empereur en 1822, sous le nom d'Augustin Ier, mais il fut renversé dès l'année suivante, et le Mexique se constitua en république fédérative : la victoire de Tampico, gagnée en 1829 sur les troupes de Ferdinand VII, assura son indépendance. Mais depuis cette époque, le pays n'a plus cessé d'être déchiré par des dissensions intestines.

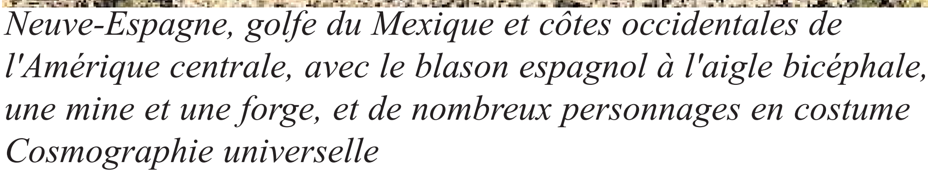
Une foule d'ambitieux se sont succédé à la présidence, se renversant ou s'égorgeant les uns les autres : Vittoria (1824), Pedrazza et Guerrero (1828), Bustamente (1829 et 1836), Santa-Anna (1832), Parèdes (1841 et 1846), Santa-Anna de nouveau (1843, 1847 et 1853). Ce dernier avait réussi un moment à restaurer l'autorité; mais il fut renversé de nouveau en 1855, et depuis la pays est resté livré à la plus déplorable anarchie : plusieurs partis, les fédéralistes et les unitaires, le parti clérical et le parti libéral, s'y disputaient le pouvoir avec acharnement. Aux maux de la guerre civile sont encore venus se joindre ceux de la guerre extérieure : en 1838, les mauvaises relations avec la France conduisirent au bombardement de St-Jean d'Ulloa et de la Vera-Cruz; en 1846, la sécession du Texas, qui s'annexa aux États-Unis, amena une guerre avec cette puissance, à la suite de laquelle le Mexique, partout vaincu, fut forcé de signer à Guadalupe un traité qui lui enlevait le territoire à l'Est du Rio-del-Norte, le Nouveau- Mexique et la Nouvelle-Californie (2 février 1848).

En 1861, sous la présidence de Juarez, le Mexique suspend le règlement de sa dette extérieure, et les Européens (la France, l'Angleterre et l'Espagne), encouragés par les conservateurs malmenés par le régime libéral de Juarez, se décident à intervenir militairement. L'affaire se règlera rapidement avec l'Espagne et l'Angleterre, qui se retireront début 1862. Mais la France décida de rester encore un peu.

De Maximilien à la révolution







Neuve-Espagne, golfe du Mexique et côtes occidentales de l'Amérique centrale, avec le blason espagnol à l'aigle bicéphale, une mine et une forge, et de nombreux personnages en costume
Cosmographie universelle
Guillaume Le Testu, Le Havre, 1556.
Manuscrit enluminé sur papier, 118 p. dont 57 planches, 53 x 36 cm
Vincennes, Service historique de la Défense, Bibliothèque, D.1.Z.14, f. 43v

Il s'agit d'une région fertile où "les Espaignolz sont abitués pour le présent", comme le marque sans ambiguïté le riche blason espagnol à l'aigle bicéphale. On y "trouve un grant nombre d'or et de pierres précieuzes", nous rapporte le texte. Une mine à ciel ouvert et une forge attestent la richesse minière de la région.

Napoléon III, afficha ouvertement ses ambitions sur le Mexique. Il souhaitait y fonder au un empire latin, catholique, qui pourrait contrebalancer l'influence des États-Unis. Il désigna Maximilien d'Autriche empereur, qui pris possession du trône en 1864. La guerre avec les Mexicains avait déjà commencé, elle allait encore durer trois ans. Mais les Francais, détournés des affaires mexicaines par la menace prussienne (Bismarck) se retirèrent du pays et abandonnèrent Maximilien, qui finalement est vaincu et fusillé par Benito Juarez. La république fut rétablie en 1867.

Le Mexique se relève relativement bien de tous ces événements. En 1876, quatre ans après la mort de Juarez, une autre figure de premier plan accède au pouvoir, Porfirio Diaz. Il sera président jusqu'en 1880, puis de nouveau entre 1884 et 1911. Sous sa dictature, déguisée en démocratie moderniste, le pays connaît une certaine propérité. Mais la chappe de plomb qui pèse sur lui finit par provoquer l'insurrection, à partir de 1910.

Inspirée par Francisco Madero, et conduite par hommes tels que Pancho Villa, Emiliano Zapata ou Alvaro Obregon, cette révolution chasse Porfirio Diaz du pouvoir. Mais les rivalités des qui opposent les vainqueurs entretiennent une période de trouble qui durera au moins jusqu'en 1923. La vie politique du Mexique sera largement dépositaire de l'héritage de cette révolution. Aussi bien le parti au pouvoir entre 1929 et 1997, le PRI (= Parti révolutionnaire institutionnel), que la guerilla la zapatiste qui a agité le Chiapas à la fin des années 1990 s'en réclameront.

« L'Empire latin d'Amérique »
Napoléon III poursuivit sont projet d'Empire d'accord avec le parti conservateur clérical. Et, le 16 avril 1862, les Français publiaient un étrange manifeste où ils déclaraient être venus au Mexique pour faire cesser les divisions du pays. C'était la guerre. On comptait sur une révolution conservatrice qui n'eut pas lieu; Almonte, Miramon ne groupèrent autour du camp étranger que 5000 adhérents; pas une ville n'ouvrait ses portes. Juarez décrétait la levée en masse des hommes de vingt et un à soixante ans et menaçait de mort quiconque prêterait son concours à l'ennemi. Le 28 avril, de Lorencez força à Cumbres le passage des montagnes, et le 5 mai il attaqua Puebla que Zaragoza défendait avec 12 000 hommes; il fut repoussé et perdit 476 soldats. Le 18 mai, une défaite des Mexicains à Banancaseca par les Français et le chef réactionnaire Marquez compensa cet échec.

Prise de Puebla par les Français en 1863.
L'armée française demeura à Orizaba, maintenant péniblement ses communications avec Veracruz. Elle reçut bientôt des renforts sous un nouveau commandant, le général Forey, qui débarqua en août avec 30 000 hommes, monta lentement vers Orizaba, où il commença par dissoudre le pseudo-gouvernement organisé par Almonte (octobre 1862). Il établit solidement sa ligne de communications avec Véracruz, et le 16 mai 1863 commença le siège de Puebla; Zaragoza était mort; Ortega défendit la place avec 11 000 hommes, tandis que Comonfort couvrait Mexico. Le siège fut terrible; il fallut prendre une à une chaque cuadra (carré de maisons); malgré le choléra et le typhus, les assiégés tinrent trois mois; enfin le 8 mai l'armée de Comonfort fut dispersée à San Lorenzo par Bazaine : le 17, Ortega se rendit après avoir encloué ses 150 canons, brisé ses armes et fait sauter la poudrière; 26 généraux, 1000 officiers, 11 000 soldats étaient prisonniers. Juarez sortit de Mexico le 31 mai se retirant à San Luis de Potosi; Bazaine entra dans la capitale le 7 juin. L'expédition française fit à Mexico une entrée triomphale, aux acclamations du peuple; une assemblée de trente-cinq notables conservateurs fut réunie et remit l'autorité au triumvirat d'Almonte, de Labastida, archevêque de Mexico, et du général Marianno Salas, ancien lieutenant de Santa-Anna; ceux-ci appelèrent à délibérer deux cent cinquante notables sous le nom d'Assemblée constituante et firent voter le 10 juillet par cette réunion illégale et sans mandat la résolution suivante :

« La nation mexicaine adopte pour forme de gouvernement la monarchie tempérée et héréditaire, sous un prince catholique ; le souverain prendra le titre d'empereur du Mexique, la couronne impériale sera offerte à l'archiduc Maximilien d'Autriche pour lui et ses descendants. »

Les circonstances parurent d'abord favorables à la combinaison napoléonienne. Forey, nommé maréchal, rentra en France, laissant le commandement à Bazaine (1er octobre. 1863). Celui-ci mena rapidement les opérations avec le concours des bandes conservatrices de Marquez et de Mejia. Les armées libérales étaient dissoutes; il ne restait guère que des guérillas renforcées par les débris des troupes de Comonfort et les évadés de Puebla; le noyau de l'armée régulière était formé d'Indiens enrôlés d'autorité et servant presque indifféremment sons n'importe quel drapeau; Quant aux guerillas formées de bandes de volontaires ou vaqueros groupés autour de leurs propriétaires, elles se partageaient entre libéraux et réactionnaires.

Les deux principaux chefs de la résistance étaient Juarez dans le Nord et Porfirio Diaz dans le Sud Bazaine groupa les Mexicains en deux colonnes, sous les généraux Douai et Cartagny, et fit organiser des contre-guérillas par le colonel Dupin. San Luis de Potosi fut pris le 25 décembre; Guadalajara le 5 janvier, et Zacatecas le 6 février


pesos
su dinero

1864; Juarez se réfugia à Monterey, d'où il chassa le gouverneur du Nouveau-Léon, Vidaurri, qui voulait se rendre indépendant. Juarez sollicita l'appui des États-Unis, offrant de leur céder la Sonora ; mais, encore absorbés par la guerre de sécession, ils n'acceptèrent pas. Comonfort avait été tué. Ortega, qui s'était évadé, était brouillé avec le président et paraissait disposé à s'entendre avec Bazaine. Le nouvel empereur avait le champ libre. Il avait déclaré le 3 octobre à la députation mexicaine, venue à Miramar lui offrir la couronne, qu'il acceptait, sous réserve de l'adhésion unanime de la nation; on fit signer des adresses par deux mille communes; le 10 avril 1864, l'archiduc annonça son adhésion, il se fit sacrer par le pape à Rome et débarqua le 29 mai à Veracruz. Il avait conclu avec le gouvernement français la convention de Miramar, en vertu de laquelle on décidait que l'armée d'occupation française serait réduite à 25 000 hommes et évacuerait progressivement le Mexique au fur et à mesure de l'organisation des forces du nouvel empire; on laissait à celui-ci durant six ans la légion étrangère forte de 8 000 hommes; un article secret ajoutait que l'effectif expéditionnaire resterait plus longtemps, de manière à être encore de 20 000 hommes en 1867.

L'archiduc créait un corps de 7500 volontaires autrichiens et un régiment de 2000 Belges. Les frais à rembourser à la France étaient arrêtés à 270 millions au 1er juillet 1864; ensuite 1 000 F par soldat et par an. Un emprunt de 190 millions avait été ouvert par les Français; il n'y eut que 102 600 000 F de souscrits, dont près de 7 millions absorbés par les courtages, 27 payés aux créanciers anglais, 8 remis à l'archiduc, le reste remis à la France ou déposé en garantie de deux ans d'intérêt.

L'intermède de Maximilien.

Maximilien entra à Mexico avec sa femme Marie-Charlotte (fille du roi des Belges) le 12 juin 1864. Il essaya une politique de conciliation, écartant les cléricaux extrêmes. Il refusa de rétablir les fueros du clergé et abolit le péonat, qui était, une sorte de servage imposé aux paysans indiens. Il s'aliéna ainsi les réactionnaires sans rallier les patriotes. En même temps, il promulguait la loi martiale contre les républicains qui tenaient encore la campagne. L'armée française avait occupé Monterey, refoulé Juarez sur Chihuahua; Bazaine marcha contre Porfirio Diaz et prit Oaxaca le 9 février 1865, puis fit occuper Chihuahua (15 août). Juarez s'installa à El Paso del Norte, dernier point demeuré libre sur le territoire mexicain. On le crut passé aux États-Unis, et Maximilien rendit le 3 octobre un décret déclarant que ce départ mettait fin à la résistance et que désormais les guérillas libérales seraient regardées comme des associations de malfaiteurs, et leurs membres fusillés dans les vingt-quatre heures; quiconque leur procurerait des armes, des vivres, des informations, subirait la peine capitale. Ces mesures terroristes ne pouvaient affermir un régime qui ne se soutenait que par les baïonnettes étrangères.

L'effondrement du nouvel empire du Mexique fut rapide. Il n'avait jamais été reconnu par les États-Unis qui n'avaient cessé de traiter Juarez comme le chef du pouvoir légal. Dès le 4 avril 1864, le Congrès de Washington avait déclaré que le peuple des États-Unis jugeait inconciliable avec ses principes la reconnaissance d'une monarchie instituée sous les auspices d'un État européen. Le Sénat et le président ne s'y associèrent pas; mais, quand la guerre de sécession toucha à son terme, le 9 février 1865, le gouvernement fédéral, au nom de la doctrine de Monroe, demanda à Napoléon III de rappeler ses troupes, afin de laisser les Mexicains choisir librement leur gouvernement. Vainement on tenta de traîner en longueur; le langage des États-Unis devint menaçant, et l'évacuation devint inévitable. Un emprunt de 170 millions souscrit en France n'avait apporté au gouvernement que 50 millions. Bazaine et Maximilien étaient en désaccord et se paralysaient; le pape avait rejeté un nouveau concordat qui sanctionnait la vente des biens du clergé. Les défections se multipliaient. Inébranlable, Juarez, dont les pouvoirs expiraient le 30 novembre1865, les avait prorogés, refusant de céder la place au président de la cour suprême Ortega qui aurait dû assurer l'intérim. Des volontaires affluèrent des États-Unis; l'exécution des chefs républicains Arteaga et Salazar, fusillés par le général Mendez (3 octobre 1865), ne fit que surexciter les patriotes. Même le vieux Santa-Anna sortit de sa retraite de La Havane. Dès que l'ordre de rapatriement des troupes françaises est connu, les Mexicains secouent le joug. En janvier 1866, les libéraux sont maîtres de l'État de Durango, en février du Nouveau-Léon; le 14 j uillet, Mejia capitule à Matamoros; Monterey est évacué; Tampico pris en août; Juarez se réinstalle à Chihuahua en septembre. Vainement l'impératrice Charlotte vient supplier Napoléon; on ne laisse même plus partir de nouveaux volontaires autrichiens.

Le chevaleresque Maximilien refuse d'abdiquer, ne voulant pas abandonner ses partisans aux représailles des vainqueurs. Le 11 mars 1867, les derniers soldats français se rembarquent; les Belges, la plupart des Autrichiens, étaient partis. Les événements se précipitent; les bandes d'Apaches et d'Opatas, qui avaient arboré le pavillon impérial, sont écrasées au Nord; au Sud, les Impériaux sont vaincus dans le Yucatan. Porfirio Diaz arrive aux portes de Mexico, après avoir défait Marquez; Maximilien se retire dans la forteresse de Queretaro, tandis que Marquez fait fusiller ses prisonniers et terrorise la capitale. Escobedo assiège Queretaro dont le colonel Miguel Lopez lui rend la citadelle (15 mai 1867); Mendez est fusillé le jour même; le mois suivant, Maximilien a le même sort avec

Mejia et Miramon (19 juin). Les libéraux ne voulaient pas laisser repartir pour l'Europe un prétendant dont la cour eût été un foyer permanent de conspirations, et ils tenaient à donner un sanglant avertissement aux princes européens en quête d'une couronne. Le 24 juin, Porfirio Diaz entrait à Mexico; le 25, Veracruz se rendit. Juarez rentra dans sa capitale, au milieu des acclamations, et fut réélu président.

Porfiriat et Révolution

L'oeuvre de régénération du Mexique fut plutôt activée que retardée par cette terrible crise. Le parti réformateur se trouva délivré des cléricaux qui avaient appelé l'étranger. Quelques soulèvements, notamment celui de Santa-Anna au Yucatan, furent aisément comprimés par Juarez, auquel Ortega se rallia franchement. En avril 1869, il put faire voter une amnistie politique à tous les indigènes. Réélu en 1871, il mourut le 18 juillet 1872; le pouvoir passa au président de la cour suprême, Sébastien Lerdo de Tejada, pour jusqu'au 31 juillet 1874. Il se fit réélire, mais ne put se maintenir. La grosse difficulté était la question financière qui avait provoqué l'intervention étrangère. La dette publique comprenait l'ancien emprunt anglais 3%, soit 250 millions, et 175 millions de dette intérieure à 6 %, une dette espagnole réglée en 1851 et 1853 à environ 24 millions, une dette aux États-Unis de 6 millions (convention du 4 juillet 1868); celles résultant des actes de la faction conservatrice et de l'empire qu'elle avait soutenu : fonds de 3 % créé en 1864 pour régler les coupons arriérés de l'emprunt anglais (121 620 000 F; emprunt anglo-français 6 % de 1864 (309 125 000 F); emprunt à primes 6% de 1865 (250 millions), créances admises des résidents étrangers (150 millions); sommes dues à la France (325 millions). C'était, au temps de Maximilien, un total de près de 4 600 000 000 portant près de 100 millions d'intérêts annuels. Juarez refusa naturellement de reconnaître les emprunts contractés par ses adversaires, ce qui retarda le rétablissement des relations diplomatiques avec les États européens, qui presque tous avaient reconnu Maximilien. Le premier qui les rouvrit fut la Confédération de l'Allemagne du Nord, en 1868; la France les reprit en 1882 et l'Angleterre en 1883, après règlement de sa dette et des arrérages pour une inscription globale de 430 millions; les créanciers réclamaient plus de 2 milliards.


LA RÉVOLUTION MEXICAINE - DIEGO RIVIERA

Le Porfiriat.
Le parti radical et fédéraliste est demeuré au pouvoir plusieurs décennies. Il a complété son triomphe par la séparation totale de l'Église et de l'État, la suppression du vote des ecclésiastiques (1871), l'expulsion des ,jésuites et des ordres étrangers (1873), la multiplication des écoles laïques. En 1873, il abolit la distinction légale entre péones et propriétaires. Juarez fut le premier président qui accomplit régulièrement toute la durée de son mandat. Tejada, son successeur, n'avait ni le même prestige ni la même valeur morale; lorsqu'en 1876, il prétendit imposer sa réélection, il fut attaqué par Iglesias; le Congrès se prononça pour Tejada (29 octobre 1876); alors Iglesias et le second libérateur du Mexique, Porfirio Diaz, ancien médecin devenu général pendant la guerre, recoururent aux armes. Diaz fut vainqueur (15 novembre) et entra à Mexico le 1er décembre 1876. Reconnu président provisoire, il fut définitivement élu en février 1877. Au bout de ses quatre années, il fut remplacé, le 1er décembre 1880, par le général Manuel Gonzalez, du même parti. Celui-ci rétablit le favoritisme et se laissa lui-même corrompre. Aussi Porfirio Diaz fut-il réélu en 1884 et depuis lors, en 1888 et 1892.

Sous l'impulsion énergique de Porfirio Diaz, le pays s'est transformé. Il a constitué une armée permanente assez forte et disciplinée pour clore le régime des pronunciamentos. Il a établi une sécurité comparable à celle des États européens. Il a rendu à l'administration son autorité morale et effective. Lui-même a été




The Blood of the Revolutionary Martyrs Fertilizing the Earth

LA NOVELLE DÉMOCRATIE SE LIBÈRE DE SES CHAÎNES -

strict observateur de la légalité constitutionnelle. La situation politique affermie, il a amélioré, dans une mesure inrroyable, la situation économique. La sécurité rétablie a naturellement provoqué l'essor de l'industrie et du commerce. Celui-ci fut décuplé par la construction d'un vaste réseau de chemins de fer, Une politique douanière nettement protectionniste a donné d'aussi bons résultats qu'aux États-Unis d'autant que la répression de la corruption en a assure tous les bénéfices au Trésor. Dès 1880, le budget se réglait en excédent, et on pouvait aborder le règlement de la dette extérieure. Tant pour cet objet que pour l'établissement des moyens de transports, de nouveaux emprunts furent contractés à des conditions relativement favorables en 1888, 1889 (chemin de fer de Tehuantepec), 1890 et 1893. La dépréciation de l'argent, dont le Mexique était un grand producteur, a été gênante, en réduisant à moitié la valeur du dollar mexicain (l'adoption en 1905 du monométalisme or permettra cependant de stabiliser la situation). Les observateurs étrangers sont alors très impressionnés. Le gouvernement se donne une allure démocratique. Inspiré par les idées d'Auguste Comte, il se veut laïque et résolument pacifique; il s'occupe, semble-t-il, d'améliorations matérielles intérieures. Le Mexique au début du XXe siècle apparaît au moins au niveau de pays comme l'Australie ou l'Algérie à la même époque. Les progrès sont réels. Le Porfiriato ne peut cependant se résumer à cette vision angélique. Le régime de Porfirio Diaz est en réalité une dictature. Les élections sont systématiquement truquées, les opposants éliminés physiquement. Le pays, sur lequel pèse une chappe de plomb, doit son développement économique aux capitaux américains et européens, ce qui a un corrolaire : ses principales richesses passent rapidement entre les mains de compagnies étrangères. A terme, le régime ne peut que se lézarder et tomber.

Le sang de Révolution.

En 1910, Porfirio Diaz se trouve confronté à un opposant sérieux, Francisco Madero, qui déjà en 1903 s'était insurgé contre les méthodes sanglantes du président (écrasement d'une manifestation à Monterey). Madero est arrêté juste avant les élections présidentielles, puis relâché après la nouvelle "victoire" de Porfirio Diaz. Depuis les États-Unis, où il s'est réfugié, Madero en appelle le 20 novembre à la révolution, et obtient le soutien inattendu d'un bandit de grand chemin du nom de Francisco (dit Pancho) Villa. Ces cavaliers mèneront un bataille suffisamment dure aux troupes gouvernementales (bataille de Ciudad Juarez, mai 1911), pour conduire Porfirio Diaz à la démission, puis à la fuite à l'étranger (il mourra à Paris en 1915). Francisco Madero est élu à la présidence le 7 juin 1911. Mais, à l'épreuve du pouvoir, il apparaîtra davantage surtout comme un théoricien, un politique de bonne volonté sans doute, mais qui échouera devant devant les réalités du terrain. Dès novembre, une insurrection est conduite dans le Morelos par Emiliano Zapata, un paysan aux idéaux socialistes; en mars de l'année suivante, un autre soulèvement a lieu, sous la conduite de Pascual Orozco. Madero fait appel au général Huerta pour mater ces mouvements. Mais Huerta s'allie bientôt aux nostalgiques de Porfirio Diaz, soutenus en sous-mains par les États-Unis. Huerta fera assassiner Madero le 21 février 1913. Le Mexique entre alors dans une longue phase d'instabilité. Les troupes légalistes, autour du général Alvaro Obregon, que rejoignent pour un temps Emiliano Zapata et Pancho Villa, qui entrent à Mexico en novemmbre 1914 et parviennent à chasser Huerta et les porfiristes, et finiront par porter au pouvoir en 1917 Venustiano Carranza. Le 5 février, une nouvelle constitution, inspirée de celle de 1857, est proclamée. Des droits nouveaux sont accordés (salaire minimum, droits syndicaux, etc.). Et la révolution semblerait finalement avoir triomphé, si ce n'avait été des luttes intestines entre les nouveaux dirigeants : Zapata est assassiné en 1919 par un sbire de Carranza, Carranza et Villa seront assassinés respectivement en 1920 en 1923 sur l'ordre d'Obregon.

10 avril 1919

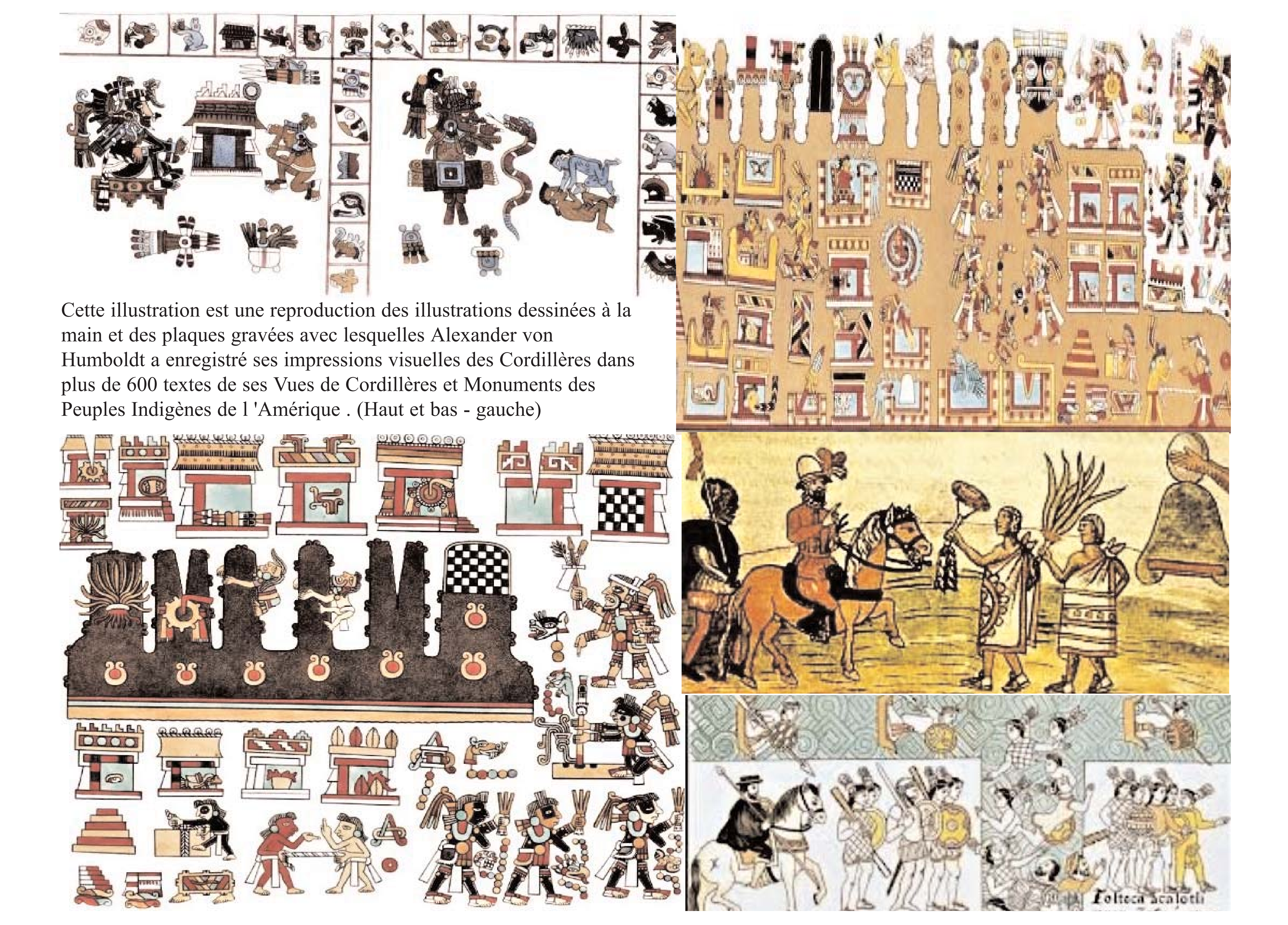
Zapata tombe dans un guet-apens

Le 10 avril 1919, à Cuernavaca, au sud de Mexico, Emiliano Zapata trouve la mort dans un guet-apens tendu par un colonel de l'armée mexicaine qui s'était fait passer pour un ami.

Un bandit de légende

En 1909, Emiliano Zapata, paysan illettré d'une trentaine d'années, soulève les paysans (ou peones) de l'État de Morelos. L'année suivante, il rallie l'insurrection de Francisco Madero, de même qu'un autre insurgé, Pancho Villa, un métis à la tête des farouches cavaliers des steppes du nord. Mais une fois au pouvoir, Madero, bourgeois vertueux mais malhabile, conserve les hommes de l'ancien dictateur, n'ose fusiller personne et rechigne à distribuer les terres aux peones, comme Zapata le lui demande. Zapata reprend alors les armes contre lui et ses successeurs, les dictateurs Huerta et Carranza. Le 6 décembre 1914, il entre triomphalement à Mexico avec Pancho Villa. Mais le retour en force de Carranza oblige Villa à l'exil et va entraîner la mort de Zapata par traîtrise... La révolution est alors terminée. Pas nécessairement les désordres et les tragédies.

Une guerre religieuse contre les peones catholiques va prendre le relais de la guerre civile. Le bilan total d'un quart de siècle de guerres meurtrières s'élève à un million de morts (sur 15 millions d'habitants !).

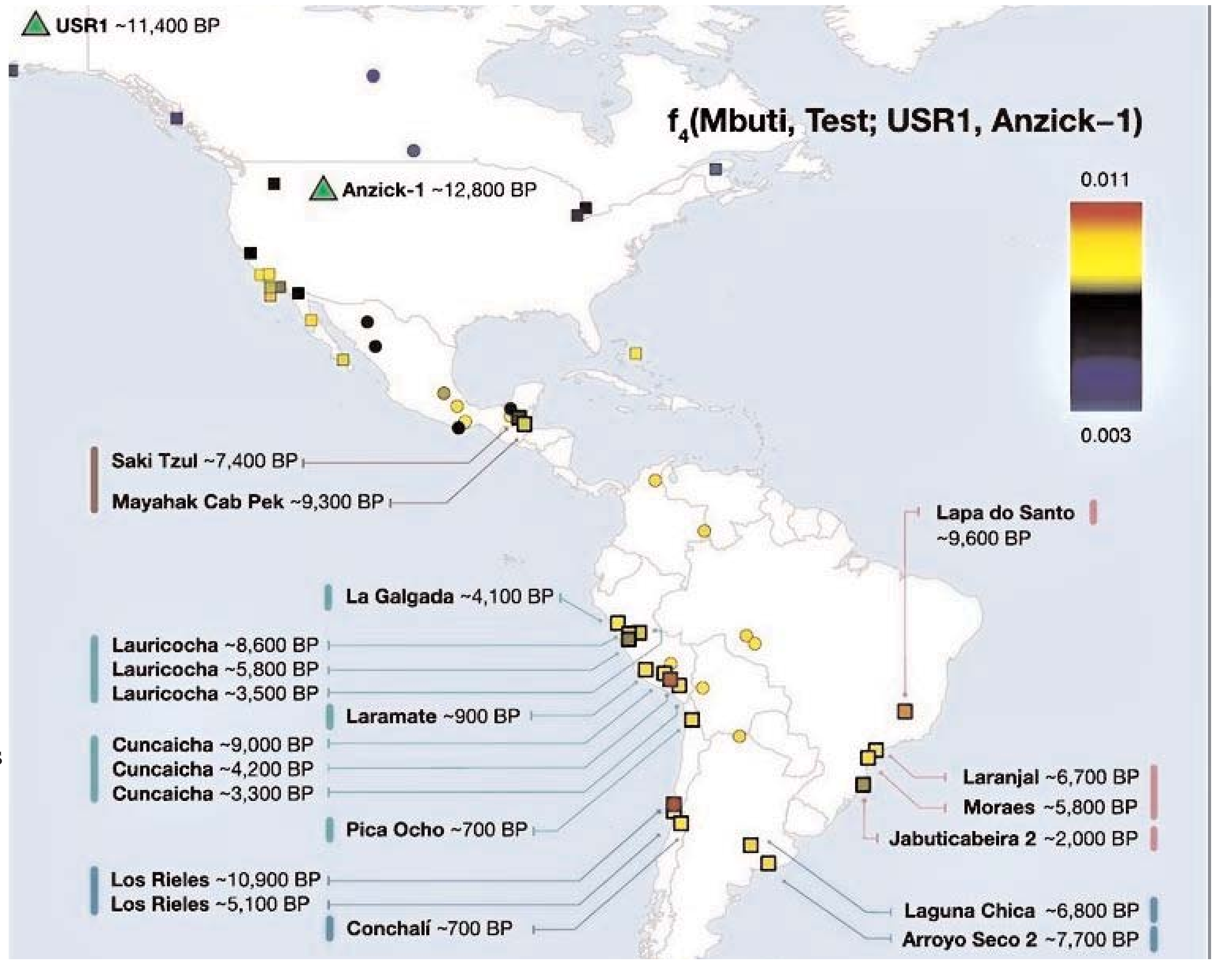


Cette illustration est une reproduction des illustrations dessinées à la main et des plaques gravées avec lesquelles Alexander von Humboldt a enregistré ses impressions visuelles des Cordillères dans plus de 600 textes de ses Vues de Cordillères et Monuments des Peuples Indigènes de l 'Amérique . (Haut et bas - gauche)

Histoire génomique de l'Amérique Centrale et du Sud

Les études génétiques précédentes ont montré que la grande majorité des Amérindiens en dehors de la zone Arctique, dérivent d'une population ancestrale unique. Cette population ancestrale est supposée s'être séparée en deux branches entre 17.500 et 14.600 ans: les Amérindiens du Sud et les Amérindiens du Nord. Un ancien individu du site archéologique de Anzick dans le Montana daté d'environ 12.800 ans et associé à la culture Clovis appartient à la branche Sud Amérindienne. La branche Nord Amérindienne est fortement représentée dans le Nord-Est de l'Amérique, et parmi les ancien individus du Sud-Ouest de l'Ontario au Canada. D'autre part certains groupes Amazoniens actuels comme les Surui, possèdent une ascendance Autralésienne.

Des paléo-généticiens viennent de publier un papier intitulé: Reconstructing the Deep Population History of Central and South America. Ils ont séquencé le génome de 49 individus de quatre régions différentes: Belize, Brésil, Pérou et cône sud-Américain (Chili et Argentine). Dans chacune de ces régions le plus ancien individu est plus vieux que 9000 ans:



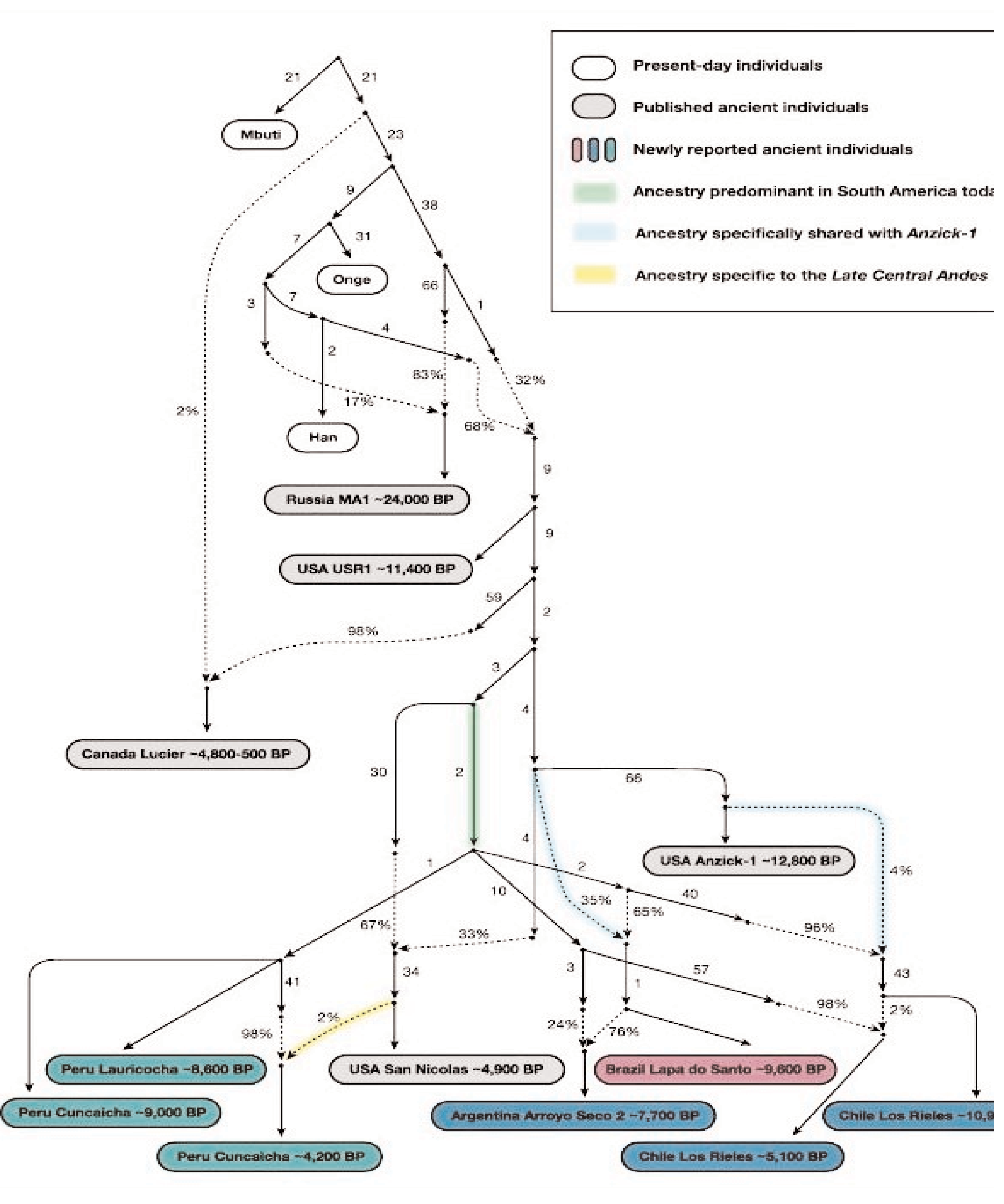
Les plus anciens individus de cette étude ne partagent pas plus d'allèles avec les populations Amérindiennes actuelles de la même région qu'avec celles de régions différentes. Cependant, il y a une forte continuité génétique entre les anciens individus datés de moins de 5800 ans et les populations actuelles de la même région.

Au Pérou, les plus anciens individus de Cuncaicha et Lauricocha partagent plus d'allèles avec les groupes Amérindiens actuels du

centre des Andes. Les anciens individus de Arroyo Seco 2 et Laguna Chica datant de 8600 ans ont une forte affinité génétique avec des groupes actuels Amérindiens du cône sud-Américain.

Au Brésil, la continuité génétique avec les groupes actuels commencent avec l'ancien individu de Moraes vieux de 5800 ans. Il y a également une forte continuité génétique entre les anciens individus de Jabuticabeira 2 vieux de 2000 ans de la culture Sambaqui, et les groupes actuels du sud du Brésil. Ces anciens individus partagent plus d'allèles avec les groupes Amérindiens actuels parlant une langue Gê que ceux parlant une langue Tupi-Guarani. Ce résultat supporte la théorie qui relie la culture Sambaqui et les locuteurs de la langue proto-Gê qui sont supposés avoir vécu il y a environ 2000 ans. Cela suppose également un remplacement de population sur la côte Brésilienne: les locuteurs de langue Gê remplacés par des locuteurs de langue Tupi-Guarani.

La figure ci-dessus montre également l'affinité génétique des différents anciens squelettes avec Anzick-1 de la culture Clovis. Ainsi tous les anciens individus d'Amérique du Sud et Centrale ainsi que les Californiens sont proches de Anzick-1, à l'inverse des anciens Américains du Nord. Cependant certains sont plus proches de Anzick-1 que les autres, par exemple l'individu de Los Rieles du Chili vieux de 10.900 ans, l'individu de Lapa do Santo du Brésil vieux de 9.600 ans, et plusieurs individus du Pérou datant de 4200 ans ou moins. Ces résultats sont



indiqués par la statistique f4 et confirmés par le logiciel qpWave. Ce dernier indique de plus que la plupart des anciens Amérindiens du Sud sont issus de trois sources ancestrales différentes dont Anzick-1 et les anciens Californiens de la côte. Si, en plus, on intègre les Surui d'Amazonie, on rajoute une quatrième source ancestrale d'origine Australésienne.

Les auteurs ont ensuite utiliser le logiciel qpGraph pour construire des modèles démographiques. Ils ont ainsi pu relier neuf populations différentes d'Amérique du Nord, Centrale et du Sud issue d'une population source unique sans mélange génétique significatif entre les branches Nord et Sud Amérindiennes. Ce résultat va à l'encontre des conclusions du papier de Scheib qui supposait des mélanges génétiques importants entre les branches Sud et Nord Amérindiennes. Cependant si les auteurs intègrent l'ancien individu de Anzick-1 dans le graphe, ils doivent également intégrer des événements de mélange génétique: fig. ci-dessus

Ce résultat indique au moins 4 événements de mélange génétique entre l'Amérique du Sud et des régions en dehors de l'Amérique du Sud: une première source à l'origine de toutes les populations Sud Amérindienne (en vert ci-dessus), un lignage proche de Anzick-1 chez l'ancien individu de Los Rieles du Chili vieux de 10.900 ans, chez l'ancien individu de Lapa Do Santo du Brésil vieux de 9600 ans ou l'ancien individu de Arroyo Seco 2 d'Argentine vieux de 7.700 ans (en bleu clair), une ascendance Sud Amérindienne en provenance de la côte Californienne (USA San Nicolas) dans les anciens individus du Pérou (en jaune). Le dernier événement est représenté par l'ascendance Australésienne chez les Surui d'Amazonie qui ne sont pas représentés dans le graphe ci-dessus.

Il n'y a quasiment pas de mélange génétique entre les branches Sud et Nord Amérindiennes. Le seul signal mis en évidence est celui détecté chez les anciens Péruviens plus récent que 4200 ans, mais il reste inférieur à 2%.

Il y a très peu de dérive génétique dans les différents lignages conduisant aux anciens groupes d'Amérique du Sud, ce qui implique une rapide diffusion de la migration initiale vers les différentes régions d'Amérique du Sud.

Il y a une ascendance commune entre l'ancien individu Anzick-1 de la culture Clovis avec les premiers individus d'Amérique du Sud ou Centrale ce qui implique qu'un groupe associé à la culture Clovis était associé à cette première population arrivée en Amérique du Sud, bien que l'essentiel de cette première population était issue d'une population différente de la culture Clovis. Ce résultat peut s'expliquer par une première migration en Amérique du Sud d'une population associée à la culture Clovis, suivie vers 9600 ans par une seconde migration qui a remplacé une bonne part de la population Sud Américaine. Ces résultats sont notamment corrélés avec les preuves archéologiques au Brésil. Cependant ce pourrait être l'inverse, une première migration par une population antérieure à la culture Clovis, liée par exemple au site archéologique de Monte Verde au Chili vieux de 14.500 ans, remplacée par une seconde migration reliée à la culture Clovis.

Les auteurs n'ont pas détecté le signal Australésien présent dans la population actuelle Surui, dans l'ensemble des anciens individus analysés dans cette étude.

Enfin les données de cette étude montrent que le gène EDAR lié à la forme des dents et à la texture des cheveux crépus et épais, présent chez tous les Amérindiens et Est Asiatiques actuels, n'était pas présent chez tous les anciens individus d'Amérique comme USR1, Anzick-1, Lapa Do Santo et Laranjal du Brésil. Ainsi il est probable que ce gène s'est imposé chez les Amérindiens et les Est Asiatiques de façon indépendante en parallèle.

GUATEMALA

L'histoire du Guatemala se rattache d'abord à celle du Mexique. C'est du Mexique où ils s'étaient établis vers le milieu du VIe siècle, que vinrent au Guatemala, au XIIIe siècle, les envahisseurs toltèques, les Quichés, les Cachiquels, les Zutugils.

Le Guatemala, c'est-à-dire le pays du quetzal, l'oiseau sacré des Mayas, fut le siège de l'Empire maya (de 1500 avant notre ère à 250 de notre ère).

Cette civilisation se développa dans les basses terres tropicales du Petén, au nord de l'actuel Guatemala. Son apogée se situa entre le VIIIe et le Ixe siècle. La ville de Tikal, la capitale maya, comptait alors 45 000habitants; les autres cités importantes sont El Mirador, Palenque, Copán, Tonina et Bonampak. Après l'an 900, ce fut la période de déclin: les Mayas abandonnèrent la forêt pour fonder, sous la domination des Aztèques (Toltèques) venus du Nord, une nouvelle civilisation qui s'implanta essentiellement sur la presqu'île du Yucatan au Mexique (Chichen Itza et Uxmal).

Le territoire habité par les Mayas occupait 400 000km², il correspondait à la partie sud du Mexique (Yucatan), ainsi que le Guatemala, le Belize et une partie du Honduras et du Salvador. Les Mayas étaient ainsi éparpillés dans des cités-États (Tikal, Palenque, Uxmal, Copan, etc.) dominées par de gigantesques pyramides. Ce qu'on appelle l'empire maya n'a jamais existé: chacune des cités-États formait un petit royaume en soi, lesquelles se faisaient souvent la guerre.

En 1524, le conquistador don Pedro de Alvarado, venant du Mexique, entre dans le Soconusco, aujourd'hui province mexicaine et alors occupée par les Quichés du Guatemala, avec ses alliés les Indiens Tlascalans. Tecuc Umam, roi des Quiçhés, leur livra bataille sur les bords de la rivière Samala et fut vaincu. S'il fallait en croire les récits des Espagnols, l'armée indienne aurait été de 232 000 hommes, et les eaux de la rivière se seraient changées en sang à cause du massacre. Alvarado entra dans Xeleluh, située près de la ville moderne de Quezaltenango, tua Tecuc Umam dans un nouveau combat, dispersa les restes de son armée sous les murs de la capitale Utatlan, aujourd'hui Santa Cruz del Quiché. Le roi des Cachiquels appela lui-même les étrangers; Alvarado s'établit sur son territoire. Le conquistador bâtit la capitale du nouveau royaume à la base du volcan de Agua. Il soumit dans la même année les Zutugils des bords du lac d'Atitlan, les Cachiquels de Mexico et les Pipiles de la côte. Les exactions des Espagnols amenèrent bientôt des révoltes les rois des Quichés et des Cachiquels soulevés furent vaincus et faits prisonniers. Les Indiens furent baptisés de force, marqués au fer rouge et réduits en esclavage. La population, qui devait être très dense, diminua rapidement.

Le Guatemala sous la domination espagnole comprenait, outre la république actuelle de Guatemala, les Etats de Chiapas et de Soconusco dans le Mexique et toute l'Amérique centrale, jusqu'à la baie de Thiriqui. Il fut gouverné par une audience royale, dont le président était à la fois chef civil et capitaine général et relevait directement de la métropole. Cette organisation spéciale explique le nom de royaume donné au Guatemala, bien qu'il fut compris officiellement dans la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne. En 1821, le Guatemala, suivant l'exemple du Mexique, se proclama libre. Lorsque Iturbide eut dissous par son coup d'Etat du 18 mai 1822 la junte qu'il avait instituée à Mexico et se fut proclamé roi, le Guatemala suivit sa fortune. A la fin de sa dictature, le Guatemala redevenu maître de lui-même, le 21 janvier 1823, se constitua (25 janvier - 22 novembre

1824) en république fédérative avec les autres Etats de l'Amérique centrale.

Après 1824, le Guatemala, réduit à ses frontières actuelles, n'a cessé d'être secoué à l'intérieur par la lutte entre les libéraux ou lucios et les cléricaux ou serviles, tandis que diverses tentatives de fédération forcée des diverses républiques centro-américaines le mettaient en guerre avec ses voisins. Les libéraux, maîtres du pays après la chute d'Iturbide, abolirent l'esclavage, donnèrent aux Indiens le titre de citoyens, établirent le mariage civil et le jury. Le clergé et les familles nobles qui détenaient la puissance territoriale cherchèrent à s'allier aux Indiens pour reconquérir le pouvoir, et suscitèrent plusieurs insurrections. En 1838, les conservateurs ou serviles du Guatemala réussirent à soulever les Indiens contre la fédération; mais ils furent bientôt effrayés de leur oeuvre, quand ils virent leurs alliés en qui s'était réveillée la haine des Européens et qui se disaient envoyés par la vierge Marie, pour soumettre les hérétiques, s'emparer de la république et entrer triomphateurs dans la capitale même du Guatemala. Le jeune péon Rafaelo Carrera, fils d'un Indien Cachiquel et d'une Noire, qui, paré du titre de général, avait mené les Indiens à la victoire, était un homme d'un grand sens politique. Il sut éviter le massacre, ramener les Indiens dans l'obéissance et, malgré ses origines, devint le chef du parti des Blancs. Carrera fit sortir le Guatemala de la confédération centro-américaine, battit en 1840, dans la ville même de Guatemala, le général Morazan, président constitutionnel de l'Amérique centrale. Devenu dictateur, il réforma l'administration, augmenta le commerce, accrut les revenus de l'Etat, mais il eut à lutter contre la révolution.

Des troubles éclatèrent au mois de janvier 1845 et furent bientôt réprimés; mais une nouvelle révolution plus importante se déclara au mois de janvier 1847; en 1848, mille insurgés battirent les troupes du gouvernement; en 1850, la capitale fut ensanglantée par une nouvelle révolution. Les insurgés s'appuyant sur les Etats voisins, Carrera, qui en 1842 avait rattaché le Guatemala à la confédération centro-américaine, l'en sépara par un décret du 21 mars 1847 et dut en 1850 faire la guerre au Salvador et au Honduras coalisés. Il battit ses adversaires à San José. Maître enfin du pays en 1851, il donna une constitution au Guatemala; il réunit une Chambre de cinquante-neuf membres dans laquelle l'aristocratie, le clergé régulier et les divers établissements ecclésiastiques étaient surtout représentés.

Cette Chambre qui devait faire toutes ses volontés, le nomma président de la république et en 1854 président à vie. Après quelques années de paix, les métis écartés des affaires recommencèrent à s'agiter. En 1862, les récoltes furent mauvaises, la cochenille, la principale richesse du pays manqua. Des bruits de révolution se répandirent; deux officiers furent arrêtés, accusés d'avoir organisé une conspiration pour assassiner Carrera à la cathédrale. Le 1er mai, le major général de la place fut assailli sur sa porte même par trois hommes qui déchargèrent sur lui leurs revolvers sans l'atteindre, tandis que le feu éclatait au palais dans les magasins attenant au dépôt des poudres. Cette conjuration fut sévèrement réprimée.

En 1863, la guerre éclata entre le Guatemala et le Salvador dont le président Barrios voulait reconstituer l'unité centro-américaine; Carrera exigeait qu'en cas d'union chaque Etat gardât son autonomie. A la suite d'un article offensant pour lui, paru dans la Gazette officielle du Salvador, il franchit la frontière le 18 février 1863 avec 2700 hommes. Barrios lui livra bataille le 24 à Coalepeque et le mit en pleine déroute. Carrera s'allia au Nicaragua et, après avoir réprimé une insurrection dans sa capitale, il s'avança avec ses alliés contre les forces réunies du Salvador et du Honduras. Vainqueur le 16 juin à Santa Rosa, il força Barrios à prendre la fuite et le Salvador à changer de président. Après la mort de Carrera (14 avril 1865), la Chambre élut à la présidence le général Vicente Cerna qui continua la politique conservatrice. En 1867, une révolte dirigée par le général Serupio Cruz échoua, mais en 1871 un mouvement insurrectionnel renversa Vicente Cerna. Les libéraux, parvenus au pouvoir, chassèrent les jésuites et proclamèrent la liberté religieuse. Ils consolidèrent leur situation en s'alliant au libéral Honduras. Leurs conquêtes furent sanctionnées par la constitution de 1879.

En 1873, le général Rufino Barrios fut porté à la présidence; le gouvernement, décidé à vaincre le clergé, prononça la dissolution des couvents et l'interdiction de l'enseignement des missionnaires. Des tentatives de révoltes fomentées parle clergé motivèrent des mesures plus sévères, le bannissement de l'archevêque de Guatemala, la dissolution des congrégations, la confiscation à titre provisoire d'abord, puis définitif, des importantes propriétés des églises. Le pouvoir des cléricaux fut brisé. Barrios eut ses pouvoirs proroges pour quatre ans, puis, en 1880, pour six ans. En 1884, à la suite de la convention passée entre les Etats-Unis et le Nicaragua pour la construction d'un canal, il crut l'indépendance du Guatemala et de toute l'Amérique centrale menacée; il résolut de grouper fortement les Etats de l'Amérique centrale et proclama en février 1885 la confédération centro-américaine. Le Salvador refusant d'y adhérer, Barrios en mars envahit son territoire, mais il fut tué au combat de Chachuya et son armée battue et débandée rentra au Guatemala. Par l'intermédiaire des consuls, la paix fut conclue le 14

avril avec le président du Salvador Zaldivar, par le général Barillas qui prit en main le gouvernement du Guatemala. En mars 1892, le général Reyna Barrios, libéral avancé, fut élu président de la république après ballottage, par 35 000 voix contre 30 000 données au Dr Francisco Lanifiesta, libéral.

Au mois de mai 1906, un commencement de révolution avait éclaté au Guatemala, dirigé contre l'administration du président en exercice, Estrada Cabrera. La frontière mexicaine était le centre de cette agitation, qui fut rapidement réprimée par les troupes du gouvernement.

Au commencement de juillet, un nouveau soulèvement eut lieu, organisé cette fois par des réfugiés guatémaltèques que la république de Salvador avait accueillis et probablement encouragés. Il avait pour principal chef l'ancien président Barrillas, adversaire malheureux d'Estrada Cabrera. Le Guatemala, ayant réprimé le mouvement insurrectionnel, demanda comme réparation au Salvador que le général Regalado, ancien président de la République et ministre de la guerre, fût écarté de cette fonction. Sur le refus du Salvador, les hostilités éclatèrent, et à la bataille d'El Jicaro (12 juillet), les troupes du Guatemala étaient battues; mais le général salvadorien Regalado était tué. D'autre part, le Honduras s'était uni au Salvador. Devant la gravité du conflit, les Etats-Unis se hâtaient d'intervenir, de concert avec le Mexique; le 19 juillet, le navire de guerre américain Marble-head, transportant le ministre Merry, négociait une pacification générale de l'Amérique centrale, que la disparition du général Regalado, adversaire personnel d'Estrada Cabrera, rendait facile.

Après une série de coups d'État, le général Jorge Ubico Castañeda (1931-1944) fut élu président; il instaura, lui aussi, une régime autoritaire fondé sur un parti unique et étroitement lié aux États-Unis. Il fut enfin chassé du pouvoir en 1944 par un coup d'État, qui ouvrit la voie au premier régime démocratique de l'histoire du pays. Le président Juan José Arevalo (1945-1951), élu avec 86 % des voix, accorda le droit de vote aux analphabètes et aux femmes, la liberté de presse et l'autonomie municipale; mais il dût, au cours de son mandat, faire face à 28 tentatives de coup d'État. Son successeur, le colonel Jacobo Arbenz Guzmán (1951-1954), un progressiste, amorça une profonde réforme agraire dans un pays où 2 % des propriétaires accaparait alors 70 % des terres cultivables; il expropria la United Fruit Compagny et stimula la concurrence privée en matière de concessions ferroviaires. Mal lui en prit, car ayant osé léser les intérêts américains - la United Fruit n'ayant pas accepté de se voir enlever 84 000 hectares de terres en friche -, le colonel Arbenz Guzmán fut renversé en 1954 avec l'aide de la CIA et remplacé par le colonel Carlos Castillo Armas, un homme de mains des Américains. Celui-ci instaura un régime de terreur systématique, contre tous ceux qui s'opposèrent à lui; il frappa en particulier les populations indigènes et de nombreux villages mayas furent bombardés par l'armée. Castillo Armas fut assassiné en 1957.

Dès lors, le pays fut ébranlé par une succession de nouveaux coups d'État militaires, et maintenu dans un climat de terreur par d'innombrables assassinats. Le Guatemala connut ensuite des guerres civiles à répétition, soit jusqu'en 1985. Cette année-là, le pays connut un retour à la démocratie avec l'élection de Vinicio Cerezo. Mais les guerres se perpétuèrent de 1986 à1991, puis de 1991 à 1993. Durant toutes ces décennies, une guérilla pourvue de faibles moyens, l'Union nationale révolutionnaire guatémaltèque (UNRG), s'opposa aux forces gouvernementales assistées militairement par les États-Unis, ce qui entraîna des opérations génocidaires contre les populations indiennes soupçonnées de collaboration avec l'UNRG, des innombrables tortures et de nombreuses disparitions. On comprendra que de tels régimes ne favorisent aucunement les droits des peuples autochtones, encore moins leurs langues.

De fait, les Mayas écopèrent, car les forces gouvernementales les combattirent par les armes; il est vrai que l'UNRG recrutait surtout au sein de la population indienne des hauts plateaux de l'Altiplano (à l'ouest, dans la cordillères des Andes guatémaltèques où habitent les Quiché, Cakchiquel, Mam, Kekchi, etc.). La guerre civile fit au moins 100 000 victimes (on parle aussi de 200 000 morts), surtout parmi les pauvres paysans mayas, sans oublier les 50 000 blessés, le million de déplacements internes et environ 100 000 autres qui trouvèrent refuge au Mexique.
La lutte des Mayas pour leur liberté fut reconnue par la communauté internationale lors de l'attribution du prix Nobel de la paix, en 1992, à une Indienne maya quiché de 33 ans, Rigoberta Menchú, qui n'a appris l'espagnol qu'à l'âge de 20 ans. Elle se fit la porte-parole des Indiens opprimés de son pays, mais dut s'exiler au Mexique en 1981 pour fuir le répression militaire. Elle milita activement dans un groupe de défense des droits humains au Mexique et s'employa à exercer des pressions sur son gouvernement en donnant de nombreuses conférences aux États-Unis et en Europe.

Le gouvernement du Guatemala a signé la Convention relative aux peuples indigènes de l'Organisation internationale du travail (OIT); le Parlement l'a ratifiée le 5 juin 1996. Ce document d'une grande importante implique 14 États, dont en Amérique centrale le Guatemala, le Costa Rica, le Honduras et l'Équateur.

BELIZE

Plusieurs sites archéologiques, tels que Santa Rita, Lamanai et Caracol, montrent que les Mayas occupaient cette région depuis longtemps. Cette civilisation se développa dans les basses terres tropicales du nord de l'actuel Guatemala, mais aussi au Belize, au sud du Mexique (Yucatan) et dans une partie du Honduras et du Salvador. Le territoire habité par les Mayas occupait 400 000 km² (voir la carte maya). Après l'an 900, ce fut la période de déclin: les Mayas abandonnèrent la forêt pour fonder, sous la domination des Aztèques (Toltèques) venus du Nord, une nouvelle civilisation qui s'implanta essentiellement sur la presqu'île du Yucatan au Mexique (Chichen Itza et Uxmal). L'apogée de la civilisation maya se situa entre le VIIIe et le IXe siècle.

Les Mayas étaient ainsi éparpillés dans des cités-États (Tikal, Palenque, Uxmal, Copan, etc.) dominées par de gigantesques pyramides. Ce qu'on appelle l'empire maya n'exista jamais; chacune des cités-États formait un royaume en soi, qui se faisaient souvent la guerre. Les moeurs, les coutumes sociales, les rites religieux et les langues se ressemblaient, mais ne formaient aucune unité. Cet éparpillement à la fois géographique et social a favorisé la fragmentation linguistique, alors que les langues proviennent toutes d'une même souche. Ces langues ont tellement évolué différemment que leurs locuteurs aujourd'hui (environ deux millions) ne peuvent plus se comprendre entre eux. Les Mayas avaient développé une écriture complexe, à la fois idéographique (symboles exprimant une idée) et phonétique (symboles représentant des sons), avec des variantes régionales qui compliquent le décryptage (encore mal résolu).

Avant l'arrivée des Européens, la population de l'actuel Belize aurait compté jusqu'à 750 000 habitants (aujourd'hui: 250 000). Des plantations de maïs s'étendaient sur tout le pays. Vers 1530, les Espagnols pénètrent sur le territoire de l'actuel Belize, mais les Mayas réussirent à les contenir quelque temps. Victimes de massacres en série et de maladies importées, les autochtones furent décimées par les Espagnols. Les survivants furent déplacés vers le Guatemala limitrophe. Déçus par l'absence de minerai, les Espagnols négligèrent de coloniser la région au nord-est du Guatemala (l'actuel Belize).

Une colonie britannique

C'est dans ces conditions que les Britanniques y établirent, dès le XVIIe siècle, des exploitations forestières. Les premiers colonisateurs furent donc des pirates anglais (1650), puis des bûcherons (1660) et leurs esclaves venus de la Jamaïque. L'exploitation des riches ressources forestières du pays, à l'aide d'une main-d'œuvre esclave, permit aux Baymen (surnom des Britanniques) de se livrer au lucratif commerce de l'acajou. L'Espagne, suivie par le Guatemala plus tard, revendiqua le territoire sans s'y être jamais implantée. En 1670, un traité entre l'Espagne et la Grande-Bretagne limita l'activité des pirates anglais dans la région. L'article 17 du traité de Paris de 1763 permit aux Britanniques de poursuivre leurs exploitations forestières dans le territoire adjacent à la baie du Honduras, mais sans qu'aucune frontière précise ne soit réellement fixée:

Article 17

Sa Majesté Britannique fera démolir toutes les Fortifications, que ses Sujets pourront avoir érigées dans la Baye de Honduras, & autres Lieux du Territoire de l'Espagne dans cette Partie du Monde, quatre Mois après la Ratification du présent Traité; Et Sa Majesté Catholique ne permettra point, que les Sujets de Sa Majesté Britannique, ou leurs ouvriers, soient inquiétés ou molestés sous aucun Prétexte que ce soit, dans lesdits Lieux, dans leur occupation de couper,

charger, & transporter, le Bois de Teinture ou de Campêche; Et pour cet Effet ils pourront bâtir, sans Empêchement, & occuper sans Interruption, les Maisons & les Magazins, qui sont nécessaires pour Eux, pour leurs Familles, & pour leurs Effets;Et Sa Majesté Catholique leur assure par cet Article l'entière Jouïssance de ces Avantages, & Facultés sur les Côtes & Territoires Espagnols, comme il est stipulé ci-dessus, immédiatement après la Ratification du présent Traité.

Les Britanniques importèrent des esclaves d'Afrique pour les faire travailler à leurs exploitations, mais ils durent régulièrement faire face aux prétentions espagnoles. En 1779, les Espagnols réussirent à prendre le territoire, à capturer de nombreux Baymen et leurs esclaves. Ceux-ci retournèrent dans la région en 1784. En 1797, les Britanniques déportèrent dans leur colonie du Belize, à partir de l'île Saint-Vincent, quelques milliers de Garifunas, des descendants d'esclaves africains enfuis et d'Amérindiens survivants. Lors de la bataille du Cay Saint-George (Battle of St. George's Caye) en 1798, les Baymen et leurs esclaves imposèrent une cuisante défaite aux Espagnols, Comme le territoire était enclavé dans la zone d'influence espagnole, les Anglais durent faire appel systématiquement à la Couronne britannique. En 1832, de nombreux Garifunas déportés arrivèrent des Antilles dans le pays. Après quelques révoltes des esclaves, les Britanniques leur accordèrent la liberté à partir de 1834. La Grande-Bretagne érigea officiellement en 1862 le territoire en colonie sous le nom de British Honduras (le Honduras britannique). La nouvelle colonie britannique vit ses frontières reconnues par le Mexique en 1893. Durant cette période, le pays demeura sous-peuplé, mais le statut de colonie britannique entraîna l'immigration d'Européens (mennonites), de Syro-Libanais, de Chinois et d'anciens esclaves noirs. Entre 1844 et 1917, les Britanniques firent venir 41 600 travailleurs indiens de l'Inde; la plupart sont retournés dans leur pays une fois leur contrat expiré. Mais un recensement de 1891 révélait que seulement 291 personnes vivant dans la colonie étaient nées en Inde. À partir de 1933, le Guatemala réaffirma ses revendications sur le Honduras britannique.

Durant tout ces périodes, les Britanniques n'eurent d'autre contact avec les Mayas que guerriers. Les Mayas ont toujours continué à parler leurs langues, tandis que s'était formé chez les esclaves le créole à base d'anglais. Quant aux Garifunas, ils ont conservé leur langue mixte dérivé des Arawaks et des langues africaines et européennes.

L'autonomie et l'indépendance

Le Honduras britannique bénéficia d'un statut d'autonomie en 1963 au sein de la Couronne britannique. Les dirigeants béliziens commencèrent à prendre des initiatives autonomiste. La ville de Belize City perdit son titre de capitale en 1971 au profit de Belmopan; le Honduras britannique prit le nom de Belize en 1973.

Finalement, le pays obtint son indépendance en 1981, tout en restant membre du Commonwealth. Par la suite, des troupes britanniques demeurèrent en place afin d'assurer le respect des frontières du pays. Le Guatemala, qui recherchait un accès sur la mer des Antilles, ne reconnut sa souveraineté qu'en 1991, mais l'amorce d'un retrait des troupes britanniques en 1994 a rouvert une période d'incertitude politique, car le Guatemala a recommencé à revendiquer le territoire. Après les élections de 1998, le Parti uni du Peuple forma le gouvernement et s'engagea à combattre le narcotrafic, le chômage, à construire des logements et à supprimer la TVA. Le chef de l'État est le représentant de la reine d'Angleterre au Belize.

SALVADOR

Avant l'arrivée des Européens, plusieurs civilisations amérindiennes s'étaient épanouies dans l'actuel Salvador. À l'origine, étaient peuplée d'Amérindiens papils, un peuple nahuatl (uto-aztèque) qui avaient émigré vers 3000 avant notre ère. Vers le XIe siècle avant notre ère, les Papils avaient fondé des principautés fédérées en deux grands États.

Au XVIe siècle de notre ère, les Papils furent intégrés dans l'empire maya. Le territoire maya correspondait alors à la partie sud du Mexique (Yucatan), ainsi que le Guatemala, le Belize et une partie du Honduras et du Salvador. Mais ce qu'on appelle l'empire maya n'a jamais existé: chacune des cités-États formait un petit royaume en soi, lesquelles se faisaient souvent la guerre. Les mœurs, les coutumes sociales, les rites religieux et les langues se ressemblaient, mais ne formaient aucune unité. Cet éparpillement à la fois géographique et social a favorisé la fragmentation linguistique, alors que les langues proviennent toutes d'une même souche. Ces langues ont tellement évolué différemment que leurs locuteurs aujourd'hui (environ deux millions) ne peuvent plus se comprendre entre eux. Les Mayas avaient développé une écriture complexe, à la fois idéographique (symboles exprimant une idée) et phonétique (symboles représentant des sons), avec des variantes régionales qui compliquent le décryptage (encore mal résolu).

La colonisation espagnole

C'est l'Espagnol Pedro de Alvarado, un lieutenant de Cortès, qui

tenta la conquête du territoire 1524; le Salvador était alors appelé Cuscatlan. Alvarado se heurta à une forte résistance de la part des Papils; vaincus à plusieurs reprises, les Espagnols se replièrent au Guatemala. Mais l'expédition de 1528 réussit à vaincre définitivement les Papils, dont plusieurs se réfugièrent dans les montagnes. Les peuples indigènes furent ensuite pratiquement tous décimés par les guerres et les maladies. Après avoir cru trouvé de l'or en abondance au Salvador (du nom de la fête du jour: le "Rédempteur"), les Espagnols déchantèrent et se contentèrent de l'exploitation foncière du territoire.

La conquête réduisit les indigènes en esclavage, mais plus vite que partout ailleurs dans l'Amérique latine, les Indiens du Salvador se sont assimilé les conquérants; la plupart ont perdu leur langue sauf quelques mots qui sont passés dans l'usage courant. Cependant quelques tribus sont parvenues à conserver jusqu'ici leurs traditions et leur langage : on peut citer le district d'lzalco, celui de Zacatecolula, et surtout la Costa del Balsamo entre Acajutla et la Libertad, où les Indiens, soi-disant convertis au catholicisme, ont gardé leurs coutumes religieuses et la forme communiste de la propriété du sol.

Comme toutes celles des colonies latines d'Amérique, l'histoire da Salvador a été fort troublée. C'est en 1524 que Pedro Alvarado pénétra pour la première fois dans le pays; il y trouva une résistance acharnée dans les villages des Izalcos et à la ville des Pipils, Cuscatlan. San Salvador fut fondée en 1528 ; la nouvelle colonie dépendit de la capitainerie de Guatemala. L'indépendance fut proclamée pacifiquement le 15 septembre 1821 à la suite de l'insurrection mexicaine. Le Salvador essaya d'abord de rester uni au Guatemala par un lien fédéral; mais, en 1822, il protesta contre l'incorporation des républiques centre-américaines au Mexique; il battit les troupes guatémaltèques, mais fut écrasé par l'armée mexicaine.

En 1823, l'empire d'Iturbide s'écroula, et le 22 novembre 1824 fut proclamée la République fédérale centre-américaine, avec San Salvador comme capitale et le général Manuel Arce comme président. Mais les guerres civiles ne tardèrent pas à éclater (1826-1829), le Guatemala voulant rompre la fédération; le 13 avril 1829, Morazan occupa Guatemala avec les troupes salvadoriennes et maintint la fédération jusqu'en 1839. Il fut alors vaincu par Carrera, le futur dictateur du Guatemala, et le Salvador se déclara indépendant. En 1841, nouvelle guerre entre le Guatemala et le Salvador, le premier ayant fourni des troupes à l'ancien président Arce, contre le président Malespin. Celuici fut, l'année suivante, renversé par un pronunciamento appuyé par le Nicaragua et se réfugia au Honduras, ce qui fit éclater la guerre entre Honduras et Salvador. Les deux républiques s'allièrent ensuite, et en 1850 Doroteo Vasconcelos voulut imposer la fédération au Guatemala.

En 1851, le Salvador fut envahi par Carrera. En 1856 et 1860, un flibustier américain, William Walker, tenta de conquérir l'Amérique centrale au profit des Etats-Unis; mais les cinq républiques s'armèrent contre lui, et il fut fusillé. En 1863, nouvelle invasion du Salvador par Carrera. La paix dura ensuite jusqu'en 1885; à cette époque, le président du Guatemala, Justo Rufino Barrios, d'accord avec le Honduras, voulut reconstituer la fédération par décret; cette fois, ce fut le Salvador qui fut hostile à l'union et entraîna avec lui le Nicaragua et Costa Rica. Barrios fat défait et tué. La même année, le président Zaldivar fut renversé au Salvador, et Menendez convoqua une constituante qui élabora une constitution. Menendez fut renversé et tué par une insurrection en 1890, et la même année une nouvelle guerre éclata entre le Guatemala et le Salvador.

Une tentative d'union pour les affaires intérieures entre le Salvador, le Honduras et le Nicaragua échoué encore en 1898. Au mois de juillet 1906, le Salvador a été entraîné dans un conflit violent avec le Guatemala. Son ministre de la guerre, le général Regalado, ancien président de la république, personnellement hostile au président guatémaltèque Estrada Cabrera, fut accusé par le Guatemala d'avoir encouragé la révolte de Barillas, et sommé d'avoir à abandonner ses fonctions. Le Salvador répondit en s'unissant au Honduras et en envahissant le territoire du Guatemala, qui répondit par la mobilisation de 35 000 hommes. La journée d'El Jicaro (12 juillet) fut heureuse pour le Salvador; mais le général Regalado fut tué dans son succès, et l'intervention des Etats-Unis et du Mexique amena rapidement (22 juillet) la signature de la paix à bord du vaisseau de guerre américain le Marblehead.

NICARAGUA

Le Nicaragua fut peuplé à l'origine par les Mayas et les Nahuatls, qui immigrèrent vers le sud pour trouver une large étendue d'eaux avec deux volcans au centre. Il s'établirent sur les rives du lac Nicaragua, face à l'île d'Ometepe. Puis, il y a 500 ans, les Miskitos et les Sumos arrivèrent de la Colombie et s'installèrent dans le Nord-Est (aujourd'hui la Région autonome de l'Atlantique nord). D'autres peuples amérindiens arrivèrent du Honduras et du Salvador. Ils cohabitèrent jusqu'à l'arrivée des Espagnols.

Christophe Colomb longea la côte des Mosquitos en 1502. Le premier Européen qui ait parcouru le Nicaragua fut Espinosa, envoyé en 1519 par Pedro Arias, gouverneur de Panama.

La conquête du Nicaragua ne se fit que 20 ans plus tard, par la côte du Pacifique, sous la conduite de l'Espagnol Gil Gonzáles Dávila (vers 1520). Les Espagnols christianisèrent aussitôt les populations autochtones

En 1522, Gil Gonzalez de Avila y conduisit une expédition et fit, alliance avec le cacique Nicaragua, chef des Aztèques de l'isthme de Rivas, dont le nom est demeuré au pays; il fut ensuite repoussé par les Dirians. Ceux-ci furent défaits par Hernandez de Cordova, qui fonda sur leur territoire Granada, puis, sur celui des Nagrandans, Leon (1523), et découvrit le San Juan, exploré en 1539 par Calero et Machuca. Les Indiens furent pillés et égorgés, finalement asservis. Les livres indigènes furent systématiquement détruits par le clergé catholique. Les objets archéologiques retrouvés en grand nombre (poteries, statuettes de basalte, pierres de sacrifice, etc.), se rapprochent de ceux de la civilisation aztèque du Mexique.



Au XVIIe siècle, le Nicaragua fut la cible des pirates anglais qui détruisirent Matagalpa (1643), saccagèrent Granada (1665 et 1685) et incendièrent León (1685). Quelque temps auparavant, en 1633, les Miskitos inaugurèrent une longue tradition de combat aux côtés des Anglais, contre les Espagnols installés sur la côte du Pacifique. Quant aux populations indiennes de l'Ouest qui vivaient de l'agriculture, elles restèrent isolées et périclitèrent, tandis qu'une riche aristocratie terrienne se constituait. Au Nicaragua, la colonisation espagnole resta toujours limitée à la côte du Pacifique.

Le Nicaragua fit partie de la capitainerie générale de Gualemala. En 1811, Leon s'insurgea contre les Espagnols, mais fut vaincu; l'affranchissement n'eut lieu qu'en 1821, et le Nicaragua forma en 1823 l'un des cinq Etats unis de l'Amérique centrale. Mais l'union se rompit en 1839 et n'a jamais pu être restaurée. D'incessantes guerres civiles aggravaient cet état de choses. Le Nicaragua fut en conflit permanent avec le Costa Rica pour s'assurer la possession du delta entier du San Juan et du débouché du canal que l'on envisageait alors de creuser : il s'efforçait aussi de reprendre le district de Guanacaste et de la presqu'île de Nicoya, abandonnés en 1825 au Costa Rica.

Un gouvernement régulier et stable ne fut organisé au Nicaragua qu'à partir de 1848. Les présidents furent : Don Ramirez, puis Pineda (mars 1851), le général Don Fruto Chamorro (26 février 1853). Le territoire de la république fut envahi par les Anglais : profitant du litige entre le Nicaragua et le Costa Rica pour la possession de San Juan, ils s'emparèrent de la tête de ligne présumée du futur canal et la dénommèrent Greytown (1er janvier 1848). Les Etats-Unis leur firent alors signer le traité dit de Clayton-Bulwer par lequel ils garantissaient la neutralité du canal projeté.

En 1851, un congrès négocia l'union du Honduras, du Nicaragua et de Costa Rica sans la réaliser: le 7 mars 1854, fut signé un traité d'alliance avec le Guatemala. Mais le parti démocratique s'insurgea sous la direction de Francisco Castellon et Maximo Jerez; ils prirent Leon (mai 1854) et bloquèrent dans Managua le président Chamorro qui y mourut le 12 mars 1855, mais fut remplacé par Jose Maria Estrada. Castellon eut alors la malheureuse

idée d'appeler à l'aide un redoutable flibustier nord-américain, le colonel William Walker. Celui-ci recruta une bande d'aventuriers américains et allemands, s'empara de Granada (14 octobre 1855) et se fit reconnaître comme président par l'envoyé des Etats-Unis. Il dévalisa le pays, incendiant et massacrant; en deux ans, il fit périr plus de 40 000 personnes.

Devant le péril commun, le Salvador, le Honduras et le Costa Rica signèrent une alliance (décembre 1855), et le 9 mars 1856 le Costa Rica déclara la guerre au flibustier américain; le Guatemala, le Salvador, le Honduras et le président provisoire du Nicaragua, Patricio Rivas, choisi par Walker lui-même, s'y associèrent; Walker, qui s'était fait élire président définitif, ne put se maintenir, malgré sa cruauté, et le 1er mai 1857 dut capituler à Rivas. Le général Martinez fut élu président. Walker fit de nouvelles tentatives, débarquant à San Juan en 1857, puis au Honduras trois ans après; mais là le général Alvarez, le fit prisonnier et il fut fusillé le 12 septembre 1860. La même année, l'Angleterre céda son protectorat de la côte des Mosquitos au Nicaragua moyennant une rente viagère de 5000 dollars au prétendu roi des Mosquitos. En dehors des tentatives pour reconstituer la fédération de l'Amérique centrale, le principal incident extérieur fut le conflit avec l'Allemagne dont le consul avait été insulté (1877). Une démonstration navale imposa les satisfactions réclamées par l'empire (31 mars 1878).

La politique intérieure du Nicaragua est dominée à l'époque par l'antagonisme des progressistes ou libéraux, dont le centre est à Granada, et des conservateurs ou cléricaux, qui dominent à Leon et Managua. Le gouvernement a été généralement régulier, moins troublé par des révolutions que dans les républiques voisines, et la gestion financière plus régulière.

À partir de 1912 (jusqu'en 1932), le Nicaragua tomba sous la complète dépendance des États-Unis qui occupèrent militairement le pays et imposèrent par le traité Bryan-Chamorro (1913) le contrôle des douanes et des chemins de fer.

- Conflits entre sandinistes et somozistes

Le nationaliste nicaraguayen Augusto Cesar Sandino tenta bien de s'opposer à la mainmise américaine en soulevant une partie de la population. Les Américains intervinrent à nouveau en 1927 pour soutenir militairement les conservateurs contre la guérilla d'Augusto Sandino, lequel bénéficiait du soutien du Mexique. En 1934, Sandino fut assassiné d'une balle dans le dos par la Garde nationale, alors qu'il quittait la table des négociations! Anastasio Somoza García, issu de la Garde nationale formée par les États-Unis, s'autoproclama président en 1936 et imposa au pays sa dictature jusqu'à son assassinat en 1956.

Ses fils lui succédèrent; d'abord Luis, de 1936 à 1963, puis Anastasio, de 1967 à 1979, année où il fut renversé. Le clan Somoza s'était accaparé de l'essentiel des richesses du pays et avait favorisé l'implantation des grandes entreprises étrangères (américaines), dont la Standard Fruit et la Bragmanns Bluff Company, qui ravagèrent des pans entiers du territoire national. Il a aussi lancé des programmes de colonisation des terres n'appartenant en principe à personne. En 1972, les autochtones de la côte atlantique se regroupèrent, formèrent un parti, l'Alliance pour le progrès des Miskitos et des Sumos (ALPROMISU), et réclamèrent une décentralisation administrative ainsi que le contrôle des administrations municipales et des sièges au Congrès national (Parlement). Il n'y eut pas de suite, car toutes les négociations échouèrent.

En 1978, l'assassinat de Pedro Joaquín Chamorro, le chef de l'opposition conservatrice, déclencha un mouvement d'insurrection orchestré par le Front sandiniste de libération nationale (en hommage à Augusto Sandino), qui obligea le dictateur Anastasio Somoza à quitter le pays. La guerre civile aurait provoqué la mort d'au moins 50 000 personnes. Une fois au pouvoir, les sandinistes mirent en place un programme économique d'inspiration socialiste, notamment par des nationalisations, une réforme agraire et la confiscation des terres du clan Somoza. Dans le but d'assurer l'unité nationale du Nicaragua, les sandinistes combattirent les Amérindiens miskitos soupçonnés de soutenir l'opposition armée (la Contra) et de préparer l'indépendance politique.

Au printemps 1987, au terme d'une importante concertation avec les populations concernées, le gouvernement sandiniste de Managua mit en place, au milieu d'une guerre imposée par les grandes puissances, un statut d'autonomie qui créait deux régions autonomes: la RAAN, la Región Autónoma del Atlantico Norte (la Région autonome de l'Atlantique nord) à prédominance miskito et sumo, et la RAAS, la Región Autónoma del Atlantico Sur (la Région autonome de l'Atlantique sud), à prédominance métisse et créole. C'était la première autonomie accordée à des autochtones sur le continent américain. La Constitution de 1987 reconnut les principes fondamentaux accordés aux habitants de la Côte atlantique.

L'opposition des États-Unis, la guérilla des Contras et la grave crise économique de 1988 provoquèrent la chute du candidat sandiniste, Daniel Ortega. C'est en effet Violeta Barrios de Chamorro, la veuve de Pedro Joaquín Chamorro (le chef de l'opposition conservatrice

assassiné en 1978), candidate conservatrice soutenue par les États-Unis, qui fut élue présidente de la République.

- Vers un État de droit

La situation économique resta précaire, tandis que le gouvernement dut constamment faire face à des mouvements de grève. Néanmoins, la politique de Violeta Chamorro marqua un changement radical du Nicaragua, notamment par la fin d'une guerre civile de dix ans (la plupart des Contras étaient désarmés en 1992), qui avait pratiquement détruit tout le pays, et le rétablissement d'un État de droit destiné à mettre en place une vraie démocratie. Mais le gouvernement de Mme Chamorro s'est toujours montré peu favorable aux autonomistes autochtones de la Côte atlantique et a volontairement négligé les deux régions autonomes.

Une réforme constitutionnelle fut promulguée en 1995 (Ley de Reforma Parcial a la Constitución Política de Nicaragua) afin de liquider l'héritage sandiniste. L'élection présidentielle de 1996 vit la victoire de la droite libérale d'Arnoldo Alemán, contre le sandiniste Daniel Ortega. Ce dernier contesta l'élection et chercha par tous les moyens à déstabiliser le pays confronté à trois grands problèmes: la lutte contre la pauvreté endémique, la mise au pas des bandes armées qui refusaient toujours de se soumettre au pouvoir central et la restitution des terres confisquées par les sandinistes.

Le régime du président Arnoldo Alemán (conservateur, ancien somoziste), reconnu comme autoritaire, voulut étendre son influence sur les ressources naturelles de la Côte atlantique, tandis que le rêve des Miskitos d'un État fédéré s'évanouissait quelque peu. C'est pourquoi les représentants des Miskitos accusèrent le gouvernement de Managua de considérer le statut d'autonomie comme un "mauvais produit des sandinistes" détestés et destiné à être supprimé. Dès sa première année à la présidence, Alemán tenta de réduire les pouvoirs des gouvernement régionaux qui, de toute façon, ne se sont jamais développés au-delà des principes élémentaires reconnus dans la Constitution. Si le gouvernement Chamorro semblait anti-autonomiste, celui d'Alemán est apparu comme un véritable "ennemi de l'autonomie" autochtone. Étant donné que le gouvernement national contrôle une grande partie des budgets dans les régions autonomes, il utilise cet argent pour acheter, séduire ou manipuler les représentants autochtones. Quoi qu'il en soit, l'autonomie n'a jamais été la priorité d'aucun des grands partis politiques du Nicaragua. Elle est même remise en question, depuis 1990, par les sandinistes eux-mêmes. Cependant, les irréductibles Miskitos ne revendiqueraient plus l'autonomie, mais l'indépendance.

Au cours de la décennie quatre-vingt-dix, les partis politiques au pouvoir se sont succédé sans provoquer de grands changements, si ce n'est de faire perdre la plupart des acquis sociaux du Nicaragua. On compterait aujourd'hui 60 % de chômage, 63 % des Nicaraguayens vivant dans des bidonvilles, 47 % de citoyens réduits à une pauvreté chronique, sans oublier que le taux d'analphabétisme est passé de 12 % en 1990 à 40 % en 2000; l'État ne dépense plus que 14 $ US par personne en santé comparativement à 35$ en 1989. En janvier 2002, Enrique Bolaños, membre du Parti libéral, a été élu à la présidence. Le gouvernement a entamé une politique néo-libérale alignée sur celle des États-Unis et favorisant les grandes entreprises privées.

Le 5 novembre 2006, l'ancien dirigeant sandiniste Daniel Ortega était élu à la présidence de la République au premier tour; il a pris ses fonctions le 10 janvier 2007. Il a réaffirmé sa volonté d'"éradiquer la pauvreté, de garantir la sécurité des intervenants nationaux et étrangers et de développer des relations avec l'ensemble de la communauté internationale", soulignant l'importance qu'il accorde à la "réconciliation de la famille nicaraguayenne". Pour les États-Unis, Ortega reste l'ami personnel du président cubain Fidel Castro et du Vénézuélien Hugo Chavez, et un "socialiste radical". L'ex-chef guérillero sandiniste a dû naviguer avec prudence entre l'Amérique de George W. Bush et celle de Hugo Chavez dont il est un ami personnel (avec Fidel Castro). Quoi qu'il en soit, le Nicaragua est demeuré l'un des pays les plus pauvres de l'Amérique latine.

COSTA RICA

Les Amérindiens habitent le Costa Rica depuis au moins 5000 avant notre ère, mais ils ont toujours été peu nombreux par comparaison avec les civilisations précolombiennes comme les Mayas. Bien que les premiers habitants du pays aient résisté énergiquement aux conquistarores et aux missionnaires espagnols, ils ont fini par succomber aux épidémies, sont morts au combat ou ont quitté la région pour des lieux plus accueillants. C'est ainsi que l'on peut expliquer le nombre peu élevé de ces autochtones aujourd'hui.

La côte orientale fut découverte le 5 octobre 1502 par Christophe Colomb qui lui donna le nom : le pays "Huerta", c'est-à-dire "le verger" ou le "jardin", ensuite Costa Rica y Castilla de Oro à cause de la richesse en or des indigènes. Vers 1514, le licencié Espinoza pénétra jusqu'au Grand Océan (Océan Pacifique). Vers 1520, dit-on, Juan Soalano et Alvaro de Acuña s'établirent sur les plateaux; en 1523, Fonseca fondait un établissement sur la baie de Chiriqui, Brusellas, un autre vers le golfe de Nicoya. Mais les Indiens, nombreux, résistèrent à l'oppression. Le conquérant réel du pays fut

Juan Vasquez de Coronado qui le parcourut de 1561 à 1565, fonda Cartago en 1563. En 1578, fut fondé Esparza. Les Indiens furent à peu près exterminés sur le haut plateau peuplé principalement d'immigrants galiciens. Mais, en 1709, ils se soulevèrent le long de la côte atlantique, expulsèrent les prêtres franciscains et ils maintinrent durablement leur indépendance dans le district de Talamanca. En 1875, il n'y avait encore là qu'un seul Européen.

En 1821, la province du Costa Rica adhéra à la proclamation de l'indépendance; elle continua de se rattacher à l'ancienne vice-royauté de Guatemala et en suivit les destinées pendant quelques années, se rattachant d'abord à l'empire mexicain fondé par Iturbide. Au bout de trois ans, la guerre éclata entre les centralistes, qualifiés d'impérialistes ou serviles, et les fédéralistes ou libéraux : ceux-ci l'emportèrent; San José supplanta comme capitale Cartago, chef-lieu des centralistes. On y réunit le premier congrès national qui aussitôt abolit l'esclavage (1824). Le Costa Rica continua de faire partie des Etats-Unis de l'Amérique centrale depuis l'acte d'union du 1er juillet 1823 jusqu'en 1838. A cette date il se sépara pour s'organiser en république indépendante. La constitution d'avril 1848 consolida cet état de choses.

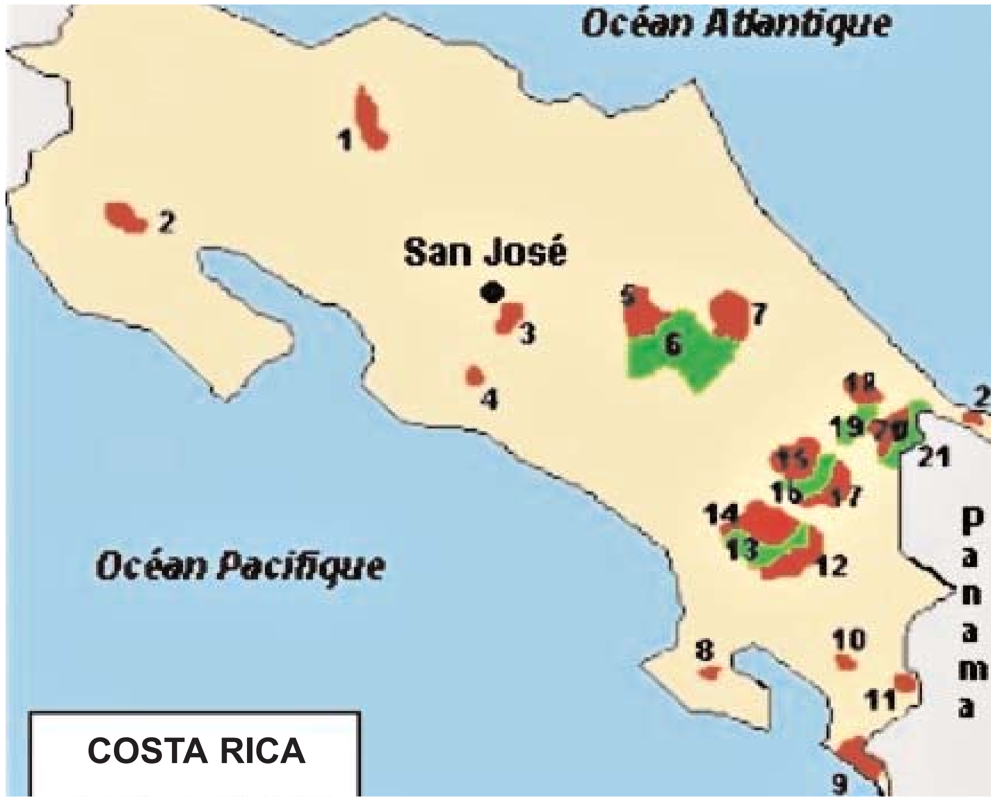


Depuis, la petite république a vécu sans crise ni bouleversements profonds. Les révolutions politiques ont été assez nombreuses, mais rarement violentes. En 1848, on eut à lutter contre une insurrection des Indiens; en 1850, à soutenir une guerre contre le Honduras. La même année, on élut président Juan Rafael Mora, riche planteur de café, qui administra l'Etat à la manière d'une maison commerciale, développa beaucoup les voies de communication, l'agriculture, le trafic intérieur et extérieur. Il intervint en faveur du Nicaragua contre le flibustier américain Walker, qu'il réussit à expulser et obtint en échange de ce secours la cession du district de Guanacaste et une rectification de frontières du côté du lac. Le président et l'assemblée constituante du Nicaragua ratifièrent ce traité, le congrès le rejeta, mais les Costa-Riciens ont occupé et conservé le Guanacaste.

L'administration autoritaire du président Mora finit par lasser. Quand il eut été réélu président pour la quatrième fois, le 8 mai 1859, il fut renversé par une coalition des libéraux avec les étrangers, Anglais et Allemands (14 août 1859). Il fut emprisonné avec son frère, Joaquin Mora, commandant en chef de l'armée, et son beau-frère, le général Canas, ministre de la guerre et des finances, et embarqué à Punta Arenas. Le médecin José Maria Montalègre, beau-frère du consul anglais, fut nommé président provisoire; une assemblée constituante se réunit, dressa le plan d'uns nouvelle constitution, la vota et élut président, le 27 décembre 1859, Montalègre. Rafael Mora s'étant rendu à New York, chercha un appui au Guatemala, puis dans le Salvador. Aidé par le président de cette République, il revint, débarqua à Punta Arenas avec son frère et son beau-frère (16 septembre 1860); il marcha sur San José, mais fut battu an passage de la Barranca par Montalègre, cerné dans Angostura; la ville fut prise et Mora fusillé le 28 septembre avec son beau-frère Canas.

En 1863, don Jesus Jimenes remplaça Montalègre comme président de la République; il eut pour successeur (8 mai 1866) le docteur José Maria Castro. Lors de la guerre de l'Espagne contre le Pérou et le Chili, la République de Costa Rica maintint sa neutralité. En novembre 1866, on fit rembarquer des franciscains venus pour s'établir, de crainte qu'ils ne fussent une cause de troubles. Les jésuites non plus ne sont pas admis sur le territoire de la République. En 1868, le président Castro fut renversé et le pouvoir rendu à Jimenes. En avril 1870, celui-ci dut se retirer devant Bruno Carranza, bientôt remplacé comme président par Thomas Guardia (octobre 1870). Celui-ci garda le pouvoir jusqu'en juillet 1883, date de sa mort, sauf deux courtes interruptions où la présidence fut déférée à Esquirol (1876) et Herrera (1877). Après la mort de ce

dictateur, qui avait établi le service militaire universel et l'instruction gratuite et obligatoire, mais compromis les finances, on élut président Prospero Fernandez. Celui-ci eut pour successeur le 12 mars 1885 le général Bernardo Soto, remplacé par le licencié J. J. Rodriguez, élu le 8 mai 1890.



lES INDIGÈNES
Ceux-ci ne sont guère plus de 35 000 et, dans l'ensemble, ils sont linguistiquement assimilés. Les communautés indigènes sont les suivantes: Guatusos, Bribris, Cabécares, Térrabas, Borucas et Guaymíes. Les autochtones vivent pour la plupart dans l'une des 22 "réserves indigènes" ("Reservas Indígenas") couvrant au total 320 886 hectares: Malekus (Guatusos), Chorotegas (Matambú), Huetares (Quitirrisí et Zapatón), Cabécares (Nairí-Awari, Chirripó, Alto de Chirripó, Tayni, Telire, Talamanca Cabécar et Ujarrás), Bribrís (Cocles, Talamanca Bribrí, Salitre y Cabagra), Teribes (Térraba), Borucas (Boruca y Curré) et Guaymies (Coto Brus, Abrojo Montezuma, Osa, Conte Burica). La plupart des autochtones du Costa Rica habitent les provinces côtières, soit le Puntarenas et le Limón.

1. Réserve indigène Guatuso (Maleku)
2. Réserve indigène Matambú
3. Réserve indigène Quitirrisí
4. Réserve indigène Zapatón
5. Réserve indigène Nairi-Awari (Barbilla)
6. Réserve indigène Chirripó
7. Réserve indigène Bajo Chirripó
8. Guaymí / Péninsule de Osa
9. Guaymí / Conte Burica
10. Guaymí / Coto Brus
11. Guaymí / Abrojos Montezuma 12. Réserve indigène Curré
13. Réserve indigène Boruca
14. Réserve indigène Térraba
15. Réserve indigène Ujarrás
16. Réserve indigène Salitre
17. Réserve indigène Cabagra
18. Réserve indigène Tayní
19. Réserve indigène Telire
20. Cabecar -Talamanca
21. Bribri Talamanca
22. Réserve indigène Kekuldi (Cocles)

HONDURAS
Le Honduras fut découvert en 1502 par Christophe Colomb; de l'île de Guanaja, il passa à Punta Casinas (cap Honduras), puis navigua vers l'Est. Le Honduras s'est d'abord appelé Higüeras, du nom d'une plante indigène. Christophe Colomb le nomma Honduras, ce qui signifie "eaux profondes" (en espagnol, hondo signifie "profond"), parce que la baie où il accosta, au nord du pays, était très profonde. Le mot Honduras reflète donc le relief accidenté et montagneux du pays, avec ses profondes vallées et ses chaînes de montagnes volcaniques; le tiers du territoire est couvert de forêts. La région qui correspond au Honduras actuel faisait partie du territoire de la civilisation maya durant le Ier millénaire de notre ère; ce territoire habité par les Mayas occupait quelque 400 000 km² ; il correspondait à la partie sud du Mexique (Yucatan), ainsi que le Guatemala, le Belize et la partie est du Honduras et du Salvador. Les Mayas étaient éparpillés dans des cités-États (Tikal, Palenque, Uxmal, Copán, etc.) dominées par de gigantesques pyramides. Au Honduras, le site maya de Copán, à la frontière guatémaltèque, témoigne encore de la splendeur de la civilisation maya qui a fleuri durant le premier millénaire.

En 1522, G.-G. de Avila découvre Puerto Cabellos; en 1525, Cristoval de Olidi crée la colonie de Triunfo de La Cruz; en 1525 s'élève Trujillo. En quelques années les trois quarts de la population furent massacrés par les conquistadores, dont le rôle se terminera en

1539. La résistance fut parfois vaillante, En 1537, une révolte indienne menée par Lempira, chef des Lencas, mit en péril la conquête des Espagnols ;non seulement Lempira aurait refusé de se soumettre aux conquistadors emmenés par le capitaine Alonso de Cáceres, mais il se serait opposé aux Espagnols, les armes à la main. Victime d'une trahison, il aurait été fait prisonnier et exécuté en 1538. Il fallut une trahison pour venir à bout du cacique Lempira de Colquin (monts de Sensenti). Ensuite, Lempira devint un véritable héros national, dont le nom fut donné plus tard (en 1931)à la monnaie hondurienne (le lempira).

D'autres communautés espagnoles s'installèrent dans les vallées du Honduras où elles demeurèrent très isolées. En 1542, les Espagnols créèrent la Audiencia y Capitanía General de Guatemala (Audience et Capitainerie générale du Guatemala) qui dépendait de la vice-royauté du Mexique et comprenait sept provinces: le Soconusco, le Chiapa, le Verapaz, le Guatemala, le Honduras, le Nicaragua et le Costa Rica. Étant devenu le siège de l'Audience et Capitainerie générale du Guatemala en 1554, le Guatemala gouverna toute l'Amérique centrale, à l'exception de Panama. Le Honduras n'était qu'une province de la Capitainerie générale du Guatemala, mais demeurait sous administration espagnole. Les populations indiennes, qui vivaient de l'agriculture, restèrent isolées, tandis qu'une riche aristocratie terrienne espagnole se constituait. Durant toute la période coloniale, les Espagnols imposèrent à la population la langue espagnole et la religion catholique. L'identité maya fut complètement niée. Aujourd'hui, églises et cathédrales coloniales, mines abandonnées, châteaux et forteresses témoignent des temps difficiles de guerre et de la colonisation espagnole.

La colonisation avait été très négligée.   En 1697, quelque 2000 Garífunas ayant survécu aux guerres coloniales furent déportés par les Anglais sur l'île de Roatan, au large des côtes honduriennes. Le Honduras forma la province de Comayagua, de la capitainerie générale de Guatemala. En 1778 sa population était évaluée à 90 000 habitants.En 1823, le Honduras entra dans la république fédérale de l'Amérique centrale. Il resta fidèle aux fédéralistes ou libéraux durant les luttes qui suivirent.

Lorsqu'en 1839 l'union fut rompue, il s'efforça de la maintenir au moins avec les États voisins où prévalaient les mêmes idées, Nicaragua et Salvador. En 1853-1854, ceux-ci s'étant constitués à part et alliés au Guatemala, centre des autonomistes, le président libéral Cabaños, champion de la fédération, fit la guerre au Guatemala pour l'imposer; il fut battu et expulsé (1855). Son successeur, l'énergique et féroce Guardiola, un indien zambo, traita avec le Guatemala et maintint l'ordre par la terreur jusqu'au jour où il fut tué par ses soldats (11 janvier 1861). C'est lui qui eut à lutter contre le flibustier américain Walker.

Pendant que se poursuivait la colonisation espagnole, des pirates et des flibustiers anglais vinrent s'installer dans le nord, près de la frontière du Belize (alors le Honduras britannique) et dans les îles de la Baie (Islas de la Bahia). Et c'est à l'île d'Utila que serait mort et enterré Henry Morgan, l'un des plus illustres et redoutés pirate de l'histoire de la flibuste. Ces régions firent partie du protectorat britannique formé dans ce qui était alors le Honduras britannique. Par la suite, les Britanniques firent venir quelques milliers d'esclaves de la Jamaïque, qui s'installèrent définitivement dans la région.

Les Anglais ne quitteront définitivement le Honduras qu'en 1859, mais ils y ont laissé leur marque dans la langue anglaise ou créole à base d'anglais, que parlent les habitants de ces régions du Nord. La plupart des Garifunas honduriens vivent sur la côte nord, et les départements de Cortés et de Gracias a Dios.

Le vice-président Vittoriano Castellamiros le remplaça et mourut bientôt (1863). Le président suivant, José-Francesco Montes, s'allia à Barrios du Salvador contre Carrera du Guatemala; celui-ci le fit chasser par le général Cerna et lui substitua le général José-Maria Medina, définitivement élu en février 1864, lequel fit voter une nouvelle constitution. Réélu en 1866 et 1870, Medina déclara la guerre au Salvador, fut complètement battu et renversé par les libéraux (1872). C. Arias prit alors la présidence, qui passa en février 1874 à Ponciano Leiva, en mai 1877 à Soto. Ce fut la période de détresse financière, conséquence des désastreux emprunts négociés par Medina. En 1880, on révisa la constitution; on transféra la capitale de Comayagua à Tegucigalpa. Les présidents ont été Bogran (1883-1891), Ponciano Leiva (1891-1893), Vasquez (1893), etc.

Au début du XXe siècle, la vie politique, placée sous le regard attentif de l'armée, resta dominée par deux partis, le Parti libéral et le Parti national et par le rôle de plus en plus important joué par les États-Unis, dont une entreprise, l'United Fruit Company, propriétaire des trois-quarts des plantations du Honduras à partir des années 1910, était devenue ainsi un acteur essentiel de la vie du Honduras. Après les élections incertaines de 1924, le président sortant, Rafael Lopez Guttierez, s'auto-proclame dictateur et provoque une intervention des Marines. Bientôt, la crise économique mondiale de 1929 viendra frapper durement le Honduras où s'est développé depuis quelques années dans les plantation un solide mouvement syndical. Des grèves sont déclenchées, mais la contestation est

réprimée par l'armée en 1932.

Entre 1933 et 1948, le pays subit la dictature sanglante de Tiburcio Carias Andino, issu du parti Parti national du Honduras (PNH). Le régime réprime durement toute opposition (massacre du 6 juillet 1944 à San Pedro Sula, en particulier). Des élections truquées portent ensuite au sommet de l'État Juan Manuel Galvez, un autre membre du PNH, qui mène la même politique répressive que son prédécesseur. En 1954, son gouvernement tombe à la suite d'une grève générale. Après un bref retour à un système constitutionnel, pendant lequel la figure dominante est Ramon Villeda Morales (1957-1963), le Honduras retombe sous le joug d'une dictature militaire, avec à sa tête le colonel Osvaldo Lopez Arellano qui quitte temporairement le pouvoir entre 1969 et 1972 à l'issue d'une brève et coûteuse guerre perdue contre le Salvador, puis revient à la tête de la junte jusqu'en 1975, date à laquelle il est contrait de démissionner pour avoir été accusé d'avoir reçu des pots-de-vin de la part d'une compagnie américaine.

Dès son indépendance (1844), le Honduras fut fréquemment dirigé par des dictatures conservatrices. Les élections furent souvent des simulacres, les révoltes armées, fréquentes. Puis, après la seconde moitié du XIXe siècle et jusqu'au début du XXe, l'État hondurien fut dominé par des dictateurs libéraux tels que Marcos A. Soto en 1876, qui commença à mettre l'accent sur le développement économique du pays et sur le besoin d'augmenter les exportations. La capitale Comayagua (conservatrice) fut transférée vers Tegucigalpa (libérale). Ce faisant, les dirigeants durent attirer les investissements étrangers et leur mainmise sur le pays. Au début du XXe siècle, le Honduras devint une "république bananière" soumise aux constantes interventions des États-Unis qui défendaient des entreprises comme la United Fruit Company. Dès 1910, ces riches compagnies américaines avaient fini par acquérir 80 % de la surface cultivable du pays. C'est à cette époque qu'est apparue l'expression "république de bananes" qu'on appliqua de façon caricaturale au Honduras, parce que le pays a pratiquement appartenu à la United Fruit durant un siècle. Un diction populaire s'est formé: "Une mule coûte plus cher qu'un député." Les Américains étaient réputés pour exiger de gros prix aux pauvres Honduriens.

Bien que ces compagnies fruitières contribuèrent peu au développement général du pays, elles développèrent un produit hégémonique d'exportation majeure, développèrent les zones portuaires des Caraïbes et firent de San Pedro Sula une zone de population importante. Le Colonel Juan Melgar Castro succède à Lopez Arellano. Mais en 1978, un coup d'État le renverse et le général Policarpo Paz Garcia, à la tête des putschistes, prend les rênes du pouvoir. Au début des années 1980, le Honduras devient pour les États-Unis une base arrière utilisée dans leur lutte contre les Sandinistes du Nicaragua et contre la guérilla qui s'est développée à la même époque au Salvador. Parallèlement, en 1981, un régime civil est enfin rétabli à la suite d'élections libres. Le chef du Parti libéral du Honduras (PlH) est élu président. En 1986, ce sera Jose Azcona del Hoyo, issu du même parti qui lui succédera. Mais le retour des civils au pouvoir de signifie pas amélioration en profondeur des libertés. L'armée conserve un pouvoir important. Elle est agissante auprès des États-Unis dans leur aide aux Contras (= opposants au régime sandiniste nicaraguayen), et son chef, le général Alvarez, se trouve aussi, jusqu'à sa mise à l'écart en 1984, derrière les agissements des milices, appelées escadrons de la mort, qui éliminent de nombreux opposants. Alvarez sera assassiné en 1989, à Tegucigalpa. Peu après, il est mis fin à l'activité des Contras au Honduras. Le président Rafael Callejas, élu en 1990, engage le pays dans une politique d'austérité économique. En 1993, Carlos Reina poursuit la démilitarisation du pays. Quelques officiers accusés de violations des droits de l'homme au cours de la décennie précédente commencent à passer en justice à partir de 1995, au moment de l'élection du nouveau président, Carlos Flores. L'armée passe enfin sous le complet contrôle du pouvoir civil en 1999.

Les habitants du Honduras, pour la plupart plongés dans la misère, n'en ont pas pour autant fini avec les difficultés. Le Honduras est le deuxième pays le plus pauvre en Amérique Centrale, et un des pays les plus pauvres dans l'Hémisphère occidental, avec une répartition extraordinairement inégalitaire du revenu et un chômage massif. La forte criminalité décourage l'investissement et, pour ne rien arranger, le pays a été dévasté en octobre 1998 par l'ouragan Mitch qui a tué 5600 personnes et causé quelque 2 millions de dollars de dégâts. De plus, l'an 2000 a vu le retour des escadrons de la mort, commandés



cette fois par la police, et que l'on accuse du meurtre, au cours de l'année, d'un millier d'enfants des rues.

PANAMA

Avant l'arrivée des Européens, ce sont les Amérindiens kuna, choco et guaymi, qui occupaient cette région stratégique du fait, d'une part, qu'elle relie l'Amérique du Nord à l'Amérique du Sud, d'autre part, qu'elle sépare l'océan Pacifique de l'océan Atlantique.

Le Panama, dont la côte a été explorée dès 1502 par le navigateur Rodrigo de Bastidas, n'a d'abord été connu, à partir de 1519, sous le nom d'Istmo (= Isthme) qu'une partie de la vice-royauté espagnole de Nouvelle Andalousie, puis de Nouvelle-Grenade, qui comprenait en outre les républiques actuelles de Colombie, du Vénézuela et de l'Equateur.

La ville de Panamá (mot signifiant "zone riche en pêche"), fondée dès 1519, devint le point de départ de toutes les expéditions coloniales espagnoles vers le nord et le sud du continent. C'est par cet axe stratégique que passait tout l'argent du Pérou. C'est pourquoi la colonie suscita la convoitise des corsaires hollandais, français et anglais, qui l'attaquèrent à maintes reprises, ce qui a considérablement nui à la prospérité de Panamá. Pour se défendre, les Espagnols fortifièrent la côte est. Cela n'empêcha pas le célèbre pirate britannique Henry Morgan (1637-1688) de s'emparer de la ville de Panamá en 1671, alors que les défenseurs de la ville sont plus nombreux que les troupes ennemies; le butin de Morgan se serait élevé à plus de 100 000 livres sterling, mais la renommée de cet exploit fut ternie par la cruauté de Morgan et de ses hommes.

Sous la dépendance de la vice-royauté du Pérou, le Panama fut ensuite intégré à la Nouvelle-Grenade au début du XVIIe siècle, puis de la Colombie, mais resta sous la domination espagnole jusqu'en 1821. C'est durant cette période que la population se métissa et que la langue espagnole se répandit dans tout le pays, sauf chez les indigènes.

En 1810, cette colonie se souleva, forma en 1819 la république de Colombie (ou Grande Colombie); mais, de 1829 à 1831, l'Équateur et le Vénézuéla s'en séparèrent. L'ensemble formé par la Colombie et le Panama actuels prit alors le nom de République de Nouvelle-Grenade. En 1855, le département de l'Isthme changea de statut en devenant l'Etat indépendant de Panama, tout en restant une dépendance de Bogota. En vertu de la nouvelle constitution proclamée en 1865, Panama fit ainsi partie de ce qu'on appelait désormais les Etats-Unis de la Colombie, substitués à la république de la Nouvelle-Grenade. C'est vers cette époque que le percement d'un canal entre l'Océan Atlantique et l'Océan Pacifique a commencé à être étudié sérieusement.

L'idée première du canal remontait à la domination espagnole.Au cours de la colonisation espagnole, le roi d'Espagne, Charles Q uint, commanda une étude en 1523 pour préparer un premier projet d'un canal sur l'isthme de Panama. Il croyait qu'en creusant une tranchée les voyages vers l'Équateur et le Pérou seraient plus courts et permettraient aux navires d'éviter le fameux cap Horn et ses dangers, notamment pour le transport de l'or. Un plan des travaux fut même élaboré en 1529, mais le roi n'en prit pas connaissance. En 1534, un notable espagnol proposa un projet de canal proche de celui qui existe aujourd'hui. Il y eut par la suite plusieurs propositions de plans, mais rien ne fut réellement entrepris. Il faut admettre que la situation politique en Europe et le niveau technologique de l'époque rendaient le projet encore impossible.

Humboldt en avait étudié la possibilité au début du XIXe siècle, et l'inauguration en 1855 d'une ligne de chemin de fer inter-océanique la remit à l'ordre du jour. Mais c'est seulement en 1875, avec Ferdinand de Lesseps, qu'on essaya de réaliser l'entreprise. Les difficultés très grandes présentées pour l'établissement du canal dans un terrain montagneux amenèrent la déconfiture financière de la Société du canal. Celle-ci fut dissoute en 1889 et, l'année suivante, les travaux furent abandonnés. Ils ne reprendront que dix ans plus tard sous l'égide des Etats-Unis. Le canal sera inauguré en 1914. Mais entre-temps le Panama aura pris sa complète indépendance vis-à-vis de la Colombie, en devenant un Etat souverain.

C'est le 3 novembre 1903 qu'éclata, avec le soutien des Etats-Unis, le soulèvement qui allait amener la formation de ce pays en Etat. D'accord avec les officiers de la garnison, quelques habitants capturèrent par surprise le gouverneur colombien Obaldia et les commandants des forces militaires et navales de l'isthme. Seule, une canonière, le Bogota, lança quelques obus sur la ville, mais elle cessa le feu devant la riposte des forts. Le lendemain fut proclamé l'acte d'indépendance et un ministère fut constitué. Le 5 novembre, le nouveau gouvernement fit savoir au gouvernement des Etats-Unis qu'il était à même d`assumer les charges d'une puissance indépendante. Le 6, un Français, Philippe Bunau-Varilla, était nommé ministre plénipotentiaire de la République à Washington le 13, il fut reçu par le président Roosevelt. Dès le 7, le consul des Etats-Unis était entré en relations officielles avec le gouvernement de Panama.

Cette révolution était depuis longtemps prévue car d'incessantes rébellions attestaient, depuis un demi-siècle, l'état d'insubordination de l'Isthme et la divergence de vues et de sentiments entre ce

département, où résidaient des commerçants étrangers, et la Colombie continentale peuplée d'Indiens et de créoles, pays enlisé dans ses archaïsme, ayant à sa tête un gouvernement militariste et clérical. Mais, de fait la tentative des citoyens de Panama eût été vaine sans l'appui des États-Unis. Le rejet par le congrès de Bogota du traité Hay-Herran, qui devait rendre possible l'achèvement du canal, outra les Nord-Américains. Il est à remarquer que le mouvement séparatiste suivit ce vote de peu de jours. Les États-Unis sont intervenus pour protéger au besoin leurs nationaux, mais si rapidement que cette intervention semblait concertée d'avance, et ce sont eux qui ont de suite mené toutes les affaires de l'isthme. Le nouvel État s'empressa de déclarer qu'il respecterait les droits de la compagnie française de Panama et la France le reconnut le 18 novembre; les autres puissances firent de même.

Dès le 18 novembre, un traité signé entre la république de Panama et les États-Unis par Hay et Bunau-Varilla, consacra la mainmise des États-Unis sur le canal de Panama. Les États-Unis garantissent l'indépendance de la République, et moyennant une somme de 10 millions de dollars et une rente annuelle de 250000 dollars, ils obtiennent l'occupation et l'exploitation à perpétuité du canal et des territoires qui on dépendent, y compris les îles qui se trouvent dans le port de Panama, avec les mêmes pouvoirs que, s'ils étaient réellement souverains sur ces zones terrestres et maritimes, Panama renonçant à l'exercice de ces pouvoirs. Le traité fut ratifié à Panama le 2 décembre 1903 et à Washington le 23 février 1904.

Une convention nationale constituante rédigea une constitution qui fut mise en vigueur le 15 février 1904. Le premier président élu fut le Dr Manuel Amador Guerrero. Mais le pays resta jusqu'en 1939 un protectorat de fait des États-Unis, qui ne conserva ensuite qu'une zone de cinq milles de part et d'autre du canal de Panama. Un statu quo sans accroc majeur s'installe ainsi dans le pays jusqu'en 1954, date à laquelle des émeutes anti-américaines éclatent. D'autres émeutes, qui ont une même inspiration nationaliste, auront également lieu en 1964. Mais c'est en 1968, que le mouvement atteint son paroxysme, avec le coup d'État organisé par le général Omar Torrijos Herrera, qui renverse le gouvernement du président élu Arnulfo Arias. Torrijos commencera alors à négocier avec les États-Unis leur retrait de la zone du canal et un accord est finalement signé en 1977 avec le président américain Jimmy Carter, qui prévoit la restitution du territoire le 31 décembre 1999. Retrait qui aura effectivement lieu comme prévu. Mais Torrijos meurt bien avant, dans un accident d'avion (peut-être un attentat), en 1981.
La mort de Torrijos ouvre la voie à la prise du pouvoir par un nouveau dictateur, le général Manuel Noriega. Bien qu'il ait été un ancien collaborateur de la CIA, les relations entre Noriega et les États-Unis se dégradent rapidement. Noriega est accusé par son ancien pygmalion de trafic de drogue. Après un putsch manqué contre lui en 1988, et des élections perdues l'année suivante, le dictateur annule le scrutin et proclame l'État d'urgence, ce qui sert de prétexte en 1989 à une intervention américaine baptisée Juste Cause. Les marines capturent Noriega et l'emprisonnent aux États-Unis où il sera condamné en 1992 à 40 ans de prison. L'occupation du pays durera jusqu'en 1993. Dans l'intervalle, une vie politique parlementaire s'est organisée tant bien que mal. Guillermo Endara parvenu à la tête de l'État avec le soutien des États-Unis en 1989 a cédé sa place dix ans plus tard à Mireya Moscoso. Celle-ci s'emploiera dès 2000 à faire la lumière sur les crimes commis par les dictatures de Torrijos et de Noriega, elle va également mener une politique anti-corruption. Mais ses échecs

économiques et la crise sociale qu'elle ne parvient pas à endiguer lui font perdre les élections en 2004. Omar Torrijos, le fils de l'ancien dictateur est élu à la présidence. En 2006, la population a approuvé par référendum le financement destiné à l'élargissement du Canal de Panama.

LE CANAL DE PANAMA
La pensée de percer par un canal l'isthme qui relie les deux Amériques, et de créer ainsi une route considérablement abrégée entre l'Europe occidentale et les régions orientales de l'Asie, Indochine, Chine et Japon, est à peu près contemporaine de la découverte de ces régions. Dès 1528, un navigateur portugais, Antonio Galvao, proposait à l'empereur Charles-Quint de faire ouvrir une communication interocéanique. En 1780, Nelson préconisa l'idée de percer un canal par le Nicaragua. En 1804, Alexandre de Humboldt étudia sur les lieux la même question, et établit cinq projets de tracé, dont le principal coupait l'isthme de Panama dans sa partie la plus étroite, de Chagres à Panama. En 1826, le prince Guillaume de Nassau fit entreprendre de nouvelles recherches. Par contre, quelques années plus tard, des Français, Gavella et de Courtines, envoyés par Guizot, se prononcèrent contre la possibilité de l'entreprise. En 1844, le roi de France Louis-Philippe refusa d'accueillir les ouvertures des délégués des Etats de Guatemala, Salvador, Honduras, tendant à la réalisation de la même entreprise; mais, dès l'année suivante, le gouvernement du Nicaragua, qui cherchait un nom retentissant pour mettre à la tête de la tentative et pour attirer les capitaux européens, faisait appel à Louis Bonaparte, alors prisonnier à Ham. L'affaire avorta encore. De 1845 à 1870, de nouvelles tentatives en sens divers et sur des tracés furent faites, mais toujours sans succès. Pourtant, une commission de savants américains, instituée en 1870 par le Congrès des Etats-Unis, allait pendant trois ans explorer l'isthme tout entier pour arriver à cette conclusion que le tracé par la dépression du Nicaragua, bien que plus long que celui par Panama-Colon, était néanmoins préférable pour l'exécution du canal. Telle était la question, au moment où l'idée fut reprise par Ferdinand de Lesseps, en 1875.

Après quatre années d'études préliminaires, poursuivies notamment par Bonaparte Wyse, un congrès d'ingénieurs se réunit, à l'instigation du " grand Français ". Il approuva le projet d'un canal à niveau et à ciel ouvert, allant de la baie de Limon à la rade de Panama. Le canal, à niveau, devait avoir un parcours de 74 kilomètres, une largeur de 22 mètres et 8 à 9 mètres de profondeur. L'exécution, d'abord confiée à un grand nombre de petits entrepreneurs, fut bientôt partagée en cinq grandes sections, dont les deux premières, établies sur le versant de l'Atlantique, se développaient dans les parties basses de la vallée du rio Chagres; la troisième et la quatrième étaient établies sur le massif central des Cordillères, traversant la Culebra: la cinquième, enfin, sur le versant du Pacifique, descendait jusqu'à la mer par la vallée du rio Grande.

La Compagnie universelle du canal interocéanique de Panama était constituée en mars 1881 au capital nominal de 300 millions, divisé en actions de 500 francs, sur lesquelles il ne fut appelé, en deux fois, que 250 francs. Mais, en dépit des émissions successives d'obligations que fit la Compagnie, sa situation financière ne tarda pas à péricliter. Il fallut abandonner le projet d'un canal à niveau, pour en venir à un canal à écluses, d'exécution plus facile. Une dernière émission de 720 millions d'obligations à lots, difficilement autorisée par la Chambre, ne fut pas couverte. En mars 1889, le tribunal prononçait la dissolution de la Compagnie. C'était la mort de l'entreprise française.

L'Affaire du Panama.
Au moment de l'émission des 720 millions d'obligations à lots, autorisée par la loi du 8 juin 1888 pour la construction du canal de Panama, des bruits fâcheux avaient couru sur la difficulté des travaux, les gaspillages des entrepreneurs; les fonctionnaires que l'Etat avait envoyés juger sur place de l'état de l'entreprise avaient rapporté une impression défavorable (rapport Rousseau). En décembre 1888, la Compagnie sollicitait de la Chambre une prorogation de trois mois pour le payement de ses dettes. Cette prorogation ayant été refusée, Ferdinand de Lesseps devait demander au tribunal civil la nomination d'administrateurs, dont les efforts furent vains.

Dès janvier 1889, et surtout au moment de la dissolution de la compagnie, des plaintes arrivaient au parquet général de Paris. Le 11 juin 1891, le procureur général Quesnay de Beaurepaire faisait ouvrir une instruction, qui dura dix-sept mois. Le 21 novembre 1892, Ferdinand de Lesseps, directeur, trois administrateurs de la Compagnie dissoute et l'ingénieur-entrepreneur Eiffel, étaient cités devant la Cour d'appel (F. de Lesseps, dont le grand âge avait affaibli l'intelligence, était grand officier de la Légion d'honneur) pour faits remontant à 1888. L'arrêt du 8 février 1893 les condamna : Ferdinand de Lesseps, par défaut, et Ch. de Lesseps, son fils, à cinq ans de prison et 3000 francs d'amende, Cottu et Marius Fontane à deux ans et 3000 francs d'amende, pour escroquerie et tentative d'escroquerie envers le public, relativement à l'émission de juin et décembre 1888, et abus de confiance envers la Compagnie, par dépenses injustifiées; Eiffel, pour abus de confiance envers la Compagnie de Panama, à deux ans de prison et 20000 francs d'amende.

Mais, sur pourvoi des condamnés, la Cour de cassation, estimant que la procédure de l'instruction aurait dû être ouverte par citation directe devant la cour d'appel, annula cet arrêt et fit bénéficier les demandeurs de la prescription (15 juin). Le 20 novembre 1892, un des organisateurs de la publicité du Panama, le baron Jacques de Reinach, était mort subitement, sur le point d'être arrêté; Cornélius Herz, arrêté à Bournemouth en 1893, et qui, pour raisons de santé, ne put être extradé, bénéficia aussi de la prescription, mais fut plus tard condamné par défaut, puis définitivement (1895-1896). pour chantage envers Reinach et la Compagnie de Panama, à cinq ans de prison et 3000 francs d'amende.

Le courtier de banque Aron, dit Arton, avait été condamné par contumace à la dégradation civique, cinq ans de prison et 400 000 francs d'amende, le 23 mai 1893, pour corruption de l'acquitté Sans-Leroy. Arrêté à Londres (1895) après une poursuite épique, extradé et condamné pour faits de droit commun, il fut acquitté sur le chef Sans-Leroy (25 février 1897). Une nouvelle instruction s'ouvrit sur ses indications (mars 1897), au cours de laquelle des poursuites furent autorisées contre les députés Naquet, H. Maret, Antide Boyer et le sénateur Levrey (29 mars1er avril). Mais la cour d'assises de la Seine (30 décembre) acquitta tous les inculpés. Le ministère public avait dû abandonner l'accusation à l'égard de Saint-Martin, Rigaut, Boyer et Laisant. Le député Naquet, de retour de Londres, fut à son tour acquitté (2-3 mars 1898).

L'affaire pénale que nous venons de résumer avait produit dans le public et dans la presse, surtout en 1892-1893, une émotion considérable. Deux commissions de la Chambre enquêtèrent sur les affaires du Panama (novembre 1892-juin 1893, juin 1897-janvier 1898); seules, les conclusions de la seconde furent discutées en séance publique et adoptées (30 mars 1898). Elles blâmaient les défaillances de la police et de l'autorité judiciaire, qui avait engagé trop tardivement les poursuites : mais un arrêt de la Cour de cassation, constituée sur la demande de l'ancien procureur général Quesnay de Beaurepaire, en Conseil supérieur de la magistrature, mis hors de cause ce magistrat.

La reprise en main par les États-Unis.
Les États-Unis ont pris le relais, bien décidés à mener à son terme un projet vital pour leur économie. Les travaux ont été conservés depuis 1895 dans un état convenable d'entretien. En 1902, une résolution du Congrès des États-Unis relançait la machine en préparant une reprise de l'affaire par l'achat de ses droits à la Compagnie française, dont les obligataires et actionnaires seraient partiellement indemnisés de leurs pertes. Déjà l'année précédente, une Compagnie américaine s'était constituée et, après entente avec l'Angleterre (convention du 18 novembre 1901, par laquelle les États-Unis s'engagent à internationaliser le canal), avec la Colombie (1903), puis avec la république de Panama (18 novembre 1904), elle allait reprendre à son compte les travaux encadrés par le corps d'ingénieurs de l'Armée américaine et qui furent terminés en 1914. Le premier navire à franchir le canal de Panama, long de 79 kilomètres, fut le croiseur américain U.S.S. Missouri. Les États-Unis bénéficièrent pour son exploitation d'une zone territoriale de part et d'autre du canal, qu'ils ont conservée jusqu'en 1999. La ville de Colon devint le siège de puissantes Compagnies de navigation, et se mua en l'un des grands ports de l'Atlantique. Les États-Unis conservèrent la souveraineté sur une bande de terre bordant de part et d'autre le canal. Plusieurs bases militaires y furent implantées.

En 1977, des accords furent signés entre le caudillo du Panama Omar Torrijos, et le président américain Jimmy Carter, pour que cette bande fût restituée au Panama le 31 décembre 1999. A cette date, les États-Unis quittèrent complètement la zone du Canal, après un transfert progressif de souveraineté qui aura duré une décennie. En 2006, le Panama a décidé, à l'issue d'un référendum, de doubler la capacité du canal. Il est prévu que les travaux qui devaient commencer dès 2007 soient terminés vers 2014 ou 2015.Rappelons que Washington prétend, en vertu du traité Carter-Torrijos, pouvoir encore intervenir unilatéralement au Panama, sans autorisation préalable du gouvernement de ce pays, si la "neutralité" du canal était en danger.I l est vrai que la présence des États-Unis sur le territoire panaméen a toujours eu pour objet de projeter leur pouvoir militaire sur tout le continent. Évidemment, cette thèse est vigoureusement contestée par le gouvernement panaméen, qui a accordé des concessions à une entreprise de Hong-Kong.

AMÉRIQUE DU SUD

COLOMBIE

La conquête par les espagnols
Quand les Européens abordèrent pour la première fois les contrées qui composent aujourd'hui la Colombie, ils trouvèrent les plaines couvertes de forêts et entrecoupées de rivières, et peu peuplées : des populations errantes, séparées par la différence du langage et des moeurs, vivaient éparses le long des côtes de la mer, des bouches et des rives de l'Orénoque; chacune de ces populations portait le nom de nation, quoique souvent le nombre des individus qui la formaient fût à peine de 1000, et que rarement il passât 10000.

Christophe Colomb découvrit ces contrées en 1498. Après avoir reconnu le golfe de Paria, il longea la côte jusqu'à la pointe d'Araya,



ANTILLEAN
CHIBCHAN
AMAZONIAN
EAST BRAZILIAN
ANDEAN
CHACO
PATAGONIAN
ARAUCANIAN
AREAS OF INDIAN CULTURE
AND PRINCIPAL TRIBES IN
Tropic of Cancer
Central American and Northern Andean cultures
Andean cultures
South American tropical forest cultures
South American nomad cultures
Aquatic nomads
Forest hunters and gatherers
Hunters, gatherers, and fishermen of the Gran Chaco
Hunters and gatherers of the steppes and plains
Shellfish gatherers
CIBONEY
ANTILLEAN ARAWAK (TAINO)
CARIBBEAN SEA
CARIB
PAYA
MISKITO
SUMO
GOAJIRO
CÁGABA
ARHUACO
CAQUETIO
JIRAJARA
CUMANA-GOTO
WARAO
TIMOTE
PALENQUE
YARURO
KUNA
GUAYMI
CHOCÓ
CHIBCHA
COCONUCO
PIJAO
PAEZ
COLORADO
JÍVARO
MAKÚ
SHIRIANÁ
GUAHIBO
WAICA
ACHAGUA
GUAHARIBO
TAULIPANG
ARECUNA
RUCUYÉN
OYAMPÍ
MACUSHÍ
CARIBS
ARAWAK
PALICUR
HUITOTO
TUCANO
TIKUNA
OMAGUA
TAPAJO
TUPINAMBA
CAAPOR
TENETÉHARA
TARARIU
KAYAPÓ
CANELA
MUNDURUKU
KAWAÍB
INCA
CHIMÚ
SHIPIBO
CONIBO
MASCOY
GUARATEGAYA
AMNIAPÉ
PAWUMWA
NAMBIKWARA
WARUÁ
XERENTE
TAPIRAPE
KARAJA
XAVANTE
SIRIONÓ
BORORO
GUATÓ
CHIRIGUANO
CHANÉ
AYMARA
ZAMUCO
LENGUA
ASHLUSLAY
MATACO
TOBA
CAUDUVEO
PAYAGUA
TERENA
GUAYAKÍ
VILELA
GUARANÍ
MOCOVÍ
ABIPÓN
MAXAKALÍ
GUAITACA
BOTOCUDO
PURÍ-COROADO
ATACAMA
DIAQUITA
HUARPE
QUERANDÍ
CHARRÚA
PUELCHE (GUENNAKIN)
ARAUCANIAN
TEHUELCHE
CHONO
ALACALUF
YÁMANA
Orinoco
Magdalena
Branco
Negro
Amazon
Juruá
Madeira
Tapajós
Xingu
Tocantins
São Francisco
Paraná
Lake Titicaca
Pilcomayo
Salado
Río de la Plata
Equator
Tropic of Capricorn
ATLANTIC OCEAN
PACIFIC OCEAN
ATLANTIC OCEAN
0 200 400 600 800 mi
0 400 800 1200 km

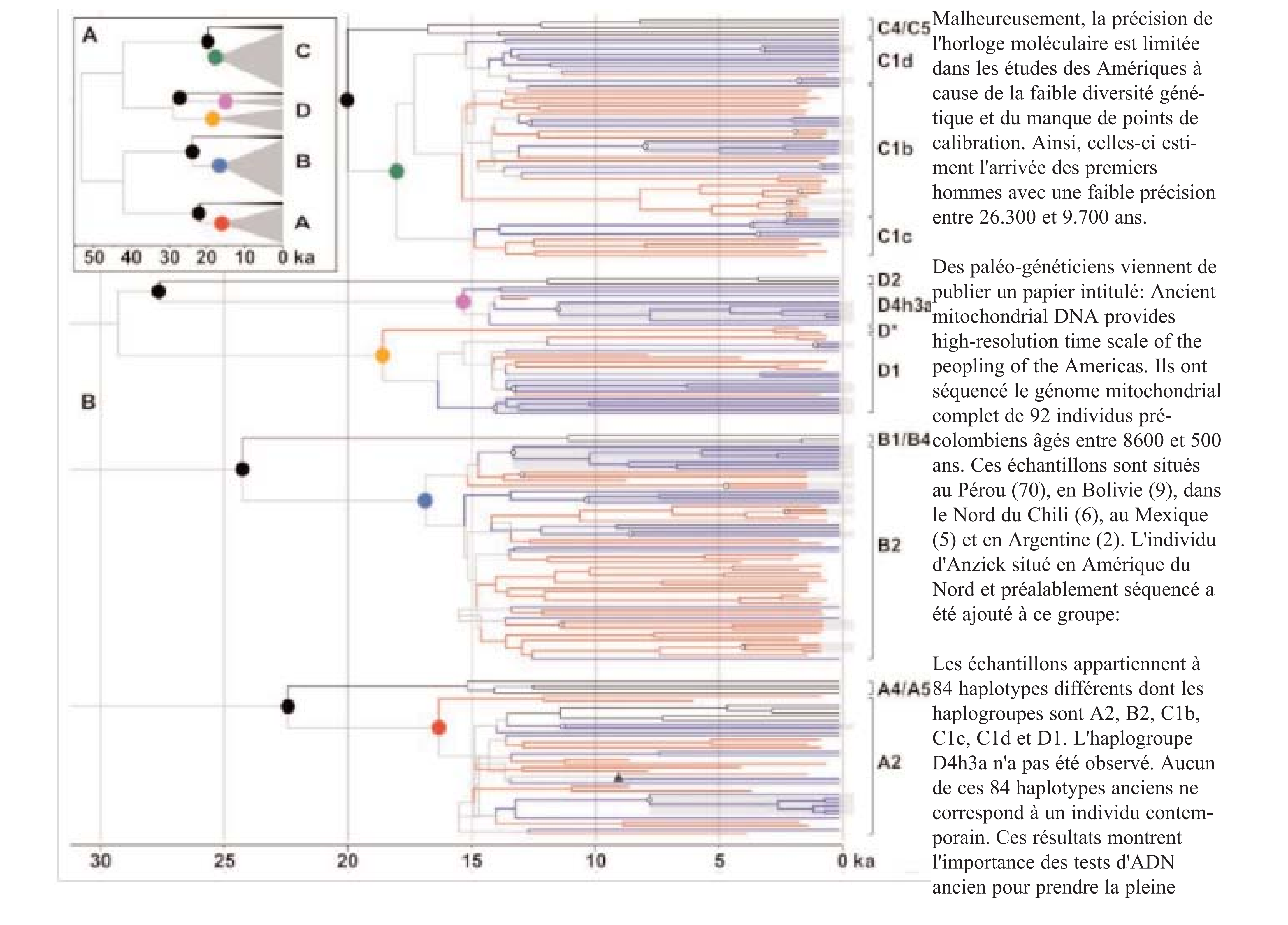
ADN mitochondrial ancien en Amérique du Sud

L'isolement géographique des Amériques a retardé leur colonisation jusqu'à la fin du Pléistocène il y a entre 20.000 et 10.000 ans. Il est probable que les premiers hommes arrivèrent d'Asie à travers le détroit de Béring situé au-dessus du niveau de la mer durant le Dernier Maximum Glaciaire. Cependant, à cette époque, la plupart de l'Amérique du Nord était recouverte par les plaques glaciaires de la Cordillère et de la Laurentide qui bloquaient l'accès depuis l'Est de la Béringie. Peu de temps après la fonte de la plaque de la Cordillère, une route potentielle le long de la côte Pacifique s'est ouverte il y a environ 17.000 à 15.000 ans. La route alternative à travers un corridor à l'Est des Montagnes Rocheuses s'est ouverte seulement entre 11.500 et 11.000 ans. Le timing et la route utilisés par la première migration humaine sont importants dans la compréhension de la taille et de la vitesse de celle-ci.

Les études génétiques des populations Amérindiennes sont compliquées par l'effondrement démographique et la perte importante de la diversité génétique qui ont suivi la colonisation Européenne à la fin du 15ème siècle. Cependant les premiers résultats suggèrent que l'arrivée de petits groupes fondateurs dans une unique migration soit à l'origine de la plupart de l'ascendance Amérindienne aujour-d'hui, bien que la distribution de certains hap-logroupes mitochondriaux suggèrent différentes routes d'arrivée soit le long de la côte Pacifique (pour D4h3a), soit à travers le corridor à l'Est des Montagnes Rocheuses (pour X2a).

fig. S1. Location of archaeological sites (see table S2 for detailed information a samples). Camarones and Pica-8 have the same coordinates, as well as Jaurang Molinos.





Malheureusement, la précision de l'horloge moléculaire est limitée dans les études des Amériques à cause de la faible diversité génétique et du manque de points de calibration. Ainsi, celles-ci estiment l'arrivée des premiers hommes avec une faible précision entre 26.300 et 9.700 ans.

Des paléo-généticiens viennent de publier un papier intitulé: Ancient mitochondrial DNA provides high-resolution time scale of the peopling of the Americas. Ils ont séquencé le génome mitochondrial complet de 92 individus pré-colombiens âgés entre 8600 et 500 ans. Ces échantillons sont situés au Pérou (70), en Bolivie (9), dans le Nord du Chili (6), au Mexique (5) et en Argentine (2). L'individu d'Anzick situé en Amérique du Nord et préalablement séquencé a été ajouté à ce groupe:

Les échantillons appartiennent à 84 haplotypes différents dont les haplogroupes sont A2, B2, C1b, C1c, C1d et D1. L'haplogroupe D4h3a n'a pas été observé. Aucun de ces 84 haplotypes anciens ne correspond à un individu contemporain. Ces résultats montrent l'importance des tests d'ADN ancien pour prendre la pleine

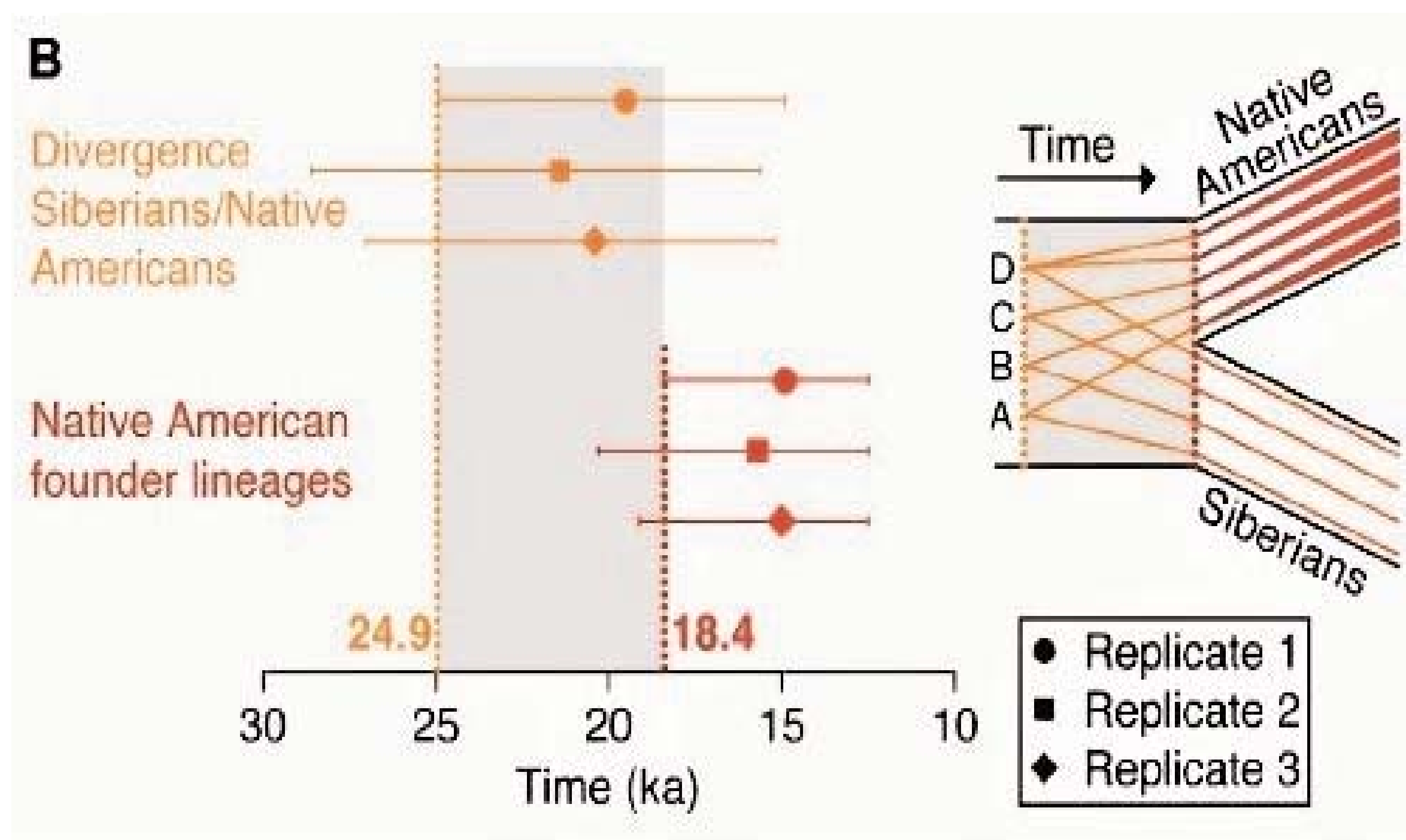
mesure de la diversité génétique du passé et pour reconstruire le processus de peuplement des Amériques.

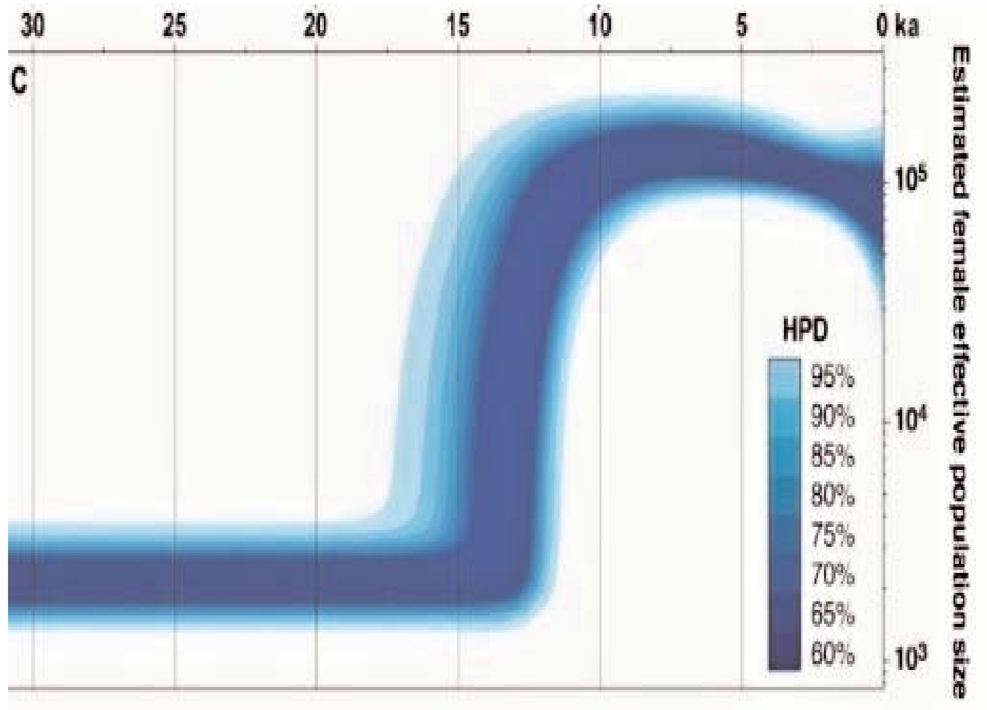
L'estimation des âges des ancêtres communs les plus récents (TMRCA) pour les haplogroupes A2, B2, C1, D1 et D4h3a est fortement synchrone confirmant ainsi que ces cinq haplogroupes ont pris part à la migration initiale. Dans la figure A ci-dessus, les disques noirs indiquent les points de divergence entre les Sibériens et les Amérindiens. Les clades Sibériennes sont en noir et les clades Amérindiennes en gris.

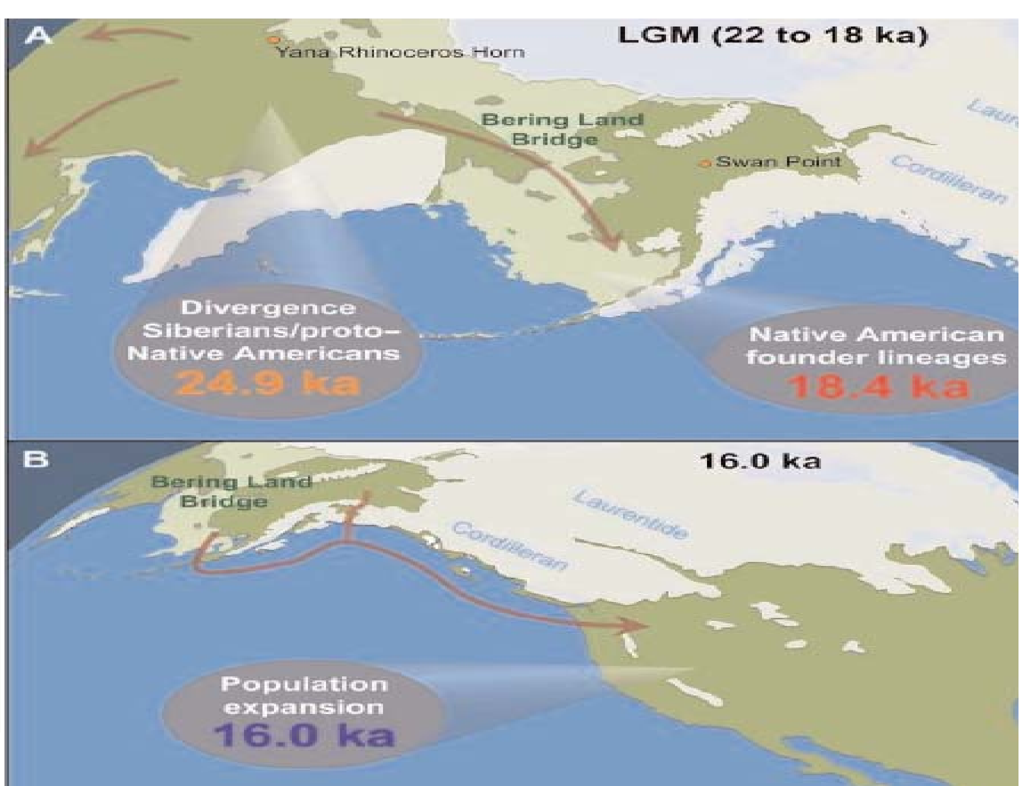
Dans la figure B ci-dessous, les clades Sibériennes sont en noir, les clades Amérindiennes contemporaines en bleu et les clades Amérindiennes anciennes en rouge.

Les auteurs ont effectué une analyse phylogénétique Bayesienne des séquences mitochondriales. Comme l'utilisation de plus de 400 séquences pour cette analyse est trop consommatrice de temps de calcul, les auteurs ont utilisé trois ensembles de 87 séquences contenant exclusivement les cinq haplogroupes Amérindiens: A2, B2, C1, D1 et D4h3a pour cette analyse, plus 20 séquences Sibériennes des lignages sœur et les 92 anciens génomes de cette étude auquels a été ajouté le génome de l'individu d'Anzick séquencé dans une étude antérieure. Ainsi chaque ensemble contenait en tout 200 séquences dont les résultats correspondent aux trois réplicats indiqués dans le figure ci-dessous:

La figure ci-dessous montre que la divergence génétique entre les ancêtres des Sibériens et des Amérindiens remonte à une date située entre 24.900 et 18.400 ans. On peut considérer que les deux populations étaient séparées après cette date. Il n'est pas possible de savoir ci cette séparation a eu lieu en Sibérie ou en Béringie. Cependant cette date de séparation correspond au Dernier Maximum Glaciaire. On peut supposer que les conditions arides ont conduit les populations vers les franges Ouest de la Béringie, c'est à dire la Sibérie actuelle pour aller dans dans un refuge situé plus au sud. A l'inverse, les populations situées à l'Est des péninsules du Kamchatka et du Chukotka ont été bloquées par les ceintures de glace Aléoutiennes et ont du restée isolées en Béringie de l'Est. La taille de la population féminine effective bloquée en Béringie est de l'ordre de 2000:







Quoique ce nombre ne peut pas être traduit directement en taille de population réelle, cette population devait être relativement réduite et pas supérieure à quelques dizaines de milliers d'individus. L'observation de la faune dans cette région à cette époque indique un paysage formé par une toundra arbustive qui aurait pu être capable de subvenir aux besoins d'une telle population. Ces données sont donc compatibles avec un refuge glaciaire en Alaska et au Yukon durant le Dernier Maximum Glaciaire.

L'arbre phylogénétique mitochondrial montre qu'il y a une soudaine expansion de tous les haplogroupes entre 16.000 et 13.000 ans suggérant que la date de 16.000 ans correspond effectivement à l'entrée initiale des premiers hommes en Amérique du Nord. Si on suppose que l'isolement de cette population a commencé entre 24.900 et 18.400 ans, cela correspond à une durée de séjour de ces hommes dans ce refuge compris entre 2400 à 9000 ans.

Cette date de 16.000 ans correspond au retrait de la plaque glaciaire de la Cordillère et donc à une route le long de la côte du Pacifique:

Sachant que le premier indice archéologique de la présence de l'homme au sud du Chili est de 14.600 ans, il a fallu 1400 ans à cette population pour atteindre le sud de l'Amérique du Sud. Cette migration rapide des premiers hommes a conduit à la formation d'une structure géographique de la génétique de cette population avec des flux de gènes limités entre ces diverses régions.

Il a été suggéré précédemment que la colonisation Européenne a résulté en un effet de goulot dans la diversité génétique des Amérindiens. Les données de cette étude montrent en effet que les haplotypes modernes et anciens ne partagent pas d'ancêtres communs plus récent que 9.000 ans malgré leur nombre élevé. Les auteurs ont étudiés sept modèles démographiques différents pour essayer d'expliquer ces données à l'aide de l'outil BayeSSC. Seul le modèle qui combine une séparation géographique entre des populations hébergeant les haplotypes modernes et anciens et une extinction rapide des anciens lignages suite à la colonisation Européenne permet d'expliquer les observations.

puis il fit voile au nord. Ojeda et Amérigo Vespucci suivirent la découverte en 1499, et allèrent jusqu'au cap de la Vela. Des navires espagnols vinrent ensuite échanger à cette côte des bagatelles contre de l'or, des perles, du brésillet, etc.; mais en allant plus loin, à l'ouest, ils rencontrèrent à leur grand étonnement des indiens disposés à leur enlever ce qu'ils avaient. En 1510, Ojeda et Nicuessa découvrirent les côtes du golfe de Darien. La même année, Balboa s'avança dans l'intérieur de ces pays : en 1513, il franchit le premier l'isthme de Panama. Cependant les Espagnols formaient des établissements sur les côtes; ils y bâtissaient des villes; ils exterminaient les Indiens qui leur résistaient, et réduisaient en esclavage tous ceux qui échappaient au massacre : une loi de Charles-Quint les y autorisait. Les crimes commis par la nuée de brigands que l'avidité du pillage attirait dans ces pays malheureux, devinrent si grands et si nombreux qu'ils parvinrent jusqu'à l'administration de Saint-Domingue : en 1527, elle envoya Jean Ampues pour mettre un terme à ces atrocités.



Des missionnaires étaient déjà venus pour prêcher l'Évangile aux Indiens; les militaires, dont ils ne partageaient pas les excès, les avaient contrariés dans leur projet; les religieux furent égorgés par les Indiens par un effet de la haine qu'on portait aux Espagnols. En 1520, Las Casas, qui s'est immortalisé par son zèle persévérant à défendre les Indiens, arriva pour la première fois sur la côte de Cumana, pour y fonder une colonie de cultivateurs; ceux-ci furent égorgés pendant son absence. Ampues parvint à rétablir l'ordre, en se déclarant le protecteur des opprimés; par malheur, la province de Venezuela venait d'être cédée par Charles-Quint aux Welzers, négociants d'Augsbourg, en paiement de sommes qu'il leur devait. La férocité des agents de ces Allemands, venus en 1528, surpassa celle des Espagnols. Enfin, les Welzers furent dépossédés en 1545; l'oppression des Indiens cessa; ils furent déclarés libres, sans même excepter ceux qui seraient pris les armes à la main. Mais, persuadés par une triste expérience que les Européens n'avaient d'autre intention que celle de les exterminer, ils ne voulurent pas écouter la voie de la persuasion pour se ranger sous les lois des Espagnols; ceux-ci, réduits au parti de renoncer au pays ou de se l'approprier par la force, adoptèrent ce dernier moyen. Tous les Indiens défendirent leur territoire avec une ténacité dont on ne les croyait pas capables. Les Espagnols soumirent successivement la plus grande partie de ces contrées; mais ils ne parvinrent à fonder le plus petit établissement qu'après avoir combattu la population qui occupait le terrain. Celles qui se réfugièrent dans les forêts de l'Orénoque réussirent à conserver leur liberté.

De même que dans le reste de l'Amérique, les Espagnols qui parvinrent, en 1537, des rives du Magdalena aux plaines élevées du Bogota, furent frappés du contraste qu'ils observèrent entre la situation précaire des populations éparses qui habitaient les régions chaudes voisines de l'embouchure de ce fleuve, et la solide organisation des peuples montagnards. Ceux-ci étaient distribués par communes, cultivaient la terre, fabriquaient des toiles de coton qui formaient leur vêtement. Quoique le sol fût peu fertile, les champs offraient partout de riches moissons de maïs, de quinoa, et de turmas ou pommes de terre. Quatre nations, les Muyscas (Chibchas), les Guanes, les Muzos et les Colimas, vivaient sur le plateau de Cundinamarca : celle des Muyscas ou Mozcas paraît avoir été la plus nombreuse.

En 1817, tout parut tranquille à Morillo dans la Nouvelle-Grenade; il y laissa pour vice-roi Samanon, et s'occupa de pacifier le Venezuela. Santander accrut le nombre des victimes. Chacun, craignant d'être mis sur la liste de proscription, se réfugia dans les plaines. Ces fugitifs furent réunis en troupes régulières par les généraux indépendants. Morillo ne voulut pas se hasarder dans les

forêts de l'Orénoque; il tourna ses armes contre l'île de la Marguerite, où commandait Irismendi; il éprouva une défaite complète, et revint à Caracas; le manque de soldats, car presque tous les Espagnols étaient morts ou par le fer ou par les maladies, le retint dans cette capitale. D'ailleurs les Américains, qui d'abord s'étaient joints à lui, l'avaient quitté, parce qu'il offensait continuellement leur amour-propre.

De la Grande Colombie à la république de la Nouvelle-Grenade

Morillo reçut des renforts d'Espagne : Bolivar le surprit en 1818, à Calabozo, et le poursuivit jusqu'aux portes de Valentia : battu à son tour, il rentra dans les déserts de Casanare. Le second congrès de Venezuela fut installé à San Tome, le 18 février 1819. La loi fondamentale qui réunit le Venezuela à la Nouvelle-Grenade, sous le nom de Colombie, fut proclamée le 17 décembre. Bolivar franchit les paramos de la Cordillère, et, malgré un échec, marcha sur Santa-Fe; il mit en déroute les Espagnols à Boyaca, près de Tunja, et s'empara de la capitale. Il redescendit promptement dans les plaines de Caracas. Ses soldats y soutinrent fréquemment des combats contre ceux de Morillo : les succès furent partagés. Bolivar, dans une entrevue avec le général espagnol, le 25 novembre 1820, convint d'une trêve de six mois; on ignore par quel motif il l'enfreignit en s'emparant de Maracaïbo. Morillo était retourné en Espagne. La Torre, qui lui succéda, fut battu à Carabobo et obligé de se réfugier dans les murs de Puerto-Cabello.

Un congrès fut assemblé à Cucuta; il assit les bases d'un nouveau gouvernement. La constitution fut publiée le 30 août 1821. Elle était modelée sur celle des États-Unis de l'Amérique septentrionale : le président est en exercice pendant quatre ans. Le congrès rédigea aussi plusieurs lois, et déploya une activité extraordinaire. La guerre s'étant rallumée dans le sud, Bolivar marcha sur le Pasto, où des mécontents du nouveau régime s'étaient réunis aux Espagnols en 1822; il soumit cette province, puis vola au secours de Sucre, son lieutenant, qui était devant Quito. Les Espagnols furent mis en déroute par les Américains indépendants, à la vue du Pichincha : ce terrible volcan a donné son nom à la bataille. Depuis cette époque, Bolivar et Sucre sont allés affermir l'indépendance du Pérou par leurs victoires sur les Espagnols.

La république a été reconnue par la Grande-Bretagne en 1825, comme un État indépendant. La Colombie et le Mexique ont conclu, le 3 octobre 1823 , un traité d'alliance. D'après le décret du 23 juin 1824 , le territoire de la république est divisé en douze départements, qui sont : Orinoco, Venezuela, Apure, Sulia, Boyaca, Cundinamarca, Cauca, Magdalena, Isthme (Panama), Équateur, Assuay, Guayaquil : les départements sont divisés en provinces qui renferment chacune un certain nombre de cantons; les cantons comprennent des cabildos ou municipalités. Cette Grande Colombie, comme on la nomme pour la distinguer de la Colombie actuelle, beaucoup moins étendue, ne résista à l'éclatement que six ans. En 1830-1831, elle se divisa en trois pays : la Nouvelle-Grenade (Colombie actuelle plus Panama), l'Équateur et le Venezuela.

Un acte du congrès de la république, en ayant séparé en février 1855 le département de l'Isthme, pour en former le nouvel Etat indépendant de Panama, et le département. d'Antioquia étant devenu un Etat libre en 1856, la Nouvelle-Grenade ne comprend plus à partir de cette époque que cinq départements. subdivisés en provinces. Sous le président Lopez, élu en 1849, et sous son successeur Obando, les passions révolutionnaires, favorisées par l'administration, ont plongé le pays dans une agitation permanente. La constitution a été révisée de 1851 à 1853 dans le sens le plus libéral; les jésuites, tout puissants, ont été expulsés. L'Etat enfin s'est séparé de l'Eglise, et la liberté des cultes a été proclamée. Mais le règne de la démagogie aboutit, en 1854 à la dictature du général Melo et à la guerre civile. Un centre de résistance s'établit à Ibague, sous la direction du vice-président J. de Obaldia, et la délivra de la dictature à la fin de 1854. Obaldia, élu président en 1855, a été remplacé en 1856 par Ospina.

De Mosquera à celle de Nuñez

En 1858, le pays s'organisa en république fédérée (composée des deux Etats de Colombie et de Panama) et prit le nom de Confédération grenadine. Mais le gouvernement a été renversé en 1861 par Mosquera, qui s'est emparé de Bogota, s'est proclamé président provisoire, a imposé par la force des armes son pouvoir dictatorial, et a convoqué un congrès de plénipotentiaires pour rétablir l'ancienne république de Colombie, qui devient désormais

les Etats-Unis de Colombie. En 1863, Mosquera s'est démis du pouvoir dictatorial, mais en se faisant attribuer une pension viagère. Il a été établi un nouveau gouvernement provisoire, composé de cinq ministres, et où Mosquera est entré comme ministre de la guerre.

Murillo, le nouveau président, installé au pouvoir en 1864, ne tint que deux ans. Mosquera revint au pouvoir et s'y maintint jusqu'en 1867; De plus en plus contesté, il est renversé par le commandant de l'armée, le général Santos Acosta et condamné à l'exil. On rappela le vice-président Santos Gutiérez, en disgrâce, mais aussitôt arrivé à la tête de l'Etat, il fut confronté à plusiuers insurrections, en particulier à Panama. Sous le mandat de ses successeurs, Eustorgio Salgar (1870-1872), Manuel Murillo Toro (1872-1874), Santiago Perez (1874 -1876), la situation du pays s'améliora, malgré quelques troubles fomentés par Mosquera de retour d'exil. En 1876, pourtant cette période de progrès fut stoppée par une nouvelle guerre civile. Elle termina, après quelques mois, par la victoire des libéraux sur les cléricaux qui s'étaient insurgés. Mais sous les présidences suivantes (celle de Parra entre 1876 et 1878 et de Trujillo entre 1878 et 1880) l'autorité de l'Etat fédéral s'en trouvait affaiblie, ce qui encourageait un peu plus les velléités séparatistes de Panama; les finances étaient également très affectées.

De même que Mosquera, au pouvoir ou dans l'opposition, avait dominé la vie politique de la Colombie depuis près de vingt ans, Rafael Nuñez, un autre conservateur, allait être l'homme fort de la Colombie pendant la période qui suivit. Nuñez, une première fois président de 1880 à 1882, le fut de nouveau de 1884 à 1886, et la nouvelle constitution, en 1886, il fut réélu pour six ans. Ses pouvoirs lui furent renouvelés pour une période de 1892 à 1898, mais il laissa le vice-président Caro les exercer à sa place.

En 1893, se manifestèrent les premiers symptômes d'une agitation révolutionnaire. La mort du président Nuñez, en 1894, coupa court à ce commencement de troubles. Mais ils recommencèrent l'année suivante, le président Caro, conservateur militant, s'étant attiré la haine du parti libéral; il y eut une sanglante insurrection, que réprima le général Reyes.

Une nouvelle guerre civile éclata en octobre 1899, à la suite d'un conflit entre le pouvoir exécutif et la Chambre. Le vice-président Marroquin s'empara du pouvoir en 1900 et le vieux président Sanclemente, âgé de quatre-vingt-six ans, fut fait prisonnier. Ce coup d'État portait au pouvoir la fraction la plus impopulaire du parti conservateur. Les libéraux résistèrent longtemps et trouvèrent l'appui des révolutionnaires vénézuéliens à la solde du président vénézuelien Cipriano Castro; la lutte ne se termina qu'à la fin de 1902, après la défaite du principal chef insurgé, le général Uribe.

La sécession de Panama.
La Colombie comprenait, d'après la constitution de 1886, neuf départements : Antioquia, Bolivar, Boyaca, Cauca, Cundinamarca, Magdalena, Panama, Santander et Tolima. Le 4 novembre 1903, à la suite d'un mouvement séparatiste et après le vote du Congrès de Bogota rejetant le traité rédigé par les Etats-Unis pour rendre possible l'achèvement du canal, le département de Panama acquit l'indépendance et fut érigé en république indépendante. Il y eut à ce moment à Bogota des manifestations contre les légations de France et des Etats-Unis. En outre, le général Reyes fut envoyé à Washington. Il remit au gouvernement nord-américain une note très énergique dans le fond, très modérée dans la forme, protestant contre la séparation de Panama, mais ce fut en vain : les Etats-Unis avaient décidé de reconnaître le fait accompli.

D'autre part, un décret du Congrès du 5 août 1904 constitua les territoires méridionaux de la Colombie en département sous le nom de Nariño. Le général Reyes fut élu président le 29 février 1904, à la place de Marroquin. Le 8 novembre 1905, trois arrangements entre la Colombie et le Pérou mirent fin à des difficultés qui existaient depuis longtemps entre les deux pays : une convention de frontière donnant comme limite aux deux États le rio Putumayo, un traité de commerce, une convention d'arbitrage remettant au pape le soin de statuer sur les litiges ultérieurs qui surviendraient entre les deux États.

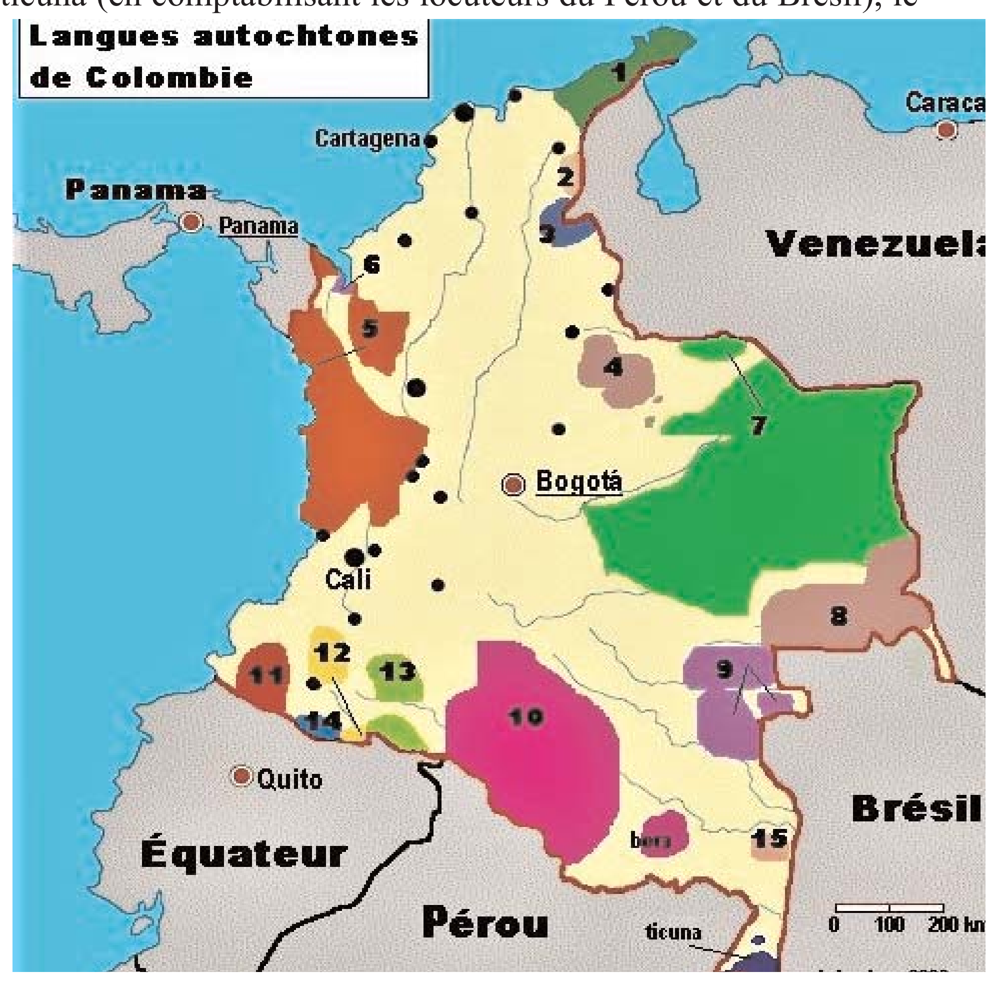
Les langues autochtones de Colombie

La Colombie est composée de plus de 80 groupes amérindiens, chacun gardant ses us et coutumes, ainsi que sa langue: Arawaks (Sierra Nevada), Emberas (250 000, département du Choco),Guajiros (7 000), Yupkas, Koguis (Sierra Nevada de Santa Marta), Paez (100 000, département du Cauca), Guahibos (27 500), Tukanos (ou Wachupes, 13 000), Guambianos (20 000, département du Cauca), Sibundoys, Ingas, Wayuus, Cuebas, etc. Au nord de la Colombie vivent, dans la jungle, les Koguis, descendants des Indiens tayronas, qui ont été victimes du déboisement de la Sierra Nevada afin de permettre la culture de la coca et de la marijuana. Il convient de mentionner aussi les Chamis, les Llanos, les Guajoros, les Guyaberos, les U'was, et plusieurs autres ethnies.

Des études datant de 1997 estiment que les autochtones (les "Indigènes" ou Indígenas) seraient au nombre de 701 860,

approximativement 2 % de la population totale du pays. Ils appartiendraient à 84 nations différentes et vivraient sur des territoires de 279 487 km², c'est-à-dire près de 25 % du territoire national. Les départements abritant des grandes populations indigènes ceux de Vaupés (74,6 %), de Guainía (41 %), de Guajira (32,7 %), de l'Amazonas (31,5 %), de Vichada (26,9 %) et du Cauca (13,9 %). Les départements comptant plus de 10 peuples indigènes sont les suivants : Amazonas, Vaupés, Putumayo et Guaviare. Les autochtones sont présent dans 200 des 1098 municipalités du pays. Dans les territoires occupés par les divers groupes ethniques, on trouve près 60 % des richesses naturelles.

Parmi les langues amérindiennes parlées aujourd'hui en Colombie, seulement trois comptent plus de 50 000 locuteurs: le wayú, le paez et l'embera. Huit comptent entre 10 000 et 50 000 locuteurs: le guahibo (ou sikuani), le guambiano, l'arhuaco (ou ika), l'inga, le ticuna (en comptabilisant les locuteurs du Pérou et du Brésil), le



tucano (incluant les locuteurs du Brésil), le berce (en comptant les locuteurs de Panama), le piaroa (avec les locuteurs du Venezuela. Moins d'une dizaine d'autres langues dénombrent entre 5000 et 10 000 locuteurs: le cuaiquer (ou awá), le kogui, le waunana, le puinave, le wuitoto, le curripaco (incluant les locuteurs du Venezuela), le piapoco (incluant le Venezuela), le yaruro et le yuco (incluant le Venezuela). Une douzaine de langues comptent entre 1000 et 5000 locuteurs: le tunebo (ou úwa), le cubeo, le camsá, le wiwa, le bari, le cofán, le cuiba, le coreguaje, le sáliba, le guayabero et le yagua (incluant les locuteurs du Pérou.

VENEZUELA

Découvert par Christophe Colomb en 1498, le Venezuela fut exploré l'année suivante par Ojeda et Amerigo Vespucci. Son nom de "Petite Venise" lui vient des habitations lacustres des Indiens du Maracaïbo. En 1527, Juan de Ampuez fonda Coro, mais Charles-Quint inféoda le pays, pour vingt ans, à des banquiers d'Augsbourg, les Weltzen, qui ne firent que l'exploiter. En 1547, Juan Perez de Tolosa rétablit au Venezuela l'autorité de la couronne; la conquête s'acheva, les premières villes se fondèrent. Au XVIIe siècle, le flibustier l'Olonais (David Nau) ravagea Maracaïbo. Au XVIIIe siècle, la colonie prit, quelque importance, grâce à la culture et au commerce du cacao, fomentés par la Compagnie guipuzcoane de Caracas (1728-1765). Erigé en capitainerie générale en 1777, pourvu d'une audience en 1786, le Venezuela, après plusieurs tentatives infructueuses (1797-1806), se souleva en 1810 contre les Espagnols, et le capitaine général dut remettre ses pouvoirs à une junte insurrectionnelle. Les provinces firent cause commune avec la capitale. Le 5 juillet 1811, un congrès proclama l'indépendance du Venezuela.

En 1812, les Espagnols, commandés par Monteverde, reprirent l'offensive et forcèrent le vieux général Miranda à déposer les armes. En 1813, une armée néo-grenadine (Histoire de la Colombie), conduite par Simon Bolivar, battit les Espagnols à Valencia et entra, au mois d'août, à Caracas. Monteverde, réfugié à Puerto Cabello, en ressortit en 1815, pour reconquérir presque tout le pays. Dès 1817, Bolivar rentrait en scène. Le 10 mai 1819, le congrès proclamait à nouveau l'indépendance du Venezuela, et, quelques mois plus tard, la république s'unissait à la Nouvelle-Grenade, sous le nom de Colombie. La victoire de Carabobo (1821) consomma la défaite de l'Espagne. Bolivar, partisan de la fédération des Etats américains, ne put faire prévaloir ses idées au congrès de Panama (1826) et, dès 1830, le Venezuela se sépara de la Nouvelle-Grenade.

Francisco de Miranda (1750 - 1816)

Le " Libérateur " oublié du Venezuela



Francisco de Miranda a bataillé pour l'indépendance de son pays, le Venezuela. Après avoir combattu aux côtés des Insurgents nord-américains et des révolutionnaires français, il a le premier imaginé l'indépendance de l'Amérique hispanique et inventé même pour celle-ci un nom de baptême : Colombia (en français Colombie), en référence au découvreur du Nouveau Monde. Il a cru arriver à ses fins dès 1811 avec la proclamation d'une Conféderación Americana de Venezuela. Mais ses atermoiements face aux troupes royales et sa rivalité avec Simón Bolívar vont l'empêcher de voir l'aboutissement de son oeuvre. Il meurt dans une geôle espagnole cependant que Bolívar recueille les lauriers de la gloire et le titre honorifique de Libertador.

Révolutionnaire-né

Dès 1806, il profite de la guerre entre l'Angleterre et l'empire napoléonien pour relancer la lutte pour l'indépendance. À cette occasion, il se donne un drapeau tricolore (jaune, bleu, rouge) avec sept (ou huit) étoiles pour chacune des provinces. Il est hissé pour la première fois le 12 mars 1806 sur le brick anglais Leander qui ramène Miranda chez lui. Le révolutionnaire débarque sur la côte du Venezuela avec quelques dizaines de partisans ainsi que des volontaires anglais et américains. Mais, faute de soutien de la population locale, il doit très vite battre en retraite et regagner l'Angleterre.

Le jeune Simon Bolivar (27 ans), partisan actif de l'indépendance, se rend à Londres pour obtenir le soutien des Anglais. Il en profite pour convaincre Francisco de Miranda (60 ans) de rentrer au pays. Par son charisme, Miranda entraîne la majorité des représentants du congrès à voter en faveur de l'indépendance. Celle-ci est proclamée le 5 juillet 1811 et Miranda lui-même signe le texte qui l'officialise.

Alliée aux Anglais par la force des choses, cette junte de Cadix tente de rétablir son autorité sur le Venezuela et les autres colonies. Dans ce climat délétère, pour des raisons demeurées obscures (peut-être une connivence avec ses anciens amis anglais, désormais alliés des royalistes ?), Francisco de Miranda propose aux royalistes rien moins qu'un armistice par le traité de San Mateo, le 25 juillet 1812. Le traité est soumis à l'approbation du congrès qui le rejette. Miranda, là-dessus, se rend au port de La Guaira où il est rejoint par Bolívar. Les royalistes n'ont pas de mal à retrouver Miranda dans sa cellule. Le grand révolutionnaire finira sa vie en prison à Cadix, laissant à Bolívar le soin d'achever son œuvre.

Le pays fut d'abord gouverné par le parti oligarchique, formé de riches créoles. Paez, Vergas et Soublette se partagèrent la présidence (1830-1815). A l'expiration de la présidence de Soublette, un parti plus démocratique, suscité par un journaliste, Leocadio Guzman, prétendit s'emparer du pouvoir. Paez lui opposa la force et fit donner la présidence à un conservateur, Tadeo Monagas; mais ce dernier ne supporta pas longtemps la tutelle de Paez, le frappa d'exil (1850) et gouverna avec les démocrates. La présidence de son frère Gregorio fut désastreuse : la concussion envahit les services publics, des difficultés financières s'élevèrent avec l'étranger, un tremblement de terre ruina Cumana, l'abolition de l'esclavage mécontenta les propriétaires. Tadeo Monagas, réélu en 1855, ne put rétablir la confiance et dut se démettre (1858).

De 1855 à 1870, unitaires et fédéralistes se firent une guerre sans relâche. Paez reparut sur la scène et dut abdiquer définitivement le pouvoir, le 15 juin 1863. Son successeur, le fédéraliste Falcon, se maintint pendant quatre ans et fut renversé à son tour par l'unitaire Tadeo Monagas (1867). Dès le mois d'août 1869, les libéraux reprirent l'offensive et rentrèrent à Caracas le 28 avril 1870. Le vainqueur était le fils de Leocadio Guzman, le général Guzman Blanco, homme intelligent et ferme, qui, en deux ans, réprima les derniers soulèvements du parti vaincu et donna au Venezuela vingt ans de tranquillité et de prospérité économique.

A Blanco et à ses amis succéda, en 1890, un alcoolique, le Dr Palacio, et, dès 1892, le désordre reparaissait dans les finances et l'anarchie dans l'Etat. Après une lutte terrible, le général Crespo réussit à chasser Palacio et resta au pouvoir jusqu'en 1897; la république fut menacée de perdre le delta de l'Orénoque, revendiqué par l'Angleterre; une intervention du président des Etats-Unis, Cleveland, décida la Grande-Bretagne à accepter l'arbitrage de la Russie. Les relations diplomatiques du Venezuela avec l'Angleterre, rompues depuis plusieurs années, furent rétablies le 19 mars 1897. Les ratifications d'un traité de frontières entre les deux pays furent échangées à Washington (14 juin). Le successeur de Crespo, le général Andrade, ne suit pas triompher des difficultés résultant des fautes politiques et des erreurs économiques commises avant lui. En septembre 1899, une nouvelle révolution porta à la présidence le général Cipriano Castro, dont l'administration allait être désastreuse pour le pays. L'arbitrage russe rendit le delta de l'Orénoque au Venezuela, mais l'anarchie politique fut bientôt à son comble; une crise terrible sévit sur l'exportation du café et du bétail, le service de la dette fut suspendu, une nouvelle constitution rétablit le fédéralisme; le Venezuela, déchiré par la guerre civile, rompit avec la Colombie et sa marine dans un conflit avec l'Angleterre et l'Allemagne.

En 1812, les Espagnols, commandés par Monteverde, reprirent l'offensive et forcèrent le vieux général Miranda à déposer les armes. En 1813, une armée néo-grenadine (Histoire de la Colombie), conduite par Simon Bolivar, battit les Espagnols à Valencia et entra, au mois d'août, à Caracas. Monteverde, réfugié à Puerto Cabello, en ressortit en 1815, pour reconquérir presque tout le pays. Dès 1817, Bolivar rentrait en scène. Le 10 mai 1819, le congrès proclamait à nouveau l'indépendance du Venezuela, et, quelques mois plus tard, la république s'unissait à la Nouvelle-Grenade, sous le nom de Colombie. La victoire de Carabobo (1821) consomma la défaite de l'Espagne. Bolivar, partisan de la fédération des Etats américains, ne put faire prévaloir ses idées au congrès de Panama (1826) et, dès 1830, le Venezuela se sépara de la Nouvelle-Grenade.

Il fut d'abord gouverné par le parti oligarchique, formé de riches créoles. Paez, Vergas et Soublette se partagèrent la présidence (1830-1815). A l'expiration de la présidence de Soublette, un parti plus démocratique, suscité par un journaliste, Leocadio Guzman, prétendit s'emparer du pouvoir. Paez lui opposa la force et fit donner la présidence à un conservateur, Tadeo Monagas; mais ce dernier ne supporta pas longtemps la tutelle de Paez, le frappa d'exil (1850) et gouverna avec les démocrates. La présidence de son frère Gregorio fut désastreuse : la concussion envahit les services publics, des difficultés financières s'élevèrent avec l'étranger, un tremblement de terre ruina Cumana, l'abolition de l'esclavage mécontenta les propriétaires. Tadeo Monagas, réélu en 1855, ne put rétablir la confiance et dut se démettre (1858).

De 1855 à 1870, unitaires et fédéralistes se firent une guerre sans relâche. Paez reparut sur la scène et dut abdiquer définitivement le pouvoir, le 15 juin 1863. Son successeur, le fédéraliste Falcon, se maintint pendant quatre ans et fut renversé à son tour par l'unitaire Tadeo Monagas (1867). Dès le mois d'août 1869, les libéraux reprirent l'offensive et rentrèrent à Caracas le 28 avril 1870. Le vainqueur était le fils de Leocadio Guzman, le général Guzman Blanco, homme intelligent et ferme, qui, en deux ans, réprima les derniers soulèvements du parti vaincu et donna au Venezuela vingt ans de tranquillité et de prospérité économique.

A Blanco et à ses amis succéda, en 1890, un alcoolique, le Dr Palacio, et, dès 1892, le désordre reparaissait dans les finances et l'anarchie dans l'Etat. Après une lutte terrible, le général Crespo réussit à chasser Palacio et resta au pouvoir jusqu'en 1897; la république fut menacée de perdre le delta de l'Orénoque, revendiqué par l'Angleterre; une intervention du président des Etats-Unis, Cleveland, décida la Grande-Bretagne à accepter l'arbitrage de la

Russie. Les relations diplomatiques du Venezuela avec l'Angleterre, rompues depuis plusieurs années, furent rétablies le 19 mars 1897. Les ratifications d'un traité de frontières entre les deux pays furent échangées à Washington (14 juin). Le successeur de Crespo, le général Andrade, ne suit pas triompher des difficultés résultant des fautes politiques et des erreurs économiques commises avant lui. En septembre 1899, une nouvelle révolution porta à la présidence le général Cipriano Castro, dont l'administration allait être désastreuse pour le pays. L'arbitrage russe rendit le delta de l'Orénoque au Venezuela, mais l'anarchie politique fut bientôt à son comble; une crise terrible sévit sur l'exportation du café et du bétail, le service de la dette fut suspendu, une nouvelle constitution rétablit le fédéralisme; le Venezuela, déchiré par la guerre civile, rompit avec la Colombie et sa marine dans un conflit avec l'Angleterre et l'Allemagne.

En 1900, les directeurs de la Banque de Caracas et de la Banque du Venezuela sont arrêtés et emprisonnés à Maracaïbo avec d'autres négociants notables; le commerce est paralysé En mars, un parti de rebelles est dispersé près de Ciudad Bolivar, et l'agent consulaire anglais était assassiné. En juillet, la paix est officiellement proclamée, les prisonniers relâchés; trois mois après, tous droits sont abolis sur les marchandises anglaises importées.
Le 29 octobre, un tremblement de terre cause de grands dommages à Caracas. Le président Cipriano Castro se casse la jambe en sautant du second étage du palais du gouvernement. Pendant toute l'année 1901, le Venezuela est, comme la Colombie, dans une situation troublée. Le président Castro, issu d'un mouvement révolutionnaire, passe pour nourrir l'ambitieux projet de reconstituer en un seul Etat le Venezuela, la Colombie et l'Equateur; de là des révoltes intérieures, des accusations réciproques. LeVenezuela est accusé d'envahir la Colombie, la Colombie le Venezuela; des rencontres à main armée s'ensuivent.

Ces difficultés intérieures ne suffirent pas à occuper l'activité du président Castro, qui en suscita comme à plaisir avec plusieurs autres puissances. En 1901, l'Allemagne se plaignait des mauvais traitements infligés à un de ses nationaux et de l'inexécution par le Venezuela de ses obligations envers des banquiers allemands. Les Etats-Unis, l'Angleterre, la France et l'Italie formulaient des réclamations analogues. Il en résulte, en 1902, une action conjointe des marines anglaise et allemande en vue du blocus des côtes vénézuéliennes. Les ministres des deux puissances à Caracas présentent un ultimatum, se rendent à La Guayra et s'embarquent sur des croiseurs de leur pays. Le président Castro n'ayant pas répondu, quatre navires vénézuéliens sont saisis dans le port; le président veut emprisonner des Anglais et des Allemands que le ministre des Etats-Unis fait remettre en liberté.
Le 13 décembre, Cipriano Castro demandait à Washington de proposer un arbitrage à l'Angleterre et à l'Allemagne. Les Etats-Unis et l'Italie avaient envoyé aussi des navires devant La Guayra, la France se tenant en dehors du conflit par suite d'une convention d'arbitrage intervenue dès le mois de février (1902) entre Paris et Caracas. L'Angleterre et l'Allemagne acceptaient la proposition de Castro, à la condition que le président Théodore Roosevelt fut l'arbitre, mais celui-ci proposa le recours au tribunal de La Haye, ce qui fut accepté. Le blocus fut levé le 13 février (1903), après la signature d'une convention des puissances avec Bowen, ambassadeur des Etats-Unis à Caracas, à qui Castro avait confié ses intérêts. Le Venezuela cédait 30% des produits mensuels des douanes de La Guayra et de Puerto Cabello; de nouveaux arrangements donnaient satisfaction aux porteurs de titres; un traité de commerce et d'amitié était conclu, le blocus levé et les relations rétablies. Les réclamations des puissances, formellement présentées en septembre (1903), s'élevaient, pour les Etats-Unis, à 10 900 000 dollars, pour la Grande-Bretagne à 2 500 000, pour la France à 16 040 000, pour l'Italie à 9 300 000, pour l'Allemagne à 1 417 300, pour la Belgique à 3 003 000, pour l'Espagne à 600 000, pour le Mexique à 500 000, pour la Hollande à 1 048 500, pour la Suède à 200 000. Le tribunal de La Haye accorda aux puissances bloquantes le droit de priorité qu'elles réclamaient sur les 30% des recettes de douanes pour le paiement de leurs créances.

Mais Castro ne prit aucun souci des engagements acceptés et des signatures données. Il soulèva au contraire de nouvelles difficultés avec les puissances, les unes après les autres, les Etats-Unis y compris. Le 29 décembre 1904, les Etats-Unis, à la demande des représentants de l'Italie et de l'Allemagne, adressèrent à Caracas une sorte d'ultimatum; un délai de soixante jours était fixé au président Castro pour exécuter le protocole de 1903, faute de quoi une flotte s'emparerait des douanes des ports de La Guayra, Puerto-Cabello et Maracaibo. L'Angleterre fit parvenir à Caracas une note du même genre.

Le 20 janvier 1905, Castro rompit les négociations non seulement avec Bowen, représentant des Etats-Unis à Caracas, mais avec les représentants des puissances européennes qui présentaient des revendications analogues à celles des Etats-Unis. Il s'attaque notamment à la Compagnie française des câbles, qu'il accuse de ne s'être pas conformée aux clauses de son contrat de concession et d'avoir, en outre, favorisé les communications du chef insurrectionnel Matos. Il fiit fermer les bureaux de la Compagnie et expulser le directeur. En même temps, il refusait tous rapports officiels avec Taigny, le chargé d'affaires de France, sous prétexte

que celui-ci avait adressé au gouvernement de Caracas une note insultante.

Le 14 janvier 1906, comme Taigny, chargé d'affaires de France à Caracas, s'était rendu à bord du navire français la Martinique pour y prendre le courrier de la légation, dans le port de La Guayra,



défense lui fut faite de débarquer par les autorités vénézuéliennes, sous prétexte qu'il ne pouvait quitter sans permission officielle le territoire vénézuélien. Au reçu de cette nouvelle, le ministre français des affaires étrangères fit remettre ses passeports à Maubourguet, chargé d'affaires du Venezuela à Paris, en l'invitant à quitter dans les vingt-quatre heures le territoire français. Taigny rentre en France par Washington. Le président Castro augmente les garnisons et les munitions dans les ports. Le ambassadeur du Brésil, doyen du corps diplomatique, proteste contre le traitement infligé à Taigny, attendu qu'un agent diplomatique ne peut perdre ce caractère par le seul fait de la rupture des relations, sans que les formalités ordinaires aient été remplies. Taigny avait donc le droit de se rendre sans permission légale à bord de la Martinique. Dans les premiers jours d'avril 1906, le président Castro remit sa démission temporaire, laissant les fonctions au vice-président Gomez.

Les langues du Venezuela

Le Venezuela comptait 27,9 millions d'habitants en 2010. La population est inégalement répartie et huit États comptent plus d'un million d'habitants: Anzoategui, Aragua, Bolivar, Carabobo, Lara, Miranda, Tachira, Zulia, sans oublier le District fédéral (voir le tableau). Les Métis (Mestizos) comptent pour environ 67 % des Vénézuéliens, et quelque 180 % sont d'origine européenne; le reste de la population est composée de Noirs (8 %) et d'autochtones (7 %).

C'est un pays très homogène au plan linguistique. En effet, 92 % des citoyens parlent l'espagnol (appelé généralement "castillan") comme langue maternelle. Seuls les autochtones, qu'on appelle presque toujours "indigènes" au Venezuela, parlent une langue maternelle qui n'est pas l'espagnol. On compte plus d'une trentaine de langues parlées par moins d'un demi-million de locuteurs. Lors du recensement de 2001, le gouvernement reconnaissait l'existence de 36 peuples indigènes répartis en 2800 communautés.
Seules huit langues, y compris leurs variétés dialectales, sont parlées par plus de 10 000 locuteurs: le wayuu, le warao, le pemon, l'añu, le yanomami, le wotjuja (piaroa), le jivi (guajibo) et le karina. Neuf langues sont parlés entre 7500 et 1000 locuteurs: le yyekuana (maquiritari), le yukpa, le pumé (yaruro), le kurripako, l'eñepa, le baniva, le bari, le piapoko et le baré. Certaines langues ont en voie d'extinction ou disparues: l'uruak (arutani), le sape, le wanai (mapoyo), le chaima et le cumanagoto.

Généralement, les languesindigènes du Venezuela appartiennent aux familles arawak, chibcha et tupi-guarani.

Rang	Langue	Nombre	Famille	Etats
1	wayuu	170 000	arawak	Mérida, Trujillo, Zulia*
2	warao	28 100	isolat linguistique	Bolivar, Delta Amacuro, Sucre*, Monagas*
3	pemon	19 100	caribe	Delta Amacuro*, Amazonas
4	añu	17 440	arawak	Zulia
5	yanomami	15 700	yanoama (yanomam)	Amazonas*, Delta Amacuro
6	wotjuja (piaroa)	12 200	salivan (salive)	Amazonas
7	jivi (guajibo)	11 300	guahibe	Amazonas*, Delta Amacuro, Bolivar
8	karina (kariña, kali'na, kalinha)	11 140	caribe	Anzoátegui*, Bolivar*, Monagas, Sucre
9	yekuana (maquiritari)	7 500	caribe	Amazonas*, Delta Amacuro
10	yukpa	6 130	caribe	Zulia
11	pumé (yaruro)	5 840	non classée	Bolivar*, Delta Amacuro
12	kurripako (curripaco)	3 400	arawak	Amazonas*, Delta Amacuro
13	eñepa	3 134	caribe	Delta Amacuro*, Amazonas
14	baniva	1 200	arawak	Amazonas*, Delta Amacuro
15	bari	1 520	chibcha	Zulia
16	piapoko	1 400	arawak	Amazonas*, Delta Amacuro
17	baré	1 200	arawak	Amazonas
18	akawayo	811	caribe	Delta Amacuro
19	puinave	774	isolat linguistique	Amazonas
20	ñengatú (nhengatu ou yeral)	744	tupi-guarani	Amazonas
21	jodi (yuwana)	643	non classée	Delta Amacuro, Amazonas
22	yabarana	428	caribe	Amazonas
23	warekena (guarequena)	428	arawak	Amazonas
24	mako	267	salivan (salive)	Amazonas
25	mapoyo	178	caribe	Delta Amacuro
26	guarequena	160	arawak	Amazonas
27	arawak	159	arawak	Delta Amacuro
28	japreria	95	caribe	Zulia
29	kuiva	69	guahibe	Apure
30	uruak (urak ou arutani)	45 (ou moins)	arutani-sape	Bolivar
31	sape	25 (ou moins)	arutani-sape	Bolivar
32	wanai (mapoyo)	12 (ou moins)	caribe	Amazonas
33	chaima	? (éteinte?)	caribe	Anzoátegui
34	cumanagoto	† (éteinte)	caribe	Anzoátegui

:e: Ministère de la Santé et du Développement social), *Enfoque de de Etnias Indígenas de Venezuela* ("Données sur les ethnies indigènes du Venezuela"), Caracas, 2002.

GUYANA

Avant l'arrivée des explorateurs européens, le territoire qui correspond aujourd'hui au Guyana était habité par des Amérindiens, plus précisément par les Caraïbes réputés très combatifs. À la recherche de l'Eldorado, les Espagnols furent les premiers, en 1499, à découvrir les côtes de la Guyana.



La colonisation européenne

Les premiers Européens à pénétrer dans le pays furent les Hollandais, car les Espagnols et les Portugais n'avaient pas jugé bon d'occuper ce territoire considéré comme trop marécageux, d'autant plus que l'Angleterre, les Hollandais et les Français s'en disputaient le contrôle. La Compagnie des Indes occidentales géra le développement économique du pays, fondé sur la canne à sucre et le coton. Ce sont les Hollandais qui fondèrent la ville de Stabroek, aujourd'hui nommée Georgetown. Vers 1640, des Africains y ont été amenés pour travailler comme esclaves dans les plantations. Certains d'entre eux s'échappèrent dans la jungle et retrouvèrent leur liberté. C'est de cette époque que date la présence des créoles à base de néerlandais au Guyana (créole de Skepi et créole de Berbice). En 1796, la Guyana fut assiégée par les troupes britanniques qui le reprirent définitivement en 1814 et cédèrent le Surinam aux Hollandais; pour leur part, les Français se retrouvèrent avec la Guyane française. À partir de ce moment, les Noirs développèrent la formation du créole à base d'anglais (le créole guyanais).

- La main-d'œuvre immigrante

Toutefois, la Guyane britannique ne fut créée qu'en 1831 sous le nom de British Guiana. C'est depuis cette époque que la Guyana est considérée comme une plantation de canne à sucre géante appartenant à la compagnie Booker. L'esclavage ayant été aboli en 1834, les Britanniques firent appel à la main d'oeuvre indienne.

Entre 1838 et 1917, près de 240 000 ouvriers sont venus du nord de l'Inde afin de travailler dans les plantations de la Guyane britannique (British Guiana). Les ouvriers avaient le droit de retourner dans leur pays d'origine à la fin de leur contrat, mais à partir de 1890 la plupart d'entre eux ont préféré rester en Guyane britannique.

Le gouvernement colonial fit également appel (entre 1835 et 1882) à des Portugais dont la plupart sont venus des îles de Madère et des Açores, puis du Cap-Vert. Pendant l'ère coloniale, les Portugais furent considérés comme un groupe distinct des autres Européens (principalement les Britanniques). Malgré la discrimination dont ils firent l'objet de la part des autorités britanniques (en raison de leur langue et de leur religion catholique, le portugais s'implanta fermement dans une partie importante de la classe moyenne guyanaise et dans le domaine commercial.

Puis ce fut le tour des travailleurs chinois en 1853. La grande majorités des Chinois étaient des hommes; c'est pourquoi les mariages inter-ethiques ont eu pour effet de faire disparaître la religion, la culture et la langue chinoise. À la fin de leur contrat, beaucoup de Chinois ont pris racine dans les villes pour occuper des postes dans le commerce de détail.

Cette acculturation de la plupart des immigrants asiatiques a eu aussi des effets déterminants chez les autochtones de la Guyana. En raison de l'afflux des populations d'abord africaines, puis asiatiques, les Amérindiens furent minorisés dans leur propre pays. Par la suite, de nombreux mariages inter-ethniques entre Amérindiens côtiers et Afro-Guyanais ont accentué cette tendance.

Le créole

La langue majoritairement parlée par les Guyanais est le créole guyanais avec 75 % de la population, dont 250000 Noirs et 400 000 Indiens. En principe, le créole guyanais est parlé sur tout le terri-

toire, mais les locuteurs de cette langue sont concentrés sur la côte nord-est, notamment dans la région de Georgetown.
Ce créole dit guyanais (appelé en anglais Guyanese Creole) est à base d'anglais et il est fragmenté en trois variétés mutuellement intelligibles: l'afro-guyanais (Afro-Guyanese Creole), le rupununi (Rupununi Creole) et l'indo-guyanais (Indo-Guyanese Creole). Le rupununi est considéré par certains linguistes comme une langue distincte parce que l'intercompréhension est plus difficile par rapport aux deux autres variétés. Le créole guyanais s'écrit, mais il ne bénéficie d'aucun statut dans le pays. Il n'est pas enseigné et guère utilisé dans les médias écrits.

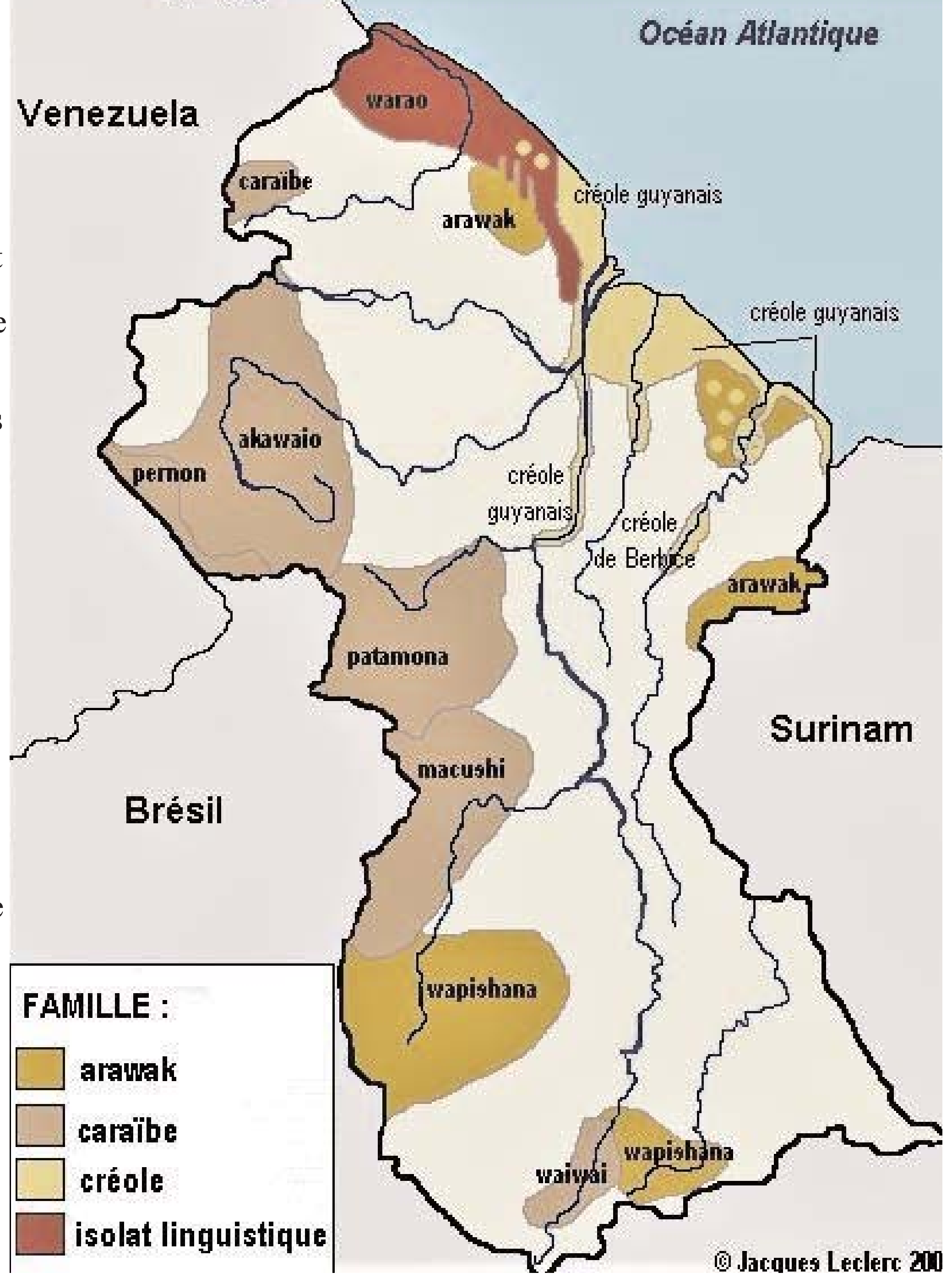
On compte aussi deux autres créoles à base de néerlandais; il s'agit du créole hollandais de Berbice (Berbice Creole Dutch) et du créole hollandais de Skepi (Skepi Creole Dutch), tous deux en voie d'extinction imminente. Le créole hollandais de Berbice est parlé par quelques locuteurs (moins de 20) dans la région de la rivière Berbice, alors que le créole hollandais de Skepi est parlé (quelques rares locuteurs) dans le région de Essequibo.

Les langues amérindiennes

Les autres langues concernent les langues amérindiennes. Rappelons que les Amérindiens constituent les descendants des peuples originaires de la Guyana. La plupart d'entre eux vivent sur la bande côtière du Nord, mais également à l'intérieur des terres, tout le long de la frontière ouest avec le Venezuela et au sud, près de la frontière brésilienne. La plupart de ces langues sont donc parlées tant au Guyana qu'au Venezuela et au Brésil (régions limitrophes).

On distingue trois principales familles amérindiennes au Guyana: la famille arawak, la famille caraïbe et la famille warao. La famille arawak compte le plus grand nombre de locuteurs avec le wapishana (env. 9000) au sud et l'arawak proprement dit ou arawak du Nord (env. 1500 sur 5000 personnes) parlé au nord-est et au nord-ouest.
Suit la famille caraïbe avec l'akawaio (entre 300-4000 locuteurs) au Centre-Ouest, le patamona (entre 300-4000 locuteurs) au Centre-Ouest, le pemon (entre 400-500 locuteurs) au Centre-Ouest, le kalihna (env. 500 locuteurs) sur la côte ouest et nord-ouest, le wawai (env. 1000 locuteurs) au sud-ouest de la rivière Essequibo et le machushi (env. 1300 locuteurs) au sud-ouest de la région de Rupununi.

Quant à la famille warao, elle ne compte qu'une seule langue, le warao, parlé possiblement encore par quelques locuteurs habitant le



nord-ouest du pays. En somme, toutes les communautés amérindiennes de l'intérieur parlent des langues de la famille caraïbe, à l'exception des Wapisaina qui parlent une langue arawak.

Précisons que toutes ces langues subissent une réduction progressive et inexorable de leurs locuteurs. La transmission de la langue maternelle semble se faire de moins en moins entre les plus vieilles générations et les jeunes qui sont passés à l'anglais, notamment dans les zones côtières du Nord. Dans les zones situées près du Brésil et dans le Sud, beaucoup d'Amérindiens apprennent le portugais en plus de leur langue ancestrale.

L'hindi caraïbéen

Environ la moitié des Guyanais parle l'hindi caraïbéen appelé aussi hindoustani (en anglais Caribbean Hindi), une langue indo-européenne (groupe indo-iranien issu du sanskrit) réservée aux activités religieuses des hindous et des musulmans dans la région de Georgetown. Les hindous utilisent la variété de l'hindi (alphabet devanagari), alors que les musulmans ont recours à la variété ourdoue (alphabet arabo-persan). Sauf pour les personnes âgées, l'hindoustani n'est donc pas une langue maternelle pour les usagers qui, en règle générale, ont recours à l'anglais (région de Georgetown) ou au créole guyanais (le reste de la côte nord) dans leurs communications quotidiennes.

L'anglais

L'anglais, en tant que langue officielle, demeure la seconde langue d'importance après le créole guyanais. On distingue l'anglais standard enseigné dans les écoles et utilisé dans les activités officielles de l'État, ainsi que l'anglais guyanais. L'anglais standard est également la langue écrite de tous les usagers guyanais. Lorsque les Guyanais utilisent l'anglais comme langue maternelle, il s'agit d'un anglais très régionalisé et caractérisé par des emprunts à l'hindi, l'ourdou et aux langues amérindiennes. C'est un anglais que parlent beaucoup de Noirs et d'Indiens ainsi qu'un nombre de plus en plus grand d'Amérindiens.

Il est très difficile de dénombrer les locuteurs de cette variété d'anglais, mais on estime que 450 000 Guyanais (52 %) connaîtraient une forme d'anglais, dont 20 % comme langue maternelle. Par ailleurs, certaines familles chinoises parlent le cantonais à la maison, d'autres, l'anglais.

- Les conflits inter-ethniques

Le pays connut ensuite une période troublée par les conflits inter-ethniques entre Afro-Guyanais et Indo-Guyanais. Dans les années trente, les Noirs commencèrent à devenir des rivaux pour les Indiens dans l'attribution des emplois, surtout dans les centres urbains. Les planteurs et les partisans du mouvement progressiste de Cheddi Jagan, d'origine indienne et pro-soviétique, s'opposèrent de plus en plus. En 1950, Jagan fonda Parti progressiste du peuple (People's Progressive Party, PPP) et devint premier ministre en 1953. Inquiète d'un possible coup d'État communiste, la Grande-Bretagne suspendit la Constitution qui accordait une certaine autonomie à sa colonie. De nouvelles élections en 1957 ramènent au pouvoir Cheddi Jagan, mais son parti s'était entre-temps scindé en deux avec l'arrivée du Congrès national du peuple (People National Congress, PNC) conduit par Burnham Forbes Simpson, un représentant de la minorité africaine. Après de difficiles relations avec les autorités coloniales, le pays connut un nouvel aménagement constitutionnel en 1964, qui ouvrit la voie à une plus grande autonomie. Les troupes britanniques étaient revenus pour restaurer l'ordre en 1962 et en 1963.

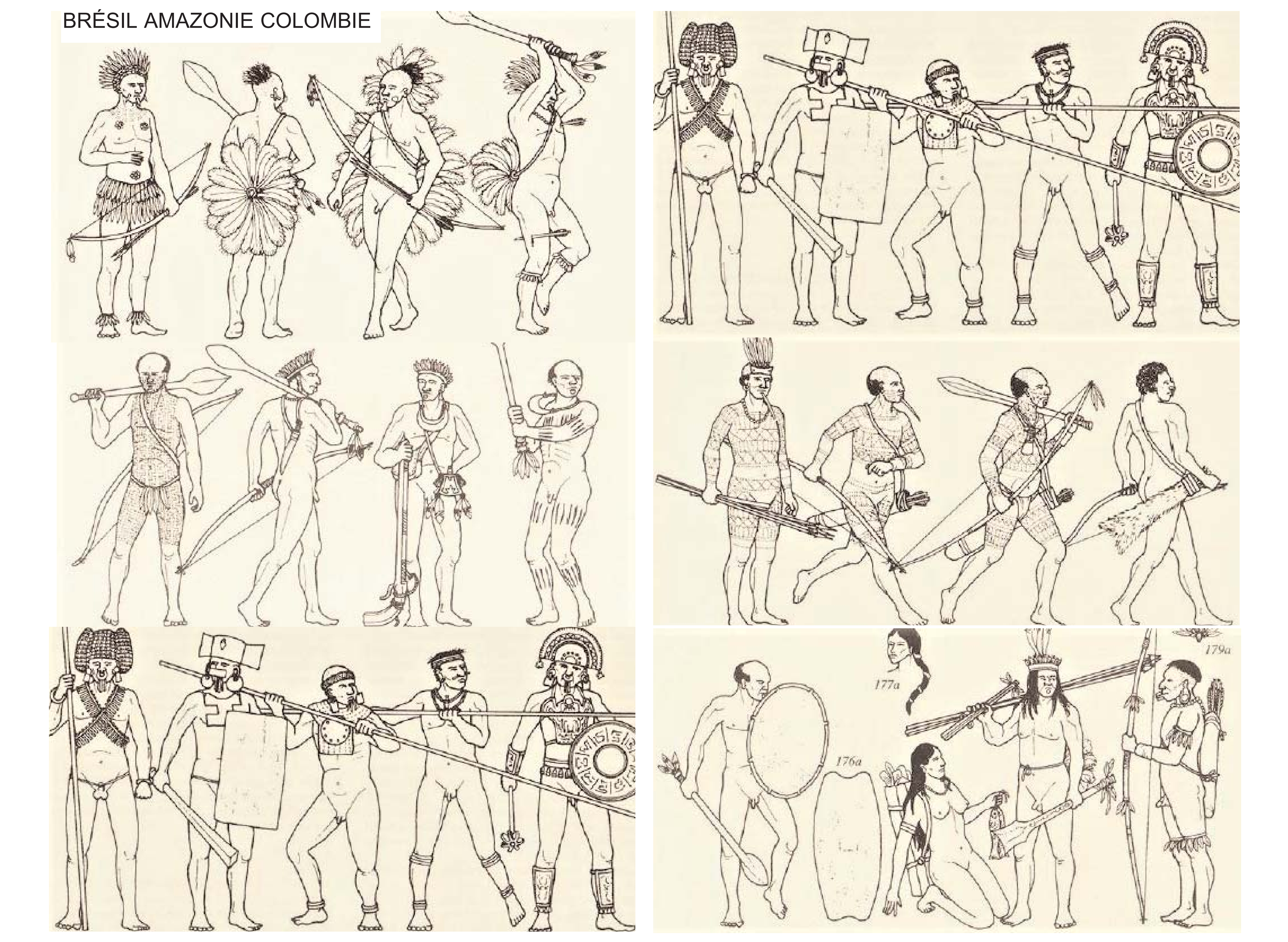
Les désordres prirent un caractère racial. Lorsque le calme fut rétabli, le pays se trouva au bord du chaos économique. Dans un climat de guerre civile, le gouvernement britannique chargea Forbes Burnham de former un gouvernement de coalition.

De l'indépendance à nos jours

Le 26 mai 1966, la Guyana devint un État indépendant qui rejoignit l'ONU en 1966 et la Caribbean Free Trade Area (CARIFTA), future CARICOM, en 1968. La Constitution de 1970 instaura une république de type parlementaire du nom de République coopérative de Guyana, d'inspiration marxiste-léniniste, avec Arthur Chung comme président. La fonction de président était à ce moment-là honorifique, le chef du parti majoritaire devenant premier ministre.

Le Congrès national populaire remporta les élections en 1973 et en 1980, mais le Parti progressiste populaire contesta les résultats. Burnham Forbes fut reconduit au pouvoir, d'abord comme premier ministre, puis comme président de la République. La Constitution de 1980 renforça les pouvoirs du président, désormais placé à la tête de l'exécutif. Le président cumule dorénavant les fonctions de chef de

BRÉSIL AMAZONIE COLOMBIE



l'État et de chef du gouvernement. Les deux principaux partis sont désormais le Congrès national du peuple (PNC), qui représente la communauté noire, et le Parti progressiste du peuple (PPP), qui représente la communauté indienne. Burnham orienta progressivement son gouvernement vers un régime autoritaire, mais il ne parvint pas à poser les bases d'un développement économique satisfaisant. Le pays s'endetta lourdement et resta dépendant des capitaux étrangers. De plus, l'inflation et le chômage demeurèrent élevés.

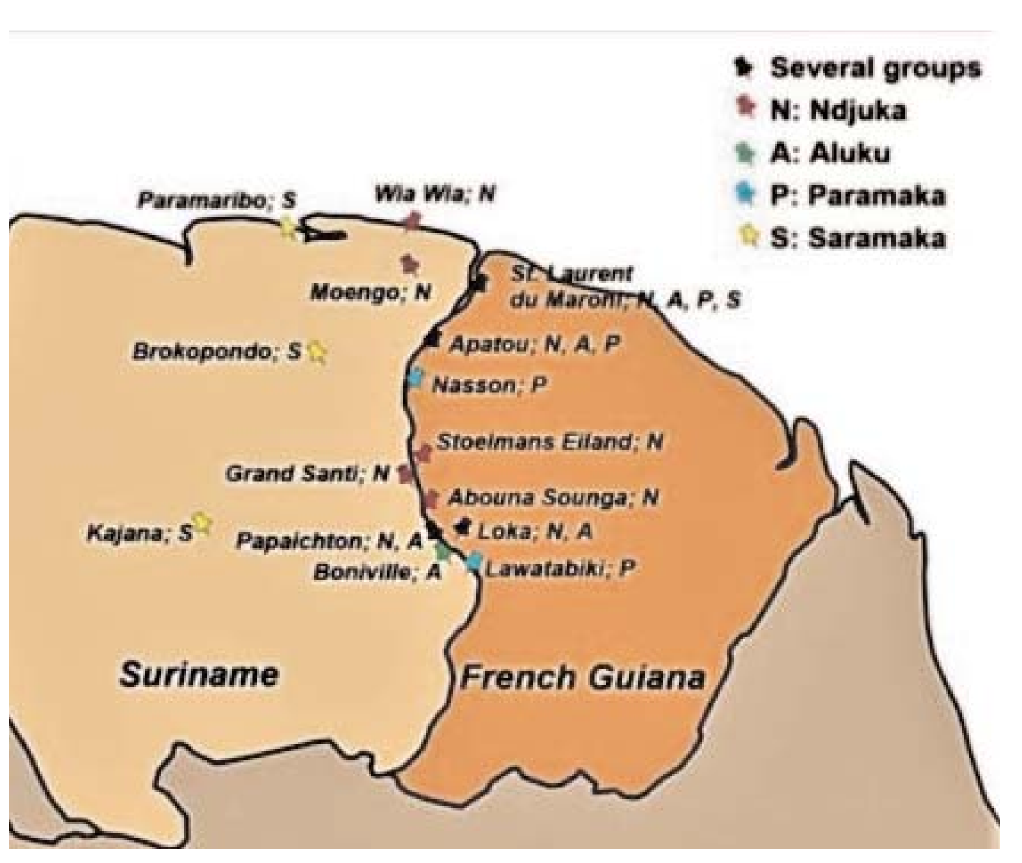
Burnham Forbes gouverna jusqu'à sa mort, en 1985, et Desmond Hoyte lui succéda. Il resta en poste jusqu'en octobre 1992. Cette année-là, des élections supervisées par des observateurs étrangers portèrent à nouveau Cheddi Jagan et son parti au pouvoir. Converti social-démocrate, Jagan essaya d'attirer les investissements étrangers afin de favoriser la reprise économique.

À sa mort, en mars 1997, Sam Hinds lui succéda, puis il fut remplacé, après l'élection présidentielle de décembre 1997, par la veuve de Jagan, Janet Jagan, leader du Parti progressiste du peuple (PPP), Sam Hinds devenant alors chef du gouvernement. Mais celle-ci démissionna en 1999et c'est le premier ministre Bharrat Jagdeo qui devint président de larépublique en mars 2001.

Le problème, c'est que les relations entre les deux grandes communautés ethniques, les Afro-Guyanais et les Indo-Guyanais, ont continué de se détériorer. En effet, tous les rapports des organismes internationaux indiquent que les citoyens de descendance africaine et indienne continuent d'influencer la vie politique de façon négative. C'est que les modèles d'organisation sociale, formée durant la période coloniale, ont abouti à des organisations sociales et politiques se regroupant autour des deux grands groupes ethniques. Par exemple, certains Indo-Guyanais allèguent que, durant la période s'étendant de 1965 à 1992, le gouvernement du PNC (Congrès national populaire) aurait favorisé un modèle de discrimination raciale en faveur des Afro-Guyanais. Cependant, beaucoup de ces derniers affirment maintenant qu'ils subissent la discrimination raciale et "la victimisation politique" de la part des Indo-Guyanais lorsque le PPP (Parti progressiste populaire) qui les appuie comble les postes de la fonction publique. Traditionnellement, la fonction publique, la défense et la police ont été généralement pourvus en personnel afro-guyanais. Les efforts pour recruter des candidats indo-guyanais dans les services en uniforme ont obtenu des offres peu enthousiastes de la part des Indo-Guyanais optant pour une carrière d'affaires ou professionnelle.

SURINAM

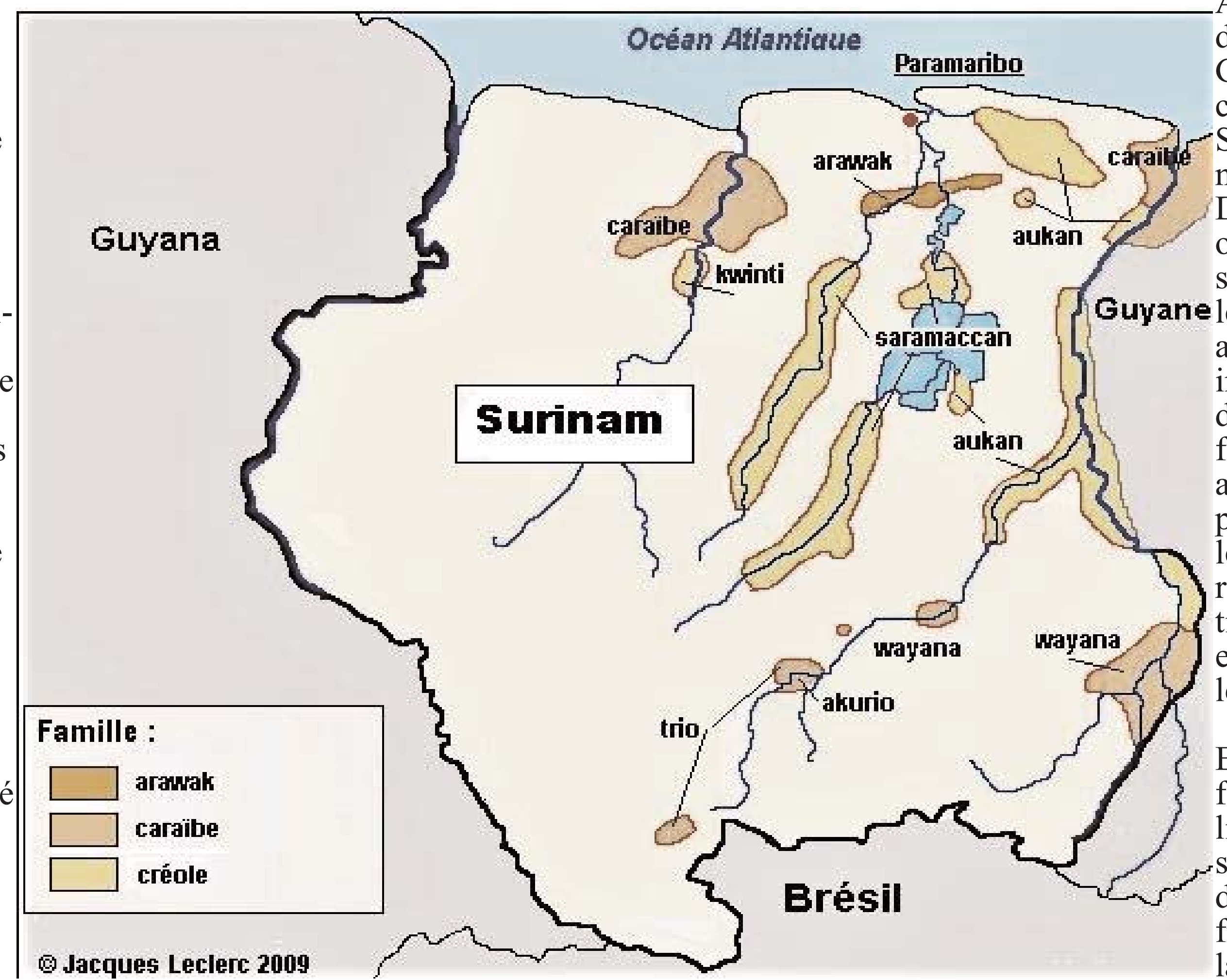
Parmi les nombreuses langues parlées au Surinam, on compte cinq créoles (sranan tongo, créole guyanais, aukan, saramaccan et kwinti), cinq langues amérindiennes (arawak, wayana, apalaí, warao et akurio), une langue indo-iranienne (sarnami hindi), deux langues austronésiennes (javanais surinamais et bahasa indonesia ou indonésien), deux langues sino-tibétaine (chinois hakka et chinois cantonais), deux langues germaniques (néerlandais et anglais), deux langues romanes (espagnol et portugais), une langue hmong-mien (lao ou hmong), une langue chamito-sémitique (arabe leventin). Certaines de ces langues créoles et des langues amérindiennes forment un continuum avec celles parlée au Guyana et en Guyane française.



Précisons que les créoles parlés au Surinam (sranan tongo, créole guyanais, aukaan, saramaccan et kwinti) sont à base d'anglais, bien que le saramaccan ait également puisé dans le portugais, même

davantage que dans l'anglais; quant au sranan tongo, il a puisé aussi dans le français. Tous ces créoles se caractérisent par une morphologie relativement simple et un lexique plus ou moins limité, qui comprend néanmoins quelques milliers de mots. Ces particularités en font des langue plus faciles à apprendre. Dans les villes, notamment à Paramaribo (la capitale), les locuteurs du créole ont tendance à se néerlandiser: les jeunes sont maintenant devenus néerlandophones et beaucoup d'entre eux ne comprennent plus le sranan tongo.

Avant l'arrivée des Européens, le territoire correspondant aujourd'hui au Surinam était peuplé de tribus d'Amérindiens, des Arawaks et des Caraïbes. À l'exemple de la Guyane française et de Guyana (ancienne Guyane anglaise), le Surinam (ancienne "Guyane néerlandaise") fait partie, au plan historico-politique, d'une bande de territoires nés dans une certaine marginalité, puisque les trois Guyanes furent dédaignées, après la bulle papale de 1494, tant par les Portugais que les Espagnols.



En effet, on sait qu'en 1494 le pape Alexandre VI Borgia avait contraint les Espagnols et les Portugais à signer le traité de Tordesillas qui traçait les limites territoriales entre l'Espagne et le Portugal: tout ce qui serait découvert à l'ouest du méridien appartiendrait à l'Espagne et à l'est (Brésil et Afrique), au Portugal. Ces territoires furent très tôt délaissés par les Espagnols qui les jugeaient trop petits et de peu d'intérêt. C'est pourquoi les Guyanes ont été plus tardivement colonisées, mais cette fois par les Hollandais(Guyane néerlandaise), les Anglais (Guyane britannique) et les Français (Guyane française). Contrairement aux Portugais et aux Espagnols, les trois pays coloniaux n'y ont jamais pratiqué une politique de métissage triracial. C'est ce qui explique que les Amérindiens d'origine y ont reçu un héritage différent.

L'héritage britannique

Après les voyages de repérage des premiers navigateurs espagnols (Alonso de Ójeda, Juan de la Cosa, Vincente Yáñez Pinzón, Américo Vespucci, Diego de Lepe, Cristobal et Luis Guerra) vers 1499-1501, ce qui sera plus tard le Surinam fut déclaré espagnol. En avril 1594, Domingo de Vera en fit officiellement une possession espagnole. Cependant, les Conquistadores accordèrent à la région un intérêt mitigé, pour ne pas dire nul. Les Guyanes furent ainsi livrées aux aventuriers européens, qui pratiquèrent le troc avec les Amérindiens et les rafles parmi les populations autochtones pour les emmener travailler dans les colonies des Antilles.

En 1630, les Anglais fondèrent un premier établissement et, en 1640, ce sont les Français qui firent de même en Guyane française. Puis, peu après, la colonie britannique fut pratiquement abandonnée. Quelques années plus tard, en 1650, elle fut colonisée de nouveau par Francis Willoughby, comte de Parham. Le territoire lui fut cédé en 1652 ainsi qu'à Laurence Hilde, fils du comte de Clarendon.

La colonie hollandaise

Après avoir réussi à chasser, entre 1637 et 1641, les Portugais d'Afrique occidentale en prenant les forteresses d'Elmina (Ghana), de Luanda (Angola) et de São Tomé, les Hollandais organisèrent à leur profit leurs propres réseaux de la traite négrière (jusqu'en 1863, au moment de l'abolition de l'esclavage). Avec la création de la première Compagnie des Indes occidentales en 1621, les Hollandais s'arrogèrent le monopole de la traite pour le compte des Espagnols et, dès 1634, possédaient déjà les îles antillaises de Saint-Martin, Saint-Eustache, Aruba, Bonaire et Curaçao.

Par la suite, en 1667, le Surinam, qui était encore une colonie britannique, fut conquis par Abraham Krynssen au nom des États de Zélande et cédé aux Hollandais, lors de la paix de Breda (31 juillet 1667), ce qui clôturait la guerre anglo-hollandaise. Mais les Britanniques s'emparèrent aussitôt de la colonie, pour l'abandonner encore en 1668. L'année suivante, Krynssen en reprit possession en échange de la Nouvelle-Amsterdam (en Amérique du Nord), qui deviendra plus tard New York; et les Britanniques cédèrent enfin leur part. Les États de Zélande vendirent leurs droits sur la Guyane hollandaise en 1683 à la Compagnie néerlandaise des Indes occidentales. Celle-ci fut dissoute en 1674 et remplacée en 1683 par la Société octroyée de Surinam. Cette dernière éprouva également des pertes financières considérables, de sorte que la concession ne fut pas prolongée en 1791.

On institua un "Conseil des Colonies pour les possessions aux Indes occidentales", lequel fut remplacé en 1795 par un "Comité chargé des affaires des colonies et des possessions en Afrique et en Amérique" et, en 1800, par un "Conseil des colonies américaines". De 1828 à 1845, toutes les possessions néerlandaises aux Indes occidentales furent réunies sous le pouvoir d'un gouverneur général, qui avait son siège à Paramaribo, capitale de la Guyane hollandaise.

- L'esclavage

Pendant toute la période de colonisation, les Hollandais firent venir un certain nombre d'esclaves noirs afin de les faire travailler dans les plantations (café, cacao, indigo, coton, canne à sucre, etc.). Comme dans d'autres colonies esclavagistes, la société guyanaise était partagée en trois classes. Au sommet, une petite élite blanche d'origine européenne dirigeait la colonie. On trouvait d'abord des miliciens, des représentants gouvernementaux, des marchands, des propriétaires terriens et des administrateurs qui géraient les plantations à la place des propriétaires généralement absents du pays. La plupart de ces Européens étaient d'origine hollandaise, mais d'autres étaient allemands, français ou anglais. En-dessous cette élite, il y avait un certain nombre de "citoyens libres", c'est-à-dire des Européens nés en Guyane ou leurs descendants, parfois des anciens esclaves capables d'acheter leur liberté. Puis, en bas de l'échelle sociale, les esclaves noirs formaient évidemment la grande majorité de la population. On estime que, sur plus d'un demi-million d'esclaves "hollandais", quelque 37 000 furent importés en Guyane hollandaise; l'île de Curaçao reçut, entre 1640 et 1863, presque tous les autres.

Dans l'incapacité ou l'impossibilité d'apprendre la langue du maître, les esclaves s'approprièrent néanmoins les mots de celui-ci en recourant à la grammaire (africaine)qu'ils connaissaient. Du contact entre les maîtres dominants et les ethnies africaines dominées sont nées de nouvelles langues: les créoles. C'est donc à l'époque de l'esclavage que se formèrent les différents créoles de la région des Antilles et de Guyanes. Au Surinam, la base lexicale du créole surinamaisou sranan tongo s'est élaborée à partir de l'anglais; le créole guyanais, originaire de Guyana (ancienne Guyane britannique), est formé également à base d'anglais. Un autre créole, tout aussi connu dans les Antilles néerlandaises, le papiamento, est, pour sa part, à la foisà base de portugais, d'espagnol, de néerlandais, d'anglais et de français.

L'esclavage en Guyane hollandaise était réputé pour sa sévérité. Les esclaves constituaient une forme de propriété personnelle et ceux-ci ne bénéficiaient d'aucun droit civil. Le système n'était pas très différent de celui pratiqué, par exemple, par la France qui avait imposé à ses colonies le fameux Codenoir de 1685. Sous le régime colonial hollandais, les maîtres exerçaient un très grand pouvoir sur leurs esclaves, mais les désertions restaient un problème permanent pour les planteurs. Les esclaves fugitifs, appelé les Noirs marrons remontaient à l'origine des fleuves dans les forêts tropicales éloignées du littoral et s'établissaient dans des villages autonomes, afin de vivre comme leurs ancêtres. C'est en raison de leur mode de vie en forêt qu'on les appelle aujourd'hui les "bush negroes" ou "Bosnegers" (ou "nègres des bois" ou "nègres de brousse"), d'où le termede Bushi-Nengé (ou Bushinengués) pour les identifier. Les Bosnegers vivent

maintenant sur les rives du fleuve Maroni (ou l'un de ses affluents)qui délimite la frontière entre le Surinam et la Guyane française. C'est pour cette raison que les Bosnegers préfèrent être appelés riviermensen ou "gens du fleuve". Ils constituent, après les Amérindiens et les colons blancs, les premiers habitants originels du pays.

Les Hollandais abolirent l'esclavage le 1er juillet 1863. Cet événement mettait fin à un mode de production fondé sur le système des plantations. La réorganisation économique et sociale dut s'opérer sur de nouvelles bases. Ce fut le passage obligé au travail salarié et la création en 1865 de la Surinaamsche Bank à Paramaribo. En remplacement des esclaves, les Hollandais recoururent à une main-d'oeuvre immigrante en provenance de l'Inde (d'où l'apparition de l'hindi) et de l'Indonésie (d'où le javanais); au total, dans les années soixante-dix, 34 000 immigrés de l'Inde britannique (ouvriers sous contrat sur les plantations) arrivèrent en Guyane hollandaise, et les deux tiers restèrent; près de 34 000 immigrés de l'Inde hollandaise, surtout de Java, vinrent travailler, et les deux tiers se fixèrent au pays. Quelques auparavant, dans les années 1850, les Hollandais avaient fait venir des Chinois (3000 au total). Pendant la Première Guerre mondiale, se développèrent les cultures du cacao, du café et, vers 1930, l'exportation du riz d'Asie et du thé.

En 1865, une nouvelle constitution fut adoptée à La Haye. Elle instituait à Paramaribo un Conseil législatif (Koloniale Staten), c'est-à-dire un véritable parlement et un conseil administratif à caractère délibératif, le tout sous l'autorité d'un gouverneur. Le budget colonial devait être soumis "pour approbation à Sa Majesté". Étant donné que les 13 membres du Staten étaient élus (pour six ans) sur la base de leurs possessions foncières, ils étaient très majoritairement des planteurs et des propriétaires terriens. Ce ne fut qu'en 1937 qu'une nouvelle disposition fit intervenir le degré d'instruction des parlementaires. Mais la détérioration de l'économie de la colonie envenima rapidement les rapports du Staten et de La Haye.

- L'autonomie

En 1922, la Guyane devint partie intégrante du territoire des Pays-Bas, puis en 1948 le nom de Guyane hollandaise fut remplacé par celui de Surinam. La Seconde Guerre mondiale amena encore de nombreux étrangers, notamment des milliers de soldats américains dans la colonie, particulièrement des capitaux américains. Le Staten de Paramaribo mit à profit ces années de guerre pour développer un mouvement autonomiste qui ne passa pas inaperçu; lors d'un discours à la radio (7 décembre 1942), la reine Wilhelmine promit au Surinam et aux autres colonies une plus grande autonomie après la guerre. La puissance coloniale des Pays-Bas s'écroula aussitôt lorsque les colonies demandèrent leur émancipation.

L'Indonésie accéda à l'indépendance en 1949, le Surinam et les Antilles néerlandaises deviennent des partenaires égaux au sein du Royaume, aux termes de la Charte du royaume des Pays-Bas (Statuut van het Koninkrijk de Nederlanden), signé en 1954, ce qui laissait au gouvernement néerlandais toute compétence en matière de défense et de relations internationales, mais laissait une large autonomie en matière intérieure. L'État du Surinam devint responsable des questions politiques internes, sauf pour ce qui concernait le Koninkrijkregering (gouvernement du Royaume), c'est-à-dire la défense, les affaires étrangères, la sécurité, l'administration, le pouvoir de suspendre les mesures législatives et administratives. Les Surinamais et les Antillais devirent, de par la Charte du royaume des Pays-Bas, des citoyens néerlandais (rijksgenoten). De nombreux partis politiques, représentant les groupes créoles, bosnegers, hindoustanis, indonésiens, chinois et européens, furent fondés afin d'exiger plus d'autonomie par rapport aux Pays-Bas.

Le climat politique se détériora en 1967 avec la dégradation de la situation économique et sociale, puis les grèves d'enseignants de 1969 qui mirent fin définitivement au développement. Un chômage grandissant et l'émigration aboutirent à la grève générale de février-mars 1973. Étant donné que les Pays-Bas cherchaient, d'une part, à se débarrasser des immigrants qui leur posaient d'énormes problèmes sociaux et raciaux, d'autre part, à se dégager de la responsabilité des mesures répressives pour conserver l'image d'un pays pacifique, ils ne firent pas de difficulté pour fixer la date de l'indépendance du Surinam au 25 novembre 1975. Une centaine de milliers de Surinamais décidèrent cependant de conserver la nationalité néerlandaise et d'émigrer aux Pays-Bas.

Depuis le 1er janvier 1986, Aruba - l'une des six îles constituant les Antilles néerlandaises - se vit octroyer un statut distinct, le Status Aparte, au sein du Royaume; ce statut particulier permet à l'île d'Aruba de devenir un partenaire à part entière des Pays-Bas et des Antilles néerlandaises (Curaçao, Bonaire, Saint-Eustache, Saba et Saint-Martin).

Après l'indépendance

Le Surinam fut doté d'une constitution de type parlementaire. Henck Arron, un homme politique d'origine créole, devient alors premier ministre du nouveau pays, tandis que Johan Ferrier accéda au poste de premier président de la République. Les 300 militaires néerlandais quittèrent le Surinam. En ce qui a trait aux langues, le gouvernement de l'époque ne s'en est guère préoccupé, laissant en place les pratiques existantes: le néerlandais dans les activités officielles, le sranan tongo dans les activités informelles.

Le régime parlementaire instauré en 1975 fut renversé en 1980 par un coup d'État militaire qui voulut mettre fin à un "système caractérisé par l'injustice, la corruption, les inégalités sociales, la bureaucratie et le clientélisme". La Constitution fut suspendue, le Parlement dissous, tandis que le Centre politique, un conseil de militaires, commença à gouverner par décret.

Tandis que la dictature militaire du lieutenant-colonel Dési Bouterse s'affirmait, la guérilla antigouvernementale s'intensifia en 1982 dans le sud et l'est du pays (entre 1981 et 1991). Le 11 mars 1982, un coup d'État déclenché par des officiers et sous-officiers commandés par le lieutenant Surrendre Rambocus, qui entendait "sauver le Surinam du communisme" et "restaurer la démocratie", fut fermement réprimé. En décembre 1982, l'armée déclencha un coup de force qui s'accompagna d'incendies, d'exécutions de personnalités et de soldats. Les Pays-Bas et les États-Unis suspendirent leur aide financière. Les militaires au pouvoir multiplièrent les obstacles administratifs pour empêcher le départ des Surinamais traumatisés par l'explosion de violence de décembre 1982. Bouterse pratiqua une politique nationaliste en s'appuyant sur l'emploi du créole surinamien. En décembre 1984, le gouvernement de Bouterse annonça un "retour à la démocratie".

À la fin de 1986, six gouvernements militaires s'étaient succédé à la tête du pays. Dans l'est du Surinam, une rébellion se développa contre la dictature du colonel Dési Bouterse. Celui-ci accusa les Pays-Bas, les États-Unis et la France (Guyane française) de soutenir la guérilla et exerça des exactions punitives auprès de la population. Les pénuries de denrées alimentaires et les exécutions sommaires augmentèrent le mécontentement populaire et provoqua des manifestations de rue à Paramaribo en février 1987. Organisées par les militaires, des élections chassèrent Bouterse à la fin de janvier 1988. Mais le nombre de réfugiés qui avaient traversé le Maroni pour la Guyane française continua d'augmenter et dépassait les 10 000. L'attitude de l'ancien dictateur et de l'armée posait encore de sérieux problèmes.

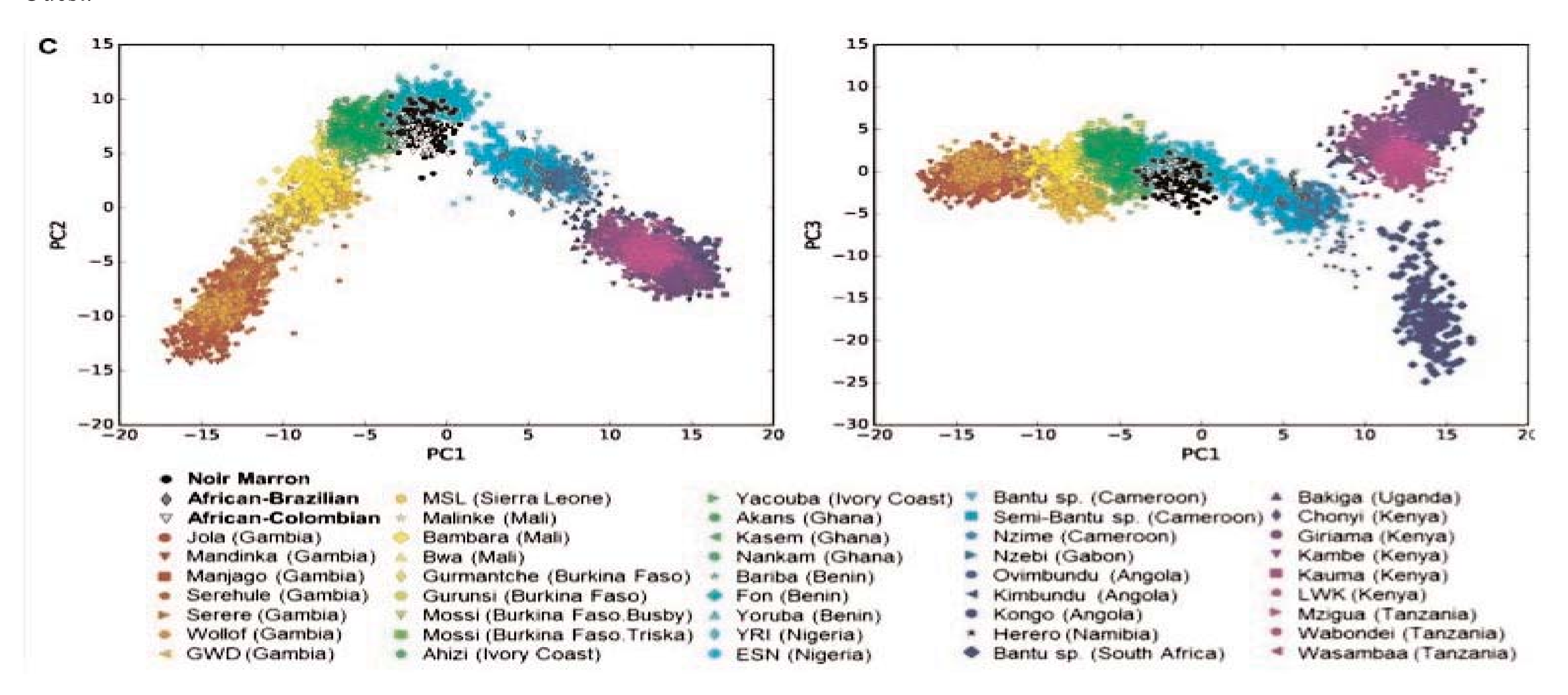
Les militaires durent accepter en 1991 un processus de démocratisation et portèrent au pouvoir le candidat Johannes Ronald Venetiaan, qui leur était hostile. La guerre civile prit fin en 1992 avec la signature de l'accord de paix, ce qui stoppa les conflits armés dans l'intérieur du pays et favorisa le dépôt des armes par les groupes paramilitaires. Le Surinam accorda une place aux droits de l'homme dans la Constitution de 1987 (modifiée en 1992) et adhéra à un certain nombre d'instruments internationaux de défense des droits de l'homme. Depuis, le pays s'efforce de reconstruire son économie, mais, comme l'ont démontré les événements de 1994, il n'est pas à l'abri des émeutes. Vers la fin de 1997, les relations du Surinam avec les Pays-Bas se sont encore détériorées, contribuant à réduire la vie économique du pays. En mai 2010, les élections générales placèrent la coalition de Dési Bouterse en tête, sans majorité absolue.

Bouterse fut quand même élu président de la République en juillet et a pris ses fonctions le 12 août. Cet ancien dictateur demeure aujourd'hui l'une des personnalités les plus controversées de l'histoire du Surinam contemporain. Bouterse est suspecté d'être impliqué dans l'assassinat de quinze opposants au régime militaire en 1982; il est aussi accusé de trafic de drogue au cours des années 1990 et fut condamné en 1999 par contumace par un tribunal des Pays-Bas. Enfin, il est sous le coup d'un mandat d'arrêt international lancé par Interpol, ce qui l'empêche de quitter son pays.

Ascendance génomique des communautés Noir Marron de Guyane Française et du Suriname

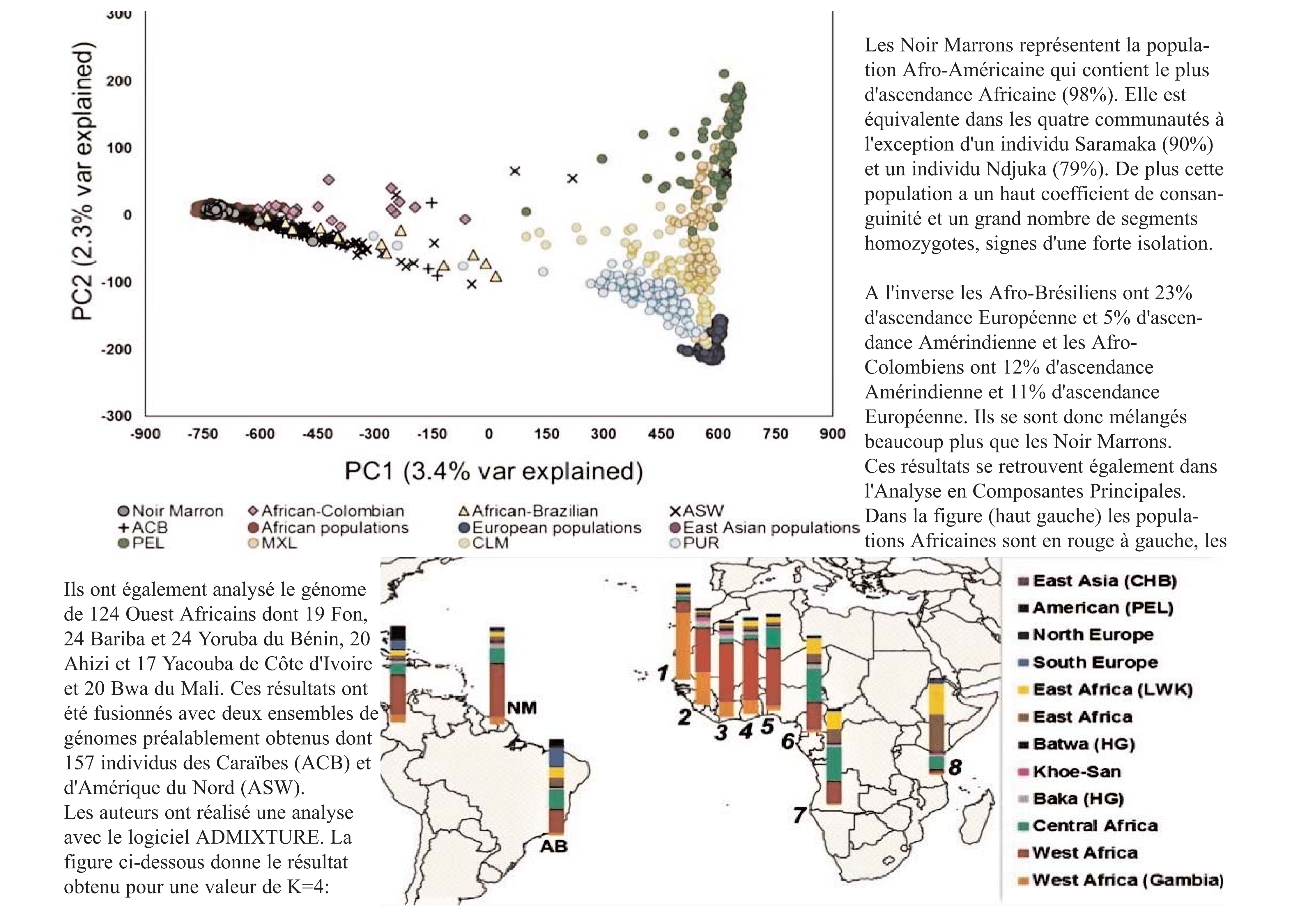
Entre 1526 et 1875 environ 7 millions d'Africains ont été transportés en Amérique du Sud. D'après les archives, ils ont embarqué dans différentes régions côtières d'Afrique. Ainsi les populations d'origine Africaine de Guyane Française et du Suriname venaient principalement de la Côte de l'Or, du Golfe du Bénin et d'Afrique du Centre Ouest.

Les communautés Noir Marron sont des descendants d'esclaves Africains qui se sont échappés et ont formé des villages d'hommes libres. Ainsi la communauté Noir Marron du Suriname et de Guyane Française est l'une des plus importantes en Amérique du Sud. Ils sont les descendants des esclaves Africains qui se sont échappés des plantations Hollandaises du Suriname durant les 16ème et 17ème siècles.



Les précédentes études génétiques des populations d'Amérique d'origine Africaine ont révélé des différences dans leurs proportions d'ascendance Africaine, Européenne et Amérindienne, leurs dates de mélanges génétiques et leur flux génétique biaisé en fonction du sexe.

Des paléo-généticiens viennent de publier un papier intitulé: Genome-wide Ancestry and Demographic History of African-Descendant Maroon Communities from French Guiana and Suriname. Ils ont analysé le génome de 107 Sud Américains d'origine Africaine dont 71 Noir Marrons de Guyane Française et du Suriname (23 Aluku, 23 Ndjuka, 19 Saramaka et six Paramaka), 16 Afro-Brésiliens et 20 Afro-Colombiens:



Les Noir Marrons représentent la population Afro-Américaine qui contient le plus d'ascendance Africaine (98%). Elle est équivalente dans les quatre communautés à l'exception d'un individu Saramaka (90%) et un individu Ndjuka (79%). De plus cette population a un haut coefficient de consanguinité et un grand nombre de segments homozygotes, signes d'une forte isolation.

A l'inverse les Afro-Brésiliens ont 23% d'ascendance Européenne et 5% d'ascendance Amérindienne et les Afro-Colombiens ont 12% d'ascendance Amérindienne et 11% d'ascendance Européenne. Ils se sont donc mélangés beaucoup plus que les Noir Marrons.
Ces résultats se retrouvent également dans l'Analyse en Composantes Principales. Dans la figure (haut gauche) les populations Africaines sont en rouge à gauche, les

Ils ont également analysé le génome de 124 Ouest Africains dont 19 Fon, 24 Bariba et 24 Yoruba du Bénin, 20 Ahizi et 17 Yacouba de Côte d'Ivoire et 20 Bwa du Mali. Ces résultats ont été fusionnés avec deux ensembles de génomes préalablement obtenus dont 157 individus des Caraïbes (ACB) et d'Amérique du Nord (ASW).
Les auteurs ont réalisé une analyse avec le logiciel ADMIXTURE. La figure ci-dessous donne le résultat obtenu pour une valeur de K=4:

populations Européennes en bleu foncé en bas à droite et les populations Est Asiatiques en violet en haut à droite:

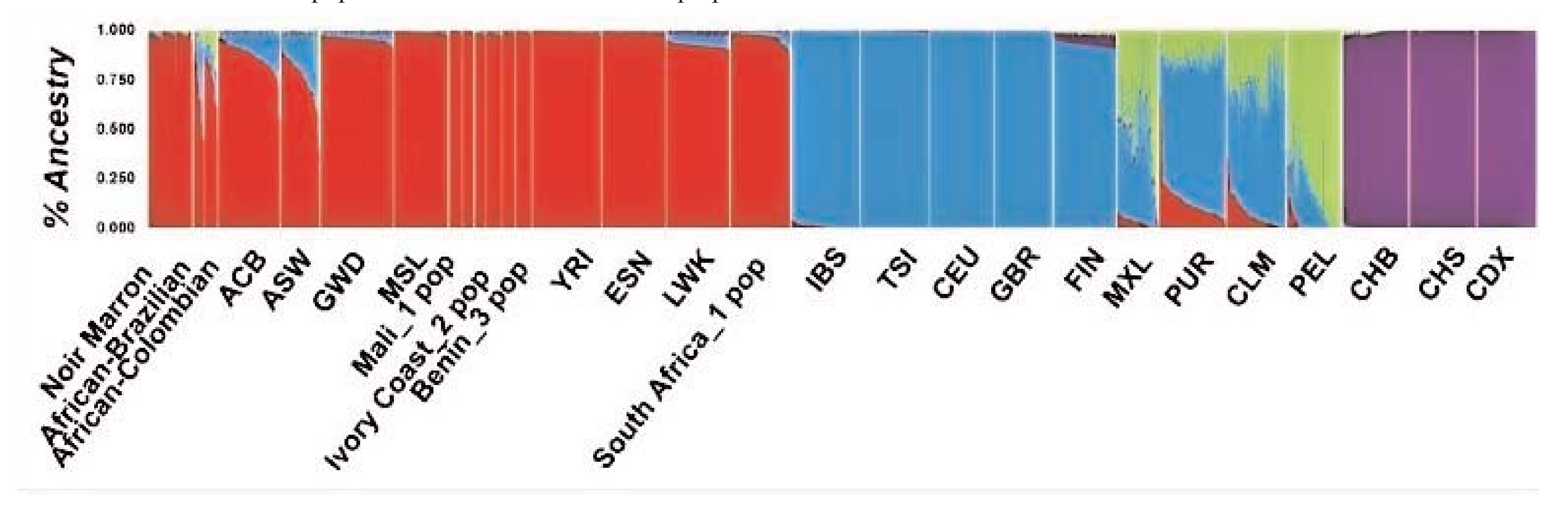
PEL sont les Péruviens de Lima, MXL les Mexicains de Los Angeles, CLM les Colombiens de Medellin et PUR les Portoricains. Les Noir Marrons représentés par des cercles gris sont bien la population la plus proche des populations Africaines.

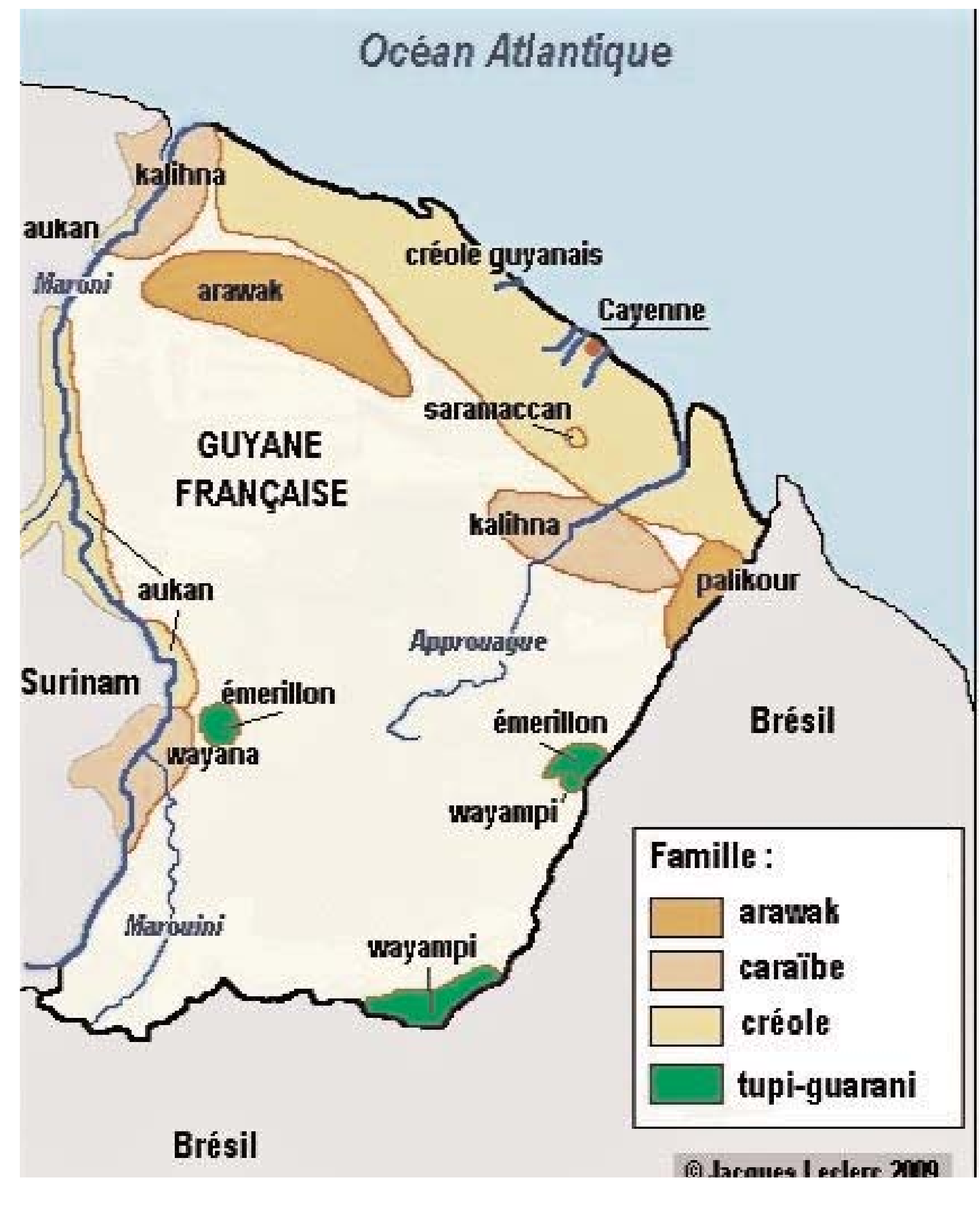
D'autre part l'analyse avec le logiciel ADMIXTURE pour K=12 permet de mettre en évidence 12 ascendances distinctes. La figure ci-dessous donne le résultat pour les différentes populations d'ascendance Africaines:

La population Noir Marron (NM) est similaire à la population Africaine du Golfe du Bénin (population 5 Africaine ci-dessus).
Les auteurs ont ensuite masqué les ascendances Européenne et Amérindienne dans les populations Afro-Américaines et construit une nouvelle Analyse en Composantes Principales:
Les résultats montrent que les populations Noir Marron et Afro-Colombienne se superposent avec les populations du Golfe du Bénin et du Ghana. A l'inverse la population Afro-Brésilienne se superpose avec les populations Bantoues du Cameroun, du Gabon et d'Angola en Afrique du Centre Ouest. Ces résultats sont confirmés par une analyse des segments IBD.

Les auteurs ont ensuite utilisé le logiciel GLOBETROTTER pour estimer les dates de mélanges génétiques. Ainsi plusieurs vagues de mélanges ont été identifiées au 18ème siècle dans les différentes populations. Les Noir marrons ont reçu un flux de gènes Amérindien vers 1750 suivi d'un flux de gènes Européen vers 1775.

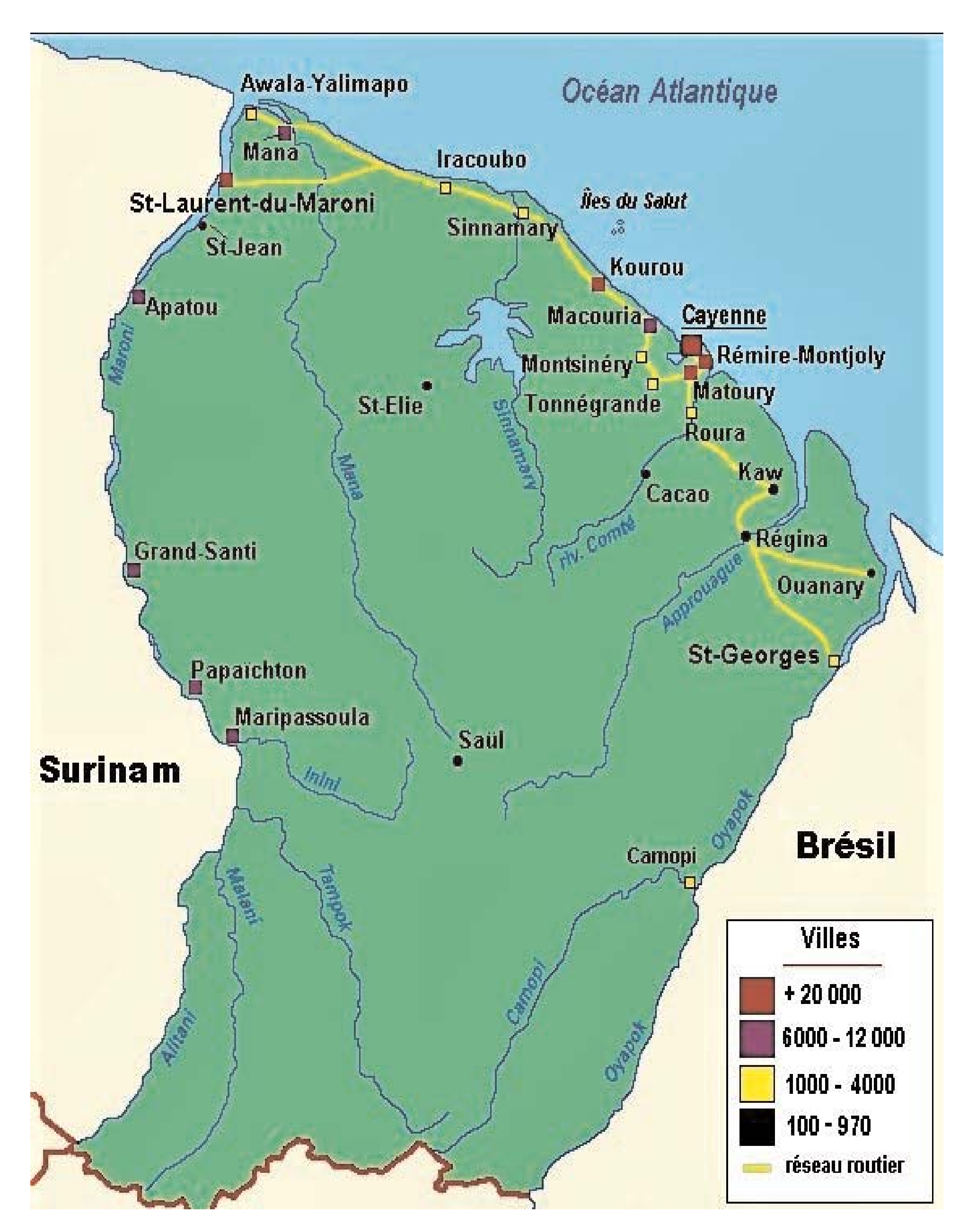
Les Afro-Brésiliens ont reçu un flux de gènes Amérindien vers 1756 suivi d'un flux de gènes Européen vers 1796. Enfin les Afro-Colombiens ont reçu un flux de gènes Amérindien vers 1731 suivi d'un flux de gènes Européen vers 1749. Ces flux de gènes sont biaisés sexuellement. Ainsi dans la population Afro-Brésilienne l'ascendance Européenne est plus masculine alors que les ascendances Africaine et Amérindienne sont plus féminine. Dans la population Afro-Colombienne les ascendances Européenne et Amérindienne sont plus masculine alors que l'ascendance Africaine est plus féminine.





La composition ethnolinguistique de la Guyane française est très diversifiée et reflète bien les événements historiques qui se sont déroulés depuis le XVIe siècle. On y compte plus de 25 groupes ethniques différents parlant chacun sa langue. Outre les Amérindiens, on distingue la population d'origine africaine (descendants des anciens esclaves), les Européens (métropolitains ou anciens colons), les immigrants asiatiques (du début du XXe siècle et des années soixante-dix) et quelques autres ethnies d'immigration plus récente (Brésiliens, Libanais, Surinamiens, Guyanais, etc.). Pour ce qui est du nombre exact de chacune de ces populations, on dispose de données approximatives, et personne ne semble capable de chiffrer avec précision la population guyanaise en raison de l'arrivée massive des immigrants depuis une dizaine d'années, notamment les illégaux ou "sans-papiers". Chaque année, les autorités de la Guyane expulsent environ 15 000 personnes "irrégulières", soit presque un dixième de la population. Proportionnellement, c'est comme si la France expulsait annuellement de son territoire plus de cinq millions de personnes, le Canada, trois millions, et les États-Unis... 26 millions.

Aucun groupe ethnolinguistique n'étant majoritaire, il faut effectuer des regroupements. Tous les locuteurs créolophones forment un ensemble de près de 225 000 personnes, soit 75,5 % de la population totale. Les créolophones sont suivis des francophones (24 000), soit 8,07 %. Puis il faut ajouter le portugais (4,8 %), l'hindoustani (4,03 %), le chinois hakka (5 %) et plusieurs autres petites langues, dont les langues amérindiennes (caribe, palikour, wayampi, arawak, émerillon, wayana, etc.).



GUYANE FRANÇAISE

Avant l'arrivée des premiers Européens (XVIe et XVIIe siècles), on comptait environ 30 000 Amérindiens en Guyane française, puis 25 000 au siècle suivant. Peu de temps après la découverte des côtes de la Guyane par Vicente Yanes Pinzon (Vincent Pinçon) en 1500, prit naissance la légende de l'El Dorado, pays fabuleux où l'or était en extrême abondance et où, disait-on, le dernier des Incas s'était réfugié avec tous ses trésors. Cette légende de l'El Dorado amena dans le courant du XVIe siècle plusieurs aventuriers sur divers points de la Guyane, mais ce n'est que de 1604 que date la première entreprise historique des Français dans ce pays. Il y alors des Gascons, puis des Rouennais en 1626 et en 1643, des Parisiens en 1652 et 1664. Les écarts de régime, les dissensions intestines et la juste vengeance des Indiens eurent raison de ces premiers débarqués. Colbert, en 1664, créa la Compagnie des Indes occidentales, à laquelle il concéda la possession de la Guyane comme celle de toutes les autres terres américaines qui appartenaient à la France; mais dès 1674 il retira à cette compagnie ses privilèges et administra directement la colonie. Sous son impulsion, elle devint très prospère. Après 1885, la ruée vers l'or et les maladies ont eu pour effet de décimer ces populations qui ne comptaient au début du XXe siècle que 1500 survivants. Les pluies diluviennes, la promiscuité, les mauvaises conditions d'hébergement, la famine, les épidémies (syphilis, fièvre jaune et paludisme) et les guerres avec les Amérindiens avaient décimé la population française. Dès lors, la Guyane gagna la réputation d'un pays terriblement malsain, dont le peuplement par des Européens était d'avance voué à l'échec, l'homme blanc n'étant pas censé supporter le dur climat équatorial.

On introduisit à Cayenne la culture de la canne, du coton et de l'indigo. Comme la colonie manquait de bras, il lui en procura par le moyen de la traite des esclaves arrachés à l'Afrique et en y transportant des galériens. En 1716, on commença à cultiver le café à la Guyane, et en 1730 on tenta la culture du cacao.

Après la perte du Canada en 1763, Choiseul, cherchant une compensation, confia le gouvernement de la Guyane à Champvallon, qui emmena sur la plage du Kourou 15 000 Alsaciens-Lorrains. Il en mourut 12 000 en quelques mois de la dysenterie et de la faim.

L'épopée acadienne

Après 1763, la Guyane était demeurée française à la faveur d'une violente tempête qui avait empêché les Britanniques de s'en emparer. Elle restait donc sur la liste des rares colonies françaises à développer. La perte du Canada pouvait être compensée en quelle

sorte par la colonisation de la Guyane. Le duc de Choiseul voulait en faire un "nouveau Canada" sous le nom de France équinoxiale, parce que la durée des jours et des nuits y reste approximativement la même tout au cours de l'année. Une campagne de publicité fut entreprise sur ce projet de colonisation. Le ministre Choiseul avait promis d'énormes avantages aux Acadiens qui acceptaient de partir en Guyane. Il vantait les infrastructures, le climat agréable, les facilités de travailler la terre, les soldes durant deux ans, etc. Qui plus est, en mai 1780, la Compagnie de Guyane ("Propositions faites à Paris aux députés acadiens de Nantes pour l'établissement des familles acadiennes à la Guyane") promettait aux Acadiens de les regrouper par familles dans des villages ou paroisses desservies par des prêtres:

Les familles acadiennes seront établies à la Guyane, autant que faire se pourra, sur des hauteurs ou collines et à proximité des rivières, en un ou plusieurs villages, suivant leur nombre et la situation des terrains qui leur seront accordés afin qu'elles demeurent unies entre elles pour former une ou plusieurs paroisses qui seront desservies par les curés ou vicaires que la compagnie fournira et à la subsistance desquels elle pourvoira.

Malgré ces promesses alléchantes, la plupart des Acadiens, qui attendaient en France, se montrèrent réticents à ce projet, car ils craignaient d'avoir à endurer des températures trop élevées. Finalement, le ministre des Colonies réussit à convaincre quelque 600 Acadiens d'aller coloniser la Guyane; ceux-ci partirent pour les tropiques entre 1763 et 1765. Les Acadiens n'étaient pas seuls en Guyane. Il y avait aussi des Français, mais davantage d'Allemands, de Lorrains, d'Alsaciens - la Lorraine et l'Alsace n'appartenaient alors pas à la France - et même des Maltais (l'île de Malte étant alors sous influence française), pour une population totale de Blancs atteignant 1500, ce qui rendait la population acadienne proportionnellement fort importante.

Puis, très rapidement, la France envoya des milliers de Français, de 10 000 à 15 000 résidents supplémentaires. Tous ces démunis s'installèrent sur le littoral à Iracoubo, à Sinnamary et à Kourou. Contrairement aux promesses des autorités, absolument rien n'avait été prévu pour accueillir un nombre aussi important de personnes en un si court laps de temps. Ces milliers d'immigrants demeurèrent sans vivres, sans médicaments ni soins, et furent laissés complètement à l'abandon.

Ne pouvant travailler sous un climat tropical, ils se contentèrent de consommer les provisions qu'ils avaient la chance de recevoir parfois. Le climat tropical insalubre et les épidémies décimèrent la moitié de tous ces nouveaux colons en l'espace de quelques mois, y compris les Acadiens, qui ne furent pas davantage épargnés. En 1767, sur les 15 000 immigrants au départ, environ 2000 survivants furent rapatriés en France, à l'île d'Aix et à Rochefort, dont peut-être 400 Acadiens qui s'embarquèrent aussitôt pour la Louisiane. Il ne resta qu'une poignée d'Acadiens en Guyane qui réussirent à faire leur vie à Sinnamary. Après cette pénible expérience qui n'avait en rien amélioré la gloire de Louis XV, le ministre Choiseul perdit tout espoir d'envoyer les Acadiens peupler d'autres colonies.
En 1776, l'intelligent Malouet fut nommé gouverneur de la Guyane, et il entreprit de transformer le pays par la canalisation. Malheureusement il ne resta en charge que deux ans et ne put réaliser ses projets. Au début de la Révolution, l'émancipation soudaine des esclaves fut très fatale à la prospérité de la colonie.

Quelques années plus tard, en 1772, on ne comptait plus qu'un millier de Blancs en Guyane pour une population de 8500 esclaves noirs. Le nombre de colons blancs demeura stable jusqu'à l'abolition de l'esclavage en 1848, alors que plus de 12 000 Noirs durent être affranchis. À Sinnamary, on ne dénombra tout au plus qu'entre 30 à 40 familles acadiennes. Les dernières familles blanches, toutes origines confondues, semblent avoir disparu sans laisser de trace entre 1848 et 1900. Les Acadiens se seraient volatilisés avec ce groupe, pour diverses raisons: les maladies, le métissage et la créolisation de leur langue. En raison des nombreux décès qui les décimaient, ils furent contraints à des mariages exogames avec d'autres groupes de Blancs (Allemands, Alsaciens, Créoles blancs, etc.) et avec des Noirs lorsque les conditions sociales le permettaient. Bref, l'installation des Acadiens en Guyane s'est révélée plutôt un désastre.

Néanmoins, pendant des années, la Guyane fut ainsi occupée tantôt par les Hollandais tantôt par les Français. Puis les rivalités franco-anglaises firent passer la Guyane sous l'autorité de l'Angleterre qui, après s'être emparée du territoire, le céda en 1667 à la Hollande lors du traité de Breda. Enfin, en 1677, l'amiral français Jean d'Estrées reconquit, pour le compte de Louis XIV, le territoire de la Guyane.

L'esclavage

La traite négrière et l'esclavage ont été pendant plusieurs siècles les moteurs de l'économie des Caraïbes et de l'Amérique du Sud. Au XVIe siècle, les colons espagnols avaient d'abord obligé les populations amérindiennes à travailler la terre. Ces populations indigènes n'ayant pas survécu aux dures conditions d'esclavage en raison des maladies et du travail harassant, les Espagnols

commencèrent alors à importer des Africains dans les colonies parce qu'ils étaient réputés mieux supporter le travail forcé dans le climat éprouvant des Caraïbes et de l'Amérique équatoriale. La France, à l'exemple des autres puissances européennes, n'a pas fait exception et s'est mise aussi à l'esclavagisme.

En 1673, le roi Louis XIV autorisa la création de la Compagnie du Sénégal, qui devait conduire des esclaves noirs aux Antilles et à la Guyane. Cependant, contrairement à la Hollande qui avait organisé la traite des Noirs en faveur du Surinam (plus de 400 000 Africains déportés jusqu'en 1823, année de la suppression de l'esclavage), la France, par la Compagnie de la Guyane, préféra vendre ses cargaisons d'esclaves à Saint-Domingue (île d'Hispaniola: Haïti et République Dominicaine) plutôt que de les envoyer en Guyane dont le développement économique semblait beaucoup moins important. De fait, plus de 700 000 esclaves furent déportés aux Antilles françaises entre 1673 et 1789, dont 600 000 juste à Saint-Domingue, les autres furent envoyés en Martinique, en Guadeloupe, à Saint-Christophe (devenu aujourd'hui Saint-Kitt-et-Nevis), etc. Au moment de la suppression de l'esclavage en juin 1848, la Guyane ne comptait que quelque 12 500 esclaves. Grâce à cette modeste main-d'œuvre, la colonie effectua la prospection des forêts, l'établissement de plantations de sucre et l'exploitation du sous-sol. Quant aux efforts de colonisation française, ils se soldèrent par des échecs, la plupart des colons blancs ayant trouvé la mort. C'est pourquoi les Africains déracinés constituèrent très vite la majorité de la population guyanaise.

Afin de "protéger" les esclaves des îles françaises(et la Guyane) contre les excès de leurs maîtres, le ministre Colbert avait obtenu de Louis XIV une ordonnance (en 1685) instaurant un régime précisantles devoirs des maîtres et des esclaves. Ce code, appelé le Codenoir, restera en vigueur dans toutes les Antilles et en Guyane jusqu'en1848 (date de l'abolition définitive de l'esclavage par la France), mais il fut rarement respecté. Bien que ce code ne traitât pas des questions de langue, il dépouillait l'esclave de toute son identité. En effet, après le baptême catholique obligatoire, l'Africain devenait un Nègre et changeait de nom, abandonnant ses habitudes vestimentaires et sa langue, puis était marqué au fer rouge et affecté au travail servile.

Dans l'incapacité ou l'impossibilité d'apprendre la langue du maître, les esclaves s'approprièrent néanmoins les mots de celui-ci en recourant à la grammaire (africaine) qu'ils connaissaient. Du contact entre les maîtres dominants et les ethnies africaines dominées vont naître de nouvelles langues: les créoles. C'est donc à l'époque de l'esclavage que se formèrent les différents créoles. Le terme de créole possède deux étymologies, l'une portugaise (<crioulo), l'autre, espagnole (<criollo), qui viennent du même mot latin criare, signifiant "nourrir" ou plus précisément "serviteur nourri dans la maison", et servant à désigner l'enfant blanc né et élevé dans les colonies européennes. Puis, ce mot sera utilisé pour désigner également la population noire et, par voie de conséquence, la langue de cette population. En Guyane, comme dans les anciennes colonies françaises (Martinique, Guadeloupe, Saint-Domingue, La Réunion, etc.), la base lexicale du créole s'est élaborée à partir du français.

Un peu plus tard on fit de celle-ci un lieu d'exil pour les victimes des discordes civiles-: les prêtres insermentés et les exilés de fructidor y furent déportés. Beaucoup y moururent et les survivants ne contribuèrent pas peu à décrier la Guyane. En 1809, elle fut conquise par les Anglais et les Portugais et ne fut rendue à la France que par les traités de 1814 et de 1815. En 1858, l'abolition subite de l'esclavage, quelque légitime qu'elle fût, fit éclater une crise violente à la Guyane et ruina la plupart des établissements sucriers. Le second Empire y relégua les condamnés politiques et plus tard les forçats. Dans la deuxième moitié du XIXe siècle, on y envoyait les condamnés arabes, africains ou asiatiques. Il y en avait un dépôt aux îles du Salut, un autre à Cayenne et un troisième à Saint-Laurent-du-Maroni où l'on accordait des concessions aux condamnés libérés. Il existait aussi un petit établissement pénitentiaire à Kourou. A la fin du XIXe siècle, les bagnes de Guyane n'accueillaient plus de déportés politiques; seulement des prisonniers de droit commun. Le dernier de ces bagnes, celui de Cayenne (à l'île du Diable), n'a plus reçu de condamnés à partir de 1937. La fermeture complète a eu lieu en 1951.

Chronologie de la colonisation

L'état chronologique ci-dessous donne la liste de leurs différentes tentatives de colonisation dans la contrée jusqu'à la fin du XIXe siècle.

- 1604. Quelques Français se fixent sous la conduite de La Ravardière dans l'île fluviale qui devait plus tard s'appeler l'île de Cayenne. -1604. Une petite colonie anglaise, sous Charles Leigh, occupe la rive gauche des bas Oyapock qu'elle évacue au bout de deux ans. Mais une seconde colonie anglaise s'y installe encore pour quelques mois en 1608, sous Robert Harcourt.

- 1626. 26 Français viennent sous la conduite des sieurs de Chauteil et de Chambaut, représentants de la Compagnie des marchands de Rouen, s'établir sur les bords du Sinnamary.

- 1628. Quelques colons envoyés par la même compagnie se fixent,

sous le commandement du capitaine Hautepine qui y laissa pour y commander son lieutenant Lafleur, sur les rives du Counamana. - 1630. 50 hommes sont amenés, sous la conduite du sieur Legrand, pour renforcer la colonie de Counamama.
 - **1633**. 66 hommes conduits par le capitaine Grégoire viennent encore renforcer la colonie de Counamama. Cette même année, les Anglais et les Hollandais, chacun de leur côté, font un établissement dans l'île qui sera plus tard l'île de Cayenne.

- 1634. Un certain nombre de Français envoyés par une nouvelle compagnie de marchands normands, compagnie qui avait obtenu, en 1633, le privilège du commerce et de la navigation des pays situés entre les rivières Orénoque et Amazone, les deux incluses, s'établissent sur la côte de Rémire qu'ils commencent à cultiver. En 1635, ils fondent le village qui prit bientôt le nom de Cayenne et bâtissent un fort pour le défendre.

- 1638. Quelques Français se trouvent en outre à cette époque au Maroni et vers le Cap de Nord, ainsi que le constatent les lettres patentes de la compagnie de 1633 renouvelées en 1638.
- 1643. 300 hommes sous la conduite de Poncet de Brétigny, représentant de la Compagnie du Cap de Nord qui avait remplacé dans tous ses privilèges celle de 1633, se fixent dans l'île de Cayenne, au mont Cepérou, non loin du Cayenne de 1635. Les colons des expéditions précédentes furent trouvés le long des côtes, réduits presque à rien, parlant la langue des Galibis dont ils avaient pris les moeurs. 1645. 40 hommes de renfort sont envoyés par la Compagnie du Cap de Nord. Mais Poncet de Brétigny avait été tué par les Indiens et ses 300 hommes étaient réduits à 25. Sur ces 25 hommes 16 seulement consentirent à rester, les autres se rembarquèrent. Des 16 restants, 14 furent tués par les Indiens, 2 seulement purent se sauver en 1645 à Suriname, chef-lieu du territoire pris par les Hollandais, entre le Maroni et l'Orénoque. En -
- **1645**, la Guyane était vide de colons. De 1604 à 1645 il en était mort environ 600.
- **1652.** Environ 700 hommes d'une nouvelle compagnie de la France équinoxiale, substituée aux droits et privilèges de la Compagnie du Cap de Nord, débarquent à Cayenne sous la conduite des douze seigneurs, successeurs du sieur de Roiville, assassiné pendant la traversée. 60 hommes étaient arrivés à Cayenne quelque temps auparavant, envoyés par la Compagnie du Cap de Nord, qui, mais en vain, voulut essayer de se maintenir. Les 60 hommes se soumirent aux seigneurs de la Compagnie de la France équinoxiale.
 - 1654. La colonie est encore une fois détruite par les Indiens et par les dissensions intestines. Ses restes se réfugient à Suriname. Peu après les Hollandais, sous Spranger, s'emparent de l'île de Cayenne qui était redevenue déserte et amènent avec eux les premiers esclaves noirs qu'ait vus la colonie.

Colons morts de **1645 à 1654**, environ 700, plus 600 morts de 1604 à 1645. Total en 1654 : 1300 colons morts dans la Guyane française. -1663.1000 nouveaux colons français sont envoyés par la Compagnie de la France équinoxiale dans l'île de Cayenne, d'où ils chassent les Hollandais.

 - 1664. Quelques colons sont envoyés, sous le commandement de M. de la Barre, par la compagnie des Indes occidentales, à laquelle furent cédés en 1664 les droits et privilèges de la compagnie de la France équinoxiale, pour prendre la colonie à l'ancienne compagnie et fortifier la colonie naissante.
- 1667. Les Anglais ravagent entièrement la colonie et l'abandonnent sans y faire d'établissement. Les débris de la colonie, sous M. de La Barre, se remettent au travail. Le chef-lieu est alors à Armire (Rémire).

 - 1674. La Compagnie des Indes étant supprimée, la colonie passe en domaine royal. - En 1676. La colonie est prise par les Hollandais qui avaient déjà établi clandestinement de petites colonies à Approuague et à Oyapock. A la fin de cette même année 1676, la colonie est reprise par d'Estrées.

- En 1677, le chevalier de Lézy, gouverneur de Cayenne, chasse les Hollandais de l'Oyapock. Quelques flibustiers s'établissent avec leurs richesses dans l'île de Cayenne, Rémire est abandonné comme chef-lieu pour le fort Saint-Louis de Cayenne.

- 1688. La plus grande partie des habitants s'embarquent avec le corsaire Ducasse pour aller piller Suriname. L'expédition ayant échoué, ceux des survivants qui ne furent pas faits prisonniers se réfugièrent aux Antilles avec Ducasse.

- 1688. Le chevalier de La Motte-Aigron remonte l'Oyapock pendant 50 lieues, pour arriver à l'Amazone, mais il est obligé de rebrousser chemin. -1696. 600 Français environ, d'après Froger, compagnon de M. de Gennes, peuplaient alors l'île de Cayenne et ses environs immédiats, dont 200 hommes pour la garnison de Cayenne. Il existait dans la colonie, dès 1685, 1500 esclaves noirs.

- 1725. D'Orvilliers, gouverneur de Cayenne, fait établir le fort Saint-Louis sur la rive gauche de l'Oyapock, en face du Taprabo (Taparoubo); le village de Saint-Pierre d'Oyapock se forme et se développe à côté du fort Saint-Louis.

-1740. Population : 5290 (dont 1000 environ à Cayenne), 566 Blancs; 54 affranchis ; 4634 esclaves noirs; 36 Indiens.

- 1744. Le corsaire anglo-américain Potter détruit le fort Saint-Louis et le village de Saint-Pierre à l'Oyapock. Le fort Saint-Louis, reconstruit, est attaqué par les Portugais en 1794.

-1762. Réductions indiennes du Kourou : 6500 Indiens. Réductions indiennes de l'Oyapock, 2000 Indiens. Total, 8000 Indiens. De 1764 à 1766, les Indiens des Réductions de Kourou disparaissent et ceux de l'Oyapock se disséminent.

-1763-1765. Expédition de Kourou : environ 12000 morts. - 1766. Colonisation de Tonnégrande (Bessner), 80 soldats agriculteurs. Meurent tous.

- 1775. Population : 9300; 1300 personnes libres; 800 esclaves.

- **1777-1780**. Fondation du poste de Vincent-Pinçon et des missions de Macari et de Counani.

- **1783.** Colonisation de Cachipour (Bessner). - 1788. Colonisation de l'Approuague (Villeboi).

- 1790. Population : 14 520; 2000 blancs; 520 personnes de couleur libres; 12 000 esclaves, population indigène employée par les colons environ 800 Indiens de différentes tribus.

-1791. Colonisation du Ouanari (Compagnie du Sénégal).
- 1794. Les Portugais détruisent Vincent-Pinçon, Macari, Counani et ravagent l'Ouassa et l'Oyapock.
- 1795. Proscrits montagnards de Germinal et de Prairial.
- 1797-1798. 600 proscrits réactionnaires (du 18 fructidor), à Sinnamary et à Counamama, 16 en 1797, puis plus de 500 en 1798. J.-J. Aimé, un des déportés de Fructidor, donne un tableau de mortalité concernant 329 déportés, 8 sont morts pendant la traversée et 55 furent débarqués d'urgence, pour cause de maladie due aux mauvais traitements du bord. Professions libérales, morts : 11 sur 45 ; ecclésiastiques 147 sur 255 ; hommes de métiers, 5 sur 21. Total sur 321 163 morts dont 147 ecclésiastiques.

- 1799. Proscrits du 18 brumaire. -1818. Population : de 15000 à 16000. -1820. Envoi de 32 Chinois; au bout d'un an il n'en reste plus que 3.

-1821. A Laussadelphie, sur la Passoura, affluent du Kourou, ferme modèle du gouverneur Laussat, 7 familles de settlers des Etats-Unis. La colonie (164 hommes) est bientôt renvoyée en France en bloc. - 1824. Milius, 3 familles du Jura (27 personnes), à 8 kilomètres de l'embouchure de la Mana, nouveaux envois. La colonie est rapatriée en 1826.

- 1828. Mme Javouhey commence à fonder le bourg actuel de Mana qu'elle termine en 1847 avec 36 religieuses, 39 engagistes blancs de trois ans (qui au bout des trois ans l'abandonnent) et 550 Noirs de traite libérés.

- 1837. Etablissement du fort de Casfesoca à l'Oyapock.

- 1838. Création du Fort-Inférieur (fort Malouet) à l'Oyapock.

- 1839. Population 20 940 (non compris la garnison et les fonctionnaires non propriétaires), population libre, 5189; population esclave, 15 761.

- 1851-1854. Transportation (ci-dessous)

- 1857. Population : 25561. -1854-1869. Emigration africaine 1000 Noirs d'Afrique environ pris au Libéra, à Krou (La Côte des Graines) et au Dahomey. A partir de 1869 la traite est interdite.

- 1861-1876. Immigration asiatique. Environ 3000 coolies de l'Hindoustan. En 1876, l'Angleterre défend le recrutement sous prétexte de mauvais traitements. A partir de 1860, quelques immigrants annamites.

La "Transportation"

L'introduction en Guyane de condamnés aux travaux forcés date d'un décret de 1851. Le premier convoi arriva aux îles du Salut en mai 1852. Plusieurs pénitenciers furent successivement établis qui, pour la plupart, furent successivement évacués pour cause d'insalubrité : celui de la Montagne-d'Argent (1852-1864); celui de Saint-Georges d'Oyapock (1853-1863); les trois pénitenciers de la Comté : Sainte-Marie, Saint-Augustin et Saint-Philippe (1854-1860). Un chantier forestier fut établi aux Trois-Carbets, à 30 kilomètres de l'embouchure du Kourou, et bientôt évacué, puis rétabli; un ponton établi à l'embouchure de ce fleuve fut bientôt abandonné. Dans l'île de Cayenne, les pénitenciers de Bourda et de Baduel durèrent de 1854 à 1856; celui de Mont-Joly de 1854 à 1864. Le pénitencier de Cayenne fut établi, en 1853, dans la geôle; en 1855, on répartit les déportés sur les pontons; enfin, peu après, le pénitencier de Cayenne fut établi dans une caserne attenant au jardin militaire. De 1852 à 1867, 18000 "transportés" furent envoyés en

Guyane. Mais à partir de 1867 jusqu'en 1887, ce fut la Nouvelle-Calédonie qui fut désignée comme principale colonie pénale. Enfin, à partir de 1887, la Guyane reçut tous les condamnés européens ayant à subir plus de huit ans de peine et tous les condamnés de arabes et noirs. De plus, en 1885, la Guyane a été désignée, concurremment à la Nouvelle-Calédonie, pour la relégation collective des récidivistes.

La Guyane comptait à la fin du XIXe siècle quatre pénitenciers, d'où l'on détachait divers chantiers de travaux publics, le pénitencier de Cayenne, celui des îles du Salut, celui des roches de Kourou et, enfin, le territoire pénitentiaire du Maroni. Les centres principaux du territoire pénitentiaire du Maroni étaient : Saint-Laurent, commune pénitentiaire spéciale, qui formait l'agglomération la plus importante de la colonie après Cayenne; Saint-Maurice, à 4 kilomètres au Sud de Saint-Laurent, qui avait une usine à sucre située au centre des plantations de cannes des concessionnaires; Saint-Jean, à 20 kilomètres, en amont de Saint-Laurent, était le centre de la relégation.

En 1889, le nombre total des condamnés en cours de peine était de 3376 hommes et 42 femmes, dont 1065 hommes au Maroni, 561 à Kourou, 626 aux îles du Salut et 1164 à Cayenne. C'est dans le territoire pénitentiaire du Maroni que se trouvaient, en majeure partie, les 2000 libérés astreints à la résidence.

Les Territoires contestés

La France a eu un long contentieux avec le Portugal, puis avec le Brésil à propos des délimitations des frontières de la Guyane Française. Le territoire contesté entre la France et le Brésil était limité (conférences diplomatiques franco-brésiliennes de 1853-1856), au Nord par l'Oyapock, les Tumuc Hamac et leurs prolongements occidentaux; à l'Est par l'océan Atlantique; à l'Ouest par le rio Branco et au Sud par une frontière formée par l'embouchure Nord de l'Araguary, l'Araguary, et une ligne indéterterminée partant des hauts de ce fleuve pour aboutir au rio Branco, et se confondant plus ou moins avec l'équateur à travers les espaces inconnus de la Guyane centrale. Sa superficie est d'environ 260 000 kilomètres carrés, superficie plus que triple de celle de la Guyane française incontestée. Sa population se composait que d'indiens, sauf dans sa partie littorale et sur la rive gauche du haut rio Branco.

Un autre contentieux frontalier a existé avec les Pays-Bas. Il a été résolu au début du XXe siècle, mais le Suriname, né de l'indépendance de la Guyane hollandaise revendique toujours aujourd'hui une partie du territoire de la Guyane française..

Le contentieux franco-brésilien.
Depuis le XVIIe siècle, la France et le Portugal se disputent la possession de la rive septentrionale de l'Amazone. En 1688, le gouvernement portugais fait établir à l'embouchure du grand fleuve, sur la rive gauche et sur l'emplacement de celui de Carriau pris aux Anglais par les Portugais en 1632, le fort de Macapà et quatre autres petits forts. Les protestations de Louis XIV étant demeurées vaines, celui-ci, en 1697, fait détruire les quatre petits forts et occuper Macapà par M. de Férolles, gouverneur de Cayenne. Les Portugais y rentrèrent la même année.

Le traité d'Utrecht (11 avril 1713), qui devait terminer le différend, ne servit qu'à le prolonger jusqu'au XXe siècle. Le traité dit que la France renonce aux terres du Cap de Nord, situées entre la rivière des Amazones et celle de Vincent-Pinçon; que la navigation de l'Amazone ainsi que les deux bords, les deux rives du fleuve appartiendront au Portugal, et que la rivière de Vincent-Pinçon servira de limite aux deux colonies. Or, les Portugais prétendirent ensuite que la rivière Vincent-Pinçon était l'Oyapock; tandis que les Français considéraient que la rivière de Vincent-Pinçon c'était l'Araguary dont l'embouchure principale se trouvait alors à la baie deVincent-Pinçon au Sud de l'île Maraca. Depuis, on ne put se mettre d'accord.

Voici quels sont les principaux faits auxquels a donné lieu l'interprétation du traité d'Utrecht.

1745-1720. Les Portugais envoient des missionnaires dans le Yary, jusqu'aux sources de l'Oyapock, et font des incursions chez les populations indiennes de la côte contestée.

- 1722. Pour punir les déprédations des Portugais, le gouvernement français envoie un détachement s'installer aux portes de Para, à Maribira, dans l'île des Guaribas. Le détachement reste un an dans le poste conquis.

- 1725 à 1736. Les Français, prenant par la mer, s'assurent la possession de la côte jusqu'à l'Araguary, tandis que les Portugais, prenant par l'intérieur, font des razzias d'Indiens jusqu'à l'Oyapock.
- 1736. Les Portugais reconnaissent aux Français la libre pratique des terres litigieuses.

- 1764. Construction du nouveau fort de Macapa par les Portugais. - 1777. Fondation par les Français, sur la rive gauche de la bouche Nord de l'Araguary, du poste de Vincent-Pinçon puis de la mission

de Macari (1783) qui devait subsister jusqu'en 1794.

-1780. Fondation de la mission de Counani qui devait subsister également jusqu'en 1794.

- 1782. Le gouvernement français donne au géographe Simon Mentelle la mission de relever l'Araguary et de se rendre au rio Branco en suivant l'équateur, " afin de chercher à nos possessions une frontière scientifique ". Mais Mentelle ne put se rendre qu'au premier saut de l'Araguary.

- 1794. La guerre étant déclarée, les Français évacuent Vincent-Pinçon, Macari et Counani; les Portugais pillent la côte contestée, et établissent un poste sur la rive droite de l'Oyapock.

- 1797. Traité du 20 août. La frontière est fixée au Corsevenne. Le Directoire ne ratifie pas le traité. - 6 juin 1801. Traité de Badajoz. La frontière suit l'Araguary, de la grande bouche aux sources, et des sources au rio Branco.

- 1801 29 septembre . Traité de Madrid. La frontière suit le Carapanatuba, à quelques minutes au Nord de l'équateur, et va des sources de ce petit fleuve au rio Branco.

- 1802 25 mars . Traité d'Amiens. On revient au traité de Badajoz : grande bouche de l'Araguary, Araguary, et des sources d'Araguary au rio Branco.

- 1817. La Guyane, occupée depuis 1809 par les Portugais, est restituée à la France conformément au statu quo ante. Une commission mixte, qui ne se réunit pas, devait étudier sur place le différend.

- 1836. Etablissement d'un poste militaire français à Mapa.

- 1840. Le Brésil établit la colonie militaire de dom Pedro II sur la rive gauche de l'Araguary. - 1840. Evacuation du poste de Mapa et convention de non-action politique réciproque des Français et des Brésiliens dans le contesté (1841). Contrairement à la convention précédente, les Brésiliens conservent la colonie militaire de Pedro II, de l'Araguary au Tartarongal, dans le territoire contesté.
- 1860. Le gouvernement brésilien annexe (contrairement à la convention) le district d'Apurema, la plus riche région du contesté.

- 1887. Jules Gros prend en France le titre de président de la République du territoire contesté qu'il nomme Guyane indépendante avec Counani pour capitale.

-1890-1891. Une expédition militaire brésilienne s'empare du Mapa et y fonde la colonie " Ferreira Gomes ".

- 1892. Une autre expédition brésilienne part d'Alemquer, sur les bords de l'Amazone, pour se rendre aux Tumuc-Humac à travers le contesté de l'intérieur.

Le contentieux franco-hollandais.
La délimitation de la frontière entre la Guyane française et la Guyane hollandaise a également eté l'objet d'un contentieux entre la France et les Pays Bas. Un premier arbitrage, tenté par le tsar Alexandre III en 1891 avait échoué. Les deux parties se sont finalement mises d'accord en 1905, en signant une concention par laquelle la France obtenait la possession du territoire contesté entre l'Itany et le Maroni (environ 250 000 hectares), ainsi que les îles de l'Awa et les îles les plus importantes du bas Maroni, grâce au partage du fleuve en biefs alternativement attribués à chaque État.

La Guyane est devenue en 1946 un département d'Outre-mer de la France (c'est aujourd'hui aussi une région). Les tentatives de développement de l'agriculture qui ont été menées en Guyane n'ont jamais véritablement abouti et l'activité économique, fortement dépendante des aides de la Métropole, tourne surtout autour de celle du centre spatial de Kourou, depuis son ouverture en 1968. Depuis les années 1970, des revendications indépendantistes, parfois accompagnées d'attentats à la bombe, se font entendre dans le département. Le fort taux de chômage des jeunes qu'on y enregistre est en partie à mettre en relation avec les violences urbaines qui ont éclaté dans les années 1990. La Guyane est également confrontée à une forte immigration illégale en provenance du Suriname et du Brésil.



Zones de déforestation
SURINAM
GUYANA
VENEZUELA
COLOMBIE
GUYANE FRANÇAISE
Océan Atlantique
ÉQUATEUR
Amazonie
BRÉSIL
PÉROU
Brasilia
Océan Pacifique
BOLIVIE
Rio de Janeiro
Ouest-France

LE BRÉSIL

Pedro Alvares Cabral, conduisant aux Indes, après la découverte de Vasco da Gama, une escadre de treize navires et faisant route d'après les instructions de Vasco da Gama, dans l'Ouest, très loin de la côte d'Afrique, afin d'éviter les calmes, aperçut (22 avril 1500) la terre et aborda à l'entrée d'un port sûr (Porto Seguro, devenu aujourd'hui Santa Cruz; la ville actuelle de Porto Seguro est plus au Sud); il prit possession du pays au nom du Portugal en le désignant par le nom d'île de la Vraie Croix, ainsi qu'il est rapporté dans la lettre de Caminha, du 1er mai 1500, adressée au roi Dom Emmanuel. Ce nom fut changé contre celui de Santa Cruz dans la notification du 29 juillet 1501, adressée par ce roi aux souverains catholiques. La contrée ne tarda pas à être nommée Brazil (Brésil) à cause des bois de teinture désignés sous le nom de brazil, qu'on y trouvait.
Avant la découverte, une bulle d'Alexandre VI avait fixé la limite des possessions de l'Espagne et du Portugal à 100 lieues à l'Ouest du cap Vert en attribuant aux Espagnols tous les pays à découvrir et à convertir à l'Ouest de ce méridien, et au Portugal tous les pays à l'Est (1493); l'année suivante, le traité de Tordesillas avait porté à 370 lieues à l'Ouest des îles du cap Vert la limite des droits des deux Etats. Après la découverte, une bulle du pape Jules II confirma ce traité (1506). Le nom Brésil est déjà employé en 1503 dans la relation d'Empoli, qui accompagna Albuquerque et Pacheco aux Indes, ainsi que dans une plaquette de 1506 de la bibliothèque de Dresde (Presillig Landt), et dans le routier du navire portugais le Bretoa allant au cap Frio (1511).

Le nom du Brésil provient de celui du bois de teinture appelé ainsi au Moyen âge (notamment en français), et dont l'abondance frappa les premiers navigateurs espagnols, portugais et français, qui abordèrent dans cette région. La possession en fut disputée entre les souverains d'Espagne et de Portugal jusqu'en l'année 1526, date où la conférence de Badajoz laissa le Brésil au Portugal; mais la question ne fut définitivement tranchée qu'en 1750.

L'époque coloniale.

La conférence de Badajoz avait réglé le litige au détriment des droits de la France. En effet, dès 1504, un marin français, Paulmier de Gonneville, avait pris possession au nom du roi Louis XII, de la " terre des Perrocets " qui paraît correspondre au Rio-Grande-do-Sul et au São-Paulo. Malgré la confirmation par le pape des privilèges lusitaniens dans cette partie du monde, il fut suivi par de nombreux autres marins normands, bretons et rochelais qui prirent l'habitude de venir régulièrement y chercher le précieux bois de braise. Vers 1530, les Portugais, inquiets de cette concurrence, commencèrent à s'implanter plus solidement en introduisant la culture de la canne à sucre. Des Noirs d'Afrique fournirent la main d'œuvre nécessaire, comme ils l'avaient fait au Portugal lui-même. De nombreux navires français visitèrent le Brésil durant tout le XVIe siècle, en guerre constante avec les Portugais.

Au Brésil, les Portugais furent plus longs à établir durablement leur domination. Gênés par l'épaisseur millénaire de la forêt tropicale, ils durent aussi repousser leurs rivaux français, anglais et hollandais.
Les premiers établissements portugais furent installés à partir de 1524, et surtout de 1531. Bahia fut fondée en 1549. La canne à sucre fut introduite en 1531. Des esclaves noirs furent amenés en grand nombre, surtout à partir de la fin du XVIe siècle. Sous l'inspiration de l'amiral Coligny, le commandeur de Villegaignon fonda en 1555 une colonie française dans une île de la baie de Rio de Janeiro qui a conservé son nom; divisée par des querelles religieuses, la colonie fut détruite par les Portugais (1560). Les Français furent expulsés en 1567 de cette région où ils avaient créé d'autres établissements; mais ils se maintinrent jusqu'en 1615 dans les territoires voisins des embouchures de l'Amazone.

Rio de Janeiro fut fondée en 1567. En 1580, le Brésil tomba sous la domination des Espagnols. Ceux-ci soutinrent de longues années de guerre contre les Hollandais (1624-1658) qui, à un moment, étaient maîtres d'une grande partie du pays.

En 1641, le Portugal, ayant secoué le joug de l'Espagne, lui reprit le Brésil. Ces deux États continuèrent de se disputer à main armée les territoires du Sud-Ouest; la question de frontières n'a été tranchée qu'en 1893. La fondation de l'établissement de Sacramento en 1680, sur la rive gauche de la Plata, donna lieu aussi à des difficultés qui se terminèrent par l'abandon de ce territoire à l'Espagne (1777).

La colonisation se développa au Brésil dans la seconde moitié du XVIIe siècle; Goyaz et Matto-Grosso furent sérieusement occupés au XVIIIe siècle. D'abord divisée en deux Etats : Maranhão et Brésil, la colonie fut, en 1754, réunie en une seule vice-royauté, subdivisée en capitaineries de plus en plus nombreuses : à celles de Parà, Maranhão, Pernambouc, Bahia, Rio de Janeiro, s'ajoutèrent celles de Parahyba (1684), Rio-Grande-do-Norte (1701), Minas (1709), São-Paulo (1710), Piauhy (1718), Santa Catharina (1738), Goyaz (1744), Matto-Grosso (1748), Rio-Negro (1755) [devenu Amazonas en 1850], Rio-Grande-do-Sul (1760), Ceará (1799), Espirito-Santo (1801), Alagoas (1617), Sergipe (1821).

La découverte des mines détourna vers le sud le courant d'émigration au cours du XVIIIe siècle, et Rio de Janeiro devint la capitale du Brésil en 1763. Peu après, la culture du café fut introduite dans la colonie.



Les panotéens, créatures aux longues oreilles
Cosmographie universelle (détail)
Guillaume Le Testu, Le Havre, 1556.
Manuscrit enluminé sur papier (118 p. dont 57 pl.), 53 x 36 cm
Vincennes, Service historique de la Défense, Bibliothèque, D.1.Z.14, f. 36v

Guillaume Le Testu utilise le répertoire antique des "merveilles de l'Inde" pour animer les terres du " continent austral " qu'il imagine au sud du globe terrestre. Aux côtés de tribus d'indigènes vêtus de pagnes, il représente des panotii, hommes aux oreilles si longues qu'ils s'en servent de couverture pour dormir. L'hypothèse d'habitants dans un continent austral est déjà évoquée dans les textes et les mappemondes du Moyen Âge. Saint Augustin (La Cité de Dieu, XVI, 8-9) pensait que les peuples monstrueux pouvaient exister, car la puissance créatrice de Dieu est infinie ; selon lui, si une terre existait au-delà des océans, dans l'hémisphère sud, les peuples qui l'habitaient (les " antipodes ") ne pouvaient être pleinement humains, car la Bible ne les mentionne pas parmi les descendants de Noé.

Les Amazones du Brésil
Planisphère (détail)
Sébastien Cabot, 1544.
BnF, département des Cartes et Plans, CPL GE AA-582 (RES)

Sébastien Cabot (fils de l'explorateur de Terre-Neuve,
Cabot), fut comme son père un grand navigateur, qui v
les côtes du Brésil et de l'Argentine. Son planisp
imprimé et décoré de scènes peintes à la main, rasse
une iconographie foisonnante des peuples du mo
inspirée des cartes portulans. En Amérique du Sud,
amérindiens à la peau sombre, vêtus de pagnes e
tuniques, vaquent à leurs occupations : transport de l'
exploitation du bois au milieu d'une faune sauvage. Pré
l'immense fleuve traversant de part en part le continent
indigènes aux cheveux longs affrontent des conqu
dores en armures. Leur allure évoque les Amazones,
guerrières des mythes antiques, qui ont donné leur n
l'Amazonie.

L'Empire du Brésil.
Quand les Français envahirent le Portugal, la famille royale se réfugia au Brésil (1808). Le prince-régent, plus tard Jean VI, ouvrit le pays au commerce étranger et fit d'utiles réformes. Quand il rentra à Lisbonne (1816), les Cortès portugaises s'efforcèrent de réduire de plus eu plus l'autonomie brésilienne. Sous la pression de l'opinion, le nouveau régent, dom Pedro, proclama l'indépendance (7 septembre1822), et prit le titre d' "empereur" (12 octobre). Il fut reconnu par le Portugal le 29 août 1825. Il avait, en 1871, uni au Brésil la Bande orientale, qui se révolta en 1825, et dont l'indépendance fut reconnue en 1828.

La Constitution brésilienne fut proclamée en 1824. Dom Pedro, ayant hérité en 1826 de la couronne de Portugal, la céda à sa fille dona Maria. Il abdiqua la couronne du Brésil, le 7 avril 1831, en faveur de son fils dom Pedro II, alors âgé de cinq ans et sous le nom duquel une régence gouverna jusqu'au 23 juillet 1840. Ce fut une époque troublée, non seulement par des luttes parlementaires, mais par des mouvements séparatistes qui ne s'apaisèrent qu'en 1849.

La rivalité politique entre conservateurs et libéraux fut parfois très vive, sous le règne de dom Pedro; elle a donné lieu à des crises ministérielles fréquentes. L'empereur exerça toujours son influence dans le sens du développement de l'instruction publique et du progrès économique. A partir de 1866, des mesures d'émancipation progressive furent prises en faveur des esclaves (lois du 26 septembre 1871 et du 25 septembre 1885) et complétées par l'abolition complète (loi du 13 mai 1888); c'est la comtesse d'Eu, fille de l'empereur et régente à cette époque, qui sanctionna cette loi.

La République.
Au point de vue extérieur, le gouvernement de dom Pedro Il a eu à diriger une guerre longue et difficile contre le Paraguay; il s'était allié à la république Argentine et à l'Uruguay, mais la principale part lui en revient (1865-1870). Les idées républicaines firent au Brésil, à partir de 1887 surtout, de rapides progrès. L'empereur n'avait pas de fils; sa fille aînée, la princesse Isabelle, et son gendre, le comte d'Eu, étaient très mal vus des libéraux. Dans l'armée et dans la marine, il y avait beaucoup de républicains. Le 15 novembre 1889, le maréchal Deadoro da Fonseca proclamait la république, qui fut reconnue sans difficulté. Le maréchal constitua un gouvernement provisoire, qui établit le mariage civil, la liberté de la presse, la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Elue le 15 septembre 1890, l'Assemblée constituante vota la constitution le 22 février 1891, et élut le maréchal président de la république des États-Unis du Brésil. Le conflit éclata entre lui et le congrès; le 4 novembre, il prononça la dissolution du congrès, mais, le 23 novembre, la flotte, commandée par l'amiral Custodio de Mello, le força à abdiquer. Le vice-président, le maréchal Floriano-Peixoto, devint président (25 novembre). En septembre 1893, l'amiral Custodio de Mello se révolta contre le président, qu'il accusait d'exercer la dictature avec l'appui de l'armée. La flotte révoltée, et qui passa au mois de novembre sous le commandement de l'amiral Saldanha de Gama, bloqua Rio; mais elle dut se soumettre en avril 1894. Dans le Rio Grande do Sul, la guerre civile dura jusqu'en 1895.

Elu président le 1er mars 1894, le Dr Prudente de Moraes prit possession du pouvoir, le 15 novembre. Son gouvernement a fait reconnaître par l'Angleterre les droits du Brésil sur l'île de Trinidad (1895-1896), et a conclu avec la France un traité soumettant à l'arbitrage la question du contesté guyanais (15 avril 1897). Il a réprimé une révolte dirigée par un soi-disant prophète dans la province de Bahia (1897). Peu après, il était menacé par une conspiration qui n'a fait d'autre victime que le ministre de la guerre, le maréchal Bettencourt. Le 1er mars 1898, Campos Salles fut élu président pour prendre ses fonctions le 15 novembre Rosa e Silva fut élu vice-président.

Le début du XXe siècle.
Grâce à son entente avec ses voisins, ou à des sentences arbitrales qui lui ont été favorables, le Brésil a singulièrement augmenté son territoire, dont la superficie a été portée à 8 361 350 kilomètres carrés, soit à quinze ou seize fois la France; mais la population est, au début du XXe siècle, de 20 millions tout au plus, ou 5,4 seulement au kilomètre carré. Si, au Nord-Est, sa frontière s'étend depuis la fin de l'année 1900 jusqu'au fleuve Oyapock et aux Tumuc-Humac, vagues collines qui le séparent de la Guyane française, si, du côté de la Guyane hollandaise et de la Guyane anglaise orientale, ses limites peuvent être également considérées comme définitives dès cette époque, par contre il n'en est pas de même dans la partie la plus septentrionale de la frontière.

Du côté du Venezuela, la commission brésilienne qui fonctionnade 1879 à 1881 a entièrement tracé la ligne frontière depuis le mont Roraima jusqu'à la Piedra del Cocuy, où continent le Venezuela, la Colombie et le Brésil. A l'Ouest, sur toute l'étendue de leur territoire limitrophe, la Colombie et le Pérou se trouvent en conflit avec leur puissant voisin, qui l'était également avec la Bolivie au sujet du territoire de l'Acre; un compromis a tranché cette question en 1903 et assigné connue frontière aux deux Etats le cours supérieur du rio Aquiry. Par là, et, par d'autres conventions antérieures, le Brésil est arrivé à posséder du côté de la Bolivie, du Paraguay, de la république Argentine et de l'Uruguay, une frontière nettement tracée.



L'exploitation des bois tropicaux au Brésil
Atlas Miller (détail)
Œuvre de Lopo Homem [Pedro et Jorge Reinel, António de Holanda], [Portugal], 1519.

Manuscrit enluminé sur vélin, 41,5 x 59 cm et 61 x 118 cm
BnF, département des Cartes et Plans, CPL GE D-26179 (RES), f. 5

Les miniatures dessinées dans l'intérieur des terres suggèrent les étapes de l'exploitation des bois tropicaux. Au cours des trois premières décennies des explorations (1500-1530), les Portugais ne colonisent pas le Brésil et comptent sur le travail des indigènes pour obtenir le bois contre des produits européens (miroirs, ciseaux, haches etc.). Une longue légende placée en haut à gauche donne la mesure de l'émerveillement des Européens confrontés à l'étrangeté du nouveau monde : " Les habitants à peau foncée, sont sauvages, très cruels et se nourrissent de chair humaine. Dans ce pays vivent des perroquets multicolores, d'autres oiseaux innombrables, des bêtes sauvages. C'est là que pousse en grande quantité l'arbre appelé brésil qui est utilisé comme colorant pour teindre de rouge les étoffes ".

Une société cannibale

Le système social non hiérarchisé des Indiens, dans lequel tous les biens se donnaient et qui n'accordait pas de sens à l'accumulation des richesses, l'absence de notion de péché, de rachat et donc la non-existence de droits et de devoirs, perturbaient aussi l'esprit des commentateurs. À côté de ceux qui louaient leur vertu et leur innocence, d'autres se demandaient comment sans " foi, ni roi, ni loi ", les Indiens pourraient survivre. Un Européen devenant plus vite sauvage qu'un Indien ne se transforme en civilisé, n'y avait-il pas aussi un risque de régression pour la société ?



Le Brésil
Carte de l'Atlantique (détail)
Pierre de Vaulx, [Le Havre], 1613.
Manuscrit enluminé sur parchemin, 68,5 x 96 cm
BnF, département des Cartes et Plans, CPL GE SH ARCH-6 (RES)

La présence de blasons portant les armes de France dans le Nord du Brésil et en Floride sur cette carte s'explique peut-être par les efforts de la France, au début du XVIIe siècle, pour reconquérir des terres en Amérique.



Quand les cannibales cuisinent
Carte du Brésil (détail)
Jacques de Vau de Claye, Dieppe, 1579.
Manuscrit enluminé sur parchemin, 45 x 59 cm
BnF, département des Cartes et Plans, CPL GE D-13871 (RES)
Au centre d'un enclos délimité par un arc de cercle, le cartographe a représenté des scènes de la vie des indigènes du Brésil, parmi lesquelles les curieuses et cruelles scènes de cannibalisme et de "boucan", terme qui a donné le mot de "boucaner", fumer la viande. Des hommes et des femmes mettent à cuire un corps humain démembré. Le texte explique la scène : "c'est en manière de grille qu'ils font de bois planté par quatre fourches et font rôtir leurs prisonniers et les mangent et les appellent boucan".

Les Américains étaient enfin des cannibales et des adeptes de la torture, dont la cruauté pouvait se révéler diabolique, notamment au Canada. Colomb n'avait pas voulu le croire jusqu'à ce que, en 1493, ses hommes aient trouvé dans une hutte une jambe d'homme cuisant dans une marmite.

Plus tard, Verrazano fut mangé sous les yeux de son équipage et la plupart des cartes et des ouvrages relatifs au Brésil représentent ces rites anthropophages, avec tout un luxe de détails, notamment chez Théodore de Bry. Les prisonniers engraissés étaient tués d'un coup de massue, puis leurs membres, coupés en morceaux, étaient cuits par les femmes dans des récipients en terre avec du maïs et de l'eau. En les mangeant, les vainqueurs s'appropriaient la force des vaincus. Il n'est pas certain que le gril figuré dans une série d'images et sur lequel on voit des membres humains mis à " boucaner ", ait réellement été utilisé.

Indiens du Brésil à Paris
Portraict au naturel des barbares amenez en France du pais de Topinambous



Joachim du Viert et Pierre Firens, Paris, 1613., Gravure
BnF, département des Estampes et de la photographie, QB-1 (1613)-FOL, f. 161
© Bibliothèque nationale de France
Des gravures nous les montrent vêtus à l'européenne mais coiffés de plumes, la peau du visage incrustée de pierres et tenant à la main leurs fétiches à grelots.
L'or du Brésil
Atlas Miller (détail de la Floride et du *Brésil)*



Œuvre de Lopo Homem [Pedro et Jorge Reinel, António de Holanda], [Portugal], 1519.
Manuscrit enluminé sur vélin, 41,5 x 59 cm et 61 x 118 cm
BnF, département des Cartes et Plans, CPL GE D-26179 (RES), f. 6

Les cartes de l'Amérique issues de l'Atlas Miller proposent une riche iconographie sur la faune, la flore et les autochtones de cette région du monde inconnue encore il y a peu. Au nord du Brésil, un groupe d'Indiens presque nus s'adonne à diverses activités dans un décor de forêts. Tandis que l'un chasse à l'arc, d'autres creusent la terre à la recherche du métal précieux avec lequel ils fabriqueront leurs ornements : bracelets aux poignets ou en haut du bras, boucles d'oreille. Ces bijoux attirèrent la convoitise des conquistadores espagnols. Un cartouche précise ainsi en dessous des personnages " dans cette partie des Antilles du roi de Castille, on trouve du minerai d'or ".

Une convention signée au mois de mai 1906 entre la république du Brésil et le royaume des Pays-Bas a déterminé la frontière de la Guyane hollandaise du côté du Brésil; elle sera formée désormais par la ligne de partage des eaux sur la chaîne des Tumuc-Humac, depuis la frontière de la Guyane française jusqu'à celle de la Guyane anglaise.

A partir de l'année 1900 le Brésil n'a cessé de développer ses institutions libérales et sa prospérité sous le gouvernement du president Rodriguès Alvés, auquel a succédé le 15 novembre 1906, Alfonso Penna. A l'intérieur il faut mentionner la revision du système électoral, qui a été décidée en 1905, et qui a présidé au renouvellement triennal, en janvier 1906, de la Chambre des députés et d'un tiers du Sénat. Aux termes de la législation nouvelle, qui applique le scrutin de liste cumulatif, le pays est partagé en grandes circonscriptions de cinq députés, assurant la représentation d'un cinquième aux minorités. Cette concession a ramené l'ordre dans le pays, troublé par une tentative de pronunciamiento au mois de novembre 1904, et qui avait dû pendant quelques mois être maintenu sous le régime de l'état de siège. Elle a permis l'entrée à la Chambre d'éléments nouveaux, non inféodés aux oligarchies des Etats; et le nouveau président, Affonso Penna, a été désigné à la suite d'une entente dirigée contre le São-Paulo, qui avait jusque-là fourni à la république tous ses présidents, y compris Rodriguès Alvès. L'ancien président, en septembre 1905, avait d'ailleurs fait promulguer une amnistie en faveur du sénateur colonel Lauro Sodré et des coauteurs de la sédition de novembre 1904, et élargi tous les prisonniers politiques. Un nouveau mouvement insurrectionnel, qui avait éclaté en 1906 dans l'Etat de Matto Grosso, sous la direction de l'ancien président de l'Etat, le colonel Generoso Ponce, a été assez rapidement réprimé.

Au point de vue extérieur, il faut rappeler l'effort fait en juin 1905 par le gouvernement brésilien pour occuper effectivement le bassin de l'Oyapok et la région de Counani, que la sentence arbitrale de la Suisse avait attribué an Brésil. En 19O6, une violation de territoire par les marins d'une canonnière allemande, la Panther, à Itajaby, a provoqué les réclamations les plus vives de la part du gouvernement de Rodriguès Alvès, et l'Allemagne a dû accorder complète satisfaction.

Pendant ces années, au point de vue économique, le Brésil a subi une crise grave du fait de l'abaissement du prix des cafés. Le gouvernement a eu la sagesse de s'opposer à toutes les mesures destinées à provoquer un relèvement artificiel des cours, et d'indiquer surtout comme remèdes à la situation l'organisation solide du crédit agricole et les opérations de warrants sur les cafés.

Le Brésil est un pays multiracial et multiethnique. Le peuple brésilien est formé de trois grands groupes ethniques: Les Européens, les Africains et les Amérindiens (appelés "Indiens"). C'est pourquoi on distingue les Blancs, les Noirs et les Indiens. Mais les groupes se sont mélangés au cours de l'histoire. Le recensement de 1990 indiquait 40 % de Blancs, 50 % de Métis, 8 % de Noirs et 2% pour les autres minorités (dont 0,1 % d'Amérindiens). En fait, la réalité est beaucoup plus complexe que ne le laissent croire ces pourcentages, car les Brésiliens distinguent plusieurs types de Métis: le Caboclo ou Mameluco (métissage de Blanc + Indien), le Mulato (métissage de Blanc + Noir), le Cafuzo (métissage d'Indien + Noir).

Et le métissage se poursuit, les Brésiliens distinguant des douzaines de types. À partir du 1908, un grand nombre d'immigrés japonais sont arrivés au Brésil. À la suite des mouvements migratoires, les communautés japonaises se distinguent maintenant des autres groupes de la population brésilienne; par exemple, on s'est mis à identifier les Amarelos ("jaunes") et surtout les Ainocôs (pour les Japonais immigrés), les Nisséis (première génération de fils d'immigrés japonais nés au Brésil) et les Sanséis (première génération de petit-fils d'immigrés japonais nés au Brésil).

Les Brésiliens utilisent en portugais le mot cor ("couleur") plutôt que raça ("race"); les autres termes utilisés sont braca (d'origine blanche européenne), preta ("noir") et parda ("sang mêlé"). Ces distinctions ne reposent pas sur des critères de classifications scientifiques, mais sur la simple apparence physique. De plus, les distinctions sont "souples", car une personne considérée comme un "Noir à la peau claire" en Europe ou en Amérique du Nord pourrait être perçue comme "blanche" au Brésil. Bref, la classification reste souvent affaire de perception strictement individuelle. En somme, il est à peu près impossible de décrire le physique d'un "Brésilien typique", étant donné qu'il peut avoir la peau couleur olive et les cheveux noirs frisés, la peau d'un brun foncé et les cheveux roux, les cheveux blonds et les yeux bleus, etc.

C'est pourquoi au Brésil le mot pardo ("gris") est retenu administrativement pour désigner l'ensemble des Métis et se rapporte à la couleur de la majorité de la population, c'est-à-dire le mixage qui résulte des trois "races originelles" (indienne, noire et blanche); le même terme écarte des classifications officielles tous les autres mots qui réfèrent au mélange de races, que ce soit Mulato, Mameluco ou Caboclo et Cafuso. Lors du recensement de 1990, l'Instituto Brasileiro de Geografia e Estatística (Institut brésilien de géographie et de statistique) avait relevé plus de 100 nuances de traits physiologiques dont les individus interrogés s'attribuaient les

caractères, avec pour souci de s'éloigner autant que possible de la couleur noire.

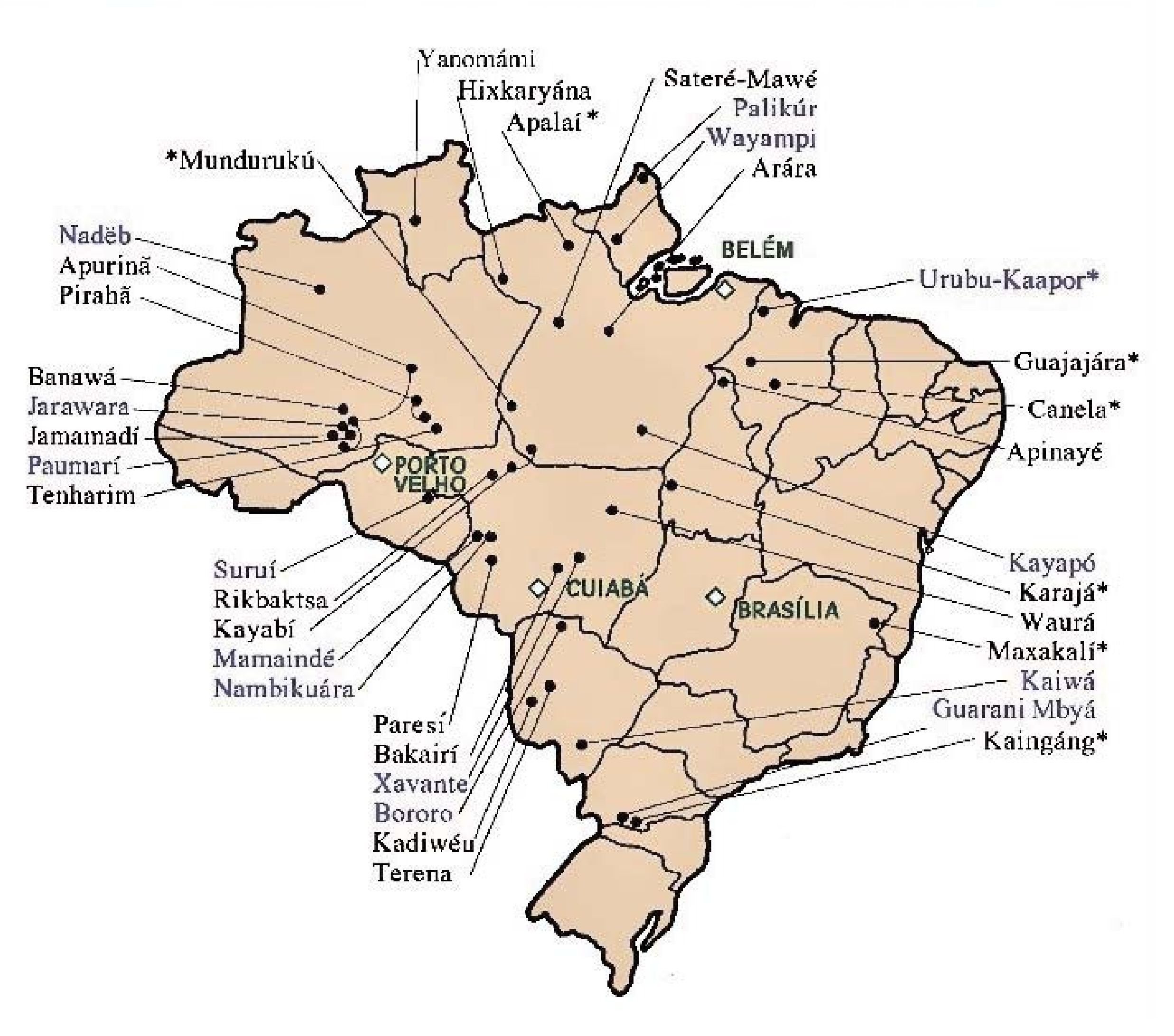
Pour simplifier un peu le portrait de la répartition ethnique de la population, les Noirs et les Métis vivent généralement dans les vieilles zones de plantations où l'esclavage avait concentré les Africains: les régions du Nordeste (notamment à Pernambuco et à Bahia), d'une partie du Sudeste, surtout à Rio de Janeiro, l'État de Minas Gerais et l'État de Sao Paulo. À l'opposé, dans les États du Sud où l'activité dominante de l'élevage exigeait très peu de main-d'oeuvre, il n'y a très peu de Noirs: le Rio Grande do Sul, Parana, Santa Catarina, etc. On y trouve des populations blanches et métisses.

Bien que la plupart des Brésiliens soient de descendance portugaise ou africaine, voire les deux, on peut noter plusieurs autres courants importants d'immigration qui ont contribué à constituer la population du Brésil. On compte des communautés italiennes, libanaises, allemandes, hongroises, polonaises, russes, irlandaises, écossaises, hollandaises, japonaises, etc.

Malheureusement, les stéréotypes raciaux sont monnaie courante au Brésil et un ordre hiérarchique entre les couleurs de la peau semble établi entre Blancs, Métis et Noirs. Les Noirs sont considérés comme "inférieurs" aux Métis, et les Blancs sont perçus comme "supérieurs"; entre les deux, toute la gamme infinie de la palette des couleurs. Si pratiquement tous les Blancs sont alphabétisés, il n'en est pas ainsi pour les Métis (15 % à 31 % d'analphabètes) et les Noirs (45 % d'analphabètes); présentement, quelque 12 % des Blancs entrent à l'université contre à peine 1 % pour les Noirs. La discrimination raciale n'est certes pas toujours formellement démontrée, mais les inégalités raciales subsistent. Il semble que l'enseignement reproduirait un "modèle raciste de société", particulièrement aux dépens des Afro-Brésiliens.

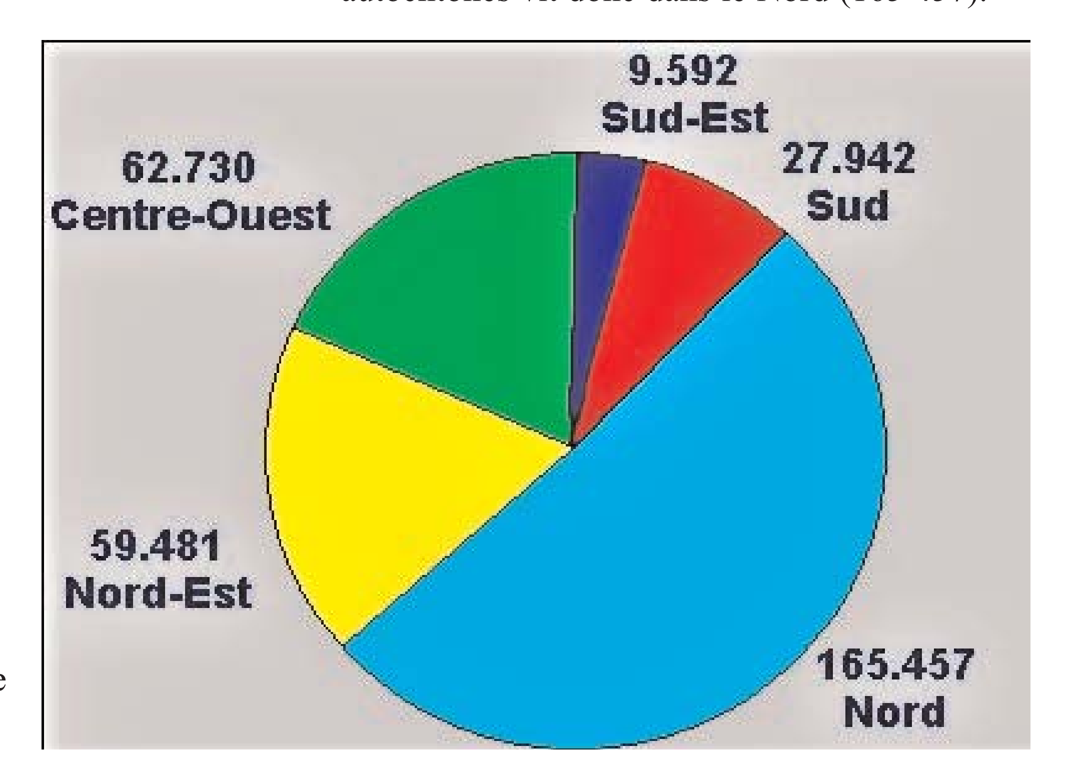
La population indigène du Brésil atteint officiellement le nombre de 352 652 individus. Ce nombre devrait être supérieur, car il tend à s'accroître en raison du taux de natalité plus élevé que celui de la moyenne nationale. Ils ne constituent que 0,2 % de la population brésilienne. Environ 60 % des autochtones brésiliens vivent dans la région dénommée l'"Amazonie légale", mais on constate la présence de groupes indigènes dans presque tous les États de la fédération, à l'exception de ceux de Rio Grande do Norte, Piaui et du District fédéral. Les "réserves indigènes" s'étendent au Brésil sur 946 452 km², ce qui correspond à environ 11,2 % du territoire national.

Les langues amérindiennes



État	Population autochtone
Amazonas	89 529
Mato Grosso do Sul	42 259
Roraima	37 025
Pernambuco	19 950
Mato Grosso	17 329
Pará	15 715
Maranhão	14 271
Rio Grande do Sul	13 354
Bahia	8 561
Paraná	7 921
Paraíba	6 902
Santa Catarina	6 667
Tocantins	6 360
Minas Gerais	6 200
Acre	6 610
Rondônia	5 573
Amapá	5 095
Alagoas	4 917
Ceará	4 650
São Paulo	1 774
Espírito Santo	1 347
Rio de Janeiro	271
Sergipe	230
Goiás	142
TOTAL	325 652

Souvenons-nous que le nombre des autochtones s'élevait à plus de cinq millions avant l'arrivée des Européens. Ils sont tombés à quelque 150 000 au cours des années cinquante pour remonter aujourd'hui à 326 000. Non autonomes, les indigènes dépendent entièrement de l'État pour leur subsistance; acculturés et soumis au bilinguisme, ils vivent dispersés, séparés les uns des autres et conservent leur statut d'indigènes entretenus. Considérés par beaucoup de Brésiliens comme des "vagabonds", des "paresseux", des "incapables de travailler", les autochtones servent tout juste d'attraction pour les touristes en mal de curiosités. Il est évident que le développement économique du pays, le progrès et l'unité nationale l'emportent sur la survie de ces "sauvages" dont beaucoup n'attendent plus que la liquidation. Heureusement, le gouvernement a reconnu dans la Constitution les droits des populations autochtones.
La figure ci-desssus montre la "distribution régionale" des terres indigènes. La majorité des autochtones vit donc dans le Nord (165 457).



Cette population est répartie en quelque 215 ethnies parlant environ 170 langues différentes. Du point de vue linguistique, on distingue deux catégories de familles de langues: d'une part, la famille tupi-guarani, d'autre part, les familles aruak, arawak, caraïbe (karibe), tukano et yanomami; il existe aussi de nombreuses autres langues dont l'appartenance n'a pas été définie. La plupart des quelque 170 langues sont en voie d'extinction. En effet, la très grande majorité d'entre compte moins de 1000 locuteurs, sinon quelques centaines, voire quelques dizaines de locuteurs. Les seules langues parlées par plus de 5000 locuteurs sont les suivantes:

- famille tupi-guarani: chiripá (4900 locuteurs); guajajára (10 000 locuteurs); guaraní (5000 locuteurs), kaiwá (15 000 locuteurs);
- famille macro-ge: kaingáng (18 000 locuteurs); tapacua (8000 locuteurs);
- famille arawak: terêna (15 000 locuteurs);
- famille yanomam: yanomámi (9000 locuteurs);
- langue isolée: ticuna (12 000 locuteurs).

C'est vraiment très peu sur un total d'environ 170 langues. Il ne restera bientôt qu'un nombre infime de ces langues. On estime qu'à l'heure actuelle 133 langues amérindiennes du Brésil sont sur la voie de l'extinction.

Quelque 62 730 d'entre eux sont concentrés dans le Centre-Ouest, près de 60 000 dans le Nordeste (Nord-Est), 28000 dans le Sud et près de 10 000 dans le Sud-Est (Sudeste). Les principaux groupes indigènes brésiliens peuvent être classés ainsi, en fonction de leur importance démographique: Tikuna, Tukano, Macuxi, Yanomami, Guajajara, Terena, Pankaruru, Kayapó, Kaingang, Guarani, Xavante, Xerente, Nambikwara, Munduruku, Mura et Sateré-Maué.

L'ÉQUATEUR

Anciens habitants.

La république de l'Equateur occupe le territoire de l'ancien royaume indien des Quitus ou ancien peuple de Quito, qui avaient un chef qui portait le titre de Quitus. Ils avaient bâti à Cañar, sur la colline de Guagualsuma, un temple et ils y sacrifiaient tous les ans des enfants pour obtenir une bonne récolte. D'autres peuples, les Yambava, les Latacunga, etc., étaient alliés à eux. Avant l'an 1000, la nation des Caras, venue par mer du Pérou peut-être, s'était établie sur la côte de Guayaquil, fuyant, dit la tradition, devant des géants nommés Manta; ils remontèrent le petit fleuve Esmeraldas, et, vers l'an 1000, ils se rendirent maîtres de la région de Quito, plus fertile que la côte. Ils apportèrent leur propre civilisation et imposèrent leurs chefs désignés sous le nom de Scyris, qui régnèrent sur le pays de l'an 1000 à l'an 1475 il y a eu une quinzaine de Scyris.

Les Caras-Quitus avaient un gouvernement monarchique. Ils adoraient le Soleil, sans prétendre comme les Incas en être les descendants; ils réglaient l'année d'après les solstices, et Quito était regardé comme un lieu saint, parce qu'il se trouve sous l'équateur, en un point, par conséquent, où deux fois par an le Soleil ne donne pas d'ombre. Ils habitaient des maisons; ils construisaient des routes et des ponts de lianes; ils avaient des armes de silex et de bronze très dur, des poteries, des tissus de coton et de laine; ils taillaient et sculptaient l'émeraude. Les Quitus brûlaient leurs morts; les Caras les enterraient. Les uns et les autres comptaient avec de petits morceaux de bois ou de pierre coloriés et enfilés. On voit encore à Cañar les restes d'une forteresse de forme ovale, longue de 38 m, construite en pierres de taille. On en voit aussi dans le voisinage d'Ibarra. Au XVe siècle, ils entrèrent en lutte avec les Incas. Ces derniers prirent la forteresse de Tiojacas (1460), mais ils furent vaincus à Mocha; plus tard ils furent vainqueurs à Hâtun-Taqui où le dernier Scyri fut tué (1475) : le lac Jaguacocha, "-lac de sang-", a conservé le souvenir de cet événement. L'inca Huayna Capac, victorieux, épousa la fille du Scyri, et le royaume de Quito devint une dépendance de son empire. A sa mort, Huayna Capac légua le royaume de Quito au fils qui était né de ce mariage, à Atahualpa (1525) qui, à la suite d'une guerre civile, vainqu Cañar, puis vainqueur à Huamçhuco (1531), devint maître du Pérou, puis mourut victime de Pizarro.

Plusieurs centaines de peuples parlant une quarantaine de langues différentes dépendaient de cet État, qu'on désignait sous le nom de pays de Lican. Les Caras-Quitus parlaient une langue voisine de celle des Quechua. Les Puritacus, les Cayambis, les Utaballus, les Caranquis, etc., au Nord du royaume de Quito, les Llatan-Cungas, les Purubas, les Cañar, les Zarza, etc., au Sud, étaient les principales populations soumises ou alliées aux Caras-Quitus. Sur la côte étaient les Hantas, les Huancavilcas, les Caras, les Tacams. Dans la plaine orientale vivaient plus de deux cents tribus moins avancées, qui n'étaient pas soumises au royaume; les Xiparos, les Zaparos, etc., qui habitent encore ces parages.

L'exploration de l'Equateur

C'est en l'année 1531, lors de l'arrivée des premiers explorateurs espagnols dans le pays, que l'Équateur entra dans le domaine de la géographie positive; mais on n'eut qu'une idée très vague de sa configuration jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, où une expédition scientifique franco-espagnole commença l'étude géographique des plateaux et de quelques parties du versant maritime. Le résultat en fut, outre d'importantes publications de La Condamine et des frères Ulloa (1735-1745) (Le Voyage des géomètres en Amérique du Sud, texte en ligne), l'établissement par d'Anville, en 1730, de la carte dite " de Maldonaldo ".

Les voyages de de Humboldt en 1801, de Boussingault, de Moritz Wagner, de Reiss et Stübel, d'Edouard André, du Dr T. Wolf ont contribué d'une façon plus ou moins considérable à faire mieux connaître la géographie du pays. Ceux du Dr Wolf ont eu pour résultat l'établissement d'une carte représentant d'une manière précise les provinces maritimes et la chaîne des Andes équatoriennes, c'est-à-dire la zone la plus peuplée de la république. Cette carte, publiée en 1892, fut la meilleure qu'on possèdait encore au début du XXe siècle sur le pays, dont il n'exista pendant plusieurs décennies encore aucun levé précis et dont certaines parties restaient encore absolument inconnues.

Conquête et colonisation par les Espagnols.

Pizarro avait fondé Puerto Viejo (1531). Un de ses lieutenants, Benalcazar, parti de la côte, s'empara de Quito (1533), à laquelle le général inca Ruminaluri mit le feu avant de prendre la fuite. En 1538, Pizarro fit un gouvernement particulier de l'ancien royaume de Quito que le pacificateur du Pérou, le gouverneur Pedro de La Gasca, érigea en audience de Quito, subdivisée en neuf correjimientos et en gouvernements dont le nombre fut variable :

l'ensemble du pays formait la présidence de Quito. Des villes avaient été fondées : Guayaquil et Loja dès 1535 et 1546; plus tard Zamora (1549), Cuenca (1546), Ibarra (1597), etc. Dans la plaine orientale, Quéjos (1552), Baiza (1558), furent fondées, et des Espagnols s'établirent chez les Macas, anciens alliés d'Atahualpa, mais la révolte générale des Xiparos et des Macas (1599) anéantit presque la puissance espagnole de ce côté.

En 1540, Gonzalès Pizarro, avec 340 Espagnols et 4000 Indiens, partit de Quito, franchit la Cordillère par Pappalacta, souffrit considérablement par les pluies torrentielles, longea néanmoins le Napo à la recherche de la ville d'Eldorado. Il construisit à grand-peine une barque après avoir fabriqué des outils avec les fers des chevaux morts; mais il fut abandonné par Orellana, à qui il avait confié cette barque et dut revenir à Quito avec 80 Espagnols, en affrontant des fatigues plus rudes encore. La présidence de Quito fut rattachée à la vice royauté de Santa Fé à l'époque de sa fondation (1718) puis replacée (1722) sous l'autorité du vice-roi de Lima.

L'émancipation et la république de l'Equateur.

La présidence de Quito ne fut pas la première à secouer l'autorité espagnole; quelques tentatives de soulèvement avaient été réprimées (1809-1812). Le général Sucre s'empara de Guayaquil en octobre 1820 et, vainqueur à Riobamba, au Pichincha (22 mai 1822), il renversa les autorités espagnoles. L'Equateur avait adhéré en 1821à l'union du congrès de Cuenta (El Rosario de Cucuta en Colombie) Simon Bolivar, venu de Bogota, fit son entrée à Quito (1822) et, sous sa dictature, le pays fit partie de la Colombie. Il était alors divisé en trois départements : Quito, Guaya et Azuay. Une armée péruvienne ayant envahi le pays, fut vaincue à Tarqui par le général Sucre, lieutenant de Bolivar (1828). Mais le Venezuela ayant rompu l'union et refusé d'envoyer des députés à la Convention de Bogota (1830), l'Equateur suivit son exemple et, au congrès de Riobamba (mai 1830), il proclama son indépendance, sous la présidence du général Florès. Deux provinces colombiennes que l'Equateur s'était annexées (Pasto et Buenaventura) furent reconquises presque sans combat (1832). Le général Florès resta maître de la république de l'Equateur jusqu'en 1845; mais la guerre civile dura jusqu'en 1836 (combat de Miñarica, etc.); elle recommença après l'exil de Florès et, en 1850, le désordre devint tel que la république faillit se démembrer. Florès, qui avait essayé plusieurs fois de ressaisir le pouvoir, fut chassé (1855). Les partis libéraux et conservateurs, radicaux, etc., ne cessèrent de se disputer le pouvoir, et la révolution fut eu quelque sorte en permanence.

La constitution, plusieurs fois remaniée et plusieurs fois méconnue, a été refaite le 31 mars 1843 à Cuenca; cette constitution a été à son tour remaniée en 1852, 1853, 1861, 1869, 1883, 1884, 1887. Les questions de limites ont occasionné plusieurs guerres. En 1859, le président du Pérou, Castilla, prit Guayaquil; mais les troubles du Pérou l'obligèrent à rentrer à Lima. Les conservateurs ayant repris l'avantage en 1860, Florès, se contentant du gouvernement de Guayaquil, laissa la présidence à son gendre, Garcia Moreno. Celui-ci soutint des guerres difficiles contre la Nouvelle-Grenade (Colombie), mais entreprit deiverses réformes à l'intérieur.
Les Indiens ont quelquefois protesté encore contre la domination des Blancs et des Métis; un soulèvement à Riobamba (1872) a été étouffé par la force. Garcia Moreno consacra la république au " Sacré-Coeur " et fut assassiné en 1875. La lutte entre conservateurs, libéraux et radicaux, amena alors la formation de trois Gouvernements qui, unis en 1883, nommèrent une convention qui élut président Placid Camano. Après lui vinrent Antonio Florès (1888-1892), Luis Cordero, qui démissionna en 1895, Alfaro, sous qui une nouvelle constitution fut proclamée le 12 janvier 1897.
Au milieu de ces guerres civiles incessantes, la constitution de l'Equateur fut souvent remaniée ; cependant, celle de 1897 diffère peu des précédentes, notamment de celle de 1884. Le président de la République est élu pour quatre ans. Le pouvoir législatif appartient à un congrès de deux Chambres : le Sénat, dont les membres (deux par province) sont élus pour quatre ans, et qui est renouvelable par moitié tous les doux ans; la Chambre des députés, élue pour deux ans (1 député par 30 000 habitants). Tout majeur, catholique romain, sachant lire et écrire, est électeur.

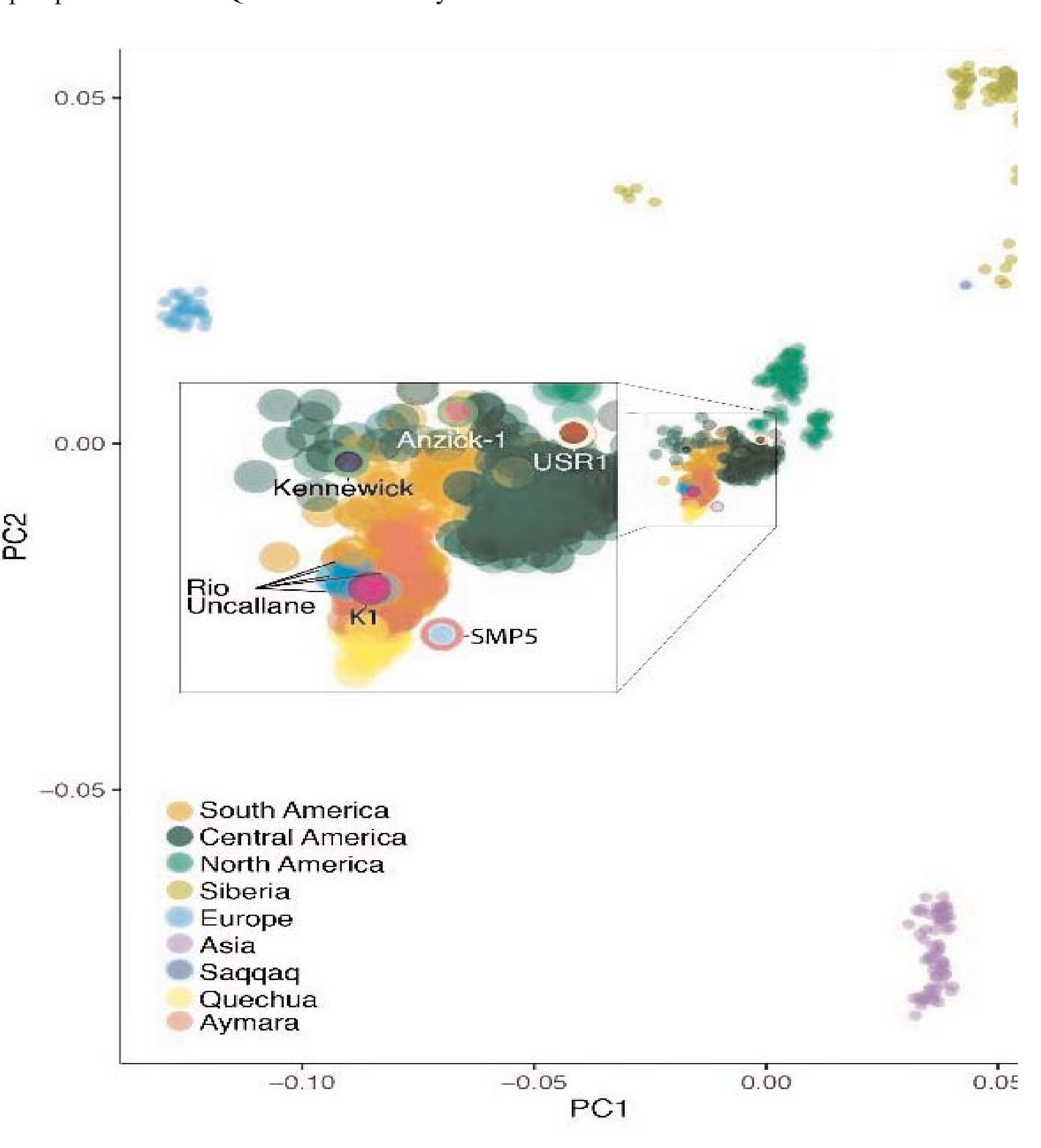
La république de l'Equateur a été, pendant l'année 1906, le théâtre de graves désordres, qui n'ont cessé qu'au commencement du mois d'octobre. Ils ont eu pour prétexte le retour de l'ex-président Plaza, qui essaya, au mois de décembre 1905, de reprendre le pouvoir à son successeur, Lizardo Garcia, dont la popularité était en effet médiocre parmi les libéraux de l'Equateur. Cette tentative ayant jeté le trouble dans le pays, un autre ancien président, Alfaro, - qui s'était fait connaître en obtenant dans l'Equateur la séparation de l'Eglise et de l'Etat et en faisant décider l'expropriation des biens du clergé, - est alors intervenu au nom du parti avancé, et a fait procéder à l'élection d'une Constituante, installée à Quito au début d'octobre 1906, et par laquelle il a été élu président de la République pour quatre ans.

L'histoire génétique des Andes

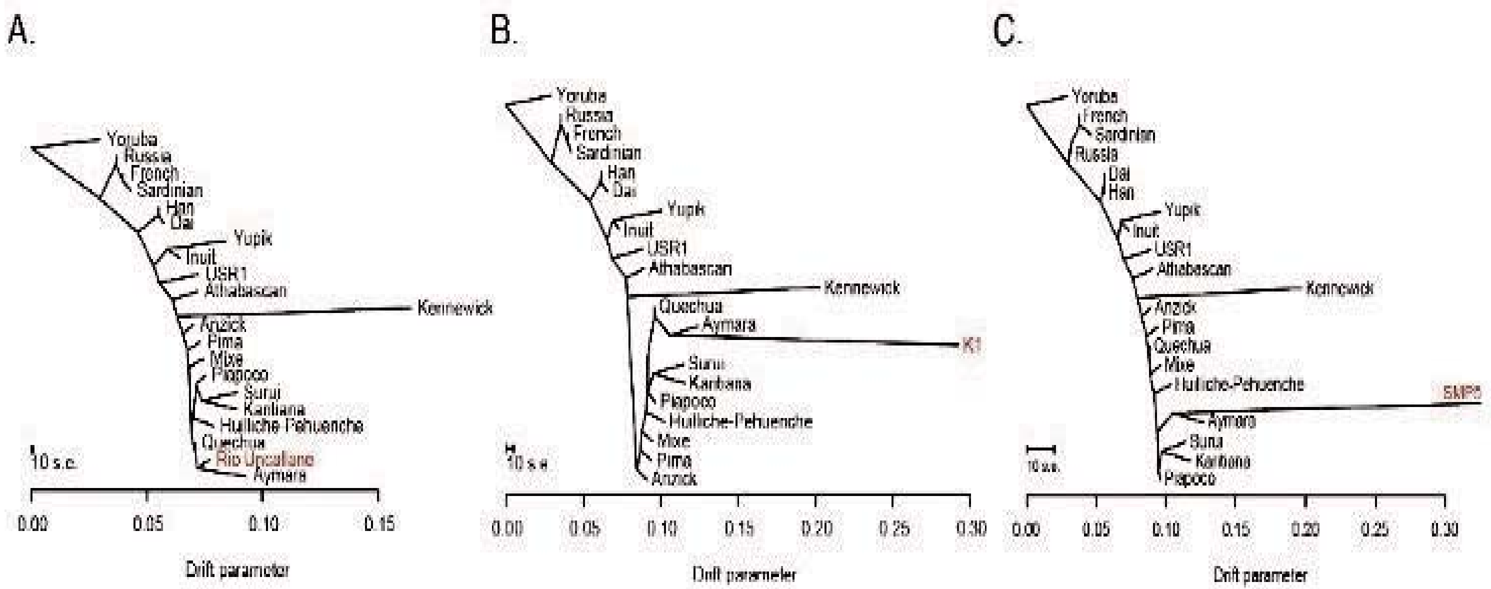
Les hommes sont arrivés dans les Andes peu de temps après leur arrivée en Amérique du Sud. Les premières traces d'occupation datent de 12.000 ans, cependant l'occupation permanente de la région se situe entre 9500 à 9000 ans. La pression sélective a du être importante à cause des conditions environnementales difficiles. Les premiers contacts avec les Européens ont provoqué de nombreux changements sociaux, économiques et sanitaires, qui ont conduit à une réduction de la population Amérindienne.

Des paléo-généticiens viennent de publier un papier intitulé: The genetic prehistory of the Andean highlands 7,000 Years BP though European contact. Ils ont séquencé l'ADN de sept anciens individus issus de trois sites archéologiques différents: cinq de Rio Uncallane datés entre 1800 et 1400 ans, un de Kaillachuro (K1) daté de 3800 ans et le dernier de Soro Mik'aya Patjxa (SMP5) daté de 6800 ans. Les auteurs ont également séquencé ou génotypé le génome de deux populations contemporaines: 24 Aymara de Bolivie proche du lac Titicaca en altitude et 39 Huilliche-Pehuenche du sud du Chili. Tous ces individus ont moins de 5% d'ascendance non Amérindienne.

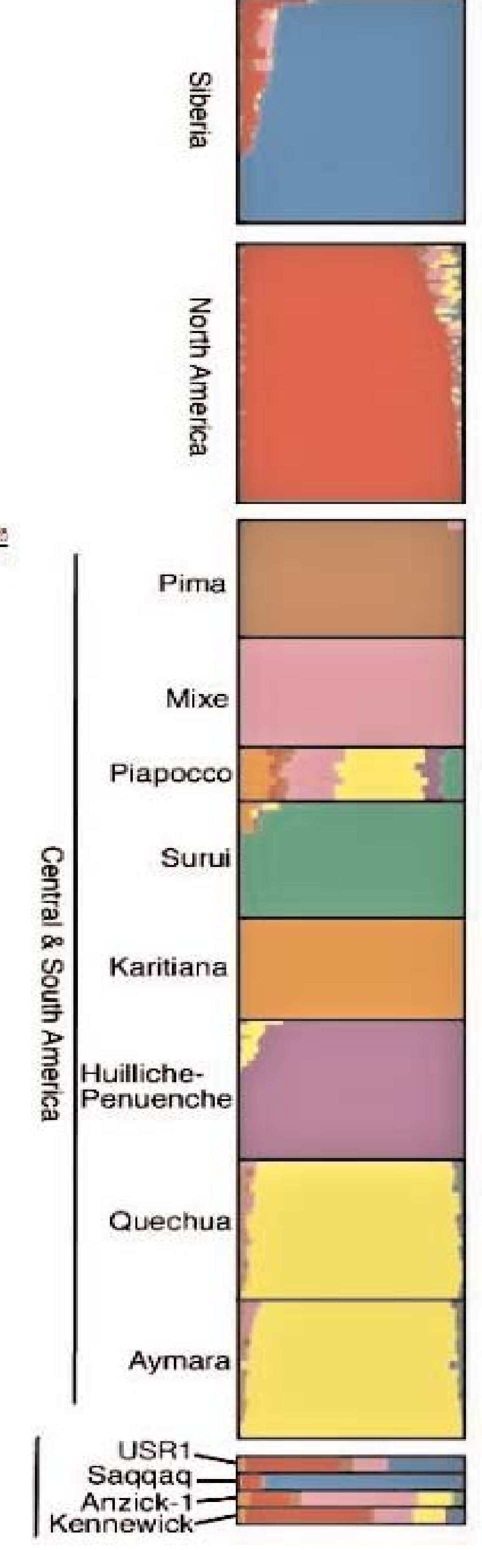
La statistique f3 montre que les 7 anciens individus des Andes ont plus d'affinité génétique avec les Amérindiens actuels et notamment ceux des Andes, qu'avec toute autre population. L'Analyse en Composantes Principales montre que les anciens individus de Rio Uncallane et Kaillachuro se regroupent avec les populations actuelles des Andes. Le plus ancien individu SMP5 se situe proche de la ligne de séparation des Quechuas et des Aymaras:



L'analyse avec le logiciel TreeMix montre de plus que les anciens individus se regroupent avec les Aymaras de Bolivie:

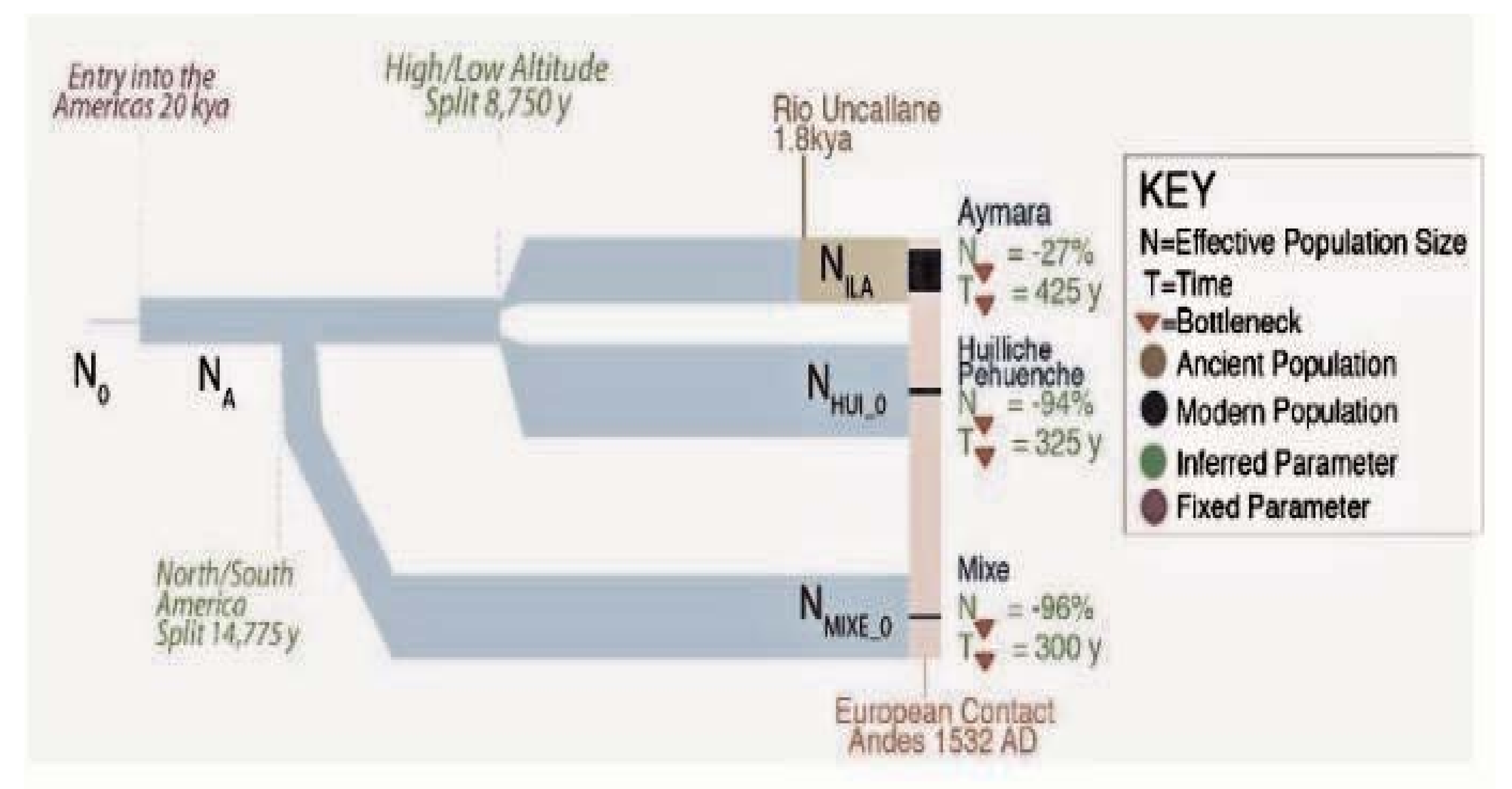


Enfin l'analyse avec le logiciel ADMIXTURE montre que les anciens individus de Rio Uncallane et de Kaillachuro ont une seule composante (jaune) partagée également par les Quechuas et les Aymaras, alors que le plus ancien individu (SMP5) possède une seconde composante (bleue) que l'on retrouve dans les populations Sibériennes: fig. droite



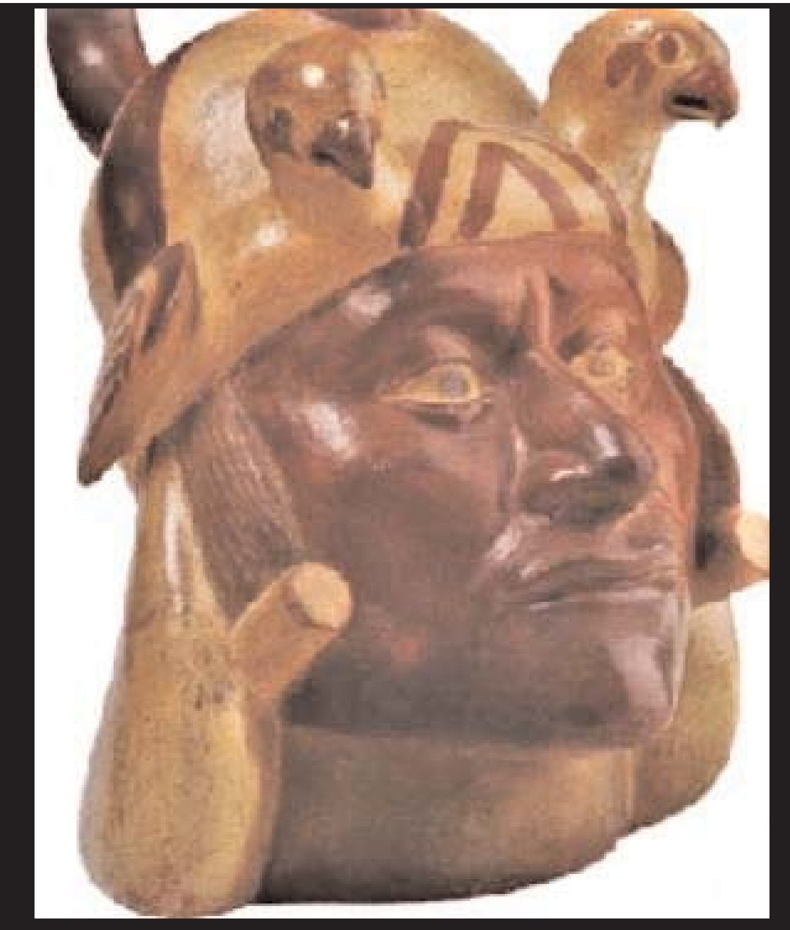
L'ancien individu USR1 vieux de 12.000 an en Alaska, supposé appartenir à une population ancestrale à toutes les populations Sud Américaines, possède également cette composante bleue, ainsi que les anciens individus d'Amérique du Nord: Anzick-1, Saqqaq et Kennewick.

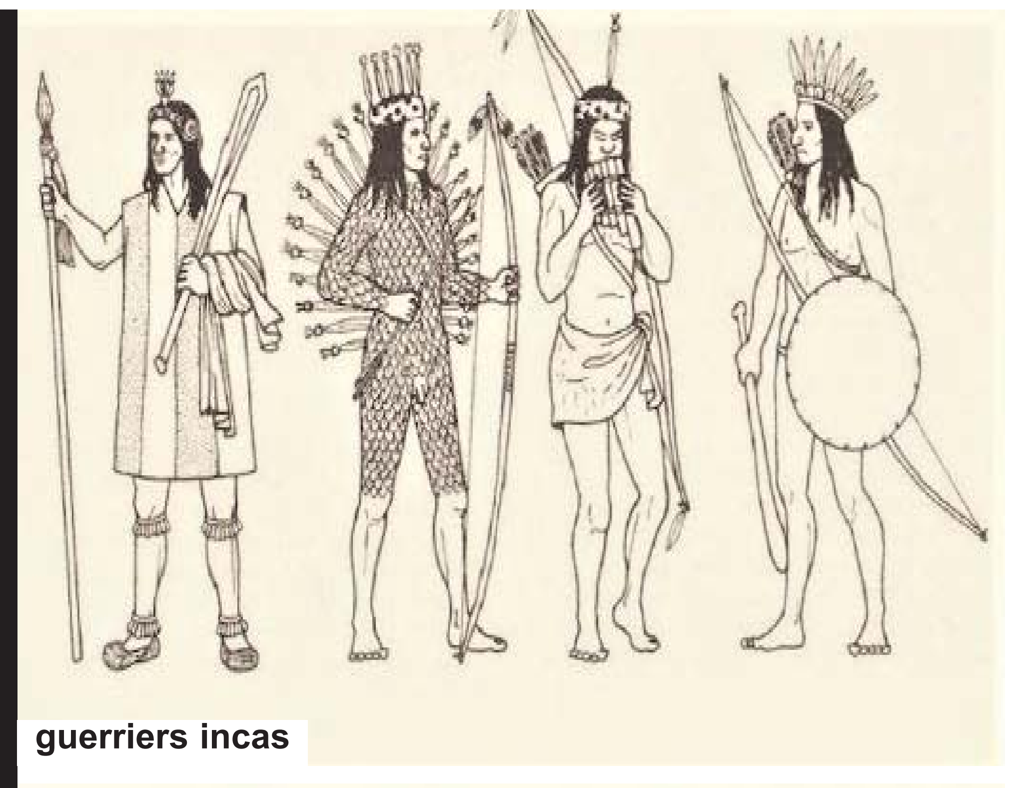
Les auteurs ont ensuite utilisé la méthode Fastsimcoal2 pour générer un modèle démographique.



Les résultats indiquent une séparation entre populations d'altitude (Aymara) et des basses terres (Huilliche-Pehuenche) dans les Andes autour de 8750 ans. Ils indiquent également une réduction de la population Andine d'altitude d'environ 27% après les contacts avec les Européens il y a 425 ans. Cette réduction est beaucoup plus importante pour les populations des basses terres: 94 à 96%.

Les auteurs ont ensuite étudié l'impact de la sélection naturelle sur les populations Andines. Les résultats montrent que les populations anciennes d'altitude ont un signal significatif pour les gènes MGAM lié à la digestion de l'amidon (influence de l'agriculture) et DST lié à une protéine du cytosquelette active dans les cellules neurales et musculaires. DST a été associée à des conditions hypoxiques (faible taux d'oxygène dans le sang) et à la santé cardiovasculaire. De plus deux signaux apparaissent liés aux gènes CD83 lié au virus de la vaccine utilisé notamment dans la vaccination de la variole, et IL-36R lié à l'inflammation de la peau et également au virus de la vaccine.





guerriers incas





LE PÉROU

Le Pérou précolombien.

Avant l'arrivée des Européens, le Pérou formait un vaste empire qui, suivant les traditions péruviennes, avait eu pour fondateur et pour législateur L'inca Manco-Capac, vers le commencement du XIIe siècle. Manco Capac fonda Cuzco et y établit sa capitale. Le pouvoir des souverains incas était absolu; ils étaient à la fois rois et souverains spirituels.



Toutes les terres étaient la propriété de l'empereur, qui les répartissait entre les habitants suivant leurs besoins. Il existait une noblesse instruite et un clergé nombreux.

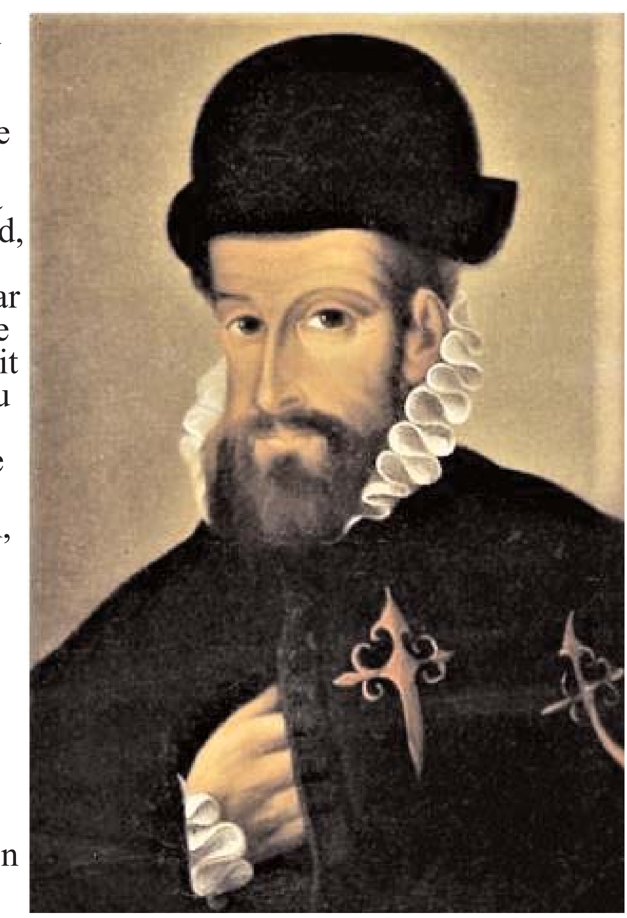
Les professions étaient héréditaires, l'industrie et l'agriculture florissantes. Des tisserands fabriquaient de magnifiques étoffes de laine, qu'ils teignaient de couleurs vives et que d'autres ouvriers brodaient; des artisans travaillaient l'or, l'argent, le plomb, le cuivre avec tant d'art qu'ils en arrivaient à faire en métal des jardins factices; mais ils ne savaient pas fondre le minerai de fer; des potiers confectionnaient des vases de formes bizarres, souvent doubles, ornés de personnages en relief et de peintures. Les agriculteurs construisaient des murailles pour retenir la terre sur les pentes des montagnes et amenaient l'eau dans des aqueducs pour arroser leurs plantations.

Dans l'empire des Incas, le calendrier était connu, et les fonctionnaires communiquaient avec le souverain au moyen de quipus, cordelettes de différentes couleurs, munies de noeuds. Les morts étaient inhumés dans des monuments souterrains avec tout ce qui leur avait appartenu; les personnages étaient embaumés. Les Péruviens rendaient un culte au Soleil. Les Incas ou empereurs étaient considérés comme les fils du dieu solaire, qui avait pour épouse la Lune; mais, au-dessus de ces divinités, se plaçait Pachacamac, le créateur de toutes choses.

La conquête et la colonisation espagnoles.

Si grande que fût leur puissance, les Incas n'avaient pas conquis toutes les tribus des montagne. C'est après le règne de Huayna Capac, mort en 1525, que commence la décadence des Incas. Celui qui allait être le dernier empreur inca, Atahualpa, était engagé dans une guerre contre son frère Huescar, lorsque les Espagnols, qui avaient découvert le Pérou en 1526, en firent la conquête sous la conduite de Pizarro et d'Almagro. Atahualpa fut mis à mort, et les Espagnols demeurèrent en 1533 maîtres du pays, qui devint une vice-royauté espagnole.

Le Pérou fut découvert en 1527 par Francisco Pizarro; c'était un riche et puissant empire indien du Tihuantin-Suyu (empire des quatre régions), avec deux capitales: Cuzco au centre et Cajamarca au Nord (populations Yunga sur la côte, Cañaris dans le Nord, Aymara dans le Sud et Quechua, au centre et, par infiltration, sur la majeure partie du territoire); il était gouverné par des chefs ou rois appelés Incas, ce qui était à la fois un titre et le nom d'une population. Pizarro en prit possession, au nom de "S. M. Catholique", en 1534.



Pizaro est un soldat espagnol brutal et illettré. Après la découverte du Nouveau Monde par Christophe Colomb, il a quitté son Estrémadure natale et s'est embarqué en quête d'aventures. Déjà

quinquagénaire, il rêve de renouveler l'exploit d'Hernan Cortés, un aristocrate de sa région qui a soumis le royaume aztèque, dans l'actuel Mexique. Il s'associe avec un autre " conquistador " de son espèce, Diego de Almagro. Ensemble, ils explorent la côte occidentale de l'Amérique du sud.

Forts de leurs découvertes, ils obtiennent le soutien de l'empereur Charles Quint pour la conquête de l'empire inca, au coeur de la chaîne montagneuse des Andes. C'est ainsi qu'ils débarquent à Tumbes, au nord du Pérou, à la tête de 183 aventuriers... et avec 37 chevaux. La petite troupe s'engage dans l'ascension de la cordillère des Andes, à la rencontre de l'Inca, le souverain de ces montagnes.

En chemin, Pizarro obtient confirmation de l'existence de fabuleuses mines de métaux précieux, or et argent. Le conquérant apprend aussi que l'Inca Atahualpa est en butte à une rébellion conduite par son propre frère Huascar. Il joue de la rivalité entre les deux hommes pour imposer sa médiation. C'est ainsi qu'il invite Atahualpa à lui rendre visite dans la localité de Cajamarca.

Un crime crapuleux
Quand l'Inca arrive avec sa suite, le chapelain espagnol l'exhorte à se convertir et lui tend la Bible. L'Inca la rejette. Le chapelain, alors, se tourne vers son chef et lui dit : " Je vous absous " (sous-entendu : pour tous les crimes que vous allez commettre). À ce signal, les cavaliers dissimulés derrière les maisons massacrent les Indiens au canon et à l'arquebuse. Plusieurs milliers succombent.


Mort de l'Inca Atahualpa, le 29 août 1533

L'Inca avait coutume de dire : " Dans ce royaume, aucun oiseau ne vole, aucune feuille ne bouge, si telle n'est pas ma volonté ". L'Espagnol n'en a cure et se saisit d'Atahualpa.

Le prisonnier lui promet une rançon fabuleuse contre la promesse de la vie sauve. C'est ainsi que, pendant des mois, les sujets de l'Inca amènent à Pizarro des caravanes chargées de métaux précieux. Au total l'équivalent de 4.600.000 ducats espagnols. Pour complaire à son bourreau, l'Inca, de sa cellule, ordonne aussi l'exécution de son rival Huascar et se fait baptiser...

Mais Pizarro n'a cure de ces démonstrations de bonne volonté. Ayant obtenu la rançon qu'il voulait, il fait traduire l'Inca en jugement. Au terme d'un procès évidemment inique, le prisonnier est condamné à être brûlé vif.

Par une singulière mesure de clémence, Pizarro se contente de le faire garrotter dans sa cellule le 29 août 1533. L'empereur Charles Quint condamnera vivement ce crime mais n'y pourra rien changer. C'est la fin de l'empire inca qui domina les Andes pendant quelques décennies et développa une civilisation originale, fondée sur l'adoration du soleil et la culture de la pomme de terre.

La colonisation espagnole peut commencer. Bientôt, il ne tarde pas à se disputer avec ses compagnons de fortune. Il fait exécuter Almagro mais meurt lui-même assassiné par les amis de ce dernier le 26 juin 1541. Dès 1543 est fondée la vice-royauté du Pérou, qui régente toute l'Amérique du Sud espagnole. Sa capitale est Lima, ville créée par Pizarro sur la côte de l'océan Pacifique.

Sur les ruines de l'empire inca naîtront au XIXe siècle les États indépendants du Pérou, de l'Équateur et de la Bolivie. Leurs origines dramatiques leur valent encore de nos jours un sort pitoyable.

L'Espagne tira du pérou une énorme quantité d'or, d'argent et de métaux précieux. Le général argentin San Martin, qui avait renversé la domination espagnole au Chili, occupa Lima en 1821 et proclama l'indépendance du Pérou, qui fut consolidée en 1824 par les victoires de Bolivar à Junin, et de Sucre à Ayacucho. Mais ce pays, à peine libre et indépendant de sa métropole, devint le théâtre de dissensions intestines qui amenèrent, en 1825, sa scission en deux républiques séparées, celle du Haut-Pérou, qui prit le nom de Bolivie, et celle du Bas-Pérou, qui conserva le nom de république du Pérou.

Le Pérou indépendant.
Le général Orbegoso, élu président de la république en 1833, appela à son secours contre une insurrection, en 1835, le général Santa Cruz, président de la Bolivie, qui défit les révoltés dans deux batailles et réunit le Pérou et la Bolivie en une confédération. Le Pérou forma, dans cette confédération, dont Santa Cruz fut élu protecteur, deux Etats séparés, l'Etat Nord Péruvien et l'Etat Sud-Péruvien. Attaquée par le Chili, la confédération perdit la bataille de

Yungay en 1859. Santa Cruz vaincu fut précipité du pouvoir, et le Bas-Pérou redevint une seule république, qu'aucun lien n'attacha plus à la Bolivie.

Le pays prospéra de 1845 à 1851 sous la présidence du général Castilla, dont le successeur, le général Echenique (1851-1855), le laissa retomber dans l'anarchie. Une révolution et une victoire remportée à Palma, près de Lima, en 1855, renversèrent le gouvernement d'Echenique et replacèrent a la tête de la république le général Castilla qui, proclamé président de nouveau en 1858, promulgua une nouvelle constitution en 1860. Un différend s'étant élevé, en 1864, entre l'Espagne et le Pérou, à l'occasion de réclamations pécuniaires auxquelles le gouvernement péruvien refusait de faire droit, une escadre espagnole prit possession, à titre de gage, des îles qui fournissent le guano; mais le cabinet de Madrid se déclara prêt à rendre ce gage, dès qu'il aurait obtenu la satisfaction réclamée. Elle lui fut accordée par le vice-président Pezet (1863-1865) (28 janvier 1865). Alors, le colonel Prado s'insurgea, s'allia au Chili et infligea des pertes sérieuses à l'escadre espagnole qui bombardait le Callao (2 mai 1866). Le colonel Balta (1867-1872) favorisa les travaux publics et fut assassiné. Don Prado administra pacifiquement (1872-1876).

Le colonel Prado (1876-1579) soutient la Bolivie dans son conflit avec le Chili, au sujet des gisements de salpêtre d'Antofagasta. Le Chili déclare la guerre aux deux alliés (2 avril 1879), s'empare de l'escadre péruvienne, bat l'armée péruvienne à Dolorès. Prado s'enfuit. Pierola saisit la dictature (23 décembre 1879). Mais le Chili défait les alliés à Tacna (26 mai 1880), équipe un corps expéditionnaire qui, vainqueur à Chorillos (13 janvier 1881) et Miraflores (15 janvier), entre à Lima (17 janvier). Après une période d'anarchie, le général Iglesias réorganise le pouvoir, signe la paix (19 octobre 1883) et cède au Chili, par le traité d'Ancon (8 mars 1884), le département de Tarapaca et la possession provisoire de Tacna et Arica. Le général Cacérès s'insurge, obtient la présidence (1886-1890). Les Présidents Bermudez (1880-1894), Cacérès (1894-1895), renversé par Pierola (1895-1900), le président Romana (1900) maintiennent l'ordre et relèvent peu à peu le pays, ruiné par la guerre du Pacifique.

Aux termes du traité d'Ancon, qui avait mis fin à la guerre du Pérou avec le Chili, il avait été posé qu'un vote populaire devait décider, en 1894, auquel des deux pays ces deux provinces devaient finalement appartenir ; mais on n'avait pu se mettre d'accord, à l'époque prévue, sur le modus operandi, de sorte que le vote avait été différé. Le 16 avril 1898, une convention fut signée à Santiago, en vue de cette consultation populaire; mais la Chambre des représentants du Chili la repoussa deux ans plus tard. Le gouvernement péruvien estimait que ses nationaux devaient seuls voter, tandis que le Chili exigeait le vote de tous les habitants. Celui des deux pays à qui devaient échoir les deux provinces devait payer à l'autre 10 millions de soles (ou 1 million de livres sterling), que le Chili, par un arrangement avec la France, consentit à porter à 14 millions de soles, dans le but de donner satisfaction aux réclamations des créanciers du Pérou. De cette façon, si le plébiscite venait à favoriser le Chili, le Pérou ne perdrait pas seulement ses deux provinces, il serait privé de la compensation prévue par le traité d'Ancon; la suspension des relations diplomatiques entre les deux gouvernements fut la conséquence de ce différend.

Le Pérou a eu à la même époque d'autres difficultés de frontière avec l'Equateur qui furent soumises à un arbitre; avec le Brésil, qui le furent au président de la république Argentine, un arrangement n'étant pas intervenu d'autre manière avant la date fixée du 12 juillet 1905. Il s'agissait ici d'immenses forêts. Le président de la république, élu en juin 1904, fut José Pardo.

Les langues péruviennes

Ce pays compte plus de 28 millions d'habitants dont les langues sont au nombre d'une bonne centaine. Les indigènes, descendants des Incas, représentent environ 45% de la population du Pérou; ce sont essentiellement des Quechuas et des Aymaras. Près de 37% des habitants sont issus d'un métissage entre Amérindiens et descendants d'Européens. Environ 15% des Péruviens sont d'origine européenne (surtout espagnole). Les 3 % restants sont issus de l'immigration(Japonais, Chinois, Norvégiens, Chiliens, etc.).

Chez les peuples indigènes, il existe plus d'une soixantaine de communautés différentes réparties à travers les montagnes ainsi que dans les régions côtières et amazoniennes. Les plus grands groupes indigènes sont les peuples desmontagnes, les Quechua (dans les Andes) et lesAymara (dans le Sud). La région amazonienne est lefoyer de nombreux peuples et groupesethnolinguistiques, qui sont largement dispersésgéographiquement et dont les populations sontbeaucoup moins importantes.

En ce qui a trait aux langues, quelque 76 % de la population parle l'espagnolcomme langue maternelle. À l'exception de certaines langues immigrantes(japonais, portugais, norvégien, etc.), les autres langues sont d'origine amérindienne.Cependant, le nombre des langues indigènes péruviennes est impressionnantavec près d'une centaine, 72 ethnies et 14 familles linguistiques (quechua,aru, arahuaca, jíbaro, pano, tupi-guaraní, cahuapana, peba-yagua, huitoto,harakmbet, tacana, tucano, zaparo et un groupe sans

classification linguistique). Le quechua, avec ses nombreuses variantes,est parlé par 3,7 millions de personnes: c'est le groupe linguistique indigène le plus important.Le quechua neconstitue pas une communauté linguistique homogène, puisque cette langue est fragmentée enune vingtaine de variétés dialectales. Cette fragmentation rend plus difficilela promotion et la préservation de la culture indigène, et facilitéplutôt son assimilation et son extinction.

Ensuite, c'est l'aymara (350 000 locuteurs, surtout dans les Andes) et ses variantes. Signalons qu'une soixantaine de langues sont parlées par un tout petit nombre de locuteurs, souvent par moins de 1000, parfois par moins de 100 ou de 20 individus. C'est donc dire qu'un grand nombre des languesindigènes péruviennes est en voie d'extinction.

Groupe ethnique	Population	Pourcentage	Langue maternelle	Affiliation linguistique
Péruviens hispanophones	21 267 000	75,5 %	espagnol	langue romane
Quechua Cuzco	1 900 000	6,7 %	quechua cusco	famille quechua
Quechua Ayacucho	1 000 000	3,5 %	quechua ayacucho	famille quechua
Quechua Puno	500 000	1,7 %	quechua de Puno	famille quechua
Aymara du Centre	442 000	1,5 %	aymara du Centre	famille aymara
Quechua Huaylas Ancash	336 330	1,1 %	quechua de Huaylla Ancash	famille quechua
Quechua Apurimac	280 000	0,0 %	quechua apumirac ce l'Est	famille quechua
Quechua, Ancash Conchucos du Sud	260 000	0,0 %	quechua conchucos du Sud	famille quechua
Quechua Ancash Conchucos du Nord	250 000	0,0 %	quechua conchucos d'Ancash du Nord	famille quechua
Quechua Jauja Huancayo	250 000	0,0 %	quechua de Huaylla Wanca	famille quechua
Aymara du Sud	213 000	0,0 %	aymara du Sud	famille aymara
Péruviens noirs	137 000	0,0 %	espagnol	langue romane
Japonais	131 000	0,0 %	japonais	famille japonaise
Chinois cantonais	120 000	0,0 %	cantonais (yu)	famille sino-tibétaine
Quechua, Ambo-Pasco	90 000	0,0 %	quechua ambo-pasco	famille quechua
Quechua Margos Chaulan	83 400	0,0 %	quechua de Margos-Yarowilca-Lauricocha	famille quechua
Chiliens	82 000	0,0 %	espagnol	langue romane
Quechua Huancayo du Sud	78 000	0,0 %	quechua deHuaylla Wanca	famille quechua
Quechua Huamalies	72 440	0,0 %	quechua de Huamalies-Dos de Mayo Huánuco	famille quechua
Quechua Junín du Nord	60 000	0,0 %	quechua du Junín du Nord	famille quechua
Afro-Péruviens	55 000	0,0 %	espagnol	langue romane
Quechua Pachitea	50 000	0,0 %	quechua panao de Huanuco	famille quechua
Aguaruna	41 000	0,0 %	aguaruna	famille jivaroane
Quechua Huallaga	40 000	0,0 %	quechua huallaga huanuco	famille quechua
Quechua Cajamarca	30 000	0,0 %	quechua cajamarca	famille quechua
Chinocholo (Afro-Hispaniques)	27 000	0,0 %	espagnol	langue romane
Zambo	27 000	0,0 %	espagnol	langue romane
Shipibol	26 000	0,0 %	shipibo-conibo	famille panoane
Quechua Pasco-Yanahuanca	21 000	0,0 %	quechua yanahuanca de Pasco	famille quechua
Quechua Lambayeque	20 000	0,0 %	quechua de Lambayeque	famille quechua
Quechua Arequipa	17 000	0,0 %	quechua arequipa-La Unión	famille quechua
Ashéninka Campa	16 000	0,0 %	ashéninka pajonal	famille arawak
Quechua Jungle	15 000	0,0 %	quechua de San Martin	famille quechua

Qui a bien pu découvrir le Machu Picchu ?



Le 24juillet 1911, après une longue marche dans la forêt vierge péruvienne, l'explorateur américain Hiram Bingham découvre le sanctuaire inca du Machu Picchu. Ses clichés font l'objet, dès1913, d'un numéro entier de National Geographic et Bingham devient célèbre. Toutefois, il craint déjà à l'époque d'avoir été devancé. " Le Machu Picchu découvert un siècle auparavant ? Bingham a vu juste : en 2008, Paolo Greer, explorateur de la région de Cuzco et examinateur infatigable des archives péruviennes, révèle que le premier découvreur est en réalité l'Allemand Augusto Berns. Ce prospecteur de mines a travaillé dès les années 1860-1870 dans la région de Cuzco, où il possédait un vaste terrain englobant le Machu Picchu, clairement identifié sur une de ses cartes ! Ses archives montrent même qu'en1887 il a obtenu l'autorisation du gouvernement d'exploiter une huaca inca, c'est-à-dire un lieu sacré. Très probablement le Machu Picchu.Car en réalité, le Machu Picchu n'a jamais été complètement perdu : déjà en 1843, le lieu figurait sur les cartes de l'allemand Herman Gohring.À la possible exception d'un prospecteur de mines, personne à Cuzco n'avait vu les ruines du Machu Picchu ou perçu leur importance ", écrit-il en 1922.

Un archéologue, lui ? jamais ! Hiram Bingham se targue d'être un explorateur, un vrai, engagé dans une noble quête : trouver la dernière ville occupée par les incas, avant que les conquistadors espagnols ne fassent tomber leur empire au XVIe siècle. Le 24 juillet 1911, dans la jungle du Pérou, cet ancien militaire de 36 ans touche au but. Après six jours de marche, la cité perdue du Machu Picchu, - " la vieille montagne " en langue quechua - s'offre à lui. La végétation a gagné les 172 constructions qui composent l'ensemble et la centaine d'escaliers de granite tombant en cascade à flanc de montagne. Bingham tient son graal ! Perchée à 2400 mètres d'altitude, au-dessus de la vallée sacrée de l'Urubamba, à 120 kilomètres de Cuzco, Machu Picchu couvre un plateau de dix hectares. La cité surprend par ses murs en grosses pierres assemblées sans mortier, selon une technique bien maîtrisée par les Incas. Le site se compose de quelques 200 constructions et est divisé en deux parties : la haute et la basse ville. On y découvre des terrasses destinées au travail agricole. La cité était traversée de canaux d'irrigation. pour commencer, avec ces immenses terrasses (aussi appelées andenes) destinées à la culture de la pomme de terre ou du maïs par exemple. La civilisation inca savait y faire pour travailler la terre et les rendre fertiles pendant de nombreuses années. Un jardin de plantes médicinales a été aménagé au cœur des habita-

tions de la cité, dans lequel on retrouve notamment les incontournables feuilles de coca. À noter que parmi ces terrasses, certaines servaient à lutter contre l'érosion de la montagne.

Le Machu Picchu témoigne de la puissance et de l'ingéniosité de l'Empire Inca. Construit sans l'utilisation de mortier, d'outils en métal ni de roue, le Machu Picchu se présente comme une merveille archéologique du monde antique. Construite vers 1450, soit peu avant l'arrivée des Espagnols, pour servir de lieu de repos à l'empereur Pachacutec (1438-1471) et à sa famille, loin du tumulte de la capitale Cuzco, elle aurait abrité un maximum de 600 personnes.

Du fait que l'empereur est aussi un chef religieux (le fils du Soleil), la religion est indissociable de ses résidences et l'on identifie au Machu Picchu des édifices qui devaient servir à des rites religieux. À preuve, leur culte du soleil avec plusieurs lieux qui ont été construits en son honneur : la porte du soleil (Inti Punku), qui surplombe la cité, ou encore le temple du soleil, au coeur du Machu Picchu. car le 21 juin, le soleil vient frapper une roche possédant trois marches descendantes de chaque côté alors apparaît sur le sol une ombre qui forme la chacana, la croix andine. Un observatoire astronomique a également été bâti.

Son reportage photographique, publié par la revue National Geographic, allait valoir au Machu Picchu une notoriété mondiale et en faire - de façon quelque peu excessive - le symbole de la grandeur du Pérou précolombien. Il rentre aux Etats-Unis avec une idée fixe : séduire les investisseurs et financer d'autres expéditions. Ça, il sait faire. Devant le comité de recherche de la National Geographic Society (NGS), il met l'accent sur l'écrin naturel unique dans lequel se déploient ces ruines. Elles " sont perchées au sommet d'une corniche étroite dans le coin le plus inaccessible de la partie la plus inaccessible de Andes ", s'enthousiasme- t-il. Il promet de rapporter " l'or des Andes " et des secrets millénaires. Mission accomplie : la NGS et l'université de Yale lui allouent chacune 10 000 dollars !

L'aventurier va réaliser trois expéditions jusqu'en 1915. Au passage, il dérobe des milliers d'artéfacts que Yale mettra près de cent ans à rendre au Pérou. S'appuyant sur les travaux de son équipe, des experts vont diffuser l'idée que certaines parties du Machu Picchu ont 6 000 ans - 1 000 de plus que Babylone. Comme ils se trompaient ! On sait aujourd'hui que le site ne fut occupé qu'à partir du milieu du XVe siècle. Moins d'un siècle après sa fondation, une guerre civile déchire les Incas. Les conquistadors espagnols font tomber leur empire, et le site, qui ne recèle pas d'or, n'intéresse plus les conquérants. Peu importent les approximations - souvenez-vous, Binhgam n'est pas un archéologue ! -, la merveille des Andes lui a apporté la gloire.   Si Bingham n'est pas le découvreur du Machu Picchu, il fut néanmoins la personne qui le mit en valeur, notamment en le dégageant de la végétation . Et il contribua ainsi à la naissance d'un mythe.





LA BOLIVIE

La Bolivie, connue avant l'indépendance (1825) sous le nom de Haut-Pérou, faisait partie avant l'arrivée des Espagnols de l'empire des Incas. Il était habité principalement par des populations de langue Aymara qui occupaient la contrée voisine du lac Titicaca et tout le pays à l'Ouest de ce lac, et de langue Quechua qui occupaient la partie orientale. Les Antis, soumis aux Incas, se trouvaient dans la région des crêtes orientales jusque vers l'emplacement actuel de Santa Cruz de la Sierra; les Charcas, dans les vallées du Sud-Est. La grande plaine subandine n'était pas soumise aux Incas; elle était habitée :

1° par de nombreuses populations pampéennes dont les plus connues aujourd'hui sont les Moxos dans le bassin du Mamoré et les Chiquitos au Sud-Est;

2° par des peuples de langues guaranies, les Guarayos, les Chiriguanos; les fréquentes migrations de ces nomades ne permettent pas de dire avec exactitude le nom, le nombre des tribus et la contrée où elles vivaient.

Le Haut-Pérou suivit la fortune de l'empire des Incas; il fit partie, sous la domination espagnole, de la vice-royauté du Pérou. Dès l'an 1539, Pedro Anzurez, lieutenant de Pizarro, après avoir réduit par force les Charcas, établit dans l'ancienne ville indienne de Chuquisaca une colonie espagnole sous le nom de Ciudad de la Plata; mais l'ancien nom prévalut et même celui de Charcas fut donné à la province. En 1545, la découverte d'une riche mine d'argent par un esclave, conducteur de lamas, amena la fondation par Juan Villaroel et Diego Centeno de la Villa impériale que les indiens condamnés à exploiter cette mine désignèrent sous le nom de Potosi (prononcer pototchi), " la montagne ". Trois ans après la défaite de Gonzalès Pizarro et la fin de la guerre civile, la ville de Nuestra Señora de la Paz " Notre-Dame de la paix " fut fondée par ordre du gouverneur général Pedro de la Gasca, en mémoire de la pacification du Pérou, sur l'emplacement de la ville indienne de Chuquiyapu, "-le champ de grains d'or-". Furent fondées ensuite Santa Cruz de la Sierra (1557) qui, détruite par les Indiens, fut rétablie plus au Nord-Ouest (1596); Ciudad de Oropesa (1572) qui ne tarda pas à prendre le nom indien de la rivière Cochabamba, Tarija (1591), poste avancé contre les Indiens du Tucuman. Au milieu du XVIIe siècle, les jésuites pénétrèrent dans les plaines orientales et fondèrent des missions chez les Chiquitos et les Moxos qui, jusqu'à leur expulsion, en 1767, prospérèrent : Trinidad de Mojos fondé en 1687, San Javier en 1691, Exaltacion de la Cruz en 1696, San Juan (qui a été plusieurs fois déplacé) en 1699, Santa Ana en 1705, etc.

En 1559, une audience royale ou tribunal supérieur avait été institué à Charcas; jusqu'en 1765 elle a étendu sa juridiction non seulement sur le Haut-Pérou, mais sur toute la Plata. Aussi les Espagnols désignaient-ils ordinairement le Haut-Pérou sous le nom d'audience de Charcas. Cette audience, divisée en intendances de La Paz, de Chuquisaca, de Cochabamba, de Santa Cruz, fut détachée du Pérou en 1796 pour faire partie de la vice-royauté de la Plata.

L'exploration de la Bolivie

Découverte presque à la même date que le Pérou, la Bolivie n'intéressa d'abord les Espagnols que par ses riches mines d'argent, qui devinrent immédiatement l'objet d'une exploitation très importante; quant à l'exploration du pays, on n'en eut aucun souci, et c'est seulement après la constitution de la Bolivie en république indépendante que la géographie du pays s'est réellement constituée. Presque seules, auparavant, les Lettres édifiantes fournissent de précieux renseignements sur l'état général et sur les anciennes populations du pays.

Alcide d'Orbigny de 1826 à 1833, Francis de Castelnau, Weddell, Tschudi (1837-1842), les frères Grandidier, Pissis, Wiener, etc. sont, vers le milieu du XIXe siècle, les principaux explorateurs de la Bolivie, dont les cartes d'Ondarza (1842 à 1851) et d'Hugo Reck (1865) sont les plus exactes. Depuis cette époque, Musters, Minchin et Cilley ont ensuite déterminé les coordonnées astronomiques de bon nombre de positions dans le pays (1875), tandis que des voyageurs, des savants, des industriels, des missionnaires ont apporté des contributions précieuses à la connaissance de l'hydrographie bolivienne, dont ils poursuivaient encore l'exploration (colonel Pando, etc.) au début du XXe siècle. Mais à cette époque, il n'existait encore, en réalité, aucun levé précis du pays, et les levés approximatifs eux-mêmes étaient loin d'en embrasser la majeure partie.

C'est à Chuquisaca que commencèrent les mouvements insurrectionnels du Pérou. L'audience ayant rendu le gouverneur suspect au peuple, une émeute éclata (25 mai 1809), et le gouvernent, fut arrêté. Mais le général Goyoneche rentra dans la ville (14 décembre 1809). Il eut à lutter contre l'invasion des Argentins conduits par Balcarce (batailles de Cotagaïta, de Suipacha, 1810, de Huaqui, 1811), et il fut, en 1813, vaincu par une autre armée argentine commandée par Belgrano; mais Belgrano fut à son tour rejeté dans le Tucuman par le général Pizuela (batailles de Vilcapujio et d'Ayohuma, 1813). Le Haut-Pérou demeura soumis au gouverneur espagnol du Pérou, Olañeta, jusqu'après la bataille d'Ayacucho (décembre 1824). Olañeta ayant pu s'entendre avec Bolivar, fut vaincu par son lieutenant, le général Sucre, et blessé

mortellement à Tumurla (1er avril 1825). Un congrès, qui s'était réuni à Chuquisaca, proclama l'indépendance du nouvel Etat (6 août 1825), qui comprit l'ancien Haut-Pérou et le désert d'Atacama et auquel le congrès donna, par reconnaissance pour Bolivar, le nom de Bolivie (11 août 1825).

Simón Bolívar (1783 - 1830)
Le "Libertador"

Issu d'une riche famille créole de Caracas, Simón Bolívar étudie en Europe et parcourt en tous sens le Vieux Continent. Il fait à Rome le serment de libérer l'Amérique hispanique de la tutelle de Madrid.

Il deviendra le plus grand héros de l'Amérique hispanique, au point de n'être plus connu que sous le surnom de "Libertador" (le "Libérateur") et d'avoir donné son nom à un pays andin, la Bolivie...
Partisan d'un pouvoir fort, il se fait proclamer dictateur en janvier de l'année suivante et tente d'imposer son autorité par une répression brutale...

Simon Bolivar fut proclamé président et donna au pays une constitution (25 août 1825) d'après laquelle la présidence était à vie.C'est qu'une bonne partie de la population demeure opposée à l'indépendance.

La guerre civile favorise le retour des Espagnols. Battu au terme d'une guerre fertile en cruautés de toutes sortes, Bolívar s'enfuit à Haïti, où il reçoit l'appui du président Alexandre Pétion. Il reprend la lutte avec l'aide intéressée des Anglais.

L'horizon du "Libertador" dépasse désormais le seul Venezuela et embrasse l'ensemble de l'Amérique hispanophone. Il proclame l'avènement d'une "Grande-Colombie" qui fédère la Nouvelle-Grenade et le Venezuela.

Bref triomphe du "Libertador"
Là-dessus, les succès militaires de son lieutenant Antonio Sucre lui permettent d'entrer en libérateur à Quito, capitale de la colonie de l'Équateur, sur l'océan Pacifique... Il convainc le général San Martín, libérateur de l'actuelle Argentine et du Chili, de lui abandonner le Pérou, lequel est conquis par Sucre.

Bolívar pense que son heure est venue. Il réunit un congrès panaméricain à Panama, du 22 au 25 juillet 1826, pour fédérer l'Amérique hispanique du Mexique au río de la Plata mais il aboutit à un échec. Les rivalités personnelles et les conflits d'intérêt prennent le dessus. Les méthodes autoritaires (pour ne pas dire plus) de Bolívar ne sont pas non plus du goût des délégués.

C'est l'effondrement du rêve panaméricain. Malade et abandonné de tous, affecté par l'assassinat du populaire général Sucre, en qui il voyait son successeur, le "Libertador" quitte le pouvoir. Il meurt à Santa Marta, en Colombie, le 17 décembre 1830.

Sucre gouverna en son nom; mais, n'ayant pu établir la concorde dans une population indisciplinée, il se retira en 1828. Cependant, sous l'administration du général Santa Cruz (1828-1839), la Bolivie eut quelques années de prospérité relative. Mais Santa Cruz, ayant eu l'ambition de former une confédération de la Bolivie avec le Pérou qui aurait été divisé en deux États pour assurer la prépondérance des Boliviens, s'attira une guerre avec le Chili et dut s'enfuir après la défaite de Yungay (1839).

A partir de cette époque et pendant plusieurs décennies, l'anarchie n'a pour ainsi dire pas discontinué et l'histoire de la Bolivie n'a été malheureusement pour une population qu'une suite de révolutions stériles; la constitution, remaniée en 1828, en 1831, en 1863, en 1880, est à peu près restée lettre morte, la plupart des présidents ayant été élevés au pouvoir par des coups d'Etat. La guerre civile de 1867 à 1870 a été particulièrement violente. Lorsque l'exploitation de l'argent et du salpêtre eut attiré des colons dans le désert d'Atacama, la Bolivie conclut avec le Chili un traité de limites (1866) dont elle n'exécuta pas les clauses financières; puis, elle confisqua à son profit les salpêtrières. La guerre fut déclarée.

Les Chiliens s'emparèrent du port d'Antofagasta (février 1879) et écrasèrent les forces réunies de la Bolivie et du Pérou. Après l'occupation de Lima par l'armée chilienne, la Bolivie parut un moment se résigner à traiter en cédant au Chili tout le littoral maritime (1882); cependant elle n'a signé, le 4 avril 1884 (ratifiée le 20 novembre), qu'une convention d'armistice par laquelle elle a consenti à l'occupation provisoire de la province d'Atacama : depuis

1880, elle ne possede plus effectivement de territoire riverain de l'Océan.

L'année 1903 a tranché le différend qui, à propos de leurs frontières respectives, avait surgi entre le Brésil et la Bolivie. L'accord dit 17 novembre 1903 a désigné comme limite des deux Etats le rio Aquiry ou Acre, affluent droit du rio Purus, dans son cours supérieur; pour dédommager la Bolivie de la perte des riches territoires forestiers et miniers qu'elle abandonnait au Brésil, il lui a attribué le triangle précédemment brésilien formé par le confluent, du Madeira avec son affluent l'Abuna. Du fait de cette convention, la Bolivie se trouve pourvue, d'un bout à l'autre de son territoire confinant au Brésil, d'une frontière définitive; mais il n'en est de même nulle part ailleurs; du côté du Pérou et du Chili, certaines limites sont encore à l'époque sujettes à contestation, et il n'est pas un point de la frontière méridionale, confinant à la république Argentine et au Paraguay, qui, au début du XXe siècle, puisse être tenu pour définitivement déterminé.

L'URUGUAY

La côte de l'Uruguay fut découverte par l'Espagnol Juan Diaz de Solis en 1516, et Cabot édifia le premier fortin sur le rio San Salvador en 1527. Mais l'occupation ne fut poursuivie méthodiquement qu'aux XVIIe et XVIIIe siècles; Montevideo fut fondé en 1724 par le maréchal de camp dom Bruno de Zabala. La "Bande orientale" dépendait de la vice-royauté espagnole de Lima (le Pérou), puis de Buenos Aires (1775). L'avènement de Joseph Bonaparte sur le trône de Madrid provoqua l'expédition anglaise du général Whitelock, un instant victorieuse à Montevideo (1807), puis la révolution, qui éclata à Buenos Aires (1810). Artigas souleva l'Uruguay, chassa les Espagnols (1815), mais ne put empêcher les Portugais de prendre Montevideo (1817).

La province, dite cisplatine, fut annexée à l'empire du Brésil (1824). Une guerre entre Argentins et Brésiliens se termina par un traité reconnaissant l'indépendance de l'Uruguay (27 août 1827), qui se donna une constitution libérale (18 juillet 1830). Le général Rivera gouverna avec fermeté de 1830 à 1834. Le général Oribe, son successeur, s'allia au tyran argentin Rosas, fut chassé (1835) et revint avec des troupes argentines assiéger Montevideo défendu par le colonel Duchâteau et Garibaldi (1843 à 1851). L'Uruguay, ruiné par cette interminable guerre, puis déchiré par la lutte entre colorados (libéraux) et blancos (conservateurs) fut, après la chute du général Aguirre (1565), énergiquement gouverné par le général Florès, chef des colorados, qui s'allia à l'Argentine et au Brésil contre le Paraguay et fut assassiné en 1869.   De nouveaux troubles éclatèrent, au cours desquels le gouvernement fut fréquemment exercé par les présidents du Sénat Pedro Varela (1869), Dr Gomensoro (1872). Les présidents José Elauri (1873-1875) et Pedro Varela (1875-1876) furent renversés par des pronunciamientos. Le colonel Latorre se maintint de 1876 à 1882. Le Dr Francisco Vidal (1880-1882) démissionna. Le général Maximo Santos (1882-1886) se déconsidéra par ses violences contre les étrangers. Le lieutenant-colonel MaximoTajes (1886-1890), le Dr Herrera y Obes (1890-1891), ne sauvegardèrent qu'imparfaitement l'ordre.

J. Idiarte Borda (devenu président en 1894 fut assassiné le 25 août 1897, sous le porche de la cathédrale de Montevideo, au moment où il venait d'assister au Te Deum officiel en mémoire de la déclaration d'indépendance nationale. Une tentative pour enlever et déposer Cuestas, le président intérimaire de la République, fut faite sans succès par les partisans de don Julio Herrero. Le 8 janvier 1898, Cuestas publiait une proclamation annonçant qu'il s'instituait dictateur et convoquant cinq bataillons de la garde nationale pour diriger son élection. Deux régiments d'artillerie s'étaient mutinés à Montevideo le 4 août 1898 et déclarés en faveur de l'ex-président Herrera, mais ils durent se rendre aux troupes du président Cuestas, chef du parti colorado.

L'agitation politique persistait en Uruguay (1902) et y devenait coutumière. Au mois de juillet, un complot qui ne réussit point avait été formé dans le but d'assassiner le président Juan L. Cuestas, dont la présidence devait prendre fin en 1903. Les "blancos", qui se faisaient désormais appeler nationalistes, parce qu'ils accuseaint le parti opposé de tendre à l'union avec l'Argentine, ont vainement essayé, depuis 1865, de revenir aux affaires.

Le président Jose Battle y Ordoñez, colorado, élu pour quatre ans au 1er mars 1903, se trouva rapidement aux prises avec les querelles renaissantes de partis. La situation, loin donc de s'améliorer vit les deux partis s'engager dans une guerre d'extermination mutuelle, qui se poursuivit pendant toute l'année suivante, entraînant une paralysie complète de l'activité industrielle et commerciale. Au cours de 1905 et de la première moitié de 1906, l'état des choses parut s'améliorer sous la présidence de Battle y Ordoñez. Ses principaux adversaires était les frères Saravia, qui faisaiet de la province brésilienne de Rio Grande, limitrophe de l'Uruguay septentrional, le quartier général de leurs menées.

LA GUERRE DE LA TRIPLE ALLIANCE

Du point de vue de l'histoire militaire, la guerre de la Triple Alliance, également connue sous le nom de " guerre du Paraguay ", a été le premier conflit " moderne " tenu dans le sud post colombien entre nations modernes avec de nouvelles armes, comme la mitrailleuse Gatling et les nouveaux fusils employant le système Minié. Cela a conduit à son tour à un changement progressif des tactiques sur le champ de bataille, comme l'abandon de la charge frontale de cavalerie. La cavalerie était traditionnellement un élément dominant dans la guerre sud-américaine, mais (comme pendant la guerre civile américaine), elle a commencé à se transformer pour un rôle essentiellement d'infanterie.

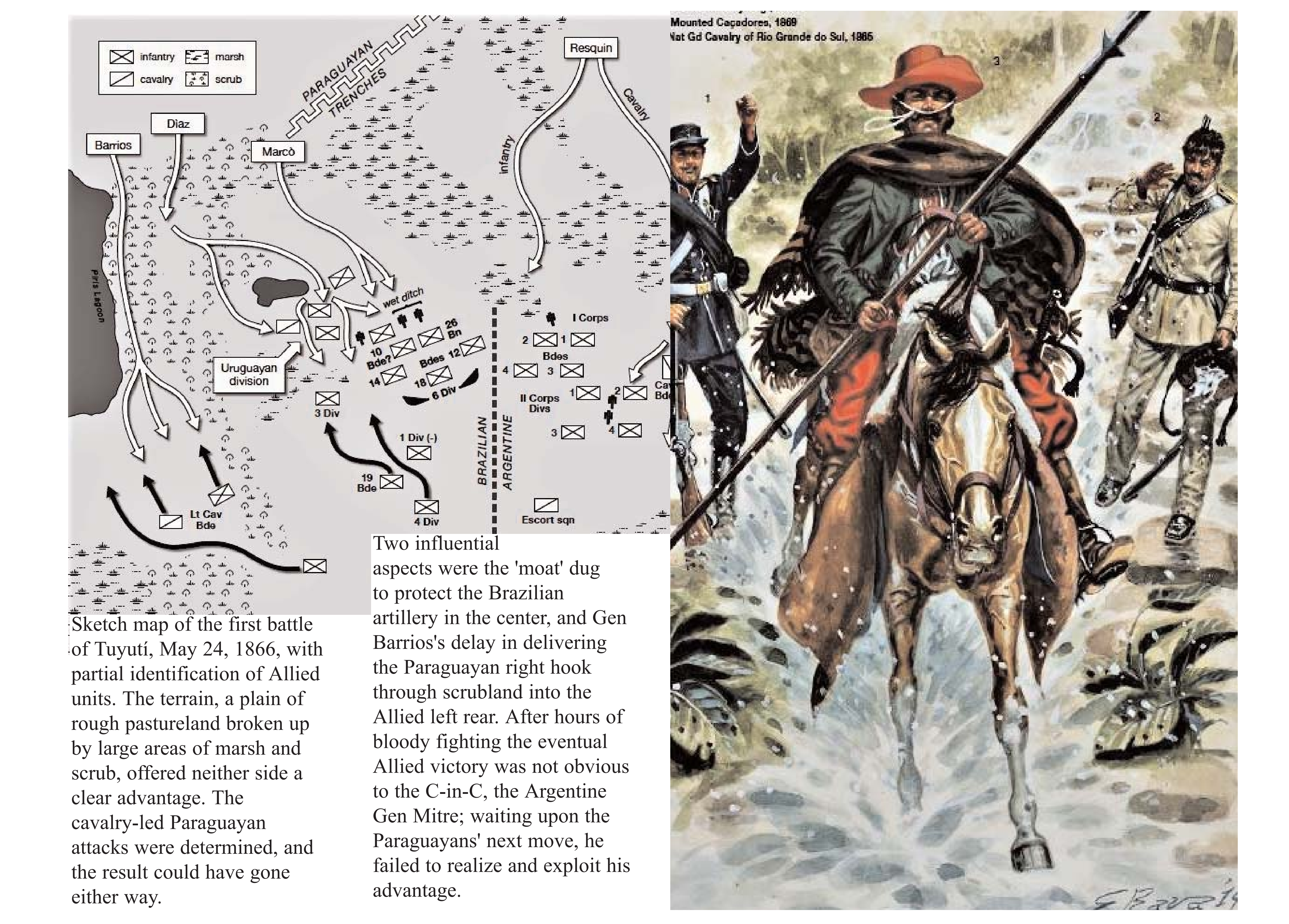
Avant la guerre de la Triple Alliance les armées d'Amérique du Sud étaient petites, semi-professionnels au mieux, et non soutenues par les populations qu'ils ont souvent attaqués. L'instabilité politique les a impliqué à plusieurs reprises dans des luttes internes, et très fréquemment ils étaient simplement des bandes d'adeptes du caudillo qui détenait actuellement le pouvoir.

Ils n'avaient aucune discipline ou formation à proprement parler, leur armement était obsolète, et ils ont rarement été mis à l'épreuve peu habitués à effectuer les tâches auxquelles sont confrontés les soldats professionnels. Les nouveautés techniques et les dures leçons de la guerre du Paraguay ont changé tout cela, conduisant à une l'acceptation générale du besoin de professionnalisme parmi les armées. Entre 1875 et 1910, tous les pays d'Amérique du Sud pays ont été invités à participer à des missions militaires européennes pour former et organiser leurs forces, avec des résultats significatifs. Les services médicaux sur le terrain ont pris de l'importance sous le fléau de la maladie mais surtout des blessures provoquées par des armes modernes de plus en plus meurtrières.
Ce fut le plus grand conflit militaire de l'histoire de l'Amérique du Sud. Cette guerre s'est déroulée entre quatre pays : par le Paraguay, contre un alliance formée par le Brésil, l'Uruguay et l'Argentine. C'était unique dans l’ histoire de l'Amérique du Sud pour le nombre de troupes impliquées et, surtout le tout, pour son terrible coût en vies. Ces décès étaient en grande partie dus aux privations, aux maladies et à la famine, que les belligérants n'étaient ni équipés ni organisés pour apaiser. Sur les 50 000 décès environ du Brésil, les deux tiers étaient dus à des difficultés et à des maladies, en particulier la variole et le choléra. La guerre a coûté la vie à quelques 30 000 soldats à l'Argentine et près de 5 000 à l'Uruguay; mais ces pertes sont pâles en comparaison de le prix humain catastrophique payé par le Paraguay.

Bien que les chiffres soient encore largement contestés, certains chercheurs ont conclu que six années de guerre ont réduit la population du Paraguay de environ 450 000 à 500 000 personnes à 160 000 au plus - une perte de quelques 65 à 70 pour cent de la population totale du pays - et la vie du pays a été en grande partie détruite pendant des décennies.

La bataille la plus importante de la guerre fut celle de Tuyutí livrée le 24 mai 1866, la plus grande bataille jamais tenue sur le sol sud-américain, impliquant quelque 24 000 Paraguayens contre 35 000 soldats alliés. Le bilan Tuyutí est probablement de quelques 13 000 blessés (près de 55 %), dont au moins la moitié ont été tués au Paraguay et les Alliés à environ 2 400 tués et 3 000 blessés (environ 15 %), - un taux combiné de pertes de 31 pour cent des personnes engagées des deux côtés. Pour replacer ces chiffres dans leur contexte : à " Bloody Antietam " en septembre 1862 les confédérés ont subi environ 30,4 pour cent de pertes et les fédéraux environ 17,7 pour cent, soit un ratio combiné de 22,7 pour cent.

La plupart des campagnes ont été menées dans des plaines marécageuses dans un climat subtropical, et la plupart des soldats ont trouvé l'environnement physique très difficile à supporter.
Leurs souffrances étaient exacerbées par des rations pauvres et peu fiables, et un manque d'eau propre. Les soins étaient souvent inexistants et le choléra et la typhoïde ont complètement détruit des unités entières de soldats.

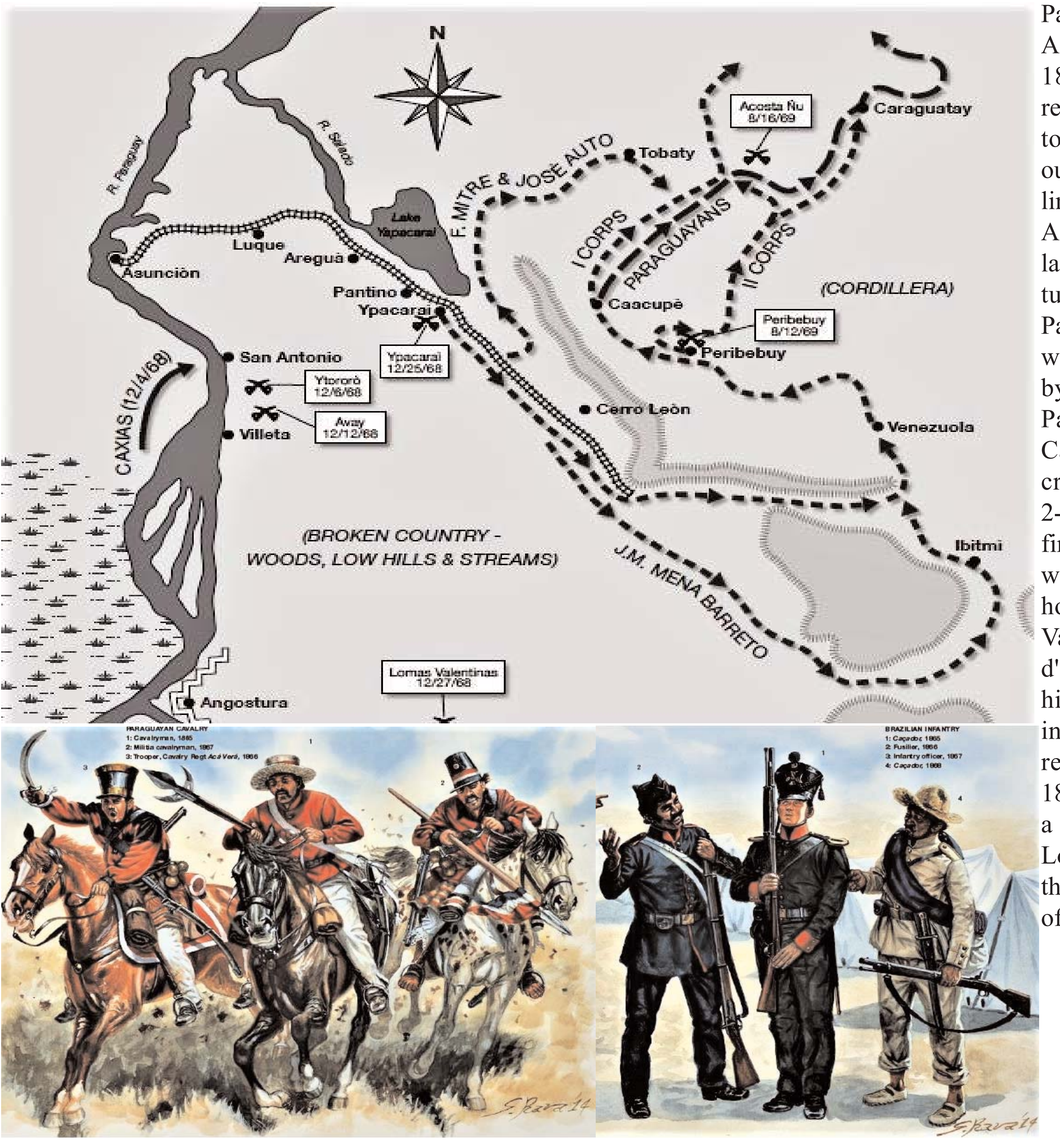


Sketch map of the first battle of Tuyutí, May 24, 1866, with partial identification of Allied units. The terrain, a plain of rough pastureland broken up by large areas of marsh and scrub, offered neither side a clear advantage. The cavalry-led Paraguayan attacks were determined, and the result could have gone either way.

Two influential aspects were the 'moat' dug to protect the Brazilian artillery in the center, and Gen Barrios's delay in delivering the Paraguayan right hook through scrubland into the Allied left rear. After hours of bloody fighting the eventual Allied victory was not obvious to the C-in-C, the Argentine Gen Mitre; waiting upon the Paraguayans' next move, he failed to realize and exploit his advantage.

Sketch map of the battle of Curupaytí, September 22, 1866. The preparatory fire of the Brazilian naval squadron had little effect on the defenses, and it necessarily ceased so as to allow the Allied infantry attacks to go in. The assault columns greatly outnumbered the Paraguayan defenders; they managed to penetrate the first defensive line, but made no further progress, being slaughtered on the low, marshy ground in front of the higher second line as they vainly sought practical points to attack while under fire from most of the 50 artillery pieces. The Paraguayan infantrymen had been ordered to try to bring down Allied officers as a priority, thus leaving the rank-and-file leaderless. After his troops suffered hugely disproportionate losses Gen Mitre was forced to order them to withdraw, and it took the Allied army about a year to recover from this defeat.





Partial sketch map of the final Allied campaigns, December 1868-August 1869. Caxias's re-crossing of the Rio Paraguay to San Antonio (middle left) outflanked López's final fortified line further south, anchored on Angostura (bottom left). After landing on the east bank Caxias turned south, taking the Paraguayans in the rear; he then won a series of actions, typified by failed attempts by the Paraguayan Gen Bernardino Caballero to block water crossings while outnumbered 2-to-1. López fled the capital, at first to Cerro León (center), from where he launched his final hopeless attack at Lomas Valentinas. Thereafter, Count d'Eu pursued him around the highlands throughout 1869, initially using the railroad for re-supply. On December 28, 1869, by now a fugitive with only a few hundred ragged followers, López began his last retreat to the densely forested mountains of the northeast.

LE PARAGUAY

Sébastien Cabot, le premier, remonta le rio Parana et le rio Paraguay (1527); puis cette contrée fut conquise par Ayolas, qui fonda la ville d'Asuncion. Les compétitions entre conquistadores et les expéditions contre les tribus indigènes ensanglantèrent la colonie pendant tout le XVIe siècle. En 1608, Philippe III chargea les jésuites d'établir pacifiquement son autorité, et ils fondèrent des centres d'évangélisation et de colonisation, les réductions.

Les Indiens y vivaient en paix, de l'agriculture, courbés sous une réglementation inflexible. Le Paraguay formait alors un gouvernement, que l'ordre des jésuites dirigeait, non sans de violents conflits avec l'autorité civile, et, qui dépendait de la vice-royauté du Pérou. Les jésuites furent expulsés en 1767, et le Paraguay fut rattaché à la viceroyauté du rio de la Plata (Argentine), créée en 1776. Il ne prit aucune part au mouvement d'émancipation qui, en 1810, agitait Bueuos-Airess. repoussa Belgrano (1811) accouru pour imposer la révolution, puis, à la suite d'un pronunciamiento, institua une junte, qui proclama l'indépendance à l'égard de l'Espagne et aussi de l'Etat argentin.

Francia se fit décerner la dictature pour trois ans (1814), puis à vie (1817); il l'exerça dans toute sa rigueur, isola systématiquement le Paraguay, mais y maintint la paix et une relative prospérité économique. A sa mort (1840), son neveu, Carlos Lopez, réussit à prendre le pouvoir. Il administra despotiquement, mais sagement, répandit l'instruction et résista par les armes au tyran argentin Rosas (1845-1852). Son fils, Francisco Solano Lopez, lui succéda (10 septembre 1862); à la suite de difficultés avec le Brésil, il soutint contre la triple alliance du Brésil, de l'Uruguay et de la république Argentine une guerre acharnée (1865-1870), qui décima la population. Il fut tué dans un combat (1870).

Le Paraguay, vaincu, sauvegarda son indépendance au prix de quelques concessions territoriales. Il eut depuis lors pour présidents : Rivarola (1870), Jovellanos (1871), Gill (1874), assassiné en 1877; Uriarte (1877), Bareiro (1878), dont l'administration fut réparatrice; Caballero (1880), Escobar (1886), Gonzalez (1890), Morinigo (1894), Aceval (1898).

Le 9 janvier 1902, un pronunciamiento éclata à Assomption, parce que le président Aceval, dont le mandat arrivait à expiration, ne voulait pas appuyer, dans la campagne présidentielle, le candidat de l'armée. Le président fut emprisonné, forcé de donner sa démission, que le Congrès, envahi, dut accepter. Le pouvoir exécutif fut remis au vice-président, Andres Hector Carvallo.

LE CHILI

Les premiers habitants du Chili appartiennent à deux populations distinctes, les Araucans ou Araucaniens, qui formaient encore au XIXe siècle un État indépendant et les Puelches ou Huilliches, qui habitaient particulièrement les montagnes et se distinguent par leur taille élevée. Avant la conquête des Espagnols, le Chili avait été envahi par les Incas et faisait nominalement partie de l'empire du Pérou, mais sans avoir été soumis de fait. En 1536, Almagro, envoyé par Pizarro, pénétra dans ce pays, mais il essaya vainement de s'y maintenir.



Valdivia, en 1540, tenta une nouvelle expédition; il fonda les villes de Santiago, de Conception et de Valdivia, mais fut défait et mis à mort par les Araucaniens (1550).

L'Espagne néanmoins annexa le Chili à la vice-royauté du Pérou, mais des guerres continuelles avec les indigènes en retardèrent la soumission jusqu'en 1773. En 1810 le Chili secoua le joug de sa métropole et proclama son indépendance. Retombé un instant sous la domination espagnole en 1814, il s'insurgea en 1817 sous la conduite du général San Martin. La victoire de Maypo (avril 1818) assura son indépendance et le Chili s'érigea en république. Toutefois le nouvel Etat ne fut définitivement constitué qu'en 1826, par les efforts de Ramon Freire et d'O'Higgins. Son

indépendance fut reconnue en 1844 par l'Espagne.

De 1879 à 1883, lors d'une guerre, dite Guerre du Salpêtre, conduite contre la Bolivie, le Chili acquiert la province de l'Atacama (portion Nord du pays). Au cours des années 1920 des réformes sociales sont entreprises sous la présidence Alessandri. A parir de 1964, le gouvernement social-chrétien d'Eduardo Frei nationalise les mines détenues principalement par des sociétés américaines et initie une réforme agraire. En 1973, un coup d'Etat militaire, soutenu par l'oligarchie foncière et financière et aidé en sous-main par les Etats-Unis, via la CIA, a renversé le gouvernement de gauche de Salvador Allende. Une dictature sangunaire, dirigée par le général Augusto Pinochet s'installe. Cette junte militaire, qui a stoppé la poursuite des nationalisations et de la réforme agraire, s'est maintenue au pouvoir jusqu'en 1990, quand des élections ont enfin permi l'intallation d'un nouveau président ainsi que la mise en place progressive d'une démocratie pluraliste.

Yupanqui, inca du Pérou, ayant appris qu'il existait un riche pays qu'on disait s'appeler Tchilé (Chili), en entreprit la découverte et la conquête que fit son général Chinchiruca (1410-1445). Le fleuve Maule devint la limite méridionale de l'empire des Incas. La conquête du Pérou par les Espagnols amena celle du Chili, qu'avait touché Magellan (à l'île du Chiloé), en 1520. Diego de Almagro partit de Cuzco (1535) ; il passa la Cordillère des Andes en avril et pénétra au Chili par la route dite encore de nos jours : Camino del Inca, au nord de Copiapo. Dans l'acte de prise de possession, il enjoignait aux principaux caciques de se reconnaître comme sujets et vassaux de son souverain. Almagro mort, Pedro de Valdivia lui succéda (octobre 1540); le 12 février 1542 il fonda Santiago de Nueva Estramadura, capitale actuelle du Chili, et plusieurs autres villes : La Serena, Conception, Valdivia, etc. Il fut vaincu par le fameux Araucan Caupolican (1553) et mis à mort. On prétend que les Indiens le firent périr en lui versant de l'or fondu dans la bouche en lui disant :

" Rassasie-toi de cet or dont tu fus si affamé. "

Le vice-roi du Pérou, Hurtado de Mendoza, donna la succession de Valdivia à son fils don Garcia, qui réussit à vaincre les Araucans. Villagran succéda à don Garcia Hurtado de Mendoza, nommé vice-roi du Pérou en remplacement de son père. Sous le successeur du fils de François de Villagran, don Rodrigo de Quiroga, fut établie l'audiencia real du Chili (13 août 1567), conseil composé de quatre membres et d'un procureur ou fiscal, chargé de l'administration politique et militaire de la province. Cette audience royale, indépendante de celle du Pérou, fut installée d'abord à Concepcion; puis elle fut transférée en 1574 à Santiago.

En 1578 l'amiral anglais Drake vint livrer la ville de Valparaiso au pillage; sir Thomas Cavendish, qui tenta une nouvelle descente dans cette ville, en 1586, en fut repoussé. La guerre d'extermination contre les Araucans continua avec des alternatives de succès et d'insuccès. Sous l'administration de Alonso de Rivera (1600-1604), les Araucans détruisirent de fond en comble Villarica, Angol, l'Impériale, Valdivia, Santa-Cruz, Chillan et Conception. Un traité de paix (1640) fut signé à Quillen entre les Araucans et les Espagnols.

En 1600 l'amiral hollandais Olivier van Noort fit une descente sur les côtes du Chili pour y détruire l'influence espagnole. Il y remporta d'importants succès. Les Hollandais, commandés par Spilbergen, reparurent sur les côtes chiliennes en 1615. La paix de Quillen fut rompue en 1655. Les hostilités continuèrent sans interruption jusqu'en 1724, époque du traité de Negrete. De 1742 à 1746, don José de Manso fit élever les villes de Copiapo, Aconcagua, San Jose de Lagroño, Mellipilla, Rancagua, San Fernando, Curico, Talca, à l'effet de rassembler les Indiens soumis et de les gouverner plus aisément. En 1766, don Antonio Guilly Gonzaga, ayant voulu obliger les Araucans à se bâtir aussi des villes et à s'y retirer, la guerre éclata de nouveau.

Les Araucans firent des prodiges de valeur sous la conduite de Curignancu qui imposa la paix aux Espagnols; les traités de Quillen et de Negrete furent rétablis et les Araucans eurent à Santiago un ambassadeur chargé de les représenter. En 1787, Ambroise O'Higgins, un des meilleurs administrateurs espagnols, était gouverneur général du Chili; il fut très regretté des Chiliens lorsqu'il fut appelé à la vice-royauté du Pérou.

La période de 1810 à 1818 est celle de l'émancipation. Elle commença par l'acte d'indépendance du 18 septembre 1810. Elle comprend l'histoire des exploits des fondateurs de la République du Chili, parmi lesquels figurent les Carrera, Bernardo O'Higgins, San Martin, le vénérable don Manuel Blanco, l'amiral Cochrane. Le général O'Higgins conserva le pouvoir six ans (1817-1823). Le projet de constitution de 1814 et de la constitution de 1818 n'ayant pas satisfait la majorité du pays, le directeur général octroya la constitution de 1822. La guerre de l'indépendance terminée définitivement en 1826, le Chili put désormais consacrer toutes ses forces à son administration. La constitution de 1828 fut l'oeuvre du parti libéral; elle organisait pour la première fois la République; mais les conservateurs qu'il mécontenta réussirent à la remplacer par celle du 25 mai 1833. Cette constitution a valu au pays de longues années de paix et de travail.

Les deux administrations que dirigea le général don Joaquin Pinto, de 1831 à 1841, développèrent les nouvelles institutions sans que la paix et la tranquillité publique eussent jamais été troublées. Elles organisèrent les finances publiques et le crédit national, en faisant apprécier le gouvernement du Chili dans ses relations extérieures.

Les deux présidences du général don Manuel Bulnes (1841-1851) qui venait de terminer avec succès la campagne du Pérou, se distinguèrent par l'ordre qu'elles apportèrent dans l'administration, par un esprit de franchise et une largeur de vues plus grandes que durant la période antérieure, par l'essor donné à l'instruction publique et par les travaux préparatoires à la codification de la législation civile. A cette période succédèrent les administrations de don Manuel Montt, le premier des présidents civils. Pendant ses deux présidences (1851-1861), l'ordre fut maintenu avec fermeté, le code civil fut complété et sanctionné, l'instruction primaire et gratuite fut élargie; une nouvelle organisation fut donnée au service des postes; les travaux de chemins de fer furent commencés et favorisés; des lignes télégraphiques furent établies.

Ce gouvernement pratiquait un libéralisme encourageant et ouvrait l'accès du pays aux capitaux et aux bras étrangers. Il encouragea la colonisation allemande dans le sud du pays. Pendant les deux périodes gouvernementales de don José Joaquin Perez (1861-1871), la voirie fut améliorée et l'organisation des télégraphes perfectionnée; la tolérance religieuse, qui dominait dans les coutumes, fut consacrée par les lois. En 1865 eut lieu un conflit avec l'Espagne, mais ce ne fut qu'une guerre fort courte, marquée seulement par la capture d'un vaisseau de l'escadre espagnole et par le bombardement du port non fortifié de Valparaiso (31 mars 1866). La paix fut rétablie en 1883. L'administration de don Federico Errazuriz (1871-1876) ouvrit un champ plus large au pouvoir exécutif; la réélection du président fut interdite par la constitution; le réseau des voies ferrées et les communications télégraphiques s'étendirent, la marine militaire fut réorganisée et accrue.

Sous l'administration de don Anibal Pinto, le développement matériel du Chili fut entravé par une grave crise économique. Le congrès fut obligé de réduire de 21 à 16 millions le budget des dépenses publiques. Heureusement le succès de l'exploitation des gisements salpêtriers et miniers découverts en 1876 au Nord de la province d'Atacama fournit de nouvelles ressources au trésor. En avril 1879, le président don Anibal Pinto dut, après avoir occupé le port de Antofagasta, déclarer la guerre aux républiques alliées du Pérou et de la Bolivie; cette guerre, soutenue par le sentiment national, se termina par la prise de Lima (17 janvier 1881) et par la conquête de la partie sud du territoire ennemi.

Sous le gouvernement de don Domingo Santa Maria l'institution du mariage civil et des registres de l'état civil, et le régime des cimetières publics furent conçus dans un esprit d'égalité; les différends avec la République argentine furent aplanis par la ratification du traité de frontière du 26 octobre 1881; la paix avec l'Espagne et avec le Pérou fut rétablie par les traités du 21 mai 1884; avec la Bolivie par la trêve indéfinie du 29 novembre 1884.

Sous l'administration de don José Manuel Balmaceda, inaugurée le 18 septembre 1886, la République a continué à jouir de la tranquillité intérieure et d'une entente amicale avec les pays étrangers. La conversion de la Dette extérieure a été faite dans des conditions très avantageuses pour le crédit de la République; la colonisation a reçu un essor, tandis que l'enseignement s'est amélioré et développé grâce à la construction d'un grand nombre d'écoles. Des contrats se montant à la somme de 3 517 000 livres sterling ont été passés avec le représentant d'un syndicat nord-américain pour la construction de 969 kilomètres de lignes de chemin de fer; la canalisation de la rivière Mapocho, qui traverse la capitale, et la construction d'un institut exclusivement destiné aux élèves internes ont été commencés; la garde nationale a été réorganisée; une nouvelle cour de justice a été instituée à Talca; des juges ont été nommés dans les départements qui n'en possédaient pas; des écoles professionnelles de jeunes filles ont été fondées et le Chili a adhéré à la convention postale universelle de Lisbonne.

Le président Balmaceda, élu en 1886, était, en 1891, au terme de son mandat, quand le Congrès prit ombrage d'un candidat présenté par lui pour la présidence et fomenta une révolution; elle dura sept mois et se termina par la victoire des congressistes sur les troupes balmacédistes. Le Congrès nomma alors président l'amiral Jorge Montt (le 18 septembre 1896). Des difficultés de frontières, entre le Chili et la république Argentine, auxquelles des traités de 1881 et 1893 n'avaient pas mis fin, furent soumises en 1898 à l'arbitrage de la reine d'Angleterre, et un arrangement intervint aussi en 1898, le 16 avril, entre le Pérou et le Chili, relativement aux territoires litigieux de Tacna et Arica.

Jorge Montt arriva à l'expiration de ses pouvoirs, sans que des incidents graves aient marqué sa présidence. Son successeur, Frederico Errazuriz, fils d'un ancien président, n'arriva à la présidence qu'à une faible majorité; le fractionnement des partis rendit le gouvernement très instable, et de nombreux ministères se succédèrent. Le 18 septembre 1901, le peuple confia le pouvoir exécutif à German Riesco, beau-frère d'Errazuriz, qui, en suivant une politique pacifique, évita des conflits avec le Pérou et l'Argentine. Riesco était remplacé à la présidence, en 1906, par

Pedro Montt. Une sentence arbitrale, rendue le 25 novembre 1902 par le roi d'Angleterre Edouard VII, mit fin à la difficulté qui divisait le Chili et la république Argentine au sujet de la frontière des Andes; l'arbitre traça une frontière arbitraire entre le principal relief de la Cordillère des Andes et la ligne de partage des eaux continentales, donnant ainsi, pour partie, satisfaction aux revendications des deux pays, sans reconnaître le bien-fondé des unes ni des autres.

La partie centrale du Chili a été victime, en août 1906, d'une terrible catastrophe séismique, sans précédent dans cette région pourtant à maintes reprises éprouvée par les tremblements de terre. Le 16 août, dans l'après-midi, une série de secousses, orientées de l'Est à l'Ouest, ont détruit presque complètement Valparaiso - notamment la partie basse de la ville, aux environs du port, où se produisit un terrible raz de marée - et fortement endommagé Santiago, Talca, etc.

Démolinguistique

Pour ce qui est des indigènes du continent, il faut distinguer les Aymara, les Quechua, les Mapuches, les Araucans et les Alakufs, qui vivent généralement dans des "réserves" à l'extrémité méridionale, en Terre de Feu, où subsistent aussi les Yagans et quelques centaines d'Ona. Selon une enquête de 1996, les Mapuches représenteraient 81,3 % des autochtones. Ils seraient suivis des Aymara (14,1 %) et des autres ethnies (4.36 %) : les Atacameños (1,5 %), les Coya (0,8 %), les Quechua (0,5 %), les Yaganes (0,15 %) et les Qawasqar (0,02 %).

La seule langue autochtone importante est le mapuche (ou mapudungun) parlé par plus de 300 000 locuteurs (sur une population de 900 000) appartenant à la famille araucan; ils vivent au sud de la Région métropolitaine de Santiago, ainsi que dans l'île de Chiloé. Les autres langues sont toutes en voie d'extinction: l'aymara (env. 1000 locuteurs dans la région de Tarapacá, sur une population de 40 000 personnes), le quechua (quelques centaines de locuteurs dans la région de Antofagasta) et le huiliche (quelques milliers de locuteurs dans la région de Los Lagos) de la famille auraucan. Plusieurs autres langues sont disparues depuis une décennie.

Parmi les communautés d'origine étrangère, citons d'abord les Latino-Américains (143 000) des pays voisins,puis les Italiens (34 000), les Allemands (27 000), les Espagnols(9900), les Basques (6800), les Grecs (6300), les Britanniques(5400), les Français (3300), etc.

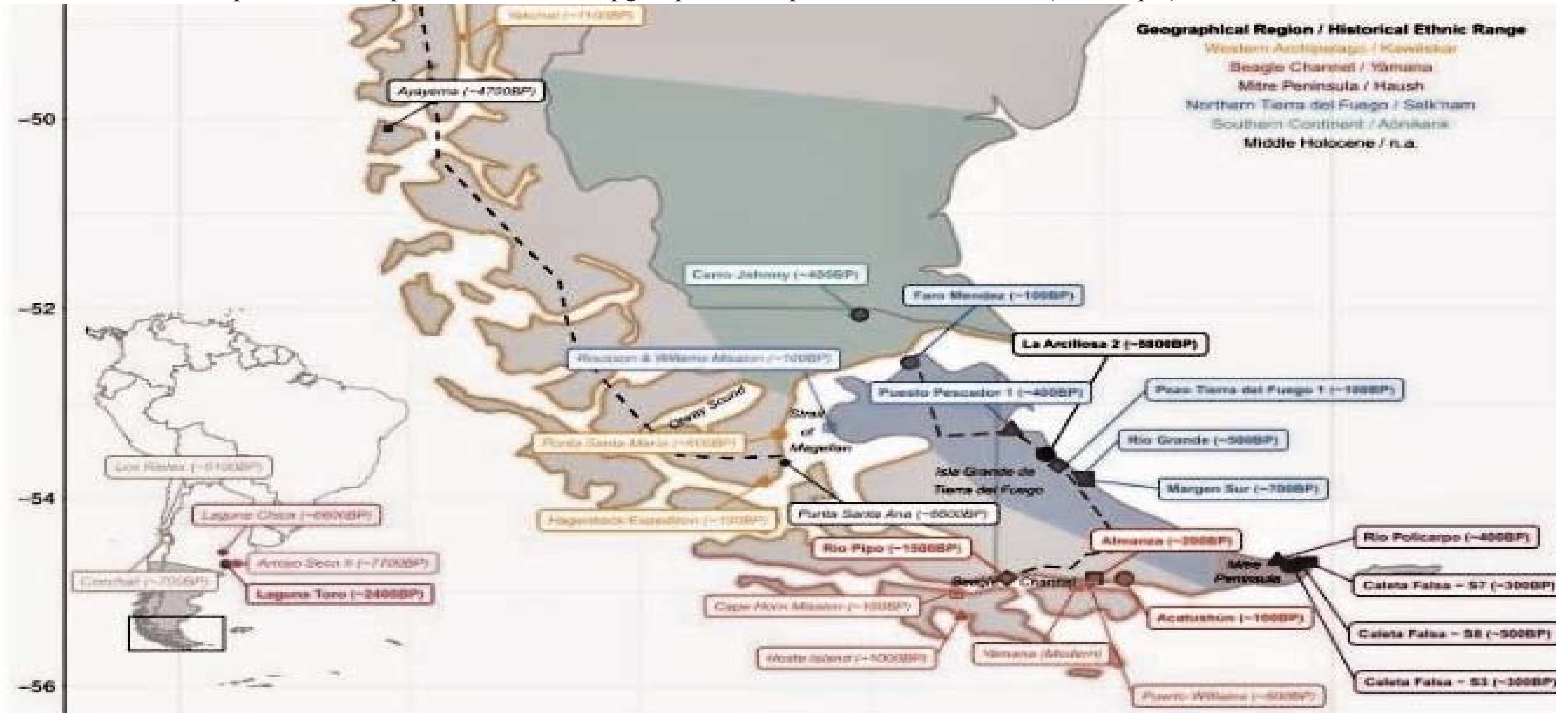


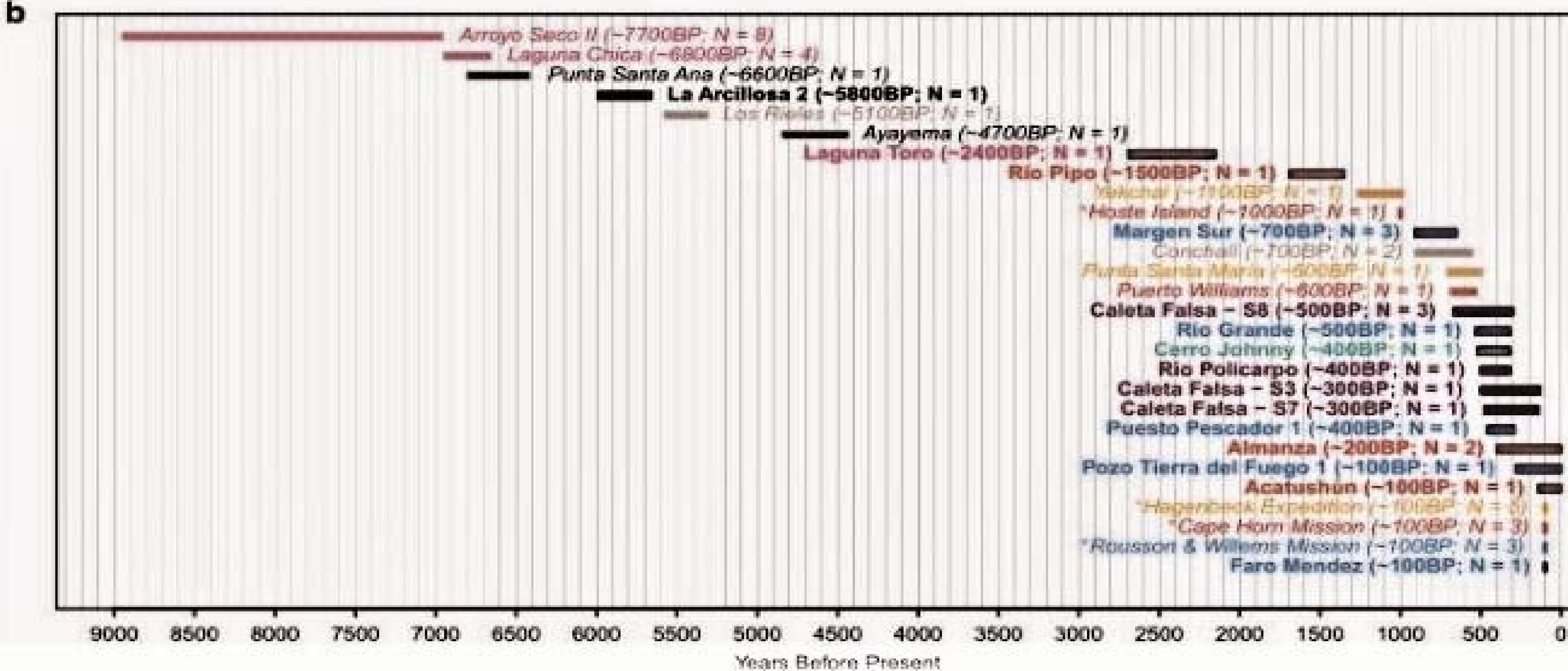
Génomes anciens en Patagonie du sud

La Patagonie du sud est occupée par les hommes depuis au moins 12.600 ans. Une poignée de sites archéologiques sont datés entre 12.600 et 3500 ans. La densité de ces sites archéologiques augmente de manière significative ensuite. L'apparition de la technologie de navigation (canoës, harpons) date d'il y a environ 6700 ans. La colonisation des archipels à l'ouest de la Patagonie commence à cette date. Un débat existe pour savoir si cette technologie est apparue localement ou suite à la migration de population ou de diffusion d'idées depuis le nord. Un autre changement technologique apparaît dans l'archipel occidental avec la disparition de l'utilisation de l'obsidienne verte dans l'outillage entre 6300 et 5500 ans. Enfin il y a 2000 ans, on observe un accroissement de la taille de la population et des innovations technologiques.

Au 16ème siècle les premiers Européens décrivent cinq groupes Amérindiens pratiquant soit la chasse et la cueillette au nord et à l'est, soit la pêche au sud et à l'ouest. Les premiers sont les Aónikenk ou Tehuelche du sud et les Selk'nam. Les seconds sont les Yámana et les Kawéskar. A l'extrémité de la pointe sud-est de la Patagonie, les Haush se partagent entre la chasse aux animaux terrestres et la pêche aux animaux marins bien qu'ils ne possèdent pas de technologie de navigation.

Nathan Nakatsuka et ses collègues viennent de publier un papier intitulé: Ancient genomes in South Patagonia reveal population movements associated with technological shifts and geography. Ils ont séquencé le génome de 19 anciens individus de Patagonie datés entre 5800 et 100 ans, et un individu de la pampa Argentine daté de 2400 ans. Ces génomes (en gras ci-dessous) ont été comparés à ceux préalablement obtenus (en italique):





Les individus de cette étude appartiennent tous aux haplogroupes mitochondriaux: C1b, C1c, D1g5 et D4h3a et à l'haplogroupe du chromosome Y Q1a2a. Leur taux d'hétérozygotie est parmi le plus bas au monde correspondant à des populations peu nombreuses.

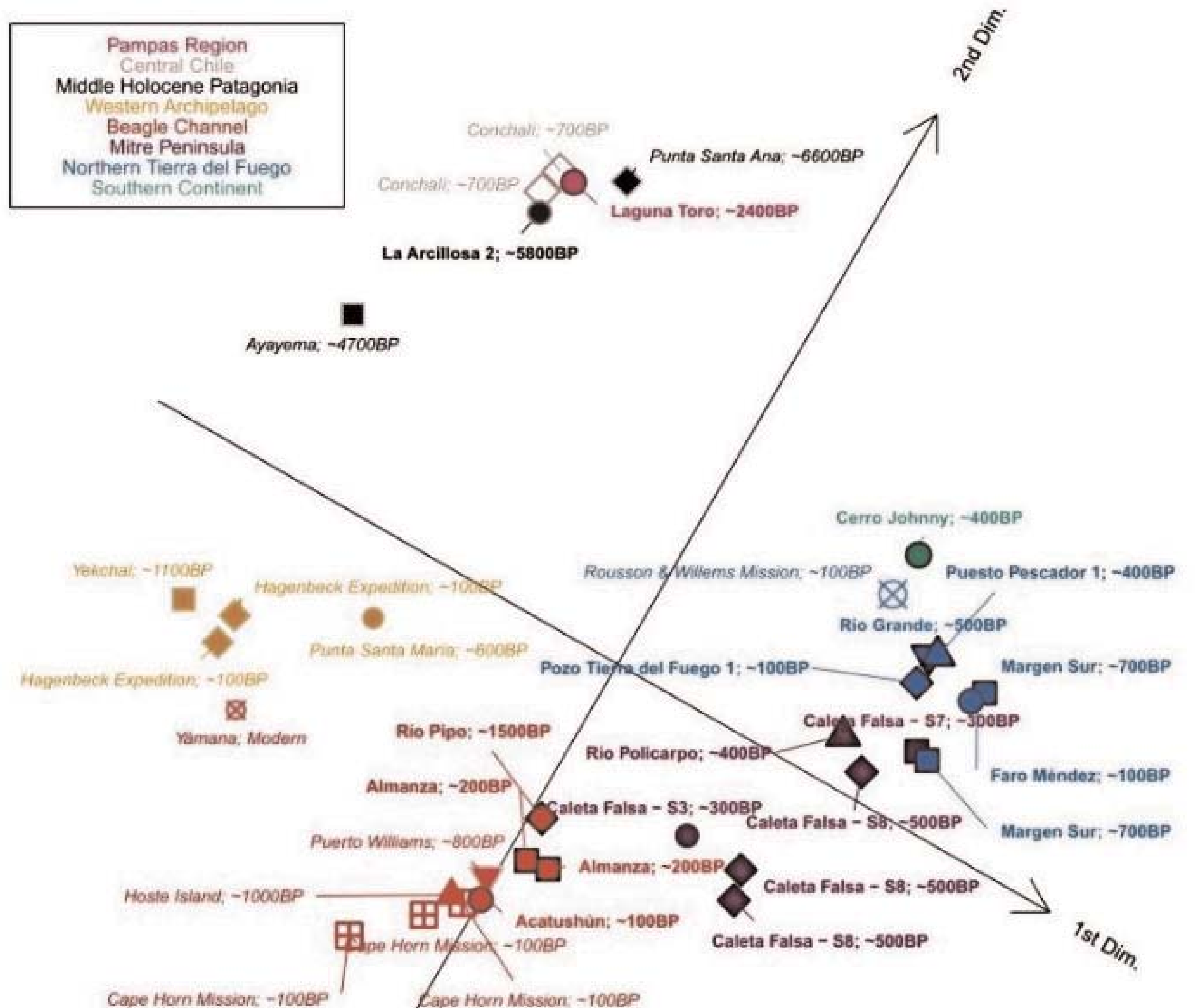
La statistique f4 montre que tous les anciens individus de Patagonie partagent plus d'allèles avec les autres individus de Patagonie qu'avec les anciens individus de la pampa Argentine ou du centre du Chili. Ce résultat suggère un degré significatif de continuité génétique en Patagonie depuis au moins 6600 ans.

Une analyse multi-échelle basée sur la statistique f3 montre que les individus de Patagonie de l'Holocène moyen se distinguent des individus plus récents. Ils se regroupent ensemble à l'exception de l'individu Ayeyama du Chili vieux de 4700 ans qui est déplacé vers les individus plus récents de l'archipel occidental de Patagonie: fig. haut

La figure ci-dessous montre également qu'à la fin de l'Holocène, les individus sont corrélés avec la géographie avec différents clusters correspondants aux individus de l'archipel occidental (en orange), à la région du canal Beagle (en rouge) et à la région correspondant au sud du continent et au nord de la Terre de Feu (respectivement en vert et bleu). Cependant les individus de la pointe de la péninsule Mitre (en violet) se répartissent sur un gradient génétique entre les clusters rouge et bleu.

La statistique f4 montre que les anciens individus de l'Holocène moyen: Punta Santa Ana du Chili daté de 6600 ans et La Arcillosa d'Argentine daté de 5800 ans sont à égale distance génétique de tous les anciens individus de Patagonie de l'Holocène final, et à égale distance génétique de tout autre groupe Amérindien en dehors de Patagonie. Or les résultats isotopiques montrent que l'individu de Punta Santa Ana a une diète marine alors que celui de La Arcillosa

a une diète terrestre. Ces résultats suggèrent que l'adaptation au milieu marin dans le sud de la Patagonie n'est pas liée à une migration venue du nord, mais s'est faite localement.



De plus l'ancien individu d'Ayayema du Chili vieux de 4700 ans est plus proche génétiquement des individus de l'archipel occidental, des Kawéskar et Yámana, mais pas des Selk'nam, Aónikenk et Haush. Ce résultat suggère que l'ascendance génétique présente chez l'individu d'Ayayema a contribué aux individus plus récents basés sur des ressources marines. Cet individu d'Ayayema date du changement lié à la perte de l'utilisation de l'obsidienne verte dans l'archipel occidental. Ce changement technologique semble donc être lié à l'arrivée d'une population venue du nord où est situé Ayayema.

La statistique f4 montre également que les anciens individus de Conchali du Chili vieux de 700 ans partagent plus d'allèles avec les individus du sud de la Patagonie de l'Holocène final qu'avec ceux de l'Holocène moyen. De plus le logiciel qpAdm montre que les Kawéskar et Yámana peuvent être modélisés comme issus d'un mélange génétique entre les individus de Conchali (45 à 65%) et l'ancien individu d'Ayayema (35 à 55%).

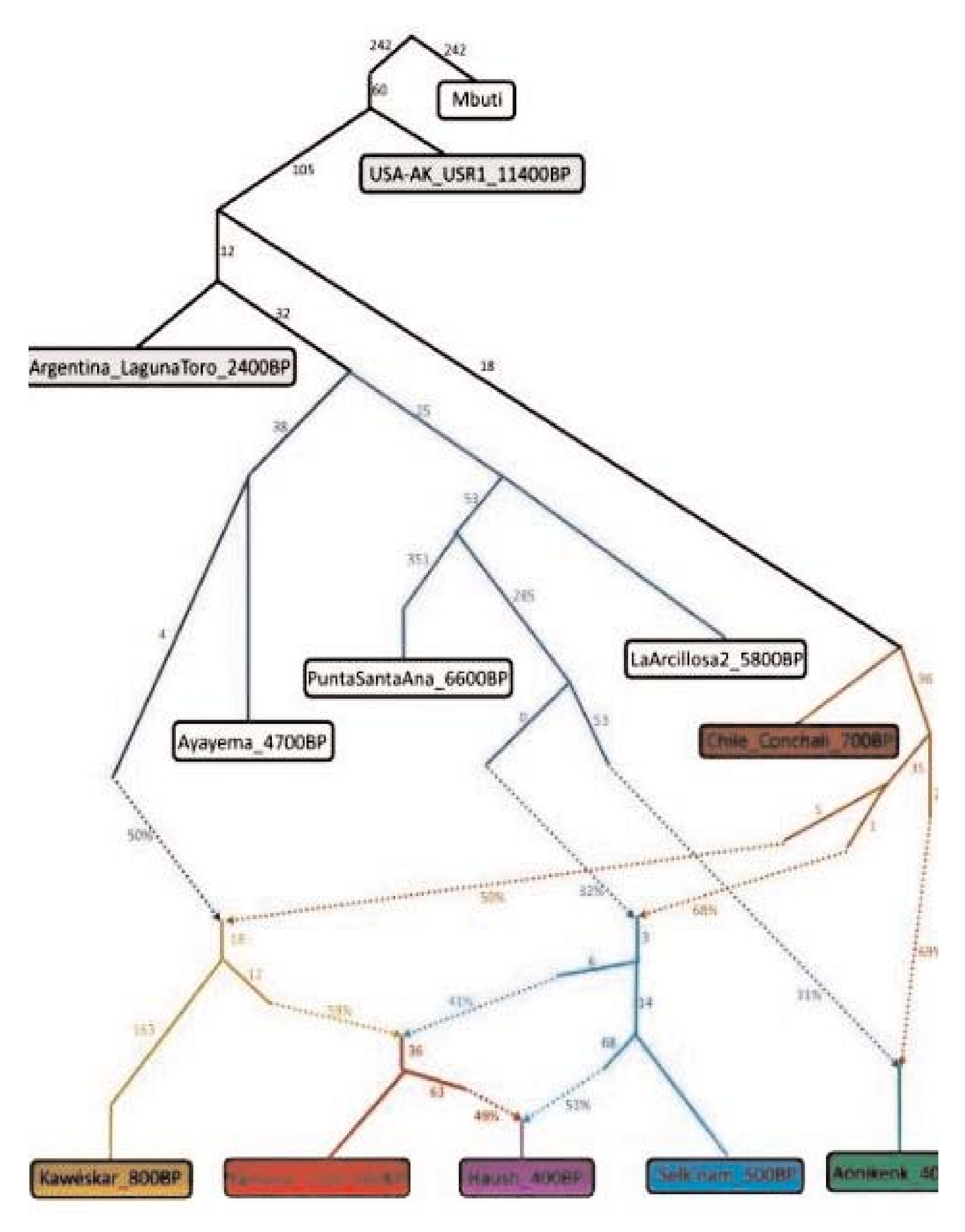
Ce modèle ne fonctionne pas si on remplace l'individu d'Ayayema par ceux de Punta Santa Ana ou de La Arcillosa. Ces résultats confirment le repeuplement de l'archipel occidental durant l'Holocène moyen. Par contre les Selk'nam de l'est peuvent être modélisés comme issus d'un mélange génétique entre les individus de Conchali (50 à 60%) et l'ancien individu de Punta Santa Ana ou de La Arcillosa (40 à 50%). Tous ces résultats suggèrent donc également l'arrivée d'une population venue du nord durant l'Holocène final, proche des anciens individus de Conchali et qui se sont mélangés avec tous les groupes du sud de la Patagonie.

En résumé cette étude indique l'arrivée d'au moins trois populations en Patagonie du sud. La première est datée d'au moins 6600 ans et correspond à l'arrivée des ancêtres de l'individu de Punta Santa Ana. La seconde est liée à l'arrivée de l'ascendance incluse dans l'individu d'Ayayema dans l'archipel occidental il y a plus de 2000 ans. La troisième apporte l'ascendance incluse dans les individus de Conchali, dans le sud de la Patagonie.

D'autre part l'analyse des anciens individus de l'Holocène final du sud de la Patagonie montre que les Selk'nam sont génétiquement intermédiaires entre leurs voisins Aónikenk, Haush et Yámana. Les Haush sont génétiquement intermédiaires entre leurs voisins Yámana et Selk'nam. Enfin les Yámana sont génétiquement intermédiaires entre leurs voisins Selk'nam et Kawéskar. Les dates de mélanges génétiques sont comprises entre 1200 et 2200 ans. En conclusion ces résultats suggèrent qu'il y a eu des mélanges génétiques entre chacun des groupes voisins du sud de la Patagonie.

Les auteurs ont utilisé le logiciel qpGraph pour modéliser les relations entre les différents groupes de Patagonie du sud:

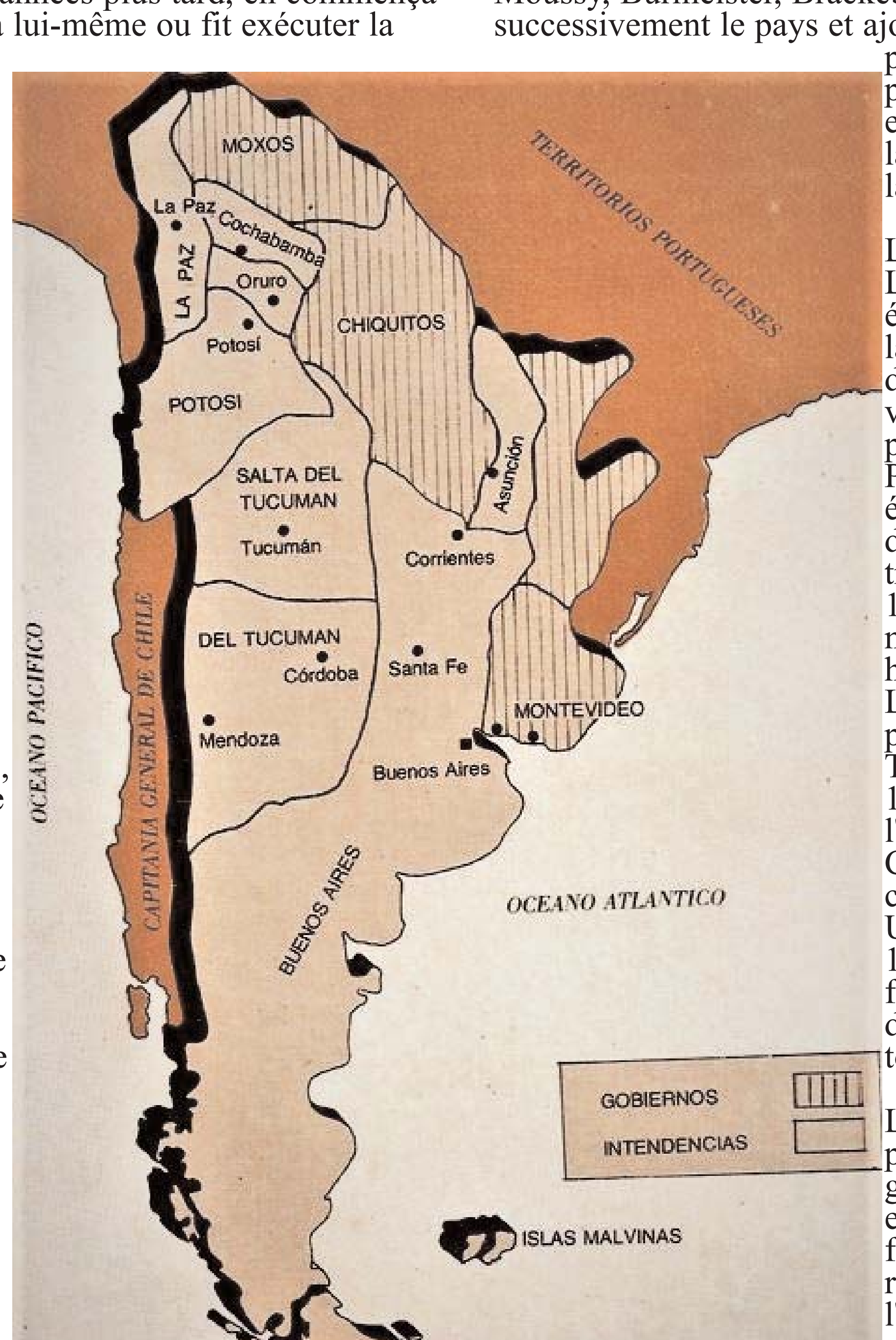
Enfin la comparaison des génomes des populations actuelles de Patagonie du sud avec les anciens individus montre que toutes les populations actuelles partagent plus d'allèles avec les anciens individus de la même région suggérant ainsi une certaine continuité génétique.



L'ARGENTINE
La Découverte et l'exploration de la région de la Plata.
C'est en l'année 1515 que le pilote espagnol Juan Diaz de Solis découvrit l'estuaire du rio de la Plata, danslequel il pénétra le premier. Sébastien Cabot, quelques années plus tard, en commença la reconnaissance (1527), et exécuta lui-même ou fit exécuter la première exploration des fleuves Uruguay, Parana, Paraguay et Vermejo. Ainsi fut de bonne heure reconnu sommairemernt le systèrne hydrographique du Rio de la Plata; quant à l'intérieur des terres, son exploration ne commença qu'après la fondation de Buenos Aires d'où partirent, au XVIe et au XVIIe siècle, quelques reconnaissances à main armée.

Dans la première moitié du XVIIIe siècle, toutefois, on ne possédait guère encore que des notions plus ou moins précises sur le littoral atlantique de la future république Argentine, sur les deux fleuves Parana et Paraguay, et sur les deux grandes routes postales faisant communiquer la colonie espagnole avec le Pérou et le Chili. En 1750, des reconnaissances topographiques, exécutées sur la partie supérieure de l'Uruguay et du Parana, commencèrent à préciser des notions qu'augmentèrent encore les travaux dela commission constituée par suite du traité de Saint-Ildefonse (1777) pour délimiter les possessions de l'Espagne et du Portugal en Amérique. Don Félix de Azaca fit alors beaucoup progresser la connaissance du pays arrosé par le haut Uruguay, l'Iguaçu, le haut Parana et le Paraguay. Mais les parties les plus proches de la mer restèrent encore à peine étudiées.

Alcide d'Orbigny commença, dès l'année 1826, à combler cette lacune par ses travaux sur la partie sud-est de la province de Buenos Aires, et, en 1832, parut une bonne description du Gran Chaco. Enfin, l'année 1854 marque le début d'un ensemble de travaux topographiques sur l'intérieur de la république Argentine. Martin de Moussy, Burmeister, Brackebusch, Paz Soldan, étudient successivement le pays et ajoutent chacun aux travaux de ses prédécesseurs des données nouvelles très précieuses, tandis que le Moreno entreprend (à partir de 1873) l'étude de la partie orientale de la Patagonie unie à la république Argentine.



La Confédération de la Plata.
L'histoire politique du pays n'a évidement pas attendu qu'on en achève la connaissance géographique. La région de la Plata, fut d'abord comprise dans la vice-royauté du Pérou, et fit ensuite partie de la vice-royauté du Rio de la Plata, érigée en 1778. Une insurrection éclata à Buenos-Aires en 1810 contre la domination de la métropole, et les troupes espagnoles furent battues en 1811 à Las Piedras par les Gauchos, nom sous lequel on désignait les habitants des campagnes de ces régions. L'indépendance fut définitivement proclamée dans un congrès réuni à Tucuman en 1816. La république prit en 1817 le nom de Provinces unies de l'Amérique du Sud, et plus tard celui de Confédération Argentine. Une constitution analogue à celle des Etats-Unis fut promulguée à Buenos-Aires en 1819. Mais, à peine née, cette république fut déchirée par les tendances opposées des deux partis fédéraliste et unitaire, tomba dans une complète anarchie.

Le général Rosas, homme énergique, plein de ruses et de subtilités, fut élu gouverneur général de la Confédération en 1329, et y fit prévaloir le régime fédéral. Maître absolu du pouvoir, il réprima avec une sanglante violence l'opposition unitaire. Il conclut en 1840 un traité avec la France, dont les

nationaux avaient été lésés dans leurs intérêts par le chef de la république argentine, et qui défendait, contre lui l'indépendance de l'Uruguay. Mais ce traité resta infructueux, et Rosas résista aux efforts réunis de la France et de l'Angleterre contre ses vues de domination exclusive sur les rives de la Plata. Il signa un traité particulier avec l'Angleterre en 1849. Le général Urquiza, gouverneur de la province d'Entre Rios. s'allia en 1851 avec le Brésil et l'Uruguay pour renverser Rosas, qui, vaincu à Monte Caseros en 1852, fut réduit, après 22 ans de dictature, à se réfugier à bord d'un vaisseau anglais.

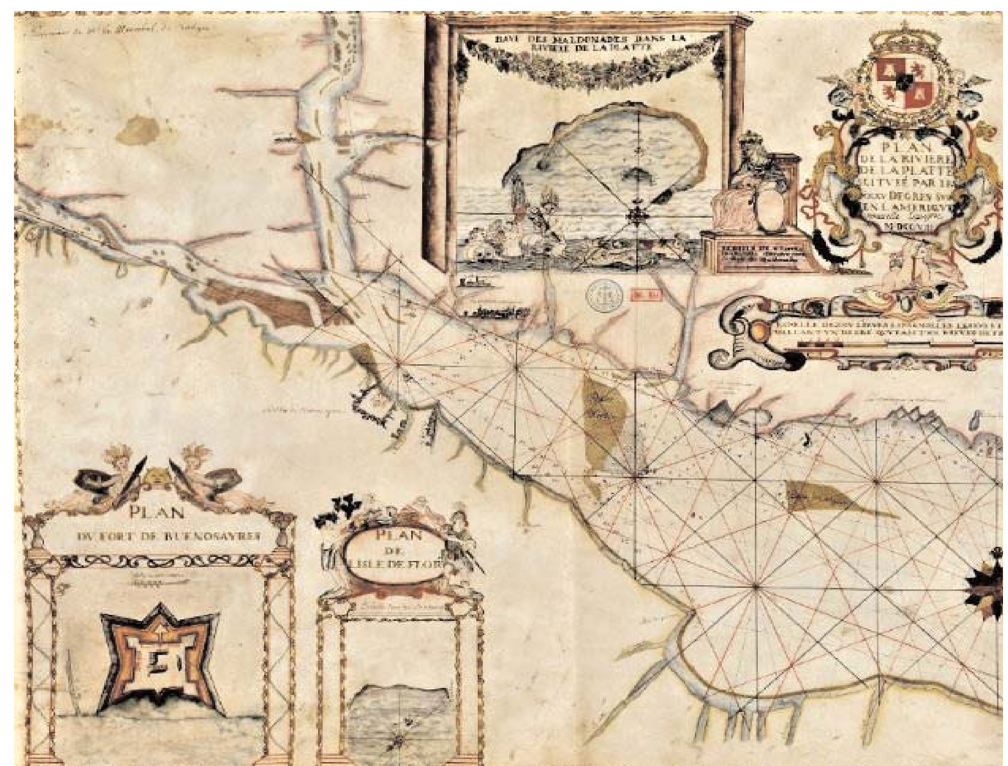
Un congrès, assemblé à Santa Fé, promulgua en 1853 une constitution qui laissa à chaque province constitution propre, établit un congrès fédéral composé d'un sénat et d'une chambre des députés, et institua un président, élu pour six ans, chef du pouvoir exécutif. Le général Urquiza fut élu président cette même année 1853. Mais la province de Buenos Aires se sépara de la confédération pour former un Etat indépendant, et la confédération Argentine ne resta composée que de treize provinces, avec Bajada del Parana pour capitale.

Urquiza a signé, le 10 juillet 1855, avec la France, l'Angleterre et les Etats-Unis un traité garantissant la liberté de la navigation du Rio de la Plata. La guerre éclata de nouveau en 1859 entre la Confédération et l'Etat de Buenos Aires. Urquiza défit l'armée de cet Etat, et un traité de paix, appelé Pacte d'union, consacra la rentrée de la province de Buenos Aires dans la Confédération d'Argentine. Les habitudes d'indépendance et de vie nomade entretinrent les factions dans cette république. Le sénat de la Confédération, assemblé à Buenos Aires,décida, en 1862, de différer de trois ans le choix d'une nouvelle capitale. Pendant ce temps, les autorités nationales ont dû continuer à résider à Buenos Aires, dont le statut de capitale fut définitivement adopté au terme de ce délai.

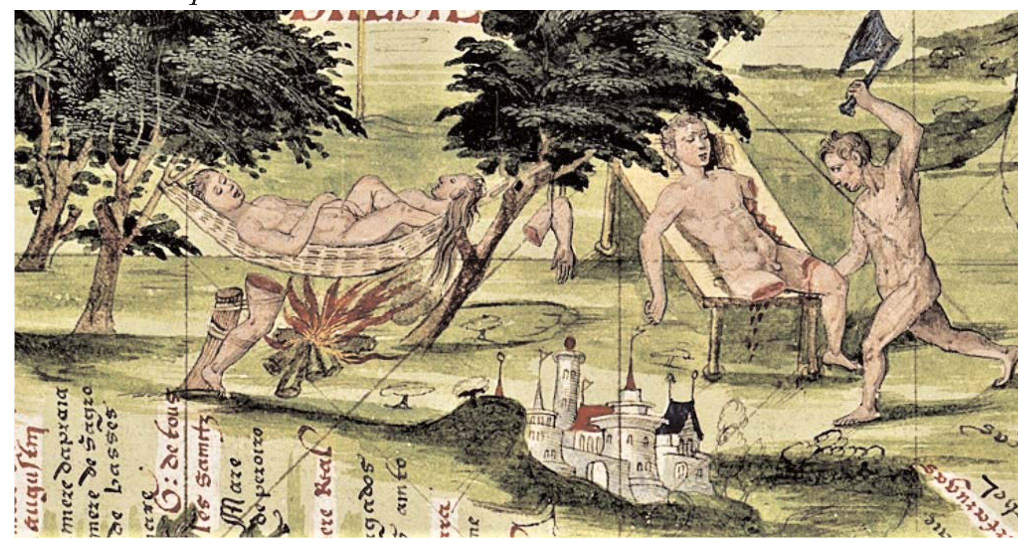
La République argentine.
La république Argentine qui, depuis le traité de Montevideo de 1890 avait vu sa frontière avec le Brésil fixée dans le territoire des Missions occidentales aux rios San Antonio (sous-affluent du Parana par l'Iguaçu) et Peperi Guassu (affluent de l'Uruguay), s'est trouvée, depuis la décision arbitrale du 20 novembre 1902, pourvue d'une frontière définitive du côté du Chili. A cette date, le roi de Grande-Bretagne et d'Irlande, mettant fin au conflit interminable engendré par le contesté chilo-argentin, a donné aux deux républiques hispano-américaines leur frontière au sud du 40° degré de latitude. Cette frontière, d'une manière générale, ne passe ni par la ligne de partage des eaux, ni par celle des plus hauts sommets, et la plupart des bassins hydrographiques réclamés par l'un ou l'autre des deux Etats sont partagés entre eux; des 92 000 kilomètres carrés en litige, les 37 000 dévolus à l'Argentine, situés surtout dans le Nord, à l'Ouest des sources du Chubut, sont de fertiles pâturages, présentant une plus réelle valeur que les flancs montagneux couverts de forêts attribués au Chili, et couvrent précisément les districts où cette république a déjà commencé les travaux de colonisation.

Peuples autochtones d'Argentine

Province	Population (2010)	Autochtones	Pourcentage
Buenos Aires	15 625 084	299 311	1,9%
Salta	1 214 441	79 204	6,5%
Jujuy	673 307	52 545	7,8%
Córdoba	3 308 876	51 142	1,5%
Santa Fé	3 194 537	48 265	1,5%
Río Negro	638 645	45 375	7,2%
Neuquén	585 126	43 357	7,4%
Chubut	509 108	43 279	8,5%
Chaco	1 055 259	41 304	3,9%
Mendoza	1 738 929	41 026	2,3%
Formosa	530 162	32 216	6,0%
Tucumán	1 448 188	19 317	1,3%
La Pampa	318 951	14 086	4,4%
Entre Ríos	1 235 994	13 153	1,0%
Misiones	1 101 593	13 006	1,1%
Santiago del Estero	874 006	11 508	1,3%
Santa Cruz	273 964	9 552	3,4%
San Luis	432 310	7 994	1,8%
San Juan	681 055	7 962	1,1%
Catamarca	367 828	6 927	1,8%
Corrientes	992 595	5 129	0,5%
La Rioja	333 642	3 935	1,1%
Tierra des Fuego	127 205	3 563	2,8%
Ville de Buenos Aires	3 100 000	61 876	1,9%
Total	37 260 805	955 032	2,5 %



Plan de la Rivière de la Platte
C-A D-B, 1708.
Manuscrit enluminé sur parchemin, 71 x 55 cm
BnF, département des Cartes et Plans, CPL GE SH 18E PF 167 DIV 2 P 6 (RES)
© Bibliothèque nationale de France





Une fête païenne près du Rio de la Plata
Cosmographie universelle (détail)
Guillaume Le Testu, Le Havre, 1556.
Manuscrit enluminé sur papier (118 p. dont 57 pl.), 53 x 36 cm
Vincennes, Service historique de la Défense, Bibliothèque, D.1.Z.14, f. 53v

Le continent américain, au sud, est représenté entre le Rio de la Plata, "fort riche en argent" et le détroit de Magellan. Les peuples de ce pays sont des païens "sauvages, n'ayant connaissance de Dieu" et sont vêtus "d'accoutrements de coton". Plus au sud se trouve le royaume de redoutables géants en train de combattre, appelés dans d'autres récits les Patagons et ici les "Gingantons". Plus fantaisiste que le texte, l'image montre une procession d'hommes et de femmes vêtus de pagnes colorés, jouant de divers instruments de musique autour d'un personnage (une idole païenne ?) abrité sous un dais.

LES ÎLES MALOUINES
Le premier découvreur européen des îles aurait été, selon les Argentins, le navigateur espagnol Esteban Gomez (1520); pour les Britanniques, ce fut John Davies en 1592. En 1600, le navigateur hollandais Sebald Van Weert avait accosté sur les îles et les avait nommées îles Sebald. En 1690, le capitaine John Strong, un Anglais, navigua sur le détroit entre la Falkland orientale et la Falkland occidentale, et lui donna le nom de détroit de Falkland (d'après Lucius Cary, deuxième vicomte de Falkland).



Les Malouines françaises

Grâce à un capital familial, le comte Louis-Antoine de Bougainville (1729-1811), un Français, qui avait été aide de camp du marquis de Montcalm, fonda la Compagnie de Saint-Malo pour la colonisation des Malouines. Il avait comme objectif de relocaliser les Acadiens déportés de la Nouvelle-Écosse ayant transité par la France. En 1763, de Bougainville prit possession de la Falkland orientale au nom de Louis XV et y installa des Acadiens chassés du Canada par les Britanniques (lors de la déportation des Acadiens). L'année suivante, d'autres colons acadiens et français venus de Saint-Malo (d'où le nom de Malouines) s'ajoutèrent à la petite communauté naissante. Les Acadiens et les Français défrichèrent le sol et fondèrent un petit bourg nommé Port-Louis. En 1765, des Britanniques s'installèrent sur la Falkland occidentale. Mais les Espagnols s'insurgèrent contre cette présence "illégale" des Français et des Anglais parce que les Malouines faisaient partie de leur vice-royaume de Lima. Soucieux d´éviter un conflit avec l'Espagne alliée, Louis XV céda ses droits sur l'archipel en vendant la petite colonie aux Espagnols. Le 25 mars 1767, trois bâtiments de la Marine française vinrent rapatrier la colonie fondée par Bougainville, qui écrivit alors:

Le ler avril (1767), je livrai notre établissement aux Espagnols qui en prirent possession en arborant l'étendard d'Espagne, que la terre et les vaisseaux saluèrent de vingt et un coups de canon au lever et au coucher du soleil.J'avais lu aux Français habitants de cette colonie naissante une lettre du roi, par laquelle Sa Majesté leur permettait d'y rester sous la domination du roi catholique. Quelques familles profitèrent de cette permission ; le reste, avec l'état-major, fut embarqué sur les frégates espagnoles, lesquelles appareillèrent pour Montevideo le 27 au matin [...].

Presque toute la colonie repartit à bord des vaisseaux français, mais une trentaine d'Acadiens restèrent sur l'île où vivent probablement encore leurs descendants. En 1774, les Britanniques quittèrent les îles pour des raisons économiques. Lire aussi l'article de "La nouvelle Acadie": les lieux de déportation et d'exil des Acadiens.
Les Malouines espagnoles

Les Islas Malvinas restèrent donc espagnoles jusqu'en 1811. Quelques années plus tard, soit en 1816, l'Argentine se libéra de la tutelle espagnole et, en 1820, revendiqua la souveraineté sur les Islas Malvinas. Selon les Argentins, le nouvel État devait hériter automatiquement de tous les droits espagnols de la région, ce qui incluait les Malvinas (Malouines).

Les autorités argentines y installèrent un gouverneur et une petite colonie pénitentiaire. Toutefois, afin d'éviter la prise des îles par les Américains, les Britanniques reprirent les Malouines aux Argentins en janvier 1833, sans devoir tirer un seul coup de feu. Puis ils expulsèrent les habitants et soutinrent n'avoir jamais renoncé à leurs droits, ce qui n'empêcha pas l'Argentine de maintenir ses revendications, en vain.

Les Malouines anglaises

En 1837, les Malouines/Malvinas s'appelèrent officiellement Falkland Islands et obtinrent officiellement le statut de "colonie britannique". Les îles Falkland (Malouines, en français) connurent ensuite une longue période de paix durant un siècle et demi. Pendant

les deux grandes guerres mondiales, les îles démontrèrent leur grande valeur stratégique. En décembre 1914, un escadron de la marine britannique basé à Stanley combattit la flotte allemande et reprit le contrôle de l'Atlantique-Sud. En décembre 1939, la bataille de River Plate fut remportée par un groupe de croiseurs de la Royal Navy; après le conflit, un des navires mouilla à Port Stanley pour des réparations. Les insulaires continuèrent d'élever leurs moutons et à parler l'anglais.

La guerre des Malouines

Les négociations en vue d'un règlement du conflit argentino-britannique sur la souveraineté des îles Malouines commencèrent au milieu des années 1960 aux Nations unies. Les discussions étaient encore en cours en avril 1982, lorsque les forces argentines (plus de 10 000 soldats) envahirent et occupèrent toutes les îles britanniques (les Malouines, la Géorgie-du-Sud et la Sandwich-du-Sud) pendant environ dix semaines dans une tentative de régler la question par la force. Sur les places publiques de Buenos Aires, les combattants argentins étaient salués en héros. Le président argentin de l'époque, Eduardo Duhalde (de 2002 à 2003), avait pourtant déclaré : "Les Malouines sont nôtres et nous allons les récupérer, pas en faisant la guerre, mais par le travail, la foi et la persévérance... Il n'y a pas de titre de possession plus fort que celui octroyé par le sang."

Mais l'enthousiasme des Argentins suscita l'humiliation et la colère des Britanniques qui décidèrent de riposter. Ce fut la "guerre des Malouines" (blocus maritime et attaque de la flotte argentine) au terme de laquelle l'Argentine fut vaincue par les forces britanniques et se rendit le 14 juin 1982. Trois jours après la capitulation argentine, le général Leopoldo Galtieri démissionnait de la présidence de la République argentine; il avait lancé son pays dans l'aventure nationaliste dans l'espoir de sauver la dictature militaire menacée par la crise économique et les mobilisations syndicales. Il croyait aussi que les Britanniques ne protesteraient que pour la forme, car Londres s'était bel et bien désintéressé du sort de ces îles déjà qualifiées par Samuel Johnson au XVIIe siècle "de rude inhospitalier et coûteux appendice aux possessions de la Couronne". Toutefois, la junte militaire argentine avait mal évalué la puissance militaire nettement supérieure de la Grande-Bretagne. Le bilan de l'affrontement pour les Malouines s'éleva à 904 morts, 649 Argentins, 255 Britanniques et trois Islanders. Quelques mois plus tard, la dictature argentine s'écroula, victime de la violence qu'elle avait déclenchée contre sa population.

Loin d'être une crise sans importance, la guerre des Malouines a laissé un souvenir resté vivace tant en Argentine qu'en Grande-Bretagne, ce qui a suscité des rancœurs patriotiques tenaces. Pour les Argentins, la Grande-Bretagne aurait fait la guerre et sacrifié des vies, non pas pour les bergers des Malouines, mais plutôt pour miser sur le potentiel minier et pétrolier de la Péninsule, voire pour renforcer l'orgueil britannique, ce qui leur paraît encore plus "stupide". Pour la Grande-Bretagne, la stratégie de la réplique militaire à l'Argentine de la part de la "Dame de fer" (Margaret Thatcher, alors première ministre) correspondait à une volonté de susciter l'orgueil national afin de faire oublier le chômage, l'austérité, le problème irlandais et renforcer son propre prestige auprès des électeurs en cas de victoire. De fait, Margaret Thatcher allait tirer profit d'un conflit qui, détournant les préoccupations de la population britannique frappée par sa politique antisociale, lui permettra, grâce à l'élan de fierté nationaliste, de gagner les élections suivantes.

Le retour de la paix

Depuis la Constitution de 1985, les îles Malouines sont administrées par un gouverneur britannique et un conseil législatif de dix membres. Les relations diplomatiques entre l'Argentine et la Grande-Bretagne n'ont repris qu'en 1990. En juillet 1999, les deux pays signèrent un accord dans le but de réduire les tensions liées au conflit des Malouines. Cet accord précisait que les îles Malouines et l'Argentine devront coopérer en matière de pêche et de conservation du milieu naturel; que les citoyens argentins pourront entrer aux Malouines avec un passeport (sous réserve de l'autorisation du gouvernement des Malouines); qu'un mémorial pour les victimes argentines du conflit sera construit aux Malouines; que les deux gouvernements vont continuer d'étudier les modalités et le coût du nettoyage des mines anti-personnel laissées par le conflit (plus de 25 000 mines). Mais une disposition linguistique du traité mérite d'être soulignée. Le paragraphe 2 de l'article IV de l'accord précise ce qui suit:

Article IV

2) Le Gouvernement argentin est prêt à reconnaître la question de toponymie dans les îles Malouines. À cette fin, il continuera à consulter les établissements nationaux appropriés.

Cette disposition signifie en clair que le gouvernement argentin s'engage à ne plus faire mention des toponymes espagnols qui avaient été imposés par décret de la part du général Galtieri. Cela dit, la question de la souveraineté des Malouines demeure encore aujourd'hui une question d'actualité. D'une part, le conflit lui-même a prouvé la détermination du Royaume-Uni à conserver et à soutenir

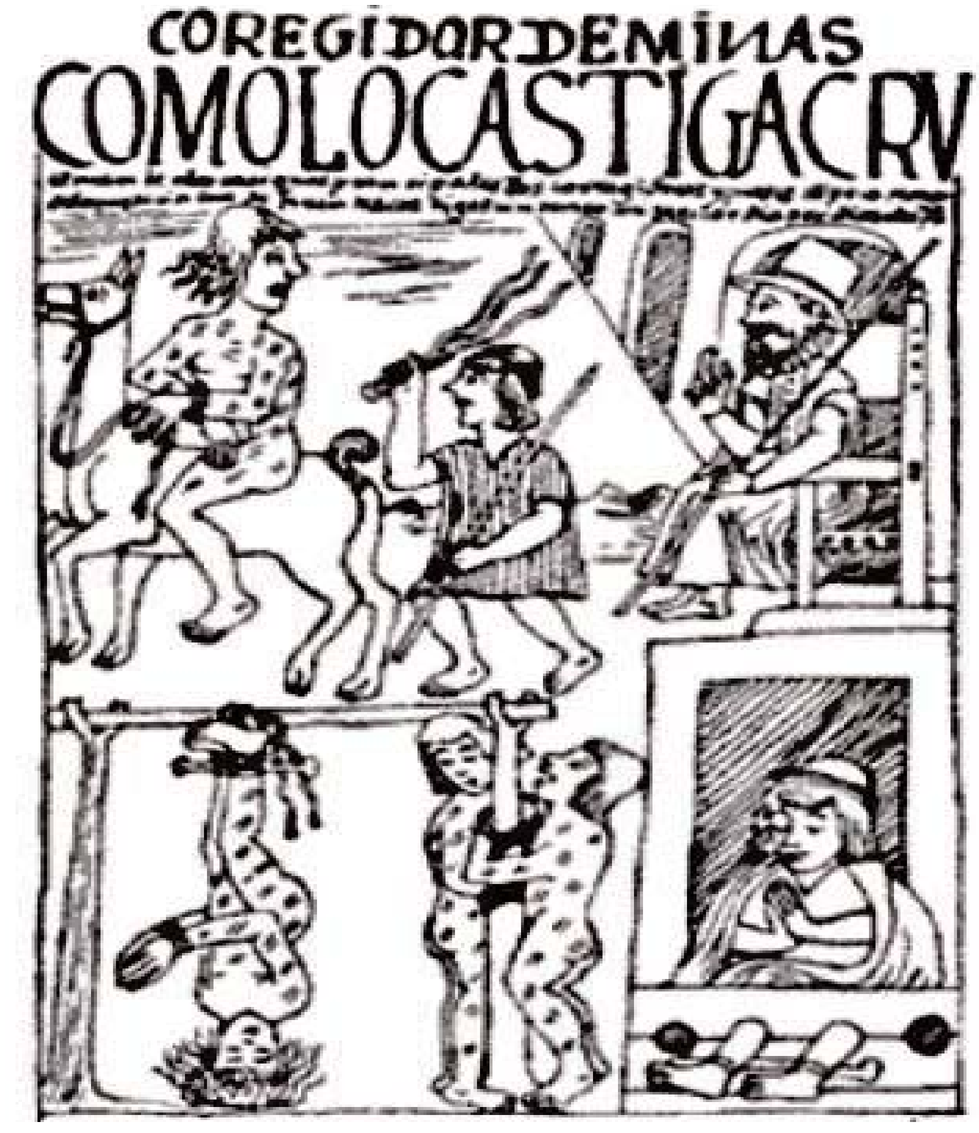
les Malouines, d'autre part, les relations entre l'Argentine et la Grande-Bretagne sont en voie de normalisation. Paradoxalement, les efforts de Londres pour diminuer les tensions avec l'Argentine sont mal perçus par la majorité des habitants des Malouines. Ils sont le sentiment d'être abandonnés par la mère patrie et qu'ils n'ont guère la possibilité d'influencer les Britanniques qui conservent la responsabilité de la défense et de la politique extérieure des îles. Jusqu'en 1985, la Géorgie-du-Sud (3755 km²), une île située à quelque 1300 km au sud-est des îles Malouines, et les îles Sandwich-du-Sud (337 km²), à environ 750 km au sud-est de la Géorgie-du-Sud, furent sous la dépendance du gouvernement des Malouines, avant de devenir une colonie britannique distincte.

Aujourd'hui, l'économie n'est plus basée exclusivement sur l'élevage du mouton, mais sur le tourisme et le pêche au calmar. En réalité, le gouvernement local vend des permis d'exploitation aux navires étrangers. Celles-ci rapportent annuellement plus de 30 millions d'euros au gouvernement des Falkland, ce qui a permis de financer de gros projets d'infrastructures, tels les routes et les édifices publics. Quant au potentiel pétrolier, les insulaires ne cherchent même plus, tant cette hypothèse leur paraît aujourd'hui farfelue. Néanmoins, cette éventualité n'a fait qu'aiguiser l'intérêt pour cet archipel battu par les vents, peuplé de 2800 habitants et 500 000 moutons, où sont stationnés près de 2000 militaires. Pour sa part, l'Argentine interdit les bateaux se dirigeant vers le territoire de mouiller dans ses ports. Elle poursuit également en justice les compagnies pétrolières de la zone dont les activités d'exploration ont été déclarées "clandestines".

Le référendum de 2013
En mars 2013, plus de 70 % des quelque 2000 électeurs des îles Malouines ont pris part à un référendum destiné à montrer à l'Argentine et au reste du monde que l'archipel est déterminé à demeurer un territoire britannique. La question posée par le référendum était la suivante: "Est-ce que vous souhaitez que les îles Malouines conservent leur statut politique actuel de territoire d'outre-mer du Royaume-Uni?" Aucune autre solution, comme l'indépendance complète ou une certaine relation politique avec l'Argentine, n'a été proposée aux Islanders. Les habitants des îles Malouines ont, sans surprise, voté très massivement, soit à 99,8 %, en faveur du maintien dans le giron britannique. Seuls trois votes se sont exprimés contre parmi les 1517 électeurs.

Quant à l'Argentine, elle a qualifié le référendum comme une "tentative britannique de manipulation" et prévenu qu'il ne mettra pas un terme au différend sur la souveraineté. Pour Buenos Aires, les Islanders constituent une "population implantée" par les Britanniques et ne peuvent revendiquer le droit à l'autodétermination.

Une conquête par la violence
La conquête de l'empire colonial espagnol a pour conséquence la disparition de deux civilisations précolombiennes, les Aztèques et les Incas. La supériorité militaire des Espagnols (premier massacre par l'armée de Cortès en octobre 1519), leur habileté diplomatique qui consiste à soulever les tribus locales contre Empires inca et aztèque, les prophéties annonçant l'arrivée des Espagnols en les assimilant à des dieux, ont contribué à la fin inéluctable de ces deux civilisations. La colonisation qui s'ensuit engendre une catastrophe démographique majeure : la population de l'Empire inca, estimée



entre 12 et 15 millions de personnes avant sa chute en 1532, s'effondre en dessous du million un siècle plus tard. Avec la conquête de l'Empire aztèque, la population totale du Mexique serait passée de 20 millions à 2 millions d'habitants, soit une diminution de 90 % entre les années 1520 et 1620. L'île d'Hispaniola (Haïti et République dominicaine actuelles) perd toute sa population autochtone entre 1492 (arrivée de Christophe Colomb) et 1540 ; l'évolution est similaire pour Cuba, Porto Rico et la Jamaïque. Comment expliquer un tel désastre humain alors que la couronne d'Espagne prétend coloniser pour christianiser les Amérindiens ?
La question de l'humanité des peuples d'Amérique
Dès le début de la colonisation, des voix s'élèvent en Espagne pour dénoncer les méthodes d'exploitation des Amérindiens : en 1539, le théologien Vitoria, professeur à l'université de Salamanque, affirme que toutes les sociétés sont égales en dignité et que nul ne peut se fonder sur l'infériorité de leur développement pour les soumettre. Il reprend la bulle du pape Paul III de juin 1537, qui confirme que les Amérindiens sont des êtres humains libres et condamne donc la pratique de l'esclavage. Le dominicain Bartolomé de Las Casas qui a voyagé au Mexique et a été le témoin des massacres perpétrés par les Espagnols, devient un défenseur acharné des Amérindiens. Charles Quint (roi d'Espagne de 1516 à 1555) adopte les " Nouvelles Lois des Indes " en 1542, qui placent les Indiens sous la protection de la Couronne d'Espagne : il interdit aux colons de les réduire en esclavage et souligne que les Amérindiens sont des fidèles à qui la religion catholique ouvre ses portes.

À partir de septembre 1550, se déroule la conférence ou " Controverse " de Valladolid, qui réunit juristes et théologiens à la demande de Charles Quint. Elle oppose en fait Bartolomé de Las Casas au théologien Juan de Sepulveda, défenseur des conquistadors. Les discussions ne concernent pas la question de l'humanité des Indiens puisque le pape l'a affirmée en 1537. Les débats traitent de la manière de coloniser le Nouveau Monde par le droit de conquête, avec la justification morale de mettre fin aux modes de vie des civilisations précolombiennes (notamment leur pratique du sacrifice humain). Sepulveda conclut à l'infériorité des Indiens et à la nécessité de les placer sous tutelle. Las Casas réussit à faire admettre que les Amérindiens " ont une âme " et que les exterminer est impossible : la couronne d'Espagne doit se limiter à l'envoi de prédicateurs pour évangéliser les populations, sans aucune force armée. Mais Philippe II (roi à partir de 1556) se désintéresse de la cause amérindienne au profit de celle des colons et des métaux précieux qu'ils fournissent à l'Espagne.

Un bilan humain catastrophique
S'il faut établir un bilan humain de la colonisation espagnole à la fin du XVIe siècle, la confiscation des terres, les massacres, l'asservissement et les épidémies sont les causes de l'extermination massive des populations amérindiennes. Le choc microbien importé d'Europe, a décimé des autochtones non immunisés et asservis par le travail minier. En effet, en un siècle, 80 % à 90 % de la population disparaît, soumise aux maladies comme la rougeole, la varicelle, la variole ou la grippe. Les Amérindiens des Grandes Antilles ont été anéantis dès le milieu du XVIe siècle ; ils vont être remplacés par les esclaves africains pour l'exploitation de ces îles par les Espagnols.
La conquête et la colonisation du Nouveau Monde vont entraîner une double catastrophe démographique mondiale : l'extermination à grande échelle des populations amérindiennes (quatre-vingt millions fin XVe siècle, cinq millions début XVIIIe) et la déportation de douze millions d'Africains vers l'Amérique.

Syphilis contre variole : troc mortel
Pendant près de cinq siècles, de la découverte de l'Amérique à la découverte de la pénicilline, la syphilis a fait figure de maladie honteuse par excellence, en lien avec le sexe et la luxure. C'était avant l'apparition du sida...

Le capitaine Martin Alonzo Pinzon, compagnon de Christophe Colomb, fut en 1493 la première victime européenne de la syphilis, une maladie vénérienne mortelle, jusque-là inconnue dans le Vieux Monde.

La syphilis allait dès lors contaminer en un temps record la péninsule italienne, profitant de la guerre entreprise par le roi de France, Charles VIII, le 25 janvier 1494, première des guerres d'Italie. Cela lui valut d'être surnommée le " mal de Naples " par les Français... et " morbo gallico " ou mal gaulois, par les Italiens.

En 1504, un médecin espagnol, Rodrigo Diaz de l'Isla, la décrivit correctement et situa son foyer dans l'île d'Hispaniola (aujourd'hui Haïti). On comprit alors qu'elle avait été amenée en Europe par les marins de Colomb en contact avec les femmes Taïnos.

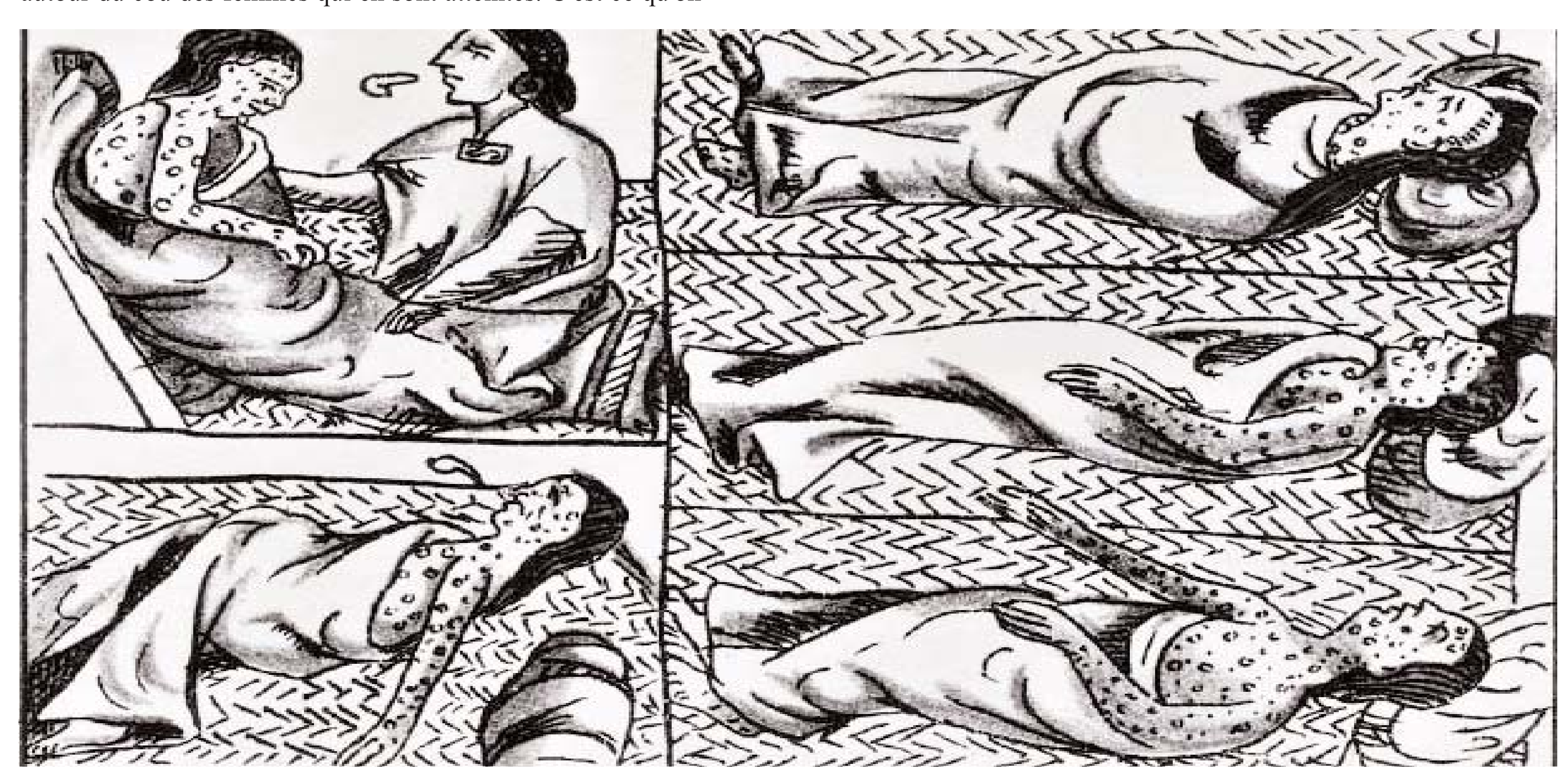
La terrible maladie importée du Nouveau Monde a été qualifiée de syphilis vers 1530 (d'après un personnage des Métamorphoses d'Ovide). Elle a été aussi appelée vérole. Et plus tard grande vérole pour la distinguer de la petite vérole, surnom de la variole.

La variole, maladie infectieuse du Vieux Monde, n'a rien à voir avec la syphilis mais, à l'inverse de celle-ci, elle a contaminé en un temps record le Nouveau Monde au XVIe siècle et en a décimé les habitants.

La mondialisation, une réalité dès 1500
Au XVIe siècle, la maladie poursuit sa course dans tout le Vieux Monde, jusqu'en Chine et au Japon. Elle est introduite en Extrême-Orient par les Portugais, lesquels ont établi un comptoir à Macao, à l'embouchure de la rivière des Perles, en aval de Canton, et fait son apparition à Canton, en Chine du sud, dès 1511, à peine plus de quinze ans après son introduction en Europe.
La syphilis se manifeste chez les hommes par l'apparition d'un chancre sur les parties génitales puis, dans une phase secondaire, par une éruption sur tout le corps, enfin par une paralysie mortelle du cerveau, du coeur ou de l'aorte.

Chez les femmes, la maladie peut se développer sans qu'on y prenne garde du fait de l'absence de chancre au stade primaire. La syphilis secondaire se traduit en particulier par l'apparition de pigmentations autour du cou des femmes qui en sont atteintes. C'est ce qu'on appelle ironiquement le " collier de Vénus ". Dans sa conférence à l'Académie française, Le corps : esthétique et cosmétique, le philosophe Michel Serres suppose que c'est afin de le cacher que les coquettes de la fin de la Renaissance ont lancé la mode de la fraise, une collerette de dentelle à plusieurs couches superposées.

La syphilis n'a pu être maîtrisée qu'au XXe siècle, grâce à la découverte des antibiotiques. On ne connaissait auparavant d'autre remède que l'enduction du chancre avec une solution à base de mercure, pour soulager le mal.



PILLEURS DE TOMBES ET FAUSSAIRES DE STÈLES

L'Amérique latine est l'objet d'un très intense pillage de son patrimoine précolombien. Les pillages de sites, en Amérique latine, c'est une longue tradition. On pourrait même dire qu'elle a démarré avec la conquête des Amériques. Les premiers conquistadors ont commencé par piller l'or et les sépultures à la recherche de l'eldorado et de la richesse. Puis, c'est devenu, en Amérique latine, un véritable commerce, avec des véritables spécialistes, les huaqueros, les pilleurs de tombes… Ce sont des personnes, aussi bien au Mexique, au Pérou, en Équateur, qu'en Colombie, souvent des paysans qui sont devenus de véritables spécialistes de l'archéologie, qui vivent, en fait, de piller les sites, les tombes et qui revendent leurs butins au marché noir.

UNE STÈLE BRISÉE EN QUATRE MORCEAUX
La cité Yocib, aujourd'hui connue sous le nom de Piedras Negras demeure le site archéologique maya le plus important du Guatemala. Remarquablement préservé car très difficile d'accès, au cœur de la jungle, ses sculptures et inscriptions ont permis en 1960 à l'archéologue Tatiana Proskouriakoff de déchiffrer l'alphabet maya et de comprendre la vie politique de cette civilisation ; un séisme dans l'histoire de la recherche. Avant cette date, on ne disposait que de très peu d'informations sur les centres d'intérêt des Mayas, qui semblaient passionnés par la religion, l'astronomie et le calendrier, mais pas par la politique.La stèle numéro 9, dont un fragment sera mis aux enchères à Paris, est une preuve irréfutable de l'importance que les Mayas portaient à leur propre histoire. C'est justement le fragment qui représente cette coiffe qui est destiné à être vendu à Paris par les époux Manichak et Jean Aurance. En plus de représenter un sublime exemple d'art précolombien, ce morceau de calcaire d'une cinquantaine de centimètres de côté donne surtout une information primordiale sur la cité de Piedras Negras.

" L'oiseau, situé au sommet de la coiffure, est surmonté d'un signe géométrique que l'on connaît très bien car il s'agit du glyphe de la grande métropole Teotihuacan. Cet élément nous prouve que les Mayas classiques ont eu des rapports avec Teotihuacan alors même que cette sculpture a été réalisée bien après la chute de la métropole ".
Si l'on parle de fragment, c'est bien parce que la stèle en question est brisée en quatre morceaux. Est-ce le fait des pillages successifs qui ont eu lieu sur le site de Piedras Negras depuis les années 1960 ? Rien n'est moins sûr selon Dominique Michelet : " Sur la photographie prise par l'archéologue autrichien Teobert Maler en 1899, qui est la première représentation que l'on a de la stèle, on voit bien qu'elle est brisée au sol en plusieurs morceaux ".
S'il est probable qu'elle soit tout simplement tombée, il est davantage plausible qu'elle ait été brisée par les Mayas eux-mêmes. " À la fin de la dernière grande dynastie, au début du 9e siècle, Piedras Negras a été défaite pas son éternel rival Yaxchilan. Il est assez vraisemblable que les vainqueurs aient brisé un certain nombre de sculptures pour marquer leur victoire sur le pouvoir auquel ils s'opposaient ", explique l'archéologue.
Ce qui est cependant certain, c'est que le fragment de stèle proposé aux enchères a été retaillé par les pilleurs pour faciliter son transport. " En comparant les photos de 1899 avec le fragment mis en vente, on voit que les pilleurs ont éliminé des parties qu'ils jugeaient moins intéressantes pour se concentrer sur la partie la mieux préservée ", analyse Dominique Michelet. De la même manière, ils l'ont aminci pour le ramener d'une cinquantaine de centimètres d'épaisseur à environ six centimètres.

Après avoir été arraché à son environnement, ce fragment de stèle aurait été acquis par Earl Stendhal, un célèbre marchand d'art californien, avant d'être revendu aux époux Aurance. Il a donc complètement disparu des radars pendant des dizaines d'années, jusqu'à la mise en ligne du catalogue de la vente Millon d'art précolombien il y a quelques semaines. Ce qui a permis aux archéologues, à l'affût de ce type de ventes, de repérer l'œuvre et de la retirer de la vente.
UN FAUX MÉMORABLELe Fuente Magna Bowl a été découvert en Bolivie près du lac Titicaca. Avant cette découverte, le site

n'avait fait l'objet d'aucune fouille. C'est un bol en pierre (certains auteurs disent que c'est de la céramique, bien que la pierre soit le matériau le plus accepté) en forme de bol pour faire des libations, avec des gravures zoologiques et anthropomorphes dessus.

Le bol a également soit du proto-sumérien, selon le Dr Clyde Winters, un pseudo-scientifique atlante sévère, soit du phénicien, selon Hugh Bernard Fox, une écriture gravée de chaque côté. Clyde Winters a traduit le script de chaque côté du bol.

Le côté droit indique :

"Les filles prêtent serment d'agir avec justice (cet) endroit. (C'est) un oracle favorable du peuple. Envoyez un juste décret divin. Le charme (la Fuente Magna) (est) plein de Bien. La (Déesse) Nia est pure. Prêtez serment (à elle). Le devin. Le décret divin de Nia (est), d'entourer le peuple de Bonté / Joie. Valorisez l'oracle du peuple. L'âme (à), apparaît comme un témoin de la [Le bien qui vient de la foi en la déesse Nia avant] toute l'humanité."



Le côté gauche indique :

"Faites une libation (cet) endroit pour l'eau (liquide séminal?) (ou souffle de vie). Beaucoup d'encens, pour justement, faire la pure libation. Capturer la pure libation (/ou Apparaître (ici) en témoin de la pure libation). Bien divin dans cette proximité phénoménale de la puissance de la divinité."

Alberto Marini le traduit différemment ; cependant, et prétend que le bol se lit beaucoup plus simplement "le Seigneur de la Sérénité avec la lumière rassemble et rassemble les grands animaux et les chèvres et les chevreaux (affaiblis par le manque de fourrage, ou errant à la recherche de nourriture) vers les champs ouverts pour du repos." De plus, la linguiste Anna Meskhi prétend qu'il y a des lettres Kartuli Asomtavruli (géorgiennes) gravées sur le bol avec le sumérien.

Récit pseudoarchéologique

L'auteur Zecharia Sitchin utilise le sumérien prétendument gravé sur le bol, le bol étant trouvé si loin de la Mésopotamie, comme preuve d'une intervention et d'interactions d'un autre monde avec les Sumériens, en particulier par une race d'extraterrestres appelée Anunnaki.

D'autres prétendent que le bol a été fabriqué par des Sumériens qui se sont installés en Bolivie en 2500 av. Cette "théorie" dit que le bol est la preuve d'un ancien voyage transatlantique et de l'influence des Sumériens sur l'Amérique du Sud. Pour expliquer ce voyage, les Sumériens ont apparemment parcouru la côte africaine puis utilisé un courant océanique pour traverser l'Atlantique où ils ont finalement trouvé et installé la Bolivie. Les gens qui croient à cette théorie disent que le bol représente la déesse Nia, et le bol a été utilisé à la fois dans les rituels de fertilité et dans les rituels pour remercier la Bolivie des ressources abondantes fournies aux colons sumériens.

Avec la représentation de la déesse Nia en main, un site Web pseudo-archéologique affirme que " Nia est le terme Linear-A pour Neith. Neith est le nom grec de la déesse égyptienne Nt ou Neit,

sémitique Anat. Cette déesse était extrêmement importante et populaire parmi les anciens peuples de Libye et d'autres parties de l'Afrique centrale, avant de quitter la région pour s'installer en Mésopotamie, dans la vallée de l'Indus et en Crète minoenne. Ils font valoir que c'est une preuve supplémentaire de l'installation des Sumériens en Bolivie.

Le bol Fuente Magna comme artefact
Le plus gros point contre le bol Fuente Magna est probablement le fait qu'il n'y a pas de contexte solide pour l'artefact. Personne ne sait quand il a été trouvé, par qui il a été trouvé, s'il y avait d'autres artefacts sur le site, même où se trouvait exactement le site. Il n'y a aucun moyen de comprendre le contexte du tout. N'importe quel archéologue vous dira qu'une fois qu'un artefact perd sa provenance, il est effectivement inutile en termes d'interprétation réelle. Cet artefact n'a pas de provenance pour commencer, à l'exception d'une histoire d'un homme âgé qui prétend l'avoir vu environ 40 ans avant son récit.

Deuxièmement, personne n'est d'accord sur ce qui est écrit dessus ou de quelle langue il s'agit. Certaines personnes se disputent encore sur la composition du bol. Il y a eu des affirmations selon lesquelles c'était sumérien, proto-sumérien, phénicien, géorgien, et selon certains, il y avait de l'hébreu quelque part. Sans consensus sur ce que l'écriture sur le bol est réellement, les gens ont été libres de revendiquer n'importe quelle langue qui correspond à leur récit personnel, comme Clyde Winters qui pense que les Olmèques étaient des descendants de l'Atlantide et se sont installés à l'origine en Libye. Même les gens qui conviennent que c'est en sumérien (ou proto-sumérien) ne sont pas d'accord sur la traduction.

Malheureusement, il n'y a jamais eu d'enquête réelle sur le bol par des érudits et des archéologues légitimes, peut-être en partie par le fait que le bol n'a aucun contexte. Il n'a même jamais été daté, car il est fait de pierre sans aucun résidu à tester. Il est possible que les histoires du Fuente Magna Bowl concernent en fait plus d'un bol, car certains disent qu'il était entier et d'autres disent qu'il devait être restauré. Sa légitimité est très discutable, et il semble n'attirer que les gens qui veulent l'utiliser pour aider à remplir leurs propres récits personnels.

Dans ce cas, la pseudoarchéologie semble être enracinée dans des idées racistes et égocentriques. Cette idée selon laquelle la culture mésoaméricaine a été influencée, et même créée par une force extérieure, découle de l'idée que les civilisations non européennes n'étaient capables de rien de avancé par elles-mêmes. Les gens qui croient que cela n'est peut-être pas tout à fait raciste eux-mêmes, mais cela pousse malgré tout à un récit de propagande colonialiste. Bien qu'ils ne soient pas eux-mêmes archéologues, un conférencier à l'Université d'Afrique du Sud, Everisto Benyera, affirme que les personnes qui détruisent les réalisations des peuples non occidentaux révoquent l'agence et les compétences de ces peuples, allant jusqu'à appeler ce genre de licenciement "vol de l'histoire".

Robert Cargill, professeur d'études classiques et religieuses, résume la pseudoarchéologie à motivation raciale en disant : " Il existe un préjugé ethnique sous-jacent contre les personnes de couleur que de nombreux blancs ne reconnaissent même pas lorsque les magnifiques réalisations du monde antique sont attribuées à des extraterrestres au lieu de leurs créateurs légitimes - les ancêtres des Égyptiens, des Irakiens, des Guatémaltèques, des Péruviens modernes, etc. Cela ne veut pas dire que la croyance en l'ancienne théorie des extraterrestres rend raciste. Cependant, attribuer les réalisations des précurseurs des peuples à la peau foncée à des extraterrestres parce que vous pensez qu'ils n'auraient pas pu le faire eux-mêmes pourrait être perçu comme raciste envers les personnes de couleur qui descendent de ces anciens innovateurs.





LA PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE DE ABYA YALA

Il y a cinq siècles que les conquistadores ont brûlé les livres écrits par les penseurs du Mexique et du Guatemala.

L'autodafé volontaire des livres Mayas au XVI ème siècle.



Ce dimanche 12 juillet 1562, sur la grande place de San Miguel de Mani au Yucatán, la fumée et les cendres de l'Inquisition emportent 5 000 précieux codex, parchemins délicatement enluminés de couleurs végétales, peints à la brosse de hérisson, des statues de bois finement gravées, des manuscrits en peau de daim et en écorce de figuier sauvage."

Debout face aux flammes, l'inquisiteur affronte le diable. Le feu gronde, noircit, dévore, et autour de la fournaise s'élève une longue plainte, celle des Indiens pendus par les pieds, battus de verges, tondus et aspergés de poix bouillante. Un peu plus loin, d'autres indigènes attendent, tête basse, hérétiques coiffés du san-benito, la casaque jaune dont on revêt ceux promis au bûcher de l'Inquisition.

Aujourd'hui, ces classiques renaissent de leurs cendres tels autant de phœnix. Le hasard veut que cette conjonction philosophique prenne place exactement cinq cents ans après que Moctezuma II (1466-1520), le porte-parole (tlatoani) de la Triple Alliance azteca, a rencontré le conquistador Hernán Cortés au seuil de sa capitale en novembre 1519. Après commence la destruction des manuscrits non chrétiens dans les bibliothèques des peuples nahua et maya par les zélotes venus d'Europe.

Ces textes manuscrits expliquent, enseignent une philosophie largement oubliée, celle des habitants originels de Mésoamérique : les Nahua, locuteurs du nahualt (également connus comme Mexica ou Aztèques, des hauts plateaux du Mexique) et les Maya (qui vivent au Guatemala, Belize, Honduras, et au sud du Mexico).

Déjà, dans les années 1530, le frère espagnol Bernardino de Sahagún apprenait que les sociétés nahua, ou aztèques, avaient leurs propres savants, les tlamatinime- ce substantif au genre neutre se traduit par " connaisseur.se des choses ", " sage ", " philosophe ". Ces philosophes se vouaient à l'écriture, préservant les classiques littéraires nahua, et éduquaient les enfants des deux sexes, dès l'âge de huit ans, aux questions existentielles. Plusieurs d'entre eux étaient des femmes, et ils/elles bénéficiaient d'années d'enseignement dans des calmecacs -institutions nahuas d'éducation supérieure. Les philosophes prenaient soin de, et

recopiaient le contenu des livres, la banque mémorielle de leur société. Les Nahuas considéraient que ces tlamatinime, qui incluaient également des poètes et des historiens, exerçaient un leadership intellectuel et moral.

Quand Sahagún réalisa - avec l'aide de collaborateurs indigènes tel Antonio Valeriano - la profondeur de la pensée de ses informateurs nahua, il louangea ces anciens, les élevant au rang de " sages ou philosophes " (sabios o philosophos). C'est ainsi que, un siècle avant Descartes, devançant l'émergence de la philosophie européenne moderne, nous savons maintenant que de même que chez les " Grecs, Romains ", il était " de coutume en cette nation indienne " de tenir " les sages, éloquents, vertueux, et courageux " en " haute estime ".

La philosophie nahua

L'argument nahua pour une " vie digne ", ou plus exactement " enracinée " (rooted life), neltiliztli, " fonctionne en termes éthiques à la manière de l'eudaimonia d'Aristote ". Cette perspective grecque est comparable au concept nahua des vertus (ce qui est " bon, noble " : qualli, yectli) : ainsi la sagesse nahua " porte un regard qui en termes éthiques est similaire à celui d'Aristote ".

À partir des années 1540, quatre décennies durant, Sahagún transcrivit le contenu de ses entretiens avec les anciens des Nahuas. Ils écrivirent d'abord en nahualt, puis dans l'alphabet romain, avant de traduire en espagnol. Il en résulta une encyclopédie bilingue de 1200 pages, contenant plus de 2400 illustrations tracées par des artistes nahua, intitulée L'Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne - connu aujourd'hui comme le Codex de Florence. Ces livres du XVIe siècle, dont la traduction en anglais, achevée en 1982, nécessita trente ans de travail, couvrent l'ensemble du savoir nahua, de l'histoire aux sciences naturelles, de l'économie à l'astronomie, en passant par la philosophie.

La redécouverte des manuscrits mésoaméricains

Par chance, il est d'autres manuscrits mésoaméricains qui ne disparurent pas lors des pillages et des autodafés des colons espagnols. Des milliers de pages furent copiées et préservées. Aujourd'hui, elles reviennent à la vie, par des efforts de déchiffrage, de traductions, d'études nouvelles. Le plus célèbre texte maya est le Popol Vuh (" Livre du Conseil ", ou " Livre de la Communauté "), posé par écrit au mlieu du XVIe siècle au nord de l'actuelle Guatemala City. Cet ouvrage décrit les origines et l'histoire du peuple maya des K'iche', qui compte aujourd'hui plus de 1,5 million de personnes au Guatemala. Et il donne voix aux femmes ; le mot " grand-mère " y est cité deux fois plus souvent que celui de " grand-père ".

Avec le déchiffrage des glyphes maya durant ces dernières décennies, de nouvelles voies sont désormais ouvertes aux philosophes. Des sentiers qu'emprunte McLeod, quand il stipule dans l'introduction de son dernier livre sur la philosophie maya : " Aujourd'hui, pour un philosophe qui,

comme moi, n'a pas étudié l'archéologie, il est désormais possible et constructif d'explorer les pensées des Anciens Mayas d'une façon inenvisageable il y a seulement vingt ans. Le savoir exhumé, déchiffré, compris et accumulé en matière d'écriture et de culture maya rend possible l'exercice de la philosophie maya comme tradition philosophique per se. "

Une telle acceptation est une situation inédite pour la philosophie mésoaméricaine classique. En 1956, quand M. León-Portilla publia sa thèse doctorale sur la philosophie nahua, La filosofía náhuatl estudiada en sus fuentes (" La philosophie nahua étudiée en ses sources "), le terme " filosofía ", philosophie, prêtait à controverse : pouvait-on réellement parler de philosophie quand on évoquait les peuples autochtones des Amériques, quand le seul nom d'Amérique évoque l'impérialisme européen qui nomma ainsi ces continents ? Ces terres étaient dites Cemanahuac - " Entouré d'eau " - en nahua, et Abya Yala - " Terre généreuse " - en kuna, langue parlée dans l'actuel Panama.





Les éditions de l'Université d'Oklahoma (The University of Oklahoma Press) résolurent le dilemme, en remplaçant, dans la traduction en anglais de la thèse de M. León-Portilla, le terme " filosofía " par l'expression " thought and culture " - " pensée et culture ". C'est ainsi que l'édition anglaise reçut le titre d'Aztec Thought and Culture: A Study of the Ancient Nahuatl Mind (1963).

Mais quel que soit le titre posé sur la couverture, en anglais comme en espagnol, le contenu restait explosif : car M. León-Portilla entendait démontrer dans cette étude que les philosophes locuteurs du nahua (tlamatinime) s'étaient attaqués, de manière purement rationnelle, à des réflexions sur la conscience d'être soi ! Des réflexions que l'on disait volontiers propres à une pensée grecque classique, développée à l'époque des sophistes et de Socrate, quitte à concéder que certains penseurs orientaux avaient pu esquisser des réflexions similaires.

En soutenant cela, M. León-Portilla faisait écho à Sahagún, qui écrivait quatre siècles avant lui la ligne suivante, issue de confidences de ses informateurs indigènes dans la première moitié du XVIe siècle, à propos du rôle d'un philosophe parmi les Nahua : " Il agit tel un miroir devant les autres ; il les rend prudents, attentifs. " Ce que M. León-Portilla rend selon les termes suivants : " À nouveau, il y

a similarité avec la pensée éthique de la Grèce et de l'Inde : l'homme a besoin de se connaître lui-même, d'accéder au gnóthi seautón de Socrate. "

La pensée nahua au prisme des défis du XXIe siècle

Alors que nous entrons, en ces années 2020, en un monde qui pourrait connaître des extrêmes tout autant politiques que climatiques, ce serait peut-être une bonne idée que, nous aussi, nous mettions un miroir devant nous. Pour passer de l'autre côté, pourquoi pas en une renaissance, sinon une révolution de la philosophie mesoaméricaine ? Nous qui nous habituons doucement à vivre en une ère de fake news diffusées sur un réseau numérique aux ramifications mondiales, qui nous apprêtons à connaître la multiplication d'événements météorologiques extrêmes, qui pourrions céder à des intelligences artificielles le contrôle de nos existences, qui regardons les démocraties vaciller au bord du précipice…

En une telle ère, il est temps de se poser quelques questions fondamentales et existentielles. Nous pourrions par exemple reprendre à nouveau frais l'énigme formulée par un des grands philosophes précolombiens du XVe siècle.

EXERGUE : " Moi, Nezahualcoyotl, je demande : Est-il vrai que l'on vit réellement sur terre ? "

Nezahualcoyotl était un roi-philosophe nahuatl. Mécène des arts, il contribua à l'embellissement de la cité-État de Texcoco, centre intellectuel situé légèrement à l'est de la ville connue aujourd'hui comme Mexico, en bordure du lac Texcoco, aujourd'hui asséché. Nezahualcoyotl ordonna en son temps la construction d'aqueducs qui amenèrent l'eau courante dans la ville. Et il fit construire des halls dans les palais, afin que puissent s'y rencontrer les philosophes, artistes et poètes.



Nezahualcoyotl (28 avril 1402 - 4 juin 1472) était un érudit, philosophe (tlamatini), guerrier, architecte, poète et souverain (tlatoani) de la cité-état de Texcoco de la triple alliance mexicaine.

Mais en matière de philosophie proprement dite, Nezahualcoyotl ne donnait jamais de réponse claire à ses questions, et il s'exprimait par énigmes. Il préférait ainsi prendre comme objet de réflexion notre manque général de connaissances, notre condition de " mortels que nous sommes, humains, toujours et encore ".

Nezahualcoyotl s'inquiète : " Je suis intoxiqué, je sanglote, je pense, je parle, et en moi-même je le découvre. " Il pose à ses lecteurs et auditeurs des questions existentielles : " Que cherche votre esprit ? Vers quoi incline votre cœur ? […] Peut-on espérer quelque chose sur terre ? "

À l'aube d'une nouvelle décennie, de telles questions fondamentales semblent plus pertinentes que jamais si nous entendons vraiment fonder une " vision globale 2020 ". Le Sommet Action Climat des Nations Unies, ou des activistes telle la jeune Greta Thunberg, mettent sous pression les politiciens, décidément trop englués dans le court-terme pour faire face à une crise climatique. Les appels collectifs à des actions coordonnées à l'échelle

planétaire se multiplient.

Il est possible qu'une prise de conscience élargie se fasse jour, simplement parce que nous allons nous mesurer à des défis globaux. Et en ce cas, parmi les inspirations philosophiques qui nous permettront de faire face à ces menaces existentielles, nous pourrons trouver de l'espoir dans les traditions philosophiques classiques de l'Amérique précolombienne. Simplement parce que, 550 ans plus tard, la question posée par Nezahualcoyotl reste d'actualité : Qu'est-ce que la réalité ? Qu'est-ce qui est vrai ? Et comment conserver notre équilibre sur notre " terre qui se dérobe sous nos pieds " (tlaticpac) ?

Telle était la nature des questions que se posaient les philosophes nahua dans ce qui est aujourd'hui le Mexique central.

Leur rôle était de " tendre un miroir à autrui ". Le ou la philosophe devait amener par cette analogie les gens à être " prudents ", à voir apparaître " un visage (une personne)



en eux ". Parce que nous ne sommes que de passage sur cette terre . " Nous ne sommes venus ici que pour nous connaître " Le scepticisme des plus grands penseurs mésoaméricains fait écho aux réflexions rationnelles d'un Socrate.

Les écrits des peuples indigènes du XVIe siècle nous apprennent que parmi les Nahua, des femmes étaient considérées comme d'importantes philosophes. Un chroniqueur rapporte que la " Dame de Tula " a eu des discussions philosophiques avec Nezahualpilli (1664-1515), le leader élu de Texcoco, éduqué sous les meilleurs auspices puisque fils de Nezahualcoyotl - déjà évoqué. Cette " Dame de Tula " était décrite ainsi : " Elle était si sage qu'elle pouvait argumenter avec le dirigeant et les plus sages de son royaume, et elle était aussi une poétesse hors du commun. "Une autre intellectuelle connue s'appelait Macuilxochitl. Née vers 1435, elle est l'auteure d'un poème impérieux sur la manière dont des femmes sauvèrent un dirigeant ennemi en 1476. Son poème com-

mence sur ces mots : " J'élève mes chants, moi, Macuilxochitl, pour réjouir Celui-qui-donne-la-vie, que la danse commence ! " Alors que l'Europe chrétienne punissait la nature pécheresse des femmes - sorcières sur le bûchers de l'Inquisition, les autochtones mexicains célébraient la fertilité féminine comme un lien direct vrs la nature et la terre… "

Si nous nous référons à L'Histoire générale…, le travail encyclopédique compilé par Sahagún au XVIe siècle, et plus spécifiquement à son Livre VI, consacré à la " Rhétorique et à la philosophie morale ", nous y découvrons un passage crucial, qui concentre en quelques mots la métaphysique nahua. C'est à ce moment où une philosophe (tlamatini) donne à sa fille le conseil suivant, se référant " aux nobles femmes, aux vieilles femmes, à celles qui ont les cheveux blancs, [elles qui] nous ont élevées telles que nous sommes " : " Nous nous déplaçons, et nous vivons, autour du sommet d'une montagne. Par là se trouve un abîme ; et par ici se trouve un abîme. Si tu vas là, ou si tu vas ici, tu chuteras. Ce n'est qu'au milieu [tlanepantla] que tu te dois d'aller, que tu te dois de vivre. "

Cette " philosophie de l'équilibre " qui nous permet de vivre sur cette " terre glissante " est une part vitale de la philosophie nahua. Cette pensée pourrait bien être applicable à notre époque : qui, parmi nous, n'a pas aujourd'hui le sentiment de cheminer sur la crête d'une falaise ? Qui pense être à l'abri de se sentir prochainement glisser sur une pente de plus en plus rocailleuse, de plus en plus forte, jusqu'à chuter dans un gouffre ?

Les penseurs nahua défendaient qu'il fallait rechercher une foulée mesurée, une voie du milieu associant l'être et le vivre, comme le souligne James Maffie dans Aztec Philosophy: Understanding a World in Motion (2014) - Un livre dévolu à la seule métaphysique nahua ; son prochain ouvrage, Toltecayotl: An Aztec Understanding of the Well-Ordered Life, portera sur l'éthique nahua et son concept de bien-vivre.

Teotl est un concept-clé de la pensée nahua : c'est une puissance, une énergie autonome, dynamique, qui s'engendre elle-même, qui " vivifie le cosmos et ce qu'il contient ", pour citer J. Maffie. Teotl est, en termes métaphysiques, à la fois immanent et transcendant.

Selon le point de vue panthéiste nahua, qui ne hiérarchise pas le monde entre céleste et terrestre, la vie est essentiellement un mouvement d'entretien permanent de l'équilibre - en sachant que l'abîme se trouve toujours à une enjambée de distance. Si nous devions suivre le conseil des penseurs nahua, nous devrions agir avec plus de soin, jaugeant en permanence les conséquences de nos paroles et de nos actes sur la société. La vérité (neltiliztli) est quelque chose que nous devons chercher en étant authentiquement enracinés en nous-mêmes. C'est ainsi, estime J. Maffie, que la vérité devient non une question sémantique mais une façon d'être et de faire, un mode de vie. Le concept nahua de vérité peut s'appréhender en termes ontologiques, comme une alètheia heidegerienne fermement établie en l'être. Le sens entier du concept nahua de neltiliztli " inclut un composant heidegerien inaliénable, à savoir l'alètheia non référentielle, le dévoilement ", a soutenu Willard Gingrich.

Une vision encore plus cosmologique nous vient des hauts plateaux du Guatemala. Là où s'est développée la civilisation maya avancée, avec la cité de Tikal (Yax Mutal) comme épicentre, dans la période classique (250-900 de notre ère). Les Maya ne créèrent pas seulement une architecture et un art parmi les plus impressionnants du monde. Ils développèrent une numération de base 20, qui utilisait le zéro positionnel dès l'an 36 avant notre ère- le plus ancien usage attesté du zéro -, et un système d'écriture logosyllabique quelque 1800 ans avant qu'arrivent les Européens. Le déchiffrement des différentes combinaisons des 800 signes - graphèmes qui combinent, comme l'indique le terme logographique,

1) le fait d'être des symboles correspondant à des mots (lemmes)
2) pouvant se lire phonétiquement comme des syllabes - est toujours en cours. En 2018, des tests chimiques ont prouvé que le

codex maya de Mexico (connu antérieurement comme " codex Grolier "), tardivement réapparu en 1964, était authentique. Ce document de glyphes syllabiques, en pages faites d'écorces et pliées, a été achevé au plus tard en 1154, ce qui en fait le plus ancien livre d'Amérique aujourd'hui.

Le Popol Vuh, classique maya par excellence, nous raconte comme les différents peuples autochtones, parlant autant de langues très différentes, s'assemblèrent tous dans un lointain passé, dans l'attente partagée du lever du Soleil. Convergeant sur les rives de l'océan Atlantique, regardant vers l'orient, ces peuples divers furent " ensemble liés et exposés comme unité face à la lumière ". Lisons ce qu'en dit la nouvelle traduction du Popol Vuh par Michael Bazzet : " Quel que soit le nombre des communautés / qui existent au monde aujourd'hui / quelque infini que soit que soit le nombre des humains / L'aube est la même pour tous. "

En ce monde qui fait face à la fois à un changement climatique massif et à la désunion des sociétés, les idées maya font plus



que jamais sens. Dans son dernier ouvage, Alexus McLeod compare la philosophie maya au taoïsme chinois, en vue d'en dégager des dynamiques similaires. Il souligne également la pertinence de la cosmovision maya, pour laquelle nos actes sont une part de la " création permanente du monde ", pour appréhender notre monde global. La philosophie des Maya nous enseigne ainsi que la Création n'est pas quelque chose d'unique, qui ne serait arrivé qu'une seule fois ; la Création est un processus permanent.

Par moment, les avertissements des scientifiques sur le changement anthropique que connaît le climat en notre XXIe siècle semblent faire écho à des pans entiers de la philosophie maya, à des passages de son " Livre des conseils " ou Popol Vuh. C'est maintenant, plus que jamais, qu'il semble pertinent de penser notre planète comme une recréation permanente. Peut-être est-il temps de cesser de penser que nous vivons dans un monde stable, créé une fois pour toute, une planète assemblée voici quatre milliards d'années. Nous pourrions aussi considérer que nous-mêmes, et nos actes, et chacun de nos souffles, sommes autant de parts de la créa-

tion continue de la Terre - ce que pourraient dire les Maya. De cette façon, nous pourrions nous percevoir comme co-créateurs, nous aidant les uns les autres à modeler le monde de demain. Ce serait peut-être la meilleure façon de répondre au défi de notre crise climatique globale, en nous unissant autour d'un objectif commun qui matérialiserait la nécessité de nous penser solidaires. Parce que " l'aube est la même pour tous ", il nous faut envisager toutes les communautés, tous les humains comme " ensemble liés et exposés comme unité face à la lumière ".

Si nous ajoutons à cela la philosophie nahua d'appréhension d'un monde en mouvement, toujours attentive à ne pas glisser vers l'abîme tout en progressant sur cette sente de terre glissante, au long d'une falaise abrupte, qu'est la vie terrestre, nous pourrions peut-être nous projeter dans une nouvelle aube - en termes philosophiques. Et qui sait ? Un jour, si nous nous donnons la peine de les écouter, les philosophes classiques de Mésoamérique - dont les descendants et les héritiers culturels sont toujours vivants, et entretiennent cette pensée au Mexique, au Guatemala, à Belize et au Honduras - pourraient nous aider à mieux nous connaître nous-mêmes.

En l'attente de ce jour, nous avons toujours besoin de philosophes capables d'agir " tel un miroir devant les autres " - la seule façon de nous rendre tous prudents et attentifs aux conséquences de nos actes. Pourquoi tout cela pensez-vous ? Pour retarder une nouvelle fin du monde peut-être ? Mais de quelle fin du monde parlons-nous ? Pour les Mésoaméricains, elle a déjà irrémédiablement eu lieu par une nuit d'octobre 1492, et a continûment lieu depuis cette date : elle définit l'état du monde. La fin du monde, c'est les Blancs.

Le chaman yanomami Davi Kopenawa, l'auteur avec Bruce Albert de cette œuvre " fantastique " qu'est La chute du ciel, à laquelle Ailton Krenak rend hommage dans son petit livre, est lui aussi souvent au potager. Il s'y rend pour y travailler la terre chaque fois que ça va mal. Et ça va mal.

Ce mal, Antonin Artaud, avant de le fuir, sur place ou au Mexique, chez les Tarahumaras, l'a désigné à la gueule de ses compatriotes comme " le mal blanc " : le simple passage sur une île d'un navire qui ne contient que des gens " bien-portants " et provoque l'apparition de maladies inconnues, des maladies qui, dit Artaud, " sont une spécialité de nos pays " - " zona, influenza, grippe, rhumatismes, sinusite, polynévrite, etc., etc. " À quoi, depuis cinq siècles d'histoire dérobée à l'île-Continent Abya Yala, il faut ajouter toutes ces machines d'extraction capitaliste de minerai de vies, minérales, végétales et ani-

males, qui, en œuvrant inéluctablement à travers l'espace colonial, ont couvert la Terre d'épaisses fumées épidémiques asphyxiantes, toutes les formes de mort ou, si l'on préfère, d'inexistence, inventées par l'Europe des puissants et des mangeurs d'or : le culte de Jiji Cricri, l'État-Nation et sa monnaie frappée, le Droit, la Science et la Philosophie royales des Universités, le travail contraint, la dépendance alimentaire, vestimentaire, médicale et scolaire, les guerres d'extermination, la prostitution des femmes, l'alcool et les objets à profusion.

Tout ce qui, chez nous comme partout où le mal blanc a fini par s'étendre (puisqu'il ne fait de doute pour personne qu'il s'est d'abord déclaré de notre côté de l'Océan), accomplit par immunité adaptative, cette formidable dégénérescence de l'humain qu'est sa clientélisation : son incapacité foncière à ajouter du monde au monde sans l'acheter en boîte dans un commerce, à l'état de marchandise - fut-ce même comme un livre - au prix d'immenses destructions de ressources. Une immunité acquise qui fait de chacun d'entre nous, consommateurs d'objets et d'idées, de terribles porteurs asymptomatiques des agents pathogènes du capitalisme étatique et reconduit le plus souvent cette conviction d'innocence, qu'Artaud dénonce comme notre manque de " culture ", tellement caractéristique des colonisateurs blancs, " bien-portants " seulement d'avoir trop longtemps séjournés dans un bain de déjections urbaines et d'avoir survécus aux maladies mortelles qu'il y ont contractées, à force d'en mourir par millions.

On ne comprendra pas la pensée et le message de grande envergure du petit livre qu'Ailton Krenak adresse aux Blancs - par l'entremise d'universitaires amicaux et bien-portants venus l'interroger dans son potager - si l'on ne parvient pas à se situer au point de contact où il se trouve avec nous depuis cinq siècles. Il est vrai que les Indiens nourrissent les imaginaires de nombreux brésiliens, et plus encore peut-être de nombreux euro-occidentaux, tant il est vrai que la presque totalité de leurs traités modernes d'économie, de politique et de métaphysique, reposent sur des fictions théoriques, le plus souvent racistes, parfois panégyriques, des modes d'existence des peuples " sauvages ". La pandémie en cours dans le monde des " bien-portants " a vu fleurir dans la presse française l'espoir d'une révolution sociale et politique inspirée des modes de relation amérindiens aux non-humains, comme si leur exemple portait la possibilité d'une métamorphose ou d'une révolution historique à venir de nos propres modes de vie, grâce à quoi, dans un ultime sursaut de conscience, nous pourrions échapper à la catastrophe imminente. Ce qui est une autre manière de nier la portée et le sens de l'intrusion de notre absence de monde dans le monde indien, et plus généralement partout où existait un monde, c'est-à-dire une communauté de communautés d'êtres et de personnes spécifiées sans spécisme, sexuées sans sexisme, affiliées sans racisme. Car Ailton Krenak ne parle pas du moyen d'éviter, ni même d'ailleurs de repousser la fin du monde.

La fin du monde n'est pas, de son point de vue, ce que les Blancs ont potentiellement devant eux comme perspective d'échec à plus ou moins long terme, en raison de leur dispendieuse façon d'habiter, on devrait plutôt dire d'inhabiter, la Terre et que, repentis, ils pourraient anticiper et conjurer avec l'aide d'un Indien. La fin du monde, c'est les Blancs. Comme le rappellent avec force Deborah Danowski et Eduardo Viveiros de Castro dans L'arrêt de monde , elle a déjà irrémédiablement eu lieu par une nuit d'octobre 1492, et a continûment lieu depuis cette date : elle définit l'état du monde. La guerre avec l'ennemi blanc est depuis longtemps perdue. C'est depuis la défaite de ses peuples qu'Ailton Krenak écrit ses Idées - et cette défaite a été jusqu'à présent, pour nous qui sommes d'abord, tant bien que mal, socialisés par le capitalisme, assistés par l'État-Nation, consommateurs de biens matériels et d'idées, que cela nous plaise ou non, notre victoire. La fin du monde, c'est nous, et rien ne peut plus réchapper à ce que nous sommes.

La poésie et la créativité des " sujets collectifs " amérindiens, la relation forte, sensible, qu'ils tissent avec tout ce qui les entoure, la technique du rêve comme moyen de communier avec la Terre, cette " politique du rêve contre l'État ", pour reprendre la belle expression

de L'arrêt de monde, bref, tout ce qu'Ailton Krenak propose comme Idées pour retarder la fin du monde, cela n'appartient à aucune " culture ethnique traditionnelle " (trois termes forgés par l'anthropologie euro-occidentale coloniale), mais relève d'" une stratégie consciente de résistance " au cosmocide, adoptée et pratiquée en situation par des collectifs au contact du mal blanc et intégralement partageable et amendable par tous ceux qui sont encore capables dans l'état actuel de fin du monde d'éprouver le plaisir d'être en vie. Car, ces Idées ne sont pas pour les amphithéâtres des Universités, ni pour les politiciens qui confondent l'imagination d'un autre monde possible pour une part avec la réorganisation des relations sociales entre les membres d'un " club de l'humanité " fermé aux autres gens, par exemple à nos " sœurs " les pierres, et, d'autre part, avec la régulation de l'exploitation des ressources naturelles par la sanctuarisation d'espaces " sauvages " d'où sont immanquablement exclus les collectifs humains susceptibles de les rêver. Une double exclusion létale, du non-humain hors de l'humanité et de l'humanité hors du non-humain.

Les Idées d'Ailton Krenak sont une invitation adressée à tous ceux qui sont capables de sérieusement penser, c'est-à-dire de chanter, que le rio Doce inondé en novembre 2015 par 60 millions de tonnes de boue toxique est dans le coma, c'est-à-dire est encore vivant. A ceux qui sont capables de ce que l'anthropologue et philosophe congolais Patrice Yengo appelle la " vivantité ", c'est-à-dire qui sont capables d'intimement lier leur propre existence vivante à tous les vivants, de ne pas se produire eux-mêmes vivants sans produire un monde de vivants, et surtout de le faire au lieu même de la mort, sous le coup de la dévastation massive du monde par les forces de mort du capitalisme étatique global. De refuser la mort qui tue, la mort blanche qui a l'invraisemblable arrogance de prétendre pouvoir précipiter les vivants dans l'inexistence, - et de décider, selon l'expression de l'écrivain Sony Labou Tansi auquel Yengo aime emprunter, de mourir vivant. Voilà ce que signifie " retarder la fin du monde " : c'est retarder la mort en restant vivant après qu'on vous ait tué, résister à la mort implacablement infligée, ré-exister dans la mort. Ce qui est l'inverse exact de l'état de morts-vivants auquel les bien-portants vouent ceux dont ils envahissent les îles.

Le refus de mourir cette mort-là, la mort qui assassine, est le choix, comme le rappelle Ailton Krenak, de centaines de peuples autochtones, " qui sont encore bien vivants, [qui] racontent des histoires, chantent, voyagent, nous parlent et nous enseignent plus que ce que nous avons à apprendre de cette humanité qui n'est pas cette chose à part et la plus intéressante au monde, mais qui fait partie du tout ". C'est pourquoi les Idées pour retarder la fin du monde ne demandent pas leur assistance aux Blancs naturellement enclins, par leur propension à se considérer bien-portants (autant d'un point de vue médical que moral et politique), à exprimer leur commisération aux peuples indigènes dont ils pillent la dignité par ailleurs sans la moindre honte - " peuples indigènes " selon toute l'extension qu'Eduardo Viveiros de Castro donne, au Brésil, à cette expression dans Les involontaires de la patrie: le peuple indien, le peuple noir, le peuple LGBT, le peuple des femmes ; les peuples de tous ceux qui, " immanents à la terre ", ayant la terre pour corps, résistent à leur assujettissement par une quelconque autorité transcendante aliénigène et cultivent cette précieuse constance dans la désobéissance que, curieusement, les Blancs appellent leur " inconstance " . Non, ce qui préoccupe Ailton Krenak, c'est les Blancs : " comment, eux, vont-ils faire pour s'en sortir ? " Car, leur victoire a cessé de les protéger aussi efficacement d'eux-mêmes et les effets commencent à se faire ressentir sur eux de leur propre avidité à manger la Terre, à tel point qu'il leur vient de prendre conscience de l'état terrifiant du monde.

Il en est de même pour la cosmogonie amérindienne que les missionnaires européens tentent d'éradiquer. Mais de quoi ont-ils peur ? Relisons ces mots de Black Elk, chaman oglada, telles que relatés par T.C. Mc Luhan dans Pieds nus sur la terre sacrée:

"Vous avez remarqué que tout ce que fait l'Indien est dans un cercle. C'est ainsi parce que le pouvoir de l'univers agit aussi en cercles et

que tout tend à être rond. (…) Le ciel est rond et j'ai entendu dire que la terre est ronde comme une balle et toutes les étoiles aussi. Quand le vent souffle au plus fort, il forme des tourbillons. Les oiseaux font leurs nids en cercle car ils ont la même religion que nous. Le soleil se lève en cercle et se couche de même. La lune fait pareil et tous les deux sont ronds - Même le changement des saisons forme un grand cercle et retourne toujours à son point de départ. La vie des êtres humains décrit un cercle - de l'enfance à l'enfance -, et il en va de même de tout ce qui est animé par la force du monde. Nos tipis étaient aussi ronds que les nids des oiseaux et ils étaient toujours plantés en cercle, l'Anneau de la nation, un nid composé de nombreux nids où, selon la volonté du Grand Esprit, nos enfants venaient au monde ". Le cercle est le symbole d'une philosophie qui prône l'intégrité d'un mode vie dont les qualités ont été prouvées par des centaines de génération; tandis que la perte du cercle est une tragédie démontant la perte du comportement social des membres d'une tribu ou d'un village.

Comment ne pas faire un parallèle entre ces étapes et la symbolique transcendante et libératrice d' " Ouroboros " le fameux serpent qui se " mord la queue ".

Ce serpent en dessinant une forme circulaire, rompt avec une évolution linéaire, marque un changement tel qu'il semble émerger à un niveau d'être supérieur, le niveau de l'être spiritualisé, symbolisé par le cercle; il transcende ainsi le niveau de l'animalité originelle, pour avancer dans le sens de la plus fondamentale pulsion de vie ; et cette interprétation ascendante repose sur la symbolique du cercle, figure d'une perfection cosmique.

Ces alternances de périodes d'expansion et de contraction, sorte de marée cosmique, implique que l'énergie est rigoureusement conservée à l'échelle de l'univers et son flot de densité suit un cours cyclique augmentant et diminuant périodiquement avec le temps. Comme le printemps diffère à chaque cycle du précédent, cette marée cosmique d'énergie implique le renouvellement d'un univers différent à chaque passage.

Dans l'univers du chamanisme, un ordre unique relie l'humain au monde cosmique via le "pilier doré" sorte d'interconnections entre le vivant naturel et les êtres surnaturels. La nature, l'homme, les objets font tous partis de la dimension sacrée de la Terre et du Ciel.

Le monde est cathédral et tous les êtres vivants, humains, animaux, plantes et même toute matière "inerte" - montagnes sacrées - sont porteurs d'âmes. D'inspiration chamaniste, la cosmologie amérindienne et inuite, elles aussi, conçoivent la présence de l'Esprit (Isuma) dans toutes les formes naturelles et au-delà de toute forme. Dans le monde autochtone, il n'y a pas de place pour le profane. La vie tout entière est sacrée et ceci explique sans nul doute

qu'aucun terme précis ne traduise l'idée de religion comme nous la connaissons. Ils n'ont pas besoin de Dieu, ils ne le nomment pas. Ce ne sont pas des théologiens qui étudient le divin car ils sont le divin, en sont partie intégrante. Les Inuits vouaient le plus grand respect au monde vivant (nuna). Comme tous les chasseurs autochtones, ils croient que le fait même de chasser et de tuer pour se nourrir s'inscrit dans le cadre d'un puissant rituel religieux. "Le plus grand danger de la vie, disait un Inuk de Igluit, c'est que la nourriture des hommes, est tout entière faite d'âmes. Tous les animaux que nous tuons et mangeons ont des âmes qui ne périssent pas avec le corps et qu'il faut apaiser afin qu'elles ne se vengent pas de ce que nous avons pris leurs corps". C'est pourquoi, un morceau de foie de morse ou béluga est toujours rejeté à la mer, que l'on donne à boire de l'eau fraîche au phoque mort ou que les plumes d'oiseaux sont plantées dans la neige ou le sol. Cette forme de spiritualité appelée aussi "polysynthétisme" implique que n'importe quelle créature, comme point de départ, peut atteindre le Grand Esprit puisque toute chose est Sa manifestation mystérieuse. Ce mystère confère aux formes naturelles une signification mystique qui associe ordre et harmonie à la beauté qu'elle engendre.



La notion de respect est d'ailleurs primordiale dans la culture inuite car pour les Inuits, un manque de respect envers un animal ou un humain peut mener à des difficultés lors des prochaines chasses. Le terme "qikkutik" correspond d'ailleurs à la honte ou au regret qu'une personne peut ressentir si elle a manqué de respect envers un animal. Le temps n'est pas si loin où les hommes et les animaux se parlaient. L'alliance entre les hommes et les plantes, l'air et l'eau était évidente pour tous. Les animaux ont cessé de parler aux hommes suite à des maladresses de chasseurs irrespectueux envers les rites ou de femmes qui n'ont pas maintenu la bonne distance avec le monde animal créant ainsi des monstres, des nains, des géants, des mutants : les tupilaks. Pour eux, leur plus grande peur vient de la certitude que le non-respect des règles de la nature entraîne la disparition des êtres humains ou leur retour au stade animal. Comme pour la plupart des autres sociétés autochtones, ils considéraient le fait de vivre en harmonie avec la nature étaient leur "art" suprême.

Ce mystère confère aux formes naturelles une signification mystique qui associe ordre et harmonie à la beauté qu'elle engendre mais signifie aussi qu'un redoutable monde spirituel côtoie la vie humaine duquel on se protège par la création d'amulettes protectrices. C'est pourquoi les Inuits de la préhistoire n'ont jamais eu de mot pour désigner l'art parce qu'ils n'en avaient pas besoin. Toute l'harmonie du cosmos, de la terre incluant tout le vivant s'inscrit dans le cercle forme parfaite génératrice de vie. Ainsi les tentes, les iglous, les foyers sont ovés comme l'œuf fécond. Les sages, réunis pour prendre des décisions importantes, s'assoient en cercle. En cercle, tous sont égaux alors ne peuvent éclore que la sagesse, la vérité, la justice, philosophie très bien articulée par le terme miyupimaatisiium : "être bien dans sa vie".

Il nous aura fallu vingt-cinq siècles de philosophie occidentale, de méthode scientifique pour comprendre le respect métaphysique de tous les êtres vivants par les peuples primitifs. La modernité aura donc créé des fléaux "qui naissent de la prétention de l'homme à acquérir un savoir surhumain au nom duquel il devient enclin à exercer sur autrui une toute-puissance ne souffrant pas d'être discutée."

Il en a été ainsi des peuples archaïques : au lieu de les écouter, nous les avons éliminés. Les dieux collectifs des religions antiques associés à des notions de peuples, de nations, de territoires qu'ils soient polythéistes ou monothéistes sont des signes identitaires de nature culturelle et politique. Spirituellement parlant, ils sont des erreurs conceptuelles et comme le soulignait l'ethnologue de Brosse : "il eût été formidable que les adorateurs du chat vécussent en bonne harmonie avec les adorateurs du rat. " Par contre dans les sociétés primitives, Dieu n'a aucune identité politique ou culturelle. Dieu n'existe qu'en relation avec le "Je" lui-même en relation avec la communauté et le sens de toute sa vie réside dans son effort pour trouver sa place et s'insérer dans la totalité dont il est un élément. Au lieu de tout ramener, amalgamer rationnellement dans un dieu unique en lutte contre les autres dieux païens, nos ancêtres amérindiens avaient eux senti intuitivement que toutes les formes de la biodiversité convergent naturellement vers l'UN (LE GRAND MANITOU) et que toutes les manifestations de Dieu dans la matière, les êtres et les formes, sa "théodiversité", méritent d'être respectés.

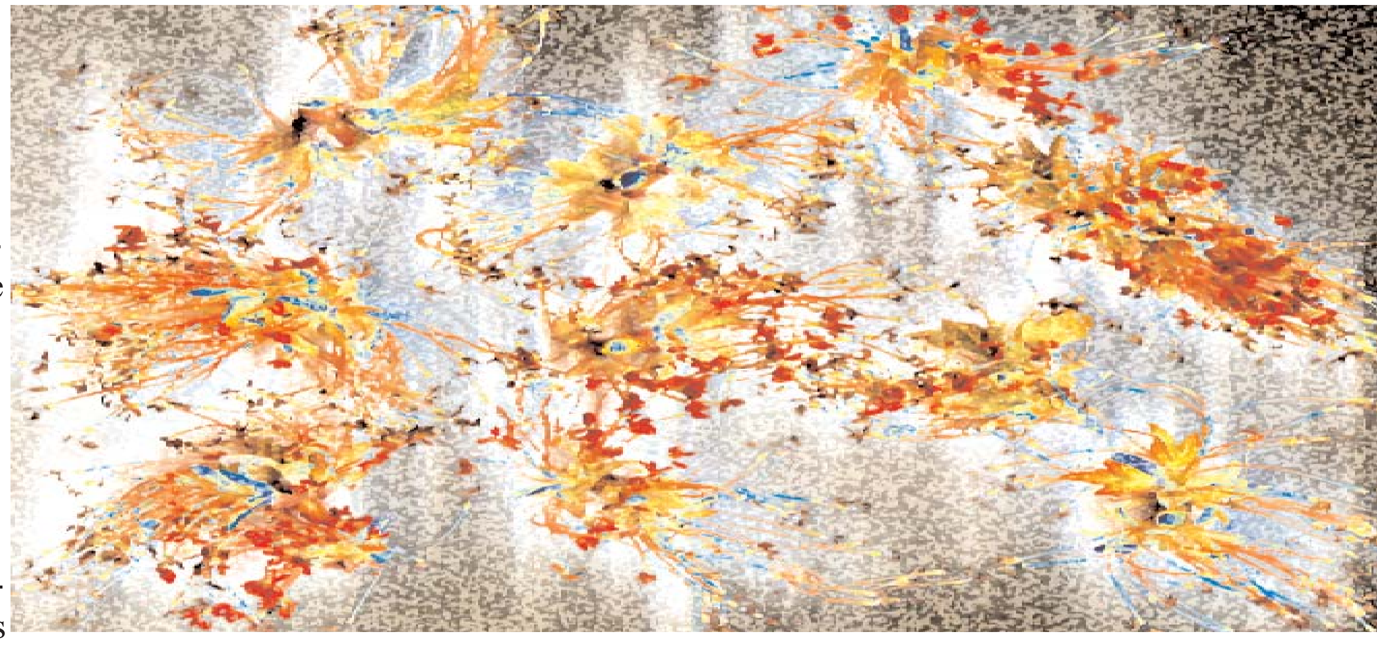


Précédant tout savoir écrit, l'animisme témoigne d'un grand respect à tous les êtres de la nature, car tous auraient une âme émanant du Grand Esprit qu'est l'Univers. Plutôt que de croire en des esprits déterminés comme les anges, l'animisme met l'accent sur une "puissance" vivifiante, mystérieuse, impersonnelle, présente en toute chose : LE TOTEM.

Il est à nouveau important de spécifier que l'animisme représente une force, un souffle, un esprit, un "logos" présent en toute chose. Il s'agit bien d'une relation intimiste entre l'homme et l'Univers à ne pas confondre avec le totémisme collectif où une chose, une plante, un animal, un être, sont investis de pouvoirs surnaturels à des fins sociales, culturelles et politiques.

Cette philosophie amérindienne d'un autre âge a été pourtant vérifiée par la philosophie quantique. Il reviendra au mathématicien et physicien Louis de Broglie de formuler que chaque particule possède un "regard" vers l'extérieur appelé "onde psi" accouplée à une mémoire intérieure appelé "champ sigma" qui permettent un choix de comportements selon le jeu de

symboles qu'elle dispose; ce choix repose donc sur des "points de mémoires". Par la suite, le théorème de Bell prévoit qu'une particule est capable d'enregistrer immédiatement le changement d'état d'une autre particule éloignée de plusieurs années-lumière. Chaque particule possède une mémoire cumulative et son comportement va en augmentant en franchissant des seuils, des paliers. Ce qu'il faut comprendre est que toutes les particules de l'Univers disposent d'un jeu de symboles à leur disposition, certaines particules seront de hautes définitions d'autres de basses un peu comme les nombre de points de résolution sur un écran de télé haute définition versus un écran standard.



Les savants calculs brogliens (fusion des particules à spin) permirent aux physiciens d'avoir un regard neuf sur la matière. Ainsi le monde minéral posséderait un jeu de 256 positions de mémoires, le végétal, palier suivant, avec ses 65, 536 positions, l'animal avec ses 4 milliards de positions de mémoires, l'être humain avec ses 18 milliards de milliards de positions de mémoire et la prochaine étape donnera jour à une entité possédant 340 milliards, de milliards de milliards de milliards de positions de mémoire. (Charon, Le Tout, la matière, l'esprit, 1987)

Si nous nous plaçons au niveau des particules élémentaires et au niveau atomique, nous nous apercevons que pierre, fleur et blanchon sont identiques. Ce n'est qu'au niveau des molécules que des différences importantes apparaissent au niveau des écarts de matière entre le monde minéral et le monde organique. Ainsi le blanchon apparaît grandement plus structuré que la fleur et la fleur plus que la pierre. La différence fondamentale entre "l'inerte" et le vivant est tout simplement que l'un est plus riche en informations que l'autre et à l'intérieur du monde vivant, les espèces elles-mêmes ont toutes quasiment un bagage informationnel identique à quelques gênes près.

La vie est donc de la matière mieux informée que l'inerte caractérisée par son évolution et il existe bel et bien un passage continu de la matière inorganique vers la vie tel que constaté sur les stromatolites, ces pierres que l'on appelle des "bioconstructeurs". Ce sont des roches enveloppées d'une mince couche de bactéries microscopiques qui constitue la partie vivante de la roche. Les stromatolites sont donc des structures organo-sédimentaires dépositaires des premières manifestations de la vie sur terre. On parlera alors de "criticalité auto organisée" : à partir d'un seuil critique de développement, un système a tendance à atteindre spontanément un niveau supérieur d'organisation ou de performance sous un mode plus complexe. On parle ici de propriétés émergentes. Cette évolution peut se faire soit sans transition, soit passer par une phase "chaotique", comme une sorte d'indécision. Celles-ci deviennent finalement observables lorsqu'elles vont dans le sens d'une organisation nouvelle.

Richard Buckminster Fuller a proposé de nommer " synergie " la

conjugaison de plusieurs fonctions assurant l'émergence d'une fonction unique distincte. La synergie (du grec synergos signifiant "travailler ensemble") se réfère au phénomène dans lequel plusieurs facteurs ou influences agissant ensemble créent un effet plus grand que la somme des effets attendus s'ils avaient opéré indépendamment. Les chercheurs chiliens Maturana et Varela transposèrent le phénomène synergétique à la biologie qu'ils désignèrent sous le terme "autopoïèse" (grec auto (soi-même), et poièsis (production, création). Il définit la propriété d'un système à se produire lui-même et à se maintenir, à se définir lui-même. Henri Atlan, dans un Entretien dans le journal le Monde en date du 19 novembre 1991, déclare que l'idée d'auto-organisation "correspond en très gros à l'hypothèse d'un programme qui se programmerait lui-même.

L'exemple d'un système auto poïétique est la cellule biologique. La cellule est faite de composants biochimiques variés, comme les acides nucléiques et les protéines, et est organisée dans des structures limitées comme le noyau de la cellule, diverses organelles, une membrane de cellules et le cytosquelette. Ces structures basées sur un flux externe de molécules et d'énergie " produisent " les composants qui, à leur tour, continuent de maintenir la structure contenue, ce qui permet la croissance de ces composants. Les premières formes de vie, probablement des bactéries, seraient apparues voilà près de 3,5 milliards d'années. Il y a 600 millions d'années des organismes à corps plats, des algues et mousses végétales apparaissent suivies par des scorpions, araignées et crustacés. Vers 360 millions d'années, l'eusthenopteron foordi, le fameux poisson fossile découvert à Miguasha en Gaspésie (www.pc.ca/miguasha) possédant une respiration terrestre et pouvant ramper, entreprend la difficile et périlleuse sortie de l'eau et se retrouve dans un milieu totalement différent où des fougères, entre autres, atteignent plus de 30 mètres de hauteur. La dérive des continents vient à peine de commencer. Tous les continents sont réunis en une masse compacte sous l'Équateur. Plus incroyable encore, en plus de respirer, notre premier ancêtre se déplace en s'appuyant sur des os articulés (nos membres, pattes et avant bras actuels).

Oui, l'homme descend bien du poisson et l'évolution pendant plusieurs autres millions d'années se complexifia davantage : amphibiens, dinosaures, oiseaux, primates (50 millions d'années) et finalement l'Australopithèque arboricole, (5 millions d'années) notre ancêtre primate suivi de l'Homo erectus (un million d'années) et de l'homme de Neandertal (300 000 ans) et finalement l'Homo sapiens, notre ancêtre immédiat vieux de 40 000 ans. Selon André Bourguignon dans L'homme imprévu : "l'auto-organisation de la matière en formes diverses et toujours plus complexes s'est faite par oscillations aléatoires, essais et erreurs, tâtonnements et échecs, autour d'un axe orienté dans le temps, dont les deux extrémités sont représentées par une entité unique : à l'origine l'espèce chimique la plus simple, l'atome d'hydrogène; au temps présent la structure animale la plus complexe, l'Homme". (in Histoire naturelle de l'homme, L'homme imprévu, tome 1, PUF, Paris. 1989, p.299)

Ainsi se dégage un constante incontournable, la but de la vie est d'accroître la Conscience du vivant et chaque cellule échange continuellement de l'information avec son environnement pour accroître ses "points de mémoires". La construction du cerveau humain dont les 1013 neurones une fois déployés dans le conjonctif cérébral sont reliés par 1015 synapses constitue une performance qui défie toute imagination. Suite au théorème broglien, il va de soi d'affirmer que dorénavant, création et évolution vont de pair. À l'état actuel de nos connaissances, le big-bang apparaît comme un rupture, une création soudaine caractérisée par l'évolution de l'information dans la matière jusqu'à l'apparition de la vie. Ensuite ce stock d'informations ne cessa de croître et pendant des millions d'années, notre cerveau s'est constitué grâce au volume exponentiel de l'information culturelle et technique acquise par la pratique et transmise par la tradition.

Création et évolution se présentent alors comme deux infinis : l'Univers comme grandeur infini et la nature de notre monde terrestre comme infini de formes temporelles possibles et de diversité du vivant. Deux univers en apparence contradictoire et pourtant réuni à l'intérieur d'une totalité unique : "élan vital" et "évolution

créatrice" formant un Tout lui-même en "création continue d'imprévisibles nouveautés". (Bergson, L'évolution créatrice in Œuvres, PUF, Paris, 1959, p.1331).

Cette "création continue d'imprévisibles nouveautés" incita Hegel, auparavant, à penser une philosophie de l'histoire au-delà de celle de l'homme, elle devient l'histoire de Dieu vécue à travers la nature, le temps et les hommes. Cette histoire de l'Absolu est "révélation permanente" par laquelle l'Être assiste à l'engendrement de l'Absolu dans l'histoire du Monde; ce que Hegel appela "phénoménologie" c'est-à-dire "l'Esprit lui-même en train de se "phénoménoliser", de se constituer comme phénomène. (Hegel G., La Phénoménologie de l'Esprit, Éditions Aubier, Paris, 1939)

Finalement l'ensemble de l'Œuvre, notre Univers est auto engendrement de l'Absolu révélé par la connaissance de son histoire. En somme, dynamique, en éternel mouvement, Dieu comme son oeuvre, comme notre Univers en éternel processus de création continue nous confine à l'apprentissage permanent d'une information croissante (néguentropie) perpétuelle, tel est l'infini.

Ainsi cette diversité de paliers de conscience commune à toutes les espèces jusqu'aux infimes particules forme donc une Unité propre à l'Univers entier. Ainsi se perpétue une conception du sacré qui associe l'ordre cosmique à la responsabilité personnelle envers la préservation de l'équilibre, de l'harmonie de la Terre-Mère. Les explorateurs européens ont ramené d'Amérique avec eux des récits de rituels sacrés inouïs : danse du soleil (Sioux), le hozho (Navajos), quête de l'harmonie et autres rites célébrant le renouveau cosmique des saisons. Sans compter la découverte de montagnes et de lacs sacrés, de pierres mystiques, de chants chamanistes au pouvoir de guérison. L'espace entier, les êtres vivants, le végétal, l'animal, l'air, le feu, l'eau, la pluie ; toute la création est traversée par la présence d'une puissance suprême. C'est toute la nature qui parle à l'homme et lui révèle la grandeur du Grand Esprit, du Grand Manitou qui regroupe en son sein la multiplicité des mystères sacrés.

"O Grand Esprit, dont la voix se fait entendre dans le vent et qui d'un souffle anime tout l'univers, écoute-moi. Je suis un de tes enfants, petit et faible. J'ai besoin de ton aide, de ta sagesse.

Que mes oreilles soient attentives à ta voix, que mes yeux contemplent à jamais la splendeur d'un soleil couchant, que mes mains respectent ta création. Rends-moi sage afin que j'apprenne ce que tu as enseigné à mon peuple : la leçon cachée en chaque feuille, sous chaque rocher.

Je demande la force, non d'être supérieur à mes frères, mais de combattre mon plus grand ennemi : moi-même. Fais que je sois toujours prêt à venir à toi les mains sans taches, le regard limpide. Quand ma vie s'éteindra comme un soleil couchant, je veux que mon âme puisse aller vers toi avec confiance."

Pourtant aucune histoire fut autant combattue par les institutions de l'époque que celle du bon sauvage telle que relatée dans les récits des grands voyageurs. Il était inconcevable que des peuples primitifs, généralement amicaux, puissent en savoir parfois plus que nous sans l'aide de la philosophie européenne, de science et de livres incluant la Bible.

Constat d'autant plus dérangeant qu'il sous-entend la question suivante : À quoi bon alors tant de philosophies et de systèmes si l'homme de la Nature, qui ne sait ni lire, ni écrire, qui ne connaît ni Allah, ni Dieu, ni Jésus, nous dépasse ? Le poète se mit à parler de ces gens et des terres inconnues avec passion, le philosophe se mit à écrire sur le droit naturel des indigènes eux-aussi voulu et aimé de Dieu. La cupidité de l'homme européen, l'intransigeance des serviteurs de Dieu et la peur des élites apportèrent la réponse "civilisée" à la question ci-haut mentionnée.

"Schelling disait dans Les âges du monde que "l'angoisse est le sentiment fondamental de toute créature vivante" En transformant cette angoisse "naturelle" en faute artificiellement originelle, les prêtres

mésopotamiens ont induit "la peur devant la liberté et peur à propos de la liberté" de sorte que les différentes sortes de névroses n'apparaissent plus que comme des formes désespérées d'auto répression et d'autodestruction de la liberté humaine."

"Au fil des millénaires, le sentiment de la peur a produit et mis en oeuvre, avec la raison humaine, un organe destiné à éviter les situations anxiogènes...mais cette raison s'est retournée contre son objectif en prenant des mesures de défense qui répandent à leur tour la peur, à l'infini. (...) Il s'agit d'une raison soumise au diktat de la peur, des peurs qu'elle ne cesse d'aggraver depuis des millénaires, sous couleur de les éliminer; une telle raison, il faut bien la définir tout simplement comme un phénomène morbide, pathologique; on a affaire, littéralement, à une raison qui ne cesse de créer de nouvelles douleurs et qui contraint l'homme à souffrir toujours davantage de lui-même et des conséquences de ses actes. (...) Depuis que les hommes ont une histoire ils ont fait la guerre, des guerres toujours plus cruelles et dévastatrices. (Certains érudits affirment même que la guerre serait la seule et véritable religion de l'homme.) Quels indices faudrait-il donc ajouter encore pour pouvoir dire qu'au cours de l'histoire la raison n'a fait que devenir plus démente, et l'homme toujours plus malade de lui-même ? Rien ne démasque autant en l'homme l'animal malade que cette hypertrophie illimitée de la peur et de la violence."

La société blanche chrétienne occidentale n'est pas en reste et se présente tout aussi nihiliste. Les Français, dont le racisme envers les Maghrébins et les Malgaches a atteint des dimensions répugnantes. Les Espagnols, qui ont massacré avec une brutalité inouïe plus du trois quarts des Indiens d'Amérique du sud, les esclavagistes néerlandais qui ont asservis les populations locales d'Afrique du Sud, les Italiens qui, il y a à peine un demi-siècle, s'attaquaient avec un rare courage à coup de gaz toxiques à l'Éthiopie, un des pays les plus pauvres de l'Afrique, les Anglais qui ont asservi et exploité presque la moitié du monde, tiré sur les foules indiennes à répétition et mirent les tribus amérindiennes du Canada dans des réserves. Les Afrikaners blancs qui organisaient des "native parties" où le gibier était remplacé par des autochtones noirs.
Voilà ce que signifie " retarder la fin du monde " : c'est retarder la mort en restant vivant après qu'on vous ait tué, résister à la mort implacablement infligée, ré-exister dans la mort. Ce qui est l'inverse exact de l'état de morts-vivants auquel les bien-portants vouent ceux dont ils envahissent les îles. Le refus de mourir cette mort-là, la mort qui assassine, est le choix, comme le rappelle Ailton Krenak, de centaines de peuples autochtones, " qui sont encore bien vivants, qui racontent des histoires, chantent, voyagent, nous parlent et nous enseignent plus que ce que nous avons à apprendre de cette humanité qui n'est pas cette chose à part et la plus intéressante au monde, mais qui fait partie du tout ".

Mais l'autre bonne question existentielle est maintenant de savoir " comment les Blancs, eux, vont-ils faire pour s'en sortir ? " Car, leur victoire a cessé de les protéger aussi efficacement d'eux-mêmes et les effets commencent à se faire ressentir sur eux de leur propre avidité à manger la Terre, à tel point qu'il leur vient de prendre conscience de l'état terrifiant du monde. Sauront-ils être assez libres pour s'en foutre d'être Blancs et apprendre à rêver d'autre chose que d'eux-mêmes ? Et trouver, ce faisant la bonne idée pour retarder leur fin du monde à eux.

Mais quelle bonne idée venant des Blancs tient la route ? Quelle idée de la raison occidentale peut fusionner avec la philosophie nahua ou maya ?

En 1904, le grand mathématicien Ernst Zermelo formula un théorème considéré comme le couronnement des mathématiques modernes et de toute la théorie des ensembles :

"Tout ensemble peut être bien ordonné"

"Ce que Zermelo a démontré c'est que tout ensemble quel qu'il soit possède une relation de choix permettant de bien ordonner la totalité

des éléments de l'ensemble. C'est un résultat d'une grande portée, car il s'applique à tous les ensembles…et donc à l'ensemble de tous les possibles, c'est à dire à l'Être aussi bien que l'Univers". (Charon, Les lumières de l'invisible, 1985, p.122-123)

Ainsi notre corps, notre raison possède la relation de choix permettant d'être ordonné aux grandes de lois de l'univers mais possède aussi un choix de relations qui peut le désordonner. L'incompréhension des grandes lois de l'Univers, de la vie et de la nature n'a d'égal que la méconnaissance de notre planète, de son écosystème, finalement de notre propre corps. La pollution, entre autre, devient l'expression d'un mauvais choix de la liberté empêchant de bien ordonner la totalité des éléments de l'ensemble.

Le trait caractéristique des peuples premiers est la conception du corps comme réplique en miniature du cosmos en communion directe avec la nature ambiante. Le corps est porteur de sens révélés par l'ornementation, le cosmétique du grec "kosmeticos", qui "consiste donc à se revêtir soi-même de qualités cosmiques ", à devenir, en quelque sorte, "conforme à l'ordre cosmique ". Les peintures primitives corporelles et la danse/transe expriment une sagesse cosmique inscrite dans le corps en harmonie avec l'intelligence rationnelle de la nature.

Ainsi l'Univers est création continue d'une information primordiale, de l'ordre de l'esprit matérialisée dans le vivant comme sensation primordiale, ordre de la nature.

Ainsi comme le pensait Pascal, la nature comme "infini en chair et en os", est l'"esprit en acte" et l'homme, à fois corps et esprit, parce que libre et conscient est capable de progresser indéfiniment dans le domaine infini de la connaissance. L'homme ne sera jamais hors de la nature puisque l'essence de la nature est au cœur de l'homme ; la nature tout comme l'homme est inachevée. (Conche Marcel, Philosopher à l'infini, PUF, Paris, 2005, p. 130-161)

"De la nature, Anaximandre, déjà, a vu l'essentiel : qu'elle est inachevée. Elle est "l'infini" (to apeiron) : un infini en un sens clos sur lui-même et sans extérieur, puisqu'il n'y a qu'elle, mais pourtant un infini ouvert, puisqu'elle n'est rien d'autre que création continue. Elle est génitrice de mondes innombrables, aussi bien coexistants - puisqu'ils sont " en nombre infini, dans l'infini, de quelque côté que l'on se tourne" (Vors. 12 A 17) - que successifs et se succédant dans le temps infini, les uns engendrés, les autres détruits : et cela ne peut avoir de fin, dit Aristote (expliquant la position d'Anaximandre), "car les générations et les destructions des mondes supposent nécessairement le mouvement, lequel existera toujours". (Phys., VIII 1, 250b 20-21 in Conche, 2005, op. cit. p.160)

n'est pas terminée. L'évolution créatrice de Bergson publiée en 1907 démontre que la création n'est pas synonyme de commencement mais de continuité.

Une seule planète

Pour Humboldt, l'équilibre général de la planète est le résultat d'une infinité d'efforts mécaniques et d'attractions chimiques s'équilibrant. Décrivant la Terre comme un système physiologique dynamique en perpétuelle évolution, il anticipe de plus d'un siècle l'hypothèse de Gaia formulée par le climatologue anglais James Lovelock dans les années 1970. Il comprit très tôt que si la Terre est un organisme unique et interconnecté, elle pouvait être endommagée de manière catastrophique par les activités humaines.

Véritable prophète de l'Anthropocène, Humboldt liste les trois façons dont l'espèce humaine influence le climat : la déforestation, l'irrigation à outrance, et les "grandes masses de vapeur et de gaz" générées par les activités industrielles.

Digne héritier des théories d'Humboldt, George Perkins Marsh publie en 1864 le livre L'Homme et la Nature, ou La géographie physique modifiée par l'action humaine. Le titre original plus pessimiste, " L'Homme comme perturbateur des harmonies naturelles ", est refusé par son éditeur qui craint que cela ne nuise aux ventes…

Dans cet ouvrage, Marsh, comme Humboldt, insiste encore sur le fait que tous les éléments de la nature sont reliés. Il évoque les désastres de la déforestation, expliquant l'importance des services écosystémiques invisibles rendus par les forêts. Ainsi selon lui, plus les forêts disparaissent, plus les sols s'appauvrissent, plus la biodiversité décroit et plus le climat change.

L'Homme et la Nature dénonce les méfaits de la toute-puissance économique et industrielle. Le livre raconte " une histoire de destruction et d'avarice, d'extinction et d'exploitation, de sols épuisés et d'inondations torrentielles. "

Nous sommes en devenir auto poïétique, entraînés par un mouvement perpétuel de création.

"Ce n'est plus un problème terrestre, ou seulement terrestre. On a affaire à des processus de complexité croissante, de mémorisation, d'intégration, que l'on retrouve absolument partout, et de tout temps; à l'origine de la vie, tout au long de l'évolution de la vie, mais également avant la vie. On peut remonter aussi loin que l'on veut : il n'y a pas d'atomes si on n'intègre pas les quarks; il n'y a pas de molécules s'il n'y a pas la diversité des atomes, et l'intégration de ces atomes en structures plus complexes; il n'y a pas le stade mono-cellulaire s'il n'y a pas la diversité et l'intégration des molécules complexes, ARN, ADN, enzymes, etc.

Pour le dire brièvement, le processus omniprésent dans l'Univers, aussi bien inerte que vivant, c'est l'intégration des diversités en une structure dynamique qui a le génie de pouvoir engendrer la mémoire de sa propre construction. C'est absolument fabuleux ! Or nous relevons nous-mêmes de cette logique qui consiste à réintégrer une mémoire ancienne. Sans doute l'évolution nécessite-t-elle aussi une diversité de mémoires. Deux mémoires ou plusieurs se rencontrent, se fécondent et s'intègrent, se reconnaissent dans leur diversité, et une nouvelle mémoire peut alors émerger.

Cette histoire n'est donc pas terrestre. Elle est beaucoup plus profonde, et je crois qu'il faut aller jusqu'au bout : elle est liée directement aux conditions initiales de l'existence, aux conditions initiales de ce processus d'intégration de la complexité croissante, et finalement à ce qui s'est passé aux origines de l'Univers." (Anne Dambricourt-Malassé, Chargée de recherche au CNRS / Institut de paléontologie humaine- laboratoire de préhistoire du Muséum national d'histoire naturelle. Entretien, des idées et des âmes, no: 8. www.leshumains-associes.org)

Ainsi cette diversité de paliers de conscience commune à toutes les espèces jusqu'aux infimes particules forme donc une Unité propre à l'Univers entier. Cette "structure dynamique qui a le génie de pouvoir engendrer la mémoire de sa propre construction" trouve aussi sa raison d'être dans la théologie chrétienne. C'est en effet le père de l'Église Anathase d'Alexandrie qui, bien avant les "points de mémoires" de De Broglie, seize siècles plus tôt pour être précis, développa l'argumentation en faveur d'un code génétique intentionnel de l'esprit, sorte de logoi spermatikoi traduit en français par "raisons séminales ". Anathase compléta l'analyse de cette force en lui attribuant un dynamisme (dynamis spermatika) responsable des facteurs de développement de la matière.

"Ces logoi spermatikoi ou "raisons séminales" sont des participations individuées et concrètes du grand Logos divin, expressions simples et réalisations particulières de la pensée et des intentions de l'Artisan de l'Univers, ce qui regroupe tous les êtres du Cosmos dans une grande conception divine qui a évidemment son plan, sa logique et son dynamisme organique." (Bertrand Guy-Marie, La révélation cosmique dans la pensée occidentale, Éditions Fides, Montréal, 1993, p.218)

Il reviendra au philosophe de la nature Von der Weltseele de conclure en ces termes : " la nature est l'esprit visible, l'esprit, la nature invisible", telle est "l'âme du monde".

Toute pensée est contingente d'une prémisse métaphysique y compris la logique scientifique. Tout est langage, l'atome, comme les lettres de l'alphabet, est langage de l'Univers (Leucippe), l'Univers est langage musicale (Pythagore et Kepler), l'Univers est langage mathématique (Copernic, Galilée et Einstein). En fait tous rejoignent les visées métaphysiques de Anaxagore (610-547 avant J.C.) qui proposa alors l'intelligence comme principe et force organisatrice de l'Univers que la physique quantique décrit comme "information primordiale". Ainsi cette diversité de paliers de conscience commune à toutes les espèces jusqu'aux infimes particules forme donc une Unité propre à l'Univers entier. Nous pouvons reprendre ce mot de Platon :

"la nature est une poétique (poïesis) énigmatique".

Car non seulement la nature est vivante mais l'homme a aussi la faculté particulière grâce au logos de transmuter la connaissance de la vie en une expérience spirituelle ; ce que le théosophe Joseph de Maistre nomma "la Révélation de la Révélation."

Ainsi Einstein plaida en faveur d'une "religiosité cosmique" à laquelle ne correspond "aucune idée d'un Dieu analogue à l'homme"; une religiosité cosmique sans dogme, sans Église, sans caste de prêtres. Certes, car cette religiosité est incontournable ; plus la science appréhende les limites de l'Univers, plus la représentation de celui-ci échappe au rationnel et se réfugie dans la métaphore et la poésie, ce que le célèbre physicien Werner Heisenberg illustra en ces termes :"Nous finissons certes par réussir à comprendre le monde, en présentant ses structures d'ordre sous des formes mathématiques ; mais lorsque nous voulons en parler, il nous faut nous contenter de métaphores et de paraboles, presque comme dans un langage religieux."

Faut-il alors se surprendre de la déclaration du physicien Niels Bohr selon laquelle le symbole asiatique du Yin-Yang a joué un rôle primordial dans la formulation de son théorème sur la loi de complémentarité onde-corpuscule tandis que son collègue Capra publie son best-seller sous le titre révélateur Le Tao de la physique et Edwin Schrödinger, le Véda d'un physicien.

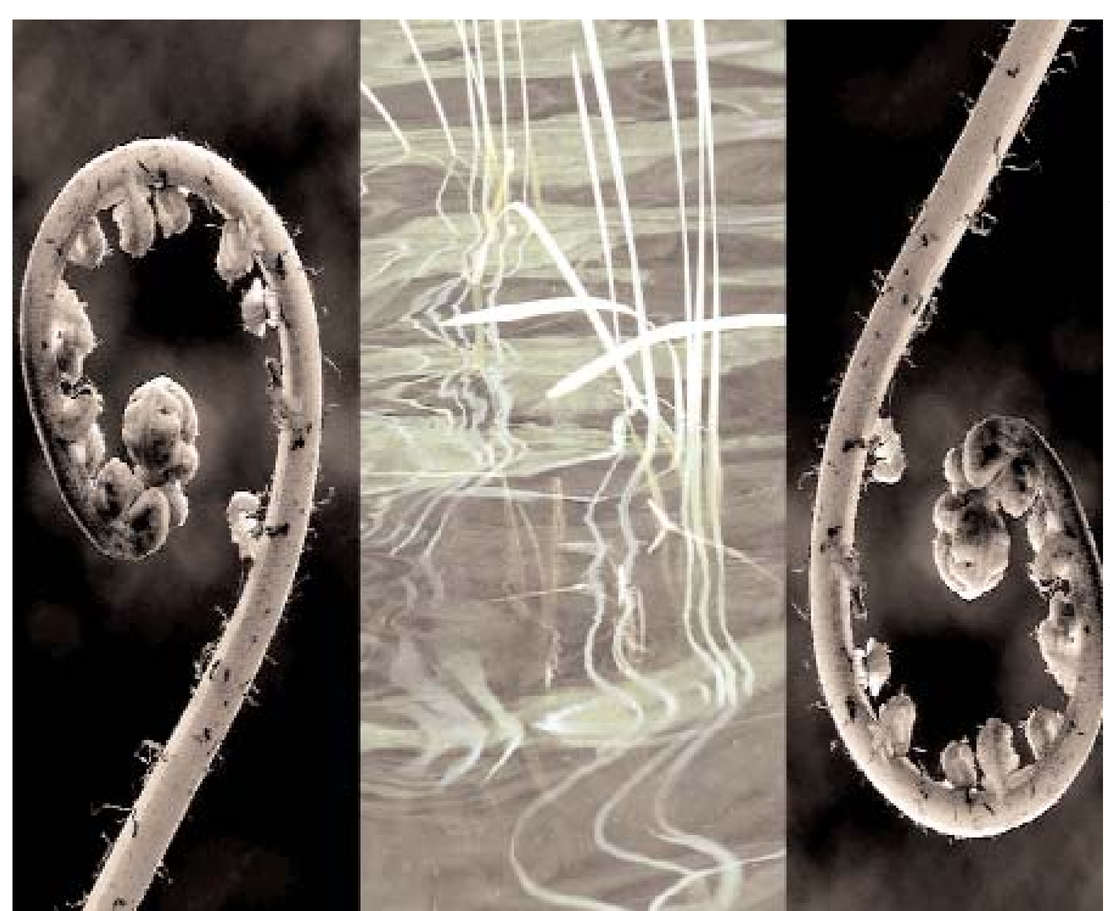
Reste maintenant à décoder et à comprendre comment l'unicité peut être à la fois multiple ? Les théories morphologiques (science des formes) viendront à notre secours. Avec celles-ci nous quittons le monde quantique de l'infiniment petit (le millionième de millionième de centimètre) et le monde de la relativité de l'infiniment grand (un million de milliards de milliards de kilomètres ou 1 suivi de 24 zéros, i.e. la dimension de l'Univers aujourd'hui observable.) pour

retomber les deux pieds sur terre et aborder le monde qui nous entoure, notre quotidien.

On peut affirmer sans crainte que les théories morphologiques peuvent être considérées comme la philosophie de la nature des temps modernes en apportant un éclairage novateur sur la situation de l'homme dans le monde, son rapport aux choses et à lui-même. Nous quittons les froidures galactiques de la rationalité pure pour aborder la monde des qualités sensibles, la chaleur des couleurs, le chatoiement des formes, les mouvements ondulatoires de la matière, bref, le monde où nous vivons, où nous sentons les parfums de la vie et ressentons sa poésie. Du monde à notre échelle, il suffit d'ouvrir les yeux pour percevoir la richesse d'une nature complexe et multiple où tout est imbriqué.

L'immense variété des formes de la nature provient du modelage et du remodelage d'un petit nombre de formes fondamentales dont la spirale, le méandre, les ramifications et pourtant de ces "fondamentaux" éclot toute une panoplie de différences subtiles. La variété des formes naît de structures primaires étrangement limités.

"Mais lorsque qu'on voit combien les ramifications d'un arbre ressemblent à celles des artères ou des rivières, combien les cristaux ressemblent à des bulles de savon et aux plaques d'une carapace de tortue, combien les spirales des crosses de fougère et celles des galaxies ressemblent aux tourbillons d'une baignoire qui se vide, on ne peut s'empêcher de se demander pourquoi la nature n'utilise que quelques formes apparentées dans des contextes si différents ? (Stevens Peter S., Les formes dans la nature, Éditions du Seuil, Paris, 1978, p.1)



Vrai ! Mais l'Univers, la nature, l'espace et leurs structures d'apparence élémentaire sont-ils si simples que cela ? S'il y a limitation, ne vient-elle pas de l'observateur ? Car en effet, la physique moderne depuis la relativité de Einstein et la mécanique quantique de Planck avec leurs descriptions mathématiques cohérentes nous ont démontré la probabilité qu'il existe dans l'Univers d'autres espaces où structures et formes n'y sont pas les mêmes que dans le nôtre. Afin de mieux saisir le concept d'univers unique et espaces multiples, prenons l'exemple de la chrysalide qui devient papillon. Ce papillon n'est pas un nouvel être (un autre univers) mais le même être qui a changé et fait apparaître une disposition intrinsèquement comprise dans son système génétique. Les espaces multiples font partie des dispositions du système "génétique" de l'Univers. Ils y sont présents mais tout aussi invisibles que peut l'être pour nous la chrysalide dans le papillon. Le papillon (notre réalité) masque la chrysalide et vice-versa, si bien que pour l'observateur, le papillon, même s'il se présente comme une réalité totale, n'est cependant qu'une des perspectives possibles.

Dans ce "monde de chair", l'évolution amène continuellement l'émergence de nouveaux états de la matière. L'étonnante et foisonnante variété des formes décrit, chacune à leur manière, une nature aux ramifications d'une rare complexité. Comme l'Univers quantique, les formes sont en perpétuelle expansion et, en durant, changent en passant par une série d'états distincts, c'est un monde peuplé de matières corpusculaires et ondulantes capables d'innover et qui tissent entre elles des correspondances inouïes, un véritable "work in progress". Plus la perception multiplie les perspectives mieux elle saisit la "vérité" de l'objet. C'est exactement ce que nous avons tenté de représenter dans les pages suivantes où une même réalité est présentée sous une autre perspective tellement différente que notre cerveau se demande s'ils représentent tous les deux une même entité.

Cependant l'évolution des formes obéit à des lois spécifiques et distinctes de celles qui agissent sur la matière. En effet, la figure d'une forme n'a ni grandeur, ni longueur, ni vitesse, ni volume, ni température, ni masse; bref, on ne peut la quantifier. La forme d'une chose est une réalité insaisissable que l'on ne peut pas tenir, prendre, peser; la forme d'une chose ne peut être que perçue. Elle exige une disposition intellectuelle qui privilégie la contemplation et s'apparente à une science plus "spirituelle".

Si bien que : "dans la nature, les conditions ne sont jamais tout à fait simples, et n'importe quel objet "élémentaire" ou "isolé" fait partie d'un système plus grand, qui opère à son tour à l'intérieur d'autres systèmes encore plus grands. (…) L'avertissement est clair : la nature n'est jamais exactement conforme à nos modèles simples." (Stevens, op. cit., p.44)

Nous serions donc en présence ici aussi d'un "logos" réglant et ordonnant globalement le développement des formes des organismes et des différentes parties le composant. Il s'agit d'un champ morphogénétique (Thom) global qui régit les diverses particularités de chaque organisme. Ainsi tous les objets de notre monde possèdent chacun une forme singulière obéissant aux "lois" propres d'un champ global régissant toutes les probabilités possibles et, par le fait même, infinies.

Ainsi tous les grands ensembles de la matière, de l'infiniment petit à l'infiniment grand, toutes les grandes familles du vivant, végétal, animal, humain, tous les ensembles de formes répondent à une logique interne qui forme un Tout ordonné. L'homme n'impose plus sa loi au réel, descendu de son piédestal, il fait désormais partie de la nature dont il connaît la diversité. Il est un vivant qui se doit "d'harmoniser son action individuelle avec l'action de tous les autres vivants de façon à préserver la vie de l'autre et assurer la perpétuation de tout le phénomène Vivant."

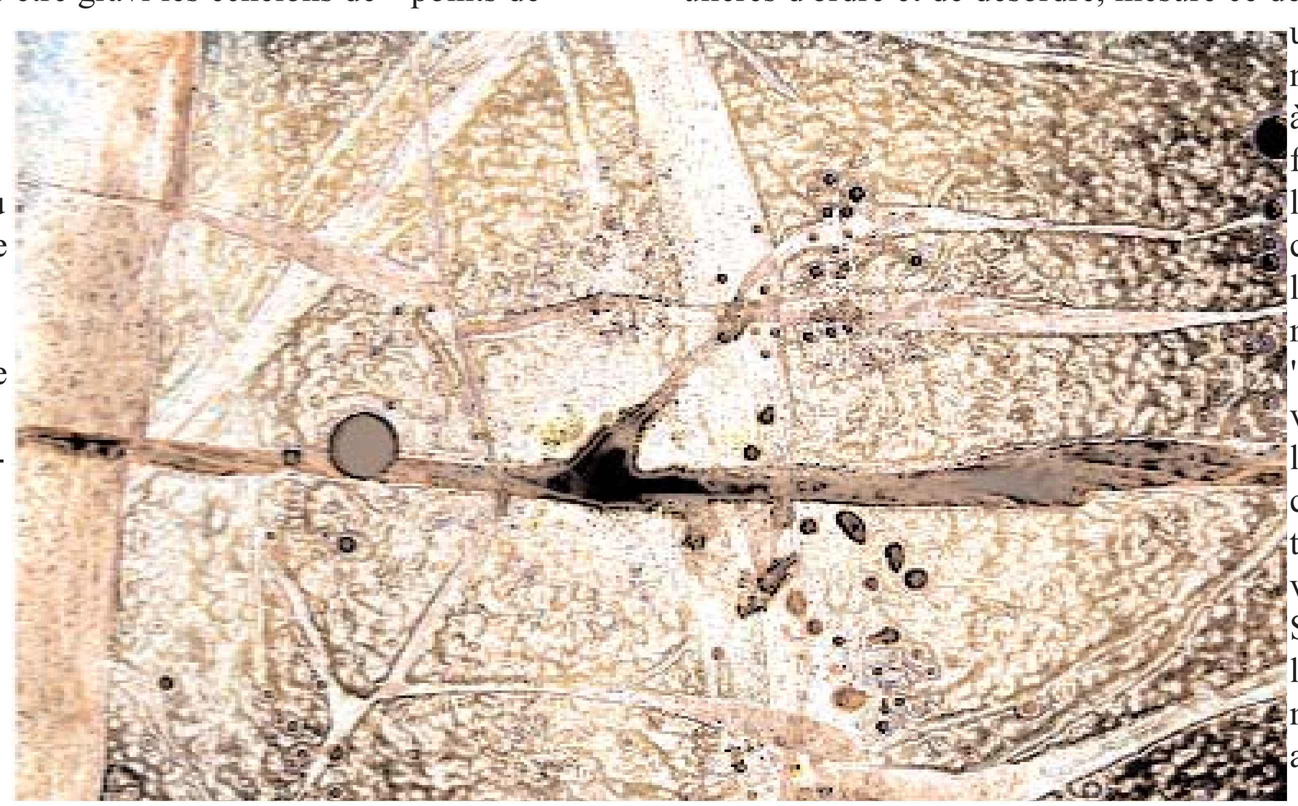
"Le Vivant forme un vaste réseau dans tout l'Univers et que, au



moins généralement, et pour ce que l'on en perçoit, tout se tient et s'aide mutuellement dans la Nature, le Vivant s'appuyant sur le Vivant qui le côtoie ou qui le précède pour se nourrir et assurer la survie de sa progéniture : le végétal se nourrit du minéral, comme l'animal du végétal et l'humain de l'animal." (Charon, Le Tout, l'esprit, la matière, p. 107)

"La nature n'est pas faite pour nous, elle n'est pas livrée à notre pensée" (Prigogine-Stengers)

Selon la pensée anthropique, le monde n'existe que pour satisfaire les besoins de l'homme, plus encore qu'il a été créé pour l'homme. Eh bien non ! L'évolution suit son cours inexorablement et sachez que si l'évènement d'un astéroïde géant tombé sur la terre voilà bien 65 millions d'années ne s'était pas produit, eh bien, il est fort à parier que l'humain n'existerait pas et que la terre serait toujours sous le règne des dinosaures tellement ils étaient bien adaptés au milieu et leur cerveau aurait peut-être gravi les échelons de " points de mémoires" nécessaires à la conscience. La nature n'est donc pas un système de lois rigides manipulables au bon vouloir de l'homme mais plutôt un ensemble de formes sur lequel nous n'avons que très peu de contrôle.
La vie résulte de la tendance générale de la matière à organiser des systèmes créant de l'ordre à partir du désordre (Prigogine) dont le mouvement est orienté de l'unité vers la diversité élaborant ainsi des structures toujours plus complexes où, pensée paradoxale oblige, un est aussi tout. À l'image de l'hologramme où le tout et les parties sont une seule et même chose, l'Un et la variété des formes expriment une seule et même réalité. L'un est multiple, le multiple mène l'Un à Tout et vice versa.



Toute libération est chaotique.

La science physique est fondée sur le postulat que l'Univers possède des lois, et toute son ambition est de les trouver. De ce point de vue, il n'y a donc pas de système désordonné : tous les systèmes ont tous un ordre, des lois qui les décrivent. Par contre, il est bien évident pour tous qu'il existe des systèmes "compliqués", dotés de trop de facteurs pour qu'on puisse tous les prendre en compte et faire des calculs de prédiction précis. Ces systèmes apparaissent désordonnés.

La théorie du chaos démontre l'existence de combinaisons particulières d'ordre et de désordre, mesure ce degré d'irrégularité grâce à une géométrie fractionnaire et représente, grâce à l'ordinateur, l'image fractale du chaos. Toutes les sciences sont concernées, pour répondre à l'intuition de Platon reformulée par James Gleick : " (...) derrière les formes visibles et particulières de la matière doivent se cacher des formes fantomatiques qui leurs servent de modèle invisible." Si bien que le désordre de la matière, des formes, du monde n'est que désordre apparent. Ce n'est

qu'après coup, qu'après l'orage, que l'on peut constater que le développement évolutif est parfaitement cohérent. La régulation du système nous ramène à l'auto poïeis.

"La lumière fut et l'ordre se libéra du désordre".

Ce vers célèbre de Milton inspiré de la Genèse nous ramène inévitablement aux travaux de Prigogine sur le chaos. C'est lui qui renversa le fameux principe de la thermodynamique voulant que "l'Univers est en lutte perpétuelle contre l'irrésistible montée du désordre." Il démontra au contraire que la vie n'est autre que l'histoire d'un ordre de plus en plus élevé et complexe sous-jacent au chaos apparent de la matière. Le chaos étant qu'une instabilité nécessaire et transitoire vers l'ordre confirmant ainsi le théorème de Zermelo soit que tout système comporte des relations de choix qui permettent de bien l'ordonner.

Depuis les énoncés de Prigogine, nous assistons à un "réenchantement" du monde, à une "resacralisation" de la nature marquée par un nouveau discours qui reformule "rationnellement" les anciennes cosmologies qui ont su préserver les liens qui unissent le vivant à l'Univers, la terre au ciel, l'homme au cosmos.

Selon la physique traditionnelle, il existe un processus irréversible dans le cosmos appelé l'entropie qui implique un processus de désordre toujours croissant. L'entropie définie par le degré de désordre s'accroît de façon irréversible. Les travaux de Prigogine sur le chaos démontrèrent que au contraire, l'irréversibilité de l'entropie est possible.



Encore une fois nous devons faire appel à la pensée paradoxale, selon Prigogine "le non-équilibre est la source de l'ordre; le chaos produit de l'ordre."

Ainsi un désordre croissant implique la création d'un nouvel ordre. On pourrait même penser, théologiquement parlant, que Prigogine résout le fameux combat des Fils de la Lumière contre les forces des Ténèbres, si cher à Zarathoustra. Philosophiquement, on peut même avancer que la question du mal comme désordre ne se pose qu'en périodes de chaos comme absence du bien. Nous pensons ici à Sénèque qui écrit dans une de ces Lettres à Lucilius : "Qu'est-ce que le Bien ? La connaissance de la réalité. Qu'est-ce que le Mal, sa méconnaissance". Cette méconnaissance de la réalité peut conduire l'être libre à retourner cette liberté contre lui-même. Or c'est exactement le constat auquel nous sommes confrontés. La capacité de reproduction de l'Humanité comme entité socio-économique axée sur l'innovation-marchandisation-consommation atteint le seuil limite des ressources naturelles disponibles et ainsi met en péril tout le système auto reproductif du vivant élaboré sur terre depuis des millions d'années. À ce titre, nous détruisons à chaque jour des centaines de kilomètres carrés de forêt alors qu'il aura fallu 3 milliards d'années aux végétaux pour coloniser complètement la terre et mettre sur pied cet extraordinaire dispositif évolutif dont nous dépendons.

Tout n'est que perception.

Une particule subatomique n'est pas un corps solide comme un grain de sable. La mécanique quantique considère la particule ou "quantum"

comme une possibilité, "une tendance à l'existence", une quantité d'énergie qui cherche à se manifester, bref une potentialité. La physique classique suppose l'existence d'un monde séparé de nous, un monde externe que l'on peut quantifier, peser, mesurer. La mécanique quantique annule cette séparation, nous intègre dans son univers au point où celui-ci existe parce que nous l'observons et "qu'il n'est pas possible d'observer la réalité sans la changer".

Revenons à l'idée de la lumière à la fois corpusculaire et ondulatoire. Si nous voulons démontrer le caractère ondulatoire du phénomène, nous devons choisir le dispositif expérimental adéquat; ce faisant nous contaminons l'objectivité de l'expérience car nous créons nous-mêmes les propriétés d'un objet parce que nous décidons de les observer et de les mesurer. On ne peut démontrer qu'une propriété à la fois, soit l'ondulation ou le corpusculaire, jamais les deux à la fois. Nous ne pouvons prédire avec certitude les phénomènes quantiques, nous ne pouvons que calculer leur probabilités.

Ainsi le théorème le plus "impénétrable" de la physique quantique est celui de Bell qui rappelons-le, suggère que "les parties distinctes de l'Univers seraient, au niveau le plus profond et le plus fondamental, reliées entre elles de façon à la fois intime et immédiate." Inévitablement surgit la question : comment deux particules séparées par des millions d'années-lumière peuvent-elles communiquer aussi instantanément ? Une telle communication implique que l'information circule à une vitesse plus grande que la lumière. Or, la plus grande partie de la physique postule que "rien dans l'Univers ne peut se déplacer plus vite que la lumière." Comme nous le voyons les implications du théorème de Bell ouvrent la porte à plusieurs interprétations et bien sûr, divisent nombres de physiciens entre eux. Mais la seule conclusion incontournable est que : "si les prédictions statistiques de la théorie quantiques sont correctes (et elles le sont jusqu'à ce jour), alors nos idées conventionnelles sur le monde souffrent de profondes déficiences". Dès lors, le physicien Stapp mettra de l'avant la théorie de la vitesse supraluminique, elle-même confirmée par le postulat de Sarfatti qu'il baptisa "transfert supraluminique de néguentropie" appelé généralement le "saut quantique". Ce qui se passe ici est intimement et immédiatement relié à ce qui se produit ailleurs dans l'Univers et vice versa; il n'existe pas de parties séparées dans l'Univers. "Nous ne pouvons nous extraire de l'image du monde." (Zukav Gary, La danse des éléments, Éditions Laffont, Paris, 1982, p.290-323).

Nous créons à chaque instant le monde dans lequel nous vivons et pouvons donc influer sur notre réalité mais, nous ne pouvons observer objectivement le monde parce nous y participons ce que la sagesse hindoue formula en ces termes Tat tvam asi, "Cela est toi." Mais qui est cela ? Et le physicien Bohm de répondre : cela est "ce qui est", une "totalité sans faille", la supersymétrie de la théorie des cordes. C'est ici que la physique quantique fait un "saut" métaphysique, pour ne pas dire, théologique.

Dans l'Exode, Dieu dit de lui-même : "Je suis celui qui est". Il s'agit d'un concept très important car c'est la première et la seule fois dans toute l'histoire des religions que Dieu "parle" de lui-même. Que signifie cette expression étrange de EHEYEH asher EHEYEH du texte hébreu d'origine ? "Celui qui est" est le nom le plus propre des noms propres parce que indéterminé (Ricoeur). Le nom est limitatif autant dans l'espace que dans le temps; une fois nommé, la chose ou l'être est fini, figé à tout jamais. Le sens de "Celui qui est" a été magnifiquement exprimé par Maître Eckhart dans ses Traités et Sermons : EHEYEH asher EHEYEH, "Je suis celui qui est" signifie "Celui qui n'a pas de nom."

"C'est pourquoi Moïse dit : "Celui qui est m'a envoyé vers vous, (Exode 3,14) celui qui est sans nom, qui est la négation de tous les noms, et qui n'eut jamais de nom. "Et c'est pourquoi le prophète a dit (Esaïe 45,15) : "Vraiment tu es un Dieu caché" au fond de l'âme, le Fond de Dieu et le fond de l'âme n'étant qu'un seul et même fond." (Maître Eckhart, Traités et Sermons, Éditions Aubier-Montaigne, Paris, 1942, p.191)

Le Dieu des musulmans possède le même secret. Selon le prophète Mahomet, Allah a trois mille noms. Mille ne sont connus que des anges, mille autres le sont par les prophètes. Il y en a trois cent cités dans la Torah, l'ancien Testament du peuple juif, trois cent autres dans les psaumes de David, trois cent aussi dans le Nouveau Testament des chrétiens et finalement quatre vingt-dix neuf dans le Coran pour un grand total de deux mille neuf cent quatre vingt-dix-neuf Il en manque un. Ainsi l'ultime nom de Dieu est caché. En Arabe, on l'appelle : Ism Allah Ala'zam, le plus grand nom de Allah est connu que de lui-même.

Encore ici il faut insister sur le paradoxe suivant, si l'Absolu est sans nom, inaccessible, indicible, cela signifie que l'on peut tout dire de lui. Cette logique paradoxale veut que l'antinomie soit un critère essentiel de la doctrine divine. (Palamas) Ainsi plusieurs noms accompagnent la réalité ultime, l'arché originel des philosophes grecs à l'image des couleurs du spectre qui convergent vers le blanc.

Grâce aux recherches de Marcel V. Locquin sur l'étymologie primitive des noms de Dieu, on découvre que déjà en Éthiopie, berceau des premiers hommes, Dieu se dit "Devel", littéralement "Da Va Hel" qui signifie " Connaissance de la mère divine manifeste et de Dieu le père". Pensons à Indra, Mithra, Varuna, Vishnu pour les uns ou Çiva pour les autres qui expriment tous la même réalité et donnent corps à l'Absolu "sans forme" ainsi que les 3 306 autres noms de Dieu dans les Védas. La cosmogonie égyptienne est représentée par Hathor déesse aux cornes de vaches, mère de Thot à tête d'ibis, dieu de la sagesse; de Seth aux oreilles d'âne, dieu du désert; de Horus à tête de faucon, dieu de la vie identifié au soleil aussi appelé Aton ou Rê; de Sebek, dieu-crocodile, maître des eaux et de Anubis à tête de chacal, dieu funéraire. Pensons également aux 99 noms de Allah dans le Coran, à la trinité germano-celtique et surtout la triade chrétienne considérée comme dieu unique, les sept noms de dieu dans la Bible hébraïque, les treize noms du couple créateur maya, les innombrables noms du dieu aztèque Tezcatlipoca, idem pour Viracocha, dieu inca dont toutes les autres divinités n'étaient que des aspects de lui-même, que dire de Sasana, Dhamma, Sakyamuni, Tathagata, tous des noms identifiés à Gautama le Boudhha ; terminons, car la liste serait interminable, avec Kurrichalpongo, le grand serpent-arc-en-ciel créateur du monde aborigène d'Australie qui porte en lui tous les œufs, les totems, les noms de tous les êtres naturels et surnaturels. Chaque tradition, chaque religion recèle un caractère d'Absolu et tous ces multiples Absolus (couleurs) convergent vers l'Absolu des Absolus : L'UN, le Blanc, la Lumière.

"Le réel est un, mais l'homme instruit l'appelle de différents noms. " (Rig Veda, X; 129, 2).

La linguistique moderne vient confirmer cet adage écrit voilà plusieurs millénaires. Elle nous enseigne, primo, que les langues utilisent des mots différents (le signifiant) pour désigner une même chose (le signifié). Mais plus encore, en s'inspirant de la théorie atomiste, la phonologie apporta à la linguistique la vision d'un atomisme phonétique nommé le phonème. Comme pour le vivant, la phonologie a démontré, secundo, que toutes les langues utilisaient les mêmes phonèmes élémentaires, sortes d'atomes phonétiques selon les mêmes lois rigoureuses. Ainsi quelque différentes qu'elles soient, toutes les langues, français, anglais, allemand, arable italien, espagnol, hongrois, russe, japonais chinois, swahili, etc., s'abreuvent à une source phonétique unique pour ensuite se diversifier par des relations syntaxiques dont l'ensemble constitue la grammaire de chacune d'elles avec son vocabulaire, son orthographe, ses déclinaisons, ses conjugaisons et ses règles d'accord. (Jean Brun, Philosophie de l'histoire, op.cit., p.292-293)

C'est ainsi que l'allégorie du grand serpent arc-en-ciel des Aborigènes qui portent en lui les phonèmes de tous les noms du monde naturel et surnaturel trouve sens. Ainsi "Celui qui est" est "Celui qui n'a pas de nom" et aussi "Celui qui a tous les noms", peu importe la langue parlée.

En 1922, un grand savant et prêtre jésuite tenta d'amener l'Église

catholique à se rapprocher des sciences de la nature. Ses écrits jugés trop révolutionnaires, le Vatican lui interdit d'enseigner et de publier dès 1926. Ce brillant paléontologue choisit l'exil en Chine - on lui doit la découverte de l'homme de Pékin (sinanthrope) - et visite ensuite tous les grands sites de fouilles du globe. Très vite, ses carnets de voyage se transforment en essais philosophiques qu'il décide de faire "passer sous le manteau" lors de réunion entre amis ou conférences entre collègues. En 1946, l'intelligentsia américain, favorable à ses pensées avant-gardistes, lui offre de s'installer aux États-Unis.

Pierre Teilhard de Chardin peut alors exprimer plus librement la grande métamorphose spirituelle qu'attend l'humanité : la noosphère. Plus la matière, l'atome, se complexifie, plus il devient conscient, explique-t-il. L'homme, comme organisme conscient le plus sophistiqué, a permis à l'évolution d'accéder à la technosphère, fruit de la raison. Ce nouveau bond succède aux sphères successives qui ont recouvert la terre soient : la lithosphère, la biosphère, l'atmosphère. En ajoutant la technosphère, l'homme amène l'évolution a seuil d'un nouveau saut où les hommes de l'avenir ne formeront plus, en quelque manière, une seule conscience, la noosphère annonce-t-il en 1924, reprenant l'idée émise plusieurs siècles auparavant par Anaxagore revue et corrigée depuis. Dans le Phénomène humain, il conçoit l'humanité comme une étape de l'évolution menant au déploiement de la noosphère.

De Chardin fut probablement le premier théologien à mettre en relation la logique quantique et la spiritualité. "L'Absolu n'est pas seulement dans la perceptions des vérités et des principes : il est surtout dans le courant vital que nous sentons en nous", "rien n'est profane ici-bas. À qui sait voir", tout est être, il n'y a que de l'être partout, hors de la fragmentation des créatures, et de l'opposition de leurs atomes." (Teilhard de Chardin cité in Panthéisme, Action, Oméga, Éditions Desclée de Brouwer, Paris, 1967, p.27).

Il est convaincu que le mouvement spirituel de notre époque est caractérisé par l'"apparition" dans la conscience d'un Univers nouveau où Dieu est "aussi vaste et mystérieux que le Cosmos ; aussi immédiat et enveloppant que la Vie ; aussi lié à notre effort que l'humanité. Il faut que l'homme élargisse son cœur à la mesure de l'Univers." (Panthéisme, Action, Oméga, op. cit., p.19)

Le point Oméga est conçu comme le pôle de convergence de l'évolution et se manifestera par l'avènement d'une ère d'harmonisation des consciences fondée sur le principe que "l'Univers est psychiquement convergent" : chaque centre, ou conscience individuelle, est amenée à entrer en collaboration toujours plus étroite avec les consciences avec lesquelles elle communique, celles-ci devenant à terme un tout noosphérique.

Le terme de " point oméga " a été repris par le physicien américain Frank Tipler, apparemment sans allusion au nom de Teilhard de Chardin et de son œuvre; comme s'il y avait eu convergence du concept entre la science et la spiritualité. L'évolution se passe, selon de Chardin, dans la possibilité des consciences de communiquer les

unes avec les autres et de créer de facto une sorte de super-être : en se groupant par la communication, les consciences vont faire le même saut qualitatif que les molécules qui en s'assemblant étaient passées brusquement de l'inerte au vivant. Cette communication "supraluminique" entre les êtres reprend exactement le concept émis par le théorème de Bell. Sauf qu'au lieu de communication, de Chardin aimera mieux employer le terme de "communion". Teilhard prédit donc une unification croissante des activités intellectuelles (voire " spirituelles ") de la planète, de même que les activités humaines se sont unifiées dans les cadres des sociétés et des civilisations, ou celle des cellules dans les organismes. Non pas pour quelque raison mystique, mais beaucoup plus simplement parce que les gains d'efficacité y conduisent aussi sûrement que, par exemple, des questions de potentiel "forcent" une réaction chimique à se produire à l'exemple des atomes de deutérium qui ont fusionnés lors du big-bang lorsque la température s'y est prêté. Finalement l'évolution physique qui a débouché sur l'hominisation se double d'après lui d'une évolution spirituelle qu'il nomme humanisation. Se demandant d'où vient ce surcroît de conscience, il l'attribue à la croissance également de la complexité des structures nerveuses en conformité avec la théorie des "points de mémoires", émise par le physicien de Broglie : le cerveau des mammifères est plus complexe que celui des reptiles, celui des humains plus complexe que celui des souris.

Dieu est le présent éternel du mouvement, sans cet acte pur, tout retombe dans le néant. Il n'est pas un Absolu statique, figé mais au contraire dynamique, en devenir. L'homme "à l'image de Dieu" prend dorénavant un sens quantique, fusion de l'observateur au "participateur." (Wheeler) Quand l'homme observe la nature c'est la nature qui s'observe elle-même. Quand l'homme détruit la nature, il se détruit lui-même.

Nous aborderons dans les pages suivantes le concept de lumière tel qu'exprimé en art contemporain mais auparavant, nous devons demander à la science de résoudre le paradoxe suivant : pourquoi la lumière est-elle émise par un corps noir, notre soleil.

Le soleil nous apparaît visuellement jaune, il émet de la lumière blanche, pourtant on dit que c'est un corps noir à la température de 5 800 °K (Soit environ 5 500 °C). Il y a matière à s'interroger... Le rayonnement d'une étoile est comparable à celui d'un corps noir. En effet, une étoile est très épaisse. C'est une source d'énergie (fusion thermonucléaire). Une surface qui absorbe pratiquement toutes les radiations qui lui parviennent apparaît noire comme une fenêtre ouverte sur un mur très ensoleillé. Mais le rayonnement y est " piégé " par différents processus. Le rayonnement sort de l'étoile, en moyenne, au bout de millions d'années. Un tel corps est connu sous le nom de "corps noir". Les lois caractérisant l'état de la lumière dans un corps noir ont été établies à la fois expérimentalement et théoriquement par la loi de Planck qui exprime la puissance lumineuse rayonnée, par unité de surface, par un corps noir (théorique) à la température T. C'est pourquoi on parlera du soleil comme un corps noir à la température de 5 800 °K. La luminance d'un corps noir est d'autant plus grande que la température est plus élevée. La loi de Planck montre également que le rayonnement du corps noir est le même dans toutes les directions : il est isotrope.

"L'Univers est une machine à fabriquer des dieux". (Bergson)

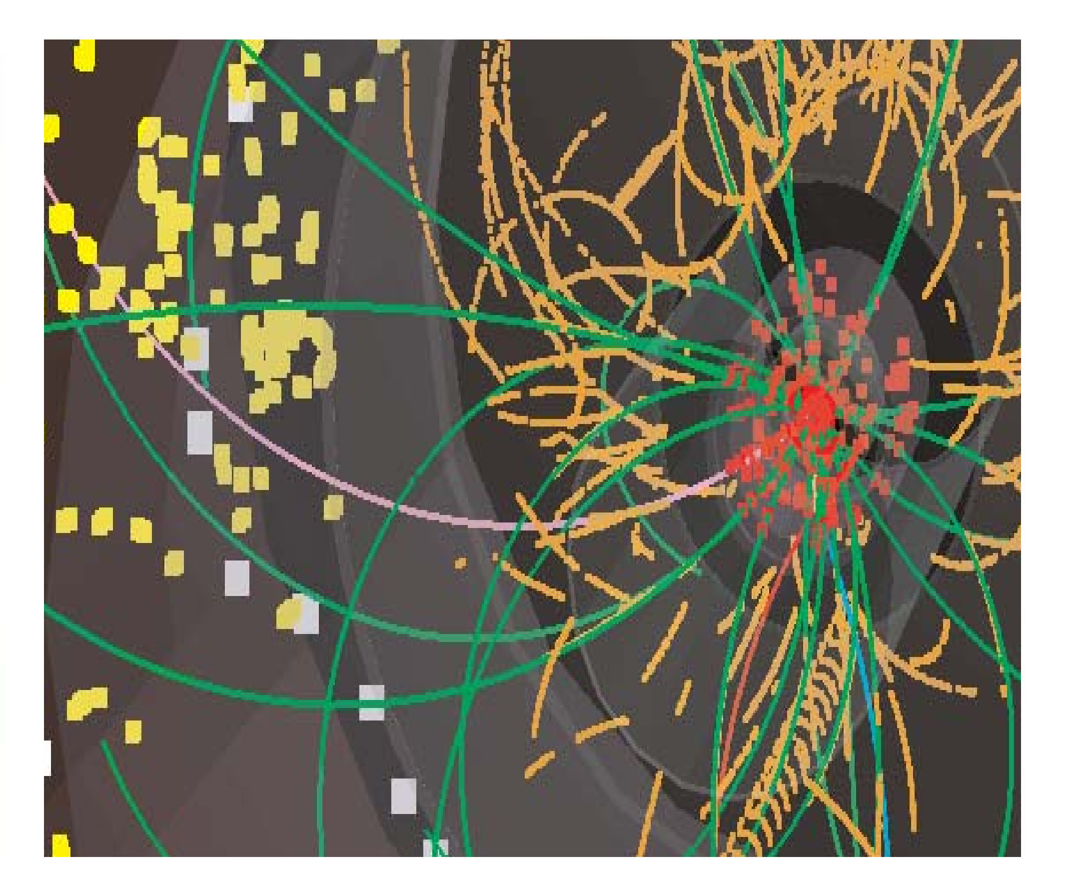
La physique classique de Galilée à Newton nous avait habitué à considérer la réalité placée sous le signe de la confiance envers des lois immuables. Cette période correspond à celle de l'homme conquérant de nouveaux territoires grâce aux découvertes de nouveaux continents, de nouvelles civilisations. La nature subissait le même sort, son "hostilité" devait être dominée, son ordre fragmenté, décortiqué. La scène de l'art a été un terrain d'expérimentation où se sont exprimées toutes les recherches et toutes les revendications : déconstruction des formes par le cubisme, défiguration par l'expressionnisme, subversion des images par le dadaïsme. En ce sens, le cubisme, en fragmentant les corps, les déboîtant en autant de pièces détachables, restaure le concept du corps-machine de Descartes tandis que le néoplasticisme de Mondrian marqua l'apogée de la vision

géométrique du monde depuis Pythagore et Galilée pendant que le futurisme italien s'attardera à faire l'apologie du mouvement et de la vitesse de l'objet mécanisé. Un nouveau concept apparaît, décrivant la peinture non plus comme procédé de représentation mais comme méthode de connaissance.

"Le monde visible ne devient le monde réel que par l'opération de la pensée" (Gleizes, Metzinger)

L'histoire humaine est traversée de découverte si fondamentale qu'elle clôt souvent des époques Ainsi la découverte scientifique de Copernic (1543) qui révolutionne le système astronomique en plaçant le soleil au centre de l'Univers marquait " la fin du Moyen Age et le commencement des Temps modernes, parce que, bien plus que la conquête de Constantinople par les Turcs ou la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, elle symbolise la fin d'un monde et le commencement d'un autre. " (Koyré). Dans Structures des révolutions scientifiques, l'historien des sciences Thomas Khun relate qu'en plus du processus normal d'accumulation des connaissances et des découvertes toutes les civilisations furent, à un moment donné, propulsées dans une nouvelle dimension de la réalité qui remettait en question les fondements, les cadres cognitifs et même le contexte idéologique qui permettaient jusque là de rendre intelligible le monde et la société. Ces moments de transformation que Karl Jaspers appellent "époques axiales" sont caractérisées selon Khun par des changements de paradigmes qui constituent l'armature intellectuelle d'un nouveau champ de connaissance. Une autre caractéristique importante est que le changement de paradigme s'effectue, plutôt révolutionne tous les secteurs de l'activité humaine, autant la science, l'art, la politique ou la religion. Ainsi la philosophie ancestrale de Abya Yala doit redevenir la voie vers l'évolution créatrice du futur.





SOURCE ABYA YALA POST

https://www.worldhistory.org/Spanish_Main/

https://www.worldhistory.org/Buccaneer/

https://www.worldhistory.org/Henry_Morgan/

https://www.herodote.net/30_juin_1520-evenement-15200630.php

https://www.herodote.net/histoire/evenement.php?jour=15200630&get_all=1&ID_reac=-1&tout=1&resume=1

https://www.herodote.net/La_syphilis_cadeau_empoisonne_du_Nouveau_Monde-synthese-310-119.php

https://www.worldhistory.biz/literature-modern-history/93696-chronology-of-american-indian-history.html

https://fr.wikipedia.org/wiki/Voyages_d%27exploration_scientifique

https://www.bac-lac.gc.ca/fra/decouvrez/exploration-colonisation/exploration-canada/Pages/nouveau-continent.aspx?wbdisable=true

https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/cabot-jean

http://option.canada.pagesperso-orange.fr/fishery.htm

https://learningfromlandscapes.com/portfolio/the-invention-of-nature/

https://www.techno-science.net/glossaire-definition/Alexander-von-Humboldt.html

https://www.herodote.net/Le_second_decouvreur_de_l_Amerique_-synthese-232.php

https://sagascience.cnrs.fr/dosdarwin/contenu/alternative/alter2_textes.html
https://histoiresdancetres.com/page/4/?attachment_id=clglaerb

http://www.scielo.org.ar/scielo.php?script=sci_arttext&pid=S1852-42652008000200002&lng=es&nrm=iso

https://www.histoiredumonde.net/Laffite-Jean.html

https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/la-grande-supercherie-de-grey-owl

https://www.norddelontario.ca/plein-air/archie-belaney-est-devenu-grey-owl-dans-le-nord-de-l-ontario

https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/la-grande-supercherie-de-grey-owl

https://ici.radio-canada.ca/espaces-autochtones/1765886/usurpation-de-lidentite-autochtone-maudit-hibou-gris

https://ici.radio-canada.ca/recit-numerique/1547/peuple-autochtone-metis-canada-usurpateurs

https://www.ledevoir.com/lire/583335/serie-voyageurs-immobiles-le-far-west-imaginaire-de-karl-may

http://www.rupestreweb.info/panorama.html

https://fr.wikipedia.org/wiki/Portail:Nord-Am%C3%A9rindiens

https://www.herodote.net/Les_independances_latino_americaines-synthese-325-106.php

https://www.herodote.net/Le_Liberateur_oublie_du_Venezuela-synthese-2490-526.php

https://www.herodote.net/12_octobre_1492-evenement-14921012.php
https://www.herodote.net/25_mai_1810-evenement-18100525.php

https://www.kronobase.org/chronologie-categorie-Colonisation+espagnole.html

https://www.herodote.net/L_Origine_des_Especes_et_la_selection_naturelle-synthese-254.php#RF

http://www.iheal.univ-paris3.fr/sites/www.iheal.univ-paris3.fr/files/S2%20-%20Doc%201%20(chronologie).pdf

https://www.herodote.net/13_mai_1888-evenement-18880513.php

https://www.herodote.net/histoire/evenement.php?jour=18880513&ID_dossier=106

https://www.herodote.net/10_octobre_1868-evenement-18681010.php
https://www.herodote.net/histoire/evenement.php?jour=18681010&ID_dossier=106

https://www.herodote.net/28_juillet_1821_9_decembre_1824-evenement-18210728.php

https://www.herodote.net/histoire/evenement.php?jour=18210728&ID_dossier=106

https://www.herodote.net/12_fevrier_1818-evenement-18180212.php

https://www.herodote.net/histoire/evenement.php?jour=18180212&ID_dossier=106

https://www.herodote.net/9_juillet_1816-evenement-18160709.php

https://www.herodote.net/histoire/evenement.php?jour=18160709&ID_dossier=106

https://www.herodote.net/25_mai_1810-evenement-18100525.php

https://www.herodote.net/histoire/evenement.php?jour=18100525&ID_dossier=106

https://www.herodote.net/5_juillet_1811-evenement-18110705.php

https://www.herodote.net/histoire/evenement.php?jour=18110705&ID_dossier=106

https://www.herodote.net/1er_janvier_1804-evenement-18040101.php

https://www.herodote.net/histoire/evenement.php?jour=18040101&ID_dossier=106

https://www.herodote.net/10_avril_1919-evenement-19190410.php

https://www.herodote.net/almanach-ID-2743.php

https://www.herodote.net/10_avril_1919-evenement-19190410.php

https://www.herodote.net/histoire/evenement.php?jour=19190410&ID_dossier=320

https://www.herodote.net/Le_Mexique_moderne_de_Cortes_a_nos_jours-synthese-501-320.php

https://www.herodote.net/Surprenants_Mayas-synthese-627-320.php

https://www.herodote.net/L_exploitation_du_Nouveau_Monde_par_les_Espagnols-synthese-291-181.php

https://www.herodote.net/Espagnols_et_Portugais_a_la_conquete_de_l_Amerique-synthese-488-181.php

https://www.herodote.net/16_novembre_1532-evenement-15321116.php

https://www.nationalgeographic.fr/histoire/2020/09/qui-etaient-les-vrais-pirates-des-caraibes

https://www.herodote.net/Bio/Cortes-biographie-Q29ydOhz.php

https://www.herodote.net/23_juin_1802-evenement-18020623.php

https://www.herodote.net/L_elargissement_du_monde_XVe_XVIe_siecles_-article-1143.php

TOUTES LES ÉTUDES DE GÉNÉALOGIE GÉNÉTIQUE SE RETROUVENT SUR LE LIEN SUIVANT
http://secher.bernard.free.fr/blog/index.php?

